

Chroniques du Premier Monde

Phil Youss

Chroniques du Premier Monde

Livre 1
Les Sept Pouvoirs

Remerciements

Je tiens à remercier chaleureusement toutes celles et ceux qui ont dépensé leur temps et apporté leur précieuse contribution à cette prose pour vous offrir à vous, chère lectrice, cher lecteur, un ouvrage que vous prendrez plaisir à découvrir.

Un grand merci tout particulier à Damien, Mikaël et Romain pour leurs suggestions et commentaires affûtés.

Mentions légales

© Phil Youss, 2026

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*J'aurais pu dédier ce premier livre
à mon épouse et à mes enfants,
mais ils savent que je les aime plus que tout
et ils pourront attendre le livre 2.*

Car ce livre 1, je voulais le dédier à la femme.

Qui ne doit pas la vie à une femme ?

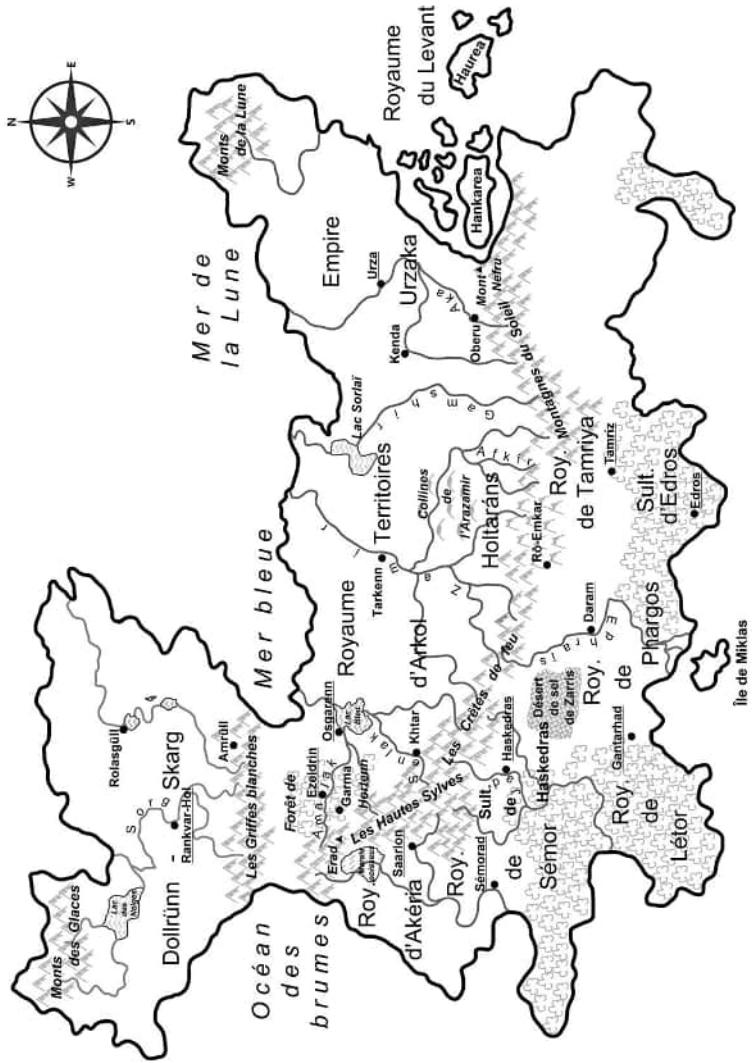
*Un jour, une femme a étudié l'atome,
et maintenant nous avons la radiologie.*

*Un jour des hommes ont étudié l'atome,
et maintenant nous avons la bombe...*

*Alors, pour préserver notre belle planète,
quel meilleur choix que de la confier
aux douces et jolies mains de la femme ?*

*Merveilleuses femmes, défendez vos droits, mais de grâce, ne
cherchez surtout pas à égaler les hommes.*

*Vous êtes tellement meilleures que nous !
Montrez-nous plutôt comment nous élever
vers votre force, votre courage et votre humanité.*



Prologue

Près de cinq siècles ! C'était le temps depuis le dernier événement prédit par la prophétie des Sept Pouvoirs. C'était aussi l'interminable attente avant que la prophétie ne reprenne enfin son cours. Sen-Kemeth, le grand dieu de la Vie, allait enfin choisir son champion.

Telle était la révélation de l'oracle de Khtar, selon la vision que lui avait accordée les dieux. Et les visions de l'oracle, personne ne pouvait en douter.

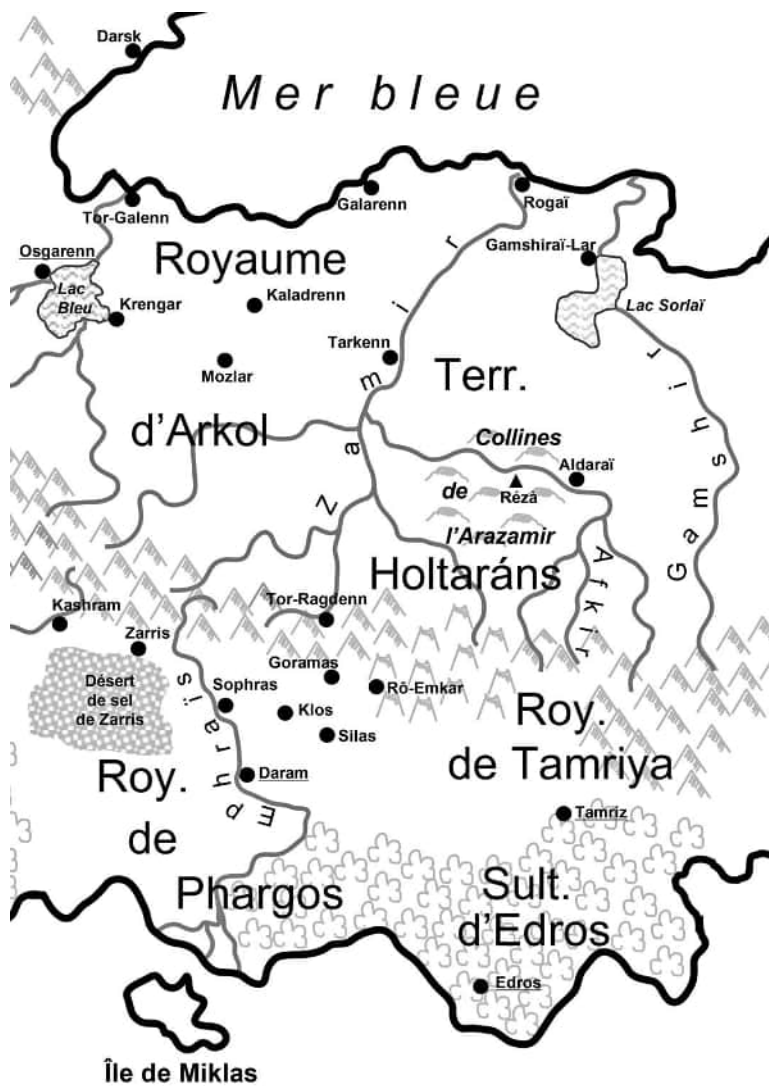
Le Protecteur devait donc se mettre en route sans tarder pour trouver l'Élu et l'aider à rétablir l'empire d'occident. Et il n'y avait pas de temps à perdre ! Quelqu'un d'autre s'apprêtait aussi à partir à sa recherche, mais pas pour les mêmes raisons...

Campée sur son roc solitaire au beau milieu d'une grande plaine désolée, la forteresse noire dressait ses crocs féroces et ses griffes cruelles vers le ciel. Dans son ventre obscur et affamé, l'ennemi préparait son sinistre projet.

Les fers aux mains et aux pieds, une centaine de malheureux avançaient sous les coups des brutes qui les avaient capturés dans leur paisible village. Chacun de leurs pas les menait vers leur funeste destin : une énorme vasque, où frémissait un liquide poisseux, noir comme les ténèbres. Forcés d'avalier cet immonde goudron, hommes et femmes aptes au combat se soumettaient corps et âme et jusqu'à la mort à la volonté de leur nouveau maître. Quant à ceux qui n'avaient pas cette chance...

Jour après jour, le champion des dieux rebelles préparait ainsi son armée, avec patience et sans pitié. Il n'avait plus qu'à se débarrasser de

l'Élu et à mettre la main sur les Sept Pouvoirs, et le Premier Monde serait sous sa botte pour toujours.



Le clan

La fin de la saison de l'Eau approchait. Verte et grasse, la steppe de l'Arazamir était parée de fleurs multicolores aux senteurs fraîches et variées. En ce milieu de matinée, un soleil déjà chaud dardait ses rayons sur la peau cuivrée et les longs cheveux noirs et lisses des cinq cavaliers qui menaient leur monture et leurs chevaux de bât en file indienne sur la piste serpentant entre les collines. Chaussés de mocassins en peau de chèvre, ils n'avaient pour tout vêtement qu'un pantalon en cuir d'antilope des collines. Chacun d'eux était équipé d'un arc long accompagné d'un carquois bien garni, et à leur ceinture pendait le rashmî, ce redoutable sabre à large lame recourbée, emblématique des fiers guerriers holtarâns.

Contrairement à ses compagnons, dont les cheveux étaient maintenus par un bandeau rouge leur ceignant le front, l'homme qui ouvrait la marche avait le crâne rasé, à l'exception d'une longue mèche qui lui descendait du sommet de la nuque jusqu'au milieu du dos. Il arborait également une fine moustache et un bouc assez court. Ces attributs étaient les signes distinctifs d'un sarghaï, un chef de clan.

Les cinq hommes avaient forcé l'allure depuis que la grande colline de Rézà se profilait à l'horizon. C'est là que leur clan les attendait. Soudain, un cri bref et strident retentit dans les cieux. Le sarghaï leva les yeux. La silhouette fine et profilée d'un splendide faucon se détachait sur le bleu profond du ciel. Un large sourire se dessina sous la moustache du chef de clan. Il stoppa son étalon pie noir, fouilla l'une des sacoches qui pendaient sur les flancs de sa monture et en sortit un gros gant de cuir épais, dans lequel il enfila sa main droite. Il jeta de nouveau un œil vers le ciel, leva sa main gantée et émit un long sifflement aigu. L'oiseau de proie décrivit un grand cercle au-dessus des cavaliers et fondit sur eux en piqué pour venir se poser en douceur sur le bras de son maître.

— Ulva ! Ma belle ! Te voilà ! Je parie que c'est ce sacré Bardán qui t'envoie à notre recherche ! s'exclama le sarghaï en lui caressant le dos et le poitrail.

Le faucon lui rendit cette marque d'affection en lui mordillant doucement le doigt de son bec puissant. L'homme ôta son collier orné d'une impressionnante dent de loup et le noua à la patte du noble rapace avant de renvoyer celui-ci dans les airs par un ample mouvement du bras.

— Va ! ordonna-t-il. Porte ce collier à Bardán pour lui annoncer notre arrivée !

Les cavaliers se remirent en route à une allure soutenue. Au soleil-roi, ils firent halte juste le temps de se restaurer, et, aux alentours du trois-quarts-soleil, ils arrivèrent en vue du campement.

À une cinquantaine de pas des premières yorkas, ces tentes en peaux de chèvres typiques du peuple holtarán, les enfants accoururent à leur rencontre avec des cris de joie et la mine fendue de sourires ensoleillés. Le chef de clan glissa à bas de sa monture avec la souplesse d'un félin et se dirigea tout droit vers le guerrier planté face à lui, à côté de la première yorka. L'homme arborait une musculature aussi puissante que la sienne et portait la même coiffure, mais il avait le visage glabre. Les deux hommes se dévisagèrent un instant, l'air menaçant, puis ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et échangèrent une accolade virile et fraternelle.

— Le Vent te bénisse, Bardán, dit le sarghaï.

— Le Vent te bénisse, Borkán, mon frère.

— J'espère que Zorkaï n'a pas profité de mon absence pour te causer des soucis !

Borkán savait très bien que son frère n'était pas du genre à se laisser ennuyer par quiconque.

— Certainement pas ! s'esclaffa Bardán. Il était bien trop occupé à concocter d'infectes potions avec... des queues de rats séchées, je crois bien.

— Par Sen-Haltor ! Quand cessera-t-il ces immondes pratiques ?

— Bah ! pendant ce temps, il n'embête personne.

— Peut-être... Mais ces ignobles rituels ne sont bons que pour Shékrán et nos cousins du nord. C'est indigne des vrais fils du Vent !

— Tu as raison, comme toujours, sarghaï.

Borkán répondit par un air faussement irrité au soupçon de provocation dans la voix et le regard de son frère.

— Bien, reprit-il. Fais donc décharger les chevaux ! Je reviens dans quelques instants pour...

Le chef de clan se figea en apercevant la jolie femme qui l'attendait, immobile, à une vingtaine de pas. Sa robe noire en cuir de chevreau soulignait la gracieuse féminité de sa silhouette, ses grands yeux noisette rayonnaient d'amour et de douceur, et ses cheveux brun sombre lui enveloppaient les épaules de leurs longues ondulations cuivrées brillant au soleil.

Après un instant passé à l'admirer comme s'il la voyait pour la première fois, Borkán courut jusqu'à elle et déposa un long baiser sur ses lèvres délicates en la serrant tendrement dans ses bras.

— Loria ! Ma Loria chérie ! Que le Vent te bénisse. Il te rend plus belle chaque jour.

— Ce n'est pas le Vent, c'est l'amour de mon sarghaï, répondit-elle de sa voix douce en posant la tête sur les puissants pectoraux de son époux.

— Oh ! Loria ! Comme je suis comblé de t'avoir pour femme.

Un jeune garçon déboula de derrière les yorkas et vint se serrer contre les deux amoureux.

— Paaï ! Paaï ! Tu es de retour !

Si les longs cheveux du gamin étaient noirs et lisses comme ceux du sarghaï, sa peau claire, ses traits fins et l'ovale délicat de son visage étaient incontestablement ceux de Loria. Il avait également les yeux en amande de la jolie femme, mais ses prunelles étaient beaucoup plus sombres.

Borkán le souleva d'un bras pour l'amener à sa hauteur tout en gardant l'autre bras autour de la taille de son épouse.

— Gundar ! Mon fils ! Par tous les dieux ! Voilà moins de deux lunes que je suis parti, et tu as encore grandi !

— C'est parce qu'il sera grand, beau et fort comme son père, commenta Loria.

— Tu as raison, répondit le sarghaï. D'ailleurs, continua-t-il en regardant Gundar, il est grand temps que je t'enseigne tout le savoir et les traditions des fils du Vent pour que tu sois prêt quand le jour sera venu pour toi de guider ce clan.

— Je vais être sarghaï ! Je vais être sarghaï !

La frimousse du jeune garçon rayonnait comme un soleil.

— Bien sûr ! Et tu vas même commencer ton apprentissage dès dem...

— Je crois que le clan est impatient de découvrir ce que son sarghaï a ramené d'Aldaraï, coupa Loria sur un ton suave. Allons-y sans plus attendre !

La jolie femme entraîna fermement son époux par le bras. Elle ne voulait pas faire de leur fils un chef de clan. Les épreuves étaient difficiles et dangereuses, et pour Gundar, qui avait le sang arkolène de sa mère dans les veines, le clan ne pourrait que se montrer encore plus exigeant que de coutume. Borkán était certain que Gundar était assez fort pour surmonter tous les obstacles, mais il savait que convaincre son épouse serait une épreuve autrement plus ardue et qu'il devrait faire preuve de patience et de persuasion. Aussi, la suivit-il docilement pour accomplir son devoir de sarghaï, tout en adressant à son fils un discret hochement de tête et un rapide clin d'œil malicieux pour lui signifier que son apprentissage commençait sur-le-champ.

C'est donc religieusement que Gundar écouta son père présenter les marchandises qu'il avait ramenées du grand marché permanent d'Aldaraï. Aux sacs de blé des grandes plaines de Mozlar et aux épées de Rolasgüll s'ajoutaient de l'excellent vin de Tamriya, de fines épices de Galor, de luxueuses étoffes de Daram et de délicates perles de Miklas, sans oublier, bien sûr, du précieux sel de Zarris. Tous ces noms, couleurs et senteurs emportaient toujours Gundar dans des rêves de pays exotiques peuplés de merveilleuses créatures. Mais cette fois-ci, c'était différent.

Le jeune garçon se voyait déjà en chef de clan, menant une grande caravane jusque dans ces lointaines contrées. Cette rêverie ne l'empêcha cependant pas de noter l'habileté avec laquelle Borkán saisissait chaque occasion de faire valoir ses talents de négociateur. Et lorsqu'il présentait un article qu'il avait dû payer au prix fort, il s'arrangeait toujours pour rebondir immédiatement sur une affaire particulièrement juteuse. À n'en point douter, être sarghaï était un art !

Une fois l'inventaire terminé, Borkán alla jusqu'à son étalon et ouvrit l'une des fontes. Il en sortit un sac de toile fermé par une cordelette qu'il dénoua avec moult précautions. Il plongea la main dans le sac et en retira une pièce de tissu. Il s'avança jusqu'à Loria et laissa l'étoffe se déployer en l'apposant contre les épaules de son épouse, révélant une superbe robe de soie écarlate rehaussée de fines lignes roses, orange et dorées. Le visage de Loria s'illumina, et une larme lui perla au coin de l'œil.

— Cette... Cette robe est magnifique ! Elle... Elle a dû te coûter très cher...

— Rien n'est trop cher ni trop beau pour l'amour de ma vie, répondit le sarghaï en la serrant dans ses bras.

Ils restèrent ainsi un moment enlacés, puis ils se tournèrent vers leur fils, le regard parfaitement explicite. Non sans faire la moue, Gundar tourna les talons et entreprit d'aller inspecter les préparatifs du grand repas du soir pour fêter le retour de la caravane.

En approchant de la kamla, la grande tente circulaire en peaux de chèvres et de bisons des steppes trônant au centre du campement, le jeune garçon remarqua les deux gros cochons sauvages à l'origine du délicieux parfum de viande grillée et d'herbes aromatiques qui aurait pu le guider jusque-là les yeux fermés. Ils rôtissaient au-dessus d'un grand feu, dont les flammes redoublaient d'intensité chaque fois que la graisse ruisselante s'égouttait sur les braises. L'homme qui surveillait attentivement la cuisson fit pivoter les broches d'un quart de tour, puis il arrosa copieusement les bestiaux à l'aide d'une louche qu'il venait de plonger dans une marmite fumante disposée sur un petit foyer, juste à côté.

— Dis, Zorán : y a quoi, dans cette marmite ? demanda Gundar, dont l'intérêt pour la cuisine semblait soudain éveillé par les odeurs alléchantes qui embaumaient l'air.

— Gundar ! Tu tombes à pic ! J'avais justement besoin d'aide, répondit le cuisinier avec un grand sourire.

— C'est quoi, la sauce dans cette marmite ?

— Un secret qui ne peut être révélé qu'à un cuisinier aussi chevronné que moi.

Le regard malicieux, Zorán se délecta de la mine renfrognée du jeune garçon avant de poursuivre :

— Bien sûr, si tu me montres tes talents en la matière, je ne pourrai que me réjouir d'avoir un apprenti avec qui partager mes secrets les plus succulents.

Gundar ouvrit de grands yeux.

— Voyons..., continua Zorán, il faut d'abord retourner les galettes de blé, là-bas, sur les pierres plates. Attention ! C'est brûlant !

Gundar s'acquitta rapidement et efficacement de cette tâche, puis il retourna auprès du cuisinier, fier comme un coq. De toute évidence, il s'estimait déjà digne de partager ses plus grands secrets. Zorán ne l'entendait toutefois pas de cette oreille.

— Bien ! Voilà du bon travail ! Maintenant, va me chercher la jarre, là-bas ! ordonna-t-il en désignant du doigt la yorka où il entreposait tous ses ingrédients et ustensiles.

Gundar s'exécuta sans piper mot, mais il ne put réprimer une vilaine grimace sur sa frimousse, pour le plus grand amusement de Zorán. Celui-ci haussa un sourcil, faisant mine de réfléchir en considérant le récipient que lui présentait le jeune garçon.

— Ton efficacité m'impressionne, mon ami. Je ne peux donc que t'admettre dans le cercle très fermé des grands cuisiniers de mon rang, déclara-t-il sur un ton solennel.

Le visage paré d'un large sourire, Gundar suivit Zorán jusqu'à la marmite dans laquelle bouillonnait cette fameuse sauce qui l'intriguait tant.

Le cuisinier ouvrit la jarre que son nouvel apprenti venait de lui apporter et versa une partie du miel qu'elle contenait dans la sauce. Ce faisant, il confia au jeune marmiton le secret de cette préparation pour parfumer la viande et préserver son moelleux durant la cuisson. Il lui révéla ensuite la recette des galettes de blé avant de le conduire près d'un gros chaudron pour lui apprendre à cuisiner le jarmaï, une plante abondante dans tout l'Arzamid et dont les grosses racines blanchâtres devenaient délicieusement fondantes et sucrées après une longue cuisson à feu doux.

Zorán se laissa ainsi emporter par sa passion. Ses interminables explications eurent vite raison de la patience de Gundar. À la décharge du brave homme, il faut dire que ce n'était pas là la qualité première du jeune garçon.

— Bien. À présent, aide-moi à...

Se retournant vers son nouvel apprenti, le cuisinier se figea face à sa disparition, puis il secoua la tête avec un sourire amusé.

Gundar, lui, s'était déjà faufilé avec la discrétion d'un félin jusqu'à la kamla. Les deux grandes peaux de bisons des steppes faisant office de portes étaient rabattues. Le jeune garçon savait très bien qu'il était interdit de pénétrer dans la grande tente en l'absence du sarghaï, mais ce jour-là, la tentation était trop grande d'y entrer *seul*. Comme un chef de clan !

Après un rapide coup d'œil circulaire pour s'assurer que personne ne l'observait, Gundar se glissa furtivement entre les deux peaux de bisons, qui se refermèrent sans bruit derrière lui. Il releva le coin de l'une d'elles pour faire entrer un peu de lumière, puis il s'avança sur les tapis épais et moelleux qui couvraient entièrement le sol et alla s'installer tout au fond. De fascinantes contrées exotiques peuplées de créatures fantastiques se mirent à défiler devant ses yeux à mesure que son regard parcourait les coussins multicolores disposés sur le pourtour de la tente. Se laissant emporter dans ce voyage onirique, il finit par s'assoupir.

Soudain, sa mère lui apparut dans sa nouvelle robe de soie écarlate. Une vraie princesse venue tout droit d'un lointain royaume merveilleux !

Remplis d'étoiles scintillantes, les yeux noirs de Gundar s'arrondirent comme des soucoupes.

— Gundar ! Qu'est-ce que tu fais là ?! Tu sais qu'il est interdit d'entrer ici quand je n'y suis pas !

Le ton rugueux d'un chef de clan courroucé sortit avec rudesse le jeune garçon de son monde féérique.

— Si tu veux devenir un sarghaï, tu dois montrer l'exemple et respecter les règles ! Tu ne me laisses pas le choix. Tu n'assisteras pas au repas du clan ce soir ! Fiche le camp d'ici !

Le pauvre Gundar se leva d'un bond et déguerpit avant que les larmes dévalent sur ses joues.

— Voilà où nous mène ton désir de faire de lui un sarghaï, lança Loria sur un ton de reproche.

Borkán ouvrit la bouche pour protester, mais il se ravisa. Ce n'était ni le lieu ni le moment pour partir à l'assaut de la position inébranlable de son épouse sur cette question. Il s'installa donc sans piper mot sur le grand coussin qu'occupait son fils un instant plus tôt. Loria prit place à sa gauche. Les membres du clan invités à partager le repas dans la kamla entrèrent alors à tour de rôle, en commençant par Bardán, qui s'assit à la droite de son frère.

L'entrée de Zorkaï arracha une grimace à Borkán. Le sorcier était originaire d'un clan de la région de Rogai, au nord. Il en avait été chassé pour ne pas avoir su guérir la seconde épouse du sarghaï d'une terrible fièvre de poitrine. Au fil des siècles, les Holtarás du nord avaient progressivement adopté les croyances et les pratiques barbares du très puissant sorcier Shékrán, qui s'était autoproclamé sarghaï suprême de tous les clans du nord. Ils s'étaient ainsi éloignés de leurs frères du sud, qui, eux, étaient restés fidèles à leurs traditions ancestrales. Aussi, même s'il reconnaissait son dévouement et ses talents pour soigner les blessures et les maladies, Borkán ne supportait pas les incessantes critiques de Zorkaï sur les coutumes du clan.

Une fois tous les convives installés, Zorán apporta un grand plat garni de généreuses tranches de viande, dont le fumet émoustillait les papilles.

Tandis que le cuisinier servait le sarghaï et son épouse, Gundar entra en chancelant sous le poids d'un énorme plat débordant de racines de jarmaï. Il se rattrapa bien vite et s'avança vers ses parents, la tête haute et le pas assuré. Zorán lui céda la place avec un discret clin d'œil affectueux. Selon la coutume, le jeune garçon servit son père en premier.

Lorsqu'ils eurent terminé le service, le cuisinier et son jeune apprenti se dirigèrent vers la sortie, mais Borkán interpella Gundar :

— Tu as fait du bon travail, mon fils. Tu peux venir reprendre ta place parmi nous. Tu l'as méritée.

— C'est que... j'ai promis à Zorán de l'aider, hésita le jeune garçon, tiraillé entre l'envie de rester avec ses parents et son engagement envers le cuisinier.

— Ne t'inquiète pas pour moi, le rassura ce dernier. Tu as fait le plus difficile, et je crois bien que je pourrai survivre seul à ce qu'il me reste à faire.

Gundar ne se fit pas prier. Il laissa son plat de jarmaï à son ami et alla vite s'asseoir près de sa mère.

— Que le Vent bénisse ce repas et tous ceux qui le partagent ! Et qu'il bénisse aussi ces cochons sauvages pour le don de leur vie, déclara Borkán.

Tous les convives reprirent en chœur la formule, à l'exception de Zorkaï.

— Ce n'est pas au Vent, mais au grand seigneur Sen-Haltor qu'il faut adresser vos prières, lança-t-il de sa voix aigre.

— Le Vent *est* Sen-Haltor, répliqua sèchement Algán, le doyen du clan.

— Blasphème ! Le tout-puissant Sen-Haltor est bien plus que...

— Mangeons, mes amis ! coupa Borkán. Dis-moi, Bardán : combien de yokis as-tu attrapés pendant mon absence ?

Le frère du sarghaï s'empressa de vanter ses exploits de chasseur pour clouer définitivement le bec du sorcier. Borkán enchaîna avec quelques anecdotes croustillantes sur ses négociations commerciales à

Aldaraï, et les invités lui rapportèrent les menus événements qui avaient rythmé la vie du clan pendant son absence.

1%\$5!

Le lendemain, la matinée était déjà bien entamée quand Gundar ouvrit les yeux. La douce chaleur du soleil pénétrait par l'ouverture de la yorka. Loria raccommoait une vieille robe de laine, qu'elle appréciait tout particulièrement pour sa chaleur pendant la saison froide.

Le jeune garçon s'étira comme un chat et se leva avec une certaine nonchalance, les cheveux ébouriffés. Il embrassa sa mère et préleva une galette de blé dans le panier près d'elle.

— Ah ! Gundar ! Tu es levé, dit Borkán en entrant. C'est parfait. J'ai beaucoup de choses à te montrer, aujourd'hui. À ce moment de la journée, les yokis sont en pleine activité. C'est maintenant qu'il faut...

— ...prendre ta leçon de culture générale, enchaîna Loria avec un sourire radieux.

Borkán resta bouche bée. S'avouant vaincu, il se contenta de sortir sur un éclat de rire.

— Maai ! Pourquoi tu veux pas me laisser aller chasser les yokis avec Paaï ? gémit Gundar, la mine renfrognée.

— Quand j'étais enfant, répondit doucement Loria, j'ai eu la chance de suivre un enseignement normalement réservé aux familles puissantes. Ton grand-père m'a adoptée avec ma sœur Crélia alors qu'il venait de reprendre le comptoir commercial de Tarkenn. Au fil du temps, il en a fait une affaire très prospère et un lieu d'échanges incontournable sur la grande route commerciale. Mais, à l'époque, les affaires n'étaient pas florissantes, et il a dû faire d'énormes sacrifices pour nous payer cette éducation. Aujourd'hui, il est de mon devoir de te transmettre ce que j'ai appris. Je sais bien que tu veux un jour succéder à ton père, mais, pour le moment, je t'interdis de négliger mon enseignement. Le savoir est le bien le plus précieux, tu sais.

Le jeune garçon ne parut pas le moins du monde convaincu, mais il aimait bien trop sa mère pour la contrarier. Il s'assit donc à ses côtés sans protester davantage.

— Bien. Aujourd'hui, nous allons étudier la mesure du temps, entama Loria. Chez nous, les Holtarâns, nous comptons en lunes. Une année comporte environ treize lunes, et nous distinguons une saison froide, une saison chaude et deux saisons douces. Quant à la journée, elle commence par le soleil levant et se termine par le couchant. Le moment où le soleil est au zénith s'appelle le soleil-roi. En milieu de matinée, nous avons le quart-soleil, et à mi-chemin entre le soleil-roi et le couchant, nous avons le trois-quarts-soleil.

Gundar gardait le regard baissé avec une moue d'agacement particulièrement explicite.

— En revanche, poursuivit sa mère, il y a bien longtemps, l'empire eldrin a imposé à tous les peuples d'occident le calendrier arkolène, que tout sarghaï se doit de connaître pour ses longs voyages dans des contrées lointaines.

Le jeune garçon releva la tête. Ses yeux brillaient soudain de curiosité.

— Ce calendrier est basé sur la septaine, c'est-à-dire une série de sept jours, continua Loria avec un discret sourire. Il y a un jour pour chaque dieu. Et de la même façon, dans l'année, il y a sept saisons. La première est celle du dieu de la Terre, Sen-Balkar, car elle correspond à la période où la terre commence à s'éveiller après les grands froids. Ensuite, vient la saison de l'Eau, du dieu Sen-Baltor, quand l'eau coule à flots dans les rivières pour redonner la vie. Elle est donc tout naturellement suivie par la saison du grand seigneur de la Vie, Sen-Kemeth. C'est le moment où la vie prospère. Les fruits mûrissent et la terre donne le blé. Puis vient la saison de Sen-Amrak, le dieu de la Lumière et du Temps. C'est la période où la nature se pare de merveilleuses couleurs pour nous rappeler que le temps de l'abondance touche à sa fin. Après quoi arrivent les saisons les plus rudes. D'abord, celle de Sen-Haltor, le puissant dieu du Vent, qui fait revenir la pluie et les tempêtes. Ensuite, c'est au tour du seigneur de l'Ombre et de la Mort, Sen-Maardak, d'étendre sa domination sur le monde. Les journées sont courtes, tristes et sans lumière. Enfin, l'année

se termine par la saison du Feu, en l'honneur de son dieu, Sen-Halkar. C'est le moment où le froid oblige les hommes à rester dans leur maison autour du foyer protecteur. Et ainsi, une nouvelle année peut recommencer. Chaque saison comporte sept semaines, sauf celle de la Vie, qui en possède dix, parce que c'est la plus importante. Quant au premier jour de l'année, il n'appartient à aucune saison ni à aucune semaine. Il est dédié à tous les dieux. Il se nomme Sen-Rel.

— Et comment s'appellent les autres jours ?

— Les jours de la semaine portent aussi les noms des dieux, dans le même ordre que les saisons : Balkar-Rel, Baltor-Rel, puis Kemeth-Rel, et ainsi de suite. Par exemple, aujourd'hui, nous sommes le sixième Halkar-Rel de la saison de l'Eau.

— Et... Kemeth-Rel est plus long que les autres jours, lui aussi ?

— Oh ! Non ! Tous les jours ont la même durée, répondit Loria en riant tendrement. Chaque jour est découpé en vingt-quatre parties égales que l'on appelle des heures. Le soleil-roi se nomme midi, et le milieu de la nuit est appelé minuit.

Gundar resta un instant concentré pour intégrer ces nouvelles connaissances, puis il revint sur un détail qui avait retenu son attention :

— Tu as parlé de l'empire eld... eldr...

— L'empire eldrin, oui.

— C'est quoi ?

— Les Eldrins sont un peuple noble et sage. Autrefois, tous les royaumes de l'ouest vivaient en paix sous la protection des impératrices eldrines.

— Il n'y en a plus, maintenant ?

— Hélas, non.

— Pourquoi ?

— C'était il y a vraiment très longtemps, et on ne m'a pas enseigné l'histoire ancienne de l'empire. Je ne saurais donc répondre à ta question. Bien. À présent, tu peux aller t'amuser. Tu as bien travaillé.

Gundar ne se fit pas prier, mais, au lieu d'aller jouer avec ses camarades, il déambula entre les yorkas, l'air songeur. Au bout d'un moment, sa mine s'assombrit et il alla s'asseoir sur une grosse pierre non loin de son ami Zorán. Celui-ci le salua avec cet air jovial dont il semblait ne jamais se départir :

— Tiens ! Voilà mon apprenti. Qu'est-ce qui t'amène ce matin ?

N'ayant pour toute réponse qu'un long silence boudeur, le cuisinier laissa ses marmites et vint s'asseoir près de son jeune ami.

— En voilà une triste mine ! dit-il. Tu sais que nous partageons déjà de grands secrets tous les deux. Tu peux donc tout me dire.

— Ma mère ne m'aime pas, grommela Gundar d'une voix tremblotante, une grosse larme au coin de l'œil.

— Ne dis pas une chose pareille !

Décontenancé par cette réprimande aussi vive qu'inattendue, le jeune garçon leva un visage surpris et inquiet vers le cuisinier.

— Ta mère est la femme la plus courageuse et la plus dévouée que je connaisse, poursuivit ce dernier d'une voix plus douce. Je suis certain qu'elle t'aime plus que tout au monde et qu'elle ferait n'importe quoi pour ton bonheur.

— Alors, pourquoi elle veut m'empêcher de devenir sarghai ? Ce matin, je devais apprendre à chasser les yokis avec Paaï, et elle m'a obligé à rester avec elle !

— Ah ! C'est donc ça ! Tu sais, Gundar, être chef de clan est très difficile et n'a pas que des avantages. Pour ma part, je ne voudrais l'être pour rien au monde. Mais je ne crois pas que ta mère veuille t'en empêcher. Elle a simplement peur pour toi et elle veut t'assurer le meilleur avenir possible. Tu dois écouter ses leçons avec attention. Elle peut t'apprendre beaucoup de choses importantes que personne ici ne connaît, pas même ton père.

Gundar cessa de pleurnicher et un faible sourire apparut au coin de ses lèvres.

— Et si tu penses que la chasse aux yokis est un art que doit absolument maîtriser tout sarghaï digne de ce nom, continua Zorán, je te déconseille d'en faire l'apprentissage avec ton père. Avec tout le respect que je lui dois, il est certainement le plus piètre chasseur de yokis de tout l'Arazamir.

Le regard de Gundar se remplit de déception, et une moue de dégoût et de découragement lui obscurcit la frimousse.

— Le meilleur chasseur de yokis... c'est moi ! s'empessa d'ajouter Zorán en bombant fièrement le torse et avec un large sourire qui lui barrait le visage d'une oreille à l'autre.

— C'est vrai ?

— Bien sûr ! D'ailleurs, je t'invite à venir le vérifier par toi-même en m'accompagnant ce soir, après le trois-quarts-soleil.

Gundar gratifia son ami d'un sourire enthousiaste et partit gambader dans tout le campement, tout excité à l'idée d'aller chasser ces fameux yokis.

Le cuisinier confia à son jeune apprenti un sac de toile fermé par une cordelette et l'emmena dans les collines alentour.

— Tu as raison de t'intéresser aux yokis, dit-il. Ces petites marmottes sont très précieuses. Leur viande est délicieuse, et leur magnifique fourrure se vend très cher, de l'empire Urzaka jusqu'au Dollränn-Skarg en passant par le royaume d'Arkol. Comme tout sarghaï se doit de le faire, ton père les chasse avec ses faucons. C'est une chasse noble et difficile, mais, personnellement, je ne la trouve pas efficace. Le rapace n'en attrape pas beaucoup, et ses serres abîment souvent la fourrure. Et, surtout, ton père les chasse le matin. C'est le moment où ils sont les plus actifs mais aussi les plus vigilants. Son pauvre faucon se fait vite repérer par les guetteurs, et il revient souvent bredouille. Moi, je préfère poser des pièges en fin de journée. Les yokis sont dans leurs terriers en attendant la nuit pour s'activer de nouveau. Il me suffit de placer des collets

aux bons endroits, et je n'ai plus qu'à revenir le lendemain avant le quart-soleil pour ramasser ceux qui se sont fait prendre.

Joignant le geste à la parole, Zorán s'arrêta et ouvrit le sac que portait Gundar pour en sortir les collets en question.

— Bien ! Maintenant, passons à la pratique ! Suis-moi ! reprit le chasseur en grim pant vers le sommet de la colline.

Après avoir posé les pièges aux endroits stratégiques désignés par Zorán, Gundar rentra assez tard et fourbu. Il alla directement se coucher et s'endormit comme une masse. Cette nuit-là, ses rêves furent peuplés de yokis courant en tous sens ou plongeant dans leur terrier pour échapper à un immense oiseau de proie s'abattant sur eux.

Le lendemain matin, des cris réveillèrent le jeune garçon en sursaut. Il se leva d'un bond et sortit de la yorka. Un homme arrivait en courant et en hurlant :

— On nous a volé des chevaux ! On nous a volé des chevaux !

Borkán, occupé à entretenir son arc, se leva et tenta de calmer l'individu :

— Par les colères du Vent, Alékán, cesse de crier ainsi ! Dis-moi plutôt ce qu'il s'est passé.

— Ce matin, en allant rassembler les chevaux, j'ai vu qu'il en manquait au moins une dizaine. J'ai d'abord pensé qu'ils s'étaient éloignés du troupeau. Je les ai donc cherchés dans les collines. J'ai fini par retrouver leurs traces. Avec des empreintes de chevaux montés par des cavaliers ! Ils étaient quatre. Ils sont partis vers l'est avec quatorze de nos bêtes.

— Bon sang ! En revenant d'Aldaraï, nous n'avons rencontré que le clan de Namrishkaï. Ce sont forcément eux qui ont fait le coup !

Borkán s'accorda quelques secondes de réflexion avant d'ordonner à Alékán de rassembler le clan pour la guerre, puis il prit son arc et son rashmî et se dirigea d'un pas rapide vers la kamla, accompagné de son épouse. Inquiet, Gundar leur emboîta le pas.

Lorsque tout le monde fut rassemblé, le sarghaï prit la parole :

— Mes frères, cette nuit, les hommes du clan de Namrishkaï nous ont volé des chevaux. C'est un acte indigne de fils du Vent ! Mais nous allons récupérer notre bien ! Leur campement est à deux jours de cheval. Nous partons aujourd'hui même. Je veux la moitié des hommes avec moi !

Tous les guerriers dans la force de l'âge s'avancèrent aussitôt vers lui comme un seul homme en brandissant leur arc, mais une voix les arrêta dans leur élan :

— Pardonne-moi, sarghaï, mais ne faut-il pas d'abord réunir le conseil des anciens ?

Bardán avait raison. C'était la règle. Embarrassé, Borkán fixa son frère sans trouver d'argument à lui opposer.

— En tant que doyen du clan, intervint Algán, je déclare que l'urgence de la situation justifie la décision de notre bien-aimé sarghaï, et je l'approuve. Si quelqu'un s'y oppose, qu'il le fasse savoir sur-le-champ.

Le vieil homme n'ayant pour toute réponse qu'un silence unanime, Borkán lui adressa un hochement de tête reconnaissant et ordonna à Zorkaï de procéder au rituel de la guerre. Le sorcier se délectait toujours des situations qui contraignaient le sarghaï à s'en remettre à ses pouvoirs. Mais il n'en profitait jamais pour l'humilier et remplissait toujours son devoir avec une grande conviction et une sincérité non feinte. Il ne laissa donc rien paraître de sa joie intérieure et entama la cérémonie.

Tandis qu'il prononçait ses premières incantations magiques en tendant les bras vers le ciel, Gundar se fraya un chemin dans l'assemblée pour être aux premières loges. Pas question de rater une miette du rituel ! Il en avait souvent entendu parler quand les anciens racontaient leurs exploits guerriers d'antan autour du feu, mais la vie du clan était paisible depuis bien des années, et il n'avait jamais eu l'occasion d'y assister en personne.

Alors que les tambours commençaient à battre en cadence, tel un cœur géant, la poitrine du jeune garçon se mit à vibrer au rythme de leur son grave. C'était comme si la peau de bison des steppes de ces instruments lui transmettait toute la force de ces puissants animaux lorsqu'ils chargent en troupeau !

Soudain, Zorkaï haussa la voix, se mit à gesticuler en tous sens et jeta une poignée d'une mystérieuse poudre dans le feu, faisant jaillir une gerbe d'étincelles multicolores. Les hommes qui allaient partir au combat commencèrent alors à revêtir leurs peintures de guerre. À mesure que les motifs sacrés rouges, blancs et noirs se dessinaient sur leur torse et leurs bras, leur regard devenait plus déterminé et plus sauvage. Les symboles magiques qu'ils traçaient sur leur visage semblaient leur insuffler une puissance surnaturelle. Voilà que ces hommes d'ordinaire si pacifiques se métamorphosaient tout à coup en redoutables guerriers ! Gundar faillit même ne pas reconnaître son ami Zorán lorsqu'il croisa son regard résolu et impitoyable.

C'est alors que le rythme des tambours s'accéléra. Les hommes se mirent à frapper leur bouclier en cadence au point d'en faire trembler le sol. Les yeux exorbités et les bras en croix, le sorcier entama une danse étrange, se balançant d'un pied sur l'autre en tournant la tête tantôt vers le sol tantôt vers le ciel.

Au bout de quelques minutes, Zorkaï hurla une dernière formule magique avant de s'immobiliser brusquement. Au même instant, les tambours et les boucliers se turent. Dans un silence absolu et inquiétant, le sorcier embrassa longuement l'assemblée d'un regard dément, puis il poussa un cri féroce que tous les hommes reprirent en chœur en brandissant leur rashmî avant de se mettre en selle et de partir au galop dans un concert de cris de guerre.

Gundar resta planté là encore un moment, sans réaction. Il était tellement hypnotisé que, lorsque la poussière soulevée par le départ des cavaliers fut dissipée, il ne réalisa même pas que le clan était déjà retourné aux tâches quotidiennes. Il se remémorait chaque détail, et tous ces visages familiers devenus soudain si menaçants défilaient devant ses yeux. Comment de simples paroles, quelques danses et des peintures pouvaient-elles ainsi transformer tous ces hommes ? Cela l'intriguait d'autant plus qu'il était persuadé qu'il n'y avait rien de magique là-dessous. D'ailleurs, sans même savoir pourquoi, il ne croyait pas du tout à la magie. Malgré l'attitude peu amène du sorcier, il décida donc d'aller le questionner.

En se retournant, il sursauta en voyant que Zorkai l'observait. Il hésita d'abord un instant, puis il s'avança d'un pas décidé et l'air déterminé, comme l'aurait fait tout chef de clan digne de ce nom. Une fois arrivé devant cet homme étrange, le regard pénétrant de celui-ci lui fit perdre toute contenance. Comme le sorcier se contentait de le dévisager en caressant doucement sa longue barbe noire effilochée, un désagréable mélange de gêne, de crainte et de honte envahit Gundar. Il était pourtant hors de question de perdre la face et de repartir sans avoir pu sortir un mot !

— À quoi ça sert, les danses bizarres que tu faisais tout à l'heure ? demanda-t-il en s'efforçant de prendre un ton assuré.

— Ce sont des danses magiques pour invoquer la puissance des dieux et la transmettre aux hommes.

— La magie, ça n'existe pas !

— Voilà une position bien arrêtée pour un si jeune garçon. Qu'est-ce qui te permet d'affirmer cela ?

— Euh... Je... Je sais pas. Mais je suis sûr que c'est pas avec de la magie que tu as changé les hommes en guerriers !

Un petit sourire amusé apparut dans la barbe noire de Zorkai.

— Tu es malin, reprit-il. Ce que tu dis est vrai... en partie. Ça dépend de ce que l'on entend par magie. Il y a trois sortes de magie. D'abord, il y a celle que je viens d'employer. Il suffit de faire croire aux hommes qu'ils sont investis d'une puissance magique quelconque pour réveiller toute la force qui est en eux. C'est pareil avec les potions que je prépare pour guérir les maladies. Elles contiennent des ingrédients magiques qui décuplent l'effet des vraies substances médicinales, simplement en persuadant le malade qu'une force divine va le guérir. Ensuite, il y a la magie de spectacle. Ce sont juste des tours pratiqués par des magiciens de foire et destinés à distraire et duper les gens simples. Et enfin, il y a la *vraie* magie. Crois-moi, elle existe bel et bien. C'est une voie puissante et dangereuse que peu d'hommes sont capables de comprendre et de suivre. Je m'y suis essayé. Je dois reconnaître que je n'étais pas très doué pour jeter

des sorts. Mon ancien maître m'a cependant appris à percevoir et à sentir des choses cachées au commun des mortels.

Ce discours ébranla Gundar. Tout ce que lui enseignait sa mère était logique et rationnel. Il était donc parfaitement impensable que de puissantes et mystérieuses forces puissent être à l'œuvre autour de lui sans qu'il puisse les comprendre ni même les percevoir. Il aurait bien aimé approfondir cette question, surtout pour s'entendre dire qu'il avait raison et être rassuré, mais ce sorcier maigre, aux joues creuses et au nez d'oiseau de proie, le mettait décidément trop mal à l'aise. Aussi, préférait-il retourner auprès de sa mère en se disant que Zorkaï devait sûrement se tromper ou lui mentir pour l'impressionner ou l'effrayer.

Après cinq longues journées qui parurent une éternité à Loria et à son fils, les guerriers rentrèrent au campement avec tous les chevaux volés. Huit hommes étaient blessés, dont un assez sévèrement. Méprisant l'entaille qui lui balafrait l'épaule gauche, Borkán fit immédiatement rassembler le clan. Il fit d'abord l'éloge du sorcier, qui leur avait assuré la victoire par ses incantations, puis il félicita ses hommes pour leur courage et leur détermination.

Dès qu'il eut terminé, Loria se précipita vers lui et se jeta dans ses bras. Alors qu'ils s'embrassaient tendrement, Zorkaï, qui se dirigeait vers les guerriers blessés, s'arrêta près d'eux, l'air troublé. On eût dit que quelque chose le tracassait et qu'il cherchait la cause de ce malaise. Il fixa Loria d'un air étrange et, après quelques secondes, son visage se crispa et ses yeux s'écarquillèrent lentement, comme si une terreur sourde l'envahissait progressivement.

— Qu'as-tu donc ? Pourquoi regardes-tu mon épouse ainsi ? lui demanda le sarghaï sur un ton acerbe.

Comme le sorcier restait perdu dans ses pensées, Borkán haussa la voix.

— Parle, voyons !

— Eh bien, sarghaï, je... Comment dire... En passant près de ta compagne, j'ai ressenti une présence. Une force puissante... et bienveillante, je pense. Mais j'ai aussi perçu une force ténébreuse qui s'oppose à la première.

— Quoi ! Tu veux dire que Loria est possédée par un esprit ?

— Ces forces ne sont pas en elle. Je pressens juste que quelque chose en ton épouse a un rapport avec une lutte dont dépendra le sort de notre monde. Je n'arrive pas à voir de quoi il s'agit, mais cela me glace le sang.

— C'est bien la première fois que je t'inspire autre chose que du mépris, Zorkaï, ironisa Loria.

— C'est exact, confirma le sorcier, et cette perception que je viens d'avoir ne change rien à mon point de vue. Je pense toujours que ta place n'est pas parmi nous et...

— Ça suffit ! gronda Borkán. N'abuse pas de ma patience et de mon hospitalité ! Ta place, à toi, ne serait-elle pas auprès de mes valeureux guerriers pour les soigner ?

— Certes, sarghaï, mais n'as-tu pas besoin de soins, toi aussi ? avança le sorcier d'une voix melliflue en retrouvant son attitude provocatrice habituelle.

— Je pense pouvoir m'en occuper très bien moi-même, rétorqua Loria sur un ton d'une suave acidité. La place de l'épouse du sarghaï n'est-elle pas à ses côtés pour le servir ?

Après une dernière grimace méprisante, Zorkaï partit auprès des blessés pour leur appliquer des onguents dont l'odeur pestilentielle attestait de la puissance magique. Loria prit fermement son époux par la main et l'emmena d'un pas énergique dans leur yorka pour lui panser l'épaule et lui prodiguer quelque soin plus personnel que Borkán n'eût sans doute pas apprécié recevoir du sorcier.

Intrigué par les propos de ce dernier, Gundar emboîta le pas de ses parents.

— Maaï, pourquoi Zorkaï a dit ça ? demanda-t-il.

— Parce qu'il est méchant et qu'il ne m'aime pas. Il cherche toujours à me faire du mal.

Le ton de sa mère était si sec et si cinglant que le jeune garçon en resta coi.

— Bah ! Ne t'en fais pas pour ça, fiston, le réconforta Borkán. Zorkaï vient d'un clan du nord. Ce n'est pas un vrai fils du Vent. Il est jaloux et ne pense qu'à critiquer nos coutumes et notre façon de vivre.

— Pourquoi tu le chasses pas, alors ?

— Parce que nous avons besoin d'un sorcier pour nous soigner et nous préparer à la guerre, et que, sur cette question, il fait très bien ce que j'attends de lui. Maintenant, ne pense plus à tout cela et va t'amuser.

Gundar obtempéra sans piper mot, mais il n'était ni rassuré ni convaincu. Il ne pouvait s'empêcher de repenser aux explications de Zorkaï à propos de son don de percevoir des choses que personne d'autre ne pouvait sentir.

L'apprenti chef de clan

Alors que la vie du clan avait repris son cours paisible, Borkán décréta que le moment était venu de commencer pour de bon l'éducation de sarghaï de Gundar. Le vol des chevaux et les propos de Zorkaï lui avaient fourni de solides arguments pour convaincre son épouse de la nécessité pour leur fils de devenir un homme fort et courageux sachant se faire respecter en toutes circonstances. Bien que toujours opposée à cette idée, Loria dut admettre que Borkán avait raison. Elle donna donc son accord, mais resta intransigeante sur le fait que Gundar devait continuer de suivre ses leçons quotidiennes. Le sarghaï se soumit sans réserve à cette condition, trop heureux d'avoir enfin obtenu une victoire sur sa tendre épouse.

Pendant les septaines qui suivirent, Gundar passa ainsi l'essentiel de ses journées avec son père. Ce dernier avait choisi de commencer par l'apprentissage de la maîtrise des chevaux. Comme tout Holtarán digne de ce nom, Gundar savait déjà très bien monter, mais il lui restait encore beaucoup à apprendre sur l'élevage et le dressage pour la chasse ou la guerre. Tous les jours, il se rendait donc avec son père dans les collines pour rassembler les chevaux, les déplacer ou encore repérer une bête malade ou blessée pour la soigner. Parfois, ils partaient même quelques jours à la recherche de chevaux sauvages. Le jeune garçon devait aussi apprendre à en capturer. Il lui faudrait un jour passer cette épreuve pour prouver sa valeur et prétendre à la succession de son père. Borkán lui enseigna d'abord la manière d'approcher le troupeau sans se faire repérer, puis il lui expliqua comment sélectionner les individus intéressants et lui montra les techniques pour les séparer des autres et les capturer.

Gundar était plus heureux que jamais. Il était d'autant plus comblé que, lorsqu'il rentrait en fin de journée, il avait même la permission d'aller retrouver Zorán après les leçons de sa mère pour parfaire sa maîtrise de la chasse aux yokis.

Un soir, alors qu'il rentrait après avoir posé ses pièges, un de ses collets lui glissa des mains juste avant d'entrer dans sa yorka. En s'arrêtant pour le ramasser, il surprit une discussion entre ses parents.

— Tu en es vraiment certaine ?

— Mon chéri, ça fait quand même un peu plus de deux septaines et cela ne m'arrive jamais. Et puis... je le sens !

— Par tous les dieux ! Que le Vent soit béni ! C'est magnifique ! Comme je t'aime, ma douce Loria !

— Oui, c'est magnifique, mais...

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Eh bien... J'ai peur.

— Que dis-tu là ? C'est la chose la plus merveilleuse qui nous soit arrivée depuis Gundar. De quoi as-tu peur ? Je suis là pour veiller sur toi.

— Je sais, mais... si cela avait un rapport avec ce qu'a dit Zorkaï quand tu es revenu avec les chevaux volés ?

— Ahhh ! Pourquoi faut-il que l'ombre de cet oiseau de malheur vienne encore planer sur notre bonheur ? Écoute-moi bien, ma chérie. Je ne vais pas laisser ce sorcier gâcher notre existence. S'il te fait si peur, tu n'as qu'un mot à dire, et je le chasse sur-le-champ.

— Ne dis pas de bêtises. Tu sais très bien que le clan a besoin de lui. Et puis n'en parlons plus. C'est moi qui ai repensé à ça, mais c'est idiot. Mon héros est là pour me protéger !

Gundar patienta encore un instant, puis il entra dans la tente en s'efforçant de paraître naturel. Habituellement, il aurait questionné ses parents, au risque de se faire punir pour son indiscretion, mais cette allusion aux propos du sorcier l'angoissait, et il ne savait pas comment en parler. Il préféra donc aller se coucher sans rien dire, même s'il savait qu'il aurait beaucoup de peine à trouver le sommeil. Que pouvait-il bien

y avoir de si merveilleux depuis deux septaines ? Quel rapport cela pouvait-il bien avoir avec Zorkaï ? Et pourquoi cela inquiétait-il tant sa mère ?

Le lendemain, après une nuit pénible et un sommeil agité, Gundar prit soin de se comporter de manière habituelle pour ne pas éveiller les soupçons. Cela lui fut d'autant plus difficile qu'à son angoisse, venait maintenant s'ajouter une grande tristesse. Pourquoi ses parents ne lui parlaient-ils pas de ce mystérieux événement ? Ils le trahissaient ! Ce fut donc un vrai soulagement, pour lui, de retrouver Zorán en fin de journée. Il pouvait enfin vider tout ce qu'il avait sur le cœur et libérer ces larmes qui lui serraient la gorge depuis le matin. Aussi, quelle ne fut pas sa surprise en voyant son ami s'esclaffer.

— Ah ! Ah ! Ah ! Tu peux sécher tes larmes, mon jeune ami. Voyons... Comment dire... Je crois bien que, dans quelques lunes, tu auras un petit frère ou une petite sœur !

Un incroyable mélange d'émotions contradictoires s'empara du jeune garçon. Une fois la surprise passée, une immense joie l'envahit. Il se voyait déjà jouant avec son frère ou lui apprenant la chasse et la guerre. Mais très vite, sa tristesse revint le submerger.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? N'es-tu donc pas heureux ? demanda Zorán.

— Si, mais... pourquoi Paaï et Maaï ne m'ont rien dit ? gémit Gundar.

— Rassure-toi, mon garçon. Tes parents t'aiment très fort. C'est pour ça qu'ils ne t'ont encore rien dit. Ils veulent trouver le moment le plus opportun et la meilleure façon de te l'annoncer.

Gundar parut d'abord satisfait de cette explication, mais sa mine se rembrunit de nouveau.

— Il me semble bien que quelque chose te tracasse encore, reprit le cuisinier.

Le jeune garçon ouvrit la bouche, mais aucun mot ne put franchir ses lèvres.

— Tu sais que tu peux tout me dire, l'encouragea Zorán. Ne suis-je pas ton meilleur ami ? Tu ne dois avoir honte d'aucune de tes peurs ou de tes angoisses.

Gundar considéra le cuisinier avec un regard de chien battu :

— Tu te souviens de ce que Zorkaï a dit à Maaï quand vous êtes revenus de la guerre ?

— Oui, bien sûr. Et alors ?

— Maaï pense que ça pourrait avoir un rapport avec... avec ce qu'elle a... je veux dire... avec le bébé.

— Il ne faut pas croire tout ce que dit ce fou de sorcier.

— Pourtant tu y crois, toi...

— Tiens donc ! Et qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je t'ai vu, juste avant de partir à la guerre. Tu n'étais plus pareil.

— Oui, c'est vrai. Mais les paroles de Zorkaï ne font que réveiller le guerrier qui est en chacun de nous. Et le rituel nous permet de le faire tous ensemble, à l'unisson. Cela n'a rien à voir avec ses prétendus dons de voyance.

Pour tenter d'apaiser son angoisse, Gundar se força à croire que Zorán avait raison, mais, au fond de lui, il restait persuadé, sans savoir pourquoi, que sa crainte était fondée.

Quelques septaines plus tard, Loria et Borkán annoncèrent enfin à leur fils l'heureux événement attendu pour la fin de l'année. Gundar eut soudain l'impression d'être plus grand, plus fort et investi de nouvelles responsabilités. C'est donc avec une motivation décuplée qu'il continua à apprendre les leçons de sa mère et à suivre l'enseignement de son père.

Comme il progressait très vite, Borkán décréta qu'il devait passer à l'apprentissage des techniques de combat et de la guerre, et, surtout, qu'il devait capturer son premier cheval sauvage avant la nouvelle lune suivante. Ceci ne lui laissant qu'un peu plus de deux septaines, il s'attendait à ce que son fils protestât énergiquement, comme il savait si bien le faire quand on le contraignait. Mais, à son plus grand étonnement, Gundar arbora un sourire radieux, visiblement très fier de la confiance que son père lui témoignait. Après un bref instant de réflexion, le jeune garçon déclara qu'il lui ramènerait une nouvelle monture avant le premier Haltor-Rel de la saison de la Lumière, date de la nouvelle lune selon le

calendrier arkolène. Fort amusée par la mine embarrassée de son époux, qui n'osait avouer qu'il n'entendait rien à ce système de mesure du temps, Loria félicita Gundar pour la rapidité et l'exactitude de son calcul avant de moucher tendrement son époux :

— Rappelle-moi de te convier à la prochaine leçon de culture générale de ton fils, mon chéri.

Borkán se raidit. Son air outragé ne résista cependant que quelques secondes, et ils éclatèrent tous trois de rire. Gundar courut ensuite partager sa joie avec Zorán. Connaissant les multiples dangers de cette épreuve, ce dernier lui prodigua moult conseils et tenta de tempérer son excitation en le mettant en garde contre tout excès de confiance qui le conduirait inmanquablement à l'échec ou même à l'accident. Il en fallait cependant bien davantage pour entamer la résolution du jeune garçon.

Dès le lendemain matin, Gundar partit seul dans les collines. Il avait bien compris les avertissements du cuisinier, mais il savait parfaitement ce qu'il avait à faire. Il commença donc par se dissimuler dans les hautes herbes, au sommet d'une colline, pour observer à loisir les chevaux sauvages en contrebas sans se faire remarquer. Il avait soigneusement sélectionné l'endroit en tenant compte du vent, selon les règles de l'art, pour ne pas être trahi par son odeur.

Il resta ainsi une bonne partie de la journée à étudier attentivement les caractéristiques et le comportement de chaque individu, même s'il avait déjà jeté son dévolu sur un superbe étalon noir qui était, de toute évidence, le mâle dominant du groupe. Il savait combien l'entreprise était risquée, mais il avait remarqué à plusieurs reprises que son père admirait cet animal. Il s'était donc mis en tête de le lui offrir. Ça serait celui-là et pas un autre !

Après une bonne septaine d'observations assidues, Gundar estima que le moment était venu de passer à l'action. Avec Zorán et quelques autres hommes, ils encerclèrent d'abord le troupeau. Puis, selon les directives du fils du sarghaï, les hommes isolèrent une jeune jument. Comme le jeune garçon l'avait prévu, l'étalon noir s'écarta du groupe pour lui porter secours. Gundar se lança alors à sa poursuite. Manœuvrant sa monture à la perfection, il se prépara à lancer son lasso, mais

l'étalon noir fit brusquement volte-face et lui fonça dessus avec des hennissements de rage. Arrivé à sa hauteur, il se cabra et se laissa retomber violemment sur l'encolure de sa jument en la mordant furieusement. Le fils du sarghaï dut battre en retraite et calmer sa monture effrayée pendant que les hommes éloignaient l'étalon. Zorán rejoignit le jeune garçon et lui expliqua qu'il valait mieux renoncer, mais Gundar ne l'entendait pas de cette oreille. Bien au contraire ! Vexé, il était encore plus déterminé à dompter cet animal. Il ordonna donc de recommencer la manœuvre.

Après quelques nouvelles tentatives tout aussi infructueuses et de plus en plus risquées, Zorán essaya de nouveau de raisonner son jeune ami :

— Gundar, il faut vraiment renoncer. Choisis donc une autre bête.

— Je ne peux pas abandonner ! glapit le jeune garçon, la voix étranglée et une larme au coin de l'œil.

— Il ne s'agit pas d'abandon mais de raison. J'ai déjà participé à de nombreuses captures et je peux t'assurer que je n'ai jamais vu un animal aussi agressif.

— Oui, mais moi, je dois devenir un grand sarghaï et je dois réussir !

— Je comprends ce que tu ressens. Il n'y a aucune honte à reconnaître ses erreurs et à agir en conséquence. Bien au contraire. Sache que la plus grande honte pour un sarghaï est de risquer la vie de ses hommes inutilement ou, pire, pour satisfaire son propre orgueil. Retiens bien cela mon ami.

Gundar éclata en sanglots. Zorán le laissa évacuer sa peine et sa rage, puis il lui releva doucement le museau.

— Sèche donc tes larmes. Elles t'empêchent de voir quelque chose de très intéressant, dit-il.

Son jeune ami lui lança un regard interrogateur. Tendait le doigt vers l'étalon noir, qui écumait de rage et d'épuisement, le cuisinier poursuivit :

— Je ne crois pas qu'il soit encore capable de défendre la belle jument que je vois là-bas, derrière lui. Je sais bien que ce n'est pas le présent que tu voulais pour ton père, mais, de toute façon, crois-moi, cet étalon serait

plutôt un cadeau empoisonné. Je ne connais aucun fils du Vent capable de dresser pareil animal.

Gundar acquiesça d'un faible sourire en renâclant et en se passant une main sur la joue pour effacer une dernière grosse larme. Soulagés, les hommes entreprirent aussitôt d'isoler la jument désignée par Zorán. Maniant son lasso avec une maîtrise digne des plus grands chefs de clan, le fils du sarghaï l'attrapa au premier essai, sous le regard impuissant de l'étalon noir, qui fulminait à distance, épuisé. Fier comme un coq, le jeune garçon s'arrêta pour observer son ennemi vaincu. Le désespoir de l'animal lui serra le cœur. Il resta ainsi un moment, la gorge nouée, puis il talonna sa monture et ils repartirent tous au galop avec la belle jument sauvage.

De retour au campement, tout le clan accourut à leur rencontre. Borkán s'approcha de la jument pour l'inspecter et tester ses réactions. Gundar faisait grise mine. Quels défauts son père allait-il lui trouver ? Au bout de quelques instants, le sarghaï se posta devant lui et s'adressa au clan :

— Voyez, mes amis, quel magnifique animal mon fils vient de nous ramener ! Cette jument est superbe et sera très facile à dresser.

Puis il se tourna vers Gundar.

— Mon fils, tu viens de réussir une épreuve capitale ! Au nom de tous, je te félicite ! déclara-t-il haut et fort.

Alors que tout le clan l'acclamait chaleureusement, l'apprenti sarghaï gardait le visage fermé. Borkán lui passa un bras autour de l'épaule et l'emmena un peu à l'écart.

— Pourquoi fais-tu cette tête ? Tu devrais être heureux. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu dis à tout le monde que j'ai réussi l'épreuve et tu leur fais croire que tu es content, mais, moi, je sais que tu es déçu.

Le chef de clan sursauta en ouvrant de grands yeux ronds.

— Quoi ? Pourquoi serais-je déçu ?

— Quand on était à deux dans les collines, j'ai bien vu que c'était l'étalon noir qui te plaisait.

— Écoute-moi bien, Gundar, dit Borkán en le prenant par les épaules et en le regardant droit dans les yeux. Le plus beau cheval pour un père, c'est celui que lui ramène son fils. Et cette jument est vraiment magnifique. Rien ne pouvait me plaire davantage. Tu me crois, n'est-ce pas ?

Le jeune garçon acquiesça d'un hochement de tête et partit en courant, le cœur regonflé, mais Borkán le rappela aussitôt :

— Gundar ! Attends ! Viens avec moi.

Gundar suivit son père dans la yorka, se demandant ce qu'il lui voulait.

— Nous allons bientôt lever le camp, annonça le sarghaï. Nous partons d'ici une dizaine de jours pour Tarkenn.

— Tarkenn ? Pourquoi donc ? s'étonna Loria, qui n'était visiblement pas au fait de la décision de son époux.

— Je veux que tu sois confortablement installée avant l'arrivée des premiers froids pour que tu puisses accoucher dans les meilleures conditions. Je vais donc te conduire chez ton père, comme nous l'avons fait pour la naissance de Gundar. Et puis cela fait déjà près de deux ans que nous ne l'avons pas vu.

— Youpi ! On va chez Grand-père Darek !

Les prunelles noires de Gundar pétillaient soudain d'une joie sans bornes. Tarkenn, c'était son grand-père adoré, sa tante Crélia et ses délicieux gâteaux au miel, et aussi... un joli minois, fin, délicat, illuminé par de grands yeux bruns, entre de longues boucles d'un beau châtain chaud et ambré.

Le comptoir de Darek

Le clan avait quitté la grande colline de Rézà depuis une dizaine de jours. Ils avaient traversé puis longé le fleuve Afkir, et arrivaient maintenant dans les toutes dernières collines de l'Arazamir occidental. Ils n'avaient plus qu'à couper droit vers le nord-ouest en direction de Tarkenn, à travers la grande plaine verdoyante du fleuve Zamir, frontière naturelle entre les Territoires holtarâns et le royaume d'Arkol. La prairie s'étendait à perte de vue devant eux. Dans le lointain, des bisons des steppes paissaient en toute quiétude. Rien ne semblait pouvoir perturber la sérénité de cet océan de verdure ondoyant doucement sous les caresses du vent.

Chevauchant paisiblement toute la journée, Gundar s'abandonnait à ses souvenirs du comptoir. Les histoires de son grand-père dans le salon résonnaient dans ses oreilles. Les odeurs alléchantes dans les cuisines de sa tante Crélia lui titillaient le museau. Les jeux et les parties de cache-cache avec ses camarades dans les entrepôts du comptoir lui fourmillaient dans les jambes. Et, par-dessus tout, tous ces précieux moments avec Arnella faisaient battre son cœur plus fort et le remplissaient de bonheur. Il ne pouvait ni même ne cherchait à en expliquer la raison, mais ce qui était sûr, c'est que ces souvenirs-là avaient quelque chose de magique. Et cette magie-là, même si Zorkaï n'en avait pas parlé, il y croyait !

Soudain, une sensation étrange tira le jeune garçon de sa douce rêverie. C'était comme un souffle sur sa nuque. Il jeta un rapide regard circulaire autour de lui. Rien de particulier. Il continua son chemin, mais cette désagréable impression d'être observé persistait. Il fallait en avoir le

cœur net ! Il stoppa sa monture et scruta attentivement les environs. Au sommet d'une colline, un cavalier l'observait avec attention. Perché sur un grand destrier blanc, il était entièrement vêtu de bleu, et son heaume doré étincelait au soleil. Gundar attendit un moment pour voir ce qu'il allait faire, mais le mystérieux individu demeurait parfaitement immobile. Le jeune garçon se retourna pour interpeller son père. Son cœur fit alors un bond. Il s'était laissé distancer par le clan et il se retrouvait isolé ! Il talonna vivement sa jument et remonta la caravane au triple galop.

— Paaï ! Paaï ! Y a un cavalier qui nous suit !

Borkán et Loria s'écartèrent et arrêtrèrent leur monture à côté de leur fils.

— Qu'est-ce que tu racontes ? lui demanda le sarghaï.

— Là-bas, sur la colline ! Il y a un cavalier qui nous regarde !

Borkán scruta attentivement les collines vers lesquelles Gundar tendait le bras. Rien.

— Voyons, Gundar, il n'y a personne. Tu es sûr de ce que tu as vu ?

Les sourcils froncés, le jeune garçon parcourut d'un regard soutenu les collines voisines de celle où ce fichu cavalier se tenait une minute auparavant, mais il dut se rendre à l'évidence : l'étrange inconnu avait disparu.

— Pourtant, il était là !

— Nous te croyons, lui dit doucement sa mère.

— Bien sûr, ajouta Borkán. Dis-moi plutôt : il était armé ? Il avait une armure ?

— Je sais pas. Il était loin. Je ne pouvais pas bien voir. Il était tout en bleu et il avait un casque en or qui brillait.

— Quand j'étais enfant, au comptoir, expliqua Loria, j'ai souvent vu des soldats et des officiers de la garnison de Tarkenn, et même, parfois, des chevaliers de passage. Pourtant, je n'ai jamais vu un heaume en or ni une armure bleue. Voilà qui est vraiment curieux.

— Bien. Finalement, ce cavalier n'a pas l'allure d'un guerrier ni d'un soldat, il est seul, et maintenant il s'est même évaporé, résuma Borkán.

Il ne faut donc pas s'inquiéter. Continuons notre route et soyons simplement vigilants. Je vais placer trois hommes bien armés à l'arrière. Quant à vous deux, je veux que vous restiez toujours près de moi jusqu'à notre arrivée.

Le voyage se poursuit en toute quiétude. Plus de mystérieux cavalier à l'horizon. À la fin de chaque journée, Gundar avait droit à sa leçon de combat avec son père ou avec Bardán. Le jeune garçon adorait. Il progressait vite, et toutes les techniques de fauchage, d'immobilisation au sol et d'étranglement n'avaient déjà plus de secrets pour lui lorsqu'ils arrivèrent devant Tarkenn, qui se dressait sur la rive opposée du fleuve Zamir.

Borkán fit alors stopper la caravane et donna ses instructions à son frère :

— Quand nous aurons traversé, tu vas filer au nord pour aller vendre nos marchandises à Galarenn. Moi, je vais vers le sud pour conduire Loria et Gundar au comptoir de Darek.

— Pourquoi ne pas faire notre négoce ici ? objecta Bardán.

— Avec tout le respect que je dois au père de ma tendre épouse, je dois dire que Maître Darek est un véritable prédateur en affaires. Il nous achètera nos biens à bas prix pour se faire une marge plus que confortable. Je préfère encaisser cette marge à sa place en allant traiter nos affaires nous-mêmes à Galarenn. Je resterai quelques jours au comptoir et je vous rattraperai sur la route. Nous ferons aussi quelques achats à Rogai avant de revenir.

— Tu crois pouvoir être de retour pour mon accouchement ? s'enquit Loria, un léger trémolo dans la voix.

— Ne t'en fais pas. Je serai là bien à temps. Allons ! En route !

Le clan traversa le grand pont de bois enjambant le fleuve. Sur la rive arkolène, ils quittaient l'Arazamir pour de bon. Le paysage changeait radicalement. À la place des grandes collines herbeuses, des mamelons de rocailles s'élevaient modestement, çà et là, dans la grande plaine. De

grandes étendues d'une herbe assez courte, un peu sèche et entremêlée de diverses plantes aromatiques, séparaient de vastes zones d'un maquis aux buissons bien verts et coriaces. Des chênes et des cyprès se dressaient isolément, telles des sentinelles veillant sur les nombreux marchands qui empruntaient cette fameuse route reliant Galarenn, au nord, à Tor-Ragdenn, au sud.

En fin d'après-midi, les quatre grands entrepôts du comptoir apparurent sur la gauche, bien alignés le long de la route. L'auberge d'Oldrek leur faisait face sur la droite, suivie d'une grande maison en bois et en pierre, où Darek menait ses négociations avec les marchands importants, et qu'il avait pompeusement baptisé « Hôtel des affaires ». Un peu plus loin, à environ deux cents pas en retrait de la route, se dressait le domaine de Darek. Un large porche donnait sur une vaste cour intérieure. L'aile sud abritait la forge et les écuries, au-dessus desquelles se trouvaient le logement du forgeron et des chambres que Darek louait à des marchands de passage lorsque l'auberge d'Oldrek était au complet, ce qui arrivait souvent en raison de la grande fréquentation des lieux. Dans l'aile nord, les chambres des domestiques occupaient tout le premier étage, au-dessus du grand cellier et des cuisines. Enfin, côté ouest, le grand corps de logis était réservé à Darek et à sa famille ainsi qu'à celle de l'intendant. Plusieurs salons confortables y côtoyaient une vaste salle de réception et des appartements cossus pour les invités de marque.

Alerté par le claquement des sabots des chevaux sur les pavés luisants, un domestique se précipita pour saluer Borkán et son épouse avant d'aller prévenir de leur arrivée.

Tandis qu'ils mettaient pied à terre près du grand puits qui trônait au centre de la cour, Albar, le forgeron, s'empressa de les accueillir à son tour et mena leurs chevaux à l'abreuvoir.

Gundar avait la gorge nouée, et son cœur battait la chamade. Pourquoi Arnella n'était-elle pas déjà là ? Et si l'intendant ne travaillait plus au comptoir ? Peut-être ne reverrait-il plus jamais la jeune fille... Ou, pis encore, peut-être l'avait-elle oublié !

Darek sortit en trombe du bâtiment. Une couronne brune clairsemée autour de son crâne lisse et une fine moustache en accolade entre ses

joues rebondies, le marchand rougeaud resta immobile un court instant sur le double perron avant d'en dévaler l'escalier de droite beaucoup plus lestement que son embonpoint aurait pu le laisser supposer. Avec un sourire d'une oreille à l'autre, il courut vers sa fille adoptive et la serra très fort dans ses bras.

— Ma douce Loria ! C'est si bon de te revoir !

— Père ! Je suis tellement heureuse, moi aussi ! répondit-elle d'une petite voix étranglée et les yeux mouillés.

Le marchand ferma les yeux et pressa sa fille contre son cœur pendant encore quelques secondes, puis il se tourna vers Borkán et s'éclaircit la gorge.

— Oh ! Pardon ! Je ne vous ai point encore salué, Seigneur Borkán. Soyez le bienvenu dans ma demeure. Comment vous portez-vous ?

Le sarghaï s'inclina respectueusement.

— Que le Vent vous bénisse, Maître Darek. Je suis heureux de vous retrouver en si belle forme.

— Je vais vous faire préparer immédiatement vos appartements ainsi que des rafraîchissements. Après cette longue route, vous devez être éreintés et... Oh ! Mais qui vois-je là ? N'est-ce pas mon petit Gundar ?

Darek s'avança vers son petit-fils et se baissa pour le serrer dans ses bras.

— D'ailleurs, ne devrais-je pas plutôt dire mon *grand* Gundar ? poursuivit-il. Comme tu as grandi ! C'est vrai que cela fait déjà deux ans que je ne t'ai pas vu.

Un sourire radieux mais silencieux illumina le visage du jeune garçon.

— Eh bien ? Tu as perdu ta langue ? N'es-tu pas content de me revoir ?

— Oh, si, Grand-père !

Quelques trémolos dans la voix de Gundar retinrent l'attention de Darek.

— Pélia, allez vite faire préparer les appartements près du mien et faites chauffer un bain, puis servez-nous des rafraîchissements dans le grand salon, ordonna-t-il à la jeune servante qui se tenait derrière lui.

Demandez aussi à Korenn de nous y rejoindre avec son épouse et sa fille. Cette dernière sera ravie de retrouver son camarade de jeu préféré.

Le brave marchand adressa un clin d'œil complice à son petit-fils. Une intense excitation emplît la poitrine de Gundar.

— Bien. Allez vous délasser dans un bon bain et rejoignez-moi au grand salon, poursuivit Darek en se tournant vers sa fille. Pendant ce temps, je vais prévenir ta sœur Crélia.

Sur ces mots, il s'éloigna d'un pas pressé, emporté lui aussi par la joie des retrouvailles.

Si l'idée du bain ne l'enchantait guère, Gundar était prêt à tous les sacrifices pour retrouver Arnella. Espérant peut-être accélérer le temps, il se précipita dans l'escalier du perron. En revanche, c'est d'un pas traînant que son père le suivit.

— Un bain..., marmonna-t-il dans ses dents. Quelle drôle d'idée pour se rafraîchir ! N'ont-ils donc pas de rivière par ici ?

— Allons, mon beau sarghāï. Ce n'est pas si terrible, se moqua son épouse en lui tapotant affectueusement la joue. Ne tiens-tu pas à te faire tout beau et te parfumer pour ta douce Loria ?

— Ai-je donc besoin d'une bassine et d'un savon pour te plaire ?

Loria éclata de rire, et ils partirent tous deux, main dans la main, comme de jeunes amoureux.

Après avoir triomphé de la redoutable épreuve du bain, Borkán et Gundar se virent contraints et forcés d'enfiler une tunique et un pantalon de lin. Tenue nettement plus appropriée pour la société arkolène, selon Loria. Pendant qu'ils s'exécutaient tous deux avec force grognements et protestations, l'épouse du sarghāï revêtit sa nouvelle robe écarlate, puis elle brossa sa longue chevelure soyeuse avec le plus grand soin avant d'emmener son fils et son époux retrouver son père.

De riches tapisseries et des boiseries précieuses habillaient les murs clairs du grand salon. Venus des quatre coins du monde, des vases en porcelaine et des statuettes en bronze ou en jade paraient fièrement,

ici, sur un grand buffet en chêne, là, sur un secrétaire laqué, là encore, sur un splendide piédestal en marbre rose.

Bien calé dans son fauteuil et paré d'un joli pourpoint de velours vert sombre, Darek invita sa fille et son époux à s'asseoir avec leur fils sur la luxueuse banquette face à lui. La jeune servante Pélia servit alors les boissons : un verre de lait pour Gundar, un petit vin doux de Tamriya pour Loria et une vigoureuse liqueur de prune de la maison pour les hommes.

— Je lève mon verre à votre visite ! Soyez ici chez vous aussi longtemps qu'il vous plaira, déclara le marchand.

— Que le Vent vous bénisse pour votre généreuse hospitalité, répondit Borkán.

— Alors, dites-moi : qu'est-ce qui vous amène ?

— Voilà déjà deux ans que nous ne nous sommes pas vus, dit Loria. N'est-ce pas une raison suffisante ?

— Oh ! bien sûr que si ma chérie. Mais je sais aussi que votre vie vous conduit bien loin dans tout l'Arazamir et même au-delà. Cela ne vous laisse guère de temps pour venir me rendre visite.

— Justement, répliqua Borkán. Cette vie nous laisse la liberté de nous déplacer où bon nous semble et quand nous le souhaitons. Mais je reconnais que vous avez raison. Nous avons une chose importante à vous annoncer.

Le sarghaï se tourna vers son épouse. Loria lui renvoya un regard hésitant, et ses joues s'empourprèrent délicieusement.

— Eh bien, dites-moi ! Est-ce une chose si terrible ? s'inquiéta Darek en fixant sa fille.

— Oh ! non ! C'est... C'est même une très bonne nouvelle. Je... Je suis enceinte.

Les joues rebondies du marchand s'illuminèrent. Ses yeux gris se mirent à pétiller aussi sûrement que s'il venait de négocier l'affaire du siècle.

— Par le tout-puissant seigneur Sen-Kemeth ! Que tous les dieux soient loués ! Quelle merveilleuse nouvelle que voilà ! Hors de question que vous repartiez avant la naissance du petit ! Nous allons te préparer un petit nid douillet, comme nous l'avons fait pour Gundar, et tu accoucheras ici. Tu seras bien plus en sûreté. Oh ! ne vous en offusquez point, je vous prie, Seigneur Borkán.

— Loin de moi cette idée, Maître Darek. Bien au contraire. D'ailleurs, pour tout vous avouer, c'est aussi pour cela que nous sommes venus. Cependant, pour ma part, je vais repartir dans quelques jours. Des affaires à traiter dans le nord. Mais soyez sans crainte, je serai de retour bien à temps pour la naissance.

— À propos, pour quand est prévu l'heureux événement ?

— Pour la fin de la saison du Feu, répondit Loria.

— Parfait ! Nous avons donc tout le temps pour...

On frappa à la porte. Quelques coups fermes et déterminés. Darek n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche, que Crélia entra déjà dans le grand salon. La maîtresse des cuisines du domaine ressemblait beaucoup à sa sœur, mais ses longs cheveux bruns noués en chignon n'avaient pas les jolies nuances cuivrées de ceux de Loria et, surtout, elle était plutôt grassouillette. Ses rondeurs, au demeurant fort charmantes, n'étaient d'ailleurs pas sans rapport avec ses fonctions.

Les deux femmes s'étreignirent affectueusement, puis Crélia salua le sarghaï avant de se tourner vers son neveu.

— Mon Gundar ! Comme tu es grand, maintenant ! Oh ! mais dis-moi... qu'est-ce donc que ce visage tristounet ? N'es-tu pas content de me revoir ?

— Oh ! si, Tante Crélia ! C'est que...

— Ah ! Je vois... C'est une autre personne que tu attendais, n'est-ce pas ?

Gundar s'empourpra en contemplant ses pieds.

— Tu as très bon goût, tu sais. En grandissant, elle est de plus en plus jolie. Et d'ailleurs, tu vas très vite le voir par toi-même. Elle arrive dans quelques instants.

Le visage de Gundar devint aussitôt rayonnant. Son cœur se mit à battre à tout rompre. Il n'en pouvait plus d'attendre ainsi. Heureusement, l'intendant et sa famille arrivèrent à leur tour dans le grand salon, mettant enfin un terme à son supplice.

Korenn était un homme grand et mince, droit et raide. Sa joie des retrouvailles ne se devinait qu'au discret sourire qui animait timidement son visage sévère. À l'inverse, Issalia n'était que douceur, tout empreinte de bienveillance et de générosité, et son allure était noble et distinguée.

L'épouse de l'intendant adressa un grand sourire affectueux à Gundar et à ses parents, puis elle appela Arnella d'un geste de la main. La jeune fille entra timidement. Elle braqua aussitôt ses grands yeux bruns sur son jeune ami. Encore plus jolie que dans les souvenirs du fils du sarghaï, elle resplendissait dans une jolie robe de satin bleu, un ruban assorti maintenait ses longs cheveux bouclés en arrière, et deux délicieux accroche-cœurs lui flattaient les joues. Elle se forçait à prendre un air distant et détaché, mais le teint rosé de ses pommettes trahissait son émotion. Bon sang ! Qu'elle était belle !

Après une brève hésitation, les deux enfants firent quelques pas l'un vers l'autre et s'arrêtèrent. Ils restèrent ainsi un court instant, puis la fille de l'intendant s'élança vers Gundar, le prit par la main et l'emmena sur une banquette de velours rouge dans un coin du salon, laissant leurs parents à leurs retrouvailles.

— Si tu savais comme je suis contente ! s'exclama Arnella, un bonheur innocent illuminant son visage d'enfant.

— Moi aussi, tu sais !

— Tu vas rester longtemps ?

— Je sais pas. Maaï attend un bébé et elle a dit qu'il sera là à la fin de la saison du Feu.

— La prochaine ?

— Euh... oui. Enfin, je crois.

— Et tu vas rester jusque-là ?

— Oui, je pense.

— C'est formidable ! On va pouvoir jouer comme avant et on aura même le temps d'inventer des nouveaux jeux.

— Oh ! Oui ! On va bien s'amuser !

La jolie menotte d'Arnella blottie dans celle de Gundar, les deux enfants se remémorèrent leurs meilleurs moments et imaginèrent leurs espiègleries à venir jusqu'au moment du souper. Celui-ci se déroula dans la salle de réception du premier étage. Les tapisseries et les boiseries étaient de très belle qualité mais plus sobres que celles du grand salon, et seuls quelques vases ornaient les meubles en bois précieux. Le repas fut copieux et de qualité, mais Crélia regrettait de n'avoir pu préparer que des plats simples, faute de temps. Darek décida donc d'organiser un banquet dès le lendemain soir pour fêter dignement l'arrivée de sa fille ainsi que l'heureux événement attendu. Puis tous les convives rejoignirent leurs appartements. Après de nombreux et longs jours de route, Loria apprécia grandement le confort d'un bon lit douillet. Même s'il n'était pas habitué à dormir ainsi, Gundar se glissa également dans ses draps sans rechigner. Peu lui importait de savoir où il allait rêver d'Arnella ! En revanche, tout cela n'était encore une fois pas du goût de Borkán :

— Un lit ! Quelle idée ! Pourquoi vous faut-il une chose pareille pour dormir ?

Il prit une couverture et quelques coussins et les disposa au pied du lit.

— Tu ne vas quand même pas dormir là ? dit Loria. Cesse de ronchonner et viens avec moi.

— Ma douce, tu sais combien je t'aime, mais je t'en supplie, ne m'oblige pas à ça, gémit-il.

Dès le lendemain matin, Gundar alla retrouver Arnella ainsi que ses anciens camarades de jeu, qui avaient tous bien grandi, eux aussi, notamment Toblek, le fils d'Albar. Ce grand échalas dégingandé et au visage en lame de couteau n'était pas très malin, et sa naïveté le conduisait sou-

vent à exécuter toutes les bêtises que lui suggéraient ses camarades, recevant immanquablement les punitions à leur place. À l'inverse, Boltar était rusé et inventif. Le fils cadet de l'aubergiste Oldrek était le meneur de la bande. Il distribuait toujours les rôles à la perfection pour faire les quatre-cents coups. Ainsi, c'est à son petit frère Drek qu'il confiait toutes les opérations de chapardage, tout particulièrement lorsqu'il s'agissait d'approvisionner la troupe avec les délicieux gâteaux au miel que Crélia gardait sous haute protection dans ses cuisines. Vif, rapide et espiègle, le jeune garçon rondouillard et aux boucles rousses était difficile à attraper. Et si d'aventure il se faisait prendre, il utilisait à merveille sa bonne bouille parsemée de taches de rousseur pour se faire pardonner. Quant à Vorenn, le cadet de Solovar, le responsable de l'Hôtel des affaires, il héritait toujours des missions diplomatiques. Ce jeune blondinet à la mine charmante et sympathique était expert dans l'art de la négociation et n'avait pas son pareil pour convaincre Fulvek de les laisser jouer dans les entrepôts, dont il était le patron.

L'autorité de Boltar n'était toutefois qu'une façade. Cette bande de joyeux et inséparables galopins était en réalité sous la totale domination d'Arnella. Leur princesse ne laissait jamais passer la moindre occasion d'user et d'abuser de son pouvoir. Elle adorait tout particulièrement les mettre à l'épreuve à tour de rôle afin que chacun de ses chevaliers servants puisse lui prouver sa valeur et, surtout, sa soumission. En retour, le loyal sujet se voyait gratifié d'un sourire enjôleur lui faisant oublier tous les efforts accomplis et renforçant subtilement son asservissement. Si Gundar se délectait d'être la victime plus que consentante de ce jeu, il fulminait intérieurement quand la belle jetait son dévolu sur l'un de ses camarades. Cette rage était un véritable délice pour Arnella, qui ne manquait pas de lui lancer de petites œillades moqueuses pour aiguillonner sa jalousie. Cependant, ce jour-là, la princesse épargna ses sujets. Toute heureuse de retrouver Gundar, elle préféra se lancer avec eux dans une formidable partie de cache-cache qui les mena aux quatre coins du domaine jusqu'en fin d'après-midi. Fourbus, les enfants décidèrent alors de s'installer sur la margelle du grand puits de la cour pour se reposer un peu en regardant passer les invités du banquet, qui n'allaient plus tarder.

Le premier à arriver fut Oldrek. Ayant exceptionnellement peu de clients ce jour-là, il avait laissé sa femme et son fils aîné, Almar, tenir seuls l'auberge.

Le brave homme fut rapidement suivi par deux jeunes femmes aussi rayonnantes de vie et de fraîcheur que les fleurs blanches qui ornaient leur chevelure. Chaussées de simples sandales, elles portaient toutes deux une longue robe de lin sans manches d'un blanc immaculé, resserée à la taille par une fine cordelette dorée. Très mince, l'une avait un visage d'enfant au teint pâle, aux grands yeux rieurs et au nez délicatement retroussé. Maintenus par deux fines nattes nouées en haut de sa nuque, ses cheveux de miel doré ondulaient sur ses frêles épaules. L'autre avait de longues boucles brunes qui lui descendaient dans le dos et caressaient sa poitrine avenante. Une profonde sérénité émanait de tout son être, et son sourire n'était que douceur et soleil.

En passant devant les enfants, elles leur adressèrent un regard radieux exprimant une bonté et une bienveillance infinies. Les garçons en restèrent hypnotisés. Arnella se racla bruyamment la gorge pour les rappeler à l'ordre, mais la belle n'obtint pas l'effet escompté. Bien au contraire ! Ses camarades se jetèrent sur cette occasion inespérée de se venger des tourments qu'elle leur infligeait si souvent.

— Comme elles sont jolies ! s'exclama Boltar.

— Pour sûr ! ajouta Vorenn.

— C'est qui ? s'enquit Gundar.

— Horalia et Jalèna, les deux nouvelles prêtresses du temple de Sen-Kemeth à Tarkenn, répondit Boltar.

— Celle qui a les longs cheveux bruns, c'est Jalèna, dit Drek.

— Nan ! C'est Horalia ! corrigea Boltar.

— T'es sûr ?

— Certain.

— Ces yeux sont dorés. C'est bizarre, commenta Gundar.

De surprenantes nuances conféraient en effet un éclat doré assez singulier aux prunelles noisette de la prêtresse.

— En tout cas, elle est belle ! reprit Boltar.

Outrée par ce manque de déférence à son égard et par cette infidélité inacceptable, Arnella haussa dédaigneusement les épaules et tourna ostensiblement le dos à ses camarades.

Des bruits de sabots claquant sur les pavés finirent cependant par la sortir de sa bouderie. Un cavalier avançait dans la cour sur son grand étalon pommelé. Un aigle noir brodé sur sa longue tunique gris foncé déployait ses ailes sur sa poitrine. Ses bottes étaient impeccables, et son casque brillait comme un miroir.

L'homme mit pied à terre à quelques pas du puits et ôta son casque. Grand et robuste, il ne devait pas avoir plus d'une trentaine d'années. Ses cheveux bruns étalaient leurs boucles sombres sur ses épaules, et sa fine barbe était soigneusement taillée. Il s'avança vers les enfants et s'arrêta pour les saluer :

— Bonsoir, les enfants.

— Bonsoir, Capitaine, répondirent-ils en chœur, à l'exception de Gundar.

Les yeux du jeune garçon oscillaient entre les gravures ornant le fourreau de sa longue épée et son regard d'acier, empreint de fierté et de noblesse. L'officier le dévisagea un bref instant, puis il confia sa monture à Albar et se dirigea vers le perron.

— C'est le capitaine Brenn, expliqua Vorenn en réponse au regard interrogateur de Gundar. C'est le chef de la garnison de Tarkenn.

— Il est là depuis un an, à peu près, précisa Boltar.

— Il est comment ? dit Gundar.

— Tu veux dire s'il est gentil ou pas ? Bah, tu sais, on le connaît pas trop.

— En tout cas, il a une grande épée. Il doit être fort, ajouta Toblek.

— Eh ! Regardez qui voilà ! s'exclama soudain Arnella.

— C'est Oncle Zol ! s'écria Drek en bondissant de la margelle pour foncer vers l'homme qui venait de franchir le porche.

Ses camarades le suivirent aussitôt, mais Gundar, lui, resta en arrière, observant d'abord le vieil homme qui s'avavançait dans la cour d'un pas alerte. Sous sa longue robe grise à capuche, il semblait être d'un âge très respectable. Ses doigts étaient aussi noueux que le long bâton de bois qu'il tenait dans la main droite. Ses longs cheveux blancs, un peu hirsutes, couronnaient son crâne dégarni, et sa barbe blanche en bataille lui tombait sur la poitrine.

S'apercevant que son cher Gundar était resté près du puits, Arnella vint le chercher.

— Oncle Zol, je te présente Gundar. Son père est un grand chef de clan holtarán, déclara-t-elle solennellement.

— Je suis honoré de faire ta connaissance, Gundar, fils de sarghaï.

La voix du vieil homme était apaisante et pleine de gentillesse. Ses yeux étaient d'un bleu clair vif et lumineux comme un glacier. Son regard était si pénétrant que le jeune garçon s'en trouva tout décontenancé. Percevant son malaise, le vieillard s'empressa de se présenter à son tour avec un grand sourire chaleureux :

— Je me nomme Zoldar, mais tu peux m'appeler « Oncle Zol », comme tes camarades. Je suis conteur et je me suis installé depuis quelque temps à l'auberge d'Oldrek.

— C'est... C'est quoi un conteur ? demanda Gundar.

— Je gagne ma vie en racontant des histoires aux voyageurs dans les auberges et les tavernes.

— Des histoires vraies ?

— Certaines, oui, mais j'en invente aussi beaucoup.

— Comment tu connais autant d'histoires ? questionna Toblek.

— Bah ! Comme tu peux le voir, mon garçon, je ne suis plus tout jeune. J'ai eu le temps d'en apprendre beaucoup et d'en imaginer le double.

— Tu vas nous en raconter une, ce soir ? s'enquit Drek, plein d'espoir.

— Certainement... Si Maître Darek y consent, bien sûr.

À ce moment, Crélia et Issalia firent irruption sur le perron pour faire rentrer les enfants. Le jour commençait à décliner, et il était bientôt

l'heure de passer à table. Lorsqu'il passa près d'elle, Crélia intercepta Gundar :

— Ta mère t'attend pour le bain avant le repas.

Arnella éclata de rire devant le museau renfrogné de son camarade. Celui-ci lui jeta un œil noir qui fit place à un grand sourire moqueur quand Issalia s'adressa à sa fille :

— Je suis sûre que cela te fera le plus grand bien également, ma chère fille.

La grande salle de réception était luxueusement meublée. Le précieux bois sombre du grand buffet, de la longue table ovale et des nombreuses chaises qui l'entouraient contrastait avec les dalles de marbre blanc du sol. De belles tentures de velours vermillon encadraient chacune des grandes fenêtres, et, face à celles-ci, une large toile représentait une carte du monde connu, où figuraient les plus grandes villes et, surtout, les routes commerciales. Aux quatre coins de la pièce, de beaux scabellons en chêne portaient de précieux vases en porcelaine venus du lointain empire Urzaka. Adossée au mur du fond, une imposante cheminée de marbre abritait un foyer où de chaleureuses flammes crépitaient doucement, et un grand lustre de bronze finement ouvragé dispensait un éclairage généreux, tout comme les candélabres disposés sur les deux commodes et le buffet.

Quand Borkán et sa famille entrèrent dans la pièce, le capitaine Brenn s'empressa de venir les saluer. Il passa rapidement devant le sarghaï avant de s'incliner respectueusement face à Loria en faisant claquer bruyamment ses talons.

— Je suis le capitaine Brenn, commandant de la Légion royale à Tarkenn. Pour vous servir, Madame, dit-il solennellement.

Il lui baisa la main et lui lança un regard pétillant, puis il s'avança vers Gundar.

— Et toi, mon jeune ami, comment te nommes-tu ? Nous ne nous sommes point présentés, tout à l'heure.

— Je m'appelle Gundar, répondit timidement le jeune garçon, toujours aussi impressionné par l'officier.

— Voilà un joli nom bien de chez nous. Eh bien, même si je ne suis pas ici chez moi, permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue au comptoir et à Tarkenn, déclara-t-il avant de s'éloigner.

Borkán le considéra un instant d'un regard foudroyant.

— Mon tendre époux serait-il jaloux ? le taquina Loria.

— Moi ? Jaloux de ce gringalet en costume de marionnette ?

— Gringalet ? Moi, je le trouve plutôt bien bâti et très élégant.

Le sarghaï ignora superbement cette affectueuse provocation et alla s'asseoir à la place que lui proposait Pélia.

Darek ouvrit alors le banquet :

— Mes chers amis, nous sommes réunis ce soir pour fêter le retour de ma fille, de son époux et de mon petit-fils adoré. Et ce n'est pas tout ! Nous avons également une autre raison de nous réjouir ce soir. Mais je vous réserve la surprise pour tout à l'heure. Pour l'instant, restaurons-nous, mes amis !

Cette fois, Crélia avait eu le temps d'exprimer tout son art. Les plats qu'elle avait confectionnés étaient un véritable régal, tant pour les yeux que pour le palais. Les convives se délectèrent tout au long du repas, les saveurs tantôt douces, tantôt épicées se succédant ou s'entremêlant dans une parfaite harmonie. Les mets étaient si délicieux que la pauvre Loria eut toutes les peines du monde à forcer discrètement son époux et son fils à respecter les convenances au lieu de vider leur assiette avant que Pélia eût fini de servir toute l'assemblée. Par leur parfum, certains plats rappelèrent à Gundar ses grands moments culinaires avec son ami Zorán. Mais ce qui ravissait le jeune garçon par-dessus tout, c'était d'avoir Arnella juste en face de lui. Au début de la soirée, il avait d'abord été contrarié de ne pas être à côté d'elle. Mais il avait très vite compris l'avantage de la situation. Il pouvait en effet l'admirer tout à loisir et échanger de tendres regards avec elle.

Alors que Crélia s'appropriait à faire servir le dessert, Darek s'adressa de nouveau à ses invités :

— Je sais que vous êtes tous impatients de goûter l'excellent gâteau que nous a préparé ma chère fille, mais, avant, il est temps que je vous fasse la surprise que je vous ai promise avant le repas.

— Tout à fait, Maître Darek ! s'exclama Oldrek.

— Mes chers amis, reprit le marchand, j'ai l'immense joie de vous annoncer que ma Loria chérie attend un enfant !

Borkán et son épouse eurent droit aussitôt à de joyeuses et chaleureuses félicitations.

— Et pour quand cet heureux événement est-il prévu ? demanda le vieux Zoldar.

— Pour la fin de la saison du Feu, répondit Loria.

— Voilà qui est parfait. Vous pourrez ainsi passer les mauvaises saisons bien au chaud. Je suis certain que Maître Darek et votre sœur ne manqueront pas de vous dorloter dans un petit nid bien douillet.

— Vous avez mille fois raison, confirma le marchand. À propos, mon ami Zoldar, n'auriez-vous pas une excellente histoire à nous raconter pour fêter cela ?

Le vieux conteur fit mine de réfléchir un instant en se caressant doucement la barbe, puis son regard fit lentement le tour de la pièce.

— J'ai justement une belle histoire sur la naissance et la renaissance de l'empire d'occident, répondit-il. C'est un mélange de faits historiques et de prophéties. Mais je pense qu'il serait plus opportun de vous la narrer sur un bon digestif, comme votre excellente liqueur de prune, par exemple.

Tandis que Darek s'empressait de faire servir son fameux breuvage, Zoldar se leva, s'éclaircit la gorge et recula de quelques pas pour entamer son récit avec une attitude théâtrale :

— Il y a bien longtemps, les dieux subtilisèrent Dhar-Kemeth, la Source de Vie du tout-puissant seigneur Sen-Kemeth, pour se divertir. Ils engendrèrent ainsi d'horribles créatures qui terrifiaient les hommes. Pour qu'ils puissent se défendre contre ces monstres et pour empêcher ses frères de se servir à nouveau de Dhar-Kemeth, le grand seigneur de

la Vie décida de remettre les pouvoirs des dieux aux hommes. En observant les peuples des hommes, il vit que seuls les Eldrîns faisaient preuve d'assez de sagesse et de raison pour disposer d'une telle puissance. Au lieu de conquérir de nombreuses terres, ils n'avaient fondé qu'une seule mais très belle cité : Ezeldrîn. Ils y vivaient en paix et avaient construit une vaste bibliothèque et une grande université pour y conserver et y enseigner toutes les connaissances de l'humanité. Sen-Kemeth ordonna donc aux Eldrîns de lui consacrer leurs plus belles vierges et de construire un autel de cristal en son honneur. Pendant ce temps, il tailla six pierres dans le roc le plus dur et plaça en chacune d'elles les pouvoirs d'un des autres dieux.

Zoldar s'accorda une pause pour déguster une gorgée de la délicieuse liqueur de son hôte, puis il reprit :

— Le jour de son vingt-troisième anniversaire, la plus belle des vierges eldrînes se présenta devant l'autel sacré, comme l'avait demandé le grand seigneur de la Vie. Celui-ci prit forme humaine sous les traits d'un jeune et beau chevalier et s'approcha de la jeune femme. Il lui ordonna de tenir ses mains en coupe devant sa poitrine. Avec une grande délicatesse, il y déposa Dhar-Kemeth. La Source de Vie se mit aussitôt à luire d'une douce lumière palpitante. Le grand dieu de la Vie sortit alors sa longue épée de son fourreau d'or, transperça Dhar-Kemeth et, d'un geste serein, enfonça sa lame jusqu'au cœur de la jeune vierge, qui ferma lentement les yeux sans éprouver la moindre douleur.

Tandis qu'un murmure peiné et angoissé faisait le tour de la table, le vieux conteur avala une nouvelle lampée et prit un air grave pendant quelques secondes avant de poursuivre avec de grands gestes, le visage marqué par une expression dramatique :

— Une aveuglante lumière dorée jaillit de la Source de Vie et s'écoula le long de l'épée, telle une rivière étincelante, pour envahir le sein de la belle et lui transmettre le Pouvoir de Vie ! La jeune vierge rouvrit les yeux. Une grande béatitude et une profonde sérénité illuminaient son visage. Sen-Kemeth lui sourit et retira doucement son épée.

Un long soupir de soulagement parcourut l'assemblée. Zoldar en profita pour se rincer de nouveau le gosier avant de continuer son histoire :

— Le tout-puissant seigneur de la Vie déposa son épée aux pieds de la jeune vierge et lui passa autour du cou un collier tressé de fils d'or, sur lequel il avait enfilé les six Pierres de Pouvoirs. Celles-ci se changèrent aussitôt en pierres précieuses brillant d'une belle lumière intérieure. Le grand Sen-Kemeth bénit ensuite la jeune femme et lui ordonna de régner sur le Premier Monde, au nom de la paix, de la justice et de la liberté. En échange, il lui accorda un privilège exceptionnel : sa jeunesse et sa beauté seraient préservées pendant tout son règne. C'est ainsi que naquit l'empire eldrin. La première impératrice régna longtemps avec une extrême bonté sur tous les royaumes d'occident.

— C'était il y a si longtemps, commenta la prêtresse Jalèna, le regard nostalgique.

— Nous ne sommes pas instruits comme nos prêtresses, dit Fulvek. Aujourd'hui, il n'y a plus d'empire. Comment cela se fait-il ?

— C'est justement la suite de mon histoire, répondit Zoldar. Quand le tout-puissant Sen-Kemeth estimait qu'une impératrice l'avait bien servi, il choisissait une autre vierge consacrée pour lui succéder sur le trône. La transmission du Pouvoir de Vie et du Collier se faisait sur l'Autel sacré, le jour des vingt-trois ans de la nouvelle impératrice. De nombreuses souveraines se succédèrent ainsi sur le trône impérial pendant presque deux millénaires. Hélas, la jalousie des dieux et la soif de pouvoir des hommes mirent fin à cette époque bénie. Les dieux incitèrent des mages corrompus à s'emparer du Collier de Pouvoirs. À leur tour, ces mages poussèrent les rois à se rebeller contre l'empire. La guerre éclata. Elle dura plus de cent-cinquante ans. Un jour, notre grand seigneur Sen-Kemeth choisit une très belle vierge pour succéder à l'impératrice Ellora, qui régnait depuis trente ans. Elle s'appelait Sangara et venait tout juste d'avoir vingt-deux ans. Elle devait donc patienter une année pour monter sur le trône. C'était la première fois que le grand seigneur de la Vie choisissait sa future impératrice aussi longtemps avant l'âge requis. Les sages du Grand Conseil eldrin mirent à profit ce temps pour bien la préparer à diriger l'empire, car la situation était difficile, et la guerre faisait toujours rage, même si les mages corrompus commençaient à désespérer de parvenir un jour à leurs fins, tant l'impératrice Ellora défendait la

liberté et la justice avec un courage exemplaire grâce aux Pierres de Pouvoirs. Malheureusement, peu de temps avant ses vingt-trois ans, le seigneur Sen-Kemeth retira sa confiance à Sangara et choisit une autre jeune vierge pour monter sur le trône. Sangara en fut profondément attristée et, surtout, elle en conçut une haine terrible, non seulement à l'égard de notre grand seigneur de la Vie, mais aussi de l'empire tout entier.

Zoldar s'interrompit de nouveau et resta quelques secondes perdu dans ses pensées. Une étrange mélancolie faisait scintiller le glacier de son regard.

— Que s'est-il passé ensuite ? s'impatienta Darek.

— Pardon, Maître Darek, s'excusa le vieil homme. Je... Je me suis égaré un instant. Eh bien, ensuite, pour se venger, Sangara alla trouver en secret Kalandraj, le grand mage corrompu du royaume de Sémor. Elle lui proposa de lui remettre le Collier de l'impératrice en échange d'être couronnée reine d'Arkol une fois l'empire détruit. Inutile de vous dire, chers amis, que ce scélérat s'empressa d'accepter cette alléchante proposition. Il mit au point un plan de bataille avec les autres mages rebelles. Le moment venu, Sangara déroba le Collier de Pouvoirs et le lui remit. Kalandraj ordonna alors à tous les ennemis de l'empire d'attaquer de concert.

Le vieux conteur fit encore une courte pause pour se faire servir un nouveau verre de liqueur et entretenir le suspense.

— Malgré la détermination et le courage de ses valeureux soldats, continua-t-il, le ton grave et le regard sombre, l'armée arkolène, bras armé de l'empire, se retrouva débordée. Au sud, les troupes phargites de Naros, premier du nom, attaquèrent la forteresse de Tor-Ragdenn. Au nord, les armées dolraques du roi Thorg s'emparèrent de toutes les places fortes et même d'Ezeldrin. L'empire était défait. Privée des pouvoirs des Pierres, Ellora ne pouvait plus s'opposer à ses ennemis. Elle dut s'enfuir et se cacher, et la jeune vierge qui devait lui succéder perdit la vie dans la bataille. Les mages corrompus se disputèrent le Collier. Celui-ci fut brisé, les Pierres tombèrent chacune entre des mains différentes, et personne ne fut victorieux. Les Arkolènes réussirent à négocier la paix avec les Phargites et les Dolraques. Quant à Sangara, elle n'eut pas le

royaume qu'elle espérait, et l'on n'entendit plus jamais parler d'elle. Aujourd'hui, nous sommes en paix, mais cet équilibre est fragile, et les incidents aux frontières ne manquent pas. Si l'empire était restauré, tous les royaumes d'occident retrouveraient une paix solide et durable. Et c'est justement ce que nous annonce une prophétie très ancienne.

Zoldar marqua une ultime pause, plus longue. L'œil malicieux, il dévagea lentement son auditoire pour s'assurer que tous étaient suspendus à ses lèvres, puis il reprit sa narration :

— Selon la légende, cette prophétie fut dictée, il y a très longtemps, à un prêtre par le grand seigneur Sen-Amrak lui-même. Je ne sais si cela est vrai, mais sachez, mes amis, qu'elle avait prédit les tragiques événements que je viens de vous narrer. Et ce n'est pas tout ! Elle nous apprend aussi qu'un jour, un enfant viendra au monde avec la marque de notre grand seigneur Sen-Kemeth. Il sera son champion pour terrasser à tout jamais les forces des dieux rebelles, et il réunira de nouveau tous les Pouvoirs entre les mains d'une nouvelle impératrice.

Le capitaine Brenn se tourna vers le vieux conteur, l'air amusé :

— Dis-moi, cher vieil homme, n'est-ce pas la prophétie des Sept Pouvoirs dont tu nous parles là ?

— Quelle érudition, Capitaine ! De nos jours, peu de gens connaissent cette prophétie. Je me demande même combien se souviennent encore de l'histoire de l'empire. Ce sont maintenant près de cinq siècles qui nous séparent de ces tristes événements... D'ailleurs, comment se fait-il que vous connaissiez ce texte si ancien ?

— Figurez-vous que je suis, moi aussi, passionné par notre histoire. Lorsque je servais dans la Légion royale à Osgarenn, j'avais le privilège de pouvoir me rendre régulièrement à la bibliothèque royale. On y trouve de nombreuses copies de précieux manuscrits de la Grande Bibliothèque d'Ezeldrin. Et parmi ces copies, il y a précisément cette prophétie. J'adore ce texte ! Il nous redonne de l'espoir, et avec cet espoir, nous rebâtirons la grandeur de notre glorieux passé.

— Nobles et belles paroles, commenta Zoldar. J'admire votre foi, Capitaine. Puissent les dieux vous entendre et insuffler cette ardeur dans le cœur de tous les hommes.

— Que notre grand seigneur Sen-Kemeth soit béni pour ses bienfaits et qu'il nous révèle bientôt l'Élu, déclara solennellement la prêtresse Horalia en inclinant la tête et en joignant les mains devant sa poitrine en signe de prière.

Tous les convives l'imitèrent, puis Darek leur proposa de passer dans le grand salon, où le vieux Zoldar raconta encore quelques histoires captivantes.

Le lendemain matin, Gundar fut réveillé assez tôt par la douce voix de sa mère :

— Lève-toi tout de suite, si tu veux pouvoir passer un peu de temps avec ton père avant son départ.

Gundar bondit de son lit et se précipita dans l'escalier tout en enfilant sommairement sa tunique. Un rapide détour par les cuisines pour s'emparer d'une miche de pain encore toute chaude et il déboula dans la cour. Darek, Korenn et Arnella étaient déjà là. Borkán chargeait quelques marchandises sur son cheval de bât.

— Ah ! Tu tombes bien, fiston, dit-il. Aide-moi à charger ces sacs.

— Paaï, pourquoi tu pars déjà ?

— Tu sais bien que je dois retrouver notre clan dans le nord pour les affaires. Et si je veux être là quand ta mère mettra le bébé au monde, je ne dois pas prendre de retard.

— Voyons, intervint Darek, soyez raisonnable, Seigneur Borkán. Vous savez très bien que votre frère saura faire de très bonnes affaires. Quant à ces marchandises, je peux vous en offrir un très bon prix.

— Sans vouloir vous offenser, Maître Darek, ce n'est pas à vous que je vais apprendre comment le monde tourne. J'ai des clients et des fournisseurs fidèles à traiter avec le plus grand soin à Galarenn. Et puis, vous

savez bien que je ne peux pas rester ici à ne rien faire pendant plusieurs lunes.

— C'est bien vrai, ajouta Loria, qui venait de les rejoindre. Tu finirais par tourner en rond comme un ours en cage et tu deviendrais vite insupportable.

Le sarghaï se retourna en souriant et embrassa tendrement son épouse. Puis il prit son fils dans ses bras et le serra très fort contre lui.

— Veille sur ta mère pendant mon absence, mon garçon. Je sais que je peux compter sur toi, et qu'elle est en sécurité avec toi à ses côtés.

Le jeune garçon acquiesça d'un signe de tête, la mine triste et le regard rivé sur les pavés de la cour. Borkán le reposa au sol et enfourcha sa monture. Il salua Darek et l'intendant et talonna sa jument. Gundar garda les yeux sur son père jusqu'à ce qu'il eût franchi le porche, puis il se retourna, la tête basse et l'air mélancolique. Arnella s'avança et lui passa un bras autour des épaules :

— Tu es triste, n'est-ce pas ?

C'était la première fois que la jeune fille lui parlait ainsi. Comme elle était douce ! Gundar ne sut que dire ni que faire. Il éprouvait le désir intense de se serrer contre elle pour épancher sa peine, mais un futur sarghaï devait être fort, surtout devant une fille ! Après une brève hésitation, il se ressaisit.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien. J'ai l'habitude, tu sais. Mon père part souvent.

En réalité, le sarghaï ne l'avait jamais quitté pour une aussi longue durée ni pour une destination si lointaine. Gundar en avait la gorge serrée. En même temps, sa frustration était grande de perdre ainsi une superbe occasion de se faire consoler par sa belle Arnella. Décidément, sa mère avait encore une fois raison : devenir sarghaï était vraiment une épreuve !

— J'aime mieux ça, reprit la fille de l'intendant, sur un ton plus habituel, feignant de croire le fils du sarghaï. Au fait, c'est quoi cette histoire de lunes, dont ton père a parlé tout à l'heure ?

— C'est notre calendrier. Chez vous, on compte en semaines et en saisons. Nous, on compte en lunes.

— Mais... Comment vous pouvez faire ça ? La Lune, il n'y en a qu'une !
On ne peut pas en compter plusieurs !

Gundar éclata de rire. Trop heureux de pouvoir montrer son savoir, il emmena Arnella pour lui expliquer la mesure du temps chez les Holtaráns.

Le vieux conteur

Durant les deux septaines après le départ de son père, Gundar passa toutes ses journées avec ses camarades à l'extérieur pour profiter des derniers beaux jours avant l'arrivée du froid et du mauvais temps. Tantôt les valeureux chevaliers s'affrontaient courageusement près de la grande route pour les beaux yeux de leur princesse, tantôt ils partaient explorer les environs du domaine. Un jour où ils s'étaient aventurés un peu plus loin qu'à l'accoutumée, Vorenn remarqua une petite maison en pierres sèches perchée en haut d'une colline de rocailles.

— Allons jeter un coup d'œil, décréta Boltar.

Ignorant qui pouvait l'occuper, les enfants s'approchèrent en se faufilant discrètement entre les buissons du maquis et s'arrêtèrent à une cinquantaine de pas de la maison. L'espace qu'il leur restait à parcourir étant à découvert, la prudence était de mise. Ne percevant aucun bruit ni aucun mouvement aux alentours, Gundar s'avança vers la vieille bâtisse en s'accroupissant. Hors de question de laisser l'un de ses camarades braver le danger avant lui ! Il s'approcha à pas de loup d'une des fenêtres et jeta un œil à l'intérieur. Personne. Il fit signe au reste de la bande de le rejoindre et poussa doucement la porte d'entrée, qui n'était pas verrouillée. Le grincement des gonds rouillés et du vieux bois auraient pu réveiller une armée ! Le jeune garçon en eu la chair de poule, mais quelle occasion de prouver sa bravoure ! Il entra donc dans l'unique pièce du rez-de-chaussée. Tout était propre et bien rangé. Une dizaine de beaux livres assez volumineux étaient empilés sur une vieille table vermoulue.

— Je me demande à qui peut bien appartenir cette maison, dit Vorenn.

— C'est peut-être un berger, suggéra Toblek.

— T'as déjà vu un berger lire des livres comme ça ? lança Boltar.

Gundar s'approcha de la table, ouvrit le gros livre rouge qui couronnait la pile et commença à le feuilleter doucement. Le beau manuscrit était calligraphié avec soin et illustré de dessins de dragons.

— Tu sais lire ? demanda Arnella, admirative.

— Bien sûr ! Maaï me donne souvent des leçons d'écriture et de lecture. Elle dit que c'est très important.

— C'est formidable ! Tu peux me dire ce que raconte ce livre, alors ?

Fier comme un coq l'instant d'avant, le jeune garçon était maintenant tout penaud.

— Euh... non. Je ne reconnais aucun mot. Je ne connais même pas ces lettres. Il doit être dans une autre langue.

— C'est vraiment bizarre, commenta Boltar. Tu crois que ça veut dire que c'est un étranger qui vit ici ? On devrait peut-être aller voir en haut...

Drek se précipita vers l'escalier, mais Gundar le devança et fut le premier sur les marches.

— C'est peut-être dangereux. On ne sait pas ce qu'il y a là-haut. Laisse-moi passer devant, déclara-t-il en bombant ostensiblement le torse.

Un doigt sur la bouche pour intimer à ses compagnons de rester silencieux, le fils de sarghaï monta d'un pas feutré, comme s'il approchait un troupeau de chevaux sauvages. Sur le palier, il avança lentement jusqu'à la porte de ce qui devait être une chambre.

Alors que sa main allait se poser sur la poignée, la porte s'ouvrit brutalement. Gundar fit un bond en arrière avec un piaillage de peur et de surprise.

— Oncle Zol ? Qu'est-ce que tu fais là ? s'écria-t-il.

— C'est plutôt à moi de te poser... que dis-je... de *vous* poser cette question, rétorqua le vieil homme en jetant un regard menaçant sur le petit groupe au pied de l'escalier.

— On se promenait, on a vu la maison et on est entrés pour voir, répondit ingénument Arnella.

— Ah ! oui ! Bien sûr ! Il est tout à fait normal, quand on se balade, de rentrer chez les gens, comme ça, sans frapper à la porte !

Zoldar dévala les marches quatre à quatre et se posta devant la jeune fille, les poings sur les hanches et le regard sévère. La pauvre Arnella se recroquevilla sur elle-même et recula d'un pas. N'écoutant que son cœur, Gundar vola à son secours et s'interposa.

— Elle n'y est pour rien, Oncle Zol ! C'est moi qui suis entré le premier. On croyait que la maison était abandonnée.

— Noble attitude de ta part, mon jeune ami, que de prendre la défense de cette pauvre enfant. Mais cela ne la sauvera pas ! Et les autres non plus ! Je vais tous vous punir !

Le ton et le regard du vieux conteur étaient particulièrement féroces. Les enfants étaient pétrifiés. Zoldar les fixa longuement dans les yeux l'un après l'autre. Satisfait de son effet, il éclata ensuite d'un rire jovial et amical.

— Ah ! Ah ! Je vous ai bien eus, bande de chenapans ! Allons, n'ayez crainte, je ne suis pas fâché. Je voulais juste vous faire un peu peur et vous montrer votre imprudence. Vous auriez pu tomber réellement sur quelqu'un de méchant, vous savez.

Après un dernier échange de regards interrogateurs et hésitants, les enfants pouffèrent de rire à leur tour.

— De toute façon, continua le vieil homme, je ne peux pas vraiment vous blâmer. J'ai fait la même chose que vous il n'y a pas si longtemps. Comme la maison était abandonnée, je me suis dit qu'elle serait toujours plus spacieuse et surtout moins onéreuse qu'une chambre chez Oldrek. Je m'y suis donc installé après quelques menues réparations et un bon nettoyage. Et puis, si jamais le propriétaire revient, je retournerai à l'auberge, et il récupérera une maison bien entretenue.

— Dis, Oncle Zol : ils sont à toi, ces livres ? s'enquit Boltar.

— Tout à fait.

— Qu'est-ce que tu fais avec ?

— Eh bien, vois-tu, pour pouvoir raconter de nombreuses histoires, il faut d'abord les apprendre.

— Mais comment tu fais ? Il y a des livres qui ne sont pas dans notre langue.

— Comment le sais-tu ? Sais-tu lire ?

— Moi, non, mais Gundar, oui. Il a regardé le gros livre rouge et il a dit qu'il était écrit dans une langue étrangère.

— Ainsi donc, tu sais lire ? reprit Zoldar en se tournant vers l'intéressé.

— Juste un peu. C'est Maaï qui me donne des leçons.

— C'est très bien, ça. Tu as beaucoup de chance d'avoir une mère qui t'enseigne son précieux savoir.

— Au fait, Oncle Zol, intervint de nouveau Boltar, pourquoi il y a des dragons dans le gros livre rouge ?

— Décidément, j'ai l'impression que ce livre t'intrigue beaucoup. Pour tout te dire, ce livre est écrit en ancien eldrin et parle des oshibens, les maîtres-dragons de l'empire Urzaka.

— Les maîtres-dragons..., répéta Toblek, les yeux écarquillés et la lèvre pendante.

— Les dragons, ça existe pour de vrai ? s'émerveilla Drek.

— Il y a encore quelques dragons qui vivent là-bas, mais, ici, il n'y en a plus depuis très longtemps. Les hommes les ont chassés.

— C'est où, Urzaka ? s'enquit Gundar.

— C'est un pays très loin d'ici, à l'est. Bon. Les enfants, j'ai encore beaucoup de choses à faire. Je n'ai pas le temps de vous donner davantage d'explications aujourd'hui, mais revenez me voir un autre jour. Je me ferai un plaisir de vous raconter toute l'histoire des maîtres-dragons.

Les enfants se dirigèrent vers la porte, mais, au moment de sortir, Gundar s'arrêta :

— Oncle Zol, l'histoire que tu nous as racontée l'autre jour, avec l'impératrice, elle est vraie ?

— Oui. L'histoire de l'empire t'intéresse-t-elle ?

— Je... Je sais pas. Je voulais juste savoir ce qui est arrivé à la femme qui a volé le collier de l'impératrice.

— Tu parles de Sangara ? Comme je l'ai dit dans l'histoire, les Pierres de Pouvoirs ont été dispersées, et les mages rebelles n'ont pas réussi à conquérir tous les royaumes. Sangara n'a donc rien obtenu en échange de sa trahison. Elle s'est probablement enfuie, et personne n'a plus jamais entendu parler d'elle. Mais, dis-moi : comment se fait-il que tu te préoccupes ainsi de son sort et que tu ne te demandes pas ce qu'il est advenu de l'impératrice Ellora ?

— C'est que... je... je trouve que c'est très triste et que c'est pas juste pour Sangara. Voilà. Pourquoi Sen-Kemeth l'a rejetée ?

— C'est curieux que tu me dises ça, lui répondit doucement Zoldar. Figure-toi que je ressens cela, moi aussi. Nous devons bien être les seuls, car chaque fois que je raconte cette histoire, personne ne se soucie de cette jeune femme, et quand quelqu'un s'en inquiète, c'est plutôt pour savoir comment on l'a punie.

Le regard du vieux conteur devint soudain mélancolique. Il resta ainsi quelques instants, comme perdu dans de tristes pensées, puis il se ressaisit.

— Ne te méprends quand même pas sur ce que je viens de te dire, mon jeune ami. Ce qu'il lui est arrivé est bien triste, en effet, mais cela n'excuse pas ses actes. Ce qu'elle a fait était très mal, et voilà maintenant près de cinq-cents ans que les royaumes d'occident sont désunis par sa faute. Bien. Maintenant, il est temps de rentrer chez toi. Quant à moi, il faut que je révise mes histoires pour ce soir et que je prépare ma mise en scène. Oldrek a beaucoup de clients aujourd'hui, et je dois être à la hauteur de mon public. Je reprendrai volontiers cette conversation avec toi une autre fois. C'est promis.

— Juste une question, encore, Oncle Zol. Comment fais-tu pour lire le livre sur les dragons, s'il est en eldrin ?

— En ancien eldrin, pour être précis. Eh bien, parce que je connais cette langue, tout simplement.

— Où tu l'as apprise ? demanda Arnella.

— C'est un peu long à expliquer, et je n'ai pas le temps aujourd'hui. Je vous raconterai tout ça plus tard, mais, pour l'instant, soyez gentils, rentrez vite.

Zoldar referma bien vite la porte derrière Gundar. Les enfants s'en retournèrent gaiement au domaine en chevauchant de puissants dragons imaginaires.

Tandis que le ciel plombé déversait une pluie froide et pénétrante depuis plus de trois jours, les enfants étaient installés bien au chaud dans la salle de banquets du domaine, réaménagée de manière à ce qu'ils puissent suivre les cours dispensés par le vieux Zoldar. Quand son petit-fils lui avait appris que le vieux conteur possédait des beaux livres et qu'il connaissait des langues étrangères, Darek avait aussitôt proposé au vieil homme de venir enseigner son savoir à tous les enfants du comptoir. Pour lui, l'éducation et la connaissance étaient des trésors inestimables auxquels tous les enfants devaient avoir droit. Partageant cette idée, Zoldar avait accepté sans la moindre hésitation, d'autant que le confortable revenu que Darek lui proposait en échange de ses services venait à point nommé. Avec la saison froide et le mauvais temps, la fréquentation du comptoir, et donc de l'auberge d'Oldrek, avait sensiblement diminué, et cela se faisait cruellement sentir dans la bourse du pauvre vieil homme.

Gundar et ses camarades se retrouvaient donc quatre jours par semaine pour profiter de l'enseignement de leur Oncle Zol. La lecture était la leçon préférée du jeune garçon. Comme il savait déjà un peu lire, Zoldar l'avait chargé d'assister les autres. Il était particulièrement fier de montrer ainsi son savoir, et ce qu'il adorait par-dessus tout, c'était prendre la main d'Arnella pour l'aider à suivre les lignes et les mots. Qu'il était bon de sentir sa douce petite menotte dans la sienne ! Et ces regards de velours dont elle le gratifiait avec ce petit sourire charmeur dont elle avait le secret... Quel bonheur !

Mais, ce jour-là, le vieux conteur avait choisi de travailler le calcul, et ça, Gundar n'aimait pas du tout ! Il savait cependant qu'un bon sarghaï se devait de maîtriser les chiffres pour mener rondement ses affaires. Il

prêta donc une grande attention aux explications de Zoldar et travailla avec la plus grande application, tirant machinalement la langue en même temps que les nombres s'additionnaient ou se multipliaient sur le papier au bout de sa plume. Ses camarades l'imitèrent et réussirent tous brillamment leurs exercices. Même Toblek triompha des redoutables additions avec lesquelles le vieux conteur l'avait défié.

Tant d'efforts méritaient bien une récompense !

— Comme vous avez très bien travaillé, annonça le vieux conteur, je vais vous raconter l'histoire des maîtres-dragons de l'empire Urzaka, comme je vous l'ai promis l'autre jour.

— Oh ! Oui ! Oncle Zol ! s'écrièrent en chœur les enfants en se redressant sur leur chaise, les yeux brillants d'excitation.

Zoldar les fit asseoir en demi-cercle devant lui, puis il s'éclaircit la gorge et entama sa narration :

— Il y a bien longtemps, de nombreux dragons vivaient dans tous les royaumes de l'ouest. Ces puissantes et magnifiques créatures dominaient les cieux et cohabitaient pacifiquement avec les hommes. À condition de ne pas les approcher, bien sûr. Certains hommes téméraires, fascinés par leur force et leur beauté, entreprirent malgré tout de les dompter. Nombre d'entre eux le payèrent de leur vie, mais quelques-uns, plus sages et plus respectueux que les autres, parvinrent à les amadouer. Les premiers maîtres-dragons étaient nés. Ils pouvaient traverser le monde en chevauchant leur puissante monture. Un maître-dragon ne pouvait avoir qu'un seul dragon, et un dragon n'avait qu'un seul maître. Les deux étaient unis pour la vie.

— Ça ressemble à quoi, en vrai, un dragon ? demanda Toblek.

— Leur corps tout entier est couvert de solides écailles. Leurs quatre pattes possèdent de terribles griffes tranchantes, et leur longue queue se termine par une pointe qui peut transpercer le roc.

Le vieux conteur joignait si admirablement le geste à la parole, que les enfants sursautèrent lorsqu'il imita les serres du dragon en dressant ses mains et en recourbant ses doigts noueux vers eux. Ravi de son effet, Zoldar continua sa terrifiante description :

— Quant à leur tête, mes amis, elle est aussi superbe qu’effrayante ! Semblable à celle d’un lézard géant, avec de grands yeux flamboyants et une immense gueule garnie de dents prodigieuses, aiguisées comme des sabres. Certains dragons ont aussi deux grandes cornes recourbées au sommet du crâne. Et puis surtout...

Zoldar jeta un long regard circulaire à son jeune auditoire.

— Raconte-nous ! Oncle Zol ! s’impatenta Drek.

— Les dragons crachent du feu ! souffla le vieil homme en se penchant vers les enfants, qui poussèrent un cri de frayeur en bondissant sur leur chaise.

— Du feu ? s’écria Arnella.

— Oui, mon enfant. Du feu !

— Comment font-ils ? s’étonna Boltar.

— Ce sont des créatures *magiques*.

Gundar haussa un sourcil et fit une petite grimace.

— Et c’est grand comment, un dragon ? questionna de nouveau To-blek.

— Le plus petit d’entre eux est déjà assez grand et assez fort pour ne faire qu’une bouchée d’un chevalier en armure !

Les enfants se recroquevillèrent avec un nouveau cri d’épouvante.

— Mais ils ne le font que si on les dérange, les rassura le vieil homme. Les dragons ne sont pas méchants. Ce sont simplement des créatures puissantes qui défendent jalousement leur territoire.

— Pourquoi on les a tués, alors ? s’enquit Gundar.

— À cause de la folie d’un homme, répondit d’un air triste le vieux conteur. Un jour, avant même la fondation de l’empire eldrin, certains dieux devinrent jaloux de tous les êtres vivants que notre tout-puissant seigneur Sen-Kemeth avait enfantés. Ils décidèrent donc d’engendrer leurs propres créatures. Malheureusement, ils ne parvinrent à produire que des monstres qui se répandirent partout à travers le Premier Monde, semant la terreur dans tous les royaumes. Pour se défendre, les hommes entreprirent de massacrer ces horribles créatures. C’est alors qu’un roi

fou décréta qu'il fallait également exterminer les dragons, prétendant qu'ils étaient, eux aussi, des êtres maléfiques créés par les dieux rebelles. Il ordonna à quelques maîtres-dragons de l'aider dans son ignoble entreprise et, ensemble, ils réussirent à tuer tous les dragons, sauf quelques-uns, qui s'enfuirent vers l'empire Urzaka. Accablés de remords, les maîtres-dragons qui avaient aidé le roi fou décidèrent de les rejoindre. Bien plus sage que les rois d'occident, l'empereur d'Urzaka les accueillit avec bienveillance et les invita à enseigner leur art. Voilà pourquoi, aujourd'hui, il ne reste plus que quelques dragons et leurs maîtres dans ce lointain empire.

— Elle est triste, ton histoire, Oncle Zol, commenta Arnella en renâclant et en essuyant une larme sur sa joue.

— Comment tu l'as apprise ? C'est marqué dans ton gros livre rouge ? demanda Boltar.

— Oui. Tout est écrit dans ce livre.

— Mais comment tu connais cette langue ? reprit Gundar.

— Pour tout vous dire, les enfants, je suis né à Ezeldrîn. Et par chance, c'est dans cette ville que se trouvent la plus grande université et la plus grande bibliothèque du monde. On les appelle d'ailleurs la Grande Université et la Grande Bibliothèque. Comme j'avais de bonnes dispositions pour apprendre et que je voulais tout savoir sur tout, j'ai suivi les cours de l'université. Et grâce à la bibliothèque, j'avais à portée de main une quantité inimaginable de livres. J'y ai appris énormément de choses.

— Tu es un Eldrîn ? s'étonna Arnella, la lèvre pendante.

Un sourire amusé se dessina dans la barbe de Zoldar.

— Oui, en effet. Est-ce donc si extraordinaire que cela ?

— Non... C'est juste que... je ne pensais pas...

— Tu pourrais nous emmener à Ezeldrîn, un jour ? intervint Gundar.

— Pourquoi pas. Mais il faut le mériter. Si vous travaillez bien et que vous suivez mes leçons avec assiduité.

La dent de loup

Un ciel plombé déversait un déluge qui clapotait sur les pavés de la cour. Dans le grand salon, un bon feu crépitait doucement dans la cheminée. Confortablement installé avec Arnella sur une banquette face au chaleureux foyer, Gundar faisait la lecture à la jeune fille. À défaut de pouvoir lui lire le beau manuscrit rouge sur les maîtres-dragons, il lui narrait les aventures d'un trappeur des lointaines contrées nordiques du Dollränn-Skarg.

Alors que les deux enfants suivaient la piste d'un ours blanc sur les rives du Lac des Neiges, Darek entra dans la pièce. Un homme assez grand l'accompagnait. Gundar ne manqua pas de remarquer ses yeux sombres, ses longs cheveux noirs et lisses attachés en queue de cheval, et sa fine moustache soigneusement taillée, comme celle de son père. De toute évidence, c'était un Holtarán, même s'il était vêtu à la mode arkolène. Ses vêtements semblaient d'ailleurs de belle facture. Sa tunique, son pantalon et ses bottes étaient assorties avec goût, et le grand manteau qu'il confiait aux mains de Pélia était confectionné dans un très beau cuir de bison des steppes.

— Allons, les enfants, dit Darek. Faites-nous place. Vous pouvez vous asseoir sur les fauteuils près de la fenêtre, mais je ne veux pas vous entendre.

Tandis que Gundar et Arnella s'exécutaient, le marchand et le mystérieux visiteur prirent place sur la banquette.

— Cher Maître Bolgarán, je suis très honoré de rencontrer enfin l'homme d'affaires dont mon ami Zoldar a tant vanté les talents de négociateur hors pair, déclara Darek.

— Ah ! Ce brave Zoldar ! Je le reconnais bien là ! Tout l'honneur est pour moi, Maître Darek. Votre réputation n'est plus à faire et dépasse largement les frontières du royaume d'Arkol. Mais dites-moi un peu, avant de parler affaires : ce jeune garçon avec ses longs cheveux noirs, ne serait-il pas d'origine holtarâne, par hasard ?

— C'est mon petit-fils, Gundar. Son père est le sarghaï d'un clan de Holtaráns du sud.

— Je connais presque tous les sarghaïs du sud. Comment s'appelle-t-il ?

— Borkán.

— Voilà qui est extraordinaire ! Je le connais très bien. Nous avons mené pas mal de négociations ensemble. Ah ! Ce sacré Borkán ! Mais alors, il est chez vous en ce moment ? Pourrais-je le voir après notre entretien ?

— Hélas, Maître Bolgarán, puisque vous le connaissez bien, vous savez qu'il ne tient pas en place. Il est reparti depuis un moment pour le nord et devrait être de retour prochainement pour l'accouchement de son épouse.

— En voilà une excellente nouvelle ! Ainsi, cette merveilleuse Loria est enceinte... Il faut absolument que je lui présente mes hommages, cher Maître Darek.

— Vous allez avoir tout le loisir de la saluer. Je tiens à être votre hôte le temps de mettre au point tous les détails de notre nouveau partenariat.

— Partenariat ? Que voulez-vous dire ? s'enquit Bolgarán, les yeux soudain pétillants de curiosité et surtout d'un vif intérêt.

— Comme vous l'avez si bien dit, je suis connu un peu partout pour mes qualités de négociateur. Mais le temps passe. Je ne suis plus tout jeune et...

— Ah ! Ne me faites pas croire que vous ne savez plus d'où vient le vent lorsqu'il porte l'odeur d'une affaire juteuse.

— Non, non. Je pense bien être encore le meilleur sur ce terrain. Mais, comme vous le savez aussi bien que moi, pour obtenir le meilleur prix, il faut limiter les intermédiaires. Et aujourd'hui, je ne suis plus capable de

faire de longs déplacements pour négocier moi-même les contrats. Quant à ma réputation, elle n'est pas toujours un avantage. Les clients préfèrent parfois traiter avec d'autres, qu'ils pourront plus aisément amadouer.

— Et qu'attendez-vous de moi exactement ? Que je cours aux quatre coins du monde pour conclure des contrats en votre nom ?

— Précisément. Bien entendu, vous toucherez un pourcentage substantiel.

— Dans ce cas, je ne serais qu'un intermédiaire. Ne disiez-vous pas à l'instant qu'il faut en limiter le nombre ? Et puis, pourquoi est-ce que je ne négocierais pas ces affaires pour mon propre compte ?

— Parce que vous serez mon associé. Non seulement vous toucherez une commission sur les affaires que vous aurez négociées pour moi, mais en plus, je vous reverserai une part de l'ensemble de mes bénéfices.

Le comptoir de Darek étant sans conteste le plus rentable de tout le royaume, Bolgarán en resta coi, mais l'homme d'affaires avisé qu'il était reprit bien vite ses esprits.

— Je vois. Mais vous, qu'avez-vous à gagner dans tout cela ? demandait-il en se caressant doucement la moustache et en plissant les yeux d'un air suspicieux.

— Comme vous le voyez, expliqua Darek en montrant les décorations du salon d'un grand geste circulaire de la main, mes affaires sont florissantes. Mais les affaires les plus juteuses sont justement celles que je vais négocier à l'autre bout du monde pour obtenir de grandes quantités de marchandises rares ou exotiques au meilleur prix. Si je perds ces marchés, le comptoir ne vaudra même plus le tiers de ce qu'il représente aujourd'hui. Et tôt ou tard, ces contrats fileront entre les pattes de concurrents rusés de votre trempe. Je préfère donc les confier moi-même au meilleur d'entre eux et en faire mon allié. Ainsi, nous serons gagnants tous les deux.

— Ne croyez pas m'influencer par la flatterie, Maître Darek. De toute façon, il ne vous est point nécessaire de m'amadouer. Ce serait pure folie de ma part que de refuser une telle offre.

— Rassurez-vous, cher Maître Bolgarán, je ne cherche pas à vous influencer et encore moins à vous flatter. Pour être franc avec vous, je connaissais aussi un peu votre réputation avant que mon ami Zoldar ne me parle de vous.

— Sacré vieux renard ! J'aurais dû m'en douter ! Eh bien, Maître Darek, marché conclu !

Bolgarán empoigna chaleureusement la main du brave marchand avec un sourire d'une oreille à l'autre.

Le jour de Sen-Rel, alors que tout le royaume fêtait la nouvelle année quinze-mille-deux-cent-soixante-quatre de la Création, Loria mit au monde un garçon. Dès que Crélia sortit de la chambre pour annoncer la naissance de Lurán, Darek se précipita auprès de sa fille. Le bébé, que Pélia avait déjà lavé et emmailloté, était confortablement blotti contre la poitrine de sa mère.

— Un second petit-fils ! Tu me combles de joie, mon enfant ! se réjouit le brave marchand en prenant affectueusement la main de Loria.

Cette dernière regarda son père au fond des yeux pendant une seconde et fondit en larmes. Dans ses beaux yeux noisette, l'angoisse le disputait à la joie.

— Oh ! Père ! sanglota-t-elle. Pourquoi Borkán n'est-il pas là pour admirer son fils ? Que lui est-il donc arrivé ?

— Ne te fais pas tant de soucis. Tu sais que pour faire de bonnes affaires, il faut souvent plus de temps que prévu.

— Arrête, Père. Depuis plusieurs jours, tu essaies par tous les moyens de me rassurer, et je t'en suis reconnaissante. Mais tu connais Borkán aussi bien que moi. Tu sais très bien qu'il n'aurait jamais fait passer aucune affaire avant sa famille. Il a donc forcément dû lui arriver quelque chose.

— Oui, c'est vrai. Mais ce n'est pas forcément grave. Tiens ! Pas plus tard qu'hier, j'ai reçu une lettre d'un fournisseur de Galarenn. Il m'informe que mes marchandises auront du retard à cause de l'abondance de la neige, cette année.

— Tu as sans doute raison.

Tandis que Loria épongeait ses larmes avec le mouchoir que lui tendait son père, Crélia entra avec Gundar, qui piaffait d'impatience de découvrir son petit frère.

— Viens, mon fils, que je te présente ton frère Lurán, lui dit Loria.

Le jeune garçon hésita. Il mourait d'envie de voir le bébé, mais il restait paralysé.

— Allons, viens, n'aie pas peur. Viens voir comme il est magnifique.

Gundar s'approcha timidement. Il écarta la couverture d'une main maladroite et admira son petit frère avec étonnement et émerveillement.

— Tu as vu, Maaï ?

Loria examina attentivement la petite tache que son fils lui montrait sur la cheville de Lurán.

— De nombreuses personnes ont des taches de naissance, tu sais, répondit-elle. Ce n'est pas grave. D'ailleurs, celle-ci est très jolie. Elle ressemble à une rose.

— Bien. Viens avec moi, Gundar, intervint Darek en prenant son petit-fils par la main. Il est temps de laisser ta mère se reposer à présent.

En quittant la chambre, le brave marchand croisa Zoldar, qui venait à son tour rendre visite à Loria. Le vieux conteur félicita chaleureusement la maman, puis il s'avança. Le regard d'abord attendri par cette nouvelle petite vie innocente, son visage se figea soudain dans une expression de stupéfaction contemplative.

— Que vous arrive-t-il, mon brave Zoldar ? Y a-t-il quelque chose d'anormal ? s'inquiéta Crélia.

Le vieux conteur restant muet, elle haussa la voix.

— Eh bien, Zoldar ! Répondez ! Que se passe-t-il ?

Le vieil homme sursauta.

— Ne... Ne vous inquiétez pas. C'est juste que... cette tache en forme de rose... Je... Elle me rappelle un souvenir personnel qui m'a troublé, voilà tout. N'en parlons plus. Tout va bien.

Zoldar se tourna vers Loria :

— Permettez-moi de vous dire, ma chère, que vous avez là un bien bel enfant.

— Merci.

La voix faible et tremblante de Loria interpella le vieux conteur.

— Vous me semblez bien fatiguée, dit-il d'un air inquiet. Si vous voulez, je peux aller chercher quelques plantes pour...

— Rassurez-vous, je vais bien. C'est juste que...

Une larme silencieuse lui perla au coin de l'œil.

— Ma sœur se fait du souci pour son époux, expliqua Crélia. Il devrait déjà être de retour depuis un moment.

— Hum... Je vois. Je comprends votre inquiétude. Cela dit, la neige est particulièrement abondante, cette année. Les chemins sont peu praticables, et revenir de Galarenn avec tous les chevaux de bât d'un clan prend beaucoup de temps.

— Si vous le dites..., soupira Loria.

Loria était remise de l'accouchement, mais elle ne cessait de penser à son époux, qui n'était toujours pas de retour. Un peu après le repas de midi, alors qu'elle était assise près de son père dans le grand salon, et que Lurán dormait dans son berceau à côté d'elle, Pélia fit entrer le capitaine Brenn.

L'officier s'avança et claqua les talons devant le brave marchand, puis il s'inclina respectueusement devant sa fille en lui déposant un baiser courtois sur la main.

— Madame, dit-il. Pardonnez-moi de ne pas être venu plus tôt vous présenter mes hommages. J'ai été très occupé, ces derniers jours, avec une bande de voleurs qui se terraient dans le maquis, au sud.

— Je vous en prie, Capitaine. Nous savons bien que l'ordre et la sécurité sont vos priorités, et que vous accomplissez votre devoir avec exemplarité.

Le capitaine lui adressa un petit sourire orgueilleux tout en redressant fièrement le menton.

— Puis-je me permettre d'admirer votre fils ? reprit-il.

— Je vous en prie.

Le capitaine Brenn écarta doucement les dentelles au-dessus du berceau.

— Quel beau garçon que voilà ! D'ailleurs... comment pourrait-il en être autrement ? commenta-t-il en adressant un regard de velours à Loria.

Cette dernière resta indifférente au compliment. Elle semblait perdue dans de tristes pensées.

— Pardonnez-moi si je vous ai offensée, Madame.

— Non, non, ce n'est rien, Capitaine.

Les lèvres de Loria se mirent à trembler, ses prunelles se troublèrent, et elle éclata en sanglots.

— Ma fille est morte d'angoisse, expliqua Darek. Son époux n'est pas encore revenu alors qu'il devrait être là depuis plus de trois semaines. Et j'avoue que je partage son inquiétude.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? J'aurais pu envoyer des hommes à sa recherche. D'ailleurs, c'est ce que je vais faire immédiatement.

À ce moment, on frappa à la porte. C'était de nouveau Pélia.

— Maître Darek, le fils du forgeron voudr...

Le grand échalas dégingandé bouscula la jeune servante et déboula dans le salon.

— Eh bien ! En voilà des manières ! Que se passe-t-il, Toblek ? s'exclama Darek.

— Maître Darek ! Maître Darek ! s'écria le garçon, tout essoufflé. À l'auberge d'Oldrek, il y a deux hommes bizarres ! Et y en a un avec la dent de loup du seigneur Borkán autour du cou !

Loria et son père se levèrent d'un bond en échangeant un regard aussi angoissé que stupéfait. Le marchand saisit le garçon par les épaules :

— Comment sais-tu que ce collier est celui du seigneur Borkán ?

— Avant de partir, il me l'a montré. J'avais jamais vu une dent de loup aussi grande ! Je suis sûr que c'est la sienne !

— Ne nous affolons pas, tempéra le capitaine Brenn en levant la main. Peut-être que le seigneur Borkán en a fait cadeau à cet homme.

— Sûrement pas ! bondit Loria. Cette dent est un précieux talisman pour mon époux. Il ne l'aurait jamais donnée ni même vendue à personne.

— Bien. Tirons cette affaire au clair immédiatement.

L'officier sortit de la maison à grands pas et interpella les quatre soldats qui l'attendaient dans la cour :

— Oh là ! vous autres ! Il y a deux types bizarres à l'auberge d'Oldrek. J'ai des questions à leur poser. Amenez-les-moi sur-le-champ ! Ce jeune garçon va vous accompagner. Il vous montrera les individus en question.

Une heure plus tard, les soldats étaient de retour avec les deux individus bizarres et les amenèrent dans le grand salon. Toute la maisonnée attendait avec angoisse et impatience de voir ce que ces gaillards avaient à raconter.

L'un d'eux était crasseux et mal rasé. Ses cheveux gris et frisés étaient gras et tout emmêlés. Ses yeux semblaient vouloir suivre chacun leur route, et ses dents n'étaient que des chicots noirâtres. Son manteau de bure était troué et rapiécé en plusieurs endroits, de nombreuses taches et auréoles, dont il ne valait mieux pas connaître la nature, maculaient sa tunique et son pantalon gris, et ses vieilles bottes épuisées tiraient ostensiblement la langue.

Plus jeune, l'autre individu était nettement plus avenant. Ses cheveux noirs et bouclés étaient bien peignés, et son long manteau de laine bleu marine était propre et de bonne facture.

Poussés avec rudesse par les soldats, les deux hommes roulèrent au milieu du salon jusqu'aux pieds du capitaine Brenn.

— Comment vous appelez-vous ? Et qu'est-ce que vous faites à Tarkenn ? leur demanda ce dernier sur un ton inquisiteur.

N'ayant pas de réponse, l'officier empoigna l'individu crasseux et le releva brutalement.

— Je vous ai posé une question, insista-t-il, les mâchoires serrées.

L'homme jeta un rapide coup d'œil à son acolyte en se mettant à trembler.

— Je... Je m'appelle Nosgar, Capitaine. J'travail pour Robalek, répondit-il en hochant la tête vers l'autre gars, qui se remettait debout.

Le capitaine se tourna d'un air menaçant vers ce dernier.

— Je suis marchand, déclara le dénommé Robalek, la voix tremblante. Les routes ne sont pas très sûres pour un homme seul qui transporte des marchandises. Alors, j'ai engagé Nosgar pour m'aider et me protéger.

— D'où venez-vous et que faites-vous par ici ?

— Nous revenons du nord. J'ai acheté des marchandises à Galarenn et je suis venu les négocier ici.

— Mais enfin ! On n'a rien fait ! Pourquoi qu'on est là ? protesta Nosgar.

Le capitaine Brenn se tourna de nouveau vers lui. Il examina un instant la dent de loup qu'il portait au cou, puis il arracha le pendentif d'un geste sec et le présenta à Loria.

— Reconnaissez-vous ceci, Madame ? Est-ce bien le talisman de votre époux ?

La pauvre femme se détourna en pleurant à chaudes larmes sans pouvoir prononcer un seul mot. L'officier confia la dent de loup à Darek et revint vers l'individu crasseux.

— Où as-tu eu cette dent ? demanda-t-il sur un ton hargneux.

— Je... Un... Un chef de clan me l'a donnée.

Le capitaine fit mine de réfléchir un instant, puis il gifla l'homme brutalement du revers de la main.

— N'abuse pas de ma patience, manant ! Je te déconseille vivement de te moquer de moi une nouvelle fois. Cette dent de loup est pour moi une raison suffisante pour vous faire pendre tous les deux. Je te repose donc cette question une dernière fois : comment as-tu obtenu cette dent ?

Robalek s'affola et se mit à pleurnicher. Devant le silence obstiné de son garde du corps, il se décida à vider son sac.

— Écoutez, Capitaine, je vais tout vous dire ! glapit-il. On était partis de Galarenn depuis quatre jours et on marchait vers le sud. Au loin, on a vu un clan de Holtaráns. Comme on n'avait pas pu faire de bonnes affaires à Galarenn, on s'est dit qu'on pourrait peut-être leur acheter des marchandises à bon prix. On a donc pressé le pas pour les rattraper. Mais avant qu'on arrive jusqu'à eux, des guerriers holtaráns leur sont tombés dessus. Ils étaient nombreux, et il y avait aussi des brigands dolraques avec eux. Le clan n'a pas vraiment eu le temps de se défendre. Le sarghaï s'est battu comme un lion pour protéger ses hommes, mais les autres étaient trop nombreux et bien armés. Ils lui ont tranché la gorge sauvagement, puis ils ont massacré tout le monde, hommes, femmes et enfants. Ensuite, ils sont partis avec toutes les marchandises du clan. Ils n'ont rien laissé. Quand on est arrivés sur place, on a regardé s'il y avait encore quelqu'un en vie, mais il était trop tard. Nosgar a fouillé les morts, mais il n'a rien trouvé. Alors, il a pris cette amulette au cou du sarghaï. Voilà toute l'histoire, Capitaine. Mais nous, on n'a tué ni volé personne. Je vous le jure !

Après un instant de stupeur générale, Loria s'effondra dans les bras de son père, et Crélia éclata en sanglots à son tour. Quant à Gundar, il resta impassible un moment, le visage fermé, deux grosses larmes roulant en silence sur ses joues, puis il se précipita dans la cour. Arnella courut aussitôt derrière lui pour le rattraper.

— Jetez-moi ces deux misérables dehors ! ordonna le capitaine Brenn à ses hommes. Laissez-les partir après avoir flanqué une bonne raclée à celui-ci pour lui apprendre à détrousser les morts !

— Non ! s'écria Loria, la voix étranglée. Ne lui faites pas de mal, Capitaine. Sans eux, nous n'aurions jamais su ce qui est arrivé à mon époux.

L'officier hésita un instant, puis se ravisa.

— Très bien. Qu'il soit fait selon vos désirs, Madame. Quant à toi, dit-il en se tournant vers Nosgar, tu peux remercier cette noble dame. Fiche le camp d'ici avant que je ne change d'avis ! Et prie tous les dieux de ne jamais croiser mon chemin à l'avenir.

Nosgar ne demanda pas son reste et détala comme un lapin en glapissant un timide remerciement à peine audible.

La matinée était douce et ensoleillée. Tiré par deux puissants chevaux de trait, le chariot avançait lentement avec Loria et sa famille dans les rues de Tarkenn. Partageant leur deuil et leur chagrin, Korenn, Issalia et Arnella les accompagnaient. Les domestiques du domaine les suivaient à pied, avec le vieux Zoldar et le forgeron.

Artisans à l'ouvrage dans leurs ateliers, commerçants négociant des affaires devant leurs échoppes, ou même ivrognes titubant d'une taverne à l'autre, tous s'arrêtèrent un instant pour les saluer en silence.

Gundar ne leur prêta aucune attention. Il resta tout aussi indifférent et taciturne lorsqu'ils arrivèrent sur la grande place centrale, autour de laquelle se dressaient le temple de Sen-Kemeth et les différentes chapelles dédiées aux autres dieux.

Le cortège funèbre se rendit d'abord à celle de Sen-Maardak pour confier l'âme du défunt sarghaï au dieu de l'Ombre et de la Mort. Bien que son époux fût holtarán, Loria tenait à honorer sa mémoire selon les traditions et les croyances arkolènes.

Le prêtre les attendait dans sa longue robe noire à l'entrée. Assez âgé, l'homme était aussi austère que l'édifice de pierre sombre. Ses yeux enfoncés sous de gros sourcils cendrés broussailleux lui conféraient une expression sévère, que renforçaient ses pommettes saillantes et ses joues creuses.

— Bienvenue en la demeure du grand seigneur de l’Au-delà, Dame Loria, déclara-t-il. Soyez assurée de toute sa bienveillance. Nous sommes tous les enfants du grand Sen-Kemeth durant notre existence ici-bas, et le tout-puissant Sen-Maardak sera notre père dans notre future vie éternelle. Aujourd’hui, c’est avec un amour infini qu’il accueille l’âme de votre regretté époux.

La voix du vieil homme était étonnamment douce et vibrante d’une réelle compassion. Il s’inclina respectueusement et invita la famille endeuillée à entrer.

Une petite fenêtre solitaire ne laissait entrer que peu de jour, et deux candélabres ne projetaient qu’une maigre lumière vacillante sur la coupe en or trônant au-dessus de l’autel de marbre noir. Derrière celui-ci, le mur était creusé de dizaines d’alvéoles. Chacune d’elle abritait le crâne d’une personne suffisamment riche ou noble pour avoir eu le privilège d’être inhumée dans la crypte de la chapelle ou dans le jardin attenant.

Loria et ses proches s’agenouillèrent sur les coussins prévus à cet effet, et le prêtre commença le rituel. Il fit d’abord l’éloge funèbre de Borkán, puis, d’une voix monocorde, il adressa une longue prière au dieu de l’Ombre et de la Mort pour qu’il accueille et protège l’âme du sarghaï. Enfin, il procéda au sacrifice rituel. Lorsque le défunt ne pouvait être enterré pour quelque raison que ce fût, il était d’usage de le représenter par un animal. À cette fin, Loria avait choisi un oiseau. Personne ne devait oublier que son époux était un digne et libre fils du Vent.

Le cortège reprit ensuite son chemin jusqu’au temple de Sen-Kemeth. Sa blancheur et ses dimensions contrastaient avec la modestie des chapelles des autres dieux. Sept grandes marches menaient à son parvis. Le vaste bâtiment circulaire était couronné d’une coupole hémisphérique portée par de hautes colonnes. De nombreux vitraux multicolores abreuvaient de lumière la grande salle de prière. L’allée centrale s’étirait jusqu’à l’autel de marbre blanc, richement sculpté et décoré, derrière lequel une porte discrète donnait sur le logement des prêtresses.

Tandis que Jalèna déposait au pied de l’autel les offrandes apportées par les nombreux fidèles venus assister à la cérémonie, Horalia invita

l'assistance à prendre place sur les bancs, puis elle entama une longue homélie. La prêtresse encouragea tout un chacun à toujours faire preuve de plus de compassion et d'amour, non seulement pour son prochain, mais aussi envers toutes les créatures vivantes.

Gundar se sentait étrangement apaisé. La voix douce et mélodieuse de la jeune femme adoucissait sa peine et tempérerait sa colère.

Jalèna prit ensuite la parole pour honorer la mémoire du défunt sarghaï avant de conclure la cérémonie par une prière en l'honneur de la vie et du grand seigneur Sen-Kemeth.

Dans le silence du souper, Loria éclata soudain en sanglots.

— Borkán disait souvent que les Holtaráns du nord ne sont plus de vrais fils du Vent, gémit-elle. Mais pourquoi s'en prendre ainsi à notre clan ? Pourquoi une telle barbarie ?

Zoldar poussa un long soupir de tristesse et de révolte :

— Shékrán est un très puissant sorcier. Autrefois, il était aussi l'un des plus respectés. Mais il est devenu fourbe et cruel. Il a imposé ses croyances et ses rituels à tous les clans du nord et les a contraints à se rallier à lui. Il n'éprouve que haine envers ceux qui refusent de se soumettre à sa volonté. Il n'est pas rare que des clans du sud se fassent attaquer par des guerriers à sa solde. Ces brutes vont même jusqu'à piller des villages arkolènes proches de la frontière. Mais la présence de Dolraques à leurs côtés... voilà qui est vraiment étrange.

— Le cœur des hommes est bien sombre. Puissent-ils tous, un jour, suivre la voie de notre grand seigneur de la Vie, commenta tristement Jalèna.

Tandis que la prêtresse joignait les mains en signe de prière, Horalia observait attentivement Gundar. Le jeune garçon semblait perdu dans de noires pensées, le regard fixe et le visage dur et fermé, comme il l'était depuis l'annonce de la mort de son père.

— Oui, tout cela est bien malheureux, mais il nous faut aller de l'avant, reprit Darek. Mes chères prêtresses, je vous ai invitées ce soir pour vous

remercier de votre office de ce matin, bien sûr, mais aussi pour vous faire part de mon intention de vous faire un don. Une grande maison très confortable est à vendre, juste derrière le temple. Je vais en faire l'acquisition et l'offrir à votre ordre. Vous pourrez ainsi y loger gratuitement. Vous y serez bien plus à votre aise que dans le temple. Je veillerai à ce que vous ne manquiez de rien au quotidien afin que vous puissiez vous consacrer à vos ouailles pour les guider dans le droit chemin.

Les prêtresses restèrent bouche bée.

— Comm... Comment vous remercier ? balbutia Jalèna.

— Ne vous souciez point de cela. J'aimerais beaucoup que vous preniez en charge l'éducation générale, morale et religieuse de tous les enfants de Tarkenn. Bien entendu, vous serez déchargées de l'entretien du temple. Ce serait pour moi un immense bonheur si vous me faisiez l'honneur d'accepter.

— Mais... nous..., bredouilla Jalèna. Je... Je ne sais pas si... si nous serons à la hauteur de vos attentes, Maître Darek.

— Je n'en doute pas un seul instant.

— Qui mieux que vous peut remplir cette noble tâche ? renchérit Is-salia.

Tandis que l'épouse de l'intendant exposait son point de vue sur la religion et l'éducation des enfants, Horalia continuait de dévisager Gundar. La prêtresse semblait intriguée, presque fascinée. Mais, soudain, le jeune garçon interrompit brutalement la conversation :

— Un jour, je vengerai mon père.

Ce ton glacial... La nuit sombre de ce regard... Le cœur de Loria fit un bond. Ses mains se crispèrent sur le bord table, et un grand frisson lui descendit dans le dos.

— Ne dis pas cela, dit Horalia. Je sens en toi une telle présence de la Vie... Je suis certaine que ton destin sera tout autre. Ne te laisse pas aveugler par la colère. Écoute ton cœur. Tu en auras bien besoin. Nous en aurons tous bien besoin. Je sens que beaucoup de choses dépendent de ton avenir et de tes choix, mon jeune ami.

Gundar releva lentement les yeux et il se détendit. La voix de la prêtresse l'apaisait de nouveau. Les mains de Loria lâchèrent la table. Mais que signifiaient ces propos énigmatiques ? Et pourquoi Zoldar fixait-il ainsi Horalia sans sortir mot ? Si tout le monde partageait sans doute ces questions, personne n'osa questionner la jeune femme ou le vieux conteur.

En fin de soirée, lorsque les prêtresses prirent congé de leur hôte, Zoldar les accompagna dans la cour et s'entretint un moment avec Horalia. Ne pouvant entendre leur conversation, Loria attendit que le vieil homme revienne et l'intercepta dans le hall d'entrée :

— S'il vous plaît, Zoldar, dites-moi ce qu'il se passe avec Gundar. Qu'a donc voulu dire Horalia ? Que signifient ces paroles ?

— Je viens justement de la questionner à ce propos. Rassurez-vous, chère Loria. Il n'y a rien de grave.

— Et alors ?

— Ce sont juste des impressions personnelles. Et elle voulait simplement apaiser votre fils, c'est tout.

— Vraiment ? Permettez-moi d'en douter. J'ai entendu dire qu'elle aurait des dons de voyance ou de prémonition. D'après le capitaine Brenn, elle a été disciple de l'oracle de Khtar avant de venir à Tarkenn.

Zoldar laissa échapper une grimace d'embarras et de surprise.

— Tout comme vous, Gundar vit un moment très douloureux, reprit-il. Si vous avez besoin d'aide pour passer cette épreuve, vous pouvez compter sur moi.

Loria baissa les yeux en soupirant et partit se coucher, se forçant à croire qu'elle se faisait sûrement des idées.

Le lendemain, après le déjeuner, elle emmena son fils sur un banc dans la cour. Le temps redevenait clément, et le soleil apportait une douceur très agréable.

— Tu es assez grand pour comprendre la situation. Notre clan n'est plus, dit-elle en lui prenant tendrement la main.

À chaque mot de cette voix si douce et tremblotante, le regard du jeune garçon devenait toujours plus brillant. Il savait bien qu'il n'irait plus jamais chasser les yokis avec son ami Zorán ni capturer des chevaux sauvages dans la steppe, mais ces paroles sonnaient comme une sentence sans appel. Elles lui faisaient prendre toute la mesure de cet épouvantable drame.

Gundar se blottit dans les bras de sa mère et vida toutes les larmes de son corps. Tout en sanglotant elle-même, Loria le serra très fort contre elle et se mit à fredonner l'air qu'elle lui chantait sous la yorka pour l'endormir, quand il était tout petit.

Au bout d'un moment, le jeune garçon se redressa.

— Nous faut aller de l'avant, reprit sa mère. Nous devons être forts et élever Lurán comme l'aurait voulu ton père.

— On va vivre ici, maintenant, hein, Maai ?

Loria glissa sa main dans la poche de sa robe, la ressortit et l'ouvrit devant son fils. Une larme roula de ses beaux yeux noisette et tomba au creux de sa paume, sur la dent de loup de son défunt époux.

— Ton père sera toujours auprès de nous et dans notre cœur, dit-elle d'une voix étranglée. Nous ne l'oublierons jamais.

Mort d'un inconnu

Lurán grandissait et se portait à merveille. Débordant d'énergie et de vie, le petit garçon avait les yeux bleus, mais ses cheveux étaient noirs et lisses, comme ceux de son grand frère. Du haut de ses quinze ans, celui-ci était déjà grand et fort. Bien qu'élevé dans la culture arkolène, Gundar tenait farouchement au sang de la steppe qui coulait dans ses veines. À ce titre, il refusait de couper ses longs cheveux, qu'il coiffait souvent en queue de cheval. Il adorait jouer avec son petit frère, et on le voyait aussi très souvent dans les cuisines de Crélia. Il lui arrivait même d'inventer des recettes mariant le savoir-faire de sa tante à l'art de son défunt ami Zorán.

Comme tous ses camarades, Gundar devait aussi participer à la vie du domaine. Pour s'acquitter de ses corvées quotidiennes, il avait demandé à travailler dans les entrepôts. Les senteurs et les couleurs variées des marchandises exotiques l'emportaient dans des contrées lointaines et merveilleuses. Si son grand-père trouvait ce choix très judicieux, c'était pour de tout autres considérations. Le marchand entendait le former pour lui succéder un jour à la tête du comptoir.

Fidèle à ses convictions en matière d'éducation, Darek veillait également à ce que tous les enfants du domaine suivent les cours de Zoldar. Gundar y assistait assidûment et, maintenant, il savait parfaitement lire, écrire et compter, et la géographie du Premier Monde lui était désormais familière.

Les leçons du vieux conteur n'étaient cependant pas le seul enseignement que suivait le garçon. Depuis la mort de Borkán, on voyait très souvent le capitaine Brenn au domaine. Tout le monde savait qu'il n'était pas

indifférent au charme de Loria, mais l'officier avait aussi noué une sincère et profonde amitié avec son fils. Il savait bien toute la colère et la haine qui habitaient son cœur. Il était évident qu'un jour Gundar partirait en quête de vengeance, et il devait y être préparé. Aussi, le capitaine avait-il décidé de lui enseigner l'escrime. Il lui consacrait souvent de longs moments pour des séances soutenues d'exercices et de combat, et il lui avait même offert une épée d'entraînement. Loria n'appréciait pas du tout cet apprentissage qui, selon elle, ne faisait qu'attiser le désir de vengeance de son fils. En revanche, Zoldar estimait que ces exercices permettaient à Gundar d'extérioriser sa rage et de la canaliser. Il en voulait pour preuve le fait que le garçon était détendu et heureux.

Le vieil homme avait peut-être raison, mais seulement en partie. La véritable source de bonheur et de paix de Gundar, c'était sa belle Arnella. Auprès d'elle, il oubliait tout. Il ne voyait plus que ses yeux de biche et son joli minois.

Dès qu'ils le pouvaient, les deux tourtereaux s'isolaient à l'abri des regards dans un coin de l'entrepôt des épices ou partaient se balader main dans la main. C'est d'ailleurs dans les collines qu'ils s'embrassèrent pour la première fois.

C'était la fin d'une belle journée de la saison de l'Eau. La douceur du soir portait les senteurs épicées et fleuries du maquis. Les deux amoureux s'étaient assis sur un rocher dominant les buissons pour profiter d'un dernier moment d'intimité avant de rentrer au domaine. Les longues boucles soyeuses d'Arnella flamboyaient sous le soleil déclinant. Un liseré de velours doré sublimait la ligne régulière et délicate de son joli nez. Bon sang, qu'elle était belle !

Elle plongea son regard brillant au fond des beaux yeux noirs de Gundar. Le cœur du garçon s'emballa comme jamais auparavant. Un désir intense lui embrasa l'âme et le corps. Après une hésitation, il glissa une main timide dans le cou de la jeune fille. Le bout de ses doigts frissonna. Que cette nuque était douce ! Il approcha lentement son visage. Les lèvres framboise de la belle avancèrent à sa rencontre. Elles effleurèrent puis se mêlèrent aux siennes. Leurs paupières se baissèrent doucement, et un long baiser les emporta hors du monde. Un long baiser peut-être

un peu hésitant et maladroit, mais dont la saveur et la magie resteraient à jamais gravées dans leur mémoire et dans leur cœur.

Cette idylle n'était pas pour déplaire à Darek. La fille de l'intendant était très douée pour le calcul. Elle ferait une très bonne épouse pour son petit-fils en tenant les comptes lorsqu'il aurait repris les affaires.

En revanche, leur amour suscitait parfois quelques crises de jalousie dans les rangs de leurs camarades. Ces moments n'étaient cependant que très passagers et n'entamaient en rien les liens indestructibles que les années avaient tissés entre eux.

Depuis quelque temps, cette profonde amitié leur était d'ailleurs d'un grand secours face à un nouveau venu arrogant et brutal, dont le père avait été recruté par Fulvek.

L'individu en question répondait au nom de Baltek. Malgré ses quatorze ans, il était aussi grand et aussi fort que Gundar. Une lueur de méchanceté brillait dans ses gros yeux globuleux, et son nez hypertrophié avait dû être cassé plusieurs fois, à en juger par les angles improbables qu'il présentait.

Ce Baltek était vulgaire et critiquait leurs moindres faits et gestes avec une extrême grossièreté. Quand Vorenn lui avait demandé d'être plus aimable et plus respectueux, il n'avait reçu pour toute réponse qu'un grand coup de poing en plein visage. Ses amis l'avaient défendu, et une belle bagarre avait éclaté, qui leur avait valu une punition générale. Baltek s'était tenu tranquille durant quelques jours, puis il était revenu à la charge. Il s'installait près d'eux et se mêlait de la conversation, toujours pour faire des remarques déplaisantes ou cracher des insultes. Cela dura ainsi deux septaines, jusqu'au jour où il commit l'erreur fatale de s'en prendre à leur princesse.

Ce jour-là, en fin d'après-midi, Arnella et ses amis s'étaient réunis dans la cour du domaine après leurs corvées de la journée. La jeune fille avait à peine commencé à expliquer, avec une grande fierté, ce que son père lui avait appris sur la tenue des registres, que l'affreux garçon au nez cassé vint se planter à côté d'elle, les poings sur les hanches, en la fixant d'un air menaçant. La belle l'ignora superbement avec un petit air

méprisant savamment étudié, et continua son exposé devant ses camarades, tous suspendus à ses lèvres. Baltek se mit alors à ricaner et à l'insulter :

— Eh ! Sale pouilleuse ! On s'en fout d'tes histoires ! T'es juste bonne à b...

Gundar se jeta d'un bond sur le sale gamin et le plaqua violemment contre le mur de l'écurie.

— Tais-toi, sale rat ! Ne parle pas comme ça à Arnella ! Demande-lui pardon !

— C'est qu'une sale petite femelle ! Et toi, t'es qu'un bâtard holtarán !

Baltek repoussa Gundar d'un méchant coup de genou dans le ventre. Le fils de sarghaï resta plié en deux pendant que l'affreux garçon riait à gorge déployée. Il prit plusieurs respirations pour retrouver son souffle, puis il sauta sur son adversaire comme un tigre sur sa proie. Ils roulèrent tous deux au sol, et Gundar l'immobilisa fermement.

— Les Holtarâns respectent les femmes ! souffla-t-il avec rage. Maintenant, demande pardon à Arnella !

En réponse au signe de tête de Gundar, la jeune fille s'approcha. Les gros yeux méchants de Baltek lui lancèrent des éclairs, mais le gamin n'émit qu'un vilain grognement bestial.

— Mon ami est très fâché, tu sais, lui dit-elle en lui adressant un ravissant sourire narquois. Tu devrais faire ce qu'il te dit.

— Sale g..., cracha l'affreux garçon.

Le coude de Gundar lui cloua aussitôt le bec en lui écrasant le gosier. Son visage devint cramoisi, et ses yeux globuleux se dilatèrent comme s'ils allaient exploser. Il tenta quelques contorsions pour se dégager, mais la poigne de fer de son adversaire réduisit ses efforts à néant. Arnella se pencha alors sur lui.

— Je t'avais prévenu, lui murmura-t-elle avec une douceur délicieusement moqueuse. Et j'attends toujours tes excuses... Mais ne t'inquiète pas, je ne suis pas pressée, ajouta-t-elle en riant.

Presque asphyxié, Baltek se débattit une dernière fois avant de capituler bien malgré lui.

— P... Pardon, Arnella, gargouilla-t-il en suffoquant.

Gundar lui lança un ultime regard noir et le relâcha. Le gamin au nez cassé toussa et se massa la gorge pour reprendre sa respiration, puis il se releva. À peine debout, un bon crochet du droit de Vorenn l'expédia directement dans les bras de Toblek. Ce dernier le repoussa d'un bon coup de pied dans le derrière, l'envoyant violemment sur Drek, qui arma son poing pour lui exprimer, à son tour, son dégoût et son inimitié.

— Arrête ! Ça suffit ! intervint Boltar. Il a son compte. Et toi, continuait-il, l'index tendu vers le visage Baltek, fous le camp et ne t'avise plus de parler ni de toucher à un seul d'entre nous !

Tandis que l'affreux gamin filait ventre à terre sans demander son reste, Gundar prit tendrement les mains d'Arnella et approcha son visage de sa jolie frimousse :

— Je t'aime, Arnella.

Ses lèvres tremblotaient et ses yeux noirs pétillaient.

— Je sais, répondit simplement la jeune fille avec un petit air suffisant.

C'est alors qu'une voix forte retentit dans la cour :

— C'était une belle bagarre !

Occupés à régler leurs comptes, Gundar et ses amis n'avaient pas remarqué le cavalier qui avait observé leur échange musclé.

— Bolgarán ! s'écria le garçon, tout heureux de revoir le marchand, avec qui il s'était très vite lié d'amitié.

— Salut, mon ami. À n'en pas douter, tu es un vrai guerrier holtarán. Quoi qu'il arrive, n'oublie jamais tes origines ni tout ce que ton père t'a appris. Et, surtout, sois toujours maître de ta colère.

Un air nostalgique assombrit le visage de Gundar.

— Je m'en souviendrai, Maître Bolgarán.

Le marchand lui adressa un clin d'œil affectueux, mit pied à terre et se tourna vers Arnella :

— L'amour te rend chaque jour plus jolie, ma chère enfant.

Un rose soutenu farda les pommettes de la jeune fille.

— Merci, Maître Bolgarán. Venez, je vais vous faire entrer et je vais prévenir Maître Darek.

Gundar et le marchand emboîtèrent le pas d'Arnella jusqu'au grand salon. Sous le regard attendri de sa mère, Lurán riait aux éclats sur les genoux de Zoldar. Le vieux conteur s'amusa à éteindre et rallumer une bougie en passant simplement la main au-dessus.

— Oncle Zol ! Je savais pas que tu faisais de la magie ! s'émerveilla Arnella, la lèvre pendante et le regard brillant.

— Oh ! c'est bien peu de chose.

— La magie, ça existe pas ! lança Gundar.

Les yeux d'Arnella s'agrandirent encore. Pourquoi cette remarque et ce ton agressif ?

— Quelle certitude, mon jeune ami... Comment peux-tu en être aussi sûr ? répliqua Zoldar.

— C'est un sorcier qui me l'a dit.

— Un sorcier, dis-tu ? Un *vrai* sorcier ?

— Bien sûr ! C'était le sorcier du clan de mon père.

— Mais alors... si c'était un *vrai* sorcier, c'est donc qu'il y a de la *vraie* magie, non ? rétorqua Zoldar, les yeux plissés d'un air malicieux.

Gundar lui lança un regard noir et quitta le salon en silence, la tête baissée.

Le soir, Bolgarán soupa au domaine, comme toujours lorsqu'il était de passage au comptoir.

— Mon cher ami, annoncez-moi donc les chiffres mirobolants que Korren va pouvoir inscrire dans ses livres de comptes grâce à vous, lui demanda Darek, tandis que Pélia servait le délicieux potage de Crélia.

— J'aimerais beaucoup user la plume de votre cher intendant à coups de chiffres, mais je dois vous avouer que les affaires se dégradent depuis quelque temps.

— Vous m'inquiétez. Que se passe-t-il donc ? La situation est-elle grave ?

— Pour être franc, je la trouve préoccupante. Nous avons des problèmes dans le nord. Le marché permanent de Rogai n'est vraiment plus fréquentable pour qui n'a pas fait allégeance à Shékrán. Plus personne n'ose y aller. Et sur le territoire arkolène, ce n'est guère mieux. La ville de Galarenn elle-même est bien défendue par la Légion royale, mais les routes sont dangereuses. Beaucoup de marchands se sont fait attaquer. Du coup, le prix du transport a augmenté considérablement, et il est très difficile de trouver quelqu'un de confiance pour s'en charger.

De douloureuses perles cristallines brillèrent dans les prunelles de Loria.

— Oh ! Pardon ! s'excusa le marchand. Quel maladroit suis-je donc ! Je ne voulais pas...

— Ce n'est rien, Maître Bolgarán, tempéra la jolie femme en essuyant une larme du revers de la main.

— Notre royaume est pourtant très sûr depuis que le roi a renforcé les troupes aux frontières, reprit Darek. Je ne comprends pas. Comment les Holtarás de ce Shékrán osent-ils encore commettre des exactions chez nous ?

— Il n'y a pas qu'eux, déplora Bolgarán. D'après ce que je sais, il y a aussi de nombreux bandits dolraques bien organisés et commandés par un mystérieux chevalier. Et ils ne se contentent pas d'attaquer les marchands sur les routes. Ils pillent aussi des villages isolés. Un marchand revenant d'un petit hameau de pêcheurs, à l'ouest de Galarenn, m'a dit qu'ils étaient arrivés par bateau. Curieusement, ils n'ont pas pillé grand-chose, mais ils ont tout saccagé, puis ils ont réuni tous les enfants et les ont dévêtus pour les observer sous toutes les coutures.

— Des esclavagistes venus chercher des enfants pour les emmener dans les mines ? avança Darek.

— Mais l'esclavage est aboli depuis longtemps au Dollränn-Skarg ! objecta Korenn, révolté. Il a été interdit dans tout l'empire par la première impératrice, si je ne me trompe.

— Certains propriétaires de concessions minières sont peu scrupuleux, surtout depuis la chute de l'empire, corrigea Bolgarán.

— Que savez-vous de ce chevalier qui mène ces brigands ? s'enquit Zoldar, la mine étrangement sombre et préoccupée.

— Pas grand-chose. Il est entièrement vêtu de noir et il cache toujours son visage derrière un heaume.

— Voilà qui est très curieux, marmonna le vieux conteur en se caressant machinalement la barbe.

— Étrange, en effet, commenta Darek. Mais nous ne sommes pas en guerre avec les Dolraques. Je suis persuadé que le roi Malazar va rapidement faire rétablir l'ordre. En attendant, il faut réagir, mon cher Bolgarán. Nous devons renforcer nos contrats dans le sud et même y trouver de nouveaux partenaires.

— Justement, j'ai des soucis également de ce côté, soupira le marchand. Plusieurs de nos fournisseurs ont rompu les accords que nous avons avec eux. Ils prétendent que nous sommes trop gourmands. Mais la vraie raison est tout autre. J'ai découvert qu'ils vendent leurs marchandises directement aux clients finaux, et ce sont des Phargites qui les convoient jusqu'à destination.

— Bon sang ! s'emporta Darek, le pourpre lui montant jusqu'au front. Des clients de passage m'ont bien parlé de cela ces derniers temps, mais je ne pensais pas que la situation était à ce point. Et cela explique pourquoi nous avons autant de marchands phargites sur nos routes, alors qu'avant, il n'y en avait aucun. Ceci est vraiment très fâcheux. Mais que faire ? Vous allez rester ici le temps que nous mettions au point une nouvelle stratégie.

Durant les jours suivants, Zoldar parut tout aussi contrarié et préoccupé que Darek. Il retournait dans sa maison dans les collines juste après le dîner et ne revenait que le soir, et parfois même seulement le lendemain matin, allant jusqu'à oublier les leçons des enfants.

Au bout de quelques jours, inquiets pour leur Oncle Zol, Gundar et ses camarades se rendirent chez lui. Ils frappèrent à la porte et attendirent. En l'absence de réponse, ils entrèrent après moult hésitations. Assis à sa table, le vieil homme était tellement absorbé par l'étude d'un manuscrit qu'il ne les aperçut même pas, si bien qu'il sursauta quand Boltar se racla la gorge.

— Ah... C'est vous... Je ne vous avais pas entendus. Que voulez-vous ?

— On est inquiets pour toi, Oncle Zol, dit Boltar.

— Inquiets ? Pourquoi donc ? s'étonna le vieil homme, qui ne semblait pas réaliser l'étrangeté de son comportement.

— Ça fait quatre jours que tu es bizarre et que tu reviens ici sans rien dire à personne, expliqua Vorenn. Hier, tu n'es même pas venu pour notre leçon de calcul.

— Ah ! C'est donc ça qui vous tracasse... Rassurez-vous, tout va bien.

— S'il te plaît, Oncle Zol, insista Arnella. Tu nous donnes des leçons de morale et là, tu ne nous dis pas la vérité. On est tes amis, Oncle Zol. Laisse-nous t'aider.

— Tu es très gentille et généreuse, Arnella. Ma foi, tu as raison. C'est vrai, j'ai des soucis. Mais cela ne vous concerne pas, et je n'ai pas à vous ennuyer avec ça.

— Quand on est ami avec quelqu'un, ses soucis sont aussi les nôtres, non ? objecta Gundar.

— Ce n'est pas faux. Mais, en même temps, si je suis ton ami, je ne dois pas te causer de tracas non plus, surtout si je sais que tu ne peux rien faire. Tu vois, nous pourrions discuter ainsi très longtemps. Je l'aurais fait bien volontiers en d'autres circonstances, mais, là, une question importante me préoccupe, et je dois faire des recherches et écrire des lettres. Alors, s'il vous plaît, mes amis, retournez sagement au domaine et, surtout, soyez sans crainte, je vais bien.

— Comme tu voudras, Oncle Zol, se résigna Gundar, la voix lourde de regrets.

— Tu peux compter sur nous, ajouta Boltar.

— Merci, mes amis, répondit Zoldar avec un sourire rassurant. Je vous revois demain matin pour votre leçon d'histoire.

Gundar et ses camarades prirent le chemin du retour, finalement plus intrigués que rassurés. Le fils de sarghaï prit Arnella par la main et ralentit le pas pour se laisser distancer. Quand les autres furent assez loin à leur goût, les deux tourtereaux s'arrêtèrent le temps d'un long baiser. Celui-là n'avait peut-être pas la magie du premier, mais il était assurément plus convaincant et plus fougueux.

En repartant du pas nonchalant des amoureux, Gundar éprouva tout à coup une désagréable sensation de souffle sur la nuque. Cette sensation, il l'avait déjà ressentie ! Il s'arrêta net et scruta les alentours.

— Qu'y a-t-il ? s'étonna Arnella.

— Chuuuut..., dit-il tout bas, l'index devant la bouche. On nous observe.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Le garçon continua de parcourir les environs du regard.

— Là ! murmura-t-il soudain, le bras tendu vers une petite colline rocailleuse.

Immobile, un cavalier les observait. Il était entièrement vêtu de bleu, un bleu intense et lumineux, mais il était trop loin pour savoir s'il s'agissait d'une armure. Son heaume doré étincelait au soleil, et il chevauchait un grand destrier blanc.

— Qui est-ce ? demanda Arnella en se serrant instinctivement contre Gundar.

— Aucune idée. Mais je l'ai déjà vu. C'était sur la route, quand on est arrivés ici avec mes parents. Je suis sûr que c'est le même cavalier.

— Allons prévenir Oncle Zol. Il saura peut-être qui sait. Il sait tellement de choses...

— Non. Il a assez de problèmes comme ça. Laissons-le tranquille. Retrons.

Les deux amoureux se remirent en marche. Gundar garda un œil en coin sur le mystérieux cavalier jusqu'au moment où celui-ci talonna sa monture pour disparaître en direction du nord.

Le lendemain matin, Zoldar assura sa leçon d'histoire comme il l'avait promis. Le vieil homme semblait avoir retrouvé sa bonne humeur et son entrain habituels. Par son talent de conteur, il ramenait le passé dans le présent !

Soudain, des sabots claquèrent bruyamment sur les pavés de la cour. Le professeur et ses élèves se précipitèrent à l'extérieur. Sous les ordres du capitaine Brenn, cinq cavaliers et une dizaine de fantassins rassemblaient tous ceux qui travaillaient au comptoir.

— Par tous les dieux ! Que se passe-t-il donc ? Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria Darek en dévalant l'escalier du perron.

— Pardonnez cette irruption un peu brutale, Maître Darek, mais un homme vient d'être retrouvé mort derrière l'un de vos entrepôts, annonça le capitaine.

Un murmure d'effroi bourdonna dans la cour tandis que le brave marchand se figeait de stupéfaction.

— Je dois questionner tout le monde pour avoir des indices et peut-être... un coupable, reprit l'officier en toisant l'assemblée du haut de son grand étalon pommelé, le regard dur et inquisiteur.

— Voyons ! Capitaine ! protesta Darek. Vous connaissez comme moi tous ceux qui vivent et travaillent ici. Vous savez très bien que ce sont d'honnêtes gens qui n'ont rien à se reprocher.

— Je les connais tous, en effet... sauf deux.

Le capitaine considéra Donnek et son fils Baltek d'un air suspicieux.

— Gardons notre calme, tempéra Zoldar en avançant de quelques pas, la main levée en signe d'apaisement. Connaissez-vous l'identité de la victime, Capitaine ? Et, d'abord, s'agit-il vraiment d'un meurtre ? Pourquoi ne serait-ce pas un accident, après tout ?

— Pour répondre à votre dernière question, cher vieil homme, il se peut, effectivement, que l'homme se soit lui-même tranché la gorge par accident et qu'ensuite, il soit venu mourir derrière l'entrepôt après s'être débarrassé de son arme pour ne pas être accusé de meurtre. Mais cette hypothèse me paraissant fort peu convaincante, je pense plutôt que quelqu'un a dû le saigner comme un cochon. Quant à savoir qui il est et ce qu'il faisait par ici, c'est une autre histoire. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il était jeune, blond et assez grand. Il portait un très beau pourpoint de velours noir, une belle chemise blanche et des chausses de soie grises. Probablement un marchand plutôt fortuné... Comme le cadavre n'a pas été dépouillé, j'en conclus qu'on ne l'a pas tué pour le détrousser, à moins que le voleur n'ait été dérangé dans son horrible besogne. J'apprécierais donc beaucoup que ceux qui savent quelque chose sur cet homme se manifestent sur-le-champ.

— Il est arrivé à l'auberge il y a deux jours, déclara Oldrek en s'avancant vers l'officier. Il m'a dit qu'il s'appelait Vernberg et qu'il venait de Dilska pour traiter des affaires importantes avec Maître Darek.

— Merci, Oldrek. Alors, Maître Darek ?

— Personne n'est venu au domaine ces derniers jours, et encore moins pour traiter une affaire importante, assura le brave marchand sans la moindre hésitation.

— Voilà qui est plutôt étrange, commenta Zoldar, les sourcils froncés, en se caressant la barbe.

— En effet, approuva le capitaine. Quelqu'un sait-il quelque chose d'autre ?

— Oui, moi, dit Boltar. Hier, à l'auberge, il m'a posé une question bizarre. Il m'a demandé si je connaissais un jeune enfant avec une tache de naissance.

— Et que lui as-tu répondu ? s'inquiéta Zoldar en venant à lui et en le prenant par les épaules.

Le fils de l'aubergiste fixa un instant les prunelles de glace du vieil homme, puis son regard sauta rapidement du capitaine à Darek en passant par Gundar et Loria.

— Eh bien ! Parle ! s'impatienta le vieux conteur.

— Tout... Tout le monde sait que... que Lurán a une tache en forme de fleur. Alors, je lui ai dit.

— Et qu'a-t-il fait ou dit ?

— Il était très content et il m'a donné une pièce d'argent.

— Très étrange. Mais cela ne nous éclaire pas beaucoup, dit Darek.

— Il y a un fait qui me chagrine, reprit le capitaine Brenn en se tournant de nouveau vers Donnek et son fils. Un homme arrive récemment au domaine avec un fils qui a peut-être, lui aussi, une tache de naissance, et peu de temps après, un étranger inconnu meurt derrière l'entrepôt où travaille justement ce nouveau venu.

— Je... Je... J'ai rien fait, Capitaine ! se défendit Donnek en tremblant de tous ses membres. Et mon fils n'a aucune tache de naissance, j'vous l'jure !

— C'est vrai, confirma Fulvek. Donnek était avec moi toute la journée et même une bonne partie de la soirée. On avait beaucoup de boulot.

— Soit, rétorqua le capitaine, mais son fils me semble assez fort pour son âge. Une dispute avec un homme qui pose des questions sur les enfants aurait pu mal tourner, non ?

Sous le regard d'acier de l'officier, les gros yeux de Baltek commencèrent à osciller nerveusement entre son père et Fulvek, et son menton se mit à trembloter.

— Ça peut pas être lui, intervint Gundar, au plus grand étonnement de l'accusé. Je me suis battu avec lui, l'autre jour. Il n'est pas si fort que ça et c'est un couard.

— Puisque c'est toi qui le dis, je veux bien le croire, admit le capitaine, après un instant de réflexion.

Baltek poussa un long soupir de soulagement et lança à Gundar un regard brillant d'un improbable mélange de haine, de honte et de reconnaissance.

— Et hier après-midi, ajouta Arnella, Gundar et moi on a vu un cavalier bleu dans les collines.

— Comment cela, un cavalier bleu ? s'étonna le capitaine tandis que Zoldar dressait de nouveau une oreille particulièrement attentive.

La jeune fille décrivit l'homme qu'ils avaient aperçu, et Gundar précisa qu'il l'avait déjà vu lors de son arrivée au comptoir. Le capitaine Brenn questionna l'assistance sur ce mystérieux individu, mais personne ne l'avait vu. L'officier dut se rendre à l'évidence : il n'avait pas le moindre indice, et cette enquête promettait d'être particulièrement difficile. Il rassembla donc ses hommes et repartit au fort de Tarkenn.

Alors que les discussions allaient bon train dans la cour et que chacun émettait son hypothèse ou exprimait son inquiétude, Loria s'avança vers Zoldar.

— Je pense que, maintenant, vous me devez quelques explications, dit-elle, une certaine âpreté dans la voix.

— Que voulez-vous dire ? répondit le vieil homme, feignant la surprise.

— Vous le savez très bien. D'abord, à la naissance de Lurán, vous étiez perturbé par sa tache de naissance. Ensuite, il y a eu les mystérieux propos de Horalia au sujet de Gundar. Et aujourd'hui, cette histoire de tache revient sur le tapis avec, en prime, un inconnu assassiné et un mystérieux cavalier bleu qui espionne mon fils. Il est grand temps de me dire ce que vous savez sur tout cela ! Il s'agit de mes enfants !

Le vieil homme fronça les sourcils et poussa un long soupir. Après quelques instants de réflexion qui parurent une éternité à Loria, il lui répondit d'une voix douce et compatissante :

— C'est vrai, vous avez raison. Je vous dois des explications. Cependant, je dois encore vérifier certaines choses avant de vous dire de quoi il s'agit. Je ne veux à aucun prix vous causer inutilement la moindre inquiétude.

— Je suis *déjà* morte d'inquiétude !

— Vous êtes sans doute la personne que je respecte le plus au monde. Votre courage, votre honnêteté et votre bonté sont sans pareils. Je veillerai sur vous et vos enfants quoi qu'il arrive et je vous promets de lever

le voile sur tout cela dès que je le pourrai. Je vous en prie, faites-moi confiance.

Alors que Bolgarán chargeait sur son cheval le sac de provisions que Gundar venait de lui apporter à la demande de Crélia, Zoldar déboula dans la cour, la mine particulièrement soucieuse.

— Bolgarán ! Il faut que je vous voie tout de suite ! s'exclama-t-il.

Cela faisait maintenant un peu plus d'une septaine que le marchand était au domaine, et il était pressé de partir pour mettre en œuvre la nouvelle stratégie commerciale qu'il venait d'établir avec Darek. Il suivit cependant Zoldar sans discuter jusque dans l'écurie.

Gundar ne pouvait entendre leurs propos, mais le vieux conteur affichait une expression grave qu'il ne lui connaissait pas, et le visage de Bolgarán s'assombrissait au fur et à mesure de leur échange. Au bout d'un moment, ne résistant plus à une curiosité et une inquiétude chauffées à blanc, le garçon se faufila discrètement dans l'écurie et se glissa derrière les chevaux. Malheureusement pour lui, il arriva un peu trop tard et ne put surprendre que la fin de leur conversation.

— Très bien, conclut Zoldar. Je compte sur vous pour porter cette lettre au plus vite au roi Malazar. Il ne faut la remettre qu'à lui seul. Prenez ceci : ça vous permettra d'obtenir une audience sans délai.

— Je serai digne de votre confiance, répondit le marchand en prenant le médaillon que le vieil homme lui tendait. Mais, sans vouloir vous offenser, êtes-vous vraiment sûr de vous ?

— Mon intuition ne m'a jamais trompé. Et puis voyez par vous-même : d'abord la Rose de Vie sur la cheville de Lurán, ensuite ces brigands qui pillent des villages dans le nord en examinant les enfants, et, maintenant, cet individu mort, un Dolraque, qui plus est, qui cherchait un enfant avec une tache de naissance. Et je ne vous parle pas de cet étrange cavalier bleu ni de ces Phargites qui sillonnent nos routes alors qu'ils ne sortaient plus de leurs frontières depuis des siècles. Vous ne trouvez pas que cela commence à faire beaucoup ?

— Vous avez sûrement raison. Au revoir, cher vieil ami. Un vieil homme m'a confié une tâche primordiale, et je n'ai pas de temps à perdre.

— Ce vieil homme sait donc parfaitement sur qui il peut compter. Bonne route, mon ami.

Zoldar regarda Bolgarán traverser la cour jusqu'au porche, puis il se retourna :

— Tu peux sortir de ta cachette, maintenant.

Gundar allait se relever, mais il se ravisa aussitôt. Il était impossible que le vieil homme l'ait vu se faufiler dans l'écurie. Il avait sûrement dit ça juste pour piéger d'éventuelles oreilles indiscrètes. Un fils de sarghaï ne pouvait pas se laisser prendre à un piège aussi grossier ! Il se recroquevilla donc sur lui-même, comme si cela pouvait le rendre invisible.

— Allons, Gundar. Ne fais pas l'enfant. Sors de là, je ne vais pas te gronder.

Le garçon hésita encore, puis il se releva, tout penaud.

— Comment tu savais que j'étais là ? Tu m'as vu ?

— Rassure-toi, mon jeune ami. Tu maîtrises parfaitement les techniques d'approche et de dissimulation que tu as apprises avec ton père. Je ne t'ai ni vu ni entendu.

— Mais alors... com... comment...

— Je pourrais t'expliquer, mais ça ne va pas te plaire.

— Encore la magie, c'est ça ? s'irrita Gundar.

— Oui, en quelque sorte.

— Mais... C'est impossible !

— Pourquoi donc ?

— Eh ben... parce que... ça... ça s'explique pas logiquement ! Voilà !

— Ah... Gundar... Que sais-tu de la magie pour affirmer cela ? Regarde dans ton cœur. Est-ce que tu peux expliquer logiquement tout ce que tu éprouves pour Arnella et tout ce que tu serais prêt à faire pour elle ?

Gundar resta songeur un instant, puis il secoua la tête en signe de négation.

— Tu vois bien que des choses qui ne s'expliquent pas par la logique n'en sont pas moins bien réelles. Mais revenons un peu à notre histoire. Ne t'ai-je pas enseigné qu'il n'est pas convenable d'écouter les conversations des autres sans y être invité ?

— J'étais tellement inquiet. Je suis sûr que Lurán a quelque chose à voir avec tout ça, et j'ai peur pour lui.

— Et maintenant que tu as entendu ce que j'ai dit, te voilà rassuré ?

— Non... Au contraire.

— Tu sais, il y a parfois des choses qu'il vaut mieux ignorer le plus longtemps possible. Pour ton bien, je ne peux rien te dire pour l'instant, mais sois tranquille, le moment venu, je t'expliquerai tout. C'est promis.

Sans réelle conviction, Gundar acquiesça d'un signe de tête et s'éloigna pour retourner à ses corvées. Mais au bout de quelques pas, il se tourna de nouveau vers le vieil homme :

— C'est quoi, la Rose de Vie, Oncle Zol ?

— La rose est le symbole de la pureté et de la vie. C'est l'emblème de notre tout-puissant seigneur Sen-Kemeth.

Gundar resta coi. Comment un dieu pouvait-il mettre une marque sur quelqu'un ? Encore une chose étrange et sans logique ! Malgré tout, le fils de sarghai se sentit rassuré. Après tout, si son frère portait la marque d'un dieu, cela ne pouvait pas être un mauvais présage. Il choisit donc de faire confiance à Zoldar et décida de ne plus penser à tout cela jusqu'au moment où son vieil ami lui expliquerait tout.

Révélation

Une année s'était écoulée. Une année paisible, mais aussi sans réponse. Et des réponses, Loria en avait grand besoin ! Pourquoi et par qui cet inconnu dolraque avait-il été assassiné pour s'être intéressé à la marque de naissance de Lurán ? Qui était ce mystérieux cavalier bleu et que voulait-il ? Que cachait Zoldar, malgré ses promesses ? Et qu'avait bien pu voir Horalia en Gundar ? D'après Jalèna, un lien particulier unissait la prêtresse à l'oracle de Khtar. Voilà qui n'était guère rassurant. Si l'oracle de Khtar en personne avait eu une vision à propos de Gundar, cela ne présageait sûrement rien de bon...

Si tous ces mystères ne cessaient de tourmenter sa mère, Gundar, lui, semblait serein. Il était convaincu que son vieil ami Zoldar leur expliquerait tout une fois cette histoire terminée. Il pourrait alors partir venger son père. Il s'y préparait d'ailleurs avec assiduité en s'investissant pleinement dans ses leçons d'escrime avec le capitaine Brenn, malgré la vive désapprobation de Loria et de Darek.

Après ses exercices et ses corvées, le garçon profitait aussi des journées douces et ensoleillées de la fin de la saison de la Terre pour partir en balade avec Arnella. Un jour, en revenant au domaine en fin d'après-midi, ils remarquèrent un curieux vol d'oiseaux, assez loin. Leur manière de voler, rapide, acrobatique et désordonnée, évoquait d'ailleurs des chauves-souris plutôt que des oiseaux.

— Des chauves-souris en plein jour ? s'étonna Gundar. C'est bizarre... En tout cas, elles sont loin, et je n'ai pas envie de faire tout ce détour pour aller vérifier. Sauf si ma princesse me le demande, bien sûr, ajouta-t-il en lançant une œillade à Arnella.

— Hum... voyons..., dit la jeune fille, un doigt sur la joue et les yeux au ciel. Non. La princesse épargnera son beau prince, pour cette fois.

Gundar s'arrêta et lui prit tendrement les mains. Elle était si belle, si intelligente, si joyeuse et tellement pleine de vie. Il s'enivrait de sa frimousse coquine et de ses manières précieuses. Ses sourires aguicheurs et ses regards de velours le faisaient fondre. Quand il était avec elle, le reste du monde disparaissait. Plus de mystères, plus de peurs, plus de vengeance. Rien qu'elle, et toute la vie pour l'aimer et la chérir.

— Encore un baiser, murmura-t-elle en se penchant à son cou et en avançant ses jolies lèvres framboise.

Gundar enlaça la jeune fille et la serra contre lui. Leurs lèvres se rapprochèrent doucement, s'effleurèrent, se caressèrent et s'abandonnèrent à un baiser brûlant de désir. Les deux amoureux s'embrassèrent à perdre haleine, puis ils reprirent leur chemin.

Au bout d'un moment, le garçon se rendit compte que les mystérieux oiseaux les suivaient en gardant une certaine distance. Comme ils n'étaient plus très loin du domaine, il feignit de ne rien avoir remarqué et pressa simplement le pas pour ne pas inquiéter Arnella.

En entrant dans la cour, Gundar lui prit fermement la main et avança avec elle jusqu'à sa mère et son petit frère, qui jouait près du puits.

— Qu'y a-t-il ? demanda Loria. Tu as l'air tendu...

— On était suivis par des oiseaux bizarres.

— Suivis par des oiseaux ? Que veux-tu dire ?

— Une nuée d'oiseaux volaient derrière nous et ils nous ont suivis sur la route.

À ce moment, les volatiles en question firent irruption au-dessus de la cour.

— Là ! Les voilà ! s'écria le garçon.

Loria et Arnella levèrent les yeux à leur tour, tout comme Albar, qui inspectait les fers d'une jument devant l'écurie. Les oiseaux décrivirent plusieurs cercles avant de se percher sur les toits. Moins farouche, l'un d'eux se posa dans la cour à une vingtaine de pas. Gundar s'en approcha

doucement pour ne pas l’effrayer, mais, au bout de quelques pas, il s’arrêta, le sang glacé d’horreur et d’effroi. Ce qu’il avait devant lui n’avait rien d’un oiseau ni d’une chauve-souris !

De la taille d’une grosse poule, la créature était entièrement nue. Ni poils ni plumes. Juste une épaisse peau gris clair évoquant du parchemin. Elle se tenait debout sur ses robustes pattes postérieures, munies de serres acérées, et les mains de ses deux petites pattes antérieures étaient pourvues de trois doigts armés chacun d’une méchante griffe recourbée. Sa longue queue effilée se terminait par une sorte d’aiguillon osseux, et, si ses ailes étaient semblables à celles des chauves-souris, sa tête n’avait rien à voir avec celle de ces animaux. C’était une horrible tête humaine en miniature ! Un long visage anguleux, cadavérique et grimaçant, dépourvu de nez mais avec une mâchoire proéminente garnie d’innombrables dents effilées comme des aiguilles.

Le système pileux de Gundar se hérissa de la tête aux pieds, et un grand frisson lui parcourut le dos de haut en bas quand la créature braqua sur lui ses horribles petits yeux vicieux. Ceux-ci brillaient d’une terrifiante lueur rouge, irradiant une indicible méchanceté du fond de leurs profondes orbites.

— Mettez-vous tous à l’abri ! Rentrez dans la maison ! Tout de suite ! hurla le garçon.

Tandis qu’il courait vers Arnella pour la prendre par la main et l’entraîner jusque dans l’entrée, Loria se précipita sur Lurán. Mais avant d’avoir eu le temps de le prendre dans ses bras, les affreuses créatures s’abattirent sur elle et sur tous ceux qui leur passaient sous les ailes. Leurs horribles cris stridents perçaient douloureusement les tympans.

— Reste à l’abri dans la maison ! ordonna Gundar à Arnella.

Il lâcha la jeune fille et fonça dans l’écurie. Il s’empara d’une fourche et tenta de chasser ces bêtes de cauchemar. Très vives, elles évitaient ses coups, et il se retrouva rapidement submergé par une demi-douzaine de ces monstres.

Une de ces ignobles créatures profita de la situation pour se jeter sur Lurán. Elle ouvrit démesurément sa gueule pour lui déchiqueter le mollet avec ses redoutables dents, mais, au moment de le mordre, elle s'arrêta net. Elle resta immobile un instant en inclinant la tête comme si elle examinait la Rose de Vie sur sa cheville, puis elle s'envola en émettant un cri aigu et déchirant. Ses congénères l'imitèrent aussitôt, et les épouvantables volatiles disparurent derrière les bâtiments du domaine en quelques battements d'ailes.

Loria resta hébétée un moment, tremblante et le regard rivé sur le ciel. Puis elle se ressaisit. Alors que ses mains fébriles inspectaient ses fils sous toutes les coutures sans même se préoccuper de ses propres blessures, Darek et Korenn déboulèrent dans la cour, Arnella et Pélia sur leurs talons.

— Par tous les dieux ! Que s'est-il passé ? s'écria le brave marchand, horrifié.

De nombreuses taches de sang maculaient les vêtements en lambeaux de Loria et d'Albar. Le forgeron avait aussi le visage couvert de griffures, et une méchante entaille lui ouvrait la joue droite, de la pommette jusqu'au menton. Dans l'écurie, les chevaux hennissaient encore de panique.

— Il faut soigner Albar tout de suite ! s'écria Loria, le regard rivé sur le sang qui coulait abondamment sur son visage.

— Ne vous inquiétez pas, Dame Loria, répondit le forgeron en s'essuyant avec un lambeau de sa chemise. Ces saletés m'ont bien griffé et mordu, mais il en faut plus pour m'abattre.

— Il faut désinfecter et vous recoudre !

— Et ça vaut pour toi aussi ! décréta Crélia, qui venait de les rejoindre. Allez ! Rentrez tous dans le grand salon ! Je vais faire bouillir de l'eau. Toi, Pélia, va me chercher des draps propres et une bouteille d'eau-de-vie.

Ils se retrouvèrent donc tous dans le salon quelques instants plus tard pour le pansage de leurs blessures sous la houlette de la maîtresse des cuisines.

— Quelqu'un va-t-il enfin me dire ce qu'il s'est passé ? s'inquiéta Darek, encore sidéré.

— Je ne sais pas, répondit Loria. Des sortes d'oiseaux ou de chauves-souris nous sont tombés dessus d'un coup. Je n'ai pas vraiment eu le temps de les regarder. Tout s'est passé si vite...

— Moi, je les ai bien vues ! s'exclama Gundar.

Au fur et à mesure de sa description, l'horreur, l'effroi et l'angoisse tordirent tous les visages. Ces volatiles ne pouvaient être que des créatures surnaturelles, et ils n'étaient sûrement pas là par hasard !

— Ces monstres peuvent revenir à tout moment, conclut Darek. Nous devons prendre nos précautions. Korenn, demain dès l'aube, vous irez à la garnison de Tarkenn. Vous expliquerez tout cela au capitaine Brenn. Je veux qu'il mette des soldats en faction dans tout le comptoir. C'est son rôle de nous protéger.

— Pourquoi attendre demain ? Je peux y aller tout de suite.

— Hors de question. Vous ne pourriez pas être de retour avant la tombée de la nuit, et cela me paraît bien trop risqué. Pour ce soir, nous veillerons simplement à ce que tout soit bien fermé. Personne ne doit sortir seul de la maison, et, dès qu'il fera noir, plus personne ne devra mettre le nez dehors ni même ouvrir une porte ou une fenêtre.

Aux premières lueurs du jour, après une nuit interminable, Korenn fila à Tarkenn comme prévu. Il revint environ une heure plus tard, accompagné du capitaine Brenn, d'une vingtaine de cavaliers et aussi de Zoldar, qu'il avait rencontré en chemin. Le capitaine posta ses hommes et entra avec le vieux conteur et l'intendant dans le grand salon, où tout le monde s'était regroupé.

— Capitaine, je vous remercie vivement d'avoir répondu aussi vite à mon appel ! s'exclama Darek avec un long soupir de soulagement.

— C'est mon devoir, cher Maître Darek. Et le devoir ne saurait souffrir le moindre retard.

L'officier souligna ces derniers mots par un regard plein de sous-entendus à Loria.

— Combien de temps pouvez-vous laisser vos hommes au comptoir, Capitaine ?

— Tout le temps nécessaire, Maître Darek. Mais commençons par éclaircir tout cela. Que s'est-il passé exactement ?

Darek laissa la parole à sa fille et à Gundar.

— Comment avez-vous réussi à vous en débarrasser ? demanda Zoldar, le visage grave et sombre.

— Elles sont parties d'un seul coup, répondit Loria.

— Qu'est-ce qui les a fait partir ainsi ?

À mesure que la jolie femme se remémorait la scène, son visage se contractait en un masque d'effroi.

— L'une de ces bêtes s'est posée sur Lurán, dit-elle au bout d'un moment. Elle a regardé sa cheville et elle s'est envolée. Elle a crié très fort, et les autres sont toutes parties avec elle. Son cri... C'était horrible !

— C'est bien ce que je craignais, marmonna Zoldar dans sa barbe.

— Que voulez-vous dire ? s'alarma Darek ?

— Mes amis, il est temps, pour moi, de vous révéler certaines choses. Les créatures qui vous ont attaqués sont sans nul doute des grisails. Elles ont été engendrées par les dieux rebelles après qu'ils eurent volé la Source de Vie à leur frère Sen-Kemeth, il y a bien longtemps. Elles vivent en colonies au plus profond des sombres forêts du Dollränn-Skarg. Elles ne sont donc pas venues jusqu'ici par hasard. Je pense qu'elles ont été envoyées par leur maître pour rechercher quelque chose. Et c'est sans doute parce qu'elles l'ont trouvé qu'elles sont reparties.

— La marque de Vie de Lurán..., murmura Loria, le regard songeur et perdu.

— Exactement.

— Mais qui serait le maître de ces horribles bêtes ? s'inquiéta Darek.

— Grâce à notre ami Bolgarán, expliqua Zoldar, nous savons que, depuis plus d'un an, des brigands dolraques sous les ordres d'un mystérieux chevalier noir attaquent les villages dans le nord et examinent tous

les enfants. Et rappelez-vous aussi cet individu assassiné l'année dernière. Un Dolraque, lui aussi. Et il cherchait un enfant avec une marque de naissance.

— Vous voulez dire que ce chevalier noir serait le maître de ces... Comment avez-vous dit ? Grisailles, c'est ça ? avança le brave marchand.

— Sottise ! protesta le capitaine Brenn. Comment un chevalier pourrait-il contrôler ces bestioles ?

— Comme je vous l'ai dit, reprit Zoldar, ce sont des créatures surnaturelles. Elles sont très réceptives à la magie. Et si mon hypothèse est juste, ce chevalier noir doit probablement être un mage puissant.

— Mais enfin ! Cela n'a aucun sens ! bondit Darek. Pourquoi un mage à l'autre bout du monde nous en voudrait-il ? Et d'abord, de quelle hypothèse parlez-vous, Zoldar ?

— Selon la prophétie des Sept Pouvoirs, un enfant naîtra avec la marque du grand seigneur de la Vie. Cet enfant sera l'Élu qui devra vaincre le Mal pour rétablir l'empire. Le Mal, ce sont les dieux rebelles. Ils vont donc, eux aussi, choisir leur champion. Ils se tourneront probablement vers un mage puissant, comme ce fut le cas par le passé. Je suis intimement persuadé que le chevalier noir est ce champion, et que Lurán est l'Élu qu'il cherche.

— Dans ce cas, pourquoi s'acoquiner avec des brigands et piller des villages ?

— C'est une parfaite diversion pour rechercher l'Élu sans éveiller les soupçons. Et puis... même un mage a besoin de petites mains pour les basses besognes.

— Mon... Mon fils n'a que quatre ans. Comment pourrait-il se battre contre un chevalier ou un mage ? protesta timidement Loria, abasourdie.

— Et qui nous prouve que Lurán est bien l'Élu ? ajouta le capitaine Brenn. Tout ceci n'est qu'une pure élucubration de votre part, Zoldar. Comment justifiez-vous cette hypothèse ?

— Il me semblait que vous connaissiez bien cette prophétie, Capitaine, répliqua le vieux conteur, un peu agacé par l'attitude méprisante de l'officier à son égard.

— La connaître, c'est une chose. Y croire, c'est autre chose... Et même si j'y croyais pleinement, cela ne prouverait en rien ce que vous avancez. Qui êtes-vous donc pour faire de cette prophétie très ancienne une réalité concrète, là, maintenant ?

— Je comprends que tout cela soit difficile à entendre. Mais je vous assure que vous avez tout mon soutien. Bien sûr, vous devez sans doute vous demander ce que peut vous apporter un pauvre vieux conteur comme moi, n'est-ce pas ? Je vous dois donc, là aussi, quelques éclaircissements.

— Que voulez-vous dire ? demanda Darek.

— Mes amis, mon vrai nom est Zérel. Je suis un mage eldrin. Il y a bien longtemps, j'ai été choisi par le Grand Conseil des sages d'Ezeldrin pour trouver l'Élu, le protéger et l'aider à accomplir son destin.

Des regards incrédules s'échangèrent dans le salon dans un lourd silence de stupéfaction. Gundar était tellement sidéré qu'il ne sentit même pas les ongles d'Arnella se planter dans sa main.

— Puisque vous nous avez si bien trompés sur votre identité depuis si longtemps, qu'est-ce qui nous prouve que ce n'est pas là une nouvelle entourloupe de votre part ? lança le capitaine Brenn en plissant les yeux d'un air suspicieux.

Le vieil homme fouilla dans une des poches de sa longue robe grise et en sortit une lettre cachetée.

— Tenez, Capitaine. Voici qui devrait vous convaincre. Vous reconnaissez ce sceau, n'est-ce pas ?

L'officier examina le sceau en question, plus pour vérifier son authenticité que pour l'identifier, tant il lui était familier.

— Le sceau royal d'Arkol..., dit-il, la voix basse et le ton mesuré.

— Le roi Malazar en personne m'a remis cette lettre. Elle ne peut être ouverte que par un officier de la Légion royale. Je vous laisse donc procéder.

Le capitaine parcourut silencieusement la missive avec la plus grande attention, puis il se retourna vers le vieux mage :

— Je vous prie d'accepter mes plus humbles excuses, Maître Zérel. Vous avez tout mon soutien pour votre mission. Cependant... une question me taraude encore : pourquoi êtes-vous venu ici, à Tarkenn ? Comment saviez-vous que Lurán serait l'Élu ? Dame Loria n'était même pas encore au comptoir lorsque vous êtes arrivé...

— Je ne le savais pas. L'oracle de Khtar m'a informé que l'Élu serait annoncé ici. Je suis donc venu à sa recherche.

— Que va-t-il se passer, à présent, Zold... euh... pardon... Maître Zérel ? reprit Darek, le visage tendu autant par l'inquiétude que par la stupéfaction.

— Croyez bien que j'aimerais beaucoup le savoir, Maître Darek. J'imagine que ce chevalier noir va chercher à éliminer son adversaire au plus vite, d'autant que, comme l'a fait remarquer votre fille, Lurán n'est pas de taille à lutter, pour le moment. Il nous faut donc le cacher, le protéger le plus longtemps possible et le préparer.

— Mais ce n'est qu'un petit enfant ! s'écria Loria, la gorge nouée, en serrant Lurán contre sa poitrine.

— C'est pour ça que je suis là, la réconforta Zérel. Je ne suis peut-être pas le mage le plus puissant, mais je dois pouvoir faire face à ce chevalier. Malgré tout, je dois reconnaître que la tâche ne va pas être facile, si vous restez ici.

— Quoi ?

— Des appartements vous sont réservés, ainsi qu'à votre famille, au palais royal d'Osgarenn.

Loria, sa sœur et son père restèrent bouche bée. Un nœud coulant serra la gorge de Gundar.

— Oncle Zol, Maître Korenn pourra-t-il venir avec nous ? quémanda-t-il d'un air implorant.

— Gundar ! Qui t'a permis de parler ? le réprimanda vivement son grand-père.

— Laissez, Maître Darek, tempéra Zérel. Je comprends fort bien. Hélas, mon garçon, le roi ne peut accueillir tout le monde. Et ton grand-père

aura besoin de son intendant au comptoir. Mais sois sans crainte, tu reverr...

— De toute façon, cette question ne se pose pas ! trancha brutalement Loria sur un ton autoritaire. Il est hors de question que je parte d'ici. Des bandits ont déjà brisé mon existence une fois. Je ne laisserai personne me dire ce que je dois faire et où je dois vivre, pas même un maudit chevalier noir !

Zérel écarquilla les yeux, puis il se ressaisit et réfléchit un instant.

— Ce n'est pas notre ennemi qui va vous dicter votre vie, répondit-il d'une voix douce. C'est simplement moi, votre ami, qui vous demande humblement de suivre mes conseils pour que je puisse vous protéger.

— *Mon ami ?* Mon ami était un certain Zoldar. Alors, ne perdez pas votre temps, *Maître Zérel*, puisque tel est votre nom. Je ne céderai pas devant cette menace. Ma décision est sans appel.

— Très bien, soupira le vieux mage. Après tout ce que je viens de vous annoncer, je conçois fort bien que vous soyez extrêmement troublée. Mais vous devez aussi penser à la vie de vos enfants. Nous discuterons de tout cela calmement un autre jour.

— Si je puis me permettre une suggestion, intervint le capitaine Brenn, je peux très bien assurer la protection de Dame Loria et de toute sa famille ici même. La garnison de Tarkenn est importante. Et de toute façon, ce chevalier noir ne pourra jamais traverser le royaume jusqu'ici sans se faire arrêter par une de nos patrouilles.

— Nous reparlerons de tout cela prochainement, répéta simplement Zérel, les sourcils froncés.

Gundar et Arnella n'arrivaient pas à réaliser que leur Oncle Zol n'était pas l'homme qu'ils croyaient. Un matin, alors que le vieil homme était plongé dans l'un de ses livres sur un banc, dans la cour, ils vinrent s'asseoir près de lui.

— Bonjour, Oncle Zol. Euh... Je veux dire, euh... Maître Zérel, bafouilla Arnella.

— Tu peux toujours m'appeler Oncle Zol, tu sais, la rassura-t-il avec un large sourire dans sa barbe blanche. Je ne vous ai peut-être pas dit mon vrai nom au départ, mais cela ne change rien. Je suis et je serai toujours votre Oncle Zol. Si vous l'acceptez, bien entendu. J'avoue que j'ai quelque peu entamé votre confiance.

— Alors tu es un mage ? Un vrai ? demanda Gundar.

— Tu ne crois pas à ces choses-là, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment.

— Alors, que t'importe que je sois un mage ou non ?

— J'aimerais savoir, c'est tout.

— Moi aussi, renchérit Arnella.

— C'est vrai, vous avez raison. Vous êtes mes amis... mes enfants, presque. Je vous ai caché assez de choses comme ça. Alors, pour répondre à votre question, oui, je suis un vrai mage. J'ai appris la magie il y a bien longtemps auprès d'un grand mage arkolène qui vécut pendant de nombreuses années à Ezeldrïn et qui était très puissant.

— De la magie comment ? demanda Gundar.

— Que veux-tu dire ?

— Des choses pour guérir les maladies, par exemple.

— Oh ! non ! Ce n'est vraiment pas mon domaine.

— Tu sais faire quoi, alors ? s'enquit naïvement Arnella.

— Eh bien, je peux contrôler les choses autour de nous et maîtriser les éléments et les objets pour les utiliser en les pliant à ma volonté.

— Comment tu peux faire ça ?

Les yeux d'Arnella étaient ronds comme des soucoupes, et Gundar fixait son vieil ami d'un air suspicieux et dubitatif.

— Le monde qui nous entoure est rempli d'énergie : l'énergie cosmique. Elle est en toute chose, y compris en nous. Il faut d'abord apprendre à la sentir, à reconnaître sa vibration et à percevoir sa circulation. Lorsqu'on sait faire cela, on peut se concentrer pour entrer en harmonie avec elle. Il est alors possible de faire passer toute l'énergie de l'univers par notre esprit et notre corps pour la diriger où on le souhaite.

— C'est incroyable ! s'exclama Arnella, la lèvre pendante. Et c'est facile ? Je peux apprendre aussi ?

— C'est un exercice très difficile et, surtout, très dangereux. Il faut de très nombreuses années d'apprentissage avec un maître expérimenté, et il faut des aptitudes particulières. Rares sont les personnes qui le peuvent.

La jeune fille baissa les yeux sur les pavés avec une moue de déception.

— Tu crois que je pourrai quand même essayer, un jour... ?

— Pourquoi pas. Nous étudierons cette question une autre fois, si tu veux bien, lui assura Zérel pour ne pas la décevoir, même s'il ne sentait aucune disposition en elle. Je pense même que tu es déjà très douée, si j'en juge par ta manière de soumettre tes camarades au moindre de tes caprices, ajouta-t-il avec un clin d'œil malicieux.

La frimousse d'Arnella s'éclaira de nouveau d'un joli sourire. Gundar, lui, était toujours incrédule, mais la logique des propos de Zérel parlait à son esprit rationnel. Cette histoire d'énergie cosmique était, certes, un peu farfelue, mais elle avait du sens.

Le vieux mage laissa les deux tourtereaux digérer cette facette du monde dont ils ne soupçonnaient rien, et partit retrouver Loria pour tenter de nouveau de la convaincre d'aller s'installer à Osgarenn. Aucun de ses arguments ne parvint cependant à la faire changer d'avis, et il dut se résigner à organiser sa protection sur place, tant bien que mal, avec le concours du capitaine Brenn.

L'Élu

Aucun trouble ne vint perturber la saison de l'Eau ni le début de celle de la Vie. En ville, il se disait même que Zérel avait brodé de toutes pièces cette histoire fantastique pour regarnir sa bourse à l'auberge d'Oldrek.

Vers la huitième septaine de la Vie, cependant, des bandes de Holtaráns du nord commencèrent à piller des villages un peu au nord de Tarkenn. Pour Zérel, il ne faisait aucun doute que ces brigands étaient à la solde du chevalier noir. Et il était tout aussi convaincu que ces exactions n'avaient d'autre but que d'obliger le capitaine Brenn à envoyer toujours plus de soldats en patrouille, au détriment de la protection du comptoir.

Aussi, le dixième Kemeth-Rel de la Vie, lorsque Loria se rendit avec Darek et Lurán au temple de Sen-Kemeth pour la dernière grande prière de la saison, le vieux mage les accompagna pour assurer leur sécurité. Gundar, lui, préféra rester au domaine avec Arnella.

Les deux jeunes amoureux allèrent se cacher au fond de leur entrepôt favori, derrière une grande pile de sacs d'épices, comme ils avaient coutume de le faire pour échapper aux regards indiscrets. Après un premier baiser torride, la jeune fille glissa ses mains sous la chemise de Gundar. Ses caresses étaient si exquises, si sensuelles, si... magiques ! Le garçon la serra contre lui et passa une main sous sa robe. La chaleur douce et satinée de sa peau le fit frémir de désir.

Alors qu'il fermait les yeux pour s'enivrer de cette voluptueuse sensation, un vacarme épouvantable retentit à l'extérieur. Un galop de chevaux furieux, des beuglements féroces et sauvages, et des hurlements désespérés de détresse et de terreur !

Arnella se précipita dans l'allée principale de l'entrepôt.

— Non ! Attends ! cria Gundar.

Le garçon fourra sommairement sa chemise dans son pantalon et se lança sur les talons de la jeune fille. Son pied se prit dans la boucle d'une corde qui traînait, et il s'étala de tout son long. Il tenta de se relever, mais le poids de son corps semblait décuplé. Impossible de bouger !

Alors qu'il luttait vainement contre cette invraisemblable pesanteur, un cri de surprise et de frayeur lui fit bondir le cœur. Arnella ! C'était la voix d'Arnella ! Des sabots martelèrent le sol de l'entrepôt. Des sabots lourds. Sans doute un puissant destrier.

— Oh ! Monseigneur ! Vous... Vous êtes...

Les sabots avancèrent encore.

— Non ! Pitié ! supplia la jeune fille entre deux hoquets de terreur. Je... Je... J'ai rien fait ! Pitié ! Je dirai rien ! Je vous le pro...

Un bruissement sinistre, semblable à celui d'un grand couteau de boucher tranchant la viande et raclant l'os, fit taire froidement sa petite voix tremblante.

Le cœur de Gundar faillit s'arrêter. Un horrible frisson lui glaça les veines. Quel était ce bruit ? Pourquoi Arnella s'était-elle tue si brusquement ? Tandis qu'il s'agrippait péniblement du bout des doigts à un sac d'épices pour se redresser, la jeune fille émit un faible gémissement qui s'éteignit dans un râle étouffé, puis un corps s'effondra lourdement sur le sol.

Une main d'acier broya la gorge de Gundar. Et cette maudite force qui l'immobilisait toujours ! Rassemblant toute son énergie et toute sa volonté, il serra les dents et parvint à ramper jusqu'au bout de la pile de sacs.

Arnella gisait aux pieds d'un impressionnant destrier à la robe d'ébène. Sur le puissant cheval de guerre, un homme entièrement vêtu de cuir noir, avec une grande cape de satin noire sur les épaules. Son sinistre heaume argenté figurait une tête de mort ornée de deux grandes cornes. Dans sa main gantée, une effrayante épée noire comme la nuit.

Des filets de sang coulaient lentement le long de sa terrible lame ondulée et s'égouttaient sans bruit sur la terre battue.

Gundar ne pouvait plus respirer. Non ! Impossible ! Il se força à croire qu'Arnella s'était simplement évanouie de peur, mais son regard horrifié ne pouvait se détacher de cette funeste tache écarlate qui maculait sa jolie robe blanche et qui s'élargissait lentement sur sa poitrine.

Cette fois, le cœur du garçon allait lâcher pour de bon. Il voulut hurler sa rage, son chagrin et son désespoir, et se jeter sur ce maudit chevalier pour lui arracher la tête, mais il ne pouvait émettre le moindre son ni faire le moindre geste. Sa paralysie le maintenait si fermement qu'il avait l'impression que son corps s'enfonçait dans le sol. Il était là, désespéré et impuissant, comme le pauvre étalon auquel il avait enlevé sa jument dans la steppe. Il ne pouvait qu'attendre de passer à son tour au fil de cette sinistre épée noire. Pourtant, l'ignoble assassin scrutait l'entrepôt comme s'il sentait sa présence, mais sans pouvoir le voir.

Une mystérieuse voix intérieure résonna alors dans l'esprit de Gundar avec une grande douceur :

— *Pardonne-moi, mon garçon, mais je ne peux te laisser faire cela. Pas maintenant. Tu n'es pas encore prêt. J'ai besoin de toi.*

Cette voix n'était pas humaine. Pure et cristalline, elle semblait venir du fond de l'univers. Malgré sa douleur infinie, Gundar ressentit une inconcevable sérénité envahir tout son être. Il ne comprenait rien de ce qui lui arrivait, mais cette voix l'apaisait. Il n'éprouvait plus ni peur ni peine.

Il resta ainsi quelques instants, puis son regard fut inexplicablement attiré par les trois pierres précieuses serties sur le pommeau de la terrifiante épée noire. Brillantes comme des diamants, elles avaient la forme d'une goutte d'eau et la taille d'une grosse olive. L'une était d'un vert lumineux, l'autre, d'un bleu profond, et la troisième, aussi claire que l'eau d'un torrent de montagne. Pourquoi et par quel artifice ces mystérieux bijoux exerçaient-ils une telle attraction sur lui ? C'était comme si... comme s'ils s'incrustaient dans son âme !

Après un dernier regard aux piles de sacs et aux rangées de caisses, le chevalier noir remit sa lame assassine au fourreau et quitta l'entrepôt.

Gundar reprit progressivement possession de son corps et de son esprit. Sans attendre de retrouver ses forces, il se releva, fit quelques pas en titubant et se précipita vers Arnella. Elle était peut-être encore en vie ! Il se pencha sur elle et l'appela plusieurs fois. En vain. Il la prit par les épaules et la secoua pour tenter de la ranimer. Sans résultat, hélas. La vie avait vraiment quitté la pauvre enfant.

Un hurlement de désespoir et de rage déchira la gorge de Gundar. Le garçon s'effondra sur le corps inanimé de la jeune fille. Tous les précieux moments passés avec elle défilèrent dans sa tête et dans son cœur. Ses caprices, ses regards de velours, sa douce menotte dans la sienne, leur premier baiser... Tout cela était si bon. Et maintenant, en un instant, tout cela venait d'être balayé pour toujours. Bon sang ! Pourquoi s'était-il si stupidement empêtré dans cette fichue corde ? Pourquoi n'avait-il rien pu tenter pour la sauver ? Il aurait dû mourir à sa place ! Il resta ainsi à vider toutes les larmes de son corps sur le cœur de sa pauvre Arnella pendant un temps qu'il n'aurait su dire.

— Mon Gundar ! Tu es en vie ! Je... Oh ! Non ! Par le tout-puissant Sen-Kemeth ! Ce... Ce n'est pas vrai ! Non !

Gundar releva la tête. À travers le voile trouble de ses pleurs, la silhouette de sa mère se dessinait en contre-jour dans l'entrée de l'entrepôt. Il courut vers elle et se jeta dans ses bras.

Loria fondit en larmes en serrant son fils contre son cœur. Zérel accourut auprès d'eux. Darek s'assura que Lurán restait bien dans le chariot sans regarder autour de lui, puis il se hâta de venir à son tour reconforter sa fille.

— Pourquoi n'étais-je pas là pour sauver tous ces pauvres gens ! pesta rageusement le vieux mage.

Son regard parcourait avec horreur et consternation tous ces corps sans vie, criblés de flèches ou décapités, qui gisaient autour des entrepôts, devant l'auberge ou sur la route, là où la mort les avaient fauchés dans leur course désespérée. À seulement une dizaine de pas, le pauvre Baltek était allongé non loin de son père, tous deux sauvagement égorvés.

La sinistre odeur du sang emplissait l'air. Gundar lâcha sa mère et tomba à genoux. Ses entrailles se retournèrent et il vomit tripes et boyaux. Il resta plié en deux le temps de reprendre sa respiration, puis il se releva brusquement, se jeta sur Zérel et le tira par sa robe vers Arnella.

— Fais la revivre ! Ramène-la ! Redonne-lui la vie !

— Voyons, Gundar, c'est impossible. Je ne peux pas.

— Si ! Si ! hurla le garçon. Avec la magie ! Tu peux le faire !

— Calme-toi, dit le vieil homme avec une grande douceur, malgré la colère qui grondait dans son cœur. Même le plus puissant des mages n'a pas les pouvoirs d'un dieu. Je donnerais ma vie, si cela pouvait ramener notre pauvre chérie, mais cela n'est pas dans l'ordre des choses.

— Viens avec moi, intervint Loria en prenant son fils par les épaules.

Gundar la fixa sans dire un mot. Dans son regard ténébreux, un désespoir abyssal et un chagrin au-delà du supportable. Ses lèvres se mirent à trembler et il s'effondra de nouveau dans les bras de sa mère.

Alors qu'il les regardait s'éloigner de quelques pas, Zérel se figea et ses yeux s'écarquillèrent.

— Par tous les dieux ! s'écria-t-il tout à coup.

— Qu'y a-t-il, Maître Zérel ? s'inquiéta Darek.

— « Seul l'Élu survivra là où les autres périront » murmura le vieux mage, le regard perdu dans le vide.

— Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous, bon sang !

— C'est un passage de la prophétie des Sept Pouvoirs. Comprenez-vous ce que cela veut dire ? Je me suis trompé ! Lurán n'est pas l'Élu. Celui que notre grand seigneur Sen-Kemeth a choisi, c'est Gundar !

— Qu'est-ce que cela change ? Croyez-vous que je préfère perdre un fils plutôt qu'un autre ? répliqua Loria, un chagrin infini dans les yeux et dans la voix.

— Je vous protégerai tous les trois, au prix de ma vie, s'il le faut, assura Zérel.

Le vieux mage se tourna vers Gundar et posa ses vieilles mains noueuses sur ses épaules.

— Est-ce que je peux te poser quelques questions ? demanda-t-il d'une voix très douce. Tu es le seul témoin de ce... de tout cela. Et pour moi vous aider, j'ai besoin de...

— Je t'écoute, Oncle Zol, coupa le garçon en renâclant et en passant une main sur ses joues inondées de larmes.

— Est-ce que tu as vu un chevalier noir parmi les hommes qui ont attaqué le comptoir ?

— C'est lui qui a tué Arnella.

Le regard de Gundar devint brusquement glacial et mortel comme la lame d'un rashmî. Une haine implacable semblait soudain dominer son terrible chagrin.

— Tu peux me parler de lui, si tu veux bien ?

Le garçon rassembla toute son énergie pour se concentrer et décrire le plus précisément possible cet ignoble assassin. Son vieil ami pourrait sûrement l'identifier et lui dire où le trouver.

— Une tête de mort avec deux cornes ? C'est l'emblème des sorciers qui pratiquent la magie noire de Sen-Maardak ! s'exclama Zérel.

— La magie noire ? releva Darek.

— C'est une magie très puissante, entièrement au service du Mal. Elle n'est pratiquée que par des mages corrompus et sans honneur. Leur maître est le grand mage Darüll, ancien conseiller des rois du Dollränn-Skarg.

— C'est lui, le chevalier noir ? demanda Gundar, les mâchoires serrées et les yeux brillants de haine et de rage.

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Il est très vieux, et il n'a rien d'un chevalier ou d'un guerrier. Mais il a pu envoyer un de ses disciples. Les fanatiques qui suivent son enseignement ne manquent pas, hélas.

Le garçon baissa la tête d'un air déçu et accablé, mais, au bout de quelques secondes, les pierres du pommeau de l'épée noire réapparurent devant ses yeux aussi clairement que si elles étaient là. Elles s'imposaient dans son esprit comme si elles voulaient parler au vieux mage par sa bouche.

— Il y avait aussi son épée, Oncle Zol ! dit-il en se redressant. Elle était toute noire, avec trois pierres précieuses.

Zérel sursauta, le regard brillant.

— À quoi ressemblaient ces pierres ?

Se pliant à la volonté de ces mystérieux bijoux, Gundar les décrivit avec la plus grande précision.

— Quoi ! Ce n'est pas possible ! s'écria le vieux mage.

— Qu'est-ce que cela signifie ? bondit Darek.

— Je suis certain que ce sont des Pierres de Pouvoirs !

— Quoi ?

— Des Pierres du Collier de Pouvoirs de l'ancienne impératrice ! La Pierre de la Terre est verte, celle de l'Eau est bleue, et celle de l'Air est incolore. Nous avons affaire à bien plus que de la simple magie. Ces Pierres renferment les pouvoirs des dieux !

Zérel resta songeur, le visage fermé et les sourcils froncés.

— Gundar, ce qui vient de se passer était vraiment terrible, reprit-il au bout d'un moment. Tu étais sous le coup d'une émotion violente. Comment as-tu pu remarquer et retenir tous ces détails ?

— Je... Je sais pas. On dirait que les pierres voulaient que je les regarde. Et... Et y avait cette voix dans ma tête.

— Une voix ? Quelle voix ? D'où venait-elle ?

— Elle était vraiment dans ma tête, mais j'avais l'impression qu'elle venait d'ailleurs... de très loin. Elle m'empêchait de bouger, et, après, je ne ressentais plus rien... C'était juste comme si j'étais ailleurs...

— Elle t'empêchait de bouger, dis-tu ? N'était-ce pas plutôt un sort du chevalier noir ?

— Non, c'était la voix ! Elle m'a même demandé pardon et elle m'a dit qu'elle avait besoin de moi. Et je crois qu'elle empêchait aussi le chevalier de me voir.

— Notre grand seigneur Sen-Kemeth t'a sauvé la vie, mon jeune ami !

— Il a laissé mourir Arnella ! riposta rageusement Gundar. Il m'a empêché de la sauver !

Loria explosa de nouveau en sanglots en martelant la porte de l'entre-pôt de ses poings délicats.

— Tout cela est ma faute ! J'aurais dû vous écouter et partir tout de suite quand vous me l'avez demandé. Si je ne m'étais pas entêtée, tous ces malheureux ne seraient pas morts à l'heure qu'il est.

— Allons, Loria, ne dites pas une chose pareille, répondit Zérel. Ces sauvages auraient perpétré ce massacre épouvantable même si nous étions partis.

— Je les tuerai tous ! Jusqu'au dernier ! Et même les dieux, s'il le faut ! hurla Gundar.

— Je t'interdis de parler ainsi ! gronda Darek, la voix étranglée.

— Laissez-le, Maître Darek, tempéra le vieux mage. Sa colère et son chagrin ne sont que bien trop légitimes. Il est fort et il reviendra à la raison. En tout cas, ajouta-t-il en se tournant vers Loria, vous comprenez que je ne peux pas assurer votre sécurité tant que nous resterons ici. Vous devez partir à Osgarenn.

— Je comprends, Maître Zérel, se résigna la pauvre femme. Nous partirons dès que possible.

— Très bien. Nous en reparlerons demain. Pour le moment, ne traînez pas ici. Ces sauvages pourraient revenir. Allons chercher les autres au domaine et filons au fort de Tarkenn.

Une atroce panique dilata brusquement les pupilles de Loria.

— Le domaine ! s'écria-t-elle, toute tremblante.

— Ne perdons pas un instant ! Montez ! dit Darek en grim pant sur son chariot.

Après quelques minutes d'une course folle qui leur parut une éternité, ils arrivèrent enfin au domaine. Tout était en ordre. Les bandits ne semblaient pas s'être aventurés jusque-là.

Alertés par le bruit des chevaux et du chariot, Crélia, l'intendant et son épouse sortirent précipitamment dans la cour. Loria courut se jeter dans les bras de sa sœur.

— Que... Que se passe-t-il ? s'alarma Korenn.

Darek s'avança vers son intendant.

— Les entrepôts ont été attaqués.

— Ma fille ! Où est ma fille ? s'affola Issalia.

Le brave marchand baissa la tête. Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— Je suis navré, lâcha-t-il d'une voix éteinte.

Tandis qu'Issalia s'effondrait dans les bras de son époux, Gundar sauta du chariot et s'avança lentement. Une rage froide et une haine implacable assombrissaient encore son regard ténébreux. Une impitoyable détermination tendait chaque muscle de son visage.

— Je vengerai Arnella. Je tuerai ce chevalier noir. Je le jure !

Son ton glacial pétrifia Loria.

Les funérailles des victimes de l'odieux massacre eurent lieu deux jours plus tard. Le prêtre de Sen-Maardak avait fait préparer toutes les tombes dans le jardin même de la chapelle. Après la triste cérémonie funéraire, les fidèles se rendirent au temple de Sen-Kemeth pour rendre un dernier hommage aux malheureux tombés sous les coups de cet ignoble chevalier et de ses bandits.

À la fin de la longue prière des deux prêtresses, alors que Loria s'apprêtait à quitter le temple avec ses enfants, Horalia retint Gundar un instant.

— Attends, mon jeune ami. Je dois te parler, lui dit-elle de sa voix douce et apaisante. Notre seigneur Sen-Kemeth t'a choisi pour achever son œuvre et rétablir l'empire. C'est sans doute grâce à ta haine et à ta

colère que tu avanceras sur le chemin de ton destin, mais, quoi qu'il arrive, ne les laisse jamais te dominer. Écoute toujours ton cœur. C'est seulement par la force de ton amour que tu pourras vaincre ton ennemi.

Gundar regarda la prêtresse en silence. Plus il fixait ses étonnantes prunelles dorées, plus sa rage s'endormait. Au bout de quelques instants, il se détourna, comme s'il craignait de voir s'éteindre sa colère.

— Je me fous des dieux et des prophéties, déclara-t-il froidement. Je n'ai rien à voir avec tout ça. Je tuerai ce chevalier pour venger Arnella et pour l'honneur de mon père. Et pourquoi on honore encore les dieux après ce qu'ils nous ont fait ? Pour eux, on n'est que des jouets !

— Ne blasphème pas, Gundar, le reprit doucement Zérel. Je comprends ce que tu ressens, mais il ne nous appartient pas de juger les dieux et leurs querelles. Nous ne sommes que leur création et nous leur devons respect et adoration.

— Va et suis ton destin, poursuivit Horalia. Mais n'oublie jamais ce que je viens de te dire. C'est à cette seule condition que tu triompheras du Mal.

— Si vous le dites..., rétorqua sèchement le garçon en s'éloignant.

— Veuillez pardonner mon fils, dit Loria. Il est si malheureux. Si notre tout-puissant seigneur Sen-Kemeth l'a choisi pour endurer de telles épreuves, je ne sais si je dois l'en remercier ou me détourner de lui...

— Je comprends parfaitement votre douleur, Dame Loria, répondit Horalia. De tels événements peuvent ébranler la foi la plus profonde. Mais ne doutez pas de notre grand seigneur de la Vie, je vous en prie. Je sais qu'il protégera votre fils. Et si vous voulez aider Gundar, ne cherchez surtout pas à lutter contre ses émotions. Apprenez-lui plutôt à s'en servir pour accomplir son destin. Nous en dépendons tous.

Loria adressa à la prêtresse un regard silencieux et brillant d'angoisse et de chagrin.

— Pardonnez ma question, Horalia, mais... avez-vous vraiment des dons de voyance ? intervint Zérel. Que pouvez-vous voir exactement ? Que savez-vous à propos de la prophétie des Sept Pouvoirs ?

— Je ne suis pas voyante et je ne vois pas l'avenir, Maître Zérel. Je ne peux que ressentir ce que l'oracle de Khtar partage avec moi. Je sais que vous êtes le protecteur dont nous parle la prophétie, mais je ne peux malheureusement pas vous aider davantage. J'en suis profondément désolée, croyez-le bien.

— Horalia était orpheline. Elle a été recueillie toute petite par l'oracle de Khtar, précisa Jalèna.

Zérel s'inclina respectueusement devant les deux prêtresses, puis il prit Loria par le bras et l'emmena rejoindre Darek et Crélia, qui prenaient lentement le chemin du retour pour rentrer au domaine, placé sous haute protection par le capitaine Brenn.

— Alors, vous ne saviez vraiment rien à propos de Horalia ? lâcha Loria.

— Je ne vous ai caché que ce que je ne pouvais vraiment pas vous révéler. Maintenant, la situation est différente. Je vous dirai tout. Et soyez assurée que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous protéger, vous et vos enfants, dussé-je donner ma vie pour cela.

Osgarenn

Escorté par un détachement commandé par le capitaine Brenn en personne, le chariot roulait doucement sur la route de Mozlar. Gundar regardait Tarkenn s'éloigner derrière lui, les yeux remplis de larmes et la tête embrumée de souvenirs si bons et si douloureux à la fois. Mais lorsque la ville disparut à l'horizon, il se retourna et son regard se durcit, comme s'il voulait tourner définitivement cette page pour se consacrer entièrement à sa vengeance.

À mesure qu'ils avançaient vers l'ouest, les petites collines rocailleuses cédaient peu à peu la place à une grande plaine recouverte d'une prairie verdoyante entrecoupée de bois et de forêts. Autour des villages qui s'égrenaient le long de la route, de nombreux paysans s'affairaient dans les champs. Hormis quelques orages en fin de journée, le temps était chaud et ensoleillé, et la route était agréable. Cela ne suffisait pourtant pas à dissiper l'anxiété et la tristesse ambiantes. Loria tremblait pour ses enfants, et Zérel et le capitaine Brenn étaient sur le qui-vive, redoutant à tout moment une attaque du chevalier noir. Quant à Gundar, il demeurait silencieux, le visage et les poings fermés.

Après environ quatre septaines de route, ils arrivèrent en vue de Mozlar. Perchée sur une hauteur solitaire, la cité fortifiée dominait toute la plaine. Particulièrement imposantes, ses hautes tours crénelées et ses murailles massives en faisaient une citadelle imprenable. La ville étant idéalement située en bordure d'une grande route commerciale au cœur d'une région fertile, elle s'était rapidement développée en attirant de nombreux artisans et commerçants. Ce faisant, elle s'était agrandie bien au-delà du mur d'enceinte de la forteresse d'origine.

Une fois les portes de la ville franchies, le capitaine Brenn put enfin se détendre. Remarquant le regard curieux et impressionné que Gundar promenait sur les ouvrages militaires, il en profita pour le détourner de ses sombres pensées en lui décrivant avec force détails les différents éléments des fortifications et leur rôle. Même s'il restait muré dans son silence, le garçon manifestait un certain intérêt pour les propos de l'officier et semblait se détendre petit à petit.

Le soir, le général Solvek, comte de Mozlar, convia Zérel et ses compagnons de route à sa table. C'était un homme à l'allure noble et distinguée. L'argent de ses cheveux et de sa fine moustache affirmait son âge avec élégance. Sa raideur militaire et son visage long à la mâchoire anguleuse et aux pommettes osseuses lui conféraient un air strict et sévère.

— Je suis très honoré d'accueillir à ma table l'Élu et son protecteur, déclara-t-il en inclinant la tête à l'adresse de Gundar et de Zérel. Votre messenger m'a informé du terrible drame que vous avez vécu à Tarkenn. Vous avez tout mon soutien, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider.

— Nous comptons juste prendre un peu de repos ici pendant un jour ou deux avant de nous remettre en route, expliqua le vieux mage. Nous devons nous rendre à Osgarenn au plus vite pour mettre Gundar et sa famille en sécurité.

— Je vais vous fournir des chevaux frais, et cent de mes meilleurs cavaliers vous accompagneront jusqu'à Krengar.

— Nous vous en sommes infiniment reconnaissants.

— Y a-t-il des troubles dans la région, Mon Général ? s'enquit le capitaine Brenn.

— Non. Tout est calme, par ici. Nous sommes au cœur du royaume.

— Est-ce que l'un de vos hommes aurait aperçu un cavalier bleu montant un grand destrier blanc ? demanda Zérel.

— Un cavalier bleu, dites-vous ? Hum... Non, cela ne me dit rien. Je n'ai eu aucun rapport en ce sens. Mais n'est-ce pas plutôt un chevalier noir que vous cherchez ? s'étonna le général Solvek.

— À dire vrai, nous cherchons plutôt à l'éviter, rectifia le vieux mage.

— Et que savez-vous sur lui ?

— Pas grand-chose. Selon le récit de Gundar, j'ai de bonnes raisons de penser qu'il cherche à récupérer les six Pierres de Pouvoirs, et je crois bien qu'il en possède déjà trois.

— À quoi peuvent-elles bien lui servir ? Je croyais que seule l'impératrice pouvait contrôler ces pouvoirs...

— En effet. Ces Pierres renferment les pouvoirs des dieux et ne les expriment que pour l'impératrice, et à condition d'être réunies. Mais on peut aussi les contrôler par la magie. Elles sont très difficiles à maîtriser, et même très dangereuses pour qui n'y prendrait pas moult précautions. Il faut être un mage extrêmement puissant pour y parvenir. Et encore...

— Est-ce à dire que, si ce chevalier noir réussissait à contrôler leur puissance, il aurait les pouvoirs des dieux ? s'inquiéta le général.

— Je le crains. Mais ne nous affolons pas. Je pense qu'il lui faudra bien du temps pour y arriver. En revanche, ce qui m'inquiète beaucoup, ce sont les pouvoirs dont il dispose déjà.

— C'est-à-dire ?

— Les Pierres qu'il possède étaient entre les mains de trois puissants sorciers depuis que le Collier a été brisé. Pour s'en emparer, il a forcément dû les affronter... et les vaincre ! Comment a-t-il pu accomplir un tel exploit ?

— Peut-être a-t-il plutôt conclu un pacte avec eux.

— Avec un seul d'entre eux, pourquoi pas... Il semble d'ailleurs qu'il ait obtenu le concours de ce maudit Shékrán. Mais il n'aurait jamais pu faire alliance avec les trois. Darüll, Shékrán et Béalzar se haïssent cordialement depuis des siècles. Chacun d'eux préférerait mourir plutôt que de s'allier avec l'un de ses pairs. C'est même ce qui a conduit à la destruction du Collier lors de la chute de l'empire. À moins qu'il ne s'agisse d'un disciple de Darüll... Dans ce cas, il aurait pu subtiliser discrètement la Pierre de son maître et s'allier ensuite à Shékrán et Béalzar.

— Ou alors, peut-être a-t-il déjà les pouvoirs du puissant seigneur Sen-Maardak, avança Loria, du bout des lèvres. Après tout, ne nous avez-

vous pas dit que son heaume était l'emblème des sorciers qui pratiquent la magie noire ?

— C'est absolument impossible ! bondit le vieux mage. Aucun sorcier ne peut égaler un dieu ! Même un grand mage noir comme Darüll ne le peut pas.

— C'est peut-être impossible, mais ça paraît logique, remarqua froidement Gundar.

Le calme et le détachement apparents du garçon laissèrent tout le monde sans voix.

— Bien. Nous sommes très fatigués par la route, reprit Zérel. Nous discuterons de tout cela une fois reposés.

— Vous avez raison, Maître Zérel, approuva le général.

En rejoignant les appartements mis à leur disposition, Loria confia ses enfants à Zérel pour s'entretenir un instant avec le capitaine Brenn.

— Je voulais vous remercier d'avoir détourné Gundar de ses idées noires, tout à l'heure, dit-elle. Cela lui a fait du bien. Mais je ne voudrais pas que...

— Chère Loria, vous n'ignorez pas combien je vous... apprécie. Mais sachez que jamais je ne me servirai de votre fils pour vous séduire. Mon amitié pour Gundar est profonde et sincère, et je ferai tout ce que je pourrai pour l'aider. Et vous n'avez pas à me remercier pour cela. C'est un honneur, pour moi, que de servir l'Élu.

— Ô Grand Seigneur Sen-Kemeth, pourquoi mon fils ? sanglota la pauvre femme.

— Ne vous attristez point de cela, la réconforta l'officier en prenant ses mains délicates. C'est un grand destin qui attend votre fils. Vous devriez vous en réjouir.

— Vous rendez-vous compte des périls qui l'attendent ?

Le chagrin et l'angoisse de Loria se reflétaient dans le regard d'acier du capitaine.

— Il ne nous appartient pas de décider du destin de nos enfants, reprit celui-ci. C'est à eux de tracer leur propre voie selon la volonté des

dieux. Notre tout-puissant Sen-Kemeth attend depuis bien longtemps le champion qui pourra réunir les Pierres et rétablir l'empire. S'il a choisi votre fils, ce n'est pas pour l'abandonner demain.

— Puissiez-vous avoir raison, Capitaine.

— Je suis certain que notre grand seigneur de la Vie le mènera à la victoire. Bien. À présent, il est temps d'aller vous reposer. Passez une bonne nuit, Dame Loria.

Le lendemain matin, Gundar alla retrouver Zérel sur le rempart. Le vieux mage observait pensivement le va-et-vient des marchands sur la grande route en contrebas.

— Je peux te poser une question, Oncle Zol ?

— Bien entendu. Je t'écoute.

— Hier soir, tu as parlé de Shékrán et de deux autres sorciers. Tu as dit qu'ils se disputaient depuis très longtemps et que c'est pour ça qu'ils avaient brisé le Collier de l'impératrice.

— Oui, c'est exact.

— C'était il y a cinq-cents ans, c'est ça ?

— Oui, en effet. Je crois deviner où tu veux en venir, dit Zérel avec un regard en coin malicieux.

— Comment peuvent-ils être encore vivants ? C'est impossible !

— Pour pratiquer la magie, on apprend d'abord à maîtriser l'énergie cosmique ambiante et à la faire circuler à travers notre corps et notre esprit. C'est très dangereux et on peut en mourir. Mais, une fois qu'on y parvient, on est en harmonie avec l'énergie présente dans toutes les choses et tous les êtres qui nous entourent. Cette force nous préserve et ralentit considérablement notre vieillissement. Un grand mage peut donc vivre très très longtemps. Shékrán, Darüll et Béalzar sont parmi les plus grands mages que le Premier Monde ait connus. Ils sont nés avant même la fondation de l'empire eldrin, et, avant d'être corrompu par les dieux rebelles, Béalzar fut conseiller de l'impératrice. Et il fut aussi mon maître...

Zérel baissa la tête. Une profonde tristesse troublait le glacier de ses yeux. Gundar resta perplexe un instant, le regard dans le vide, la lèvre pendante et l'esprit embrouillé. Puis il tourna lentement la tête vers son vieil ami, ses yeux s'agrandissant comme des assiettes.

— Et toi... toi aussi... tu... ?

Un sourire affectueux se dessina dans la barbe de Zérel.

— Je suis un mage, mon garçon.

— Tu... Tu as quel âge, alors ?

— Oh ! Ça commence à faire des calculs compliqués. Je suis né à la saison de la Lumière en l'an treize-mille-deux. Excuse-moi, mais, depuis le temps, je ne me rappelle plus le jour...

— Tu as plus de... de deux-mille ans !

— Voilà qui me donne un sacré coup de vieux ! s'esclaffa le vieil homme. Il y a parfois des comptes qu'il vaut mieux ne pas tenir.

Gundar éclata de rire à son tour, mais son visage se rembrunit bien vite.

— Comme Arnella aurait aimé savoir ça, commenta-t-il, la voix éteinte et la tête basse.

Une vingtaine de jours plus tard, les hommes du général Solvek laissèrent Zérel et ses compagnons aux portes de Krengar, sur les rives du Lac Bleu. Toute l'économie de cette ville dépendait de la pêche. Dans tous les quartiers, des relents écœurants de poisson émanaient des ateliers de salaison ou de fumage, et des détritrus de toutes sortes encombraient les étroites ruelles qui serpentaient dans l'ombre des maisons de bois construites tout en hauteur et collées les unes aux autres. Malgré ce caractère particulièrement repoussant, ils durent y séjourner deux longues journées pour attendre le bateau assurant la traversée régulière jusqu'à Osgarenn.

Lorsqu'ils arrivèrent en vue de la capitale du royaume d'Arkol, le temps était doux et ensoleillé, et la vue était magnifique. Derrière le grand port, où l'on s'affairait à décharger de nombreux navires au ventre

lourd, l'armée des maisons, commerces et ateliers en tous genres se lançait à l'assaut des flancs du Mont Osgar, couronné par l'immense citadelle royale.

— Dis, Oncle Zol : ce n'est pas la mer, ici, hein ? demanda Gundar, médusé par l'étendue de la ville.

— En effet. Nous sommes sur le Lac Bleu.

— Alors, pourquoi y a-t-il autant de bateaux ?

— Le Lac Bleu est très grand, et il faut amener à Osgarenn de nombreuses marchandises qui arrivent du sud, depuis l'autre côté du lac. Les transporter par bateau est bien plus pratique et plus rapide que de contourner le lac par la route. Et puis il y a le fleuve Amalak, qui sort du lac par le nord pour se jeter dans la Mer Bleue à Tor-Galenn. De nombreux navires l'empruntent pour rejoindre la mer ou en revenir.

— J'ai vu la mer, une fois, quand mon père nous avait emmenés à Rogai, dit Gundar sur un ton à la fois rêveur et nostalgique. C'est beau. C'est bleu.

— Oui, la Mer Bleue porte bien son nom. Elle est magnifique. Je suis sûr que tu la reverras un jour, lui assura Zérel en lui posant une main paternelle sur l'épaule.

Une fois descendus du bateau, ils se mirent en chemin sans tarder pour rejoindre le palais royal. Dans les rues encombrées du quartier des artisans et des marchands, de nombreux ateliers côtoyaient autant d'échoppes proposant des marchandises variées que négociaient âprement des clients exigeants. Après avoir croisé quelques ivrognes titubant d'une taverne à l'autre pour y comparer le goût du vin ou de la bière, ils arrivèrent sur la gigantesque place centrale, où se dressaient les sept temples. Les formidables statues dorées des uns répondaient aux hautes colonnes de marbre des autres. Le temple de Sen-Kemeth était le plus majestueux et le plus imposant. Les fidèles venaient en masse y déposer des offrandes, et la foule qui circulait en tous sens devant son vaste parvis était si dense qu'ils eurent toutes les peines du monde à se frayer un chemin pour rejoindre le quartier bourgeois et ses larges rues claires et

ouvertes. Bordée de luxueuses demeures de riches banquiers et de commerçants fortunés, la plus grande de celles-ci se prolongeait par une splendide avenue grimpant jusqu'au pied de la citadelle royale, protégée par sa large muraille.

Derrière l'imposante porte flanquée de deux hautes tours carrées, un immense bâtiment assez austère longeait la large voie pavée qui menait au palais.

— Voilà la caserne de la Légion royale d'Osgarenn, annonça le capitaine Brenn, fier comme un coq. J'y ai commandé un bataillon pendant quelques années. Je venais de terminer mes classes d'officier à l'académie de la Légion. C'est le grand bâtiment, là-bas, juste après la caserne. Et à côté, c'est la bibliothèque royale.

L'architecture élégante de l'académie et de la bibliothèque leur conférait grâce et légèreté malgré leurs dimensions impressionnantes. Ces deux édifices ne pouvaient cependant que s'éclipser devant le palais, qui dressait ses tours de pierre blanche vers le ciel. Entièrement dorée et surmontée d'un aigle couronné, la grille d'entrée s'ouvrait sur un vaste jardin aux pelouses agrémentées de parterres où s'épanouissaient les dernières fleurs de l'année. Rivalisant avec leurs flamboyantes corolles jaunes et rouges, de grands arbres déployaient leur livrée chatoyante sous le doux soleil de la fin de la saison de la Lumière en attendant sereinement les premiers assauts du vent. Entre ces gardiens centenaires, une large allée centrale rectiligne menait jusqu'au majestueux escalier dont la longue volée de marches conduisait à la porte principale du palais. Cette dernière était gardée par quatre soldats de la Légion sous la protection d'une armée d'héroïques chevaliers de marbre blanc terrasant dragons, gargouilles et autres chimères fantastiques sur le fronton.

Les yeux de Gundar ne pouvaient s'agrandir suffisamment pour embrasser l'immensité et la beauté de la citadelle royale. Et sa mère était tout aussi médusée. Même si elle avait déjà entendu Darek parler à maintes reprises de la capitale, Loria était loin d'imaginer une telle magnificence. Pour leur arrivée, elle s'était parée de sa belle robe de soie écarlate et avait habillé ses enfants avec leurs plus beaux vêtements, mais, devant toutes ces splendeurs, elle craignait maintenant d'être bien

trop modeste et insignifiante pour pouvoir se présenter ainsi à la cour. Et le grand chambellan ne fit que renforcer ce sentiment lorsqu'il les toisa d'un air dédaigneux avant de les conduire auprès du roi.

À l'image de toute la citadelle royale, le cabinet du souverain reflétait l'opulence du royaume d'Arkol. De luxueuses tapisseries tendaient leurs scènes de chasse et leurs grandes batailles sur les murs, et des vases imposants, incrustés de bijoux multicolores, trônaient sur des scabellons de marbre de part et d'autre de la cheminée et aux quatre coins de la pièce. Au-dessus de l'âtre, un superbe écu affichait les armoiries de la Maison d'Arkol : un aigle en or se détachant sur un ciel d'un bleu profond et lumineux. Écrasant dans ses puissantes serres un serpent affublé d'une tête de mort, le majestueux rapace déployait ses larges ailes, comme pour veiller sur le roi Malazar, assis derrière son grand bureau en bois précieux. L'argent de ses cheveux bouclés, de ses longues moustaches enroulées et de son bouc bien fourni et soigneusement taillé témoignait de son âge avancé. Son allure fière, son élégance naturelle et son regard clair et vif le faisaient cependant paraître plus jeune et plus fringant qu'il ne l'était. Par-dessus sa chemise de soie blanche bordée d'un liseré argenté au col et aux manches, son pourpoint de velours bleu marine, assorti à son haut-de-chausses bouffant, était finement rehaussé de broderies en fil d'or.

— Soyez la bienvenue en mon palais avec vos enfants, Dame Loria, entama-t-il d'une belle voix grave.

— Je remercie grandement Votre Majesté, répondit Loria, la voix tremblotante, en s'inclinant.

— Maître Zérel m'a exposé la situation, continua le souverain. Sachez que je compatis pleinement à votre peine. Des appartements sont à votre disposition. Vous pourrez y rester aussi longtemps que votre sécurité l'exigera, et même au-delà si vous le désirez.

— Nous vous sommes infiniment reconnaissants et redevables, Majesté.

— C'est un très grand honneur pour moi de recevoir l'Élu et sa famille. Apporter ma modeste contribution au rétablissement de l'empire fait de moi le plus heureux et le plus honoré des hommes.

— Je pense, malheureusement, que la contribution de Votre Majesté va devoir être bien plus considérable, corrigea Zérel.

— Que voulez-vous dire ?

— Si mes soupçons sont justes, nous avons affaire à un adversaire puissant et rusé. Je suis persuadé que ce chevalier noir a noué des alliances avec les Phargites et les Dolraques.

— Nous ne sommes pourtant pas en guerre contre eux.

— Pour le moment...

— Sur quels éléments vous basez-vous pour échafauder cette hypothèse ?

— D'après de nombreux témoignages, les bandits qui ont attaqué les villages du nord sous les ordres de ce fameux chevalier noir venaient du Dollränn-Skarg. De plus, le mystérieux inconnu assassiné près du comptoir de Maître Darek était aussi un Dolraque. C'était probablement un espion de ce chevalier. Quant au chevalier noir lui-même, il se pourrait fort bien qu'il s'agisse d'un disciple de Darüll. C'est peut-être même un mage connu puisqu'il prend soin de ne jamais montrer son visage. Et du côté des Phargites, d'après mon ami Bolgarán, un nombre croissant de marchands originaires de Klos, de Sophras ou même de Daram sillonnent nos routes alors qu'ils n'ont jamais commercé directement avec nous jusqu'à présent. Sûrement des espions, eux aussi.

— Pour les Dolraques, admettons. Encore que... des bandits, nous en avons aussi chez nous et nous ne pouvons garantir qu'ils ne franchissent pas nos frontières pour commettre des pillages chez nos voisins du nord. Mais pour les Phargites, je ne suis pas d'accord avec vous. Mes relations avec le roi Naros III sont excellentes.

— En parlant de lui, justement, ne trouvez-vous pas étrange qu'il ait choisi ce nom de règne ? Le roi Naros, premier du nom, est bien celui qui a fait chuter l'empire en écrasant l'armée arkolène à la bataille de Tor-Ragdenn, n'est-ce pas ? Quant à Naros II, il a tenté de s'emparer de la province de Khtar. Je trouve donc que ce choix est révélateur d'intentions belliqueuses à notre égard.

— Voulez-vous dire que je dois me préparer à la guerre ? D'après la prophétie, je croyais que ce combat ne concernait que l'Élu et le champion des dieux rebelles.

— De toute façon, je tuerai ce chevalier noir ! intervint brutalement Gundar. Je vengerai Arnella et mon père ! Donnez-moi une épée et un cheval, et je vous débarrasserai de lui !

— Gundar ! Qui t'a autorisé à parler ainsi devant Sa Majesté ? le tança vertement Loria.

— Laissez, tempéra le roi. Je comprends ses émotions, et il est préférable qu'il les exprime.

— Voyons, Gundar, dit Zérel. Nous avons déjà discuté de cela. Tu sais très bien que tu n'es pas prêt. Ne sous-estime pas notre ennemi. Et puis, selon la prophétie, ce n'est pas encore le moment.

— Je m'en fiche de la prophétie !

— Tu es l'Élu. La prophétie est ton destin, que tu le veuilles ou non.

— C'est moi qui décide de mon destin ! Personne d'autre !

— Voilà qui est bien dit ! s'exclama le roi. Un homme doit être maître de son destin. Et la meilleure façon d'y parvenir est de ne pas s'en remettre à la chance, que ce soit par imprudence ou par impatience. Maître Zérel a raison : tu n'es pas prêt, mon garçon. Tu ne voudrais quand même pas mourir de la main de cet ignoble chevalier sans avoir pu accomplir ta vengeance, alors que je peux t'offrir la meilleure formation possible, n'est-ce pas ?

Gundar lança un regard interrogateur à Zérel, qui semblait tout aussi étonné que lui.

— La prophétie nous dit que l'Élu ne pourra vaincre le champion du Mal que grâce à la puissance de Nekmeth, poursuivit le roi en se tournant vers le vieux mage. J'ai donc l'intention de confier l'instruction de ce garçon à mon meilleur maître d'armes, le capitaine Odarenn.

— Nekmeth ? Qu'est-ce que sait ? s'inquiéta Loria.

— C'est l'Épée sacrée que notre grand seigneur de la Vie remit de ses propres mains à la première impératrice, précisa Zérel. Elle détient des

pouvoirs divins et symbolise le pouvoir de l'impératrice sur le Premier Monde.

— Bien, dit le roi en s'adressant à Loria. Je vais maintenant vous laisser vous installer avec vos fils dans vos appartements. Après ce long voyage, vous devez tous être exténués.

— Je vous remercie encore de votre bonté et de votre hospitalité, Majesté, répondit Loria en s'inclinant.

— Quant à moi, ajouta Zérel, je vais mettre au point l'entraînement de Gundar avec le capitaine Odarenn dès demain. Ensuite, je me mettrai en route pour me rendre au plus vite auprès de l'oracle de Khtar. Il me faut éclaircir certaines choses.

Loria laissa échapper un hoquet de stupéfaction. Le luxe et le confort de ses appartements dépassaient de loin tout ce qu'elle avait imaginé. Le parquet ciré était impeccable, et les murs, recouverts de boiseries finement sculptées. Quatre fauteuils en velours cramoisi et à l'embonpoint plus que généreux entouraient une longue table basse en marbre blanc, et des candélabres de bronze se dressaient sur un grand secrétaire en bois précieux.

— Soyez la bienvenue, Madame, dit une jeune servante toute fluette. Je m'appelle Talia. Je suis à votre service. Si vous le voulez bien, je vais vous faire visiter vos appartements.

Dans le grand salon, Loria faillit perdre sa respiration, le souffle coupé par les dimensions et la richesse de la pièce. Au centre, une grande table de marbre rose enfonçait ses pieds dorés dans un épais tapis bleu aux motifs floraux blancs et or. Deux fauteuils accueillants en velours bleu sombre et aux innombrables dorures faisaient face à une large banquette assortie. Des tentures de la même étoffe encadraient quatre grandes fenêtres offrant une vue idéale sur les jardins, et, au fond du salon, un splendide bureau trônait devant une bibliothèque en chêne garnissant tout le mur de ses nombreux livres aux reliures dorées.

La jeune Talia conduisit ensuite Loria dans la première chambre. Les tentures grenat contrastaient admirablement avec tout le mobilier en kéromia, un bois blanc très recherché venu des forêts tropicales du lointain royaume de Létor. Sur une grande coiffeuse surmontée d'un joli miroir au cadre doré étaient disposés de luxueuses brosses à cheveux ainsi que tout le nécessaire pour les soins du visage et des mains.

Gundar considéra d'un air contrarié le superbe lit à colonnes et se tourna vers la jeune servante :

— Et nous ? On dort où ?

— Voyons ! Gundar ! le réprimanda sa mère. Sois respectueux.

— Je vais vous montrer votre chambre, Messire Gundar, répondit Talia en s'inclinant. Puis j'emmènerai Messire Lurán dans la sienne.

Zérel vint chercher Gundar de bon matin pour le conduire à l'académie de la Légion royale. De jeunes officiers s'entraînaient déjà à l'épée dans la vaste cour intérieure sous la supervision du capitaine Odarenn. Une inflexible sévérité caractérisait le visage d'oiseau de proie du maître d'armes, et la grande cicatrice qui lui barrait la joue depuis la mâchoire inférieure jusqu'au bandeau noir lui masquant l'œil gauche attestait de son expérience du combat.

Aussi droit et aussi raide que la canne sur laquelle il s'appuyait, tel un faucon perché sur un arbre pour guetter une proie, le capitaine regarda Gundar et son vieil ami traverser la cour sans cligner une seule fois de l'œil.

— Bonjour, Capitaine, dit Zérel avec un grand sourire aimable.

L'impassible faucon lui rendit la politesse par un simple hochement de tête.

— Capitaine, je vous amène ce jeune homme pour que vous le formiez, continua le vieux mage. Le roi...

— Point de bavardages inutiles, coupa sèchement la voix rocailleuse de l'officier. Je suis au courant et je sais qui est ce garçon. Soyez assuré

que j'en ferai le meilleur bretteur du Premier Monde. S'il a des dispositions, bien entendu.

— Je m'entraîne depuis longtemps et je sais très bien me battre ! lança Gundar sur un ton prétentieux.

Le faucon le toisa un instant de la tête aux pieds sans cacher son dédain. Gundar ne se laissa aucunement impressionner et soutint son regard froid et pénétrant sans ciller.

— Très bien. Tu vas me montrer ce que tu sais faire, décréta l'officier.

Sur ces mots, il se dirigea vers un râtelier sur lequel étaient rangées des épées d'entraînement et en lança une à Gundar. Le garçon la saisit au vol d'un geste sûr pour l'impressionner, mais, une fois l'arme à la main, il resta immobile, le regard interrogateur, ne sachant trop que faire.

— Eh bien ! Qu'attends-tu ? Attaque-moi ! lui ordonna le capitaine.

Déconcerté, Gundar considéra plusieurs fois son arme et l'officier. Son épée n'était pas en bois, sa lame semblait bien affûtée, et le capitaine n'était même pas armé...

— Par tous les dieux ! Quel couard m'avez-vous amené là, Maître Zérel ? tonna le maître d'armes.

— Couard, moi ? Tant pis pour vous ! Vous l'aurez voulu !

Gundar se rua comme une furie sur le capitaine en brandissant son épée. Le faucon resta parfaitement immobile et s'effaça au tout dernier moment par un simple pas de côté. Ne pouvant plus rectifier sa trajectoire, Gundar abattit lourdement son épée au sol, et, avant même qu'il ait eu le temps de relever la tête, la canne du capitaine lui infligea un coup de bec acéré sur les fesses. Déséquilibré, le garçon s'étala au sol de tout son long sans même comprendre ce qui lui arrivait. Il secoua la tête pour reprendre ses esprits et se retourna. Le faucon dardait sur lui un regard dur et impitoyable.

— Eh bien, mon garçon ! Que fais-tu donc ? Je ne t'ai pas demandé de nettoyer les pavés de la cour !

Le visage écarlate, Gundar se releva d'un bond et se jeta sur lui pour lui porter un puissant coup d'estoc. Comme c'était à prévoir, l'officier se déroba à nouveau. D'un geste précis et élégant, il frappa le poignet du

garçon avec sa redoutable canne, envoyant ainsi son épée à bonne distance. Gundar en resta interdit, fixant le faucon d'un air à la fois rageur et déconcerté tout en frottant son articulation endolorie.

— Qui t'a appris à te battre ? lui demanda le capitaine.

— Le... Le capitaine Brenn.

— Je comprends, à présent, poursuivit l'officier sur un ton plus compatissant. Un très bon soldat, ce Brenn. Sans doute l'un des meilleurs. Mais... trop fougueux et trop pressé pour être un bon instructeur. Allons ! Va me ranger cette épée ! Nous en avons fini pour aujourd'hui.

Tandis que Gundar s'exécutait, la tête basse et le pas traînant, le capitaine Odarenn s'avança vers le vieux mage :

— Maître Zérel, je dois vous avertir : je ne pense pas que ce garçon puisse un jour devenir un excellent bretteur. Sa haine et sa colère obscurcissent son jugement. Malheureusement, je crains fort qu'il ne parvienne à trouver la paix qu'une fois sa vengeance accomplie.

— Alors, aidez-le de votre mieux et priez notre grand seigneur Sen-Kemeth pour qu'il réussisse dans sa tâche, sans quoi plus personne en ce monde ne connaîtra la paix.

Zérel revint de Khtar vers le milieu de la saison de l'Ombre. Impatient de connaître les révélations de l'oracle, le roi Malazar le convoqua dès son arrivée, avec Loria et Gundar.

— Majesté, entama le vieux mage, l'oracle et moi avons réexaminé en détail le texte de la prophétie des Sept Pouvoirs. N'en déplaise au Grand Conseil des sages d'Ezeldrin, Gundar est bien l'Élu, même si ce n'est pas lui qui porte la marque de Vie. Cela ne fait aucun doute.

— Ça, vous le saviez déjà, non ?

— Certes, mais, croyez-moi, pour convaincre les vieux sages du Grand Conseil, l'interprétation et l'avis de l'oracle ne seront pas des arguments superflus.

— Je vois, répondit le roi en esquissant un sourire ironique et compatissant. J'ai le même genre de vieillards obtus et conservateurs parmi

mes ministres. Alors, que convient-il de faire ? Avez-vous besoin d'aide pour partir à la recherche des Pierres de Pouvoirs ?

— Selon l'oracle, nous devons absolument nous conformer à la prophétie. Pour l'instant, il nous faut donc attendre que notre grand seigneur Sen-Kemeth choisisse la future impératrice. Gundar pourra alors passer l'épreuve de l'Épée, et c'est seulement à ce moment-là que nous pourrons partir en quête des Pierres.

— Pourquoi encore attendre ? Pourquoi courir après ces fichues pierres ? s'emporta le garçon. J'en ai assez ! Je veux et je peux tuer ce chevalier noir ! Maintenant !

— Même si tu as sans doute déjà bien progressé pendant mon absence, tu dois encore parfaire ton entraînement ! répliqua Zérel sur un ton autoritaire qu'il n'avait pas l'habitude d'employer et qui surprit autant Gundar que sa mère.

— Qu'est-ce donc que cette épreuve de l'Épée ? s'enquit Loria, sa douce voix tremblant déjà.

— Rien de dangereux, la rassura le vieux mage. Lors de la chute de l'empire, Kalandraj, le grand mage corrompu du royaume de Sémor, a tenté de détruire l'Autel sacré d'Ezeldrïn, sur lequel les impératrices se transmettaient les Pouvoirs depuis la création de l'empire. Il a projeté un énorme bloc de pierre sur l'Autel. Ce dernier n'a pas été brisé, mais le bloc n'a jamais été retiré. La prophétie nous dit que c'est l'Élu qui le pulvérisera grâce à l'Épée sacrée. À l'exception de l'impératrice, lui seul peut utiliser les pouvoirs de Nekmeth.

— Je n'ai pas besoin d'entraînement, ni d'épée enchantée, ni de magie ! explosa Gundar. Je tuerai ce chevalier à ma manière, un point c'est tout !

— Je sais que tu ne crois ni à la magie ni aux prophéties, répliqua le vieux mage. Mais elles n'en sont pas moins réelles. Quant aux pouvoirs des dieux, ils surpassent de loin la magie. Tu auras besoin des pouvoirs de l'Épée sacrée pour vaincre notre ennemi.

Gundar tourna le dos à son vieil ami avec un long soupir d'exaspération.

— En tout cas, Maître Zérel, reprit le roi, sachez que je ne resterai pas les bras croisés pendant que vous risquerez votre vie pour sauver notre monde. Quelle aide puis-je vous apporter ?

— Comme je vous l'ai dit, Majesté, il faut vous préparer à la guerre. L'oracle partage entièrement mon avis quant à une alliance de ce chevalier noir avec les Dolraques et les Phargites.

— En ce qui concerne les Dolraques, nous n'avons rien à craindre. J'ai convoqué leur ambassadeur pour évoquer ces questions. Il m'a promis son entière collaboration. Il a d'ailleurs aussitôt envoyé une missive au roi Draknor pour lui demander d'enquêter sur les bandes de brigands qui sévissent du côté d'Amrüll et de Darsk ainsi qu'à nos frontières.

— Très bien, approuva le vieux mage. Et pour les Phargites ?

— De ce côté, cher Maître Zérel, j'ai bien peur que vous n'ayez vu juste, avoua le roi, la mine contrariée. Des espions m'ont confirmé que Naros prépare son armée. Moi qui espérais tant ne jamais avoir à faire connaître la guerre à mon peuple durant tout mon règne...

— Prions pour que les dieux nous viennent en aide et nous épargnent une telle épreuve, soupira Loria.

— Je joins mes prières aux vôtres, Dame Loria, ajouta Zérel. À présent, il est temps de nous retirer. Nous avons fort à faire.

Gundar, lui, ne comptait guère sur les dieux pour faire justice. Aussi, après avoir pris congé du roi, il interpella son vieil ami sans plus attendre :

— Oncle Zol, comme tu l'as dit, je ne crois ni à la magie ni à cette prophétie. Ni à tout le reste, d'ailleurs. Je me fiche d'être l'Élu ou pas. Je veux bien passer encore un peu de temps avec le capitaine Odarenn si cela peut rassurer Maäi, mais, dès le retour des beaux jours, je partirai à la recherche de ce chevalier noir et je le tuerai.

— Tu le trouveras, je n'en doute pas un instant. Et tu mourras tout aussi sûrement, répondit froidement le vieil homme.

— Pourquoi ? Parce que c'est écrit sur un vieux parchemin ?

— Crois-moi, Gundar, je connais bien l'histoire de l'empire et toute la puissance des forces et des pouvoirs qui sont en jeu. Sans Nekmeth, tu es perdu. Et sans toi, nous sommes *tous* perdus.

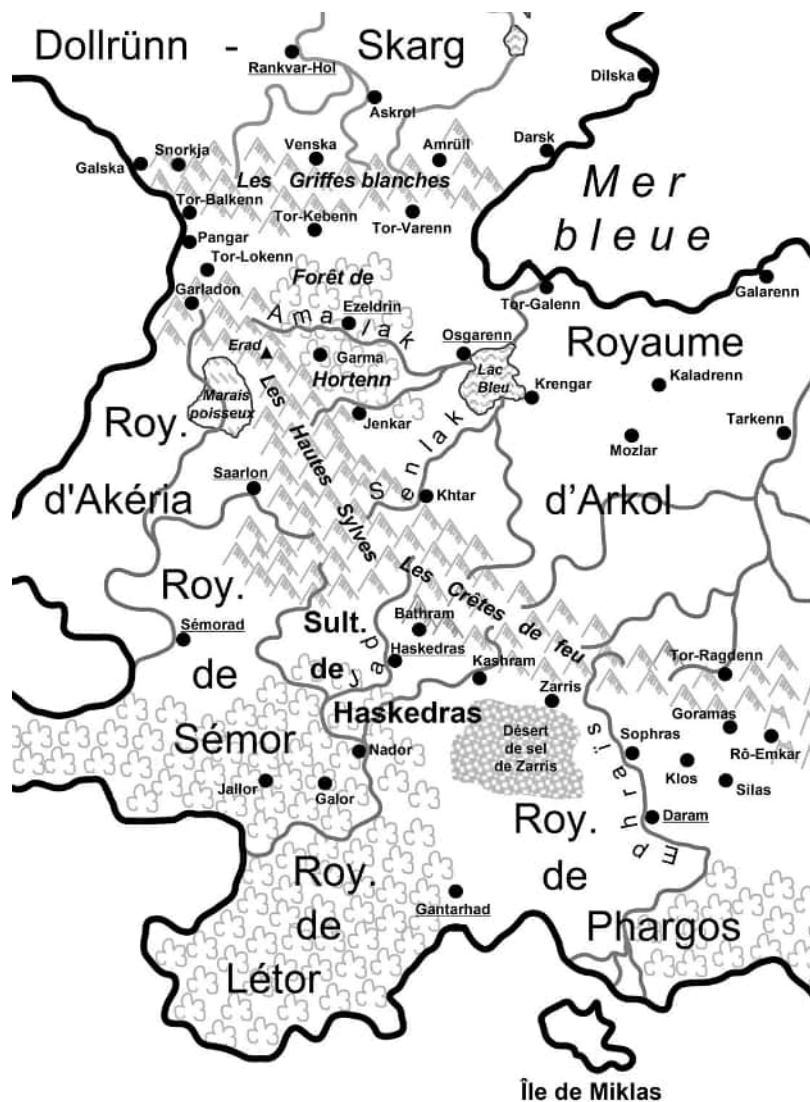
— Et alors ? Que m'importe ce monde, sans Arnella ? répliqua Gundar, le regard humide. Que m'importe de vivre, si je ne peux venger ni mon père ni celle que j'aimais ?

— Ce monde est aussi celui de ton petit frère et de ta mère. Es-tu prêt à les sacrifier pour tenter vainement d'étancher ta soif de vengeance ?

Gundar baissa les yeux et se mit à pleurer en silence.

— Fais-moi confiance, reprit le vieil homme en passant un bras paternel par-dessus ses épaules. Tu auras ta vengeance. Elle est écrite sur un vieux parchemin, justement. Mais tu dois faire preuve de sagesse et de patience. Je te promets que je te soutiendrai jusqu'au bout, même si je dois y laisser la vie.

Vers le milieu de la saison du Feu, de nouveaux rapports parvinrent au roi. Les attaques de villages par les bandits dolraques avaient cessé. Le chevalier noir avait sûrement abandonné sa recherche de l'Élu et il attendait probablement, lui aussi, l'épreuve de l'Épée sacrée pour agir. Zérel envoya donc un courrier au Grand Conseil des sages d'Ezeldrïn pour leur exposer cette hypothèse et leur demander d'être vigilants quant à la présence d'éventuels espions.



La Cité blanche

Gundar était maintenant un beau jeune homme de vingt ans, svelte et athlétique. Avec son teint clair, son visage fin et son beau regard ténébreux, son nom était sur les lèvres de toutes les jeunes courtisanes du palais. Les avances et les œillades coquines de ces jolies damoiselles le laissaient cependant de marbre. Les blessures de son cœur restaient désespérément ouvertes. En revanche, il était particulièrement sensible aux moindres critiques portant sur sa longue chevelure noire, symbole sacré de ses origines holtarânes. Une telle coiffure était totalement contraire à l'étiquette de la cour, mais il était prêt à la défendre en duel contre tout jeune damoiseau effronté qui aurait eu l'impudence de lui en faire la remarque. Il n'y avait fort heureusement aucun candidat à une telle folie, ses talents de bretteur étant maintenant réputés. Le capitaine Odarenn avait sous-estimé les capacités du jeune homme et la force de sa volonté. Avec l'aide de sa mère et de son vieil Oncle Zol, Gundar avait réussi à canaliser toute l'énergie de sa haine et de sa colère dans son entraînement, si bien qu'il maîtrisait désormais toutes les techniques et bottes secrètes que le maître d'armes lui avait enseignées.

Par un beau matin ensoleillé, au tout début de la saison de la Vie, alors que l'officier peaufinait quelques gestes techniques avec son brillant élève sous le regard attentif de Zérel, le grand chambellan déboula dans la cour de l'académie.

— Maître Zérel, Sa Majesté demande à vous voir immédiatement avec Messire Gundar, annonça-t-il de sa voix fluette, presque féminine. Suivez-moi sans attendre, je vous prie.

Poursuivant ses exercices sans prêter la moindre attention à cette requête, Gundar porta un nouveau coup au capitaine Odarenn. Au lieu de parer ou de riposter, celui-ci recula et remit son épée au fourreau.

— On ne fait pas attendre Sa Majesté, dit-il sur un ton péremptoire. De la discipline, jeune homme ! Toujours de la discipline !

Gundar lui lança un regard contrarié, puis il rangea son épée à contre-cœur.

— Oui, Capitaine. Merci, répondit-il.

Il salua l'officier d'un signe de tête et emboîta le pas de Zérel à la suite du grand chambellan, qui prenait déjà le chemin du palais sans les attendre.

— J'ai reçu ce matin même un message du Grand Conseil d'Ezeldrîn, entama le roi. Il semble bien que notre grand seigneur Sen-Kemeth ait choisi la future impératrice. Il y a également une lettre scellée qui ne peut être ouverte que par vous, Maître Zérel. La voici.

— Enfin des nouvelles d'Ezeldrîn ! se réjouit le vieux mage en prenant la missive que lui tendait le souverain.

Il parcourut la lettre avec attention en se caressant la barbe, puis il se tourna vers Gundar, le glacier de son regard brillant d'enthousiasme :

— Mon jeune ami, l'heure est venue pour toi de prouver à tout le Premier Monde que tu es bien l'Élu.

— Ou pas... Rien ne prouve que je le sois, et, de toute façon, je préfère ne pas l'être. Comme ça, je pourrai m'occuper de ce chevalier noir sans délai et sans devoir suivre les instructions de cette fichue prophétie.

— Ce ne sont pas des instructions, Gundar. C'est tout simplement l'avenir, et, jusqu'à présent, les événements qui se sont produits sont tous en accord avec ces prédictions. Et puis... grâce à cette épreuve, tu seras en possession de la seule arme qui peut te permettre d'accomplir ta vengeance.

— Si vous le dites, *Maître Zérel*...

— Quand partez-vous pour Ezeldrîn, Maître ? Et que comptez-vous faire ensuite ? demanda le roi.

— Nous partons aussi vite que possible, Majesté. Dans quelques jours, je pense. Ensuite, nous reviendrons ici pour nous préparer et nous nous mettrons en route pour récupérer les Pierres de Pouvoirs qui ne sont pas encore aux mains de notre ennemi.

— Ensuite, une fois que j’aurai échoué à cette stupide épreuve, je suivrai ma route et mon destin, rectifia Gundar.

Le ton du jeune homme était presque aussi suave que celui que sa mère savait si bien manier, mais il vibrait d’une colère qu’il ne pouvait dissimuler.

Après avoir longuement embrassé son fils, Loria lui passa autour du cou la dent de loup de son époux défunt.

— Ne t’en sépare jamais, lui dit-elle. Elle te portera bonheur.

— Mais... je...

— Chut. Tu la mérites bien, mon garçon. Et ton père l’aurait voulu aussi. Promets-moi juste de ne pas te mettre en danger.

— Rassurez-vous, chère Loria, nous serons vite de retour, intervint Zérel. Et ne craignez rien pour Gundar. Je veille sur lui.

— Je vous fais confiance, Maître Zérel. Et puis... vous m’avez bien dit que cette épreuve ne comportait aucun risque, n’est-ce pas ?

— En effet, confirma le vieux mage en enfourchant sa monture. Je vous assure qu’il n’arrivera rien à votre fils.

Le jeune homme serra très fort Lurán contre son cœur, sécha une larme sur sa petite joue empourprée et se mit en selle à son tour. Le lieutenant qui commandait l’escorte donna alors l’ordre du départ.

Gundar resta triste et taciturne pendant presque tout le voyage, serrant très souvent dans sa main la dent de loup de son père. Même s’il savait sa mère et son petit frère en sécurité au palais, il avait le cœur lourd. C’était la première fois qu’il les quittait.

La tristesse qui lui nouait la gorge desserra cependant sa douloureuse étreinte lorsqu’ils entrèrent dans la grande forêt de Hortenn. Alors que

la plupart des bois étaient des repaires de bandits qu'on ne pouvait traverser qu'au péril de sa vie, cette forêt était baignée de sérénité. Ces arbres majestueux qui devaient être là depuis des siècles, et peut-être même des millénaires pour certains, semblaient détenir un étrange pouvoir qui apaisait toutes les peines.

Après plusieurs jours de route le long du fleuve Amalak, qui déroulait ses méandres sous ces fantastiques frondaisons, ils débouchèrent, en fin de journée, sur une grande prairie s'étendant au-delà de l'horizon vers l'ouest.

— Nous camperons ici ce soir, décréta Zérel. Demain, nous serons à la Cité blanche.

Un étrange bonheur nostalgique souriait dans la barbe du vieil homme et brillait dans le glacier de son regard.

— La Cité blanche ? s'étonna Gundar.

— C'est l'autre nom d'Ezeldrïn. Tout y est bâti avec la pierre blanche et pure des grandes falaises de Tor-Kebenn. Cette pierre est inaltérable. La légende dit que c'est la plus belle création du seigneur Sen-Balkar.

Le lendemain, ils se remirent en selle aux premières lueurs de l'aube. À mesure qu'ils avançaient vers l'ouest, le terrain s'élevait en pente douce, et ils laissèrent bientôt le fleuve Amalak et la forêt en contrebas sur leur gauche.

Après deux heures de marche, une flèche blanche perça l'horizon droit devant eux, étincelante sous les rayons du soleil matinal.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Gundar.

— La Pyramide de Vie ! répondit Zérel, les yeux brillants d'émotion et la voix empreinte d'un profond respect. Voilà de bien longues années que je l'ai quittée... Nous y serons bientôt. Tu verras, elle est magnifique !

Vers midi, ils arrivèrent au bout du grand plateau qui surplombait Ezeldrïn. Cette position leur offrant une vue imprenable sur la ville, Zérel fit signe aux soldats de faire halte.

— Regarde, Gundar ! Voici Ezeldrïn, la ville impériale, la seule ville de mon peuple. Vois comme elle est belle ! s'exclama-t-il, la mine rayonnante de joie et de fierté.

Lovée dans le creux d'un lacet du fleuve, derrière lequel la forêt de Hortenn reprenait ses droits à perte de vue, la Cité blanche justifiait pleinement son nom. Entourée d'un mur d'enceinte circulaire plus esthétique que défensif, elle resplendissait de sa blancheur éclatante, telle une perle de nacre dans un écrin de verdure.

La fameuse Pyramide de Vie s'élevait au beau milieu de grands jardins longeant le fleuve. Étroite et effilée, elle semblait jaillir du sol pour partir à la conquête des cieux. Tandis qu'elle s'élançait vers l'azur avec une vivacité et une élégance aériennes, ses quatre arêtes saillantes et ajourées s'étiraient jusqu'au sol, tels des pans de dentelle minérale.

Entre cette merveille et le reste de la ville se dressait le palais de l'impératrice. Ses quatre ailes à l'architecture sobre et épurée encadraient un vaste jardin aux pelouses fleuries délimitées par de belles allées blanches. Une multitude de fenêtres aux contours soulignés par un trait de pierre gris-bleu se dessinaient sur les façades intérieures et extérieures. Quatre hautes tours carrées coiffées d'un dôme s'élevaient chacune à un angle de l'ensemble, et une cinquième, plus large et couronnée d'une toiture pyramidale à sept degrés, dominait le corps de logis de l'aile ouest, face à la Pyramide de Vie.

Partant du large porche d'entrée du palais, au centre de l'aile est, la Voie impériale déroulait son ruban de dalles blanches droit vers l'est sur un peu plus d'une lieue, jusqu'à la porte de la ville. Elle passait ainsi entre les deux prodigieux temples qui trônaient face à face au centre de la cité, sur la Place impériale. Cette vaste esplanade était bordée de sept longues marches sur ses quatre côtés. Partant de son côté nord, une grande avenue rejoignait un imposant bâtiment octogonal supportant une large tour ronde surmontée d'un dôme. Une autre avenue, symétrique, s'étirait vers le sud jusqu'à un édifice rectangulaire, peu élevé mais très étendu, entouré de jardins, et dont le grand patio était abondamment fleuri et agrémenté de bassins et de fontaines.

Gundar restait pantois, les yeux ronds et la lèvre pendante.

— Le palais face à la Pyramide de Vie, c'est la Maison impériale, le palais de l'impératrice, commenta Zérel. La grande tour au centre de l'aile ouest s'appelle l'Impérium. C'est là que se trouvent la salle du trône et

les appartements de l'impératrice. Dans les ailes nord et sud, il y a tout le personnel et les fonctionnaires du palais, et les gardes impériaux sont dans l'aile est.

— Et dans les tours ?

— Celles face à la ville abritent toute l'administration de la cité ainsi qu'une grande salle de justice. Du côté de l'Impérium, les sages, les ministres et les conseillers logent dans la tour sud. La tour nord est réservée au Grand Conseil, avec sa salle d'audience et ses annexes.

— Et c'est quoi, le grand bâtiment au nord des deux temples ?

— C'est la Grande Université. Et la tour ronde au-dessus, c'est la Grande Bibliothèque. Je ne saurais te dire le nombre d'heures que j'y ai passées...

— Et ce temple au sud, avec les jardins tout autour ?

— Ce n'est pas un temple, rectifia Zérel. C'est le Sanctuaire des vierges consacrées. Les familles qui veulent consacrer une de leurs filles à notre tout-puissant Sen-Kemeth l'amènent au Sanctuaire dès son plus jeune âge. Elle y est élevée et éduquée par des grandes prêtresses et reçoit l'enseignement de mages et de professeurs de l'université dans tous les domaines de l'art et du savoir.

Gundar resta interdit quelques secondes.

— Mais alors... elle... elle est séparée de sa famille et de ses amis, déplora-t-il, l'air attristé.

— Oui, en effet, confirma Zérel. Mais elle peut les voir aussi souvent qu'elle le souhaite. Les jeunes vierges vivent dans le Sanctuaire, mais elles n'y sont pas enfermées. Elles doivent simplement respecter certaines règles de vie et suivre l'enseignement qui leur est dispensé.

— Jusqu'à quel âge doivent-elles vivre là ?

— Jusqu'à leur vingt-troisième anniversaire. Bien sûr, elles sont libres de quitter le Sanctuaire à tout moment. Mais aucune d'entre elles ne le ferait pour rien au monde.

— Pourquoi ?

— Leur foi est très profonde. Ce qu’elles désirent plus que tout, c’est servir notre grand seigneur de la Vie, et c’est dans cet esprit de dévotion que chacune d’elle espère de tout son cœur être choisie pour devenir la nouvelle impératrice.

— Pourtant, Sen-Kemeth ne se préoccupe plus de leur sort depuis des siècles, grinça Gundar avec une animosité non dissimulée dans la voix.

— Je comprends ton ressentiment, mon ami. Mais je t’assure que tu te trompes. Sen-Kemeth ne nous a jamais abandonnés, et jamais il ne le fera. D’ailleurs, tu sais très bien qu’une future impératrice vient d’être choisie.

— Pourquoi a-t-il mis si longtemps pour la désigner, alors ?

— Notre future souveraine a besoin de l’Élu pour récupérer les Pouvoirs et triompher du Mal. Le tout-puissant Sen-Kemeth devait donc attendre de trouver celui dont le cœur serait assez pur, et la volonté assez forte, pour être son champion contre les dieux rebelles.

Gundar fronça les sourcils et soupira longuement en détournant la tête.

— Écoute, Oncle Zol, reprit-il sur un ton calme mais résolu, je sais que je te dois beaucoup et je t’en remercie infiniment. Je veux bien encore passer cette épreuve stupide et me ridiculiser, si cela peut te faire plaisir, mais je n’irai pas plus loin dans cette mascarade. Quand j’aurai prouvé à tout le monde que je ne suis pas l’Élu de cette absurde prophétie, je partirai de mon côté. Je n’attendrai pas davantage qu’un dieu daigne m’accorder ses faveurs pour faire justice et venger mon père et Arnella.

— Comme tu voudras, mon ami.

Zérel lui adressa un faible sourire résigné, puis il remercia leur escorte et talonna doucement sa monture pour descendre vers la cité.

La porte de la ville n’était en fait qu’une grande arche dans le mur d’enceinte. Il n’y avait ni herse ni fortification. Vêtus d’une tunique d’un beau rouge vermillon, les soldats qui la gardaient n’avaient, de toute évidence, qu’un rôle purement symbolique. Lorsque Gundar et le vieux mage mirent pied à terre et entrèrent dans la ville, ils ne bougèrent d’ailleurs pas d’un pouce et les laissèrent passer sans même les regarder.

— Nous sommes un peuple pacifique, mon ami, expliqua Zérel, l'air amusé, en réponse au regard surpris de Gundar. Et nous avons la naïveté de croire qu'il en est de même pour tous nos visiteurs.

— Vous ne craignez donc pas d'être attaqués ?

— Attaqués par qui ? Et pour quoi ? Nous n'avons pas de territoire à conquérir et nous n'avons aucune richesse à voler. Nos seuls trésors sont notre sagesse, notre savoir et notre simplicité. Connais-tu quelque fou, en ce monde, qui convoite de telles babioles ?

Gundar éclata de rire. Il suivit son vieil ami jusqu'aux écuries pour y laisser leurs chevaux, puis ils empruntèrent d'un pas tranquille la large Voie impériale qui s'étirait jusqu'au palais. En regardant autour de lui, le jeune homme réalisa combien la splendeur de la ville émanait surtout de sa simplicité. De la moindre habitation jusqu'à la Maison impériale, la beauté de la cité résidait dans la pureté et la sobriété de son architecture. Les rues étaient larges et lumineuses, pavées avec soin et très propres, grâce à un ingénieux système souterrain d'approvisionnement et d'évacuation de l'eau. Et partout, même dans les quartiers les plus modestes, les maisons étaient bâties avec cette fameuse pierre blanche de Tor-Kebenn, très lisse et d'aspect soyeux.

— Pourquoi deux temples, Oncle Zol ? demanda Gundar en abordant la Place impériale.

— L'un est dédié à notre tout-puissant seigneur Sen-Kemeth. C'est notre dieu majeur. L'autre est consacré aux autres dieux.

Tandis qu'il traversait la vaste esplanade en admirant les deux édifices sacrés, le jeune homme eut la curieuse sensation d'être transporté dans un autre monde. Un monde de paix, de sérénité et d'harmonie. Un monde hors du temps.

En s'engageant sur la seconde partie de la Voie impériale, il s'arrêta cependant un instant :

— Mais au fait, on va où comme ça ?

— À la Maison impériale, répondit Zérel.

— Quoi ! Mais... qu'est-ce... qu'est-ce que nous allons y faire ?

— Je t'ai bien dit que nous allions loger dans mes appartements à Ezeldrîn, n'est-ce pas ?

— Oui... mais... quel rapport ?

— Je suis entré à la Grande Université à vingt-cinq ans. J'y suis resté quelques années, puis je suis parti à l'aventure. J'ai parcouru le monde avec mon maître, Béalzar. C'était un mage très sage et très reconnu à cette époque. J'ai appris énormément de choses avec lui. Un jour, il me demanda ce que je comptais faire de toutes ces connaissances. En m'interrogeant ainsi, j'ai compris que mon devoir était de servir l'empire du mieux que je le pouvais. Je suis donc retourné à l'université pour passer mes grades supérieurs de littérature, de mathématiques et de magie, et je suis devenu professeur au Sanctuaire des vierges consacrées. Alors que j'y enseignais depuis une bonne centaine d'années, Khira, l'une de mes plus brillantes élèves, fut choisie pour succéder à l'impératrice. C'était une jeune femme très intelligente, généreuse et débordante de vie. Une fois sur le trône, elle décida de réformer le gouvernement. Jusque-là, l'impératrice gouvernait avec le Grand Conseil des sages. Même si elle avait les pleins pouvoirs, elle était obligée de composer avec le Conseil. Khira estimait qu'au fil du temps, le pouvoir des sages s'était bien trop renforcé, au détriment de celui de la souveraine. Pour réduire les prérogatives du Grand Conseil, elle nomma des ministres et deux conseillers personnels. Elle choisit mon maître comme premier conseiller et elle me prit, moi, son humble professeur, pour second conseiller.

— Quoi ! Tu as été conseiller de l'impératrice ?

— Oui. Est-ce si incroyable que cela ?

— Euh... C'est-à-dire que...

— Cela ne m'a pas changé, tu sais. Je suis resté l'homme simple que j'étais avant.

— Tu lui as conseillé de supprimer le Grand Conseil ?

— Cela aurait été considéré comme un coup d'État et l'instauration d'une dictature. Or, ce n'était point là son intention. Et encore moins la

mienne ! Khira opta donc pour une solution plus subtile : laisser les ministres, les conseillers et les sages se disputer pour des peccadilles, et trancher sur les décisions importantes.

— Diviser pour mieux régner, c'est cela ?

— Oui, mais dans une noble intention ! Toutes les décisions de Khira ont toujours été dans l'intérêt de l'empire et du peuple, et non pour satisfaire ses désirs personnels. Elle était d'une générosité sans bornes. Bien sûr, ce système n'était pas du goût des sages, mais comme il fonctionnait à merveille, personne n'avait le moindre argument à y opposer. Il a ainsi perduré jusqu'à la dernière impératrice. Béalzar s'est laissé corrompre par les dieux rebelles. Moi, je suis resté fidèle à l'empire. Quand mon maître a été chassé, je suis donc devenu premier conseiller de Sa Divine Majesté Ellora.

— Il y a eu beaucoup d'impératrices après Khira ?

— Oh oui !

— C'est vrai, j'oubliais... Tu n'es pas de première jeunesse, reprit Gundar avec un sourire taquin.

— Bien ! Maintenant que tu sais tout, allons-y ! conclut Zérel.

— Attends, Oncle Zol. J'ai encore une question : pourquoi une impératrice et pas un empereur ? Ça ne me paraît pas logique.

— En quoi cela n'est-il pas logique ? s'étonna le vieux mage.

— Eh bien... pour diriger, il faut de la force. Pour devenir chef de clan, on doit réussir des épreuves très dures. C'est une affaire d'hommes !

— Mener un clan, c'est une chose. Gouverner un empire, c'en est une autre ! La vie du clan est dure, et c'est vrai qu'il faut de la poigne pour mener tous ces virils guerriers. Je suis sûr que ton père était un excellent sarghaï et un très bon père. Mais souviens-toi : qui t'a élevé et éduqué ? Qui t'a réconforté quand tu avais peur ? Qui aidait ton père à prendre de sages décisions ?

Gundar plissa les yeux d'un air songeur.

— Pour diriger un empire, poursuivit Zérel, il faut un subtil mélange de force, de sagesse et de compassion, le tout assaisonné d'une bonne

dose d'abnégation. C'est pour cela que notre seigneur Sen-Kemeth a confié ce lourd fardeau à une femme.

— Peut-être as-tu raison..., admit le jeune homme, l'air dubitatif.

— Bon. Il est temps d'y aller, à présent.

À chacun de ses pas sur cette magnifique avenue, Gundar avait davantage le sentiment de fouler un sol sacré. Une sorte de magie bienveillante semblait se dégager de ces lieux chargés d'histoire. Sans trop savoir pourquoi, il se prit à imaginer cette fameuse impératrice Khira remontant cette Voie impériale pour se rendre au temple. Il eut même l'impression de voir l'empreinte de ses pas apparaître sur ces grandes dalles blanches. Son cœur se serra. Elle avait régné sur le Premier Monde avec une telle bonté et une telle générosité... Étrangement, le jeune homme éprouvait soudain de la nostalgie pour cet âge d'or qu'il n'avait pourtant pas connu.

— Cela doit être très dur pour toi, Oncle Zol, dit-il au bout d'un moment, la gorge encore nouée.

— Quoi donc ?

— De vivre depuis si longtemps. Tu as dû perdre de nombreux êtres chers, comme cette impératrice Khira.

— C'est vrai, reconnut Zérel, le bleu glacier de son regard se troublant de mélancolie. Cette longévité n'est vraiment pas une bénédiction. Il y a toujours un prix à payer. Mais il faut avancer sans s'attarder sur les regrets ou les souvenirs. Tu me sembles soudain bien morose, mon ami...

— Ça me fait de la peine de penser à cette époque bénie où les impératrices apportaient la paix et le bonheur. Tout cela est fini, maintenant.

— Grâce à toi, tout peut recommencer ! Tes émotions sont un trésor. Ne les laisse pas te gouverner, mais sois toujours à leur écoute. Cette tristesse que tu ressens te montre combien, au fond de ton cœur, tu désires le rétablissement de l'empire. C'est pour cela que tu as été choisi pour accomplir cette noble tâche.

Gundar fixa son vieil ami un instant, puis il baissa la tête et continua silencieusement son chemin jusqu'à l'entrée du palais, le regard à la fois mélancolique et songeur.

Les quatre gardes impériaux de faction devant le porche de la Maison impériale avaient un uniforme identique à celui des soldats à la porte de la cité, mais leur casque était surmonté d'un beau cimier de crins blancs. Au premier pas que Zérel fit vers eux, les deux gardes au centre croisèrent leurs lances pour lui barrer le passage. Le vieux mage sortit un rouleau de sa poche et le tendit à l'un d'eux. Celui-ci le parcourut rapidement et releva son arme. Son acolyte l'imita aussitôt.

En traversant le vaste jardin intérieur, Gundar fut saisi par tous les bustes de femmes disposés de part et d'autre des allées bordées de fleurs.

— Ce sont les impératrices ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Zérel.

— Ces statues sont à l'image de leurs modèles ?

— Tout à fait.

— Elles étaient toutes très belles !

— Les familles ont toujours mis un point d'honneur à consacrer leurs plus belles filles au grand seigneur de la Vie pour lui rendre hommage et le remercier de leur avoir donné de beaux enfants. Mais c'est pour la grandeur de son âme et la pureté de son cœur que le grand Sen-Kemeth choisissait celle qui devait régner en son nom.

Après lui avoir présenté le buste de la célèbre impératrice Khira, le vieux mage emmena Gundar à la tour de l'angle sud-ouest. Son vaste vestibule était généreusement éclairé par de nombreuses fenêtres, et le sol brillait comme un miroir. Au centre, des dalles de marbre rose formaient une grande étoile à sept branches, sur laquelle se dressait une majestueuse statue. Derrière celle-ci, un large escalier montait droit pendant une dizaine de marches avant de se diviser en deux quarts de cercle, l'un à droite, l'autre à gauche.

— C'est quoi, cette statue ? demanda Gundar.

— Un chevalier déposant son épée aux pieds d'une jeune femme... Cela ne te rappelle rien ?

— Euh... Le chevalier, c'est Sen-Kemeth, et la jeune femme est la première impératrice ?

— Exactement. Elle se nommait Sanora.

— C'est joli. Mais pourquoi cette statue n'est même pas dorée ? On est pourtant dans la Maison impériale, non ?

— C'est le symbole de notre simplicité et de notre humilité, expliqua le vieux mage. Les impératrices sont au service du Premier Monde, et non l'inverse. Laisse-moi te raconter une histoire. Pendant le règne de Khira, une terrible famine survint au Dollränn-Skarg. Pour venir en aide aux Dolraques, les sages du Grand Conseil proposèrent de lever un impôt dans les autres royaumes. Khira accepta, mais uniquement pour les royaumes les plus opulents, et seulement pour la population la plus aisée. Bien sûr, cette mesure s'appliquait aussi à notre belle cité et donc, à nos ministres et à nos riches notables.

— Cela n'a pas dû leur plaire, j'imagine.

— Très juste ! Ils refusèrent et se lamentèrent en s'apitoyant sur leur sort. Pour mettre un terme à leurs jérémiades, Khira fit fondre tous les objets en or de la Maison impériale et des temples.

— Elle était vraiment très bonne et très courageuse.

— Elle a sans doute été notre plus grande impératrice. Mais je ne devrais pas dire cela, car toutes les impératrices régnèrent avec dévotion et compassion.

À ce moment, un jeune laquais vêtu d'une impeccable livrée blanche à rayures bleu ciel arriva d'un pas énergique.

— Soyez les bienvenus dans la Maison impériale, Messires, dit-il en s'inclinant avec respect. Je m'appelle Ghérin. Je suis à votre disposition.

— Nous sommes enchantés de faire ta connaissance, jeune Ghérin. Je me nomme Zérel, et voici mon ami, Gundar. Nous nous rendons dans mes appartements.

— Vous... Vous êtes Maître Zérel ? bafouilla le jeune serviteur avec de grands yeux ronds. Je... Je vais vous y conduire immédiatement, Maître Zérel.

— Je connais très bien le chemin, dit le vieil homme en souriant. Envoie plutôt quelqu'un chercher nos effets personnels aux écuries.

— Bien, Maître Zérel !

Tandis que le jeune laquais s'exécutait avec empressement, Zérel emmena Gundar au troisième étage de la tour. Par souci d'égalité, les appartements étaient tous similaires. Avec leurs grandes fenêtres et la pierre blanche omniprésente, les pièces étaient particulièrement lumineuses. Elles étaient aussi très spacieuses, notamment grâce à une décoration épurée et à un mobilier judicieusement disposé et ne comportant que le nécessaire. De très grande qualité, les meubles étaient en arkénia, un très beau bois brun sombre finement veiné de noir. Quelques vases, peintures et autres tapis apportaient de discrètes touches de couleur et de fantaisie. De cet ensemble à l'esthétique sobre et soignée se dégageait une harmonieuse ambiance de simplicité et de confort.

Le vieux mage proposa à Gundar de s'installer dans une chambre voisine de la sienne. Le jeune homme s'empessa d'aller y tester le confort du lit. Il préleva ensuite une belle pomme bien lustrée dans une coupe en argent et s'installa dans un fauteuil confortable devant l'une des fenêtres pour profiter de la vue. Il dégusta tranquillement le fruit en admirant les jardins, puis il contempla pensivement la Pyramide de Vie pendant un moment avant de rejoindre son vieil ami dans le salon.

— Dis, Oncle Zol : y a quoi, dans la Pyramide ?

— L'Autel sacré des Pouvoirs.

— Tu veux dire... l'autel sur lequel les impératrices se transmettaient les Pouvoirs ?

— Tout à fait.

— Incroyable...

La voix de Gundar tremblotait. Il avait là, sous les yeux, le lieu mythique et sacré qui avait été le cœur de l'empire pendant près de deux millénaires !

— Combien de temps on doit rester ici ? reprit-il au bout d'un moment.

— Je ne sais pas encore, mais nous serons fixés très bientôt. Pendant que tu étais dans ta chambre, Ghérin m'a annoncé que nous étions convoqués devant le Grand Conseil dès demain matin.

— Nous ?

— Le Grand Conseil souhaite te voir pour déterminer si tu es bien l'Élu et si tu dois passer ou non l'épreuve de l'Épée sacrée.

— Quoi ? Tu veux dire qu'ils doutent que je sois l'Élu ? Hum... Ces sages commencent à me plaire.

Zérel ignora l'ironie de son jeune ami et se contenta de lui prodiguer ses conseils pour l'audience :

— Les sages sont obtus et acariâtres, mais ils ne sont pas méchants. Ne dis rien et laisse-moi faire. Ne parle que si l'on te pose une question, et tout se passera bien.

— Oh, mais je n'en doute pas, lui assura le jeune homme avec un large sourire entendu.

— Ce n'est pas un jeu, Gundar.

— Soit. Et ces sages, de quoi ils ont l'air ?

— Ce sont tous des mages de la Grande Université, et la plupart sont très vieux.

— Pourquoi des vieux mages ?

— Parce que leur grand âge est censé être gage de sagesse. Enfin... paraît-il.

Devant l'expression ironique et désabusée de Zérel, Gundar ne put réprimer un sourire moqueur que son vieil ami lui renvoya affectueusement.

Ghèrìn conduisit Zérel et Gundar devant le Grand Conseil. Le vieux mage avait troqué sa sempiternelle robe grise à capuche contre une belle robe en lin blanc, et il avait essayé de mettre un peu d'ordre dans sa barbe et ses cheveux, sans grand succès, toutefois, malgré toute sa bonne volonté. Quant à Gundar, il avait chaussé ses mocassins et revêtu la tunique à franges et le pantalon en cuir d'antilope des steppes que Bolgarán lui avait offerts avant son départ d'Osgarenn. Il avait aussi soigneusement peigné et attaché ses longs cheveux noirs. Vêtu et coiffé en

vrai guerrier holtarán, le jeune homme affirmait haut et fort ses origines et s'octroyait, par la même occasion, le plaisir de se moquer du protocole. Le voyant sortir ainsi de sa chambre, Zérel secoua la tête d'un air désabusé, mais il se garda bien de manifester verbalement sa désapprobation.

Arrivés dans l'antichambre de la salle du Grand Conseil, au tout dernier étage de la tour nord-ouest, le jeune Ghérin les confia au vieillard rabougri qui était assis derrière un bureau, près d'une grande porte en bois de kéromia, sur laquelle une cavalière finement sculptée terrassait de hideuses créatures avec une épée émettant de puissants rayons de lumière.

Le vieil homme se leva non sans difficulté, passa une main sur sa longue robe noire pour tenter de la défroisser et avança péniblement vers eux en s'appuyant sur une canne un peu tordue pour soutenir le poids des années qui lui courbaient le dos.

— Maître Zérel ! Quel plaisir de vous revoir, dit-il d'une voix chevrotante et nasillarde. Cela fait bien longtemps que vous ne nous avez pas fait l'honneur de votre visite.

— Mon cher Bakel ! Moi aussi, je suis bien content de vous voir, et surtout de vous trouver en aussi bonne forme malgré vos rhumatismes.

— Oh, vous savez, je commence quand même à me faire vieux. Surtout depuis mes huit-cent-vingt-sept ans.

Gundar resta bouche bée et les yeux écarquillés devant le vieillard rabougri.

— Et vous, jeune homme, qui êtes-vous donc ? poursuivit ce dernier en plissant ses petits yeux bruns.

— Je... Je m'appelle Gundar.

— Et c'est tout ? insista le vieux Bakel.

— Permettez-moi juste de préciser que Gundar est l'Élu que nous attendons tous depuis si longtemps, ajouta Zérel.

— Non... ce... ce n'est pas possible..., bégaya le vieillard rabougri en se redressant brusquement avec un affreux craquement d'articulations et de vertèbres qui fit grimacer le vieux mage.

— C'est ce que je me tue à lui expliquer ! s'exclama le jeune homme.

— Ne recommence pas avec ça, Gundar ! gronda tout bas Zérel en braquant sur lui un regard noir des plus impressionnants.

— Bien, reprit le vieux Bakel, en se ressaisissant et en se recroquevilant de nouveau. Je vais vous annoncer. Attendez ici, je vous prie.

Il s'avança doucement jusqu'à la superbe porte sculptée et en poussa péniblement l'un des lourds vantaux. Il entra dans la salle et referma derrière lui. Zérel en profita pour mettre les choses au point une dernière fois avec son bouillant compagnon.

— Écoute-moi bien, Gundar, dit-il sur un ton acerbe et en haussant fortement la voix. Dans cette salle, il y a douze sages qui ne manquent pas une occasion de me chercher des poux dans la tête, et je vais devoir les affronter dans quelques instants. J'aimerais donc que tu cesses immédiatement ces jérémiades. J'en ai bien assez comme ça avec cette bande de vieillards !

Les paroles du vieux mage résonnaient puissamment et semblaient provenir de toutes les directions à la fois. À chacun de ses mots, le jour s'éclipsait davantage et la pièce rétrécissait de plus en plus. Sidéré, Gundar resta statufié jusqu'au moment où le vieux Bakel réapparut.

— Si vous voulez bien vous donner la peine..., dit le vieillard rabougri en tendant la main pour les inviter à entrer. Les sages du Grand Conseil vous attendent avec impatience.

La salle du Grand Conseil était vaste. Ses grandes fenêtres et son sol de marbre blanc la rendaient très lumineuse. Installés sur une estrade assez haute, les sages portaient tous une longue robe blanche très sobre. Simples et sans décoration, leurs fauteuils étaient disposés derrière un grand pupitre semi-circulaire en arkénia. L'un d'eux semblait plutôt jeune, mais les autres étaient tous incontestablement très vieux, comme l'avait dit Zérel. Gundar n'osait cependant plus attribuer un âge quelconque à un mage.

Zérel avança jusqu'au centre de l'hémicycle et fit signe à Gundar de le rejoindre. Un sage très maigre prit alors la parole. Son visage émacié et

anguleux, encadré de longs cheveux blancs, arborait une expression sévère, accentuée par son regard bleu-gris, dur et austère.

— Maître Zérel, jeune Gundar, en tant que doyen du Grand Conseil, je vous souhaite la bienvenue à Ezeldrïn au nom de tous mes pairs, dit-il d'une voix forte et grave, presque caverneuse. Ainsi, Maître Zérel, vous prétendez que votre jeune protégé est l'Élu de la prophétie ?

— C'est exact, Vénérable Gheldérïn.

— Porte-t-il la marque de Vie ?

— Comme je vous l'ai exposé dans mes courriers, c'est son petit frère, Lurán, qui porte cette marque.

— Dans ce cas, comment pouvez-vous affirmer que c'est Gundar qui est l'Élu, et non son petit frère ?

— C'est une question d'interprétation de la prophétie. Selon...

— Maître Zérel, l'interrompt de sa voix chevrotante un sage au cheveu rare et à la longue barbe tressée, nous ne sommes pas ici pour interpréter une ancienne prophétie qui a déjà été étudiée à maintes reprises par nos prédécesseurs. Dois-je vous rappeler que votre rôle est de protéger l'Élu et non de nous proposer une nouvelle traduction à votre convenance de ce texte ancien et ô combien sacré ?

— J'entends bien ce que vous dites, Vénérable Anhzal, mais, pour assurer la protection de l'Élu, ne dois-je pas d'abord m'assurer de ne pas me tromper de personne ?

— Mais la prophétie nous le dit clairement : l'Élu porte la marque de Vie, répliqua sèchement le vénérable Gheldérïn en haussant le ton.

— Ce n'est pas si clair que cela, rétorqua calmement Zérel. La prophétie nous dit que l'enfant porteur de la marque de Vie annonce le début de la lutte entre la Vie et le Mal. Elle nous dit aussi que l'Él...

— Il suffit ! Maître Zérel ! protesta énergiquement le vénérable Anhzal en écrasant un poing osseux sur son pupitre. Vous n'allez quand même pas nous apprendre la prophétie !

Le vieux mage baissa la tête en poussant un long soupir d'exaspération. Devant son désarroi, le plus jeune des sages intervint. Son crâne

chauve, son ventre tendu, ses bras potelés et ses joues lisses et rebondies lui donnaient l'allure rassurante d'un gros bébé jovial et sympathique.

— Allons, allons, gardons notre calme, dit-il d'un ton empreint de courtoisie en levant une main aux doigts boudinés. Ne nous laissons point emporter par les passions que les interprétations de ce texte ont toujours suscitées. Je pense qu'il n'est ni bon ni utile de nous quereller à ce sujet. La prophétie nous dit bien, sans contestation possible, que Nekmeth n'exprimera son pouvoir divin qu'entre les mains de l'Élu, n'est-ce pas ?

— C'est exact, Vénérable Madrazel, mais où voulez-vous en venir ? répliqua le vénérable Gheldérin.

— Il me semble que c'est bien pour passer l'épreuve de l'Épée sacrée que Maître Zérel et son jeune protégé sont ici, non ?

— Nous sommes venus effectivement pour cela, confirma Zérel.

— Dans ce cas, je pense que dans quelques jours, nous serons fixés sans ambiguïté. Quelqu'un a-t-il une objection ?

Cette question ne recevant pour toute réponse qu'un silence général à peine troublé par un faible grognement du vénérable Anhzal, le doyen décréta que l'épreuve aurait lieu trois jours plus tard et leva la séance.

En quittant la salle du Grand Conseil, Zérel patienta un moment dans l'antichambre pour attendre le sage dodu qui lui avait sauvé la mise.

— Vénérable Madrazel, je vous dois une fière chandelle, dit le vieux mage. Je dois avouer que votre soutien m'est extrêmement précieux.

— J'espère pour vous que vous êtes sûr de ce que vous avancez, Maître Zérel.

— Comme je vous l'ai exposé dans ma dernière lettre, mon interprétation des événements est entièrement partagée par l'oracle de Khtar.

— Croyez bien que, sans cet argument, je ne vous aurais sûrement pas suivi dans cette hérésie.

Sur ces mots, le vénérable Madrazel prit congé de Zérel et de Gundar. Comme le temps était magnifique, le vieux mage proposa à son jeune ami

de visiter la ville et de se reposer un peu en attendant l'épreuve de l'Épée sacrée.

Pendant les deux jours qui suivirent, Zérel fit donc découvrir à Gundar les merveilles de la Cité blanche, en commençant par la Grande Bibliothèque. Le jeune homme n'avait jamais vu autant de livres. Il y en avait des milliers ! Tous soigneusement rangés et classés sur d'immenses étagères de bois. Les manuscrits les plus précieux ou les plus anciens étaient enfermés dans de grandes vitrines. Dans toutes les salles flottait l'odeur caractéristique des parchemins antiques, du vieux papier et du cuir des reliures.

— Cette fichue prophétie se trouve ici ? demanda Gundar.

— L'original est soigneusement conservé sous verre au dernier étage, confirma Zérel. Mais la traduction est consultable sur plusieurs copies. Veux-tu en lire une ?

Gundar réfléchit un instant, l'air grave, puis il secoua la tête en signe de négation. Zérel l'emmena alors sur la Place impériale pour lui faire visiter les deux temples. Puis il le conduisit jusqu'aux jardins entourant le Sanctuaire des vierges consacrées. Gundar n'écoula que d'une oreille distraite son vieil ami lui conter l'histoire des lieux, tant il était occupé à jeter des regards rapides et discrets derrière chaque massif de fleurs et au détour de chaque haie dans l'espoir d'apercevoir l'une de ces jeunes femmes ou même, pourquoi pas, la future impératrice. Malheureusement pour lui, ce fut peine perdue, et il dut se contenter du parfum des roses et des lys.

N'étant toutefois pas du genre à se résigner aussi facilement, le jeune homme tenta sa dernière chance.

— Au fait, Oncle Zol, on pourrait rencontrer la nouvelle impératrice ? demanda-t-il innocemment.

Le vieux mage le considéra un instant d'un air malicieux.

— D'abord, répondit-il, il convient de dire *future* et non *nouvelle* impératrice, car l'empire ne pourra être rétabli que si tu cesses de faire la forte tête et que tu te consacres pleinement à la noble tâche pour laquelle tu as été choisi. Et pour répondre à ta question, il est évident que nous

ne pouvons pas rencontrer cette jeune femme. Il se peut qu'il y ait ici même des espions du chevalier noir. Pour sa sécurité, elle doit donc absolument demeurer cachée et anonyme.

— Même toi, tu ne sais pas qui c'est ?

— Bien sûr ! Et je ne veux surtout pas le savoir. Si je connaissais son identité, je serais un danger pour elle.

— Tant pis, soupira Gundar, la mine déconfite.

L'Épée sacrée

Nekmeth à la main, Gundar entra seul dans la Pyramide de Vie. Le chevalier noir l'attendait près de l'Autel des Pouvoirs. Une maléfique lueur rouge émanait des orbites vides de son horrible heaume en tête de mort.

Le sinistre crissement métallique de son épée glissant lentement hors de son fourreau fit frissonner toute la salle, telle une promesse de mort, puis il s'avança vers Gundar. Le jeune homme recula instinctivement, mais la porte se referma derrière lui. Il était prisonnier ! Son cœur se mit à battre à tout rompre. Sa main se crispa sur la poignée de son arme. Mais que lui arrivait-il donc ? Il avait tant attendu ce moment pour faire justice, et, maintenant que son ennemi était là, à portée de main, il ne pensait plus qu'à fuir !

S'approchant du pas tranquille d'un chat face à une proie qui lui est acquise, le champion des dieux rebelles brandit sa sombre et effrayante épée. Le sang d'Arnella semblait encore couler sur le fil de cette horrible lame ondulée.

Gundar ne pouvait plus respirer. Une terreur sans nom lui broyait la gorge et lui écrasait la poitrine. Acculé contre la porte, il ne pouvait plus échapper au destin funeste qui l'attendait.

Le chevalier noir fit encore quelques pas et abattit sa terrible lame. Dans un geste de désespoir, Gundar leva son épée et bloqua ce puissant coup de taille. La voûte de la salle trembla en écho au violent tintement métallique des deux armes. Les lames crissèrent l'une contre l'autre dans une formidable gerbe d'étincelles.

Une intense lumière dorée se mit alors à ondoyer dans la lame de Nekmeth. Tandis que Gundar restait figé de stupéfaction devant cette mystérieuse énergie, le chevalier noir lui porta un nouveau coup. Cette fois, le jeune homme n'eut pas le temps de le contrer. L'abominable épée noire s'enfonça dans son ventre et pénétra dans ses entrailles jusqu'à la garde.

Gundar se redressa brusquement, les yeux exorbités, en reprenant une profonde et bruyante inspiration. Un joli soleil matinal éclairait déjà la chambre entre les rideaux. Le jeune homme était couvert de sueur, et ses draps étaient trempés. Son cœur cognait terriblement. Ses tempes et sa poitrine étaient sur le point d'exploser.

Tandis qu'il se passait les mains sur le ventre et le torse à la recherche d'une quelconque blessure, Ghérin entra précipitamment dans la chambre.

— Pardonnez mon intrusion, Messire Gundar, mais je vous ai entendu crier, s'excusa le jeune laquais. Que s'est-il passé ? Êtes-vous malade ?

Gundar le dévisagea un instant comme s'il voyait un fantôme.

— Ça va, je vais bien. Juste un affreux cauchemar, répondit-il en s'efforçant de prendre un ton assuré malgré une voix tremblante.

— Très bien. Je vous apporte votre repas tout de suite. Maître Zérel vous attend en bas.

Ghérin ouvrit les rideaux et quitta la chambre. Gundar se dirigea vers la grande bassine à sa disposition sur la commode pour se rafraîchir. Il enfila ensuite rapidement ses vêtements holtarâns et ceignit son front d'un bandeau rouge pour maintenir ses longs cheveux noirs. Après un dernier coup d'œil dans un miroir pour vérifier son apparence d'authentique fils du Vent, il partit rejoindre Zérel. En descendant le grand escalier quatre à quatre, il croisa le jeune laquais, qui revenait avec des fruits, du pain et du miel. D'un geste vif, il allégea son panier d'une belle pomme rouge qu'il croqua à pleines dents tout en continuant son chemin. Il la dévora avec un tel appétit qu'il ne lui restait déjà plus que le trognon quand il déboula dans le grand vestibule de la tour.

Zérel se tenait près de la grande statue centrale, dont il caressait affectueusement la belle pierre blanche.

— Ah ! Te voilà ! s'exclama-t-il.

— Bonjour, Oncle Zol, répondit Gundar d'une voix à peine audible.

Interpellé par ce ton timoré, Zérel observa un instant le jeune homme avec attention avant de le questionner :

— Que se passe-t-il ? Ne sois pas impressionné. Il ne va rien t'arriver, tu sais.

— Oh ! Je n'ai pas peur de ça. Je...

— Qu'y a-t-il, alors ? Explique-moi. Puis-je t'aider ?

— Je... J'ai fait un épouvantable cauchemar.

— Un cauchemar ? Quel genre de cauchemar ?

Gundar rapporta son horrible songe au vieux mage.

— Je comprends que tu sois perturbé, dit Zérel, le ton compatissant mais le regard préoccupé. Nous allons en parler au vénérable Madrazel. Je suis certain qu'il nous donnera une explication des plus rassurantes. C'est un mage très puissant et il est spécialiste de l'interprétation des rêves. Bien. Maintenant, allons-y. Nous sommes attendus.

Malgré les propos réconfortants de son vieil ami, ce n'est pas sans une certaine appréhension que Gundar entra dans la Pyramide de Vie.

La douce lumière diffusée par les nombreux vitraux multicolores diaphanisait le sol de marbre blanc, et d'innombrables étoiles dorées brillaient dans le bleu pastel lumineux de la voûte du plafond. Au fond de la salle, les douze sages attendaient religieusement de part et d'autre de l'Autel des Pouvoirs. Ce dernier se présentait comme un grand plateau rond posé sur une sphère. Entièrement taillé et sculpté dans un cristal très pur, il était d'une transparence parfaite contrastant avec la noirceur et l'opacité absolues du roc massif qui l'écrasait.

Gundar et Zérel s'avancèrent à pas mesurés sous les regards curieux et attentifs de l'assistance, composée de notables et de religieux ainsi que d'un groupe de jeunes filles et de jeunes femmes, dont la plupart étaient vêtues de tuniques ou de robes blanches.

Le cœur du jeune homme accéléra brutalement. Passer cette épreuve stupide, c'était une chose. Se retrouver là, dans ce lieu sacré, et devant

toute cette assemblée et tous ces regards braqués sur lui, c'en était une autre !

— Qui sont ces femmes, là, à gauche ? chuchota-t-il timidement à l'oreille de Zérel.

— Je pense que tu l'as déjà deviné, répondit le vieux mage avec un regard malicieux. Ce sont les vierges consacrées. Et celles qui portent des tuniques bleu clair sont des gardiennes impériales.

— Des gardiennes impériales ?

— Ce sont de jeunes vierges qui ont choisi de consacrer leur vie à la protection de l'impératrice. Elles sont sa garde d'élite. En plus de l'enseignement classique du Sanctuaire, elles reçoivent une instruction très complète dans les arts martiaux.

Gundar resta sans voix. Comment une femme pouvait-elle aller se battre ? Sans quitter des yeux ces combattantes, il continua d'avancer jusqu'au vénérable Anhzél. Le vieux sage à la barbe tressée l'attendait à une dizaine de pas devant l'Autel.

— Sois le bienvenu, jeune Gundar. Suis-moi, je te prie, dit-il.

Hésitant, le jeune homme se retourna vers son vieil ami. Ce dernier hocha discrètement la tête en signe d'approbation. Gundar suivit donc le vénérable Anhzél jusqu'à une longue table en bois, à côté de l'Autel, sur laquelle étaient disposées une dizaine d'épées assez variées. Le vieil homme se tourna alors vers l'assemblée.

— Nobles représentants du peuple d'Ezeldrîn, je vous présente le jeune Gundar, annonça-t-il d'une voix forte résonnant puissamment dans toute la salle. Selon Maître Zérel, conseiller de Sa Divine Majesté Ellora, ce jeune homme est l'Élu qui doit rétablir notre empire. Sachez que ce point de vue n'est pas celui du Grand Conseil. Cependant, l'oracle de Khtar partage l'avis de Maître Zérel.

Un murmure parcourut la foule. Les propos de l'oracle de Khtar étaient considérés comme la parole des dieux.

— Silence ! tonna le vénérable Anhzél. Le Grand Conseil s'est donc prononcé en faveur de l'épreuve de l'Épée sacrée, par laquelle notre tout-puissant seigneur Sen-Kemeth nous révélera son choix.

Sur ces mots, son regard sévère imposa un silence religieux dans la salle, puis il se tourna vers Gundar.

— Voici dix épées, dit-il en tendant un doigt tordu vers les armes alignées sur la table. L'une d'elle est Nekmeth, l'Épée sacrée de notre grand seigneur de la Vie. Elle seule peut détruire ce roc noir et libérer l'Autel des Pouvoirs. Mais elle ne délivrera sa puissance qu'entre les mains de l'Élu. Je te laisse faire ton choix et procéder.

Gundar regarda le vénérable Anhzal s'éloigner de l'Autel avec ses pairs, puis il commença à examiner les lames à sa disposition. Il s'arrêta d'abord sur une grande épée à deux mains qui lui semblait particulièrement crédible pour tenter de briser un roc, même s'il doutait fortement que cela fût possible. Mais, au moment de la prendre, il se ravisa. Et si ce roc n'était pas aussi solide qu'il en avait l'air ? Et si cette épée pouvait le fendre ? Tout le monde le considérerait comme l'Élu, et il ne pourrait plus accomplir sa vengeance comme il l'entendait. Hors de question !

Le jeune homme continua donc d'avancer le long de la table. Il inspecta deux autres lames d'un air peu convaincu avant de remarquer une épée assez fine, élégante et acérée. Séduit par son apparence, il la prit en main pour évaluer sa légèreté et sa maniabilité par quelques moulinets adroitement exécutés. Le murmure qui se propagea alors dans toute l'assistance l'interpella. Tout le monde devait trouver cette arme ridicule pour s'attaquer à un tel roc. Considérant de nouveau la lame avec attention, il en eut la certitude : au contact de ce bloc, elle ne pourrait que se briser en mille morceaux. C'était donc celle-là qu'il lui fallait !

Gundar se dirigea d'un pas décidé vers l'Autel tout en jetant machinalement un dernier coup d'œil au groupe des jeunes vierges. Soudain, il s'arrêta net, le regard capté par deux superbes yeux en amande, brillants comme des saphirs, où l'azur intense et lumineux du ciel se mêlait au bleu sombre et profond de l'océan. Bordés de longs cils soyeux, ces bijoux illuminaient le visage délicieux d'une jeune femme incroyablement belle. Son joli nez fin et ses lèvres incarnates semblaient avoir été dessinés et ciselés par la main d'un dieu. Son adorable minois au teint doux et frais rayonnait de vie, et sa grâce exquise n'avait d'égale que la

splendeur dorée de ses cheveux soyeux, dont les longues ondulations de soleil lui flattaient les joues et lui caressaient les épaules et la poitrine.

Le souffle coupé, Gundar était littéralement ensorcelé par le discret sourire enchanteur qu'esquissaient le regard radieux et les lèvres sensuelles de la jeune femme. Oubliant l'assemblée, qui l'observait avec impatience, il restait figé et ne pouvait plus la quitter des yeux, si bien que la belle dut lui rappeler son devoir en braquant son regard de manière explicite vers l'Autel des Pouvoirs.

Reprenant une profonde inspiration comme s'il remontait du fond de l'océan, Gundar se ressaisit. Après une dernière hésitation, il s'élança vers l'Autel en brandissant son épée. Mais, au moment de frapper, une affreuse pensée le stoppa encore une fois, provoquant ainsi un nouveau frémissement dans l'assistance. Avec cette épée légère, il était certain d'échouer lamentablement. Certes, c'était là son objectif, mais il allait aussi se couvrir de ridicule devant cette princesse. Ni son honneur ni sa fierté ne pouvaient tolérer une telle honte !

Les souvenirs de sa douce Arnella s'imposèrent cependant bien vite dans son esprit en ébullition. Pas question de renoncer à sa vengeance et à la justice ! Jamais ! Il devait donc suivre son intuition et échouer à cette épreuve.

Résolu, Gundar empoigna fermement son arme à deux mains et la leva bien haut. Fermant les yeux et tournant la tête pour éviter les éclats de la lame, il l'abattit violemment sur le roc, comme pour achever un animal blessé. Ayant mis toute sa force et toute sa conviction dans son geste, quelle ne fut pas sa surprise de ne ressentir ni le moindre choc ni la moindre résistance !

Tandis qu'un hoquet de stupéfaction secouait toute la salle, le jeune homme releva prudemment les paupières. L'épée s'était enfoncée dans la pierre noire jusqu'à la garde, sans le moindre bruit ! Abasourdi, il lâcha son arme et recula d'un pas. Il resta ainsi un instant, les bras ballants et le regard incrédule, puis il s'avança et martela le roc avec ses poings en plusieurs endroits. La douleur qui retentit dans ses doigts lui apporta la

preuve incontestable de la solidité de cette maudite roche. Il fit de nouveau quelques pas en arrière et resta planté devant l'Autel, observant cette épée avec la consternation la plus totale.

La garde et la poignée de l'arme commencèrent alors à émettre une étrange lueur dorée. À son tour, Gundar laissa échapper un hoquet. Cette épée brillait exactement comme celle de son cauchemar ! Cette mystérieuse lumière s'amplifia rapidement en se diffusant dans le gros bloc de pierre. La roche elle-même devint entièrement translucide et lumineuse. On pouvait même voir la lame rayonner intensément à l'intérieur. Au bout de quelques instants, un bruit sourd se mit à résonner dans l'air. D'abord simple ronronnement, il se renforça progressivement pour se muer en un puissant bourdonnement faisant vibrer toute la salle, du sol jusqu'au sommet de la voûte. Ce grondement grave continua ainsi pendant une dizaine de secondes, puis un éclair aveuglant jaillit de l'arme, et une explosion assourdissante ébranla toute la Pyramide.

Le calme revenu, Gundar rouvrit lentement les yeux. L'épée était intacte, posée sur l'Autel des Pouvoirs. Celui-ci était impeccable, comme s'il venait d'être fraîchement taillé et poli ! Du sinistre roc noir, il ne restait plus qu'un nuage de fines poussières phosphorescentes s'évanouissant dans l'air avant de toucher le sol.

Le vénérable Gheldérin s'avança jusqu'à l'Autel et prit l'épée. Il se plaça face à Gundar et tendit ses bras pour lui présenter l'arme, posée à plat sur ses mains aux longs doigts maigres et déformés par le temps.

— Jeune Gundar, déclara-t-il d'une voix puissante pour être entendu de tous, ce sixième Kemeth-Rel de la Vie est un jour sacré entre tous. Par cette épreuve, notre tout-puissant Sen-Kemeth vient de te désigner aux yeux du monde comme notre sauveur. Je te remets donc Nekmeth, l'Épée sacrée de notre grand seigneur de la Vie. Elle te revient de plein droit. Qu'elle t'accompagne et te protège pour terrasser les ennemis de la Vie et de l'empire !

Ovationné par toute l'assemblée, le jeune homme prit l'Épée machinalement, sans vraiment réaliser la signification et la portée de cet événement. Tandis qu'il restait sans réaction, décontenancé par l'incroyable prodige qu'il venait d'accomplir bien malgré lui, le vénérable Anhzel

s'avança à son tour pour lui remettre le fourreau de l'arme. Si Nekmeth était d'apparence simple et sobre, son fourreau était impressionnant. Tout en or, il était finement travaillé et décoré de gravures et d'inscriptions en ancien eldrin. Gundar restant toujours figé de stupéfaction et de perplexité devant la lame de l'Épée sacrée, le vieux sage à la barbe tressée le lui attacha lui-même à la ceinture avant de s'adresser à l'assistance.

— L'épreuve est terminée. Je vous prie de quitter ces lieux saints sans délai, ordonna-t-il.

En sortant, le vénérable Madrazel félicita et remercia Zérel pour sa clairvoyance et son audace. Il est vrai qu'il fallait une certaine témérité pour aller à l'encontre du Grand Conseil.

— C'est plutôt à moi de vous remercier, répondit le vieux mage avec déférence. Sans vous, je ne serais sans doute pas parvenu à convaincre vos pairs de faire passer l'épreuve à Gundar.

— Pas de fausse modestie, mon cher Zérel, rétorqua le sage dodu avec une expression malicieuse. Vous avez bien préparé votre coup.

Le vieil homme esquissa un discret sourire satisfait dans sa barbe.

— Dites-moi, Vénérable Madrazel : pourriez-vous m'éclairer sur une question sans doute sans gravité mais qui me préoccupe ? reprit-il.

— Bien entendu, si cela est dans mes compétences.

Le vieux mage raconta le cauchemar de Gundar en donnant tous les détails que le jeune homme lui avait communiqués. Le vénérable Madrazel s'accorda quelques secondes de réflexion.

— Maître Zérel, ce songe annonçait l'événement que nous venons de vivre à l'instant et qui va changer le destin du Premier Monde, expliqua-t-il. Mais attention : ce cauchemar nous donne aussi un avertissement ! Le jeune Gundar est encore bien trop sous l'emprise de ses émotions. Sa foi en notre tout-puissant seigneur Sen-Kemeth doit être plus forte, s'il veut triompher.

— J'entends ce que vous dites, répondit Zérel en fronçant le sourcil. Merci pour votre interprétation et votre conseil, Vénérable Madrazel. À présent, je vais rejoindre mon jeune protégé. Je le sens un peu... perdu.

— Très bonne idée, Maître Zérel. Nous venons de trouver l'Élu que nous attendons depuis si longtemps. Il serait vraiment regrettable de l'égarer aussitôt, ironisa le sage dodu. Mais dépêchez-vous. Je ne pense pas que le vénérable Anhzal sera heureux de trouver quelqu'un dans les parages de la Pyramide de Vie lorsqu'il fermera la porte dans quelques instants.

Peu désireux d'affronter le vieux sage à la barbe tressée, Zérel s'empressa d'emmener Gundar se reposer au calme des jardins du Sanctuaire. Le jeune homme restait silencieux, mais, soudain, il apostropha son vieil ami avec rudesse :

— Pourquoi tu as fait ça ?

— Fait quoi ? s'étonna Zérel.

— C'est bien toi qui as détruit ce roc, n'est-ce pas ? Tu as utilisé ta magie pour me faire passer pour l'Élu !

Une grimace horrifiée tordit le visage du vieux mage.

— Certes, non ! Jamais je n'aurais fait une chose pareille ! Utiliser la magie dans ce lieu saint eût été un blasphème des plus affreux.

— Tu veux dire que tu n'as rien fait ?

— Absolument ! C'est l'Épée qui a détruit ce roc. Et uniquement parce que c'est toi qui la tenais.

— Ce... Cela veut donc dire que...

— Que tu es l'Élu.

Gundar se perdit dans ses pensées pendant quelques instants, le regard vague, puis il se ressaisit.

— Comment ce roc noir est-il arrivé sur l'Autel ? demanda-t-il plus calmement.

— Kalandraj est un mage très puissant. Il est passé maître dans l'art de la transmutation des éléments. Lors de la bataille qui mit fin à l'empire, il voulut détruire l'Autel sacré. Comme celui-ci résistait à tous ses sorts, il transforma en pierre l'air de la salle et le condensa en un bloc qu'il projeta sur l'Autel pour tenter de le briser. Fort heureusement, grâce à notre tout-puissant seigneur Sen-Kemeth, sa tentative fut un échec.

— Que va-t-il se passer, maintenant ? Oncle Zol, poursuivit Gundar, l'air résigné.

— Que crois-tu qu'il va se passer ?

— On va m'obliger à faire tout ce que prédit la prophétie.

— Et alors ?

— Je ne pourrai plus venger mon père et Arnella !

— Justement, si ! Que dit la prophétie des Sept Pouvoirs ?

— Tu le sais mieux que moi, je crois...

— La prophétie nous annonce que l'Élu vaincra le champion des dieux rebelles. Accomplir ta vengeance et réaliser la prophétie ne font qu'un ! Et tu auras le soutien de tous ceux qui croient en l'Élu.

Gundar poussa un long soupir.

— Est-ce que tu vas m'accompagner ? demanda-t-il.

— Bien sûr ! Souviens-toi que je suis ton protecteur.

— Et quand partons-nous ?

— Que comptes-tu faire exactement ? s'inquiéta le vieux mage.

— Aller pourfendre ce chevalier noir, pardi !

— Écoute-moi bien, Gundar. Notre ennemi a les pouvoirs d'un dieu et il possède trois Pierres de Pouvoirs, qu'il a peut-être déjà appris à maîtriser. Ce n'est pas un adversaire ordinaire. Nous devons absolument récupérer les trois autres Pierres avant lui. Ensuite seulement, nous irons le tuer et nous reprendrons celles qu'il a volées.

— Pourquoi courir après ces Pierres ?

— Elles nous sont indispensables pour rétablir l'empire. La future impératrice devra être en possession des Pierres de Pouvoirs lorsque Sa Divine Majesté Ellora lui transmettra le Pouvoir de Vie.

— Si c'est ainsi, pars donc chercher ces cailloux et laisse-moi m'occuper du chevalier noir !

— Je ne peux pas récupérer ces Pierres seul. J'ai besoin de ton aide autant que tu as besoin de la mienne pour te faire justice.

Gundar réfléchit un moment.

— Que dois-je faire, alors ? finit-il par demander, la voix morne.

— Je suis heureux que tu reviennes à la raison et que tu acceptes mes conseils, déclara Zérel avec un sourire paternel. J'ai quelques questions à régler avec le Grand Conseil. C'est l'histoire de deux ou trois jours. Ensuite, nous partirons pour Osgarenn. Je dois mettre au point un plan d'actions avec le roi Malazar. En attendant notre départ, accorde-toi donc un peu de bon temps et de détente. Après, je ne sais pas quand nous connaissons le repos. Retrouve-moi à la taverne du Cheval blanc aux environs de midi.

Tandis que le vieux mage s'en retournait à la Maison impériale, Gundar continua de déambuler comme une âme en peine dans les allées des jardins. Il se laissa enivrer par le parfum des lys et des roses, puis il s'assit sur un banc, à l'ombre d'un chêne centenaire et ferma les yeux pour profiter pleinement de la caresse de la brise légère sur son visage et dans ses cheveux. Cette sensation lui rappelait la douceur du vent de la steppe au début de la saison de l'Eau.

Alors que son esprit s'apaisait et que ses muscles se détendaient, il eut soudain l'impression d'être observé. Il se leva d'un bond et se retourna en portant instinctivement la main à sa nouvelle épée.

Appuyée contre le tronc de l'arbre, la jeune femme qui l'avait ensorcelé dans la Pyramide de Vie lui adressa un ravissant sourire. Les courbes délicieuses de son corps se dessinaient sensuellement sous le drapé fluide de sa belle tunique en satin bleu pâle, et une fine ceinture de corde rehaussée de fils d'or soulignait sa taille avec grâce. À son cou, un joli pendentif en or en forme de goutte d'eau se glissait dans l'échancrure de sa tunique pour se nicher dans le creux de sa poitrine. Une délicate chaînette d'or s'enroulait autour de son poignet, et les fines lanières de cuir de ses sandales lui enlaçaient la cheville et le bas de la jambe en s'entrecroisant avec élégance.

Gundar ne savait plus que dire ni que faire, et encore moins où poser le regard, tant cette jeune femme était belle jusqu'au bout des doigts.

— Bonjour, Messire Gundar, dit-elle d'une voix douce.

— B... bon... bonjour.

— Ainsi, vous êtes l'Élu...

— Oui, il paraît. Enfin... c'est ce qu'a décrété le Grand Conseil.

— Non. C'est ce que notre seigneur Sen-Kemeth nous a annoncé par son Épée. Et figurez-vous, Messire Gundar, que c'est aujourd'hui mon anniversaire. Vous ne pouviez me faire plus merveilleux cadeau pour mes vingt ans.

— Vous... Vous avez vingt ans aujourd'hui ? Moi aussi. Euh... Mais pas aujourd'hui.

La jeune femme esquissa un charmant sourire amusé.

— Ne seriez-vous pas d'origine holtarâne ? poursuivit-elle.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Vos cheveux et vos yeux noirs. Et vos vêtements, bien sûr.

— Mon père était chef d'un clan du sud. Mais ma mère est Arkolène. Et vous ? Vous êtes...

— Oh ! Pardon ! s'excusa la jeune femme, l'air faussement ingénue. Je manque à tous mes devoirs. Je ne me suis même pas présentée ! Je m'appelle Almira.

La mélodie de ce nom résonna aux oreilles de Gundar comme un chant de rossignol dans un jardin de fleurs.

— C'est vraiment très joli, commenta-t-il.

— Merci.

— Vous êtes une vierge consacrée, n'est-ce pas ?

— Je suis une gardienne impériale. Il y a quelques années, j'ai fait le vœu de protéger l'impératrice.

— Quoi ! Une gardienne impériale ? Comment est-ce possible ?

— Que voulez-vous dire ? s'étonna Almira.

— Eh bien... une... une femme ne peut pas se battre, voyons !

Le ton du jeune homme était bien plus autoritaire qu'il ne l'aurait voulu.

— Tiens donc ! Et pourquoi cela ?

— Parce que... Parce qu'une femme ne fait pas la guerre, c'est tout !

— Soit, conclut Almira avec un petit air pincé. Excusez-moi, Messire Gundar, mais il est l'heure pour moi de rentrer au Sanctuaire.

— Oh ! Pardon ! Je... Je vous ai offensée, bredouilla Gundar, tout penaud.

— Pour être franche... oui ! Mais ce n'est pas pour cette raison que je dois vous laisser. J'aurais bien aimé poursuivre cette intéressante conversation, mais je dois vraiment y aller. Au revoir, et... peut-être à bientôt.

— Je serais très heureux de vous revoir, croyez-le bien, mais je pars dans quelques jours avec Maître Zérel et je ne crois pas que vous me reverrez avant longtemps.

— Sait-on jamais...

Gundar regarda la jeune femme s'éloigner. Son cœur cognait dans sa poitrine comme s'il voulait s'en échapper pour la suivre. Il éprouvait soudain un sentiment de légèreté et d'insouciance qu'il n'avait pas connu depuis bien longtemps. C'était si bon et si puissant ! C'était à la fois apaisant et incroyablement excitant. C'était presque comme la sensation de la petite main d'Arnella dans la sienne...

À cette pensée, les battements de son cœur s'amplifièrent encore et se muèrent en violentes palpitations lui poignardant la poitrine. Une main invisible lui saisit brutalement la gorge, et une insupportable douleur envahit son âme.

Le jeune homme erra ainsi un moment dans les jardins, les yeux noyés de chagrin, puis il alla s'asseoir de nouveau sur un banc. Après quelques profondes respirations, il posa Nekmeth sur ses genoux et examina attentivement les inscriptions gravées sur le fourreau. Qu'était-il donc écrit sur cette arme ? Sa victoire et sa vengeance étaient-elles dans ces mots mystérieux qu'il ne comprenait pas ? Cette arme avait-elle réellement des pouvoirs divins qui lui permettraient, un jour prochain, de faire justice ? Ne pouvant accorder foi à ce genre de choses, Gundar sortit lentement la lame et la caressa du bout des doigts. Le contact de l'acier fit de nouveau affluer sa rage dans ses veines. Si la puissance magique de cette épée n'était peut-être qu'une folle croyance, le tranchant du métal

était, lui, bien réel, et c'est lui qui décrocherait à coup sûr la tête de mort de ce maudit chevalier noir !

La fille de la Terre

La belle journée chaude et ensoleillée qui s'annonçait mettait Gundar d'humeur joyeuse. Ayant retrouvé sa sempiternelle robe grise, Zérel l'attendait à la porte de la cité, en compagnie de Ghérin. Le jeune laquais était venu s'assurer que leurs montures étaient prêtes, et que tous leurs effets personnels et des provisions suffisantes avaient été chargés sur un cheval de bât robuste et endurant.

— Alors, mon ami, es-tu prêt pour la route ? dit le vieux mage, un sourire paternel éclairant sa barbe blanche.

— Tout à fait, affirma Gundar avec assurance.

— Parfait !

Zérel l'observa un instant avant de solliciter la permission de lui emprunter l'Épée sacrée.

— Pourquoi donc ? s'étonna Gundar.

— Ce fourreau d'or ne me paraît pas très indiqué pour voyager sans attirer l'attention.

Le jeune homme détacha Nekmeth de sa ceinture et la tendit à son vieil ami. Zérel la prit religieusement et inclina la tête devant l'arme avec un profond respect avant de fermer les yeux. Il se concentra quelques secondes, puis il rouvrit les yeux et passa lentement la main au-dessus de l'Épée sacrée, de la garde jusqu'à l'extrémité. Le fourreau disparut au fur et à mesure dans un fourmillement d'étincelles blanches sous les doigts noueux du vieux mage, puis un nouveau fourreau des plus ordinaires réapparut progressivement de la même manière quand sa main remonta vers le pommeau.

— Qu'avez-vous fait, Maître Zérel ! s'affola Ghérin, horrifié.

— Rassure-toi, mon brave, dit Zérel en riant. Le fourreau est intact. J'ai simplement modifié son apparence.

— Ce n'est pas possible..., marmonna Gundar en reprenant son arme.

Le vieux mage regarda d'un œil amusé son jeune ami examiner le fourreau sous toutes les coutures, le caressant et le palpant sur toute sa longueur à la recherche de ses gravures dorées.

— Ne perds pas ton temps, lui conseilla Zérel. Ce sortilège est puissant, et je te garantis que personne ne pourra rien y voir.

Le jeune homme lui jeta un regard incrédule, puis il remit son arme à sa ceinture, prit son cheval par la longe et se mit en route. Zérel lui emboîta le pas, non sans avoir poliment salué le pauvre Ghérin, qui semblait avoir les plus grandes peines, lui aussi, à digérer cet enchantement.

Une fois la porte de la ville franchie, les deux hommes se mirent en selle. À environ deux cents pas, un cavalier semblait les attendre. Gundar plissa les yeux pour essayer de l'identifier. En vain. Le cavalier était juste dans l'axe du soleil, encore assez bas sur l'horizon.

— Qui c'est ? Qu'est-ce qu'il nous veut ? s'enquit le jeune homme.

— C'est notre escorte, répondit laconiquement Zérel, la mine renfrognée.

— Notre escorte ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Le Grand Conseil a jugé bon que nous soyons accompagnés dans notre quête.

— Jusqu'à Osgarenn ?

— Et bien au-delà, mon cher ami, soupira le vieil homme.

— Tu veux dire... partout où nous allons nous rendre ? Mais c'est ridicule ! Et que pouvons-nous faire d'une escorte d'un seul cavalier ? Et d'ailleurs...

— On ne m'a pas laissé le choix, coupa Zérel. Cela ne me réjouit pas plus que toi, mais il faudra faire avec.

Gundar se tut et continua d'avancer avec le vieux mage. Soudain, le cavalier vint à leur rencontre au galop et stoppa son bel étalon alezan à

quelques pas. Le jeune homme écarquilla les yeux et ouvrit la bouche sans pouvoir sortir un son. Cette fameuse escorte n'était autre que la belle Almira ! Elle avait attaché ses longs cheveux de soleil en arrière, laissant juste deux jolies mèches soyeuses lui caresser les joues. Une courte tunique de cuir noir épousait ses courbes gracieuses et soulignait sensuellement le galbe de sa poitrine. Elle avait troqué ses sandales légères contre de grandes bottes de cavalière et s'était équipée de gantelets d'archer.

— Bien le bonjour, Messires ! dit-elle avec un grand sourire et une rapide révérence. Permettez-moi de me joindre à vous pour vous accompagner dans votre périple.

Si Gundar restait muet et la lèvre pendante devant cette guerrière resplendissante dans la lumière dorée du soleil matinal, Zérel, lui, ne prit pas la peine de cacher son vif mécontentement.

— Je crois que nous n'avons pas le choix ! répliqua-t-il sèchement. Je me plie donc à la volonté du Grand Conseil, mais sachez que je n'approuve pas du tout cette décision. Notre voyage risque fort d'être tourmenté et dangereux.

— C'est bien pour cela qu'il vous faut une escorte. Mais j'ai bien entendu votre désapprobation, Maître Zérel.

Tandis que le vieux mage se contentait de balayer cette remarque d'un revers de main agrémenté d'un long soupir, Gundar se ressaisit et se raidit sur sa monture.

— Et... c'est vous toute seule qui devez nous protéger, c'est bien cela ? demanda-t-il sur un ton sarcastique.

— C'est exact, Messire Gundar, affirma la cavalière, avec assurance.

Le jeune homme se tourna vers Zérel, le regard dur.

— Je refuse de continuer cette quête dans ces conditions, déclara-t-il solennellement.

— Qu'est-ce que cela signifie ? grinça le vieux mage.

— Comment pouvons-nous nous occuper de nos ennemis si nous devons secourir une femme à la moindre rixe ? Elle va nous faire perdre un temps précieux et peut-être même nous mettre en danger.

— Ça suffit ! tonna Zérel. Les choses sont ainsi, et si tu commences à faire la mauvaise tête dès maintenant, autant te livrer tout de suite pieds et poings liés au chevalier noir !

Sur ces mots, il talonna vivement sa monture. Cette admonestation inattendue laissa Gundar sans voix. Mais le jeune homme n'en était pas moins furieux. Se faire gronder ainsi, comme un vilain garnement, devant Almira ! Voilà qui était parfaitement humiliant et totalement inacceptable ! Sa vexation était telle que, durant les deux jours qui suivirent, il ne prononça pratiquement aucune parole et n'adressa pas le moindre regard à son vieil ami. Ce n'est qu'au terme d'un troisième jour de bouderie que la magie apaisante de la forêt de Hortenn lui fit retrouver de meilleures dispositions.

Alors qu'ils chevauchaient à l'ombre des hautes frondaisons séculaires qui leur procuraient une fraîcheur agréable malgré le temps chaud de la saison, Gundar amena sa monture à la hauteur de l'étalon alezan.

— Vous savez vous servir de ce bel instrument ? demanda-t-il en désignant du regard l'arc long attaché au flanc droit de l'animal.

— C'est ma spécialité, répondit Almira en relevant fièrement le museau. Et je suis également très habile avec ceci, ajouta-t-elle en posant la main sur le stylet et le poignard à sa ceinture.

— Je vois. Pourquoi devenir gardienne impériale ? Il n'y a plus d'empire...

— Parce que vous êtes là pour le rétablir.

— Mais vous avez fait ce choix bien avant que le soi-disant Élu que je suis ne soit désigné. Cet événement tant attendu aurait très bien pu se produire dans des années ou même des siècles. Ou même jamais...

— C'est cela, la foi, Messire Gundar. Croyez-moi, une nouvelle impératrice régnera bientôt sur le Premier Monde. Grâce à vous.

— Si vous le dites...

— Et puis, même si ma mission, pour le moment, est de vous escorter dans cette quête, je dois aussi protéger Sa Divine Majesté Ellora. Elle est toujours notre impératrice.

— L'impératrice Ell...

— Il convient de dire « Sa Divine Majesté Ellora ».

— *Sa Divine Majesté Ellora* est à Ezeldrîn ?

— Elle doit se cacher. Je ne peux donc pas vous dire où elle se trouve. Des espions du chevalier noir pourraient attenter à sa vie.

Gundar se dressa sur ses étriers et regarda attentivement tout autour de lui.

— Brrr ! Tous ces espions camouflés en arbres... Ça me donne la chair de poule ! conclut-il avec un sourire ironique.

Tandis qu'Almira se raidissait avec un petit air pincé, Zérel suggéra d'établir le campement. La journée touchait à sa fin, et l'endroit semblait plutôt accueillant. Le sous-bois était bien dégagé, le sol était propre et sec, et le tronc d'un des géants qui les entouraient présentait une large cavité qui ferait un excellent abri pour la nuit.

Gundar et Almira déchargèrent les chevaux et les firent manger, puis le jeune homme alla s'asseoir contre un formidable tronc. Il pensait bien s'accorder un peu de repos avant le repas, mais, au bout de quelques instants, il eut la sensation d'un mouvement derrière son cou. Il tourna machinalement la tête sur sa gauche. Un frisson d'effroi lui descendit le long de l'épine dorsale et lui bloqua la respiration. Deux grands yeux de chat d'un jaune-orangé flamboyant le fixaient intensément ! Il sursauta et voulut bondir pour s'enfuir, mais Zérel l'arrêta juste à temps :

— Ne bouge plus, Gundar ! cria-t-il. Ne fais plus le moindre geste et ne tourne surtout pas la tête.

Le jeune homme se figea aussitôt et tourna lentement les yeux vers la droite aussi loin qu'il le put. Une main fine et féminine mais aussi sombre et granuleuse que l'écorce de l'arbre dardait vers son index vers son visage. Un index armé d'une longue griffe noire acérée, brillante comme de l'acier poli !

— Ne bouge pas, insista Zérel. Cette griffe est venimeuse et peut te tuer en un instant. Cette créature est une gaïade, une fille de la Terre.

— Hein ? Qu'est-ce que c'est qu'ça ? glapit Gundar, terrifié. Et vous, Almira ? Qu'est-ce que vous attendez ? Sortez-moi de là ! Vous êtes là pou... arrgh !

Le jeune homme s'étrangla en sentant la griffe noire de la créature lui caresser doucement la joue en guise d'avertissement.

— Ne vous affolez pas, Messire Gundar. C'est juste une nouvelle recrue pour votre escorte, répondit sereinement Almira avec un soupçon de moquerie sur le bord des lèvres.

— Quoi ! s'exclama Zérel. Que voulez-vous dire ?

— Voyons, Maître Zérel, dit la jeune femme sur un ton un peu condescendant, vous connaissez la prophétie des Sept Pouvoirs, n'est-ce pas ? N'est-il pas écrit : « C'est ensuite à l'ombre des siècles de paix et de sagesse que le grand seigneur de la Vie fera connaître à l'Élu la fille de la Terre qu'il aura choisie pour le soutenir dans les épreuves qu'il aura à traverser. » ?

— L'ombre des siècles de... fille de la Terre..., marmonna le vieil homme, l'air pensif. Mais bien sûr ! Vous avez raison ! C'est évident !

— Je ne voudrais surtout pas vous déranger, mais peut-être pourriez-vous *enfin* faire quelque chose ! grogna Gundar en gardant les mâchoires serrées pour éviter tout contact avec cette griffe mortelle qui le menaçait toujours.

— Oh ! mais bien sûr, mon ami ! s'excusa Zérel.

Le vieux mage s'avança et s'inclina longuement devant la gäïade.

— Noble fille de la Terre, dit-il d'une voix empreinte d'un profond respect, pardonne-nous pour notre intrusion sur ton domaine. Nous sommes ici en paix. Je te prie humblement d'avoir la bonté de libérer mon jeune ami. Il est l'Élu que nous attendions tous et il ne te veut aucun mal.

La créature jeta un dernier regard de feu au pauvre Gundar, puis elle releva doucement sa main d'écorce et l'ouvrit en signe de paix. Le jeune homme bondit hors de portée, telle une gazelle qu'un léopard vient de relâcher. Tandis qu'il dégainait son épée, la gäïade s'approcha lentement de lui. Elle avait l'allure d'une jeune femme et la démarche féline, mais son corps et son visage étaient entièrement recouverts de l'écorce noire et rugueuse de l'arbre.

— N'avance plus ! cria Gundar, effrayé, en la menaçant de son arme.

Ignorant son injonction, la gaïade fit encore deux pas et appuya le creux de ses seins contre la pointe de Nekmeth avant d'offrir au jeune homme un splendide sourire d'une blancheur éclatante. Ses intentions semblaient pacifiques, mais ses longs crocs brillants étaient à donner la chair de poule.

Gundar se raidit davantage et sa main se mit à trembler. Craignant un geste malheureux de sa part, Zérel posa doucement la main sur son bras. La créature s'adressa alors à eux dans une langue étrange et musicale. D'une sonorité cristalline, ses paroles jouaient une mélodie où des chants d'oiseaux se mêlaient harmonieusement au clapotis de l'eau et au bruissement du vent dans les arbres.

En réponse au regard désespéré de son jeune ami, Zérel s'empressa de traduire ces énigmatiques propos :

— Cette charmante fille de la Terre te fait savoir qu'elle se nomme Saranys et qu'elle se met à ton service, selon la volonté du tout-puissant Sen-Kemeth. Si tu ne la trouves pas digne de te servir ou si tu ne lui fais pas confiance, il te suffit de pousser sur ta lame. Elle acceptera son sort et ne se soustraira point à son destin.

— Qu'... Qu'est-ce... Qu'est-ce que ça veut dire ? bredouilla Gundar en baissant lentement son épée.

— Ça veut dire que Saranys est notre alliée et qu'elle nous aidera dans notre quête, comme je viens de vous le dire, expliqua Almira en se plaçant aux côtés de la fille de la Terre.

L'assurance de la gardienne impériale et son sourire réconfortant achevèrent d'apaiser Gundar. Il remit son épée au fourreau et partit s'asseoir sur un gros tronc mort à une dizaine de pas, les jambes encore flageolantes.

Tandis que Saranys allait prendre soin des chevaux, Zérel et Almira rejoignirent leur compagnon désemparé.

— Voilà une alliée que j'accepte de bon cœur, dit Zérel.

— Quoi ? s'étrangla Gundar. Ne me dis pas que nous allons nous balader partout avec ça !

— Oh que si ! Elle nous sera d'une aide inestimable.

— Mais... elle a voulu me tuer !

— Si elle l'avait vraiment voulu, tu serais déjà raide comme ce tronc, lui rétorqua Zérel en tapotant du plat de la main leur siège de bois massif.

— Et puis, remettons les choses à leur juste place, intervint Almira. Vous vous êtes assis sur elle, Messire Gundar...

— Forcément ! Avec sa peau d'écorce, je ne l'ai pas vue ! D'ailleurs, Oncle Zol, toi qui veux voyager sans attirer l'attention, dis-moi comment tu comptes passer inaperçu avec un arbre ambulante collé à nos bottes.

— Ne sous-estime surtout pas les capacités d'une gäiade, rétorqua Zérel. Tiens ! Regarde-la !

Sarany venait de changer l'écorce noire de sa peau en un pelage ras de couleur fauve, et les longues griffes de ses doigts étaient maintenant d'un beau gris perle.

— Qu'est-ce donc que cet artifice ? Encore de la magie, c'est ça ? s'exclama Gundar en écarquillant les yeux.

— Que non point. Les gäiades sont les filles de la Terre. Notre tout-puissant seigneur Sen-Kemeth les a enfantées il y a bien longtemps pour rendre hommage à son frère Sen-Balkar. Le grand seigneur de la Vie les a créées pour vivre en harmonie avec la Terre, la nature et tous les êtres vivants. Parmi leurs innombrables dons, elles peuvent prendre n'importe quelle apparence selon leurs désirs.

Illustrant les propos du vieil homme, Sarany donna à ses prunelles une jolie teinte vert d'eau lumineuse et revêtit une livrée brillante de fines écailles argentées, dorées et irisées, tel un poisson d'eau vive.

Les yeux de Gundar s'agrandirent encore. Le jeune homme avait le souffle coupé et ne savait plus que penser. Ne lui laissant guère le temps de se ressaisir, la fille de la Terre se métamorphosa de nouveau. Ses grands yeux de félin devinrent vermeils, ses bras se parèrent de motifs multicolores et veloutés comme les ailes d'un papillon, et une herbe fine et rase recouvrit de son vert tendre le reste de son corps et son visage.

— Mais comment est-ce possible ? marmonna Gundar, la voix étouffée.

— L'enseignement que tu as reçu de ta mère, et de moi-même d'ailleurs, était basé sur la logique, la connaissance et la morale, dit Zérel d'une voix douce et calme. Mais ne te méprends pas. La réalité du monde ne s'arrête pas à ces considérations, et je suis certain que Loria s'émerveillerait sincèrement de tout cela. Sa foi est profonde, tu sais.

— Tu crois vraiment, Oncle Zol ?

Le jeune homme semblait perdu.

— J'en suis absolument sûr ! assura le vieux mage avec un large sourire. Bien. Le soir tombe et il est grand temps que j'aie m'occuper du repas.

Tandis que Zérel partait allumer le feu, Almira proposa à Gundar de l'aider à aménager la cavité de l'énorme tronc pour qu'ils puissent y passer une nuit confortable.

— Dites-moi, Messire Gundar, demanda-t-elle en prenant une grosse branche pour débarrasser le sol des feuilles mortes, comment se fait-il que vous appeliez Maître Zérel « Oncle Zol » ? Je trouve ça mignon...

— Oh ! Je connais Oncle Zol... euh... je veux dire « Maître Zérel », depuis longtemps.

Gundar commença à raconter son histoire, mais lorsqu'il évoqua ses camarades et Arnella, sa gorge se serra. Il resta un moment perdu dans ses pensées, puis une larme silencieuse roula sur sa joue.

— Pardon, Messire, s'excusa Almira, confuse. Je ne voulais pas réveiller de douloureux souvenirs. Je suis vraiment désolée.

— Ce n'est rien. Vous ne pouviez pas savoir. Et puis... c'est du passé.

À la nuit tombée, ils se retrouvèrent autour du foyer pour déguster un lièvre que Saranys avait ramené. Avant d'entamer le repas, la fille de la Terre prononça quelques notes de sa langue musicale et totalement incompréhensible au commun des mortels.

— Saranys nous invite à partager ce repas après avoir remercié les dieux et demandé pardon à cette pauvre bête pour lui avoir ôté la vie, traduisit Zérel.

— Ça, par exemple ! dit Gundar. C'est ce que nous faisons aussi dans le clan de mon père ! Mais au fait, Oncle Zol, comment tu connais la langue de cette... euh... de Saranys ?

— Comme tu aimes à me le rappeler régulièrement, mon ami, je ne suis pas de première jeunesse, répondit le vieux mage avec un sourire taquin. J'ai eu beaucoup de temps pour voyager et apprendre des tas de choses.

Une précieuse marchandise

À l'instant même où Gundar entra dans ses appartements, sa mère lui sauta au cou :

— Gundar ! Mon Gundar ! Tu m'as tellement manqué !

Le jeune homme la prit dans ses bras et la souleva sans effort, sans même s'en rendre compte.

— Maai ! Tu es magnifique ! s'exclama-t-il en la reposant délicatement et en reculant d'un pas pour mieux l'admirer.

Avec sa robe de velours amarante rehaussée de broderies dorées et son joli diadème en argent qui maintenait ses longs cheveux cuivrés, Loria était resplendissante.

— Je ne peux qu'approuver les propos de votre fils, chère Loria, la complimenta Zérel.

— Merci, Maître Zérel, répondit la jolie femme en s'empourprant. Je ne sais comment remercier le roi Malazar pour toutes ces toilettes qu'il me fait apporter constamment. Il est si bon et si généreux. Mais racontez-moi plutôt cette épreuve de l'Épée sacrée. J'ai hâte de savoir !

Gundar décrivit longuement les splendeurs de la Cité blanche, mais il ne souffla mot à propos d'Almira et de Saranys et passa tout autant sous silence l'épreuve qui avait fait de lui l'Élu aux yeux de tous. Zérel se fit donc un plaisir de relater le déroulement de l'événement avec force précisions et non sans appuyer théâtralement sur quelques menus détails, comme l'aurait fait le vieux conteur dont il avait si bien endossé le rôle pendant plusieurs années.

— Ainsi, cette arme est l'Épée sacrée ? dit Loria, toute émue, en désignant du regard l'épée de son fils. Puis-je la voir ?

— Non... Pas toi, Maai... Ne me dis pas que tu crois à toute cette histoire, toi aussi ?

— Voyons, Gundar, reprit la jolie femme en prenant le visage de son fils entre ses mains et en le regardant au fond des yeux avec une tendresse infinie. Le tout-puissant Sen-Kemeth t'a choisi. Il t'a confié ses pouvoirs par l'intermédiaire de cette arme pour que tu rétablisses l'empire. Le sort du Premier Monde... le mien... celui de ton petit frère, sont entre tes mains.

— Mais pourtant... tu disais...

— J'avais peur. Mais, maintenant, je sais que notre tout-puissant seigneur de la Vie te protégera. Tu es l'Élu et je crois en toi. Je sais que tu réussiras, pour nous tous.

Désarçonné, le jeune homme hésita, puis il tourna les talons sans un mot et partit retrouver Lurán. Loria fit un pas vers lui en tendant la main, mais Zérel intervint :

— Laissez-le. Il n'a pas été préparé à tout cela et, surtout, il n'imaginait pas un tel changement de point de vue de votre part. Moi non plus, d'ailleurs.

— Horalia est arrivée au palais, il y a environ deux semaines. Nous avons beaucoup parlé.

— Je comprends mieux, à présent. Mais que fait donc Horalia ici ?

— Elle est venue tout spécialement pour me voir et m'ouvrir les yeux sur le destin de mon fils. Maintenant, je sais que j'ai eu tort de me plaindre. Cela ne pouvait qu'encourager Gundar à se venger au mépris du danger et sans se soucier de la volonté de notre grand seigneur de la Vie. J'étais aveugle et égoïste. Je ne remercierai jamais assez Horalia. Grâce à elle, j'ai compris comment soutenir mon fils.

— Vous voir ainsi apaisée me comble de bonheur.

Le lendemain matin, Gundar et sa mère retrouvèrent Zérel et Almira dans l'antichambre du cabinet du roi Malazar. Loria avait une belle robe de taffetas moiré vert sombre, et son fils avait revêtu la nouvelle tunique de velours bleu nuit et les bottes toutes neuves que le roi lui avait fait remettre. Quant à Almira, elle portait une robe de soie indigo resserrée à la taille par une élégante ceinture dorée, et ses sandales légères habillaient gracieusement ses jolis pieds.

— Qui est donc cette bien belle jeune femme qui vous accompagne, Maître Zérel ? demanda Loria.

Le vieux mage jeta un rapide regard sévère à l'intéressée, puis il ouvrit la bouche pour répondre, mais le grand chambellan apparut au même instant et les fit entrer dans le cabinet du souverain.

— Mon cher Gundar, entama celui-ci, vous n'imaginez pas ma joie de voir cette épée entre vos mains. Grâce à vous, l'empire sera bientôt rétabli. Je m'engage à vous fournir tous les moyens nécessaires pour vous aider dans cette noble mission.

Gundar fixa le monarque sans répondre.

— C'est curieux, j'imaginai cette arme plus... impressionnante, poursuivit le roi. Je pensais que son fourreau était en or.

— Il l'est, Majesté, confirma Zérel. Mais je me suis permis d'y apporter une petite touche personnelle, histoire de ne pas attirer l'attention.

— Voilà qui est judicieux, Maître. Et à qui ai-je l'honneur ? s'enquit le souverain en se tournant vers Almira, le regard pétillant.

— Je me nomme Almira, Majesté. Je suis gardienne impériale. Le Grand Conseil des sages d'Ezeldrïn m'a désignée pour aider et protéger Messire Gundar dans sa quête. C'est, pour moi, un très grand honneur.

— Je vous rends grâce pour votre dévouement, chère Almira. Avec une telle combattante à ses côtés, l'Élu ne peut que remporter la victoire. Et si, d'aventure, notre ennemi résistait à votre lame, il ne pourrait que succomber à votre charme.

La jeune femme ne semblait nullement embarrassée. Son joli sourire satisfait portait même plutôt à croire qu'elle trouvait le compliment par-

faitement justifié. Gundar en resta coi. Même si elle était incontestablement très belle, et sans doute tout aussi courageuse au combat, comment pouvait-elle être aussi fière et aussi prétentieuse ? Et ce petit air supérieur si agaçant ! Si le jeune homme admirait cette force de caractère, cette attitude l'insupportait.

— Bien, reprit le roi en se tournant vers Zérel. Je suppose que vous allez maintenant partir récupérer les Pierres de Pouvoirs...

— Nous devons reprendre celles qui ne sont pas encore entre les mains de notre ennemi avant qu'il ne s'en empare, en effet.

— Vous allez donc devoir affronter de très puissants sorciers, si je ne me trompe.

— Hélas. Et je redoute tout autant les espions du chevalier noir et tous ceux qui se sont ralliés à sa cause, notamment les Phargites.

— Je vais mettre une des meilleures troupes de la Légion royale à votre disposition.

— J'apprécie grandement votre soutien, Majesté, mais, sans vouloir vous offenser, même vos meilleurs soldats ne feront pas le poids face à Béalzar, Kalandraj ou Melgoras. Et en ce qui concerne les espions, je préfère ne pas attirer leur attention. De surcroît, avec une troupe, nous avancerons moins vite, et le temps presse.

— Comme vous voudrez. En tout cas, soyez prudent, car je crains fort que les Dolraques ne constituent aussi une menace.

— Comment cela ? Je croyais que nous avions le soutien du roi Draknor.

— Je le croyais aussi. Mais, il y a environ deux semaines, un message m'est parvenu. Il venait du général Khorg, que vous connaissez bien, je crois.

— En effet. Que disait-il ?

— Le général pense que quelque chose se trame du côté d'Amrüll. Et le comportement du roi Draknor a brusquement changé, il y a quelque temps. Il s'est renfermé et tient des propos guerriers.

— Hum... Voilà qui n'est guère rassurant. Ainsi, c'est à Amrüll que se terrerait ce maudit chevalier noir... Il s'agirait donc bien d'un disciple de Darüll, comme je le pensais.

— Le général nous fait également savoir qu'il a envoyé le capitaine Ksvarnig, un de ses meilleurs hommes, pour nous informer en détail de la situation et pour prendre connaissance de vos instructions, poursuit le roi.

— Quand doit-il arriver ?

— D'après le message, d'ici deux ou trois septaines.

— Je ne peux me permettre d'attendre aussi longtemps. Nous devons partir d'ici deux ou trois jours tout au plus.

Zérel s'accorda quelques instants de réflexion avant de poursuivre :

— Majesté, dites à ce Ksvarnig que nous l'attendrons à l'auberge Gavaros, à Daram, jusqu'à la cinquième septaine de l'Ombre. Il devra être sans faute au rendez-vous. Je ne pourrai pas l'attendre davantage.

— Daram ? releva Gundar. C'est bien la capitale du royaume de Phargos, non ?

— Je vois que tu n'as pas oublié ce que je t'ai enseigné, lui répondit son vieil ami.

— Nous devons aller là-bas ?

— Les Pierres de Pouvoirs sont aux mains de sorciers qui se cachent dans les royaumes du sud.

— Mais tu viens de dire que notre ennemi est à Amrüll ! protesta Gundar en se levant d'un bond.

— Ça suffit ! Assieds-toi ! Si tu veux la victoire, obéis-moi !

Le jeune homme foudroya son vieil ami d'un regard noir, puis il se rencogna dans son fauteuil.

— Comme vous voudrez, Maître Zérel, souffla-t-il.

— Bien, reprit le vieil homme. Je prie Votre Majesté d'avoir la bonté de nous excuser pour cet écart.

— Ce n'est rien, dit le roi. Vous m'avez connu dans mon jeune temps, Maître Zérel. Vous savez combien j'étais impulsif et impatient, moi aussi.

— Avec tout le respect que je dois à Votre Majesté, je dois bien admettre que vous avez raison, acquiesça le vieux mage avec un petit sourire entendu.

— À présent, je crois que nous avons traité toutes les questions qui nous préoccupaient, n'est-ce pas ? conclut le roi.

— Juste un dernier point, si vous le permettez, Majesté, ajouta Zérel, la voix teintée d'une certaine inquiétude. Je suis surpris de l'absence de mon ami Bolgarán. Je lui avais pourtant dit de venir ici au plus vite. Avez-vous des nouvelles de lui ?

— Oh ! C'est vrai ! Où avais-je la tête ? Votre ami a été retardé par les affaires. Comme il se doutait que vous partiriez pour le sud, il vous rejoindra à Mozlar.

— Je vous remercie, Majesté. Me voilà rassuré. J'ai grand besoin de lui.

Le vieux mage n'était pas le seul que cette nouvelle réconfortait. Pour suivre une quête qui ne le concernait pas, avec une jeune femme à défendre et une créature semi-humaine aussi étrange que redoutable, n'enchantait guère Gundar. Et comme si cela ne suffisait pas, voilà que son vieil Oncle Zol semblait soudain prendre les choses en main d'une manière autoritaire des plus déplaisantes. La présence d'un ami secourable à qui se confier serait donc une véritable bénédiction.

Après avoir longuement embrassé sa mère, Gundar mit un genou au sol pour étreindre son petit frère. Celui-ci protesta vivement :

— Pourquoi tu pars, Gundar ? Reste avec nous !

Le jeune homme se sentit revivre le moment où son père l'avait pris dans ses bras pour la dernière fois avant de quitter le comptoir de Darek.

— Je dois venger notre père, tu comprends ? répondit-il en prenant Lurán par les épaules. Je ne sais pas combien de temps cela me prendra, mais, quoi qu'il arrive, sache que je penserai tous les jours à toi et à Maaï, et je te jure que je reviendrai. Je ne vous abandonnerai jamais.

— Et rappelez-vous que je suis là pour veiller sur Gundar, ajouta Zérel en regardant Loria et le petit garçon. Je vous promets de le protéger en toutes circonstances et de vous le ramener sain et sauf.

Sur ces paroles, le vieux mage et son jeune ami enfourchèrent leur monture et rejoignirent Almira, qui les attendait un peu plus loin dans la cour du palais, vêtue de sa belle tunique de satin bleu pâle.

— C'est maintenant que commence notre quête, déclara solennellement Zérel. Elle sera pleine de dangers, mais nous resterons unis et nous vaincrons. Gundar, je viens de faire une promesse à ta mère. Sache qu'en deux-mille ans, je n'ai jamais manqué à une seule de mes promesses, et je suis bien trop vieux pour commencer.

Le jeune homme adressa un timide sourire à son vieil ami. Un sourire affectueux mais rempli de tristesse. Quitter les siens encore une fois pour partir si loin d'eux était une peine bien lourde à porter.

— Messire Gundar, vous êtes l'Élu, et je vous servirai jusqu'au rétablissement de l'empire, ajouta Almira sur un ton vibrant d'une détermination sans faille. Je sais que vous ne considérez pas cette quête comme la vôtre, mais je vous jure que vous obtiendrez justice pour le mal que ce chevalier noir vous a causé. Je vous en fais le serment. Je n'aurai de repos que lorsqu'il aura payé pour tous ses crimes.

La promesse de la jeune femme alla droit au cœur de Gundar, et le courage et la résolution qui brillaient dans l'azur de ses prunelles ravivèrent sa combativité.

En revanche, Zérel grommela quelques mots incompréhensibles dans sa barbe et lança un regard désapprobateur à la gardienne impériale. Loin de se laisser impressionner, celle-ci le fixa droit dans les yeux sans le moindre battement de cils jusqu'à ce qu'il se retournât pour se mettre en route.

Comment cette belle guerrière osait-elle défier ainsi le vieux mage ? Cet aplomb et cette assurance à toute épreuve la rendaient tellement agaçante... et si attirante ! Gundar en était déboussolé, d'autant que ce désir qu'il éprouvait dès qu'il posait les yeux sur elle lui nouait la gorge autant qu'il lui emballait le cœur.

Le jeune homme resta quelques instants, le regard sur les pavés, à rechercher, en vain, la raison de ce mystérieux état d'âme, puis il talonna sa jument pommelée pour rattraper Zérel et Almira, qui s'étaient déjà mis en marche.

À peine avaient-ils parcouru une centaine de pas qu'un soldat les rejoignit au grand galop et stoppa sa monture en travers du chemin juste devant eux. Il arborait avec fierté un impeccable uniforme gris sombre de la Légion royale, et, sous son casque flambant neuf, sa longue toison roux carotte toute bouclée encadrait son visage juvénile constellé de taches de rousseur.

— Veuillez me pardonner pour mon inexcusable retard, Maître Zérel, dit-il d'une voix haut perchée.

— Votre retard ? Mais qui êtes-vous donc, mon garçon ?

— Comment ? Vous n'êtes pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

— Je suis le lieutenant Halgar. Je me suis porté volontaire auprès de Sa Majesté le roi Malazar pour assurer votre sécurité tout au long de votre quête.

— Ça continue ! pesta Gundar. Pour un voyage discret, c'est parfait ! On va bientôt être aussi nombreux qu'une caravane qui revient de Rogai !

— Sans vouloir vous offenser, Lieutenant, répondit Zérel en levant la main vers Gundar pour lui intimer l'ordre de se taire, je dois vous avertir que notre voyage ne sera pas de tout repos. De nombreux dangers nous attendent.

— C'est pour ça que je suis là ! s'exclama le jeune officier en bombant le torse et en relevant le menton avec la fierté d'un coq de basse-cour.

— Ce que voulait dire Maître Zérel, c'est que nous n'aurons pas toujours le loisir de veiller sur vous et de vous protéger, précisa Almira avec une intonation délicieusement suave et moqueuse.

Gundar ne put réprimer un sourire. Le pourpre embrasa les taches de rousseur du lieutenant Halgar jusqu'à la racine de sa flamboyante toison.

— Allez ! Joignez-vous donc à nous, Lieutenant, conclut Zérel sur un ton paternel. Mais, de grâce, ne nous mettez pas en danger inutilement et suivez mes instructions en toutes circonstances.

Le jeune officier opina du chef sans piper mot, et ils se mirent en marche vers le port pour prendre le bateau pour Krengar. Saranys les rejoignit sur les quais au moment d'embarquer. La gaïade était tout emmitouflée dans la longue cape que Zérel lui avait fournie à leur arrivée à Osgarenn, avant qu'elle ne s'éclipse pour ne pas attirer l'attention. Sa large capuche lui garantissait une parfaite discrétion, mais la fille de la Terre ne semblait guère apprécier cet accoutrement. Aussi, dès qu'ils laissèrent Krengar derrière eux pour filer sur Mozlar, elle se débarrassa promptement de cette cape et partit suivre ses compagnons en se camouflant dans les hautes herbes bordant la route.

Le lieutenant Halgar sursauta et ouvrit de grands yeux ronds.

— C'est quoi, ça ? cria-t-il en mettant la main sur le pommeau de son épée.

— Du calme, voyons ! Ce n'est qu'une inoffensive fille de la Terre qui peut vous tuer d'un simple coup de griffe, ironisa Gundar. Elle s'est jointe à nous pour veiller sur moi. Vous n'en avez jamais vu gambader dans les champs, auparavant ?

Le temps était beau et chaud, et la route fut agréable malgré les babilages incessants du lieutenant Halgar, pour qui tout était prétexte à faire étalage de sa science militaire. Marchant à une allure soutenue, Zérel et ses compagnons ne mirent que trois septaines pour atteindre Mozlar.

Impatient de retrouver Bolgarán, le vieux mage se rendit directement dans le quartier des commerces. Au détour d'une ruelle croisant une grande rue bordée d'échoppes en tous genres, il l'aperçut, occupé à négocier âprement des étoffes avec un marchand bedonnant.

— Mon cher Bolgarán, n'avez-vous pas honte de profiter ainsi de cet honnête homme ? plaisanta Zérel en posant une vieille main noueuse sur l'épaule de son ami.

Bolgarán examina une dernière fois la pièce d'étoffe déroulée devant lui sur l'égal, puis il prit la main du marchand replet et y déposa deux arkols d'or.

— Marché conclu ! dit-il. Mais attention : je veux mes cinquante rouleaux à Osgarenn avant la fin de la saison du Vent. Compris ?

— C'est comme si c'était fait, Messire ! assura le commerçant en lorgnant les deux pièces d'or avec des yeux aussi ronds que sa grosse bedaine.

Bolgarán le considéra un instant d'un air amusé, puis il se tourna vers Zérel en affichant un large sourire.

— Cher Maître Zérel ! s'exclama-t-il. Enfin, nous nous retrouvons !

— Je vois que vos affaires prospèrent, commenta le vieux mage. Malheureusement, comme je vous le disais dans mes lettres, je pense que vous allez devoir les mettre entre parenthèses pendant quelque temps. J'ai grand besoin de vous. Si vous acceptez, bien entendu...

— Je suis né dans la steppe. Je n'ai qu'une parole et je vous l'ai donnée.

— Vous avez toute ma gratitude. À présent, allons voir le général Solvek.

— Laissez-moi d'abord saluer ce chenapan.

Le marchand prit Gundar dans ses bras. Les deux hommes se donnèrent une longue et chaleureuse accolade.

— Pourquoi n'es-tu pas venu nous rejoindre à Osgarenn ? demanda le jeune homme en libérant son ami.

— Les affaires sont exigeantes, tu sais. Je reviens tout juste du grand marché de Daram. Je devais y vendre un lot de fourrures de yokis à un acheteur de l'empire Urzaka.

— Des fourrures ? Dans le sud ?

— Elles viennent de la région du lac Sorlaï. Là-bas, pendant les saisons froides, les yokis deviennent tout blancs. Cette fourrure est très prisée dans tout le Premier Monde et elle coûte une petite fortune. Et puis mon client est originaire du nord de l'empire Urzaka. Le climat y est plut...

Bolgarán se figea en apercevant Almira, qui venait rejoindre ses compagnons après s'être attardée devant un étal sur lequel brillèrent des couteaux tranchants et des dagues acérées.

— Dis-moi, mon gaillard, reprit le marchand, au bout de quelques secondes, en adressant un clin d'œil malicieux à Gundar, tu ne m'avais pas dit que tu traversais le Premier Monde pour y cueillir la plus belle de ses roses.

— Les plus belles roses ont souvent les plus redoutables épines, répliqua Almira, le sourire charmeur.

Tandis que Bolgarán restait bouche bée, Zérel fit les présentations.

— Eh bien, mon cher Gundar, tu es un sacré veinard ! commenta le marchand. Tout le monde ne peut pas se payer les services d'un lieutenant de la Légion royale et d'une gardienne impériale.

— Et tu n'as pas encore tout vu !

— Comment cela ?

— Tu verras bien...

Le bureau du général Solvek était aussi austère que son propriétaire. Aucune tenture ni tapisserie ne venait adoucir le gris martial des murs, et le mobilier, ordinaire, était réduit au minimum. Seul le cuir rouge des fauteuils apportait une petite note de chaleur et de confort.

— Ainsi, Maître Zérel, selon les dernières nouvelles d'Osgarenn, vous voici parti en quête des Pierres de Pouvoirs, entama le comte de Mozlar.

— Nous allons commencer par récupérer la Pierre du Feu. C'est Béalzar, mon ancien maître, qui la détient. Il se terre à Rô-Emkar.

— Voilà une entreprise bien périlleuse. Mais il me semble que vous m'aviez dit que le chevalier noir possédait la Pierre de la Terre, n'est-ce pas ?

— Je le pense, en effet.

— Cette Pierre était aussi aux mains de Béalzar, si je ne me trompe.

— C'est exact.

— Si le chevalier noir a pu la lui prendre, pourquoi lui aurait-il laissé celle du Feu ?

— À vrai dire, je ne suis sûr de rien. Mais je pense que si notre ennemi avait la Pierre du Feu, il l'aurait mise sur le pommeau de son épée avec les trois autres Pierres. J'en conclus donc qu'il ne l'avait pas il y a quelques années. De toute façon, que pouvons-nous faire d'autre qu'aller chercher les Pierres là où elles sont censées se trouver ?

— Aller tuer tout de suite ce maudit chevalier noir, intervint Gundar. Je ne vois pas pourq...

— La future impératrice a absolument besoin de ces Pierres, coupa Almira sur un ton péremptoire.

Le jeune homme resta sans voix. Quelle effrontée ! Pour qui se prenait-elle donc pour se permettre de lui donner des ordres ?

— Vous faut-il une troupe en soutien, Maître Zérel ? reprit le général.

— Gardez vos soldats, Mon Général. Vous allez en avoir grand besoin, je le crains. N'avez-vous pas reçu les instructions du roi ? Nous devons nous préparer à la guerre.

— Oui, je sais, répondit l'officier, l'air grave.

— Ne vous inquiétez pas, Mon Général, intervint le lieutenant Halgar. Je suis là pour protéger Messire Gundar et je ne faillirai pas.

Le comte de Mozlar le dévisagea en relevant un sourcil critique et sévère.

— Où avez-vous fait vos armes, Lieutenant ?

— Euh... Je... À l'Académie de la Légion, à Osgarenn, Mon Général.

— Je vous demande sur quel terrain vous vous êtes battu.

Les pommettes du lieutenant se teintèrent d'un joli rose soutenu.

— Mon père est le général Markenn, comte de Tor-Balkenn, dit-il d'une voix aiguë et tendue.

— Je vois... Écoutez-moi attentivement, Lieutenant. Je comprends que vous souhaitiez faire vos preuves, mais cette quête n'a rien d'une promenade de santé. Le sort de tout le Premier Monde en dépend. Vous devrez donc vous conformer strictement et sans discussion aux ordres de

Maître Zérel et de Messire Gundar. Je ne tolérerai aucun acte de bravoure inconsidéré qui mettrait en danger vos compagnons. Est-ce bien clair ?

— Comme l'eau d'un torrent de montagne, Mon Général ! s'exclama le lieutenant Halgar en se levant et en se mettant promptement au garde-à-vous.

Vers le milieu de la saison du Vent, après une route longue et harassante, Gundar et ses compagnons arrivèrent enfin en vue de Tor-Ragdenn. La région était chaude et aride, mais en cette période de l'année, le soleil était presque supportable, ce qui leur permettait de marcher la plus grande partie de la journée. La végétation se réduisait à des touffes d'herbe éparses et à quelques bosquets de palmiers signalant de loin les rares points d'eau. Parfois, un arbre solitaire dressait courageusement sa silhouette décharnée au milieu de la rocaïlle ocre qui s'étendait uniformément dans toutes les directions. Les Crêtes de Feu s'étiraient à perte de vue sur tout l'horizon sud, tel un mur de flammes. Cette forêt minérale incendiée par le soleil dardait vers le ciel ses innombrables pics dénudés et acérés, comme autant d'avertissements adressés à tout imprudent qui oserait s'y aventurer.

Gundar était aux portes de ces fameuses contrées exotiques qui le fascinaient tant lorsqu'il était enfant. Pourtant, c'était d'un regard dur et implacable qu'il fixait l'horizon. Voilà bien longtemps que la magie de ses rêves d'enfant avait fait place à une profonde douleur qui lui poignardait le cœur et lui nouait la gorge chaque fois qu'il repensait à ses jeunes années. Zérel ralentit sa monture pour venir près de lui et le reconforter, mais Bolgarán emmena son vieil ami à l'écart :

— Il faut le laisser affronter sa peine seul, comme un guerrier holtarán. Pour être un guerrier accompli, un homme doit d'abord vaincre ses peurs et ses douleurs intérieures. Elles sont bien plus redoutables que les blessures infligées par ses ennemis.

Le vieil homme se caressa la barbe, l'air pensif, puis il hochla la tête en signe d'approbation et talonna sa monture pour forcer l'allure et atteindre la ville avant la tombée de la nuit.

Située à l'entrée du défilé de Goramas, principal passage vers les royaumes du sud, Tor-Ragdenn était entièrement bâtie avec la pierre ocre de la montagne, si bien que, de loin, elle se faisait discrète dans le paysage. Elle n'en était pas moins une très puissante place forte et une grande cité commerciale. Bien à l'abri derrière ses épaisses murailles aux grandes tours massives, une multitude d'échoppes et d'ateliers de toutes sortes prospéraient sous la protection d'une importante garnison de la Légion royale.

Le passage de la porte de la ville fut une rude épreuve. Les rapports tendus avec les Phargites rendaient les soldats nerveux, et, malgré la présence du lieutenant Halgar, les gardes procédèrent à une longue et minutieuse inspection de tous les sacs des chevaux.

Pour détendre Gundar et le jeune officier, qui venaient de vivre ce moment comme un affront, Zérel emmena ses compagnons dans une auberge confortable dont il connaissait bien le propriétaire depuis de nombreuses années. Après s'être débarrassés de la poussière de la route dans un bon bain rafraîchissant, ils se retrouvèrent autour d'un copieux repas agrémenté d'épices exotiques dont les parfums replongèrent Gundar dans les entrepôts de son grand-père. Ce souvenir, comme tant d'autres, lui serra douloureusement la gorge.

— Alors, Maître Zérel ? Comment procédons-nous, maintenant ? demanda Bolgarán en léchant la sauce succulente qui lui coulait sur les doigts.

— Prenons d'abord quelques jours de repos. Je pense que vous avez de quoi vous distraire, avec tous ces commerces.

— Certes ! Je ne vais pas manquer une telle occasion de faire des emplettes, voire de conclure quelques contrats. Mais après ?

— Après ? Nous filons droit sur Rô-Emkar. Pas de temps à perdre.

— J'ai pas mal voyagé, mais je ne connais pas très bien ce coin. Pensez-vous que je pourrai y faire fortune ? ironisa Bolgarán.

— Rô-Emkar est une ancienne cité en ruine, mais elle est toujours occupée par ceux qui l'ont creusée dans la montagne, il y a bien longtemps. Je veux parler des Hommes-Taureaux. Si vous êtes prêt à commercer

avec ces brutes, vous pourrez peut-être réaliser quelque juteuse transaction avant d'être dévoré.

— Les Hommes-Taureaux ? releva Gundar avec de grands yeux ronds.

— Des créatures semi-humaines engendrées par le puissant seigneur Sen-Balkar, expliqua Zérel. Béralzar est devenu leur maître.

— À mon avis, le mieux est de les prendre par surprise, suggéra le lieutenant Halgar. Je peux diriger les opér...

— Lieutenant Halgar, coupa le vieux mage, je n'ai l'intention d'affronter ni ces féroces créatures ni mon ancien maître. Nous devons procéder discrètement.

— À propos de discrétion, Oncle Zol, es-tu certain que Saranys nous suive toujours ? s'inquiéta Gundar. Je ne l'ai pas vue depuis que nous avons quitté Krengar.

— Ne t'en fais pas, elle sera là quand il le faudra.

— Cette charmante créature vous manquerait-elle déjà, Messire Gundar ? lança Almira, le sourire taquin.

Le jeune homme haussa les épaules avec une moue d'agacement.

— Qui est donc cette Saranys ? s'enquit Bolgarán avec curiosité.

— Une chose très étrange, dit le lieutenant Halgar.

Encore plus intrigué, le marchand fixa l'officier avec insistance dans l'attente de plus amples explications.

— Vous comprendrez quand vous la verrez, poursuivit le lieutenant.

— Soit...

— Allons, mon cher ami, ne faites pas cette tête, reprit Zérel. Dites-nous plutôt ce que vous proposez pour passer Goramas sans éveiller les soupçons. Je présume que les Phargites sont particulièrement vigilants.

— En effet. La garnison de Goramas est sur le pied de guerre. Mais ne craignez rien : j'ai un plan, que j'ai eu tout le loisir de concocter en route.

— Je n'en doutais pas un instant. C'est bien pour ce genre de situation que j'ai fait appel à vos talents, n'est-ce pas ?

Le marchand se redressa fièrement avec un air suffisant.

— Pour commencer, expliqua-t-il, le lieutenant Halgar va devoir laisser tomber cet uniforme de la Légion royale. Je doute que les soldats phargites l'apprécient à sa juste valeur. Bien sûr, cela ne suffira pas à les amadouer.

— Dites-nous tout, s'impatienta Zérel.

— Je sais que cela va vous horrifier, mais le marché aux esclaves de Silas est très florissant. Je pense que les gardes de Goramas laisseront passer sans trop de difficultés un marchand d'esclaves, surtout s'il apporte une précieuse marchandise que s'arracheront les riches seigneurs phargites.

— Ce plan me semble intéressant, mais... où pensez-vous trouver cette précieuse marchandise ? s'enquit le vieux mage, intrigué.

— Pas très loin.

Bolgarán considéra Almira avec un sourire carnassier. La jeune femme resta interdite quelques secondes tant cette idée lui semblait inconcevable.

— Quoi ! s'écria-t-elle d'une voix suraiguë. Me faire passer pour une esclave ?

— Une esclave de luxe ! corrigea Bolgarán.

— Voyons, Almira, ajouta Zérel. C'est juste pour passer la frontière. Et il faut bien reconnaître que cette idée est très astucieuse.

— Ce plan me plaît beaucoup également, approuva Gundar en adressant un regard moqueur à la jeune femme.

Les éclairs que lui renvoyèrent les yeux de la belle guerrière le firent jubiler intérieurement. Enfin, cette merveilleuse créature perdait de sa superbe !

— Et pourquoi pas aussi me vendre, pendant que vous y êtes ! explosa-t-elle, furieuse.

— Hum... Voilà qui mérite réflexion, commenta Bolgarán en plissant les yeux et en se lissant pensivement la moustache. Une gardienne impériale, ça ne se trouve pas à tous les coins de rue. Avec une marchandise

d'une telle valeur, je pourrais me payer un joli château dans les environs de Mozlar. La campagne est très plaisante dans cette région...

Almira se leva d'un bond. Sa chaise vola au milieu de la pièce. La colère lui embrasait les pommettes, et l'orage grondait sur l'océan de ses prunelles.

— Je vais me coucher ! souffla-t-elle sèchement.

Son regard croisa celui du lieutenant Halgar. Celui-ci baissa aussitôt les yeux et rentra la tête dans les épaules comme une tortue.

— Oh ! Vous ! Taisez-vous ! tempêta la jeune femme.

Les épines d'une rose

Après quelques jours de repos, qui ne furent pas de trop pour qu'Almira puisse digérer le plan de Bolgarán, ils se remirent en selle à l'aube pour s'engager dans le défilé de Goramas. La route promettait d'être particulièrement dangereuse. Cet étroit passage entre Tor-Ragdenn et la forteresse phargite était le territoire de nombreux brigands. Aussi, le lieutenant Halgar prit-il la courageuse initiative de se placer en tête du groupe, non sans une certaine fierté. Loin de s'en remettre à la seule vigilance de l'officier, Almira se tenait sur ses gardes, prête à toute éventualité. Elle avait de nouveau revêtu sa tenue de guerrière et gardait en permanence une main sur son arc. Bolgarán, qui n'avait pas manqué de remarquer la fine lame dissimulée dans l'un de ses gantelets d'archer, était subjugué par la jeune femme. Il ne pouvait détourner son regard de ses courbes sensuelles moulées dans le cuir noir de sa tunique. Gundar observait son ami d'un air amusé, mais ce qui ressemblait fort à de la jalousie le taraudait. Une jalousie fort similaire à celle qu'il éprouvait jadis quand un de ses camarades lorgnait un peu trop sa douce Arnella.

Le défilé était très encaissé. Le soleil ne pénétrait au fond que pendant les quelques heures proches du zénith. Zérel et ses compagnons pouvaient ainsi marcher presque toute la journée sans être trop incommodés par la chaleur. C'est même plutôt contre le froid qu'ils avaient à lutter pendant la nuit et aux premières lueurs du jour.

Pendant près d'une septaine, ils ne croisèrent que de paisibles marchands escortés de mercenaires. Mais vers la fin de la matinée du septième jour, le lieutenant Halgar leur fit soudain signe de stopper.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Zérel.

— Une pierre vient de rouler sur la route, juste devant nous. Elle est tombée de là, expliqua le jeune officier en désignant un éperon rocheux un peu en avant de leur position.

Le vieux mage s'avança avec prudence pour inspecter les lieux. Attentif au moindre bruit, il scruta minutieusement les alentours pendant une bonne minute. Tout était calme et paisible. Seul le sifflement du vent jouait avec le relief tourmenté des parois du défilé.

Rassuré, le vieil homme s'apprêtait à se remettre en marche, quand six brigands à la peau basanée surgirent brusquement de derrière les rochers des deux côtés de la route. Coiffés d'un bandana jaune et noir et vêtus de chemises et de pantalons sales et troués, cinq d'entre eux pointaient leur arc sur Zérel et ses compagnons.

— Ce sont des Phargites, dit Bolgarán. Restez calmes. Ils ne sont intéressés que par l'or.

Le sixième individu, probablement le chef de ces gredins, descendit sur la route. La bedaine cerclée comme un tonneau par un gros ceinturon, il était large et lourd comme un ours et aussi crasseux qu'un vautour sortant d'une carcasse. Une sueur grasse perlait sur son crâne lisse comme une pomme et dégoulinait sur son torse velu entre les pans de sa chemise débraillée et tachée.

— Jetez les armes et descendez des chevaux ! hurla-t-il d'une voix rauque et avec un lourd accent rocailleux.

Son regard de prédateur, sa babine relevée comme celle d'un fauve prêt à mordre et son énorme machette pointée devant lui n'annonçaient rien de bon. Le lieutenant Halgar porta la main à son épée, mais Zérel intervint :

— Allons, mes amis. Faites ce qu'il dit. Soyez raisonnables. Nous avons cinq archers autour de nous.

Tandis que le vieux mage et ses compagnons mettaient doucement pied à terre et posaient leurs armes au sol, l'ours crasseux se dirigea vers leurs chevaux. Il fouilla rapidement les sacs avant de faire une grimace de dédain. Il grommela quelques mots dans sa langue et se dirigea vers Almira. Il fit lentement le tour de la jeune femme en la détaillant de pied

en cap avant de se planter devant elle, les jambes écartées et les poings sur les hanches.

— Regardez cette jolie femelle, les gars ! beugla-t-il.

Gundar se raidit et serra les poings. Il fit un pas en avant, mais Bolgarán lui mit une main ferme sur l'épaule. L'ours crasseux adressa un grognement au jeune homme, puis se retourna de nouveau vers la gardienne impériale. Cette dernière soutint son regard bestial sans le moindre clignement de paupière. Le répugnant individu avança alors sa grosse main poisseuse aux ongles incrustés de crasse noire, saisit fermement le menton de la jeune femme et approcha sa sale trogne trempée de sueur.

— Tu baisseras les yeux, sale chienne ! gronda-t-il.

Ses dents jaunes et son haleine de putois donnaient la nausée.

— Tu ferais mieux de partir bien sagement avec tes amis pendant qu'il en est encore temps, répliqua calmement Almira.

— Vous avez entendu ça, les gars ? ricana le bandit.

Ses comparses s'esclaffèrent à leur tour, mais, soudain, le rire gras de l'un d'eux se mua en un glapissement atroce et déchirant. L'homme lâcha son arc et tomba à genoux en hurlant et en se tordant de douleur. L'ours crasseux tourna instinctivement la tête dans sa direction. En une fraction de seconde, Almira se glissa derrière lui avec une souplesse féline et lui plaça sous la gorge la lame tranchante qu'elle venait de faire jaillir de son gantelet. Le bandit se figea et vociféra quelques propos injurieux à son acolyte, qui venait de s'étaler au sol de tout son long en se tenant la gorge. L'écume blanche qui sortait de sa bouche devint écarlate, et il émit un horrible gargouillis en guise de dernier souffle.

— Dis à tes hommes de poser leurs armes, d'enlever leurs bottes et de s'en aller, ordonna Almira à son otage.

Si Gundar et Bolgarán étaient médusés par le calme et la détermination de la gardienne impériale, l'ours crasseux ne semblait guère impressionné, et encore moins disposé à obtempérer. Sa rage et sa méchanceté lui déformaient même de plus en plus le faciès.

Almira appuya davantage la lame de son gantelet sur sa gorge en même temps qu'elle appliquait fermement son stylet contre sa panse au niveau du foie.

— Je ne désire nullement te faire du mal, lui dit-elle sur un ton toujours aussi mesuré, mais si tu ne fais pas tout de suite ce que je t'ai gentiment demandé, je n'aurai aucune hésitation. Je te laisse le choix : tu peux mourir immédiatement, précisa-t-elle en faisant glisser sa lame sur le gosier de l'ignoble individu, ou alors après une lente et douloureuse agonie, continua-t-elle en enfonçant la pointe acérée de son stylet dans la peau de sa bedaine.

Le liquide chaud qui commençait à lui couler dans le cou et sur le ventre eut bien vite raison de l'obstination de l'ours crasseux. Il se raidit et sa respiration s'accéléra brusquement. Il hésita encore un instant, puis il laissa tomber sa machette et couina quelques mots dans un dialecte phargite. Après un dernier et rapide échange de regards teintés de rage et de résignation, ses hommes se plièrent aux ordres d'Almira. Gundar et le lieutenant Halgar reprirent aussitôt leurs armes et ramassèrent celles des bandits tandis que ceux-ci s'enfuyaient à toutes jambes en se brûlant les pieds sur le sol surchauffé par le soleil de midi. Quand ils furent hors de vue, Almira relâcha prudemment leur chef, qui porta immédiatement une main à son cou.

— Ce n'est qu'une petite égratignure, le rassura la jeune femme en remettant son stylet à sa ceinture. Tu t'en remettras vite... si tu te laves. Allez ! Fiche le camp, maintenant !

Le répugnant individu déguerpit sans demander son reste, mais lorsqu'il fut suffisamment loin à son goût, il s'arrêta et se retourna.

— Je te retrouverai, sale garce ! hurla-t-il.

Tandis que l'écho amplifiait sa rage et sa frustration entre les parois du défilé, la gardienne impériale prit son arc. Toujours aussi calme, elle le banda avec une grande concentration et décocha une flèche puissante qui alla se planter dans la rocaille, juste entre les jambes de l'ours crasseux. Celui-ci blêmit et baissa les yeux sur ses pieds pour s'assurer qu'ils n'étaient pas cloués au sol, puis il détala comme un lapin.

— Ce rustre ne sait vraiment pas cueillir les roses, commenta Bolgarán avec un sourire malicieux. Il en a récolté toutes les épines sans même effleurer un seul pétale.

— Ses manières me paraissaient fort peu plaisantes, en effet, acquiesça la belle guerrière.

— Vous étiez vraiment prête à tuer ce gredin ?

— Pensez-vous qu'il allait s'obstiner ?

À ce moment, des cailloux roulèrent entre les rochers. Gundar bondit près d'Almira en dégainant son épée. Arborant une peau de vipère de roccaille d'un jaune-orangé éclatant ponctué de losanges noirs, Saranys descendit sur le chemin. Elle s'arrêta un instant devant le jeune homme et lui jeta un regard en coin en passant lentement sa langue bleue sur la longue griffe venimeuse avec laquelle elle venait d'empoisonner le bandit. Gundar frissonna de la tête aux pieds et remit sa lame au fourreau.

— Par le tout-puissant Sen-Haltor ! Qu'... Qu'est-ce que c'est que ça ? suffoqua Bolgarán.

— Je vous avais bien dit que Saranys était une chose étrange, répondit le lieutenant Halgar.

Tandis que les yeux exorbités du marchand restaient magnétisés par la fille de la Terre, Zérel ordonna à ses compagnons de se remettre en marche. Gundar mourait d'envie de témoigner son admiration à Almira, mais sa fierté le lui interdisait. Plus encore, il ne pouvait accepter d'être resté passif devant ces bandits alors que la jeune femme les avait mis en déroute avec une aisance et une assurance déconcertantes. Il s'en voulait à mort !

— Je suis indigne de porter ce talisman ! dit-il à Bolgarán en serrant la dent de loup de son père dans sa main.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'étonna le marchand, en reprenant ses esprits.

— Combien de Holtarás laisseraient une femme se battre à leur place ?

— Je ne me suis pas battu non plus. C'est même moi qui t'ai empêché de le faire. Et, sans vouloir t'offenser, je suis plus holtarán que toi.

— C'est vrai. Mais... tu connais un seul Holtarán qui laisserait sa vie entre les mains d'une femme, toi ?

— Hum... Non, pas un seul. Tous ! répliqua Bolgarán avec un grand sourire.

— Quoi ! Tu te moques de moi ?

— Connais-tu un seul Holtarán qui n'ait été enfanté, nourri et bercé par une femme ?

Dix jours après avoir quitté Tor-Ragdenn, ils arrivèrent enfin devant Goramas.

— Je pense qu'il est temps de mettre notre plan à exécution, déclara Bolgarán en descendant de cheval.

— Vous avez raison, approuva Zérel.

Le vieux mage et ses compagnons mirent pied à terre à leur tour.

— Chère Almira, je crois qu'il serait judicieux de vous changer, dit le marchand.

La jeune femme partit sans discuter se mettre à l'abri des regards derrière un chaos de blocs de pierre. Elle réapparut quelques minutes plus tard, vêtue de sa tunique de satin, chaussée de ses jolies sandales, et les cheveux tirés en arrière d'un côté pour déverser leur cascade de soleil par-devant son épaule opposée.

— Superbe ! s'exclama Bolgarán. Avec une telle marchandise, je pourrais mettre le feu à tout le marché de Silas ! C'est vraiment dommage que...

— Pas un mot de plus ! grinça Almira en lui décochant un regard d'un bleu d'orage.

Le marchand se retourna, prit la corde accrochée à la selle de sa monture et lui attacha les mains.

— Croyez bien que j'en suis profondément affligé, dit-il avec une expression malicieuse et provocatrice.

— Est-ce bien nécessaire ? demanda Zérel en inspectant minutieusement les liens pour vérifier qu'ils n'étaient pas trop serrés.

— Malheureusement, oui, soupira son ami. Il nous faut un minimum de crédibilité. L'idéal serait de mettre ce joli fauve dans une cage, mais je n'en ai pas sous la main.

— Soit, se résigna le vieil homme, l'air triste.

— Rassurez-vous, Maître Zérel, je survivrai, le consola Almira avec un grand sourire. Je supporterai cette corde bien plus longtemps que les sarcasmes de votre ami.

— Sarcastique, moi ? s'étonna faussement Bolgarán. Bon, allez ! En route ! Et vous deux, ajouta-t-il en pointant son index vers Gundar et le lieutenant Halgar, rappelez-vous bien que vous êtes les mercenaires que j'ai engagés pour me protéger. Pas un mot sans y être invités, et vous m'obéissez au doigt et à l'œil, c'est compris ?

— Entendu, Monseigneur, répondit Gundar avec un brin de moquerie dans la voix.

— Pour ma part, continua Zérel, je vais prendre de l'avance et entrer avant vous dans la ville. Je vous retrouve au couchant sur la place.

Les muscles de Gundar se tendaient davantage à chaque pas qui les rapprochait des hautes murailles blanches de la cité fortifiée, gardienne de la frontière phargite. Le jeune homme ne pouvait plus détacher sa main du pommeau de son épée. Quant au lieutenant Halgar, sa mâchoire serrée et la sueur inondant ses taches de rousseur trahissaient sa nervosité.

— Chers mercenaires, je ne saurais trop vous conseiller de vous calmer et d'avoir l'air naturel, déclara le marchand. Laissez-moi faire et tout ira bien.

Deux lanciers leur ordonnèrent de s'arrêter devant la herse de la grande porte de la ville. Leur casque en cuivre, haut et conique, présentait des traces de coups, et leur tunique courte en cuir rouge brique assez grossier était rafistolée en plusieurs endroits. Un pectoral un peu rouillé

couvrait leur poitrine, et des brassards et des grèves de bronze protégeaient leurs avant-bras et leurs jambes. Armés d'une longue lance à la pointe acérée, ils avaient également un inquiétant cimenterre à leur large ceinturon. Aussi sales l'un que l'autre, les deux hommes avaient le teint hâlé et une barbe de trois ou quatre jours, et les boucles noires qui dépassaient de leur casque étaient particulièrement grasses.

— Que venez-vous faire à Goramas ? beugla l'un des deux gardes.

Costaud et court sur pattes, l'homme était affublé d'une grosse tête ronde. Ses lèvres charnues laissaient entrevoir des dents noirâtres, et ses yeux globuleux semblaient vouloir sortir de son crâne, chacun dans une direction différente.

— Je suis un simple marchand. Je vais à Silas, répondit Bolgarán avec une grande déférence.

— Que vas-tu faire à Silas ?

— Des affaires, pardi !

L'autre garde, grand et bien bâti, avec un visage étroit et une chevelure longue et fournie, tapa alors sur l'épaule de son compagnon en lui montrant Almira.

— Ah ! Je vois ! reprit le lancier à grosse tête. Tu es un marchand d'esclaves. Et ces deux-là ? ajouta-t-il avec un hochement de tête vers Gundar et le lieutenant.

— Ce sont des mercenaires pour me protéger et veiller sur ma précieuse cargaison. Oui, je sais... Ils n'ont pas l'air très malins, mais que voulez-vous ? Il n'est pas facile de trouver des gars efficaces et pas trop gourmands pour passer le défilé, alors...

Bolgarán remarqua que l'autre garde s'approchait d'Almira avec un sourire carnassier et un regard salace. Tandis que l'homme s'apprêtait à poser sa sale patte sur la cuisse de la jeune femme, Gundar se redressa vivement sur sa monture, et Nekmeth commença à glisser hors de son fourreau.

— À ta place, je ne ferais pas ça, l'ami, lança Bolgarán au soldat. Cette denrée rare est à moi. Vu son prix, mes amis mercenaires sont un peu nerveux, vois-tu. Et puis tu ne voudrais quand même pas que le seigneur

Staclos apprenne que tu as touché à la luxueuse marchandise qu'il m'a commandée expressément, n'est-ce pas ?

— Quoi ! Tu me menaces ? répliqua le lancier sur un ton hargneux en posant la pointe de son arme sur la poitrine de Bolgarán.

— Ça suffit ! rugit le garde à grosse tête en lui faisant baisser son arme. Tu es fou ? Tu veux voir notre tête au bout d'une pique ? Tu connais Staclos, non ? Allez ! Laisse-les tranquilles !

Sur ces mots, il poussa rudement son camarade sur le côté et invita Bolgarán à passer.

— Merci l'ami ! dit le marchand. Je demanderai au seigneur Staclos de te récompenser.

Sans attendre un quelconque remerciement, Bolgarán et ses compagnons franchirent la porte de la ville.

— Qui est ce Staclos ? demanda Almira quand ils furent suffisamment loin du poste de garde.

— Une brute épaisse. Il était gouverneur de Goramas jusqu'à l'année dernière. Maintenant, il est le seigneur de Silas.

— Comment se fait-il que vous le connaissiez si bien ? poursuivit la jeune femme, le ton et le regard suspicieux.

— Tout le monde connaît ce barbare, ici. Oh ! Rassurez-vous, belle demoiselle ! Je n'ai jamais fait commerce de quoi que ce soit avec cet ignoble individu. L'esclavage est contraire à mon éthique.

— Veuillez me pardonner, Monseigneur, mais comme je ne suis pas très malin, pourriez-vous me donner vos instructions, maintenant ? intervint Gundar sur un ton faussement irrité.

Almira et le marchand éclatèrent de rire avec le jeune homme, mais le lieutenant Halgar, lui, semblait toujours aussi profondément vexé.

— Nous allons prendre des chambres dans une petite auberge que je connais bien, annonça Bolgarán. C'est pas le grand luxe, et je crois bien que nous devons côtoyer quelques cafards et autres locataires clandestins, mais nous serons tranquilles et à l'abri des curieux.

— Va pour les cafards, commenta Almira. Détachez-moi, à présent.

— Seulement dans votre chambre, ma belle. Nous devons être très prudents. Je ne sais pas ce qui se trame dans ce pays, mais, croyez-moi, j'ai du flair pour ce genre de choses.

— Par notre seigneur Sen-Kemeth ! Qu'est-ce que c'est que cette bête ? s'écria soudain le lieutenant Halgar de sa voix haut perchée.

Monté par un cavalier, l'animal en question avait la taille d'un cheval, un pelage ras de couleur fauve et deux très longues cornes bien droites et effilées.

— Ça ? C'est un beau spécimen d'antilope des sables, expliqua Bolgarán. D'ailleurs, nous allons revendre nos montures et acheter quelques-unes de ces bestioles pour la suite de notre voyage. Elles sont bien meilleures que les chevaux pour traverser ces régions arides et brûlantes. Mais, de grâce, Lieutenant, ne criez pas sur tous les toits le nom du grand seigneur de la Vie ! Les Phargites vénèrent Sen-Balkar et Sen-Halkar.

— Très bien. Je ferai attention, promit le lieutenant.

Les pouvoirs du maître

Leur docilité, leur rapidité et leur grande résistance à la chaleur et au froid faisaient des antilopes des sables le moyen de transport idéal dans toutes les régions arides des royaumes du sud. Même s'ils n'avaient jamais monté ces animaux, Gundar et Almira s'en sortaient fort honorablement. Cette performance était d'autant plus remarquable que la pauvre gardienne impériale avait toujours les mains attachées. En revanche, le lieutenant Halgar semblait éprouver les plus grandes difficultés à composer avec les cornes de sa monture, surtout lorsque celle-ci relevait la tête vers l'arrière.

— Était-il vraiment nécessaire de troquer nos chevaux contre ces bestiaux ? se lamenta-t-il d'un air désespéré.

— Les chevaux sont plus lents et ils ne tiendraient pas bien longtemps dans la fournaise qui nous attend à l'est, répondit Bolgarán.

— Tu nous parles de l'est, mais pour le moment, nous marchons toujours vers le sud, remarqua Gundar. Où allons-nous exactement ?

— Mon cher ami, comme j'ai dit aux soldats que nous allions à Silas, il serait très fâcheux qu'ils nous voient partir vers l'est.

— Nous sommes au moins à une lieue de la ville, maintenant, observa le lieutenant Halgar.

— Le lieutenant a raison, renchérit Zérel. Il serait peut-être temps de filer vers Rô-Emkar, à présent.

— Et de me détacher, ajouta Almira en tendant ses jolies mains vers Bolgarán avec la moue irrésistible d'une pauvre fillette innocente implorant le pardon pour une faute qu'elle n'a même pas commise.

— Devant une telle insistance..., soupira le marchand.

Il mit pied à terre et libéra la jeune femme. Celle-ci s'empressa d'aller revêtir sa tenue de guerrière en se cachant tant bien que mal derrière un arbre chétif, puis ils se remirent en route, cap à l'est.

Malgré un soleil brûlant qui les obligeait à trouver un abri aux heures les plus chaudes de la journée, ils progressaient rapidement. Les antilopes des sables marchaient à un rythme soutenu et avec une incroyable résistance. Vers la fin de la deuxième journée, des cailloux et des blocs noirs, rugueux et coupants comme des lames, firent leur apparition parmi la rocaille ocre omniprésente.

— C'est quoi, ces pierres noires ? s'enquit Gundar.

— Elles proviennent des montagnes de feu de l'est, expliqua Zérel. Rô-Emkar est au cœur d'une terre désolée couverte de cette roche.

Le vieux mage n'avait pas menti. À mesure qu'ils approchaient de leur destination, ces méchantes pierres se faisaient de plus en plus nombreuses, et trois jours plus tard, on ne voyait même plus le sable ni la pierre ocre du désert. À l'horizon, les silhouettes noires et menaçantes des monts de la Terre d'Emkar se détachaient sur l'azur torride et imperturbable du ciel.

Durant les deux jours suivants, ils traversèrent un chaos infernal de blocs aux arêtes tranchantes. Les antilopes faisaient merveille sur ce terrain apocalyptique, et ils atteignirent plus vite que prévu le Mont Rô-Emkar. Le géant assoupi dressait devant eux son énorme masse noire décapitée, comme si les dieux l'avaient puni d'avoir osé défier les cieux. À son pied, la cité souterraine des Hommes-Taureaux ouvrait sa gueule vorace, haute d'au moins cent coudées.

— Voilà. C'est par là que nous allons entrer, annonça Zérel. Il y a sûrement de nombreux Hommes-Taureaux. La plus grande discrétion est de mise. Attendons la nuit. Saranys, vous resterez dehors pour surveiller nos arrières. De toute façon, je ne crois pas que nous aurons besoin de vos talents à l'intérieur.

La gaïade acquiesça d'un hochement de tête et partit se poster derrière un gros bloc de basalte en disparaissant sous un magnifique pelage de panthère noire.

— Et une fois là-dedans, on fait comment, Oncle Zol ? s'enquit Gundar.

— Nous cherchons la Pierre du Feu, nous la subtilisons et nous filons en douce.

— Franchement, croyez-vous que ce cher Béalzar nous laissera ainsi fouiller dans ses affaires ? observa Bolgarán d'un air dubitatif. Le chevalier noir lui a déjà dérobé la Pierre de la Terre. À sa place, je veillerais jalousement sur le bijou qu'il me reste.

— Nous verrons bien au moment venu. Je me chargerai personnellement de mon ancien maître.

— Pourquoi ne pas utiliser votre magie ? demanda Almira. Vous devriez pouvoir facilement localiser la Pierre, non ?

— Ce n'est pas si simple. Lorsqu'un mage atteint une certaine maîtrise de la magie, une partie de son esprit est toujours en harmonie avec la force cosmique qui nous entoure. Il peut donc ressentir toute modification ou manipulation de cette force, comme l'utilisation d'un sort ou d'un pouvoir par un autre mage. Cela dépend de la distance, de la puissance du sort utilisé et, bien sûr, de l'expérience du mage. Si je tentais de repérer la Pierre, Béalzar le détecterait immédiatement, d'autant que je devrais utiliser beaucoup de magie, car la Pierre n'est pas un objet magique. Elle renferme les pouvoirs d'un dieu. Ce n'est pas du tout la même chose.

Deux heures après le coucher du soleil, Zérel et ses compagnons entreprirent leur approche. Les cratères voisins crachaient une lueur sanglante suffisante pour marcher au milieu des pierres noires sans se blesser. À une vingtaine de pas de l'entrée, le lieutenant Halgar continua seul en s'accroupissant. Il longea la paroi de basalte jusqu'au bord de l'im-

mense caverne et s'immobilisa pour observer attentivement les alentours. Tout étant calme et désert, il appela ses compagnons d'un geste de la main.

L'entrée de la cité souterraine était une salle ronde de plusieurs centaines de pas de diamètre, éclairée par une rangée de torches sur son pourtour. Sa voûte était si haute qu'elle se perdait dans l'obscurité. Sur la gauche, sculptée à même la paroi de basalte, une impressionnante statue d'une trentaine de pieds de haut représentait une créature avec un corps d'homme et une tête et des pieds de taureau. Ses deux grandes cornes recourbées étaient recouvertes d'or, tout comme les tranchants de la formidable hache qu'elle tenait dans sa main droite.

— C'est un Homme-Taureau ? chuchota Gundar.

— C'est le dieu Sen-Balkar, le grand seigneur de la Terre, répondit Zérel à voix basse. Il a enfanté les Hommes-Taureaux à son image.

— Brrr ! frissonna Almira. Ils doivent être terrifiants...

— Ils le sont, confirma le vieux mage. Bien. Avançons par là et restons sur nos gardes, ajouta-t-il en pointant son bâton vers une grande ouverture à l'opposé de l'entrée.

Ils traversèrent la salle à pas feutrés et s'engagèrent dans ce large couloir bordé de chaque côté par une rangée d'Hommes-Taureaux de basalte armé chacun d'une torche. Cette longue galerie les amena à un grand vestibule carré. Une ouverture sombre perçait chaque mur en son centre.

— On fait quoi ? demanda Bolgarán.

Zérel se caressa un instant la barbe en scrutant ces passages.

— Allons d'abord tout droit, décida-t-il. Quoi qu'il arrive, restons groupés.

Au bout de ce nouveau corridor, une corniche surplombait une vaste salle illuminée par une multitude de torches ainsi que par un grand feu autour duquel festoyaient une cinquantaine d'Hommes-Taureaux. D'une carrure impressionnante et semblables en tous points à la statue de l'entrée, ils faisaient au moins une fois et demie la taille d'un homme, et leur grosse tête bovine était couverte d'un pelage ras allant du roux au noir selon les individus. Leurs ombres démesurées et menaçantes dansaient

sur les murs à la lueur vacillante du grand foyer central et semblaient prêtes à bondir sur tout intrus ayant l'audace de venir troubler leur festin.

Poussé par la curiosité, le lieutenant Halgar s'approcha du bord. Son pied se tordit sur une pierre mobile, et il perdit l'équilibre. Bolgarán eut tout juste le temps de le rattraper et de le plaquer au sol, mais la pierre roula dans le vide et s'écrasa dans la salle en contrebas avec un bruit qui sonna comme le tocsin aux oreilles du marchand et de ses compagnons.

— Par tous les dieux ! Vous voulez nous faire tuer ou quoi ! tempêta Zérel d'une voix étouffée, tout en se jetant par terre à son tour, comme Gundar et Almira.

Bolgarán passa doucement la tête au-delà du bord de la corniche et jeta un œil prudent et discret vers les Hommes-Taureaux. Ceux-ci continuaient de boire et de manger, mais l'un d'eux pointait son mufler dans leur direction. Il humait l'air comme un chien pisteur, et ses yeux méchants scrutaient la corniche avec insistance. On eût dit qu'il pouvait les voir au travers de la roche noire !

Après quelques instants qui parurent une éternité, il se retourna et se remit à boire avec ses congénères. Bolgarán lâcha un long soupir de soulagement en fermant les yeux, puis il adressa un signe de tête à ses amis pour les inviter à rebrousser chemin jusqu'au grand vestibule.

— Nous l'avons échappé belle, murmura Zérel. Inspectons le couloir de gauche, à présent. Mais, de grâce, soyez prudents et ne touchez à rien.

— Comment ferons-nous pour trouver la Pierre, si nous ne pouvons rien toucher ? demanda Gundar.

— Si quelque chose vous semble intéressant, prévenez-moi, mais n'y touchez sous aucun prétexte.

Gundar opina du chef et emboîta le pas de son vieil ami. Long, étroit et sombre, le corridor les mena jusqu'à une grande salle rectangulaire timidement éclairée par la lumière faiblarde et tremblotante de quelques flambeaux accrochés çà et là aux hautes colonnes soutenant la voûte du plafond. Sur les côtés, des bancs étaient taillés dans le mur jusqu'au fond de la salle, où un vieillard était assoupi sur un trône de

pierre noire. Le vieil homme avait l'air aussi misérable que sa robe blanche usée et rapiécée.

— Maître Béalzar ! s'écria Zérel en courant vers lui.

— Je pensais qu'on devait opérer discrètement..., dit Bolgarán.

— Peu importe. Allons-y, maintenant ! décréta Almira.

Tandis que la jeune femme et ses compagnons s'élançaient à leur tour en dégainant leurs armes, le pauvre vieillard releva lentement son visage ridé comme une vieille pomme flétrie. Ses cheveux n'étaient qu'une filasse clairsemée et jaunie par le temps. Le bleu de son regard, qui avait dû, autrefois, être encore plus vif et plus lumineux que celui de Zérel, était maintenant délavé et éteint, comme si la vie l'avait déjà quitté.

— Zérel ? Mon jeune apprenti ? C'est bien toi ? dit-il d'une voix usée et chevrotante.

— Oui, c'est moi, Grand Maître, répondit le vieux mage en mettant un genou au sol et en prenant affectueusement la main de Béalzar. Comment se fait-il que je vous trouve ainsi ? Êtes-vous malade ?

— Je suis simplement au terme de mon existence, mon jeune ami. Béni soit ce chevalier...

— Hein ? Que... Quel chevalier ?

— Celui qui a fait allégeance à Sen-Maardak et qui est venu ici, il y a une dizaine d'années, pour me prendre mes Pierres et mes pouvoirs. Le peu de magie qu'il m'a laissée m'a permis de survivre jusqu'à maintenant, mais à présent, la vie me quitte...

— Il... Il a pris vos pouvoirs ? Comment est-ce possible ?

Zérel fixait son ancien maître avec de grands yeux ronds.

— C'était... terrible..., haleta le pauvre Béalzar, déjà épuisé par la conversation. Il m'a enfoncé son épée dans... dans la poitrine et... toute mon énergie est... partie dans sa lame noire. Je... Je n'ai jamais éprouvé... pareille souffrance.

— Je n'ai pourtant rien perçu de cela.

— Bien sûr. Cette épée... a été forgée par un dieu, mon garçon. Elle... se nomme Nazrak. Son nom... était gravé en dolraque sur la lame.

— Comment pouvez-vous être certain que ce chevalier a fait allégeance à Sen-Maardak ?

— Son heaume, mon ami... Une tête de mort avec... avec des cornes. Et sa lame noire... était gravée du même... symbole.

Béralzar poussa un long soupir et sa tête retomba mollement sur sa poitrine. Zérel laissa son vieux maître reprendre son souffle avant de poursuivre :

— Savez-vous qui est ce chevalier, Grand Maître ?

Le pauvre vieillard releva la tête avec difficulté.

— Je l'ignore. Tout ce que... je peux te dire, c'est... qu'il était entièrement... vêtu de noir. Son haubert était... en métal noir poli... comme Nazrak. Et il était... vraiment très puissant. Il ne m'a... laissé aucune chance.

Zérel se releva et recula d'un pas. Un immense chagrin lui emplissait le cœur. Il resta prostré un moment, le visage enfoui dans ses vieilles mains noueuses.

— Il faut partir maintenant, intervint Gundar. Nous n'avons plus rien à faire ici. N'attendons pas que les Hommes-Taureaux arrivent.

Béralzar rassembla toutes ses forces pour se redresser un peu. Ses yeux éteints aux paupières rougies par le temps et l'épuisement dévisagèrent le jeune homme, puis il lui demanda son nom d'une voix à peine audible.

— Je m'appelle Gundar, Maître Béralzar.

— Tu es l'Élu, n'est-ce pas ?

— Il paraît. Mais...

— Si, si. Tu es l'Élu. Je le sais. Jeune Gundar, il... il n'y a plus d'Homme-Taureaux, ici, souffla péniblement le pauvre vieillard.

— Nous en avons vu plein, en bas, rétorqua le jeune homme.

— Juste une misérable poignée que... que le chevalier noir m'a laissée... en guise de garde personnelle. Tous les autres... sont partis avec lui et avec... les Holtarâns qui l'accompagnaient.

— Où sont-ils allés ? s'inquiéta Zérel.

— Vers l'est. Ils se préparent... à la guerre.

— La situation est encore plus grave que je ne le craignais, commenta le vieux mage, la mine plus sombre que jamais.

— Il faut y aller maintenant, insista Gundar.

— Oui, je sais... Mais pas sans mon maître ! Venez avec nous, Grand Maître, ajouta-t-il en prenant Béalzar par le bras.

— Ne sois pas sot, répliqua le vieillard épuisé. Je ne suis plus qu'un... fardeau, à présent. Laisse-moi... mourir en paix, mon ami.

— Mais... je ne peux pas !

— Votre maître a raison, intervint Almira. Laissez-le tranquille. Après tous les services qu'il a rendus à l'empire pendant des siècles, nous lui devons bien une mort paisible malgré sa trahison.

— Cette petite me semble bien plus sage... que toi, mon jeune apprenti, dit Béalzar. Comme je te l'ai dit... tout à l'heure, je bénis ce chevalier. En... en m'ôtant mes pouvoirs, il m'a sorti... de la funeste voie où je... m'étais égaré. À présent, j'ai retrouvé... ma foi en notre tout-puissant Sen-Kemeth et... mon âme peut quitter ce monde en paix. Quant à toi, tu ne peux... te permettre de t'attarder, mon ami. Tu... Tu dois protéger ton jeune Gundar. Il... n'y aura pas d'autre Élu. Vous... devez terrasser ce... ce chevalier noir. Je ne sais pas qui il est... ni même ce qu'il est, mais il a... une puissance et des pouvoirs dignes d'un dieu.

— Pensez-vous que c'est Darüll ? s'enquit Zérel.

— Si c'est lui, vous pouvez... remercier le grand Sen-Maardak, car la... victoire vous est acquise, ironisa Béalzar. Darüll... est puissant mais stupide. Aucun dieu n'aurait fait un pacte... avec cet idiot. Mais je sais qu'il... qu'il a un disciple très ambitieux... et très prometteur. Son nom est... Zandroll. Il serait bien capa...

Le pauvre vieillard s'interrompit brusquement en voyant la main du lieutenant Halgar sur un coffret doré posé près de son trône.

— Ne... Ne fais pas ça, petit, le mit en garde Béalzar en haussant la voix autant qu'il le pouvait.

Cet avertissement arriva bien jusqu'aux oreilles du jeune officier, mais... trop tard ! Il venait tout juste de tirer sur le loquet d'ouverture, et le couvercle était maintenant entrebâillé. Le mal étant fait, le lieutenant ouvrit complètement le coffret. Celui-ci était vide.

— C'est là qu'étaient vos Pierres de Pouvoirs, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui. Et maintenant, c'est là... que se trouve votre perte. Partez vite...

— Pourquoi ? Qu'ai-je fait de mal ?

Un craquement sourd secoua toute la montagne. Le sol trembla si fort qu'ils manquèrent tous de tomber.

— Qu'est-ce que c'était ? s'inquiéta Gundar.

— Je ne sais pas, mais ça ne me dit rien qui vaille, dit Bolgarán. Et ceci ne me paraît pas de bon augure non plus, poursuivit-il en montrant la lame de Nekmeth, qui commençait à luire d'une lueur dorée ondoyante. Je suis de l'avis de ce vieil homme. Filons d'ici !

Sur ces mots, il se précipita avec ses compagnons vers le corridor d'où ils étaient venus. Voyant Zérel rester auprès de son ancien maître, Gundar revint sur ses pas et tira son vieil ami par la manche de sa robe grise.

— Viens, Oncle Zol ! Il faut fuir !

— Suis donc... ton jeune protégé. Nous... Nous n'avons pas besoin... de mourir à deux, souffla Béalzar dans un ultime effort.

Zérel jeta à son vieux maître un dernier regard brillant de chagrin et de regrets, puis il se retourna et suivit ses amis.

Alors qu'ils couraient dans la longue galerie menant à l'entrée de la cité, un mugissement épouvantable et assourdissant ébranla la montagne. Ils s'arrêtèrent net et échangèrent des regards inquiets.

— C'était quoi, ce cri ? dit Almira.

— Ça venait de la caverne à l'entrée, observa le lieutenant Halgar.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Gundar.

— De toute façon, nous n'avons pas le choix, trancha Zérel. Nous devons sortir d'ici au plus vite, et il n'y a qu'un chemin.

— Oui, et il ne faut pas tergiverser, ajouta Bolgarán. Quelque chose me dit que les Hommes-Taureaux pourraient bien nous mettre au menu de leur dessert.

Cette sinistre perspective mit instantanément tous ses compagnons d'accord, et ils reprirent leur course comme un seul homme jusque dans la grande salle circulaire.

L'énorme statue du dieu Sen-Balkar s'était détachée de la paroi et barrait la sortie ! Une méchanceté sans nom ensanglantait ses yeux flamboyants. Sa hache promettait la mort à ces intrus qui avaient profané son domaine. Elle poussa un nouveau beuglement encore plus terrifiant que le premier et s'élança vers eux. Le sol tremblait sous la fureur de chacune de ses enjambées.

Soudain, elle leva sa hache sur le côté et l'abattit en un grand mouvement circulaire. Surpris par la rapidité de l'attaque, Gundar et ses compagnons n'eurent que le temps de se jeter en arrière dans le couloir.

— Et maintenant, on fait quoi ? lança le jeune homme en considérant d'un air désespéré la statue, qui fendait l'air en tous sens avec sa hache, rageant de ne pouvoir les atteindre.

— On peut pas rester là, répondit Bolgarán.

— Et on ne peut pas sortir non plus, glapit le lieutenant Halgar.

— En rebroussant chemin, reprit Gundar, nous pourrions peut-être trouver un passage secr...

— Du sang-froid, coupa Zérel. Laissez-moi réfléchir un instant.

— Je vais faire diversion pendant que vous gagnerez la sortie, annonça Almira sur un ton calme et déterminé.

— Comment cela ? s' alarma le vieux mage.

— Je vais l'occuper. Je pense pouvoir esquiver ses attaques assez longtemps pour que vous puissiez tous atteindre la sortie.

— Et vous ? Comment sortirez-vous ? s'affola le vieil homme.

— Je trouverai un moyen.

Ne laissant à quiconque le temps d'opposer la moindre objection à ce plan téméraire, la belle guerrière fonça vers la créature minérale. Elle

évita avec agilité un puissant coup de hache et exécuta une roulade entre ses jambes. Elle se releva promptement derrière elle et s'éloigna d'une bonne vingtaine de pas pour lui décocher quelques flèches. Les projectiles se brisèrent comme de vulgaires brindilles sur le monstre de pierre, mais ils produisirent l'effet escompté. La statue se retourna et s'avança vers la jeune femme.

Tandis que la courageuse guerrière reculait pour attirer son adversaire vers un côté de la salle, ses compagnons se précipitèrent vers la sortie. Lorsqu'elle réalisa le stratagème, la statue ne pouvait déjà plus les atteindre. Elle déchargea alors toute sa fureur et sa frustration sur Almira. À coups de sabots furieux sur le sol et de hurlements de plus en plus féroces, elle força la gardienne impériale à reculer au fond de la salle. Acculée contre le mur, Almira n'avait plus d'échappatoire. Elle évita de justesse une redoutable frappe circulaire avant de tenter une nouvelle roulade entre les jambes de la créature de basalte. Celle-ci ne se fit pas avoir une seconde fois. Elle lui bloqua le passage avec sa hache et leva un sabot pour l'écraser comme on écrabouille un insecte.

— Noon ! hurla Gundar en se précipitant au secours de la jeune femme.

— Gundar ! Reste ici ! cria Zérel.

Le jeune homme fonça droit sur la statue et lui asséna de puissants coups de taille dans les jambes. Nekmeth émettait maintenant une intense lumière dorée. Chaque coup laissait une estafilade brillante dans le basalte de l'ennemi. Celui-ci fit brusquement volte-face et envoya Gundar au sol d'un revers de main avant de tenter de l'écraser. Le jeune homme roula sur le côté au dernier moment. Le sabot de pierre s'abattit juste à côté de lui dans un fracas épouvantable. Toute la salle frissonna, et une longue fissure balafra le sol. Sonné par le bruit et la secousse, Gundar ne rouvrit les yeux qu'après plusieurs secondes, juste à temps pour voir une énorme main minérale arriver sur lui. Dans un réflexe de survie, il dressa son épée. Comme à Ezeldrin, la lame s'enfonça sans effort dans cette monstrueuse paume de roc qui s'apprêtait à l'écrabouiller comme une vulgaire punaise.

La créature recula d'un pas. Son hurlement ébranla toute la caverne. Elle observa sa main d'un air perplexe pendant un court instant, puis la terreur et le désespoir envahirent ses yeux méchants à mesure que la lumière de Nekmeth se répandait dans son bras. En quelques secondes, son corps tout entier devint translucide et luminescent. En une poignée de battements de cœur, la lumière devint aveuglante. Un bourdonnement sourd se mit à faire vibrer toute la montagne. Après un dernier beuglement d'agonie, la formidable statue du seigneur Sen-Balkar vola en miettes dans une prodigieuse détonation.

Zérel, Bolgarán et le lieutenant Halgar foncèrent aussitôt à travers le nuage d'étincelles et de poussières incandescentes qui retombaient en pluie avec un grésillement semblable à celui qui accompagne parfois la foudre.

Encore sonné, Gundar ramassa son arme en chancelant. Almira s'avança vers lui en titubant.

— Merci, Messire Gundar, dit-elle d'une voix encore tremblotante.

— Je... C'est... C'était mon devoir.

La belle guerrière baissa la tête tout en relevant ses prunelles d'azur vers les beaux yeux noirs du jeune homme.

— Dois-je comprendre que c'est juste par devoir que vous m'avez sauvée ? gémit-elle.

Son museau triste et attendrissant de jeune chiot abandonné relevait du génie.

— Euh... Je... Non ! Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire !

Gundar sentit son âme sombrer dans l'océan de ce regard ensorceleur, et son cœur se mit à battre intensément. Il resta ainsi quelques instants, aussi envoûté qu'embarrassé, puis cette douloureuse nostalgie qu'il ne connaissait que trop bien envahit de nouveau tout son être.

— Bien. N'en parlons plus, dit-il en détournant brusquement les yeux. D'ailleurs, c'est plutôt à moi de vous remercier pour ce que vous avez fait pour nous.

— En effet, renchérit Zérel. Nous vous devons une fière chandelle. Mais sachez, jeune fille, que je n'approuve pas du tout votre initiative ! ajouta-t-il en haussant le ton. Vous avez failli vous faire tuer !

— Et alors ? Si c'est nécessaire..., répliqua Almira. Je suis là pour protéger l'Élu, non ?

— Justement pas ! s'emporta le vieux mage. Ce n'est pas votre rôle. C'est le mien ! Vous êtes une gardienne impériale ! Votre mission est de veiller sur l'impératrice comme sur vous-même ! Vous devriez donc être auprès d'elle et non ici !

— Il y a bien d'autres gardiennes pour protéger Sa Divine Majesté. Et puis, dois-je vous rappeler que je suis ici par décision du Grand Conseil ?

— Si le Grand Conseil savait prendre des décisions, cela se saurait ! Vous savez aussi bien que moi que les sages n'ont fait que transmettre la volonté de notre divine souveraine. Et pour moi, il ne fait aucun doute que la future impératrice n'est pas étrangère à cette décision.

— Dans ce cas, vous devriez vous réjouir de ma présence parmi vous, lança suavement la belle guerrière. Que puis-je faire de mieux que servir deux impératrices en même temps ?

— Ma foi, ce n'est pas faux, commenta Bolgarán.

— Peut-être, mais c'est *notre* rôle de protéger Messire Gundar, objecta le lieutenant Halgar. Pour ma part, je suis d'accord avec Maître Zérel. Une gardienne impériale est...

Un concert de mugissements féroces coupa la chique au jeune officier.

— Les Hommes-Taureaux ! s'écria Bolgarán. Filons en vitesse !

Tandis que ses amis se précipitaient à l'extérieur, Zérel resta en arrière et s'arrêta juste au bord de la caverne.

— Oncle Zol ! Qu'est-ce que tu fais ? Viens ! glapit Gundar.

— Filez vite ! Je vous rejoins dans une minute. Je vais d'abord occuper un peu nos amis.

Un sourire carnassier dans la barbe, le vieux mage tendit le bras devant lui et tourna la paume de sa main vers le ciel en fermant les yeux. Gundar resta auprès de lui et dégaina son épée pour faire face aux

Hommes-Taureaux, qui déboulaient déjà dans la grande salle. Les monstres s'arrêtèrent un instant, sidérés par la disparition de la statue de leur dieu créateur, puis ils chargèrent furieusement vers Zérel en hurlant.

Une petite sphère de lumière rouge apparut dans le creux de la main du vieux mage. Elle atteignit la taille d'une pastèque en quelques secondes et s'embrasa. Zérel rouvrit alors les yeux et la lança dans les pieds des Hommes-Taureaux. En s'écrasant au sol, la boule de feu s'étira sur toute la largeur de la salle et forma un mur de flammes barrant la route aux féroces créatures.

— Fichons le camp, maintenant ! s'exclama le vieil homme. Ce sort est puissant mais assez bref.

Ils chevauchèrent tout le reste de la nuit et une bonne partie de la matinée pour mettre le maximum de distance entre eux et les Hommes-Taureaux. Lorsque la chaleur devint insupportable, ils s'arrêtèrent sous un surplomb rocheux pour prendre un peu de repos. Saranys en profita pour les rejoindre.

— Faisons le point, dit Zérel. Nous avons maintenant la certitude que ce maudit chevalier noir dispose de pouvoirs divins. Et il est même probable qu'il possède aussi les pouvoirs de mon ancien maître, ce qui n'est pas une mince affaire. En revanche, nous ne savons pas s'il a la Pierre du Feu.

— Probablement, puisqu'il l'a prise à Béalzar, dit Bolgarán.

— Dans ce cas, pourquoi n'était-elle pas avec les autres Pierres sur le pommeau de son épée quand Gundar l'a vu ?

— Il y a des tas de raisons possibles, observa Almira.

— Bon. De toute façon, cela ne change rien à nos plans, décréta Zérel. Nous allons nous rendre à Daram pour y retrouver ce capitaine Ksvarnig dont nous a parlé le roi Malazar. Et je veux également rencontrer le roi Naros pour essayer de comprendre ce qu'il mijote et lui demander de

nous prêter assistance pour récupérer la Pierre de l'Ombre. À ma connaissance, elle est aux mains de Melgoras.

— Naros est notre ennemi. C'est plutôt nous jeter dans la gueule du loup, non ? objecta Bolgarán.

— Il n'est pas encore *officiellement* notre ennemi, corrigea le vieux mage. Je pense qu'il n'osera pas abattre ses cartes maintenant.

— Combien de temps allons-nous encore nous amuser à courir après ces Pierres ? s'énerva Gundar.

— Jusqu'à ce que nous les ayons récupérées, répondit sèchement Zérel. Mais sache que cela n'a rien d'un amusement, au cas où tu ne l'aurais pas encore remarqué.

— Mais enfin, pourquoi s'obstiner à chercher des Pierres dont on ne sait même plus où elles sont ? Si tu veux absolument ces cailloux, je peux déjà t'en procurer trois sans avoir à les chercher bien longtemps !

— Voilà qui serait vraiment pure folie, commenta Almira. Tenez-vous donc tant à offrir la victoire à notre ennemi, Messire Gundar ?

— C'est la mort que je vais lui apporter !

— Allons, calme-toi, tempéra Bolgarán. Almira a raison. Si tu veux honorer la mémoire de ton père, ne gâche pas bêtement tes chances. Tu sais bien que personne au monde ne désire plus que nous tous, ici, anéantir ce chevalier. Cesse donc de penser que nous voulons te faire perdre du temps ou te décourager.

Tandis que les mots du marchand apaisaient son jeune ami, Zérel proposa à ses compagnons de se restaurer et de dormir un peu en attendant le déclin du soleil.

Quand ils se remirent en marche, Bolgarán amena sa monture à côté de celle de Gundar, à une bonne dizaine de pas derrière Almira.

— Cette femme est vraiment courageuse, dit-il.

— En effet. Sans elle, nous serions probablement tous morts. Seulement...

La mine du jeune homme était plus morose qu'un sombre ciel de la saison du Vent.

— Quoi ? Qu’as-tu donc ? N’es-tu pas content d’être en vie, et fier de lui avoir sauvé la vie à ton tour ?

Gundar hésita.

— Si, bien sûr. Mais... Ce n’est pas moi, Gundar, qu’elle a sauvé. C’est l’Élu qui importe à ses yeux. Moi, le fils de sarghaï, je n’existe pas pour elle.

Bolgarán regarda son jeune ami, un sourire taquin se dessinant lentement sous sa moustache.

— Oh ! Mais on dirait bien que tu en pincas pour elle, mon gaillard..., dit-il en plissant les yeux d’un air malicieux.

Gundar fixa le marchand avec de grands yeux ronds en s’empourprant.

— Quoi ! Tu plaisantes ! Ça... Ça n’a rien à voir..., se défendit-il.

— Je te comprends, tu sais. D’ailleurs, Almira est parfaitement adorable. Elle est belle et intelligente, elle a l’esprit vif, elle déborde de vie, et c’est une excellente combattante, encore plus courageuse que bon nombre de valeureux guerriers holtarás que j’ai connus. Tu as toutes...

— Arrête ! Je te dis que je ne suis pas amoureux d’elle ! Elle est insupportable, avec ses petits airs supérieurs ! Et puis... je... je suis écœuré. Je te le répète : elle nous a sauvés juste parce que je dois réaliser cette fichue prophétie pour son impératrice.

— Tu ne crois quand même pas à ce que tu viens de dire, j’espère ?

— Tu l’as bien entendue, cette nuit, non ? Sa mission est de protéger l’Élu. Elle est prête à tout pour l’Élu. Pas pour nous.

— N’as-tu pas dit, toi aussi, que tu l’avais sauvée par devoir ?

— C’est pas ce que je voulais dire !

— C’est bien ce que je pensais, répondit Bolgarán avec un sourire entendu.

Gundar talonna sa monture d’un geste sec.

Daram

Des champs et des plantations de palmiers et d'arbres fruitiers s'éti-
raient le long du fleuve Éphraïs et tout autour de la grande cité de Daram.
La capitale du royaume de Phargos s'étendait de part et d'autre du fleuve,
et un grand pont central reliait les deux parties. À l'est, l'ensemble bi-
garré des habitations, des commerces et des ateliers se déployait en
éventail autour d'une grande place dominée par les temples de Sen-Bal-
kar et Sen-Halkar. Sur la rive ouest, le somptueux palais du souverain et
celui tout aussi splendide de ses épouses se dressaient avec fierté aux
côtés du gigantesque temple de Sen-Balkar et du mausolée des rois, au
beau milieu de grands jardins abondamment fleuris et agrémentés de
nombreux plans d'eau.

Bien qu'elle fût la capitale du royaume, Daram était dépourvue de mu-
railles protectrices. C'était une ville ouverte et aérée, dont la sécurité
était assurée par deux puissantes forteresses, situées chacune à environ
une lieue de la cité.

— Mon cher Bolgarán, dit Zérel, je vous confie nos amis. Réservez-
nous des chambres à l'auberge Gavaros. Pendant ce temps, je vais me
rendre au palais pour demander une audience auprès du roi.

— Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais l'auberge Gavaros a
changé de propriétaire, il y a quelques années. La nourriture y est tou-
jours excellente, mais le nouveau patron n'est qu'un vulgaire imbécile
brutal et crasseux.

— Peu importe. Nous ne sommes pas en villégiature et nous ne reste-
rons pas ici longtemps. Et puis c'est là que j'ai donné rendez-vous à ce
capitaine dolraque envoyé par le général Khorg.

— Comme vous voudrez.

Située sur la grande place de la ville, ladite auberge était spacieuse et très fréquentée. Sa grande salle, où nombre de clients étaient attablés, semblait bien entretenue, et les odeurs de cuisine étaient prometteuses. En revanche, l'aubergiste avait une apparence peu amène. Enfoncés dans un long visage aux joues creuses et au nez aquilin, ses petits yeux noirs dévisageaient les clients avec mépris et surveillaient les servantes avec méchanceté. Il était mal rasé, et la crasse plaquait ses cheveux noirs sur son crâne.

— Que puis-je pour vous ? dit-il d'une voix mielleuse et avec un sourire forcé découvrant des dents irrégulières et aussi jaunâtres que les taches de graisse qui maculaient sa chemise blanche débraillée.

— Il nous faut un bon repas, un bon vin et des chambres pour plusieurs jours, annonça Bolgarán.

— Je n'ai que trois chambres disponibles, grogna l'aubergiste.

— Cela nous conviendra parfaitement, mon brave.

Le marchand déposa sur le comptoir quelques pièces d'argent que l'individu ramassa avec avidité, puis il alla s'installer à une table avec ses amis.

Quelques instants plus tard, une servante chétive leur apporta un plat de viande rôtie fort appétissante qu'elle posa craintivement sur la table. Ses cheveux noirs attachés en chignon étaient sales, et son visage creusé par la fatigue et la faim n'avait rien de séduisant. Ses grands yeux sombres et cernés reflétaient la peur, la tristesse et le désespoir, et un méchant hématome violet lui fardait affreusement la pommette droite. Alors qu'elle s'apprêtait à servir Bolgarán, Almira l'interpella :

— Qui t'a fait cette vilaine chose ?

— P... Personne, bredouilla la pauvre femme, qui commençait déjà à trembler.

— Ne sois pas effrayée, la rassura Bolgarán avec un large sourire bienveillant. Nous sommes peut-être des étrangers en armes, mais nous ne sommes que d'humbles et paisibles voyageurs. Tu n'as rien à craindre de

nous. En revanche, nous pouvons peut-être t'aider, si tu nous dis qui t'as fait cela.

— Je... Non.

— Tais-toi et travaille, vermine ! aboya l'aubergiste depuis son comptoir.

— Pardon, l'ami, intervint Bolgarán, mais nous avons payé pour manger, dormir, être servis et... parler à qui bon nous semble.

— Et moi, j'ai payé pour avoir cette sale gueuse ! Et je ne suis pas près de rentrer dans mes frais ! C'est une fainéante ! Quand je pense que je dois la nourrir !

— Quoi ! C'est une esclave ? s'étrangla le lieutenant Halgar, horrifié.

— Du calme, dit Bolgarán en posant une main sur l'épaule du jeune officier. Dans ce pays, c'est une chose normale. Ne cherchons pas d'histoires. Sers-nous donc, ma belle, ajouta-t-il en souriant à la malheureuse esclave.

La pauvre remplit l'assiette du marchand en tremblant. Puis elle commença à servir Gundar, qui considérait l'aubergiste d'un regard noir. Une tranche de lard glissa de la louche et s'écrasa par terre. Le chien famélique couché près du comptoir se précipita pour profiter de l'aubaine, mais à peine eut-il posé le museau sur le morceau de viande, que son affreux maître arrivait sur lui et lui flanquait un grand coup de pied dans le ventre.

— Lâche ça, sale cabot ! vociféra-t-il.

Tandis que la pauvre bête s'enfuyait sous une table en glapissant, l'aubergiste saisit son esclave par le cou et la jeta violemment au sol.

— Ramasse ça ! Ça ce sera ton repas pour aujourd'hui ! hurla-t-il.

Gundar se leva d'un bond et plaqua l'ignoble individu contre le mur en le tenant d'une main ferme par la gorge, sous les regards atterrés des clients.

— Je n'aime pas tes manières ! souffla le jeune homme, les mâchoires serrées et le regard tranchant comme une lame dolraque. Là d'où je viens,

on n'a pas d'esclaves et on respecte les femmes. Traite cette femme correctement, sinon ce sont tes tripes que mangera ce chien ! Compris ?

Ne pouvant articuler le moindre mot tant la poigne de Gundar lui écrasait la gorge, le sale type acquiesça d'un hochement de tête nerveux, les yeux exorbités de peur et de suffocation. Le jeune homme le relâcha en lui lançant un dernier regard menaçant, puis il jeta le morceau de lard au pauvre chien et aida la malheureuse esclave à se relever. Sa colère était telle qu'il ne remarqua ni le timide sourire de gratitude de la pauvre femme ni le regard brillant d'Almira.

En fin d'après-midi, Zérel arriva à son tour à l'auberge et rassembla ses compagnons autour d'un bon vin de Tamriya.

— Mes amis, Naros nous invite à un banquet en notre honneur dans trois jours, annonça-t-il fièrement.

— Un banquet ? En *notre* honneur ? s'étonna Gundar.

— Tous les rois du Premier Monde savent que je suis le conseiller de Sa Divine Majesté Ellora. Naros est tout sauf un idiot. Tant qu'il ne sera pas prêt pour la guerre, il affichera avec la plus parfaite hypocrisie un soutien indéfectible à l'empire. En sollicitant son aide pour notre quête, j'espère bien qu'il trahira d'une façon ou d'une autre ses intentions.

Tandis que le vieux mage brossait un rapide portrait du roi et donnait ses conseils sur l'attitude à adopter en sa présence, Bolgarán remarqua un individu solitaire attablé au fond de la salle et qui ne les quittait pas des yeux. C'était un grand gaillard aux épaules carrées, avec une barbe de trois jours et de longs cheveux blonds bouclés. Il portait de grandes bottes de cavalier, et une tête d'ours grenat ornait le haut des manches de sa longue tunique blanche.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, Maître Zérel, mais je crois que quelqu'un nous espionne, intervint le marchand à voix basse en hochant discrètement la tête vers l'individu.

Le vieux mage se retourna. Le gaillard le fixa d'un regard bleu-gris polaire pendant quelques instants, puis il inclina discrètement la tête en signe de salutation.

— Capitaine Ksvarnig, je présume ? avança Zérel en se levant.

— Et vous êtes... Maître Zérel, c'est bien cela ? répondit l'homme avec un accent dolraque à couper au couteau.

— En effet. Enchanté de faire votre connaissance, Capitaine. Venez donc vous joindre à nous.

L'officier dolraque s'installa à leur table, et Zérel lui présenta ses compagnons. Le capitaine les salua rapidement sans paraître le moins du monde impressionné, ni par la présence d'une gardienne impériale ni même par celle de l'homme dont la lame pouvait déchaîner la puissance d'un dieu.

— Je suis le capitaine Ksvarnig, de la garnison de Snorkja, commandée par le général Khorg, déclara-t-il sur un ton égal. Le général est très inquiet. Quelque chose de très grave se prépare, Maître Zérel.

— Je le pense aussi. Dites-moi donc ce qui se trame au Dollränn-Skarg.

— Il y a quelque temps, un officier de la garnison d'Askrol a signalé des événements étranges du côté de la forteresse d'Amrüll. Il disait que tous les soldats qui s'y trouvaient avaient déserté et qu'ils s'étaient mis au service d'un mystérieux chevalier noir.

— Que savez-vous à propos de ce chevalier ?

— Rien. Mais tous ceux qui le servent se prosternent devant lui comme devant un dieu.

— Est-ce que le nom de Zandroll vous dit quelque chose ?

Le capitaine fronça les sourcils un instant en se prenant le menton entre le pouce et l'index.

— Hum... Peut-être bien. J'ai entendu dire que le grand mage Darüll avait un puissant disciple de ce nom, avec lequel il se serait querellé.

— Savez-vous si Darüll est toujours à Amrüll ?

— Le bruit court qu'il est mort.

— Si ce Zandroll a pu tuer son maître, il est vraiment redoutable. Il est plus que probable que cet homme est bien le chevalier noir.

— Il y a plus grave encore, Maître Zérel, poursuivit le capitaine Ksvarnig. À la saison de la Terre, suite au rapport de cet officier d'Askrol, le roi Draknor a envoyé un lieutenant nommé Svelga avec une troupe de soldats aguerris pour enquêter sur ces événements et remettre de l'ordre à Amrüll. Ce Svelga n'est revenu qu'à la fin de la saison de l'Eau avec seulement une poignée d'hommes. Il a dit que les déserteurs d'Amrüll les avaient attaqués et qu'ils avaient échappé par miracle au massacre. Ensuite, il a obtenu une audience privée auprès du roi. Personne ne sait ce qu'ils se sont dit, mais, juste après, le roi a fait de ce lieutenant ambitieux le général en chef de toutes nos armées. Quant à notre valeureux souverain, il n'est plus lui-même depuis ce jour. Il est comme... drogué. Il n'écoute plus que ce maudit Svelga, qui ne parle que de guerre et de conquête.

— Par tous les dieux ! Les pouvoirs de ce maudit chevalier n'ont-ils donc aucune limite ? s'emporta Zérel en se levant.

Le vieux mage fit plusieurs fois le tour de la table en se caressant la barbe d'une main nerveuse. Personne n'osa interrompre sa réflexion. Au bout de quelques instants, il finit par se calmer et se rassit.

— Que compte faire le général Khorg ? demanda-t-il.

— Le général a fondé l'ordre de Svorda pour rassembler des officiers et des troupes d'élite qui ne partagent pas les vues de Svelga et du roi, expliqua le capitaine. Un ours rouge est notre emblème, ajouta-t-il en tapotant du doigt la manche de sa tunique. Nous n'avons pas l'intention de nous battre contre notre propre peuple, mais nous ne laisserons pas ce Svelga entraîner notre pays dans la guerre contre le royaume d'Arkol. Si ce fou déclare la guerre, nous prendrons le contrôle de Snorkja et de tous les ports de l'ouest. Nous laisserons les troupes arkolènes débarquer, à condition, bien sûr, que le roi Malazar s'engage à ce que ses soldats ne s'attaquent qu'aux troupes de Svelga et ne s'adonnent à aucun pillage ni ne commettent la moindre exaction sur la population.

— Ça, je peux vous le garantir personnellement dès à présent, assura Zérel sans la moindre hésitation. Mais j'espère que nous pourrons

mettre fin à tout cela avant d'en arriver là. Avez-vous d'autres informations ?

— Oui. Toujours selon le rapport de l'officier d'Askrol, la région d'Amrüll regorge d'horrignomes.

Gundar interrogea son vieil ami du regard.

— Ce sont des êtres abominables engendrés par Sen-Maardak, expliqua Zérel. Ils griffent et mordent furieusement tous ceux qui ont le malheur de croiser leur chemin. Je pensais que les Dolraques les avaient exterminés.

— Nous le pensions aussi, reprit le capitaine. Mais on dirait bien qu'ils pullulent de nouveau, et ce chevalier noir semble avoir réussi à les apprivoiser.

— Ceci confirme bien son pacte avec le grand dieu de l'Ombre et de la Mort. Bien. Maintenant, c'est à moi de vous faire part de nos plans.

Le vieil homme exposa ses intentions à propos du roi Naros et du sorcier Melgoras.

— Ce sera un honneur de me joindre à vous, déclara l'officier dolraque.

— Votre aide nous sera précieuse, répondit Zérel.

Soudain, Almira se leva brutalement et lança son poignard vers le lieutenant Halgar. L'arme frôla la joue du jeune officier avec une redoutable précision et se ficha dans le poteau de bois contre lequel il était adossé.

— Mais... Mais... Qu'est-ce qui vous prend ? demanda le jeune officier, pâle et tremblant. Je... Je n'ai rien dit...

La belle guerrière l'invita à se retourner par un simple hochement de tête. Malgré le joli sourire satisfait de la jeune femme, le lieutenant hésita à la quitter des yeux, puis il tourna lentement la tête. À moins d'un pouce de son visage, un gros scorpion noir était cloué dans le poteau. Dans un ultime réflexe, une de ses pinces se serra une dernière fois juste sous le nez du jeune officier, le faisant bondir instinctivement en arrière avec un hoquet de frayeur.

— Auriez-vous la bonté de me rendre ma lame, s'il vous plaît ? lui demanda Almira sur un ton suave en tendant une main gracieuse.

Comme le lieutenant Halgar restait figé, le visage livide, Bolgarán se chargea de restituer l'arme à sa propriétaire.

— Il me semble que cette horrible bestiole ne se soit pas suffisamment méfiée des épines des jolies fleurs, commenta le marchand.

Almira lui adressa un sourire mielleux avec un air suffisant.

Le lendemain, dans l'attente du banquet du roi, Bolgarán entreprit de faire visiter la ville à Gundar. La cité de Daram était très commerçante et devait son opulence au négoce des épices et du sel ainsi qu'au tissage de précieuses étoffes, réputées et recherchées dans tout le Premier Monde. Contrairement à Goramas, les commerces et les ateliers y étaient fort bien organisés et regroupés selon leur spécialité. Enivré par les senteurs vives et multicolores des épices exotiques, Gundar s'émerveillait devant les teintes relevées et pimentées des magnifiques soieries. Tout cela lui rappelait tant ses rêves d'enfants...

Un peu plus loin, ce fut au tour de Bolgarán de se laisser emporter par le bouquet d'un délicieux vin rouge de Tamriya.

— Qui sont ces hommes ? l'interrompit Gundar. Je n'en ai jamais vu de semblables.

Le marchand posa sa coupe et se retourna. Un homme en longue robe de soie verte examinait les articles d'un potier. Deux guerriers l'escortaient. Leur tunique courte en cuir brun était garnie de plaques d'acier. À leur ceinture, un sabre court accompagnait un long sabre fin. Les trois hommes avaient la peau mate et dorée, les yeux bridés et les cheveux noirs et lisses, tirés en arrière en une longue natte.

— Ce sont des Urzakis, répondit Bolgarán. L'homme en vert est un très riche marchand. Il se nomme Asama. Je le connais bien. Les deux autres sont ses gardes du corps. Ce sont les meilleurs combattants qui soient et ils ne plaisaient absolument jamais.

Le jeune homme regarda un moment les trois hommes, l'air rêveur, se remémorant les histoires de son vieil Oncle Zol sur les maîtres-dragons de l'empire Urzaka.

— Mon ami, continua Bolgarán, je viens d'avoir une idée. J'ai une affaire à traiter avec cet Asama. On se retrouve ce soir à l'auberge.

Gundar poursuivit encore un peu son chemin dans la rue avant de s'engager dans une ruelle. Séduit par toutes ces petites maisons cubiques aux murs recouverts d'enduits aux couleurs vives et contrastées, le jeune homme voulait découvrir ce quartier d'habitations. Il déambula ainsi pendant un moment entre ces petites bâtisses, quand il aperçut un mendiant assis à même le sol, le dos appuyé contre un mur. Il était vêtu d'une longue robe blanche poussiéreuse et effilochée. Ses mains étaient entièrement enveloppées de bandelettes crasseuses, et son visage disparaissait sous un turban noir lui entourant complètement la tête jusqu'au cou.

Tandis que Gundar fouillait dans sa poche à la recherche d'une pièce, une voix féminine particulièrement douce sortit de sous le turban noir :

— Donne-moi une pièce, noble étranger. Je te dirai ton avenir.

— Mon avenir ? s'étonna Gundar en déposant un arkol de cuivre dans l'écuelle de la mendicante. Comment peux-tu connaître mon avenir ?

— Ta main.

— Quoi, ma main ?

— Montre-moi ta main. Ton avenir y est écrit.

Gundar hésita un instant, puis il s'accroupit et tendit sa main. Cette pauvre femme ne risquait sûrement pas de lui faire grand mal. La mendicante se pencha et examina attentivement sa paume.

— Es-tu prêt à tout entendre ? demanda-t-elle au bout d'un petit moment.

— Parle. De toute façon, je ne crois pas vraiment à ces choses-là.

— Tu as tort. Mais soit. Ton passé est bien triste, noble étranger. Tu as vécu de terribles moments.

— Je croyais que c'était mon avenir que tu devais m'annoncer...

— Ce que tu as vécu déterminera ce que tu vivras. Ton destin est bien sombre. Ton désir de vengeance te perdra.

— Mon désir de vengeance perdra celui qui m’a pris ceux que j’aimais, répliqua Gundar sur un ton implacable.

— Je comprends ta douleur, mais tu t’apprêtes à affronter des puissances qui te dépassent et qui t’anéantiront. Le tout-puissant Sen-Ke-meth t’abandonnera aussi sûrement qu’il te soutient maintenant.

— Je n’ai pas besoin de lui pour faire justice !

Le jeune homme retira sa main d’un geste sec.

— Qu’il en soit ainsi, alors. J’espère pour toi que tu obtiendras ce que tu cherches, mais je t’aurai prévenu, déclara la mendicante en relevant la tête.

Les yeux de la pauvre femme coupèrent le souffle de Gundar. Ses amandes d’une blancheur éclatante et cristalline brillaient comme des diamants. Faisant écho à la courbe de ses sourcils fins et délicats, leur contour se dessinait à l’encre noire et veloutée de ses longs cils soyeux, et ses prunelles rayonnaient d’un vert intense et profond, telles de lumineuses émeraudes incrustées d’un précieux jade sombre.

Le jeune homme était tellement envoûté par la beauté de ce regard qu’il en oublia pendant un instant le sort funeste que la mendicante venait de lui promettre.

— Vous... Vous me semblez très belle, dit-il du bout des lèvres. Pourquoi vous cacher sous ces haillons ?

— La fièvre dévorante peut provoquer d’horribles mutilations, répondit la pauvre femme.

Stupéfait et embarrassé, Gundar resta quelques secondes immobile et silencieux, sans pouvoir détacher ses yeux de ce regard fascinant et irrésistible, puis il se leva et partit sans un mot.

Le soir, à l’auberge, son trouble était encore si grand qu’il lui valut d’attirer l’attention de ses amis.

— Que t’arrive-t-il ? lui demanda Bolgarán. Tu me sembles bien loin de nous.

— Tout va bien.

— Allons, qu'est-ce qui te tracasse ? insista Zérel.

Gundar hésita, puis, face aux regards insistants de ses compagnons, il se décida :

— J'ai rencontré une mendicante qui a lu mon avenir dans ma main. Elle a prédit ma mort.

— Tu es en train de me dire que tu es perturbé par le discours d'une mendicante ? s'étonna Bolgarán.

— Elle semblait tout savoir sur moi. Tout ce qu'il s'est passé avec mon père et Arnella.

— Elle te l'a dit clairement ? s'enquit le marchand.

— Non. Mais j'ai l'impression que...

— Tu n'imagines pas les salades que tous les miséreux de cette ville sont capables d'inventer pour soutirer quelques pièces aux étrangers un peu trop naïfs.

— Tu ne vas quand même pas me faire croire que tu accordes un quelconque crédit à ce genre de fadaïses, n'est-ce pas ? renchérit Zérel.

— Non, bien sûr. Mais c'est quand même bizarre. Et puis... cette mendicante avait quelque chose de particulier. Elle était vraiment misérable. Elle m'a même dit qu'elle avait la fièvre dévorante. Pourtant, ses yeux...

— Que veux-tu dire ? dit Bolgarán.

Gundar décrivit le regard de la pauvre femme. Son émerveillement se lisait si clairement dans ses yeux et résonnait si fort dans sa bouche, qu'Almira se leva brutalement et partit se coucher sans piper mot. La belle guerrière laissa ainsi ses compagnons bouche bée, mais Zérel, lui, ne prêta aucune attention à son mouvement d'humeur. Son regard mélancolique restait perdu dans le vide.

— Qu'y a-t-il, Maître Zérel ? s'inquiéta Bolgarán.

Le vieux mage sursauta.

— Euh... Je... Rien, mon ami. C'étaient juste de vieux souvenirs qui refaisaient surface. Nous devrions aller nous coucher, nous aussi.

Le lieutenant Halgar et le capitaine Ksvarnig emboîtèrent le pas du vieil homme. Gundar s'apprêtait à en faire de même, mais Bolgarán le retint.

— Alors ? Tu prétends toujours qu'Almira ne se préoccupe que de l'Élu ? dit-il avec un regard malicieux.

— Je... J'avoue que tu as peut-être raison, admit le jeune homme, l'air embarrassé.

— Bien sûr que j'ai raison !

— Bah... Qu'est-ce que ça peut faire, maintenant ? J'ai réussi à la mettre de méchante humeur, apparemment.

— Je crois surtout qu'elle fulmine de jalousie.

— C'est pourtant pas du tout ce que je voulais. Je veux dire... Je me fiche de cette mendicante ! Je voulais juste dire qu'elle avait des yeux magnifiques, et que ça m'a paru bizarre pour quelqu'un qui a la fièvre dévorante. C'est tout. D'ailleurs... les yeux d'Almira sont absolument merveilleux. Tout est un enchantement, en elle. Ses cheveux, ses lèvres, son visage, ses mains, son corps... C'est la plus belle femme que j'ai jamais vue. Et elle est si intelligente, si forte, si...

Le désir et l'admiration embrasaient les pommettes du jeune homme et scintillaient de mille feux dans son regard ténébreux.

— Eh bien ! En voilà une déclaration ! s'exclama Bolgarán. Mais... c'est à elle qu'il faut dire ça !

— Je... Je ne peux pas.

— Ça, par exemple ! Et pourquoi donc ? Tu la trouves trop supérieure, c'est ça ?

— Oui. Mais ce n'est pas pour ça. C'est... Je ne sais pas comment dire. Quand je la regarde, mon cœur bat très fort, j'ai envie de courir vers elle, je... j'ai l'impression que je pourrais voler ! Mais, très vite, un malaise me prend à la gorge, et j'ai envie de pleurer. C'est comme si quelque chose m'interdisait de l'aimer. Je me sens... coupable.

— Coupable de quoi ?

— Je ne sais pas. C'est comme ça.

— Écoute-moi bien, Gundar, dit Bolgarán en prenant fermement son jeune ami par les épaules. Je m’y connais en matière de femmes. Je reconnais qu’Almira peut être insupportable et qu’elle a un caractère bien trempé. Mais personne n’est parfait. Et surtout, cela n’enlève rien à ses qualités. Elle est brillante, courageuse et d’une honnêteté à toute épreuve. Je lui confierais ma vie les yeux fermés. Et c’est sur toi qu’elle a posé les yeux. Te rends-tu compte de ta chance ? Ne laisse pas passer une occasion pareille.

— J’aimerais bien, mais... c’est pas si simple.

Le lendemain, Gundar et Almira s’évitèrent mutuellement toute la journée. Le jeune homme en était si tourmenté que, le jour suivant, lorsqu’ils se mirent en route pour le palais royal, il rassembla tout son courage pour crever cet abcès. Il n’en pouvait plus de détourner ainsi le regard, d’autant que, ce jour-là, la gardienne impériale était plus désirable que jamais. La jolie tunique échancrée qu’elle avait achetée la veille sur un marché drapait sensuellement sa poitrine de sa fine soie blanche, et ses cheveux dorés retombaient devant son épaule en une longue tresse radieuse comme le soleil. Son beau pendentif en forme de goutte d’eau, dont elle ne se séparait jamais, brillait entre ses seins, et deux fins bracelets en or enlaçaient ses poignets délicats.

— Pardonnez-moi si je vous ai offensée, entama timidement Gundar. Je suis maladroit. Je dois avouer que j’étais impressionné par le regard et les propos de cette mendicante, mais je ne voulais vous vexer en aucune façon.

— Ne vous excusez point, Messire Gundar, répondit Almira avec un sourire aimable. Je m’en veux d’avoir réagi ainsi. Je suis une idiote. Vous êtes libre de faire ce que vous voulez. Vous n’avez aucun compte à me rendre.

— Non, ne dites pas cela !

— Quoi donc ? demanda la jeune femme, en fausse ingénue.

— Euh... Je... Que vous êtes une idiote. Et puis, je voulais vous dire...

— Oui ?

— Vous... Vous êtes la plus belle femme que je connaisse. Et vous êtes si courageuse. J'admire tellement votre volonté et votre intelligence.

Le pourpre monta jusqu'à la racine des cheveux du jeune homme en même temps qu'il fardait délicieusement les pommettes d'Almira.

— Merci, Messire Gundar.

C'était bien la première fois que la belle guerrière montrait autant de modestie et même de timidité. Elle fit encore quelques pas avant de s'arrêter pour adresser un regard de velours à Gundar. L'éclat du ciel et la profondeur de l'océan de ses prunelles étaient tels que même les dieux auraient pu s'y perdre à tout jamais.

Le jeune homme resta en apnée un instant.

— Almira, je voudrais que vous sachiez que..., finit-il par dire d'une voix tremblante en regardant ses pieds.

— Eh bien, Messire Gundar ?

— Non, rien. Euh... S'il vous plaît, Almira, ne m'appellez plus « Messire ». Je ne suis ni un chevalier ni un seigneur.

— Comment dois-je vous appeler, alors ?

— Euh... Gundar, tout simplement. Je crois que ça sera suffisant.

— Très bien, Mess... euh... Gundar, répondit Almira avec un adorable petit rire argentin.

Le jeune homme éclata de rire à son tour et reprit son chemin, le cœur léger. La valeureuse gardienne impériale paraissait tout aussi heureuse et soulagée que lui. Bolgarán en était ravi également, contrairement à Zérel, qui, lui, bougonnait dans sa barbe en fronçant les sourcils.

Le petit groupe traversa ainsi la ville jusqu'au grand pont enjambant le fleuve Éphraï. L'accès en était contrôlé par quatre gardes royaux. Ces soldats d'élite avaient une barbe noire dense et soigneusement taillée, et leur uniforme impeccable se composait d'une tunique sans manches en cuir grenat, d'un pantalon bouffant de la même couleur, d'un turban en soie dorée et de grandes bottes noires à l'extrémité pointue et relevée. À leur large ceinture de soie assortie à leur turban, une dague effrayante

accompagnait un redoutable cimenterre. Les deux gardes au centre barraient le passage avec leur lance, mais ils s'écartèrent et s'inclinèrent avec respect quand Zérel leur montra l'invitation du roi.

Sur la rive opposée, Daram était une tout autre ville. De nobles cygnes blancs se pavanaient dans de grands bassins ponctués de nénuphars, et des fontaines murmuraient leur chant apaisant entre de nombreux massifs et arbustes aux fleurs multicolores embaumant l'air de leurs senteurs tantôt puissantes et épicées, tantôt douces et rafraîchissantes.

Au beau milieu de ces vastes jardins plantés de palmiers, de manguiers et de bien d'autres arbres exotiques s'épanouissaient nombre d'édifices à l'architecture tout en finesse, en courbes et en arabesques, à l'exception d'un imposant bâtiment noir formant un cube massif surmonté d'un autre, plus petit, et devant lequel Zérel fit halte un instant.

— Voici le mausolée des rois, expliqua-t-il. Les momies de tous les rois de Phargos depuis près de mille ans y reposent dans des sarcophages d'or. Il a été bâti avec des pierres de la Terre d'Emkar.

Le basalte noir du monument funéraire amplifiait ses dimensions déjà impressionnantes et rendaient encore plus étincelantes les feuilles d'or martelées le long de ses arêtes et sur la large porte de sa façade orientale.

— Je n'ai rien vu de tel à Ezeldrïn, dit Gundar. Où sont donc les impératrices défuntes ? Dans la Pyramide de Vie ?

— Les sarcophages des impératrices sont dans une grande crypte sous la Maison impériale, répondit Zérel.

— L'idolâtrie n'est pas dans nos coutumes, ajouta Almira en lançant un regard dédaigneux au mausolée. L'impératrice est au service de son peuple et n'a pas à être adorée, ni de son vivant ni dans la mort.

Gundar jeta un dernier coup d'œil à l'imposant édifice funéraire et reprit son chemin avec ses compagnons. Après avoir longé le grand temple de Sen-Balkar sous le regard inquiétant des puissants lions et taureaux de granit qui montaient la garde tout autour, ils s'engagèrent sur une large voie soigneusement pavée et bordée de fleurs traversant le vaste

plan d'eau qui s'étendait au pied du palais royal. D'une blancheur immaculée, celui-ci s'y reflétait aussi nettement que dans un miroir. Des dentelles de pierre ouvragées dans le menu détail encadraient ses fenêtres et bordaient ses nombreuses terrasses, et des feuilles d'or habillaient intégralement les colonnes du péristyle s'étirant devant toute la façade.

Encore plus fascinant que tout ce qu'il avait imaginé dans ses rêves d'enfant, ce faste exotique laissait Gundar pantois. Le jeune homme aurait pu rester ainsi des heures à contempler ces lieux, si un capitaine de la garde royale n'était venu à leur rencontre pour les conduire auprès du roi, dans la grande salle des banquetts.

Des tentures de soie chatoyantes encadraient les nombreuses ouvertures en arc brisé donnant sur les jardins, et des mosaïques multicolores dessinaient des motifs géométriques et des animaux stylisés au sol et au plafond. Sur les côtés, des dignitaires de la cour, très légèrement vêtus, étaient affalés sur de luxueuses banquettes. Ils s'empiffraient des mets et des vins que leur servaient une armée d'esclaves, reconnaissables à leur turban jaune et à leur pantalon bouffant d'un joli bleu vif.

Sous les regards méprisants de ces goinfres bedonnants qui éructaient bruyamment en essuyant du dos de la main l'excès de vin ou de sauce qui débordait de leurs lèvres grasses, le capitaine de la garde royale accompagna Zérel et ses amis jusqu'à l'estrade où le roi se prélassait sur une banquette recouverte d'or.

Plutôt jeune, il avait de longs cheveux noirs ondulés, et sa peau était étonnamment claire pour un Phargite. Son visage était fin et délicat, presque féminin. Un trait de khôl soulignait le contour de ses grands yeux sombres et se prolongeait sur ses tempes. Il portait un pantalon ample en soie écarlate et des babouches dorées à l'extrémité recourbée. Une profusion de bracelets et de colliers en or garnis de pierres précieuses ornaient ses bras et son torse dévêtus. Deux jeunes hommes en robe de soie bleu clair étaient allongés sur une banquette à sa droite. Derrière eux, cinq eunuques au crâne rasé et aux joues replètes se tenaient debout dans des robes orange leur descendant sur les pieds et masquant sans conviction leur ventre rebondi.

Le capitaine mit un genou au sol au pied de l'estrade. Zérel et ses compagnons l'imitèrent et s'inclinèrent fort respectueusement.

— Relevez-vous, dit le roi, d'une voix douce et agréable, tout en renvoyant son capitaine d'un claquement de doigts. Maître Zérel, je suis très honoré de vous recevoir en mon palais. Et je suis encore plus flatté d'accueillir l'Élu qui rétablira bientôt l'empire.

— Nous remercions infiniment Votre Majesté pour sa bonté et sa généreuse hospitalité, répondit le vieux mage.

— Maître Zérel, vous ne m'aviez pas dit que vous voyageiez avec un tel joyau... Approche donc, poursuivit le souverain en se tournant vers Almira et Gundar.

La gardienne impériale fit un pas en avant, mais le roi leva la main.

— Non. Pas toi, femme. Toi, dit-il en désignant Gundar. Viens près de moi. N'aie pas peur.

Tandis qu'Almira se raidissait, l'air outrée, le jeune homme se tourna vers Zérel, le regard interrogateur et inquiet. Le vieux mage lui faisant signe d'obéir, il s'avança timidement, gravit les quatre marches de l'estrade et mit un genou à terre devant le roi. Ce dernier lui ordonna de se relever, se leva à son tour et le fixa intensément au fond des yeux sans dire un mot. Les paumes de main trempées, et le cœur battant de plus en plus fort, Gundar n'osait plus bouger ni parler. Pouvait-il se permettre de simplement détourner le regard ? Semblant se délecter de son profond malaise, le souverain le dévisagea pendant encore quelques longues secondes.

— Ainsi, tu es l'Élu..., finit-il par dire.

— Oui, Majesté, répondit le jeune homme, la voix à peine audible.

— Le grand seigneur Sen-Kemeth ne pouvait choisir plus beau champion.

Le jeune monarque adressa un sourire provocateur à l'adresse des deux jeunes hommes en robe bleu clair. Ceux-ci lancèrent un regard jaloux et agressif au pauvre Gundar.

— Tu as un corps d'athlète et tes cheveux sont magnifiques, ajouta le roi en passant sa main dans la longue chevelure noire du jeune homme.

Les muscles de ce dernier se tendirent les uns après les autres. La sueur dégoulinait maintenant sur ses joues.

— Votre Majesté souhaite-t-elle admirer l'Épée sacrée ? intervint Zérel.

Sans même laisser au roi le temps de bouger un cil, Gundar dégaina son arme et la présenta sur ses mains tremblantes.

— Voici donc la lame qui vaincra le champion des dieux rebelles..., dit le roi en caressant doucement Nekmeth, l'air à la fois songeur et étonné. Je l'imaginai plus grande et plus redoutable. Bien. Prenez donc place à mes côtés, poursuivit-il en tendant une main vers les luxueuses banquettes dorées sur sa gauche.

Zérel se plaça juste à côté de Naros, et ses compagnons s'installèrent à leur tour sans se faire prier.

Sur un nouveau claquement de doigts du souverain, des domestiques se précipitèrent pour leur présenter de la viande, des fruits et du vin. Le lieutenant Halgar hésita longuement, révolté d'être servi par des esclaves.

— À présent, parlons de ce qui vous amène dans mon beau pays. Qu'attendez-vous de moi, Maître Zérel ? demanda le roi.

— Comme Votre Majesté le sait très certainement, nous devons récupérer les Pierres de Pouvoirs pour les remettre à la future impératrice.

— J'ai ouï dire qu'un mystérieux chevalier noir s'était déjà emparé de ces Pierres. Serait-ce inexact ?

— Ce chevalier noir est précisément l'ennemi que nous devons vaincre, confirma Zérel. En revanche, il n'a pas encore mis la main sur toutes les Pierres. Du moins... je l'espère. Nous sommes arrivés trop tard pour reprendre celles que possédaient Béalzar. Mais je compte bien m'emparer de celles de Melgoras et de Kalandraj. C'est d'ailleurs pour cela que nous sommes ici. Et c'est aussi pour cela que je sollicite votre aide.

— Comment puis-je vous assister ?

— Melgoras se terre à Bathram. J'ai besoin de provisions pour me rendre là-bas. Et puis c'est un mage très puissant et il a sans doute des mercenaires à son service.

— Il vous faut des hommes, n'est-ce pas ?

— J'avoue que des renforts seraient les bienvenus.

Naros réfléchit un moment.

— Je vous procurerai des vivres et des antilopes des sables pour traverser le désert de Zarris. Mais je ne peux vous confier une troupe de soldats. Bathram est sur le territoire du sultanat de Haskedras, et je ne suis pas en meilleurs termes avec le sultan Jalim. Des soldats phargites sur son sol ne pourraient que provoquer sa fureur et déclencher une guerre. En revanche, mes dix meilleurs sardakiis vous accompagneront. Ils ne représentent pas l'armée et savent être d'une parfaite discrétion. Cela ne posera donc aucun problème.

— Je vous en suis très reconnaissant, Majesté, répondit Zérel en inclinant la tête. Je reconnais bien là votre générosité.

— Je suis très heureux d'apporter mon soutien à cette noble cause. Je suis impatient de connaître, à mon tour, un âge d'or comme celui qu'ont vécu mes lointains ancêtres. Mais, pour le moment, mes amis, amusons-nous !

Sur ces mots, le roi tapa dans ses mains. Aussitôt, des musiciens entrèrent et s'installèrent au centre de la salle. Tandis qu'ils commençaient à jouer, Gundar se pencha vers Zérel.

— C'est quoi, des sardakiis, Oncle Zol ?

— Ce sont les gardes d'élite personnels du roi. Regarde : il y en a deux à côté des eunuques, derrière nous.

Gundar se retourna discrètement. Les deux hommes avaient le crâne rasé et se tenaient debout, les bras croisés et le visage de marbre. Leur tunique était fort semblable à celle des gardes royaux, mais elle était garnie de nombreuses petites plaques métalliques. Ils étaient équipés de brassards et de jambières de bronze, et chaussés de solides sandales de cuir. À leur large ceinture de cuir noir, une longue dague côtoyait cinq

étoiles en acier, un peu plus grandes que la paume de la main et munies de quatre branches recourbées.

— C'est quoi, ces armes ? s'enquit Gundar.

— Ce sont des sarkasinias. Ça se lance un peu comme un couteau, mais c'est très difficile à manipuler, et encore plus difficile à esquiver.

À ce moment, de ravissantes danseuses entrèrent en scène et commencèrent à se déhancher sur de nouvelles mélodies. Alors qu'il les regardait se trémousser de manière sensuelle et aguichante en faisant revolter leurs voiles multicolores, Gundar sentit un regard sévère se poser sur lui. Il se tourna instinctivement vers Almira. Dans ses prunelles brillantes, l'azur s'était assombri, et l'océan s'agitait en guise d'avertissement. Cet orage menaçant n'était pas pour déplaire au jeune homme. Il le fit même sourire intérieurement. Il se garda cependant de manifester sa joie et prit soin de reporter ostensiblement toute son attention sur les fresques de mosaïques du plafond pour ne plus les quitter des yeux jusqu'à la fin du spectacle.

— Cher Maître Zérel, comme vos amis sont des combattants aguerris et déterminés, permettez-moi de leur proposer une distraction qui, je n'en doute pas un instant, leur plaira beaucoup, déclara le roi Naros, le ton provocateur et les yeux pleins de malice.

Gundar et ses compagnons tournèrent vers Zérel des regards à la fois surpris et inquiets, à l'exception du capitaine Ksvarnig, toujours impassible.

— Que le jeu commence ! ordonna le souverain.

Des esclaves accoururent immédiatement pour déposer des armes en tous genres au pied de l'estrade avant de céder la place à un monstrueux garde royal à la carrure de taureau. Le colosse s'avança jusqu'au centre de la salle et s'inclina si bas devant son roi qu'on eût dit une véritable prosternation.

— Lequel d'entre vous souhaite-t-il se mesurer à mon fidèle Merklos ? demanda le jeune monarque.

Sans attendre l'avis de ses compagnons, le capitaine Ksvarnig se leva et s'inclina brièvement sans dire un mot. Il descendit de l'estrade et examina rapidement les armes à sa disposition avant de jeter son dévolu sur une hache. Il inspecta ses deux tranchants d'un œil expert et en caressa le fil du bout des doigts en arborant un sourire carnassier, puis il se dirigea d'un pas sûr vers le taureau, qui brandissait déjà un monstrueux cimenterre.

— Qui est donc ce guerrier téméraire ? s'enquit le roi.

— C'est le capitaine Ksvarnig, répondit Zérel. C'est un vaillant soldat qui nous vient du Dollränn-Skarg. Mais... sans vouloir vous offenser, Majesté, ne convient-il pas d'abord de préciser les règles de ce... jeu ?

— Vous avez raison, Maître Zérel. Nos deux concurrents vont s'affronter jusqu'à ce que je décide du vainqueur selon leur bravoure et leur technique. Bien entendu, il ne s'agit là que d'un jeu, mais, pour la beauté du spectacle, vous comprendrez qu'il est impossible de garantir la sécurité des combattants. Il arrive qu'il y ait des blessures...

Naros adressa un sourire pervers au vieux mage, puis il fit signe aux deux protagonistes d'engager le combat.

Sans le moindre salut, l'énorme garde royal se jeta sur son adversaire avec un beuglement féroce et guttural. Le capitaine Ksvarnig esquiva au dernier moment et donna un puissant coup de poing dans les reins du colosse. Ce dernier adressa un grognement de haine à l'officier et renouvela sa charge de taureau, pour obtenir le même résultat. Il se décida alors à changer de tactique et se mit en position pour attendre son adversaire.

Estimant sans doute qu'il était impoli de le faire patienter, le capitaine fonça aussitôt sur lui. Se doutant bien que le garde allait bloquer ou esquiver sa frappe, il se décala au dernier instant et le frôla par la gauche en lui assénant un violent coup de coude au visage.

Une impressionnante giclée de sang jaillit de la pommette du colosse. Celui-ci se retourna avec une étonnante vivacité et se jeta féroce sur son adversaire avec un grognement rageur. violemment projeté au sol, l'officier dolraque secoua la tête pour reprendre ses esprits et rouvrit les

yeux. Le monstrueux cimenterre du taureau lui arrivait déjà droit sur le crâne !

Le capitaine eut tout juste le temps de bloquer la terrible lame courbe entre la hampe et l'un des tranchants de sa hache. Il brisa le cimenterre d'un mouvement sec et désarma ensuite son ennemi par un coup judicieusement placé sur le poignet avant d'achever sa contre-attaque par un fauchage.

En même temps que le colosse s'effondrait au sol dans un fracas de géant abattu, le capitaine se releva d'un bond. Il posa un tranchant de sa hache sur la gorge du taureau et fixa le roi droit dans les yeux sans broncher.

Les mâchoires serrées, Naros soutint son regard polaire pendant quelques secondes avant de se résoudre à le déclarer vainqueur avec un sourire forcé qui peinait à masquer sa vexation.

Le capitaine Ksvarnig regagna sa place, et le colossal Merklos se retira après avoir ramassé les débris de son arme. Deux hommes à l'allure rude et brutale le remplacèrent aussitôt sur la scène. Ils étaient vêtus d'une épaisse cuirasse brune par-dessus une tunique en lin blanc, et ils portaient un casque en forme d'ogive avec de grands protège-joues. Grand et baraqué, l'un faisait tourner son grand marteau de guerre avec un air mauvais. Plus petit mais fortement charpenté, l'autre caressait son glaive avec un sourire cruel.

— Des diaklios..., murmura Zérel.

Gundar interrogea de nouveau du regard son vieil ami.

— Ce sont de redoutables guerriers, lui expliqua le roi. Ils se battent pour de l'argent dans des spectacles de combat. Les meilleurs d'entre eux sont très riches et admirés par toutes les femmes. Me ferez-vous l'honneur de montrer la puissance de l'Épée sacrée en affrontant ces deux valeureux combattants ?

Après une certaine hésitation, Gundar voulut se lever, mais Zérel lui mit la main sur l'épaule.

— Pardonnez-moi, Majesté, intervint le vieux mage, mais notre tout-puissant seigneur de la Vie est le seul à décider de manifester ou non son pouvoir par la lame de Nekmeth.

— Dois-je comprendre que cette épée ne confère aucun pouvoir à l'Élu et qu'elle ne le protège pas en toutes circonstances ? ironisa Naros.

— Peu importe ! C'est à une gardienne impériale de veiller sur l'Élu et sur l'empire ! déclara fermement Almira en se levant.

Le roi resta bouche bée en regardant la jeune femme descendre de l'estrade et prendre un arc sous le regard foudroyant de Zérel.

— Almira, non ! Ne faites pas ça ! s'écria Gundar. C'est à moi de...

Sans même lui laisser le temps de prononcer un mot de plus, la belle guerrière décocha simultanément deux flèches qui allèrent se planter dans la boucle de ceinturon de chacun des deux diaklios, à une bonne vingtaine de pas.

Tandis que les deux hommes baissaient des yeux ébahis sur les projectiles, et que des hoquets de stupéfaction s'élevaient de l'assistance, Almira encocha deux autres flèches et banda de nouveau son arc.

— Celles-ci seront plus hautes et plus puissantes, annonça-t-elle avec calme et assurance en visant les deux combattants, qui commençaient à trembler. Que souhaitez-vous, Majesté ?

Embarrassé et contrarié, le roi s'accorda un instant de réflexion.

— Pour la beauté du spectacle, Majesté, préférez-vous que je leur plante ces flèches entre les yeux ou plutôt dans la gorge ? continua la gardienne impériale avec autant d'acide sur la langue que de miel sur les lèvres.

Le souverain hésita encore. La sueur perlait sur le visage livide de ses redoutables diaklios.

— Ton courage et ton adresse sont exemplaires, femme, finit-il par déclarer, la voix vibrante de rage. Je ne peux que m'incliner et t'accorder la victoire. Avec une telle gardienne, le retour de l'empire est assuré.

— Je remercie humblement Votre Majesté, répondit Almira avec un joli sourire narquois. Je suis certaine que votre beau royaume retiendra toute l'attention de la future impératrice.

La belle guerrière punctua son propos d'une génuflexion à la grâce exquise et adorablement provocatrice.

— À présent, je dois me retirer, poursuivit le souverain sur un ton sec. Demain matin, un garde royal vous conduira au port avec mes dix meilleurs sardakiis, commandés par mon fidèle Yagos. Vous prendrez le bateau pour Sophras. Vous pourrez vous y procurer tout ce dont vous aurez besoin pour votre voyage. Que le tout-puissant Sen-Balkar vous soutienne.

Zérel remercia de nouveau le roi et partit avec ses amis.

— Voilà un entraînement qui m'a fait le plus grand bien, dit le capitaine Ksvarnig en faisant craquer les articulations de ses doigts. Depuis que j'ai quitté Snorkja, je n'ai eu aucun adversaire à me mettre sous la dent.

— Il est vrai que le petit exercice que nous a proposé Naros était un ravissement plus que bienvenu, renchérit Almira.

— Mais comment avez-vous pu tirer ces deux flèches en même temps avec une telle précision ? s'émerveilla Gundar.

— Ne vous ai-je pas dit que c'était ma spécialité ?

La gardienne impériale arborait, une fois encore, son insupportable petit air supérieur, mais le jeune homme était bien trop subjugué et reconnaissant pour y prêter attention. Quel talent et quelle abnégation ! Elle avait de nouveau risqué sa vie pour le protéger. Alors qu'il la fixait d'un air contemplatif sans trouver les mots pour lui témoigner sa gratitude et son admiration, les yeux et les lèvres de la jeune femme lui adressèrent un sourire si envoûtant et si charmeur qu'il manqua tomber à genoux. Assurément, ce sourire était une arme de précision bien plus redoutable encore que son arc et son poignard. Une arme de précision que la belle guerrière maniait à la perfection.

— En tout cas, il va falloir être prudent, reprit Zérel en lançant un regard sévère à ses deux jeunes amis. Je suis persuadé que Naros a conclu

un pacte avec ce chevalier noir. Méfions-nous de ses sardakiis. Je suis prêt à parier qu'ils ont pour mission de nous tuer dès que nous aurons repris la Pierre de l'Ombre à Melgoras.

Le lendemain, un garde royal vint chercher Zérel et ses amis à l'auberge Gavaros aux premières lueurs du jour.

— Attendez-moi juste un petit instant, dit Bolgarán. J'ai une dernière affaire à régler.

Il s'avança vers l'aubergiste et claqua bruyamment cinq arkols d'or sur le comptoir.

— Voilà pour toi, l'ami ! Je t'achète ton esclave paresseuse.

À quatre pattes, s'épuisant à briquer le sol, la pauvre leva un regard craintif vers le marchand et vers son affreux maître.

— Elle n'est pas à vendre, répondit sèchement ce dernier.

— Tout peut s'acheter. Donc, tout peut se vendre. Et moi, j'ai décidé d'acheter cette femme. Alors, tu vas me la céder.

L'aubergiste jeta un œil rapide et dédaigneux aux pièces d'or.

— Pas pour moins de dix pièces d'or ! beugla-t-il.

— N'as-tu pas dit toi-même qu'elle ne travaillait pas et que tu devais la nourrir ? Voyons, sois raisonnable. À cinq arkols d'or, c'est une affaire !

— J'ai dit non ! Huit pièces ! C'est mon dernier mot. Je dois rentrer dans mes frais.

— Je n'y peux rien si tu t'es fait arnaquer. Tu dois assumer ton erreur, à présent. Allez ! Je vais être magnanime : je monte à six arkols.

— Alors, c'est non, l'ami !

— Réfléchis un instant. Si par le plus grand des hasards les gens de cette ville venaient à apprendre que tu ne sais pas dresser tes esclaves et que tu t'es fait avoir avec cette fainéante, ta réputation serait fichue, et tu n'aurais plus un seul client. Je dis ça... C'est dans ton intérêt. Je veux juste te rendre service.

L'ignoble bonhomme hésita quelques secondes, puis, considérant le regard malicieux du marchand, il capitula.

— Très bien, prends-la ! dit-il rageusement en ramassant les pièces.

Bolgarán lui adressa un sourire satisfait, puis il alla relever la pauvre femme en la prenant doucement par le bras et sortit avec elle.

— Suis-moi, dit-il avec une grande gentillesse. Tu n'as rien à craindre. Une route longue et dangereuse m'attend, et je ne peux pas te prendre avec moi. Rends-toi au marché et retrouves-y un riche marchand urzaki nommé Asama. C'est ton nouveau maître. Il repart demain pour l'empire Urzaka. Il t'emmènera avec lui. Il m'a promis qu'une fois là-bas, il te laissera le choix : tu pourras le servir ou reprendre ta liberté. C'est un homme d'honneur et il tiendra parole.

La cité troglodyte

Depuis trois jours, le bateau remontait nonchalamment le fleuve Ephraïs vers Sophras. Et depuis trois jours, Almira arpentait le pont, le pas nerveux et la mine soucieuse.

Gundar était bouillant et rebelle. Voilà qui était parfaitement insupportable aux yeux d'une gardienne impériale. Mais il était si fougueux et si combatif ! Sa droiture et sa générosité étaient admirables, et son innocence était tellement attendrissante... Comment ne pas succomber ? Seulement, il y avait aussi une ombre au tableau. Une vilaine ombre : si le beau guerrier de la steppe lui avait laissé entendre ses sentiments pour elle, il s'était aussi émerveillé des yeux d'une mendicante. Et il avait osé lorgner les danseuses de Naros ! Qu'éprouvait-il donc vraiment pour elle ? Peut-être s'était-elle bercée de douces illusions... Peut-être s'était-elle laisser charmer par un fieffé coureur de jupons habilement déguisé en fier et noble guerrier... Ces questions n'avaient de cesse de hanter les pensées de la jeune femme, et il lui fallait absolument mettre un terme à ce tourment.

Yagos, qui était resté à l'écart avec ses hommes depuis le début du voyage, vint alors s'entretenir de la suite des opérations avec Zérel. Malgré un naturel taciturne et un air ténébreux et inflexible, le chef de ces redoutables sardakiis au crâne rasé était plutôt séduisant. En l'observant, Almira eut soudain une idée.

Après s'être assurée que Gundar regardait dans sa direction, la gardienne impériale se mêla à la conversation du vieux mage et de Yagos et adressa à ce dernier l'un de ses irrésistibles sourires charmeurs. Malgré l'indifférence du sardakis, Gundar se raidit aussitôt. Son visage se durcit,

son regard devint sombre comme la nuit, et ses mains se crispèrent sur la lisse du bateau. Était-il donc vraiment jaloux ? Almira sourit intérieurement. Un délicieux frisson lui parcourut tout le corps. Mais pas question de crier victoire trop vite. Il fallait en avoir le cœur net. Après tout, ce n'était peut-être qu'une habile comédie pour l'amadouer.

La jeune femme se plaça bien en face de Yagos pour mieux le dévorer des yeux, le regard brillant d'un désir plus vrai que nature. Gundar serra les dents. Ses muscles se tendirent davantage. De toute évidence, il fulminait intérieurement. Quel bonheur ! Mais, soudain, alors que le jeune homme semblait sur le point de passer le pauvre sardakis par-dessus bord, une étrange mélancolie envahit ses yeux noirs. Il resta ainsi quelques secondes, puis il partit à la proue du navire. Que lui arrivait-il donc ?

Almira se détourna aussitôt de Yagos pour aller le rejoindre, mais, après quelques pas, elle se ravisa et s'accouda au bastingage. Regardant l'eau filer le long de la coque, elle ne savait plus comment aborder son beau guerrier. Elle était prise à son propre piège. Mais pourquoi avait-elle eu cette idée stupide ? Quelle mouche l'avait donc piquée pour se comporter ainsi ? Elle avait tout gagné ! Maintenant, il devait probablement la croire amoureuse du sardakis. Peut-être même la considérait-il désormais comme une femme de peu de vertu, prête à s'acoquiner avec le premier venu ! Insupportable, cette idée ! La jeune femme ravala sa fierté et s'approcha de Gundar d'un pas hésitant.

— Je... Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle du bout des lèvres.

— Non.

La réponse laconique du jeune homme et son regard rivé à l'étrave du bateau lézardèrent le cœur de la belle guerrière.

— Je... Je viens de me comporter comme une petite sottise, et je... je vous prie de me pardonner, reprit-elle, toute penaude, en se triturant les doigts.

— Vous pardonner ? De quoi dois-je vous pardonner ?

Gundar s'efforçait de paraître naturel, mais il ne put réprimer le tremblement de sa voix et de son menton.

— Vous... Vous savez bien. Vous semblez contrarié et...

— Vous êtes libre de regarder qui bon vous semble.

— Non !

— Comment ça ?

Le jeune homme se tourna vers la belle guerrière, les yeux brillants.

— Euh... Je veux dire que... que cet homme ne m'intéresse pas, bafouilla cette dernière, embarrassée.

— Ne vous justifiez pas. C'est plutôt à moi de m'excuser. Je n'avais aucune raison de réagir ainsi.

— Vraiment ? Aucune raison ?

Le gémissement désespéré d'Almira était à fendre le cœur.

— Non ! Ce n'est pas... Je voulais juste dire... Enfin, oublions cette histoire, voulez-vous.

— Vous me pardonnez, alors ?

La gardienne impériale se dandinait, les mains derrière le dos et la tête basse, en relevant un regard de chiot battu. Gundar resta un instant envoûté par cet adorable minois à la fois comique et attendrissant, puis il éclata de rire.

— Bien sûr ! dit-il. Mais, de grâce, ne me faites plus cette frimousse.

Almira pouffa de rire à son tour. La tension qui lui martyrisait le cœur depuis plusieurs jours laissait maintenant place à une douce et victorieuse allégresse. Elle n'avait pas bêtement commis l'acte irréparable qui la discréditerait à tout jamais aux yeux du beau Gundar. Elle pouvait même se réjouir de voir à quel point il lui était aisé de l'amadouer par quelque mimique savamment étudiée.

Le soleil cognait comme un marteau sur une enclume. Ils ne pouvaient marcher qu'aux heures les plus fraîches de la journée. La piste longeait le grand désert de sel de Zarris, qui étendait son manteau blanc et stérile à l'infini vers le sud. Après avoir croisé plusieurs caravanes transportant la précieuse marchandise jusqu'à Sophras, ils arrivèrent enfin à la cité

du sel. Ils s'y accordèrent deux jours de repos bien mérités avant de se remettre en marche pour Kashram.

Une dizaine de jours après avoir quitté Zarris, alors que le soir tombait et qu'ils avançaient à pied pour ménager leurs montures, le sardakis qui ouvrait la route s'immobilisa soudainement et leva la main. Yagos questionna son éclaireur, puis il vint vers le vieux mage.

— Maître Zérel, danger devant, annonça-t-il. Hommes de moi dégagent la route.

Le vieil homme hocha la tête en signe d'approbation. Yagos ordonna à ses hommes d'avancer. L'éclaireur fit quelques pas en scrutant le sable avec inquiétude, puis il s'arrêta de nouveau et se mit à brailler d'un air affolé. Une sorte de gros vers noir aplati aussi long que son mollet lui remontait sur la jambe.

— Sangsues des sables ! cria Yagos. Courir vers le sel ! Vite ! Prendre les bêtes aussi !

Sans demander de plus amples explications, ils quittèrent tous la piste et coururent jusqu'à la croûte de sel aussi vite qu'ils le purent en tirant les antilopes par la bride. Seul l'éclaireur était resté sur la piste. L'immonde sangsue lui avait déjà planté les innombrables crochets de sa bouche dans la peau. Alors qu'il tentait de la détacher avec sa dague, deux bestioles encore plus grosses se lancèrent à l'assaut de son autre jambe. Sous l'effet du venin que les horribles créatures lui crachaient dans les veines, il perdit l'équilibre et tomba à genoux. Il tenta de se relever, mais d'autres sangsues voraces grimpaient déjà sur son torse et ses bras, et l'une d'elles le mordit au cou. Paralysé par le poison, le sardakis ne pouvait plus lutter. En moins d'une minute, son corps disparut presque entièrement sous l'armée de ces abominables bêtes.

— Il faut aller le sauver ! s'écria le lieutenant Halgar.

Le jeune officier s'élança vers le malheureux pour lui porter secours, mais Yagos le ramena d'une main ferme :

— Rester ici ! Dans le sable, vous mort ! Comme lui !

— Mais enfin ! Il faut l'aider ! protesta vivement le lieutenant. C'est l'un de vos hommes !

— Je sais ça. Mais trop tard. Beaucoup poison. Lui peut plus bouger. Sangsues boivent tout sang de lui. Lui mort avant la nuit. Plus rien possible pour lui.

Un gargouillis étouffé accompagnant le dernier souffle du pauvre éclaireur punctua la sentence mortelle. Une flèche lui traversait la gorge. Il resta encore un instant sur les genoux, puis il s'écroula sur le sable.

— Il y a toujours quelque chose à faire, répliqua Almira en baissant son arc.

Yagos la fixa intensément pendant une longue seconde, puis il s'approcha d'elle.

— Merci pour lui, dit-il en s'inclinant brièvement. Arsidias était homme courageux. Beaucoup honneur. Lui louer nom de vous pour éternité dans royaume des morts.

— La prochaine fois, prenez soin de vos hommes, je vous prie, répondit la gardienne impériale, les lèvres glacées et la voix chargée de reproches.

Yagos rejoignit ses frères d'armes sans piper mot. Gundar, lui, restait interdit en fixant Almira. Certes, la belle guerrière n'avait plus à faire la démonstration de ses talents de redoutable combattante, mais, là, elle venait de tuer de sang-froid un homme qui ne lui avait rien fait et qui ne la menaçait même pas ! Un frisson lui descendit le long de l'épine dorsale.

Encore tout tremblant, le lieutenant Halgar s'avança vers Zérel :

— Pourquoi Saranys n'a-t-elle rien fait, Maître ? Pourtant, elle nous a rejoints. Je l'ai vue pas loin de nous, hier. Ne pouvait-elle pas faire quelque chose ?

— Je ne sais pas. Elle a sans doute ses raisons. Pour ma part, je préfère que les sardakiis ignorent sa présence. Et n'oubliez pas que nous devons rester sur nos gardes. Allons, en route.

Tandis que le groupe se remettait en marche, Bolgarán se rapprocha d'Almira, qui se tenait un peu à l'écart, la tête basse.

— Vous n'aviez jamais tué personne jusqu'à présent, n'est-ce pas ? demanda-t-il doucement ?

La jeune femme fixa le marchand, le regard brillant. Son menton tremblotant lui interdisait de pouvoir sortir le moindre mot.

Aux portes de Kashram, ville frontière du sultanat de Haskedras, les soldats haskédrites cherchèrent des prétextes pour leur interdire le passage. Ils semblaient surtout se méfier des sardakiis. Après une âpre discussion, ils finirent quand même par les laisser passer, semblant avaler avec une conviction toute relative une fumeuse histoire de commerce d'épices et de sel concoctée avec talent par Bolgarán.

Malgré cet accueil hostile, Zérel décida de rester deux jours dans la ville pour se ravitailler et prendre un peu de repos avant de s'engager dans le désert brûlant qui les séparait encore de leur destination.

Après une marche pénible sous une chaleur écrasante durant deux interminables septaines, ils atteignirent enfin Bathram, creusée dans la muraille ocre des Crêtes de Feu. À environ une demi-lieue de la cité troglodyte, ils firent halte pour mettre au point leur stratégie.

— Le jour vient de se lever, entama Zérel. Nous allons passer la journée à l'abri de ces rochers. Nous entrerons une fois la nuit tombée. Ses habitants ont abandonné cette cité depuis des siècles, mais Melgoras a certainement des hommes à son service. Les habitations sont des petites cellules reliées entre elles par des tunnels. Plus en profondeur, il y a de grandes salles. Je suis certain que Melgoras a installé ses quartiers dans l'une d'elles. Nous devons être extrêmement prudents pour arriver jusqu'à lui. Ses hommes pourraient nous tomber dessus à tout moment. Bien évidemment, je ne vous cache pas que j'aimerais éviter l'affrontement. Melgoras est un mage très puissant.

— Certain que lui pas nous attendre ? demanda Yagos.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il nous a repérés ? répondit Zérel.

— Nous suivis depuis trois jours.

— Suivis ? Par qui ? Qu'avez-vous vu ?

— Je sais pas. Sardakiis voient ombres cachées derrière les rochers.

— Je les ai vues aussi, confirma le capitaine Ksvarnig.

— Et c'est maintenant que vous me le dites ? grinça Zérel.

— Et moi, hier soir, je crois avoir vu un cavalier tout en bleu sur un grand destrier blanc, ajouta timidement le lieutenant Halgar.

Gundar et son vieil ami échangèrent un long regard interrogateur.

— Maître Zérel, croyez-vous que ce soient des hommes de Melgoras ? demanda Bolgarán. Et ce cavalier bleu ? Serait-ce le même que...

— Je ne sais vraiment pas.

À ce moment, un puissant rugissement guttural retentit dans les airs, se répercutant sur les parois de la montagne.

— Par tous les dieux ! J'avais oublié ça ! pesta Zérel.

— Et... c'est quoi... « ça » ? s'inquiéta Bolgarán.

— Les cynorynx de Melgoras !

— Les quoi ? s'exclama Gundar.

— Les cynorynx. Des fauves redoutables que ce maudit sorcier a réussi à dompter.

— Et... ça ressemble à quoi ? s' alarma le lieutenant Halgar d'une voix tremblante.

Zérel scruta un instant les alentours.

— À ça ! s'écria-t-il, affolé, en tendant le bras vers un rocher à une petite trentaine de pas.

Au sommet du gros roc se tenaient deux puissants carnassiers semblables à d'énormes tigres avec une tête évoquant celle d'un loup. Une fureur rougeoyante brillait dans leurs grands yeux, et deux crocs démesurés, recourbés comme des sabres, débordaient de leur large museau un peu aplati. Les deux créatures les regardaient fixement, leurs grandes oreilles pointues dressées sur leur tête.

Soudain, l'un des deux cynorynx bondit avec un rugissement féroce. Malgré la distance, il atterrit directement sur un sardakis. L'homme eut tout juste le temps de rouler sur le côté. Alors qu'il se relevait, la bête le faucha d'un coup de patte rapide. Ses terribles griffes recourbées comme des cimenterres lui déchiquetèrent la jambe. Le pauvre bougre essaya

malgré tout de se remettre debout, mais le prédateur lui éclata le crâne comme une noix entre ses crocs.

Reprenant soudain leurs esprits après cette attaque foudroyante qui les avaient stupéfiés par sa brutalité, les autres sardakiis encerclèrent le fauve, dague à la main. C'est alors que le second cynorynx descendit à son tour de son rocher. Plus mesuré que son frère, il s'avança lentement vers Zérel.

— Lance-lui un sort, Oncle Zol ! cria Gundar.

Le vieux mage semblant pétrifié, le jeune homme se précipita à son secours sans perdre une seconde. Il pointa sa lame vers le monstre, mais celui-ci n'y prêta guère attention et continua d'approcher du pas tranquille et assuré d'un chat jouant avec une souris qui ne peut plus lui échapper. En reculant, Gundar trébucha et bascula en arrière. Sa tête heurta une grosse pierre et il perdit connaissance.

Alors que le cynorynx se penchait en ouvrant la gueule pour dévorer cette proie facile, une puissante flèche se ficha profondément dans son cou. Si cette arme dérisoire n'avait aucune chance d'abattre une bête aussi puissante, elle avait au moins détourné son attention de Gundar. Le terrible prédateur couina de surprise et de colère. Il secoua la tête et tenta brièvement d'arracher le projectile avec sa patte, puis il s'élança vers Almira. La belle guerrière laissa son arc et prit son poignard dans une main et son stylet dans l'autre.

À moins de deux pas de sa proie, le puissant carnassier s'arrêta et la fixa d'un air méchant comme pour la terrasser de frayeur. Almira soutint son regard de braise sans sourciller. Se concentrant pour le blesser le plus grièvement possible avant d'être dévorée, elle prit une dernière inspiration, résolue à mourir pour l'empire et pour ses compagnons.

Mais c'était compter sans la fougue et le courage du lieutenant Halgar ! Le jeune officier bondit sur le rocher contre lequel Almira était acculée, sauta sur le dos du prédateur et lui enfonça son épée entre les omoplates jusqu'à la garde. La bête frissonna et hurla de douleur. Elle parvint quand même à décocher un formidable coup de patte qui projeta le lieutenant à une bonne dizaine de pas.

La blessure du cynorynx était profonde, mais sa rage l'était bien davantage ! Le monstre y puisa suffisamment d'énergie pour aller achever le lieutenant malgré sa respiration sifflante et la lame qui lui découpait un peu plus les poumons à chaque pas.

Encore sonné, le jeune officier ne pouvait ni lutter ni même se sauver. Almira s'élança à son secours, mais le capitaine Ksvarnig la devança et planta sa hache de toutes ses forces dans le crâne du prédateur. Le redoutable animal braqua ses yeux méchants sur lui pendant encore une seconde avant de rendre son dernier soupir en s'effondrant lourdement au sol avec un bruit mat.

— Par notre tout-puissant Sen-Kemeth ! Soyez béni, Capitaine ! s'exclama le lieutenant Halgar en reprenant ses esprits.

Encore tout tremblant, il prit la main solide que lui tendait l'officier dolraque pour l'aider à se relever.

— Soyez béni également, Lieutenant, dit Almira. Je n'oublierai jamais cet acte héroïque que vous venez d'accomplir pour me sauver la vie.

— Vous n'avez rien ? s'inquiéta le jeune officier.

— Non, je vais bien. Grâce à vous, ce monstre n'a pas eu le temps de me toucher. Allons plutôt voir Gundar.

Enfin remis de sa stupeur, Zérel était auprès du jeune homme, en compagnie de Bolgarán et des sardakiis, qui venaient d'abattre l'autre cynorynx. Le vieux mage fouilla dans ses poches et en sortit une petite fiole de vive-senteur. Il en ôta le bouchon et la présenta sous les narines de Gundar. Le nez du jeune homme se plissa, il toussota, éternua et rouvrit les yeux.

— Je... Je suis sincèrement désolé, mon jeune ami, dit Zérel en baisant la tête d'un air honteux. C'est moi qui suis censé te protéger, et c'est toi qui m'as sauvé la vie. Je ne saurais jamais comment te remercier. Je... Je ne comprends pas ce qui...

— Ce n'est rien, Oncle Zol, répondit doucement Gundar en se frottant le nez. Tu as déjà tant fait pour moi. Tu ne me dois rien.

Le jeune homme se releva avec un sourire affectueux à son vieil ami, puis il grimaça en se passant une main sur la nuque.

— Comment vous est ? s'enquit Yagos.

— Il n'est pas blessé, déclara Zérel en inspectant le crâne de Gundar. Il aura juste un peu mal à la tête jusqu'à demain. Et vous ? Et vos hommes ?

— Trois hommes morts, répondit Yagos sans paraître spécialement affecté.

— Là-bas ! Regardez ! cria tout à coup Bolgarán.

Une quinzaine de guerriers tout en noir et à la tête enturbannée venaient de sortir de la ville troglodyte et se ruaient vers eux, leurs cimenterres brillant au soleil.

— Les mercenaires de Melgoras ! s'exclama Zérel.

— Accueillons-les dignement, dit le capitaine Ksvarnig en dégainant sa longue épée.

Tandis que Gundar et le lieutenant Halgar se mettaient en garde à leur tour, et que les sardakiis survivants se postaient stratégiquement derrière des rochers, Almira prit position sur une hauteur pour mieux cibler ses adversaires. Lorsque ceux-ci furent à une centaine de pas, elle commença à leur décocher ses flèches avec une redoutable précision. Un premier mercenaire reçut une flèche en plein front, et deux autres le suivirent de près dans l'au-delà, un projectile dans le cœur.

Leurs acolytes accélérèrent pour arriver rapidement au corps à corps, mais arrivés à une vingtaine de pas, ils furent accueillis par les sarkasiyas de Yagos et de ses hommes. L'une d'elles creva les yeux d'un assaillant, tandis qu'une autre tranchait la carotide de celui qui menait le groupe.

Les mercenaires restants se jetèrent avec rage sur Gundar et ses compagnons. Le jeune homme esquiva une attaque au dernier moment et projeta son adversaire directement sur la lame du lieutenant Halgar. Le capitaine Ksvarnig embrocha un ennemi avant de décrocher la tête du suivant. Trois autres mercenaires s'écroulèrent sous les dagues des sardakiis. Almira se jeta de son poste de tir pour planter son poignard dans le creux de la clavicule de l'homme qui s'appêtait à frapper

Bolgarán dans le dos pendant que celui-ci enfonçait sa dague entre les côtes de son adversaire.

Les deux assaillants encore valides prirent la poudre d'escampette, emmenant avec eux leur acolyte aux yeux crevés. Ils n'allèrent cependant pas bien loin. Une boule de feu provenant de l'entrée de la cité les carbonisa tous les trois en émettant un sinistre crépitement.

Après de longues secondes d'un silence pesant, une voix surnaturelle semblant venir simultanément de toutes les directions résonna comme le tonnerre dans le ciel :

— Comment osez-vous déranger le repos des dieux, misérables créatures impies !

— Melgoras a toujours été très... théâtral, commenta Zérel.

Le vieux mage s'éclaircit la gorge et prit à son tour une voix céleste :

— Voyons, Melgoras, tu n'es pas un dieu ! Cesse donc ces enfantillages !

Un long silence retentit de nouveau dans les airs avant de laisser la voix du sorcier phargite répondre au vieil homme :

— Zérel ? C'est bien toi ? Comment oses-tu venir me défier ici, dans mon royaume de Bathram ?

— Je ne viens pas te défier. Je suis venu te parler. Mais cette conversation n'intéresse pas tout le sultanat de Haskedras. Discutons plutôt face à face sur un ton plus mesuré.

— Soit.

En même temps que Zérel et ses compagnons s'approchaient prudemment de la cité troglodyte, un homme vêtu d'une longue robe noire en sortit. Accompagné d'une bonne vingtaine de mercenaires, il s'avança lentement à leur rencontre. Les deux mages s'arrêtèrent à une vingtaine de pas l'un de l'autre.

— Mes amis, je vous présente Melgoras, jadis grand mage des royaumes du sud, déclara Zérel.

Le mage en robe noire était grand et maigre, presque filiforme. Son crâne était aussi chauve que celui d'un vautour, et son nez aquilin s'associait à ses pommettes saillantes et anguleuses pour enfoncer davantage ses petits yeux noirs dans leurs profondes orbites. Quant à ses mains, on eût dit des serres disproportionnées, tant ses doigts étaient longs et maigres.

— Que viens-tu faire ici, Zérel ? Que me veux-tu ? dit-il d'une voix rauque et caverneuse.

— Je suis venu récupérer la Pierre de l'Ombre.

— Et tu crois que je vais te la donner ?

— Je crois que tu vas comprendre par toi-même qu'il est nécessaire que tu me la donnes si tu veux rester en vie.

— Tu me menaces ? Chez moi ? Tu crois vraiment pouvoir me tuer ?

— Je viens plutôt te sauver, malgré ta trahison ancienne.

— L'heure n'est pas à la plaisanterie, Zérel.

— En effet. L'heure est venue de rétablir l'empire.

Zérel prit Gundar par les épaules avant de poursuivre :

— Ce jeune homme est l'Élu. Nous devons réunir les Pierres pour la future impératrice avant que notre ennemi ne s'en empare.

Melgoras haussa un sourcil interrogateur :

— Votre ennemi ?

— *Notre* ennemi. C'est aussi le tien. Un mystérieux chevalier noir dolraque. Un disciple de Darüll qui se nomme Zandroll et qui a conclu un pacte avec le seigneur Sen-Maardak pour acquérir des pouvoirs divins.

— Comment sais-tu qu'il a fait un pacte avec Sen-Maardak ?

— Il a réussi à vaincre Béalzar et à lui prendre tous ses pouvoirs en utilisant une épée du nom de Nazrak, sans doute forgée par Sen-Maardak lui-même. Il lui a aussi pris les Pierres de la Terre et du Feu. Et pour tout cela, il n'a fait aucunement usage de magie, sinon nous l'aurions su, n'est-ce pas ?

— Tu as raison, admit Melgoras, l'air intrigué.

— Et ce n'est pas tout. Selon le capitaine Ksvarnig, ajouta Zérel en désignant l'officier dolraque, l'armée du roi Draknor se prépare à la guerre.

— Tiens donc... comme ce bon roi Naros, renchérit Melgoras.

— La situation est très grave. Ce chevalier est extrêmement puissant et, s'il parvient à ses fins, c'est tout le Premier Monde qui sombrera dans le chaos. Et je parie que la première chose qu'il fera sera de se débarrasser de tous les mages, quels qu'ils soient, pour éliminer toute opposition.

Melgoras se gratta le menton.

— Pourtant, il n'a pas l'air si redoutable que cela, reprit-il, le regard pensif.

— Que veux-tu dire ? s'étonna Zérel.

— J'ai croisé sa route, il y a quelques années. Il avait les Pierres de la Terre et du Feu, comme tu l'as dit. Je l'ai affronté avec mes hommes. J'ai réussi à lui reprendre la Pierre du Feu avant qu'il ne prenne lâchement la fuite avec quelques misérables horrignomes.

— Sais-tu qui il est ?

— Non, mais je te confirme que les pouvoirs qu'il a utilisés n'étaient pas de la magie. C'étaient donc des pouvoirs qui lui ont été conférés par un dieu. J'en viens donc à me demander s'il s'agit vraiment d'un mage. Est-ce vraiment un disciple de Darüll ?

— Je... J'avoue que je ne sais plus. Mais tout porte à le croire. Mais... comment as-tu pu le vaincre ?

— Tu me connais, répondit Melgoras avec un sourire carnassier. J'ai employé la ruse et la surprise. Et surtout, je ne savais pas qu'il avait de tels pouvoirs. Si je l'avais su, j'aurais sans doute hésité et j'aurais probablement échoué.

— Ainsi, c'est toi qui as la Pierre du Feu..., marmonna Zérel.

— Oui... et je la garde ! dit le mage au crâne de vautour en serrant le poing contre sa poitrine.

— Tu ne comprends donc pas ? Nous devons nous unir ! Par le passé, tu as trahi l'empire, comme mon ancien maître. Mais, aujourd'hui, c'est le moment de te racheter. Allie-toi à moi et, ensemble, nous vaincrons ce

maudit chevalier. Ne faisons pas son jeu en nous battant entre nous. Nous serons tous deux perdants.

Melgoras réfléchit un moment. La tension montait visiblement dans les rangs de ses mercenaires. Particulièrement nerveux, lui aussi, Gundar commença à sortir doucement Nekmeth de son fourreau. Son cœur fit un bond : une lueur dorée palpait dans la lame ! Le mage au crâne de vautour recula d'un pas et lança un regard méchant au jeune homme.

De petites créatures semi-humaines vêtues de haillons surgirent brutalement de derrière les rochers environnants en poussant d'horribles cris stridents. Leur peau gris ardoise ressemblait à du vieux cuir froissé et craquelé, et de puissants ongles noirs et crochus armaient leurs longs doigts grêles. Chétifs, ils arrivaient à peine à hauteur de poitrine des hommes, si bien que leur grosse tête ovoïde était disproportionnée. Sous leur front haut et ridé fuyant vers un crâne dénudé et fripé, leurs arcades sourcilières saillantes surplombaient de grands yeux ovales noyés de ténèbres et sans paupières, à l'exception d'une membrane blanche qui clignait rapidement à la manière de celle des reptiles. Leur nez se réduisait à une étroite arête osseuse, et les fines lèvres noires crevassées de leur bouche proéminente laissaient apparaître leurs gencives saignantes et leurs grandes dents jaunes taillées en pointe.

— Des horrignomes ! s'affola Zérel.

Ses compagnons dégainèrent leurs armes à l'unisson en même temps que les mercenaires, mais cela ne dissuada nullement les abominables gnomes. Étant plus près des hommes de Melgoras, ils se jetèrent d'abord sur eux avec une rage démentielle. En moins d'une minute, une quinzaine de mercenaires se vidèrent de leur sang sous leurs coups de griffes frénétiques et leurs morsures furieuses. Le mage au crâne de vautour se mit en position pour leur jeter un sort puissant, mais une dizaine d'horrignomes enragés lui sautèrent dessus en hurlant. Ils le déchiquetèrent sans lui laisser ne serait-ce que le temps de crier et le laissèrent au sol, mourant, pour s'en prendre aux sardakiis. Un autre horrignome sauta sur le dos de Gundar, mais Zérel lui lança aussitôt un puissant éclair. La créature se figea instantanément, comme prise dans la glace, avant de tomber en poussière. Ce sort détourna l'attention de tous ses congénères

pendant un court instant. Les sardakiis en profitèrent pour égorger ceux qui avaient déjà tué deux de leurs camarades.

Les horrignomes restants se regroupèrent. Ils échangèrent d'étranges gargouillis pendant quelques secondes, puis ils se mirent à avancer avec prudence. Soudain, l'un d'eux fonça sur le capitaine Ksvarnig, qui l'accueillit chaleureusement en lui ouvrant le crâne en deux d'un coup de hache. Ses congénères se ruèrent à leur tour sur l'officier dolraque. Une flèche siffla dans l'air. Un premier horrignome s'effondra en pleine course, la tête transpercée de part en part. Un second le suivit de près, un projectile fiché en pleine poitrine. Les autres créatures se tournèrent dans la direction d'où les flèches étaient venues. Leur visage hideux se figea aussitôt de surprise et de terreur, et ils détalèrent tous comme des lapins, fuyant aussi vite et aussi loin que leurs petites jambes tordues le leur permettaient. Gundar se retourna à son tour. À environ cent-cinquante pas, un cavalier tout en bleu et coiffé d'un heaume doré rangeait son arc.

— Le cavalier bleu ! s'écria le jeune homme, stupéfait.

Le mystérieux individu talonna vivement sa monture et partit au grand galop.

— Est-ce bien le cavalier que tu avais déjà vu auparavant ? demanda Zérel.

— J'en suis sûr ! affirma Gundar.

— Voilà qui est vraiment étrange. En tout cas, il ne semble pas nous être hostile, bien au contraire. Nous lui devons une fière chandelle !

Sur ces mots, le vieux mage tourna les talons et se dirigea vers le pauvre Melgoras, à qui Almira était en train de donner un peu d'eau.

— Zérel... mon vieil ami..., gémit le mage au crâne de vautour. Comme j'ai été fou... Comment ai-je pu... trahir l'empire ?

— Ce qui est fait est fait.

— Je vais mourir, haleta Melgoras. Ces infectes créatures... m'ont bien eu. Elles sont au service... du chevalier noir.

— Sais-tu comment nous pouvons le vaincre ?

— Hélas... J'ai eu beaucoup... de chance quand je l'ai affronté. En voyant... ces horrignomes, et avec tout ce que... tu viens de m'apprendre, je suis certain que... que ce chevalier est devenu extrêmement puissant, à présent. Et je... je ne peux plus t'aider. Dans... dans une minute, je serai mort.

— Tu peux encore m'aider, rectifia Zérel. Et tu sais très bien comment.

— Les Pierres... les Pierres sont dans une urne... dans la grande salle de la cité. Je sais que... tu en feras bon usage. Tu n'es pas... pas comme moi.

— Y a-t-il encore des mercenaires à l'intérieur ?

— Tous mes hommes sont morts... ici. Et vous avez tué mes deux... derniers cynorynx. La voie est libre. Va... mon ami. Récupère ces Pierres et... détruis ce maudit chevalier.

Un long soupir mit un point final à cette dernière phrase et à l'existence de Melgoras.

— Que le seigneur Sen-Maardak l'accueille avec bienveillance, dit Almira en lui abaissant les paupières.

— Venez plutôt voir ça ! intervint Bolgarán.

Zérel, Almira et Gundar rejoignirent aussitôt le marchand auprès de l'horrignome abattu d'une flèche en pleine tête.

— Ça, par exemple ! s'écria le vieux mage.

La créature était totalement pétrifiée. Son crâne s'était même fissuré comme du roc aux points d'entrée et de sortie du projectile.

— Et regardez ça ! dit Gundar en montrant la pointe de celui-ci.

— On dirait un genre de cristal, commenta Bolgarán.

— Une pointe de flèche en cristal ? s'étonna Almira.

— Mais enfin ! Qui est donc ce cavalier ? s'exclama Gundar.

— J'ai bien une hypothèse à proposer, avança Zérel, mais je doute qu'elle te convienne.

— Ha ! Encore de la magie, hein ? lança le jeune homme, agacé.

— Quand l'empire fut fondé, précisa Almira, notre tout-puissant seigneur Sen-Kemeth se présenta devant la première impératrice sous la forme d'un noble chevalier montant un magnifique destrier blanc et...

— Ben voyons ! coupa sèchement Gundar. Des dieux par-ci, des dieux par-là ! J'en ai assez de ces histoires ! Je suis un homme et je vis dans le monde des hommes ! Ce cavalier bleu est de chair et de sang, comme moi ! Et j'aimerais bien savoir qui c'est. Qui nous dit qu'il n'est pas de mèche avec le chevalier noir ?

— Il ne fait pas le moindre doute que ces horrignomes étaient envoyés par le chevalier noir, et ce mystérieux cavalier vient de les mettre en déroute, fit remarquer Zérel.

— Bah ! Après tout, qu'est-ce que ça peut faire ? dit Bolgarán. Je m'en fiche, moi, de savoir qui il est. Tant qu'il me sauve la vie...

— Bien dit ! approuva le capitaine Ksvarnig.

— Bien, reprit le vieux mage. Nous allons passer la journée ici, à l'abri du soleil, et nous nous remettons en route ce soir. Bolgarán, venez avec moi pour récupérer les Pierres.

Tandis que le vieil homme et le marchand s'enfonçaient dans les profondeurs de la cité, Gundar et Almira commencèrent à établir le camp dans une des habitations abandonnées depuis la fenêtre de laquelle ils pouvaient observer facilement les alentours. Pendant ce temps, le capitaine Ksvarnig et le lieutenant Halgar, aidés de Yagos et de ses hommes, ensevelirent sous des pierres tous les malheureux tombés sous les coups des horrignomes pour leur offrir une sépulture sommaire et éviter d'attirer des bêtes sauvages.

Dès que Zérel fut de retour avec les Pierres, Gundar et Almira allèrent vers lui pour admirer ces fameux bijoux. L'une était noire comme la nuit, et l'autre était d'un rouge éclatant.

— Voici donc ces fameuses Pierres, murmura la gardienne impériale, les yeux scintillants d'émerveillement et la voix empreinte d'un profond respect.

— Eh ! oui ! Voici la Pierre de l'Ombre et de la Mort, et la Pierre du Feu, répondit le vieux mage.

— Elles sont bien comme celles que j'ai vues sur le pommeau de l'épée du chevalier noir, commenta Gundar.

— Il nous faut veiller sur elles, chuchota Zérel. Je vais les garder sur moi. Et maintenant, soyons plus vigilants que jamais. Je crains que les sardakiis ne passent à l'action.

— Je veillerai nuit et jour s'il le faut, annonça fermement Almira en caressant son poignard et son stylet.

— J'étais prêt à le parier, grinça le vieux mage d'un air contrarié. En attendant, allons nous restaurer avant de dormir un peu. Nous avons besoin de reprendre des forces pour repartir ce soir.

En fin de journée, une fois la température redevenue supportable, Zérel donna le signal du départ. Comme à son habitude, Bolgarán entreprit de réveiller Gundar en le secouant plus ou moins rudement afin d'obtenir un grognement d'ours proportionné qui le satisfaisait toujours au plus haut point. Mais, cette fois, le marchand n'obtint pas l'effet escompté. Il bouscula donc son jeune ami sans ménagement.

— Allez ! Debout, paresseux ! Nous partons.

Gundar ne bougea pas davantage. Inquiet, Bolgarán se pencha sur lui. Le visage du jeune homme était d'une blancheur de porcelaine, et les veines de son cou se dessinaient en relief sous sa peau avec une vilaine teinte noirâtre.

— Maître Zérel ! Venez vite ! s'affola le marchand.

Zérel et Almira accoururent immédiatement, le lieutenant Halgar sur les talons. Le vieux mage examina son jeune ami. Son visage s'assombrit brutalement. Il souleva fébrilement sa tunique, d'abord devant, puis derrière. Une méchante morsure meurtrissait l'épaule du jeune homme.

— Par tous les dieux ! Une de ces sales créatures l'a mordu ! s'exclama-t-il.

— Que va-t-il se passer ? glapit Almira.

— Il va se transformer en horrignome.

— Nooon !

— Ne vous affolez pas, j'ai le remède. Mais il faut faire vite !

Le vieux mage prit un petit sac de toile dans l'une de ses poches et en sortit quelques feuilles séchées qu'il tendit à Bolgarán.

— Donnez-lui ces feuilles, dit-il. Il doit les mâcher longuement pour en extirper tout le principe actif.

— Mais... il est inconscient ! beugla le marchand. Comment voulez-vous qu'il mâche quoi que ce soit ?

— Il n'y a pas de temps à perdre ! Je m'en charge, décréta Almira.

La belle guerrière lui prit les feuilles des mains et entreprit de les mâchonner avec une grande application.

— Attention ! N'en avez surtout pas la moindre gorgée ! cria Zérel en levant la main. C'est un poison fatal.

— Quoi ! s'étrangla Bolgarán.

Almira se figea, la bouche entrouverte, le visage blême et les yeux ronds comme des assiettes.

— Le poison s'annulera avec celui des horrignomes, précisa le vieux mage.

La belle guerrière reprit aussitôt sa consciencieuse mastication. Après un moment qui parut une éternité à Bolgarán, elle s'agenouilla près de Gundar et se pencha sur lui. Elle lui ouvrit la bouche, posa ses lèvres sur les siennes et laissa s'écouler la mixture. Elle lui appuya ensuite légèrement sur la gorge pour déclencher un réflexe de déglutition.

Gundar se raidit brusquement. Sa respiration se fit soudain rapide et saccadée. Des soubresauts violents commencèrent à lui secouer le corps de la tête aux pieds.

— Maintenez-le au sol ! ordonna Zérel. Il ne faut pas qu'il se blesse !

— Que se passe-t-il ? s'affola Almira, tout en tenant fermement les bras de Gundar. J'ai pourtant bien mâché les feuilles comme vous l'avez dit !

— Justement ! C'est parfait ! Vous vous êtes si bien appliquée que le remède agit très vite. Ces convulsions sont normales. C'est le combat des deux poisons.

Les contractions et les spasmes se prolongèrent pendant une bonne dizaine de minutes, puis le jeune homme se calma. Sa respiration redevenit progressivement normale, et il se mit à transpirer abondamment.

— Voilà. Le plus dur est passé, annonça Zérel. Pendant la lutte entre les principes actifs, il avait une chance sur deux de mourir. Maintenant, il est tiré d'affaire. Laissons-le dormir.

— Quoi ! s'écria Bolgarán. Une chance sur deux de... Par toutes les collères du Vent ! Pourquoi ne nous l'avez-vous pas dit avant ?

— Et qu'auriez-vous donc fait ? rétorqua le vieux mage avec un haussement d'épaules.

Gundar dormit toute la nuit comme un bébé. Aux premières lueurs du jour, ses yeux s'ouvrirent sur les visages d'Almira et de Bolgarán penchés sur lui.

— Alors ? Comment te sens-tu ? s'enquit le marchand.

— Je... J'ai l'impression de ressortir de la gueule d'un cynorynx, grimaça son jeune ami en s'étirant. J'ai mal partout. Que m'est-il arrivé ? Où suis-je ?

— On est toujours à Bathram. Un horrignome t'a mordu. Tu allais en devenir un à ton tour. Heureusement, notre charmante Almira t'a soigné de manière magistrale.

Gundar se tourna vers la belle guerrière.

— Ainsi, je vous dois la vie, dit-il en se levant péniblement.

— Je crois bien, oui, répondit-elle en levant le museau avec une fierté évidente. Mais c'est Maître Zérel qui a fourni le remède.

Le vieil homme arrivait justement avec une grosse miche de pain et une belle portion de fromage.

— Tiens, mon ami ! Reprends des forces, dit-il. Tu es encore tout pâle.

Laissant le jeune homme avaler goulûment son repas, Bolgarán s'éloigna d'une dizaine de pas et se mit soudain à grimacer et à geindre en se palpant ostensiblement le bras. Comme personne ne lui prêtait attention, il se retourna vers le vieux mage en accentuant ses simagrées.

— Maître Zérel, auriez-vous encore quelques feuilles de votre remède magique ? Je crois bien que j'ai été mordu, moi aussi, et il faut que quelqu'un s'occupe de moi, gémit-il en lançant un regard à désespéré à Almira.

— Ne vous faites pas de souci, Maître Bolgarán, répliqua cette dernière sur un ton délicieusement acidulé. Dès que vous vous serez rata-tiné en un affreux horrignome, je me ferai un plaisir de vous enfermer dans une petite cage.

Le marchand resta un instant subjugué par ce sourire moqueur dont la jeune femme avait le secret, puis il éclata de rire et partit rassembler ses affaires.

Vers la fin de la journée, Gundar avait repris suffisamment de forces. Zérel profita du repas pour exposer ses plans à ses compagnons avant de se remettre en chemin :

— Nous devrions être à Haskedras d'ici une septaine. De là, nous descendrons le fleuve Jad en bateau jusqu'à Nador.

— Qu'allons-nous faire à Nador ? demanda le lieutenant Halgar.

— Nador est la porte du royaume de Sémor. C'est là que nous devons aller chercher la Pierre de la Lumière et du Temps. Elle est aux mains de Kalandraj. Ce fichu sorcier a établi ses quartiers dans la ville sacrée de Jallor.

— Quelle perte de temps, encore ! Mais quand donc allons-nous nous occuper de ce maudit chevalier noir ? pesta Gundar.

— Heureux de voir que tu vas beaucoup mieux..., commenta Zérel sur un ton aussi grinçant que les gonds rouillés d'une vieille porte. Pour l'instant, mon cher ami, c'est plutôt lui qui semble s'occuper de nous avec ses horrignomes, et cela ne t'a pas vraiment réussi. À ta place, je ne serais

pas si pressé de le rencontrer. Mais, de toute façon, ne t'inquiète pas : Jallor est sur la route du retour.

— Comment ça ? s'étonna le lieutenant Halgar. Nous ne repasserons pas par le royaume de Phargos pour rentrer ?

— Voyons, Lieutenant. Une fois au royaume de Sémor, il sera beaucoup plus rapide de remonter directement vers le nord pour rejoindre le royaume d'Arkol en passant par le col de Garladon.

— Pardon ? intervint Almira. Il y a bien plus court. Il suffit de couper par les cavernes d'Erad.

— Certainement pas !

La réaction brutale et inattendue du vieux mage fit sursauter ses compagnons.

— Pourquoi donc ? reprit Bolgarán.

— Je... Nous ne passerons pas par là, c'est tout ! décréta le vieil homme en grognant.

Un silence pesant s'abattit sur le petit groupe.

— Pourquoi donc l'impératrice a-t-elle tant besoin de ces Pierres, Oncle Zol ? s'enquit Gundar, au bout d'un moment.

— Quand nous aurons réuni les six Pierres, nous reconstituerons le Collier de Pouvoirs. Sa Divine Majesté Ellora le remettra à la future impératrice en même temps qu'elle lui fera don de son Pouvoir de Vie sur l'Autel sacré d'Ezeldrîn. C'est ainsi que les Pouvoirs ont toujours été transmis entre les impératrices.

— Quand cela doit-il se faire ? demanda le capitaine Ksvarnig.

— Le jour du vingt-troisième anniversaire de la future impératrice, répondit Zérel.

— Et combien de temps cela nous laisse-t-il ? poursuivit l'officier.

— Un peu moins de trois ans.

— Ça fait beaucoup ! commenta Bolgarán. Tout peut arriver d'ici là. N'y a-t-il pas moyen de transférer les Pouvoirs avant cela ?

— Non. C'est ce qu'a établi notre grand seigneur de la Vie.

— Dans ce cas, pourquoi avoir choisi la future impératrice aussi longtemps à l'avance ? s'étonna Gundar.

— Peut-être a-t-elle un rôle à jouer dans cette quête, avança Almira.

— Je ne vois vraiment pas en quoi elle pourrait nous aider. Elle n'a aucun pouvoir pour le moment.

— Et je ne vois surtout pas ce qu'elle aurait à gagner à se mettre ainsi en danger, renchérit Zérel. À qui donc Sa Divine Majesté Ellora passerait-elle les Pouvoirs, s'il lui arrivait malheur ?

— Contrairement à l'Élu, la future impératrice n'est pas irremplaçable, rétorqua Almira.

— Comment osez-vous tenir de tels propos ? Vous êtes une gardienne impériale ! Vous devriez plutôt la protéger en ce moment !

— Oh ! Et puis peu importe ! coupa Gundar. Après tout, si elle veut courir aux quatre coins du monde, je lui cède volontiers ma place. Comme ça, je m'occuperai de ce chevalier noir à ma guise.

Zérel haussa les épaules en bougonnant.

— Vous connaissez la future impératrice ? Vous l'avez rencontrée ? demanda Bolgarán à Almira.

— Oui, en effet.

— Et... que savez-vous à son propos ? continua le marchand en se lissant la moustache et en plissant les yeux d'un air inquisiteur.

— Des tas de choses qui ne vous regardent pas, répondit suavement Almira avec son sourire enchanteur.

— Bien ! Assez bavardé comme ça ! intervint Zérel. Le soleil va bientôt se coucher. Il est grand temps de nous mettre en route.

Le vieux mage et ses compagnons se levèrent et commencèrent à lever le camp. Alors que Gundar chargeait un sac de provisions sur une antilope, un cri aigu d'Almira déchira brutalement l'atmosphère paisible du soir :

— Gundar ! Derrière vous !

Le jeune homme dégaina son épée instinctivement et se retourna en décrivant un grand mouvement circulaire avec son arme. La lame tranchante de Nekmeth ouvrit la poitrine du sardakis qui fonçait sur lui, dague à la main. L'homme s'effondra à ses pieds et roula jusqu'entre les pattes de l'antilope, qui fit un bond en arrière.

Gundar se retourna aussitôt vers ses compagnons. Dans sa robe de cynorynx, Saranys était accroupie au-dessus du cadavre du sardakis qui avait voulu s'en prendre au lieutenant Halgar. L'homme avait la gorge déchiquetée, et la fille de la Terre exhibait ses crocs encore dégoulinants du sang de sa victime.

En même temps qu'un frisson d'effroi lui parcourait l'épine dorsale, le jeune homme se précipita vers Almira. Un autre sardakis gisait aux pieds de la belle guerrière, une sarkasinas plantée dans le cou.

Avant même qu'il ait eu le temps de se poser la moindre question, Yagos s'avança vers lui.

— Halte ! cria Gundar en le menaçant avec son épée. Un pas de plus et je te tue !

Bolgarán accourut auprès de son jeune ami, dague à la main, et le capitaine Ksvarnig et le lieutenant Halgar se postèrent de part et d'autre du sardakis, lame au clair. Almira sortit également son poignard du fourreau.

Malgré toutes ces armes pointées sur lui, Yagos fit encore un pas vers Gundar, puis il mit un genou au sol et s'inclina respectueusement en présentant sa dague sur ses paumes de mains.

— Je adore pas seigneur Sen-Kemeth, mais je mets moi à service de vous, déclara-t-il humblement.

Décontenancé, Gundar jeta un regard interrogateur à ses amis.

— Pourquoi tes hommes viennent-ils de nous attaquer ? demanda Almira.

— Mission, expliqua Yagos. Rapporter Pierres à Naros.

— Un sardakis ne sert que son roi, n'est-ce pas ? reprit Zérel.

— Oui, confirma Yagos.

Les lames pointées vers lui se rapprochèrent davantage.

— Sardakis sert son roi, car lui protège peuple et royaume, continua Yagos, très calme. Mais Naros plus notre guide, maintenant.

— Pourquoi cela ? s'enquit le vieux mage.

— Un jour, longtemps, quand je suis jeune sardakis, je garde dans appartements du roi. Naros très jeune roi aussi. Il fait venir grand vizir Hazaris. Naros explique lui chevalier noir venu pour demander guerre avec lui contre Arkol.

— Et alors ?

— Naros dit oui. Chevalier promet à Naros devenir roi pour tous royaumes du sud après victoire. Seigneur Hazaris pas d'accord. Grand vizir protège peuple Phargos contre guerre. Naros coupe la tête de lui. Maintenant, Naros fait payer beaucoup impôts pour guerre. Peuple Phargos a faim. Je défends pas ça. Pas d'accord. Pas valeur de sardakis. Naros plus mon roi. Vous êtes voie pour moi, maintenant.

— Pourquoi as-tu donné l'ordre à tes hommes de nous tuer, alors ? objecta Bolgarán.

— Eux attendent ordre. Si pas donner, eux attaquent quand même et tuer moi aussi. Je préfère choisir bon moment pour vous pouvoir défendre.

— Et tuer l'un de tes camarades, cela fait partie de tes valeurs ? demanda Almira sur un ton accusateur.

— Non. Eux jeunes tous les trois. Eux font devoir et méritent pas mort.

— Très bien. Cet homme a voulu m'ôter la vie, reprit la jeune femme en désignant le sardakis à ses pieds. Sa mort ne me suffit pas. Démentre-le et disperse ses restes pour les donner aux vautours. C'est la seule fin digne de lui.

Atterrés, Gundar et le lieutenant Halgar lancèrent un regard incrédule et choqué à la gardienne impériale. Celle-ci ne cligna même pas des yeux. Yagos hésita un instant, puis il se releva et alla s'agenouiller devant elle.

— Cela pas valeur de vous. Vous pas comme ça, Dame Almira. Mais si je trompe, ma route arrête ici, répondit le sardakis en posant sa gorge sur la pointe acérée du poignard de la belle guerrière. Ma vie à vous.

La jeune femme réfléchit un instant.

— Tu as raison, je ne suis pas comme ça, déclara-t-elle en rengainant son arme tandis que Yagos se relevait. Tu me sembles droit, courageux et respectueux, mais c'est à l'Élu qu'il appartient de décider de ton sort.

Gundar hésita, le regard sombre.

— Cet homme n'est qu'un scorpion rusé ! dit le capitaine Ksvarnig. Il nous tuera à la première occasion, probablement quand nous aurons récupéré la Pierre de Kalandraj. Tuons-le tout de suite ! Je peux m'en charger.

Gundar considéra l'officier dolraque un instant, puis il se ressaisit et plongea son regard noir au fond des yeux de Yagos. Les deux hommes se jaugèrent pendant de longues secondes, aussi impassibles l'un que l'autre, puis le jeune homme remit Nekmeth dans son fourreau.

— Tu peux te joindre à nous, décréta-t-il. Si tu es l'ennemi de ce chevalier noir, alors nous sommes frères, toi et moi. Et si tu n'adores pas Sen-Kemeth, nous avons un point commun de plus.

— Mais enfin ! protesta le capitaine Ksvarnig.

— Cet homme est l'ennemi de mon ennemi et il a sauvé la vie d'Almira. Cela me suffit amplement. Il n'y a rien à négocier, répliqua le jeune homme sur un ton ferme. Allons ! En route !

La soudaine autorité de Gundar laissa ses compagnons sans voix. Zérel n'en croyait pas ses oreilles. Ils se remirent tous en route sans broncher. Le capitaine Ksvarnig obtempéra également, mais en passant à côté de Yagos, il ne se priva pas de lui manifester son inimitié :

— Tu es tranquille pour l'instant, mais tu ne perds rien pour attendre, mon gaillard ! Je t'ai à l'œil. Au moindre faux pas, je t'envoie rejoindre tes compagnons dans les bras du grand seigneur Sen-Maardak.

Le sardakis soutint le regard polaire de l'officier sans ciller, puis il se retourna et se mit en marche.

La cité perdue

À mesure que le bateau descendait vers Nador, la végétation devenait de plus en plus dense. Les eaux turquoise du fleuve Jad se frayaient un chemin sinueux au sein d'une luxuriante forêt tropicale. La brise chaude et moite transportait des milliers de parfums, du plus subtil au plus en-têtant. Des cris d'animaux aussi étranges que variés retentissaient partout sous les hautes frondaisons, d'où jaillissaient, de temps à autre, des nuées d'oiseaux au plumage chamarré et chatoyant.

Dépassant ses rêves d'enfant les plus exotiques, cette contrée avait tout pour émerveiller Gundar. Pourtant, il demeurait taciturne et indifférent à toutes ces merveilles fascinantes qui l'entouraient. Depuis leur départ de Bathram, il ne parlait quasiment plus et paraissait accablé d'une tristesse sans bornes. Rien ne semblait pouvoir le sortir de cette inexplicable mélancolie. Les petites attentions que lui portait régulièrement Almira pour le réconforter paraissaient même accroître sa peine.

Un soir, alors que le jeune homme était accoudé sur la lisse du bateau, Bolgarán vint se poster près de lui :

— Tu ne vas pas te coucher ?

Pas de réponse. Gundar fixait imperturbablement les vaguelettes soulevées par l'étrave du bateau.

— Je te trouve peu causant ces temps-ci, poursuivit le marchand.

— Venons-en au fait.

— Tu as raison. Tu m'inquiètes : une jeune femme formidable te sauve la vie et s'intéresse à toi tous les jours, et toi, tu sembles être l'homme le plus malheureux de l'univers.

— Justement.

— Comment ça, « justement » ? Si Almira promet de s'occuper de moi comme elle le fait avec toi, alors, s'il te plaît, à la prochaine bagarre, laisse-moi me faire mordre à ta place !

— Écoute, Bolgarán, je ne pourrai jamais remercier Almira pour ce qu'elle a fait, mais... quand elle est près de moi... qu'elle me regarde... qu'elle pose la main sur mon épaule... ça me tourmente.

— Ah ! ben je veux bien être tourmenté comme ça, moi aussi ! Voyons, Gundar. Si elle s'amusait avec toi, je comprendrais, mais ce n'est pas le cas. Elle t'aime, c'est évident !

— Je sais. Moi aussi, je l'aime. Je suis fou d'elle.

— Eh bien alors ? Où est le problème ?

— J'en ai pas le droit, voilà le problème !

— Pas le droit ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Gundar hésita un instant et poussa un long soupir.

— Dans mon sommeil, après la morsure de l'horrignome, j'ai fait un rêve, expliqua-t-il. Et j'ai compris. Un jour, devant le puits, chez mon grand-père, j'ai juré à Arnella de l'aimer toute ma vie et de ne jamais en aimer une autre.

— Je comprends, dit Bolgarán sur un ton paternel. Tu as l'impression de la trahir, n'est-ce pas ?

— Oui... en quelque sorte.

— Vois-tu, mon ami, si tu n'as qu'une pièce d'or et que tu la donnes à quelqu'un, tu n'as plus rien. Mais si tu donnes ton amour, tu l'as toujours, tu ne le perds jamais. Donne ton argent, et tu enrichiras un homme. Donne ton amour, et tu enrichiras le monde. L'amour est infini. Il n'a pas de limites.

Le jeune homme regarda le marchand d'un air songeur.

— Almira ne remplacera pas Arnella. C'est une nouvelle histoire et un nouvel amour. Ta vie continue. Donne tout ton amour à Almira. Ça n'enlèvera rien à l'amour que tu éprouvais pour Arnella. La plus belle chose que tu puisses faire pour honorer sa mémoire, c'est de vivre pleinement

et d'être heureux. Crois-tu vraiment qu'Arnella aurait aimé te voir te morfondre ainsi ?

Gundar baissa la tête silencieusement, une larme au coin de l'œil.

— Allons nous coucher, maintenant, dit le marchand. Demain sera un bien meilleur jour, tu verras.

Le lendemain matin, Gundar affichait une mine détendue et réjouie, qui s'illumina de bonheur et d'émerveillement dès que ses yeux se posèrent sur Almira. La jeune femme se tenait à la proue du bateau. Sa tunique de cuir noir moulait sensuellement sa délicieuse silhouette, et les longues ondulations soyeuses de ses cheveux dorés flottaient au vent et brillaient dans la lumière du soleil matinal.

— Cette nuit, j'ai repensé à ce que tu m'as dit hier soir, dit Gundar en retrouvant Bolgarán. Tu as raison.

— Bien sûr que j'ai raison ! J'ai toujours raison !

Le marchand releva un menton fier et suffisant. Gundar éclata de rire.

— Je ne sais pas si les dieux existent vraiment, poursuivit le jeune homme, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il y a une déesse, là, devant nous.

— C'est on ne peut plus vrai ! À ta place, je n'attendrais plus un seul instant pour aller adorer cette déesse.

Gundar ne se fit pas prier, mais dès qu'il fut près d'Almira, il perdit toute contenance. Aucun mot ne pouvait plus sortir de sa bouche.

— Vous avez bien meilleure mine, ce matin, lui dit la belle guerrière, la voix douce comme de la soie.

— Je... Je me sens beaucoup mieux, en effet. Mon ami Bolgarán m'a éclairé au sujet de certaines choses qui me tourmentaient.

— Vous êtes très proches, n'est-ce pas ?

— Oui. Je le connais depuis longtemps. Il m'est toujours d'un grand secours dans les moments difficiles. Il me rappelle un très bon ami que j'avais dans le clan de mon père.

— Eh bien, remerciez-le vivement de ma part. Je suis vraiment très heureuse de vous voir retrouver ainsi le sourire.

— C'est plutôt vous que je dois remercier.

— De quoi donc ? demanda Almira en fausse ingénue.

— Mais... de... de m'avoir sauvé la vie. Je suis impardonnable. J'aurais dû vous remercier depuis longtemps. À ma décharge, je dois dire que je ne saurai jamais comment vous témoigner ma gratitude.

— Vous voir parmi nous, heureux et en bonne santé, est pour moi une récompense que rien ne peut égaler. Enfin... si... mais...

— Que voulez-vous dire ?

— À Daram, vous m'avez dit que j'étais très belle. C'est à mon tour de vous renvoyer le compliment, dit Almira, la voix tremblotante. Et... je... C'est un immense bonheur, pour moi, de voir votre merveilleux sourire plein de vie aujourd'hui.

Une tornade de joie, de peur et de désir se mit à tourbillonner dans le cœur de Gundar. Le jeune homme posa instinctivement une main sur sa poitrine comme pour l'empêcher d'exploser. Une chaleur intense lui embrasa le visage. Il voulut se détourner, mais une irrésistible attraction le gardait captif du regard de la jeune femme. À mesure qu'il plongeait dans cet océan plus envoûtant que jamais, un amour inouï envahit tout son être. Chaque parcelle de son corps et de son âme vibra de vie et de bonheur.

Tandis que les deux jeunes amoureux rapprochaient timidement leurs mains l'une de l'autre sur le bastingage, Zérel interpella Bolgarán :

— Pourquoi tenez-vous tant à les jeter dans les bras l'un de l'autre ?

Le ton agressif du vieux mage laissa le marchand interdit. Pourquoi ce reproche ? Bolgarán se raidit et hésita encore quelques secondes avant de répliquer sèchement :

— Gundar est mon ami depuis longtemps, Maître Zérel. Il compte beaucoup pour moi, et son bonheur me tient à cœur.

— Ce n'est pas uniquement pour protéger l'Élu que je suis ici, reprit le vieil homme, la voix nettement plus douce. Gundar est comme un fils, pour moi. Il va bientôt devoir affronter un redoutable adversaire. Son amour pour Almira pourrait constituer une terrible faiblesse et le mener à sa perte.

— Ou bien cela sera une force grâce à laquelle il vaincra ce maudit chevalier pour tirer définitivement un trait sur un douloureux passé.

— Puissiez-vous dire vrai, soupira Zérel. Que le seigneur Sen-Kemeth le bénisse et le protège.

— Que le Vent nous bénisse tous ! Nous allons en avoir grand besoin.

Le lendemain, au détour d'une longue boucle du fleuve, un grand fort phargite apparut sur la rive gauche, face à la puissante Nador, qui dominait une hauteur sur la rive opposée. Même si elle possédait une garnison importante, la cité sémorienne était bien plus une grande ville commerçante qu'une place militaire. La jungle alentour constituait à elle seule une défense impénétrable. Ses grandes murailles et ses hautes tours de pierre gris ardoise semblaient d'ailleurs bien plus menacées par les assauts de la végétation luxuriante que par d'improbables ennemis.

Une large chaussée pavée et bordée de murets serpentait depuis la porte massive de la ville jusqu'aux quais. Ceux-ci s'étendaient sur plusieurs centaines de pas le long du fleuve. De nombreux négociants s'y activaient en tous sens. Les uns faisaient décharger au plus vite des bateaux prêts à sombrer sous le poids de leur cargaison. Les autres supervisaient l'expédition de leurs précieuses marchandises.

Alors que Bolgarán observait d'un œil averti et intéressé cette activité fébrile, Gundar et Almira découvraient avec curiosité ces Sémoriens. Ces habitants du bout du monde avaient des cheveux noirs et lisses, et leur teint était encore plus basané que celui des Phargites. Bon nombre d'entre eux n'avaient pour tout vêtement qu'un simple dhoti blanc. Pour quelques pièces ou même une simple croûte de pain, ils courbaient l'échine sous le poids des caisses, sacs et autres coffres, dont le plus petit renfermait une richesse qu'ils ne pourraient jamais gagner durant toute leur misérable existence.

Si la plupart des marchands gesticulaient dans leurs longues robes vives et braillaient sans cesse sur ces pauvres gens, certains, manifestement très fortunés, étaient allongés sur de luxueuses litières portées par des esclaves. Portant des turbans et des robes de soie somptueusement

brodées d'or et d'argent, ils arboraient sans scrupules de nombreux bijoux incrustés de pierres précieuses, comme autant de preuves ostentatoires de leur opulence.

— Ce sont des drakhtis, des princes marchands, commenta Zérel. Certains sont plus riches que le roi Abragdash lui-même.

— Ce qui est loin d'être le cas de tous ces malheureux, lança sèchement Almira en désignant d'un signe de tête les pauvres bougres qui triaient sur les quais.

Le vieux mage observa un instant la jeune femme, dont les beaux yeux brillaient de compassion et de révolte.

— En effet, dit-il. Mais ne vous fiez pas aux apparences. Comme vous l'avez sûrement appris au Sanctuaire, la société sémorienne est organisée en castes bien distinctes. Chacune a un rôle précis à jouer. Pour la plupart, ces ankalis sont certainement très fiers d'accomplir leur mission au sein de la société.

— Ils sont fiers parce qu'ils ne connaissent rien d'autre et qu'on les maintient dans l'ignorance, Maître. La future impératrice devrait changer cela.

— Voilà une noble intention. Mais je crois surtout qu'elle devra gouverner avec sagesse et éduquer les peuples au lieu de leur imposer des règles qu'ils ne comprendraient pas, même si c'est pour leur bien.

— Je pense que vous lui serez de bon conseil, Maître Zérel.

— Ça, chère amie, c'est à elle d'en décider.

— Pensez-vous qu'elle m'écouterà, si je lui donne mon avis et que je parle en votre faveur ? demanda Almira d'un air faussement innocent et un peu moqueur.

— Je n'en doute pas un seul instant. Vous êtes tellement persuasive. En revanche, je ne suis pas certain qu'elle sera toujours d'humeur à écouter mes recommandations. D'après le Grand Conseil, elle a un caractère assez... trempé, dirons-nous.

— Je vous le confirme. Elle n'est pas toujours facile et devra sérieusement travailler ce point. Enfin... si je puis me permettre de parler ainsi de notre future impératrice, bien sûr.

— Je suis certain qu'elle vous pardonnera. Et puis, de toute façon, tout ceci restera entre nous.

En débarquant, Gundar s'attarda un moment près d'une pile de sacs de toile. Leur odeur épicée le replongeait dans les entrepôts de son grand-père. Dans ce genre de circonstances, il semblait toujours dans une profonde mélancolie, revoyant encore et encore la pauvre Arnella gisant sans vie aux pieds de ce maudit chevalier noir. Mais, cette fois, c'est le visage paisible et souriant de la belle jeune fille qui lui apparut. Une fantastique force de vie envahit alors le jeune homme, et la mystérieuse voix céleste qui s'était déjà adressée à lui se manifesta de nouveau :

— *Sois en paix, mon ami. Sois en paix, comme cette douce enfant. Mon frère veille sur elle pour l'éternité. Quels que soient ses desseins, il n'a pas voulu cela. Vis pour elle, vis pour toi. Ton amour pour Almira ne rendra que plus doux le souvenir de ta belle Arnella.*

Gundar resta un instant hébété avant de ressentir une prodigieuse envie de vivre, et c'est le cœur léger qu'il se remit en route pour rattraper ses compagnons, qui s'étaient déjà engagés sur la large chaussée montant vers la ville. Le lieutenant Halgar semblait particulièrement inquiet. Il regardait nerveusement dans toutes les directions comme s'il cherchait désespérément quelque chose ou quelqu'un.

— Qu'y a-t-il, Lieutenant ? demanda Gundar.

— J'aimerais bien savoir où se cache Saranys. Croyez-vous qu'elle nous suive toujours ?

— Voyons, Lieutenant, intervint Zérel. Je vous l'ai déjà dit : nous pouvons compter sur elle sans hésiter. Mais ne la cherchez pas ici, au milieu de cette foule. Nous la retrouverons sans doute quand nous repartirons, soyez tranquille.

— D'ailleurs, nous allons arriver à la porte de la ville dans quelques minutes, enchaîna Bolgarán. Il serait préférable que vous soyez plus détendu pour ne pas attirer l'attention.

Le lieutenant eut beau faire l'effort de suivre le conseil du marchand, les soldats qui gardaient l'entrée de la cité arrêtaient Zérel et ses compagnons. La présence d'un sardakis les rendait nerveux. Bolgarán dut de nouveau faire usage de ses talents pour les embobiner avec une histoire dont Almira fit encore une fois les frais. Cette fois, elle endossa, bien malgré elle, le rôle d'une fille de joie de luxe qu'il devait escorter jusqu'à la cour du roi Abragdash.

— La prochaine fois, je vous conseille vivement de vous trouver une autre source d'inspiration ! grinça la jeune femme sur un ton corrosif.

— Hélas, ma chère, répliqua Bolgarán, je dois bien avouer que votre grâce et votre joli minois stimulent mon imagination bien davantage que les puissants pectoraux du capitaine Ksvarnig. Et puis... je ne voyais pas trop comment faire passer ce brave capitaine pour une luxueuse délicatesse royale. Sans vouloir vous offenser, Capitaine, s'empressa-t-il d'ajouter en adressant un large sourire taquin à l'officier dolraque, qui resta d'une indifférence marmoréenne.

— Maître Zérel, les coupa tout à coup le lieutenant Halgar, l'air angoissé, le garde sémorien nous a dit de ne pas quitter la route à cause des Shrantis. Qu'est-ce que c'est ?

— Les Shrantis sont un peuple sauvage qui vit dans la jungle. Ils refusent toute allégeance au roi et ne veulent à aucun prix vivre comme les autres Sémoriens. Aucun roi de Sémor n'a jamais réussi à les soumettre. La jungle est leur territoire.

— Et il paraît même qu'ils sont cannibales et qu'ils font cuire leurs ennemis vivants, ajouta le capitaine Ksvarnig avec un sourire féroce.

Épouvanté, le jeune lieutenant ne put réprimer une grimace de dégoût et de frayeur qui ravit l'officier dolraque.

Nador était tout en contrastes. Malgré les assauts de la forêt tropicale, la ville était très étendue. À l'abri de ses murailles, les marchands aux longues robes colorées résidaient dans le quartier des commerces et des administrations. En pierre sombre ou en bois, leurs demeures étaient de

dimensions généreuses et arboraient de nombreux ornements. Elles faisaient cependant bien pâle figure au regard des palais des drakhtis. Séparés du reste de la cité par une haute palissade de bambous, ces somptueux édifices surmontés de dômes dorés avaient été bâtis avec la superbe pierre blanche de Tor-Kebenn, qu'il avait fallu acheminer à grands frais. Bien loin de ce faste, les malheureux ankalis, qui constituaient la grande majorité de la population, survivaient dans de misérables taudis de bambous entassés dans toute la partie sud de la ville.

Malgré cette diversité et ces inégalités, tous ces hommes étaient unis par leur foi, qui les rassemblait, plusieurs fois par jour, devant le grand temple de Sen-Baltor, au centre de la cité. Comme c'était justement l'heure de la grande prière, de nombreux fidèles s'étaient réunis au pied de l'édifice sacré, flanqué d'une dizaine de bassins remplis d'une eau un peu nauséabonde, à la surface de laquelle fleurissaient d'innombrables lotus. Des serpents finement sculptés et recouverts de feuilles d'or s'enroulaient autour des imposantes colonnes de son péristyle. Sous le soleil ardent, les yeux de saphir de ces reptiles minéraux lançaient des éclairs sur les centaines d'ankalis et de marchands prosternés sur le parvis. Face à eux, un prêtre barbu en longue robe bleue et la tête enveloppée d'un turban noir récitait des prières d'une voix monocorde et hypnotisante.

Almira s'arrêta un instant pour observer la cérémonie, mais Zérel l'appela aussitôt :

— Venez, Almira. Ne restez pas là. Pendant la prière, soit on passe son chemin, soit on s'agenouille et on prie avec les fidèles. Le puissant Sen-Baltor n'apprécie pas les curieux.

— Pa... Pardon. Je ne savais pas...

La gardienne impériale suivit ses compagnons, à la recherche d'un endroit où passer la nuit. Après s'être détourné de plusieurs établissements tous plus crasseux les uns que les autres, Bolgarán finit par déposer quatre arkols d'argent sur le comptoir d'une auberge qui lui semblait moins minable. Époustouflé par ces quelques pièces qui devaient être une fortune pour lui, l'aubergiste les accueillit chaleureusement et leur servit un repas assez copieux à défaut d'être appétissant. Le marchand

et ses amis durent malgré tout partager leurs chambres avec des cafards, des araignées et d'autres locataires peu recommandables, et c'est sans le plus petit regret qu'ils quittèrent Nador dès le lendemain matin, après s'être procuré vivres et chevaux.

Au bout d'environ trois lieues sur la route de Galor, ils retrouvèrent Saranys, au plus grand soulagement du lieutenant Halgar. La gaïade s'était parée d'un somptueux pelage de panthère qui laissa sans voix le jeune officier.

De chaque côté de la route, un muret de pierre et une large bande de terre brûlée menaient une lutte désespérée contre la végétation envahissante. En de nombreux endroits, de hautes herbes et de longues lianes coriaces parvenaient malgré tout à se faufiler et à s'enraciner entre les dalles de la chaussée. Cela n'empêchait cependant pas Zérel et ses compagnons d'avancer à bonne allure, même s'ils devaient s'arrêter assez tôt chaque jour à cause des orages de fin d'après-midi, dont les cascades de pluie transformaient la route en torrent de boue.

Le quatrième soir, ils firent halte dans la petite bourgade d'Alderamad, où faisaient étape de nombreux voyageurs. Tout comme à Nador, ils se contentèrent de l'auberge qui leur paraissait la moins misérable. La viande était d'une fraîcheur plus que douteuse. Malgré les puissantes épices qui l'agrémentaient et incendiaient la langue au point de l'anesthésier, Gundar eut beaucoup de peine à avaler cette triste pitance, ses grimaces trahissant son dégoût. Bolgarán, lui, ne vint à bout de son plat qu'en refillant discrètement les morceaux les plus repoussants à un pauvre chien famélique qui circulait entre les tables pour mendier le peu de nourriture qui lui permettrait de survivre jusqu'au lendemain. Plus méritante, Almira avala toute sa ration sans broncher et aussi vite que possible, donnant même l'impression qu'elle ne respirait plus. Après cet effort surhumain, elle repoussa son écuelle sur le côté et se tourna vers Zérel.

— À ce que l'on m'a dit, Maître Zérel, vous étiez précepteur au Sanctuaire des vierges consacrées, n'est-ce pas ? s'enquit la jeune femme, tout en refusant d'un geste de la main la seconde portion de viande que lui proposait l'aubergiste.

— Sachez, jeune fille, que, dans ce pays, il est considéré comme très impoli de refuser la nourriture que l'on vous ressert lorsque vous avez fini toute votre assiette, répondit le vieux mage.

Almira considéra le vieil homme d'un air désespéré, puis elle tendit d'une main rétive son écuelle à l'aubergiste en lui adressant un sourire délicieusement acidulé. Gundar eut toutes les peines du monde à réprimer un gloussement moqueur.

— En effet, reprit Zérel, j'ai instruit de nombreuses vierges consacrées pendant près de cinq-cents ans. J'ai aussi été le conseiller de Sa Divine Majesté Ellora et de bien d'autres impératrices avant elle.

— Vous avez enseigné au Sanctuaire jusqu'à la chute de l'empire ? continua la gardienne impériale.

— Oui, jusqu'à la fin de cette époque bénie.

Une douce nostalgie imprégnait la voix et le regard du vieux mage.

— Mais alors..., intervint Gundar, tu as connu la jeune vierge qui a volé le Collier de Pouvoirs... Comment s'appelait-elle, déjà ?

— Elle s'appelait Sangara, dit Zérel en baissant la tête d'un air triste.

— Oui, je m'en souviens, maintenant.

— J'étais son précepteur au Sanctuaire... et même un peu comme son père, expliqua le vieux mage. Si vous saviez combien de fois je l'ai prise sur mes genoux, et combien d'histoires je lui ai contées, le soir, pour qu'elle fasse de beaux rêves. C'était la plus adorable des enfants. Elle était si vive, si intelligente et si sensible. Un peu espiègle, aussi. Il faut bien le dire. Elle était « mon petit papillon ». Je l'appelais ainsi, parce qu'elle s'endormait toujours avec le papillon que je lui avais un jour confectionné avec des plumes. Je lui avais dit qu'il veillait sur ses rêves...

Le vieil homme marqua une courte pause, l'air à la fois attendri et pensif. Un immense amour paternel teinté d'une douloureuse nostalgie scintillait dans le glacier de ses yeux.

— En grandissant, poursuivit-il, elle est devenue une superbe jeune fille. Les vierges consacrées étaient toutes de très belles jeunes femmes, mais Sangara les surpassaient toutes. Sa beauté était vraiment exceptionnelle. Son visage était si délicat. Et ses longs cheveux étaient d'un

noir absolu, immaculé. Certaines prêtresses disaient même que ses magnifiques yeux verts ne pouvaient être que l'œuvre d'un dieu. Je peux vous dire sans hésiter que le Premier Monde n'a jamais connu de femme aussi belle... jusqu'à aujourd'hui.

En prononçant ces derniers mots, le vieil homme se tourna vers Almira. Sentant une discrète rougeur lui farder délicieusement les pommettes, la jeune femme détourna humblement le regard.

— Mais surtout, continua Zérel, Sangara était l'incarnation même de la bonté et de la joie de vivre. Elle était d'une générosité sans bornes, toujours prête à se sacrifier pour les autres. Aucune vierge ne méritait mieux qu'elle d'être choisie. Et je ne dis pas cela parce que je l'aimais comme ma fille. Lorsque la Rose de Vie est apparue sur sa main, c'est tout le Sanctuaire qui fut rempli de joie et d'allégresse.

— Pourquoi a-t-elle commis une telle trahison, alors ? s'étonna Bolgarán.

— Les dieux lisent dans le cœur des hommes. Le tout-puissant Sen-Kemeth a senti que Sangara commençait à rêver de pouvoir absolu et de puissance, oubliant sa bonté et sa douceur. Estimant qu'elle ne pouvait plus être une bonne impératrice, il lui retira sa confiance.

— Ben voyons ! s'exclama Gundar. De quel droit pouvait-il lui faire ça ? Donner et puis reprendre comme bon lui semble ! Comme il l'a fait avec la vie de mon père et celle d'Arnella !

— Je comprends ta colère, mon ami, dit doucement Zérel, mais ce n'est pas le grand seigneur Sen-Kemeth qui leur a ôté la vie.

— Il m'a empêché de sauver Arnella !

— Il t'a surtout empêché de te faire tuer bêtement et de servir la victoire sur un plateau à ce maudit chevalier noir, corrigea Bolgarán.

— Mais pourquoi prenez-vous la défense de Sangara après tout le mal qu'elle a fait ? s'offusqua Almira.

— Je ne prends la défense de personne, rétorqua Gundar plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu. Les dieux nous ont créés. Ils ont fait de nous des êtres pensants et sensibles, capables d'éprouver des peines et des joies. Qu'est-ce qui les autorise à s'amuser ainsi avec nous ? J'en ai assez

d'entendre que nous leur devons tout et que nous devons les adorer et leur obéir. Nous sommes libres. Notre destin nous appartient. Je ne suis pas et je ne serai jamais le jouet d'un dieu ! Qu'ils s'amuse avec ceux qui acceptent d'être tondus comme des moutons !

Sur ces propos, le jeune homme partit se coucher.

— Ce garçon me plaît de plus en plus, commenta le capitaine Ksvarnig. Il n'a pas tort. Pour ma part, j'ai toujours tracé ma route moi-même, à la pointe de mon épée et au tranchant de ma hache.

— Je ne partage pas entièrement cet avis, répondit Zérel. Nous sommes libres de nos choix et responsables de nos actes, en effet, mais nous ne pouvons pas renier les dieux. Pas même les dieux rebelles. Et Gundar se trompe. Notre tout-puissant Sen-Kemeth n'est en rien responsable de la mort de son père et de cette pauvre Arnella. Tout comme il est sans doute le plus attristé de ce qui est arrivé à Sangara.

— En tout cas, moi, après ce repas, si j'ose employer ce mot, je vais me consoler avec la gnôle du coin sans attendre qu'un dieu m'y autorise, conclut Bolgarán. Ils ont quand même bien quelque chose de buvable, non ? Déjà que nous n'avons rien eu à Nador...

— Les Sémoriens ne boivent pas d'alcool et n'en produisent aucun, se désola le vieux mage.

— Quels sauvages ! maugréa le capitaine Ksvarnig. On n'a donc plus qu'à aller dormir.

Joignant le geste à la parole, l'officier dolraque quitta la table, l'air fort marri. Tout aussi déçus et contrariés, Bolgarán et le lieutenant Halgar lui emboîtèrent le pas avec Yagos. Zérel profita de l'occasion pour s'entretenir avec Almira.

Après une nuit peu reposante partagée avec les moustiques, tarentules et autres scorpions, ils se remirent en route pour Galor aux premières lueurs de l'aube. Almira paraissait accablée d'une tristesse sans nom et chevauchait à l'écart du groupe. Gundar amena sa monture près d'elle, mais la belle guerrière prit ses distances sans même lui accorder un regard. Elle s'isola ainsi toute la journée, sans dire un mot, même au moment des repas.

Le jour suivant, la jeune femme était toujours aussi triste et taciturne. Une sourde angoisse prit Gundar à la gorge, si bien qu'il décida de se confier à Bolgarán :

— Tu as vu Almira ? Elle est comme ça depuis que j'ai dit ce que je pensais à propos des dieux. Tu crois qu'elle m'en veut à cause de ça ?

— Crois-moi, mon ami, si Almira t'en voulait, tu ne te poserais pas la question.

— Mais alors, que lui arrive-t-il ?

— J'ai bien une petite idée, mais il faut d'abord que je m'en assure. Laisse-moi faire.

Le marchand se rapprocha de Zérel et chevaucha silencieusement à ses côtés pendant un moment, laissant au vieil homme l'initiative de la conversation.

— Je présume que vous souhaitez me parler d'Almira et de Gundar, n'est-ce pas ? avança Zérel.

— Vous lisez en moi comme dans un livre ouvert, Maître.

— Nous nous connaissons depuis longtemps, mon ami. Vous savez très bien m'ouvrir le livre à la page qui vous convient.

— Vous n'avez pas tort. Bien. Qu'avez-vous donc dit à cette pauvre fille pour la mettre en pareil état ?

— Comme je vous l'ai déjà dit, l'amour que Gundar porte à Almira pourrait constituer une terrible faiblesse.

— Et un amour perdu ou interdit pourrait lui être tout aussi préjudiciable, sinon plus.

— Très juste. C'est d'ailleurs de cela que je me suis entretenu avec Almira.

— Que voulez-vous dire ?

— À cause de son propre égarement, elle laisse Gundar croire en un amour impossible.

— Pourquoi impossible ?

— Dois-je vous rappeler qu'Almira est une gardienne impériale ? À ce titre, elle a fait le vœu de chasteté, et sa vie appartient à l'empire et à l'impératrice.

— Par tous les dieux ! Comment ai-je pu négliger ce point ? Quand je pense que j'ai encouragé Gundar...

— C'est ce que j'ai essayé de vous faire comprendre, sur le bateau, soupira le vieil homme.

Bolgarán s'isola, le temps de réfléchir, puis il rejoignit Almira, avec qui il discuta pendant un bon bout de route. À mesure que le visage de la belle guerrière s'adoucissait, Gundar se détendait un peu, mais l'expression grave de son ami était loin de le rassurer. Aussi, lorsque Bolgarán revint vers lui, il s'empressa de le questionner.

— Écoute, lui dit le marchand, la situation est un peu... compliquée, pour Almira. Rassure-toi, elle ne te reproche rien, bien au contraire. Mais elle est gardienne impériale, et tu sais ce que cela signifie.

— Oui, je sais. Mais je me disais que, peut-être, une fois l'empire rétabli, elle pourrait...

— Devenir gardienne impériale, c'est un acte de foi. Elle ne peut pas renoncer ainsi.

— Mais pourquoi est-elle si douce et si tendre, alors ? Pourquoi me laisse-t-elle croire que...

— Son amour pour toi a obscurci son jugement, et elle s'est égarée. Il faut lui pardonner. C'est pour vous protéger tous les deux que Maître Zérel lui a rappelé son devoir et ses vœux. Et quand elle a réalisé le mal qu'elle allait te causer, elle n'a pas eu le cœur de te demander de renoncer. C'est pour ça qu'elle est si malheureuse et qu'elle n'ose plus t'aborder.

— Pourtant, elle a l'air moins triste depuis que tu lui as parlé, insista Gundar sur un ton plein d'espoir.

— Parce que je l'ai soulagée du poids de t'expliquer ce qu'elle n'arrive pas à te dire.

— Je vois...

Le jeune homme baissa la tête en signe de résignation, mais au bout de quelques instants, il revint à la charge :

— Pourtant, toi-même tu m’as dit que je...

— Oui, je sais, et je m’en veux. Je me suis laissé emporter, moi aussi. Elle est si admirable, et je tiens tellement à ce que tu sois heureux. Je te demande pardon. En tout cas, je ne suis pas Almira et je ne sais pas ce qu’elle fera, mais je voudrais que tu me fasses une promesse.

— Qu’attends-tu de moi ? demanda Gundar, la voix étranglée.

— Quoi qu’il arrive, rappelle-toi qu’Almira t’aime de tout son cœur. Et surtout, respecte-la plus que tout et ne lui demande pas de faire un choix impossible.

— Je te le promets.

— Bien. Sois patient, tout finira sûrement par s’arranger.

— Si tu le dis...

— Crois-moi, j’ai toujours eu un don pour sentir ces choses-là. Peut-être suis-je un peu sorcier..., dit le marchand en souriant d’un air taquin.

Gundar lui rendit timidement son sourire, puis il amena sa monture près de celle d’Almira. La jeune femme avait rejoint ses compagnons de route et s’efforçait de paraître aussi affable qu’à l’accoutumée, mais de sombres nuages obscurcissaient l’azur de ses prunelles. Gundar en avait le cœur broyé, mais il garda sa douleur pour lui et se contenta de chevaucher en silence aux côtés de la belle guerrière.

Quelques jours plus tard, ils quittèrent la route et s’enfoncèrent dans la forêt. Zérel préférait éviter la grande agglomération de Galor, où leur petit groupe n’aurait pas manqué d’attirer l’attention des soldats. La végétation était particulièrement dense, et, durant la première journée, ils progressèrent lentement, se frayant à grand peine un chemin à coups de machettes.

Le lendemain, ils rejoignirent l’ancienne route qui menait à Jallor, la cité sacrée de la jungle. Abandonnée depuis bien longtemps, la voie était envahie par toutes sortes de plantes et même des arbres, mais ses

grandes dalles de pierre sombre avaient suffisamment résisté pour leur permettre d'avancer à meilleure allure.

Almira accaparait toutes les pensées de Gundar, si bien qu'il ne prêtait aucune attention aux insectes géants, serpents venimeux et autres bêtes étranges qui grouillaient un peu partout. Il n'en pouvait plus de ne pouvoir lui parler. Il n'en pouvait plus de cet amour interdit. Et par-dessus tout, il n'en pouvait plus de savoir qu'elle en souffrait autant que lui.

Soudain, alors qu'il ravalait douloureusement sa peine pour la énième fois depuis le lever du soleil, une fléchette siffla dans l'air et se ficha dans l'arbre à côté de lui, à seulement un pouce de sa tête.

— Attention ! cria-t-il en se baissant et en dégainant son épée.

Ses compagnons se regroupèrent en cercle autour de lui, l'arme à la main, scrutant l'impénétrable végétation qui semblait vouloir les étouffer.

— Là ! Regardez ! s'écria tout à coup le lieutenant Halgar, en tendant le doigt vers un arbre gigantesque.

N'ayant pour seul vêtement qu'un pagne en peau de léopard, un homme venait de sortir du creux de l'énorme tronc et les menaçait de sa longue sarbacane. Les deux traits de peinture jaune qui lui barraient les joues contrastaient avec sa peau sombre, et un petit os lui traversait les narines. Ses cheveux noirs coiffaient sa tête comme un bol, et quelques mèches nouées ensemble formaient un petit palmier au sommet de son crâne.

Tandis que le guerrier s'avavançait lentement vers eux, Yagos porta discrètement une main à sa ceinture pour prendre une sarkasinas, mais Zérel l'en dissuada.

— C'est un Shranti, dit-il tout bas. Les Shrantis ne se déplacent jamais seuls. Et je dois également vous préciser que leurs fléchettes sont empoisonnées.

Comme pour illustrer les propos du vieux mage, d'autres guerriers surgirent l'un après l'autre de la végétation alentour. En quelques instants, une bonne trentaine de sarbacanes encerclèrent Zérel et ses com-

pagnons. Brandissant des machettes particulièrement impressionnantes, quatre Shrantis commencèrent à les pousser du bout de leur lame tout en leur faisant signe d'avancer. Ils se mirent ainsi en marche et s'enfoncèrent dans la jungle profonde.

— Que vont-ils faire de nous ? couina le lieutenant Halgar, effrayé.

— Ils vont nous conduire à leur village pour nous manger, répondit calmement Zérel.

— Vous savez, Maître Zérel, dit le capitaine Ksvarnig, quand j'ai dit ça, l'autre jour, c'était juste pour plaisanter.

— Je n'en doute pas. En revanche, moi, je suis très sérieux. Quand un Shranti mange le cœur de son ennemi, il s'attribue sa force. C'est donc un grand honneur qu'il lui fait. Ça veut dire qu'il reconnaît sa valeur.

Le lieutenant Halgar blêmit et se mit à trembler si fort que le capitaine Ksvarnig se fit un devoir de le réconforter.

— Voyons, Lieutenant, dit-il d'une voix douce, c'est juste un mauvais moment à passer. Ce qui me chagrine le plus dans cette histoire, voyez-vous, c'est la cuisson. Je ne voudrais pas être dégusté saignant. D'un autre côté, bouilli trop longtemps, je ne serai plus fort goûteux. J'espère avoir affaire à un excellent cuisinier.

Bolgarán éclata de rire. Le jeune officier le fixa un instant avant d'exploser :

— Mais enfin ! Comment pouvez-vous plaisanter avec une chose pareille ? Vous ne vous rendez donc pas compte ? Nous allons mourir !

— Du calme, intervint Zérel. Ne vous en faites pas. Saranys ne va sans doute pas tarder à intervenir.

— Ha ! Justement ! Parlons-en ! Je ne l'ai plus vue depuis que nous sommes entrés dans la forêt ! Elle nous a abandonnés !

— Mais quand donc allez-vous lui faire confiance ? Elle vous a quand même sauvé la vie, à Bathram. Cela ne vous suffit pas ? La forêt est son territoire. Elle ne nous lâchera pas, croyez-moi.

— Je suis absolument certaine que Maître Zérel a raison et que Saranys va nous sortir de ce mauvais pas, renchérit Almira d'une voix douce et compatissante.

— Si vous le dites..., répondit le lieutenant, visiblement aussi incrédule que résigné.

Après une éprouvante journée de marche au plus profond de la forêt, ils finirent par atteindre le village des Shrantis : une haute palissade de bois protégeant deux cercles concentriques de cases de bambous autour d'une vaste place de terre battue.

Les guerriers poussèrent rudement leurs prisonniers jusqu'au fond du village, où un homme les accueillit devant la volée de marches qui montaient jusqu'à l'entrée d'une grande bâtisse de bois sur pilotis.

À en juger par son imposante coiffe de plumes, son grand collier orné de dents de fauves, et la révérence que lui firent les guerriers, l'individu devait être le chef de la tribu. Il dévisagea d'abord Gundar pendant un moment, sans sourciller, puis il fit de même avec chacun de ses compagnons. Le silence pesant qui régnait sur le village rendait son regard encore plus menaçant.

Soudain, il leur adressa la parole sur un ton agressif, dans un dialecte que même Zérel ne connaissait pas. Pour l'apaiser, le vieux mage baragouina quelques mots dans un sémorien très approximatif qu'il tenta d'illustrer par des mimiques maladroites, mais ses efforts furent vains. Le chef vociféra un ordre à ses guerriers, qui saisirent aussitôt le vieil homme et ses amis pour aller les enfermer dans des cages en bois.

À ce moment, une vieille femme poussa un grand cri. Tous les Shrantis se tournèrent comme un seul homme vers l'entrée du village. Devant la créature mi-humaine mi-féline qui s'avavançait vers eux, ils se jetèrent tous face contre terre et se mirent à marmonner une sorte de prière. Le chef de la tribu lui-même se prosterna d'un air craintif.

— Saranys ! s'exclama le lieutenant Halgar avec un interminable soupir de soulagement remontant tout droit du fond de ses entrailles.

Dans sa robe soyeuse de panthère noire, la fille de la Terre marcha d'un pas souple et silencieux jusqu'au chef du village. Elle lui fit signe de se relever et commença à lui parler dans son étrange langage. À la stupefaction de Gundar et de ses amis, l'homme semblait la comprendre et il se mit à échanger avec elle en faisant preuve d'un immense respect et d'une soumission absolue.

— Les Shrantis n'adorent aucun des sept dieux, commenta Zérel. Ils vénèrent les esprits de la forêt. Je me suis toujours demandé d'où leur venait cette croyance. Aujourd'hui, je crois que j'ai ma réponse.

— Que se disent-ils ? s'enquit Bolgarán.

— Saranys a dit au chef que nous avons besoin de son aide pour reprendre à Kalandraj une pierre sacrée qu'il nous a volée. Je n'ai pas compris la réponse du chef, mais je ne doute pas un seul instant de sa totale obéissance envers notre belle panthère.

Le vieil homme ne s'était pas trompé : quelques instants plus tard, des guerriers se placèrent aux côtés de Saranys pour attendre ses ordres. La fille de la Terre s'approcha alors du vieux mage et lui annonça par quelques bruissements de feuilles et autres clapotis aquatiques que ces hommes allaient les accompagner jusqu'à Jallor et les aider à vaincre Kalandraj.

— Voilà une très bonne nouvelle, dit Zérel. Je vous suis infiniment reconnaissant, noble Saranys.

Après dix jours de marche à travers une jungle épaisse et hostile sous la protection d'une quarantaine de guerriers, Zérel et ses compagnons arrivèrent enfin en vue de l'antique cité sacrée que les Sémoriens avaient bâtie en l'honneur de Sen-Baltor. Jallor n'était d'ailleurs pas une ville comme les autres. Il s'agissait plutôt d'un ensemble de temples dédiés au seigneur des Eaux, autour desquels gravitaient les misérables habitations des ankalis au service des nombreux prêtres. Pourtant, malgré ce prestigieux passé, la ville semblait totalement à l'abandon. Les grandes avenues qui reliaient jadis les temples étaient désormais recouvertes par la végétation, et de nombreuses plantes et racines de toutes sortes

avaient investi les murs et les colonnades des édifices religieux, dont certains étaient en partie écroulés. Quant aux taudis des ankalis, ils avaient disparu depuis longtemps.

— Comment se fait-il qu'il n'y ait plus personne ? demanda le lieutenant Halgar.

— Après la chute de l'empire, répondit Zérel, Kalandraj fut condamné à mort par son roi parce qu'il ne lui avait pas apporté la victoire qu'il lui avait promise. Il vint donc se réfugier ici avec tous ceux qui lui étaient restés fidèles. Avec sa puissante magie, il décimait les unes après les autres les troupes que le roi envoyait pour le capturer. Jallor finit par être déclarée maudite et fut abandonnée. Sauf par Kalandraj et ses disciples, bien sûr. La cité n'est donc pas déserte. Ce fichu sorcier se cache dans ces ruines avec sa bande de fanatiques. Nous devons être prudents.

— Heureusement, nous avons, nous aussi, notre petite armée, claironna fièrement Bolgarán.

Cette prétendue armée tremblait de tous ses membres. Les Shrantis semblaient terrorisés par la cité.

— Ces hommes pensent que Jallor est hantée par des esprits maléfiques, expliqua Zérel. Et ils n'ont rien à voir avec notre quête. Si nous les envoyons se battre, ils iront à une mort certaine. Nous ne pouvons pas leur demander un tel sacrifice.

— Ils nous doivent bien ça ! s'exclama le lieutenant Halgar. Après tout, ils allaient nous manger tout crus, non ?

— Tout *cuits*, rectifia le capitaine Ksvarnig en ricanant.

— Ce n'est pas une raison ! trancha Almira. Nous n'avons aucun droit sur leur vie. Saranys, renvoyez-les chez eux, je vous prie.

La fille de la Terre congédia aussitôt les Shrantis, qui reprirent le chemin de leur village sans se faire prier. Puis elle s'entretint quelques instants avec Zérel.

— Mes amis, dit le vieux mage, comme nous ne savons pas où se cachent Kalandraj et ses hommes, et que nous allons probablement nous faire repérer dès que nous avancerons au milieu de la cité, Saranys va aller en reconnaissance, seule, pour évaluer la situation.

— Voilà une idée qui me paraît excellente, approuva Bolgarán.

— Mais... ne... ne risquez-vous pas de vous faire tuer ? s'inquiéta le lieutenant Halgar en se tournant vers la gaïade.

Sans prendre la peine de lui répondre, la fille de la Terre se mit en marche en direction du premier temple abandonné, qui se dressait à environ cent-cinquante pas de leur position. Dès qu'elle quitta le couvert de la forêt, son beau pelage de panthère noire fit place à une imitation parfaite, jusqu'à la plus fine nervure, des feuilles des plantes au milieu desquelles elle avançait. Ses compagnons ne parvenaient que très difficilement à la suivre du regard. Ils finirent même par la perdre totalement de vue lorsqu'elle ajouta le dessin des pierres à sa robe végétale pour longer le mur du temple en ruine.

— C'est vraiment fantastique ! murmura le lieutenant Halgar, le souffle coupé. Personne ne me croira jamais...

Zérel eut un sourire amusé en regardant le jeune officier, puis il invita ses amis à se restaurer en attendant le retour de Saranys.

Celle-ci revint de son inspection après une bonne heure et fit immédiatement son rapport au vieux mage.

— Kalandraj se cache avec ses fidèles dans la grande pyramide à degrés au centre de la cité, expliqua Zérel.

— Êtes-vous certain qu'il n'a pas posté des hommes dans les temples alentour ? s'enquit le capitaine Ksvarnig, l'air suspicieux.

— Saranys a soigneusement visité tous les endroits où ils auraient pu s'embusquer et elle n'a rien trouvé.

— Et comment se présente la situation au niveau de la pyramide ? demanda le lieutenant Halgar.

— La Pyramide de l'Eau fait près de deux-cents coudées de haut. L'entrée se trouve à environ un tiers de sa hauteur, en haut d'un grand escalier. Elle est surveillée par quatre gardes, deux de chaque côté de la porte.

— Voilà qui ne va pas être une partie de plaisir, commenta Bolgarán. Vous êtes toujours partant pour la discrétion, Maître Zérel ?

— Saranys, pouvez-vous vous occuper des deux gardes d'un côté ? demanda Almira.

La fille de la Terre opina du chef, et un sourire carnassier découvrit ses crocs.

— Très bien. Allons-y, alors ! décréta la belle guerrière, en prenant son arc et en se mettant en marche avec Saranys.

La jeune femme était si assurée et si déterminée que ses amis lui emboîtèrent le pas sans se poser la moindre question ni même tenter de discuter de la stratégie à adopter. La lame au clair et sur le qui-vive, ils avancèrent ainsi jusqu'au cœur de l'antique cité, progressant prudemment au milieu des broussailles qui encombraient ses avenues, autrefois larges et magnifiques.

En arrivant au coin de la grande Maison des Prêtres, qu'ils venaient de longer sur une bonne cinquantaine de pas, Saranys leur fit signe de s'arrêter. Gundar fit cependant encore un pas en se dissimulant soigneusement derrière une grosse plante plutôt repoussante. Il écarta deux de ses immenses feuilles velues avec les plus grandes précautions et examina la situation.

Au bout de l'avenue centrale, à une bonne centaine de pas, la gigantesque Pyramide de l'Eau se dressait fièrement vers le ciel. Malgré les lianes qui escaladaient ses pentes et les racines qui s'insinuaient entre ses blocs jusqu'à en faire éclater certains, le prodigieux édifice de pierre sombre était encore très impressionnant.

La fille de la Terre émit alors quelques chuintements de vent que Zérel s'empressa de traduire pour Almira :

— Saranys va s'occuper des deux gardes à gauche de la porte. Quand vous les verrez s'écrouler, il vous faudra neutraliser immédiatement ceux de droite. Pensez-vous pouvoir y parvenir ?

La belle guerrière se plaça près de Gundar et observa un instant la pyramide.

— C'est comme si c'était fait, répondit-elle avec assurance.

Saranys se mit aussitôt en marche. Yagos s'avança vers Almira. Il porta la main à la petite sacoche attachée à sa ceinture, mais, avant même

d'avoir eu le temps de l'ouvrir, la lame du capitaine Ksvarnig vint lui caresser le gosier.

— Qu'est-ce que tu fabriques, l'ami ? gronda l'officier dolraque.

— Dame Almira doit abattre deux gardes loin. Pas laisser eux donner alerte, dit calmement le sardakis. J'ai aide précieuse pour elle.

Le capitaine hésita un instant avant de se tourner vers la gardienne impériale. Celle-ci lui fit signe de baisser son arme. Sous l'œil vigilant de Gundar et de l'officier dolraque, Yagos présenta alors à Almira une petite fiole contenant un liquide violet translucide.

— Une goutte sur chaque flèche, dit-il.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda la jeune femme.

— Poison très fort pour sarkasinias, expliqua Yagos. Homme paralysé tout de suite, plus pouvoir crier, puis mort une minute.

Almira prit le flacon. Avec moult précautions, elle versa une goutte sur chacune des deux flèches qu'elle avait préparées. Elle rendit la fiole à Yagos et se mit en position de tir. Elle eut à peine le temps de s'installer que, déjà, les deux gardes à gauche de la porte s'écroulaient en se convulsant. Elle décocha donc immédiatement une flèche, qui atteignit le premier garde de droite en plein front. Son acolyte se tourna vers lui, mais, avant même de comprendre ce qu'il se passait, il reçut la seconde flèche empoisonnée dans l'épaule. Il tenta de crier pour donner l'alerte tout en essayant de retirer la flèche, mais la paralysie le saisissait déjà. Ses yeux s'écarquillèrent d'incompréhension et de panique, puis il s'effondra et rendit son dernier soupir.

— Beau travail, commenta Bolgarán.

— Vous trouvez ? dit sèchement Almira. Mon second tir était lamentable. Heureusement qu'il y avait le poison.

— C'est fait pour ça, non ?

— Pas le temps pour les babillages ! Allons-y ! intervint le capitaine Ksvarnig.

Suivant l'officier, qui s'élançait déjà, ils foncèrent jusqu'au pied de la pyramide et gravirent quatre à quatre les innombrables marches de son

impressionnant escalier central en haut duquel les attendait une vaste salle. Sa relative fraîcheur contrastait avec la chaleur moite de la forêt. Recouvertes en grande partie de mousses, les parois suintaient une humidité poisseuse. Le fond se perdait dans une quasi-obscurité. Seules, deux torches fuligineuses jetaient leur lumière orangée dansante sur une ouverture sombre, sûrement l'entrée d'un couloir.

— Avançons, ordonna Zérel. Il ne faut pas traîner.

Après une vingtaine de pas, le couloir se divisait en deux.

— À droite ou à gauche ? dit Bolgarán.

Zérel scruta avec insistance les deux côtés. Il n'y avait que quelques torches produisant un faible halo tremblant autour d'elles, et le vieil homme ne distinguait rien, ni d'un côté ni de l'autre. Saranys s'approcha et lui chuchota quelques petits sifflements et menus gazouillis dans le creux de l'oreille.

— Que dit cette merveilleuse créature ? demanda le lieutenant Halgar.

— Saranys a une vue perçante, même dans l'obscurité, expliqua Zérel. Sur notre droite, il y a un escalier montant, et sur notre gauche, un escalier descendant.

— Quelle option ? s'enquit Bolgarán.

— Pourquoi pas nous séparer en deux groupes ? suggéra Gundar.

— Nous devons rester ensemble, objecta Zérel. Nous ne connaissons pas le dédale de couloirs qu'il peut y avoir dans cette pyramide. Pour ma part, je suis partant pour descendre. Les plus grandes salles sont forcément vers le bas, et Kalandraj a toujours eu la folie des grandeurs. Et puis... ce n'est qu'un rat qui se terre. Il doit donc être en bas.

— Très bien ! En route pour la chasse au rat ! décréta le capitaine Ksvarnig en s'engageant dans le couloir de gauche, sa lame prête à trancher en deux tout ennemi qui aurait l'audace de se mettre en travers de son chemin.

Lui emboîtant le pas, ses compagnons descendirent le plus silencieusement possible. Après deux virages à angle droit et une cinquantaine de marches, ils aboutirent sur une plate-forme de pierre surplombant une très grande salle.

— Écoutez ! Il y a de la musique ! chuchota le lieutenant Halgar.

— Allons voir ça ! dit le capitaine Ksvarnig.

L'officier dolraque fit un pas vers le grand escalier qui descendait sur leur gauche, mais Bolgarán le retint d'une main ferme sur l'épaule.

— Il serait peut-être plus prudent de voir d'abord ce qu'il y a en bas, ne croyez-vous pas ? murmura le marchand, agacé par la témérité excessive du capitaine.

En signe d'approbation générale, ils se couchèrent tous au sol et rampèrent silencieusement jusqu'au bord de la plate-forme.

Une multitude de torches et de candélabres illuminaient généreusement la salle en contrebas. La lumière dansante de ces flambeaux faisait scintiller les yeux de saphir de nombreuses statues dorées de serpents. Ces effigies du dieu de l'Eau formaient deux rangées parallèles qui filaient jusqu'à un trône recouvert d'or, sur lequel était assis un affreux vieillard rabougri en grande robe bleue. À ses côtés, quatre jeunes danseuses à la peau ambrée et aux cheveux noirs coiffés en une longue tresse se déhanchaient sensuellement sur la mélodie lancinante de musiciens enturbannés.

— C'est Kalandraj ? demanda Gundar.

— Oui, c'est bien cette crapule ! grinça Zérel, une haine inhabituelle dans le regard.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit Bolgarán.

— Je descends, je sépare gentiment sa tête de son corps et je vous ramène sa Pierre... et même sa tête si vous voulez un trophée, annonça tranquillement le capitaine Ksvarnig.

— J'admire votre assurance, Capitaine, mais oubliez vite ce plan, rétorqua Zérel.

— Pourquoi ? Il est tout seul. Il n'y a pas un seul mercenaire pour le défendre. Vous craignez qu'un des musiciens me pourfende avec sa flûte ?

— Kalandraj est extrêmement puissant. Arrivé en bas de cet escalier, vous ne serez déjà plus qu'un vulgaire poulet déplumé, voire un simple tas de cendres.

— Que suggères-tu, alors, Oncle Zol ? reprit Gundar.

— Laisse-moi réfléchir.

Tandis que le vieux mage se caressait la barbe, les sourcils froncés, Almira évalua la position de Kalandraj et la distance qui les séparait de lui.

— Je peux l’atteindre sans trop de difficulté, proposa-t-elle. Mais je dois me relever, et il va me voir. À moins que vous puissiez jeter un sort de camouflage...

— Hum... Possible, répondit Zérel. Mais Kalandraj va très vite s’en rendre compte. Il va falloir l’atteindre mortellement dès que le sort sera lancé.

— Je pense que c’est jouable.

— Vous pensez... mais vous n’êtes pas sûre ! grommela le capitaine Ksvarnig.

— Avez-vous une meilleure idée à nous proposer ? répliqua la belle guerrière.

L’officier dolraque se gratta la tête un instant avant de capituler par un haussement d’épaules et un grognement d’ours polaire.

— Très bien, reprit Almira. Yagos, passez-moi un peu de votre poison, je vous prie. Je préfère mettre toutes les chances de notre côté.

Le sardakis s’exécuta aussitôt. Almira déposa une goutte du liquide mortel sur la pointe d’une flèche et adressa un signe de tête à Zérel.

Le vieux mage se concentra quelques secondes en serrant les poings, puis il ouvrit la main droite en tendant vivement le bras devant lui, comme pour jeter quelque chose dans le vide.

Une sorte de rideau ovale immatériel de trois pas de large pour quatre de haut apparut devant la gardienne impériale. Parfaitement transparent, on ne pouvait le deviner que par son contour flou et vacillant comme l’air chaud au-dessus d’un foyer.

Almira se leva promptement et décocha sa flèche empoisonnée avec une assurance et une rapidité extraordinaires. Tout aussi rapide, Kalan-

draj tendit la main vers le projectile. Celui-ci prit feu en plein vol et s'évanouit en une fine traînée de poussières incandescentes en même temps que se taisaient les flûtes, sitars et autres tambourins. La belle guerrière encocha immédiatement une seconde flèche, mais Zérel se remit debout à son tour et posa sa vieille main noueuse sur son bras pour abaisser son arc.

— Tiens donc ! Qui voilà ! s'exclama Kalandraj d'une voix nasillarde et caverneuse en se levant de son trône. Ce brave Zérel ! Voilà bien longtemps que nous ne nous sommes pas rencontrés.

— Et je ne m'en porte que mieux ! lança Zérel sur un ton dur comme la glace.

— Allons, mon ami. Ne parle pas ainsi. Viens plutôt me présenter tes nouveaux amis.

Le vieux sorcier sémorien tendit ses deux mains grandes ouvertes devant lui et les ramena aussi vite contre sa poitrine en serrant les poings. La plate-forme et son grand escalier de pierre se muèrent alors en une rivière de sable qui emporta Zérel et ses compagnons pour les déposer aux pieds de Kalandraj.

Tandis qu'Almira se relevait en frottant le cuir noir de sa tunique, l'affreux sorcier s'avança vers elle. La filasse rare de ses cheveux blanc-jau-nâtre lui tombait sur les épaules, et des rides profondes, gravées par un nombre d'années sans doute incalculable, parcouraient la peau sombre de son visage flétri comme une vieille pomme.

— Tu es une bien jolie gazelle ! Je crois que je vais t'ajouter à ma collection de danseuses, lança-t-il en la fixant d'un regard cruel et lubrique.

— Je ne saurais trop vous conseiller de renoncer à ce projet, répliqua froidement la belle guerrière.

— Oh ! Mais c'est qu'elle est sauvage, en plus ! Tant mieux ! J'adore ça ! s'exclama le sorcier avec un large sourire pervers découvrant quelques chicots noirâtres, dernières ruines de sa dentition. J'ai déjà dompté des tigresses bien plus farouches que toi, tu sais, ajouta-t-il en levant vers le visage de la jeune femme une main aux articulations déformées et aux longs ongles jaunes ourlés de crasse.

— Ne la touche pas !

Kalandraj recula d'un pas en considérant la lame que Gundar pointait sur lui.

— Par le tout-puissant Sen-Baltor ! s'écria-t-il, les yeux écarquillés de surprise. Cette épée... Et toi, tu es...

— Oui, il paraît !

— Écoute-moi, Kalandraj, intervint Zérel. Le tout-puissant seigneur Sen-Kemeth a désigné l'Élu ainsi que la future impératrice. La lutte pour le rétablissement de l'empire a commencé. Nous sommes juste venus récupérer ta Pierre de Pouvoirs.

Kalandraj recula encore d'un pas, l'air un peu sonné.

— Mais alors... les dieux rebelles ont dû choisir aussi leur champion, n'est-ce pas ? Qui est-il ? demanda l'affreux sorcier sémorien.

— Nous pensons qu'il s'agit d'un puissant disciple de Darüll nommé Zandroll, répondit Zérel. Il est toujours vêtu de noir et armé d'une épée noire appelée Nazrak. Il porte également un heaume représentant une tête de mort avec des cornes.

— L'emblème de Sen-Maardak, observa Kalandraj, les sourcils froncés, en se prenant le menton entre le pouce et l'index.

— En effet. Et tout porte à croire qu'il dispose des pouvoirs du seigneur de l'Ombre et de la Mort.

— Cela en fait un adversaire redoutable et peut-être même invincible.

— Nous aussi, nous avons les pouvoirs d'un dieu, dit Almira en désignant Gundar et l'Épée sacrée.

— Joins-toi à nous, continua Zérel. Unissons nos forces pour vaincre le Mal. Ensemble, rétablissons l'empire et restaurons l'harmonie entre les dieux en mettant un terme à ce conflit.

Le vieux sorcier sémorien hésita, puis son visage se durcit et ses petits yeux cruels se remirent à briller de méchanceté.

— Jamais ! hurla-t-il en retournant sur son trône. Voilà bien longtemps que je me suis retiré de ce monde et de toutes ses folies ! Et vous,

vous avez osé profaner mon sanctuaire sacré ! Pour cela, vous allez mourir !

— C'est toi qui vas mourir ! gronda le capitaine Ksvarnig en brandissant son épée.

Kalandraj le toisa d'un air méprisant et haineux avant d'éclater d'un rire sardonique, puis il leva les mains et les rabattit brutalement vers le sol. Les dalles de pierre devant son trône se disloquèrent avec un affreux craquement et s'ouvrirent sur une grande fosse qui engloutit Zérel et ses compagnons. Dans sa chute, le vieux mage lança un éclair puissant en direction de Kalandraj, mais ce dernier le balaya d'un simple revers de main.

— Le repas du seigneur Shimanjar est servi ! ricana l'affreux sorcier sémorien.

Sur ces mots, il frappa dans ses mains, et le sol de la grande salle se referma au-dessus du petit groupe, les plongeant dans l'obscurité la plus totale.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Gundar.

— D'abord, un peu de lumière, répondit Zérel.

Le vieux mage passa la main sur le pommeau de son bâton, qui se mit aussitôt à briller d'une lumière blanche suffisamment puissante pour éclairer pratiquement toute la salle. Vaste et circulaire, elle comportait de nombreux piliers soutenant son plafond bas. Au fond, une grande ouverture ronde se dessinait dans la pénombre.

— Où est-ce qu'on est ? questionna le lieutenant Halgar.

— De toute évidence, dans une salle secrète de la pyramide, dit Zérel.

— C'est-à-dire dans un endroit perdu et sans issue, bougonna le capitaine Ksvarnig. Et tout ça pour rien, en plus !

— Pas tout à fait.

Un sourire malicieux dans la barbe, Zérel ouvrit sa main gauche et montra à ses amis la Pierre de la Lumière et du Temps. De forme et de taille identique aux autres Pierres de Pouvoirs, elle brillait d'un bel éclat jaune doré sous la lumière de son bâton.

— Comm... Comment avez-vous fait ? s'étonna l'officier dolraque.

— Si je vous plante une écharde dans un doigt pendant que je vous en coupe un autre, sentirez-vous l'écharde ?

— Euh... Non, je ne pense pas..., répondit le capitaine, surpris par la question.

— Eh bien, avec la magie, c'est la même chose. J'ai envoyé un puissant sort de foudroiement à Kalandraj, et, pendant qu'il le contraît, j'ai placé un discret petit sort de subtilisation sur la poche de sa robe.

— Formidable ! Du grand art ! s'enthousiasma Bolgarán. Mais comment saviez-vous que la Pierre était dans sa poche ?

— Il est obsédé par cette Pierre et ne s'en sépare jamais.

— Très bien ! dit Gundar. Il ne nous reste plus qu'à filer d'ici en vitesse.

— Très bonne idée ! Si vous me dites où est la sortie, je vous suis volontiers ! lança le capitaine Ksvarnig.

— Ça ne peut être que par là, répliqua le jeune homme en pointant son épée vers le trou obscur du fond. D'ailleurs, il suffit d'aller voir.

Ses compagnons lui emboîtèrent le pas, mais Bolgarán les invita à un peu plus de prudence :

— Pas si vite ! Nous ne savons pas ce qui nous attend là-dedans. Et puis il y a peut-être des pièges dans la salle.

— Vous avez raison, renchérit le lieutenant Halgar, l'air inquiet. D'ailleurs, Maître Zérel, Kalandraj a parlé d'un certain seigneur Shama... Shami...

— Shimanjar.

— Oui, c'est ça ! Qui est-ce ?

— Shimanjar n'existe pas. Ce n'est qu'une légende.

— Comment ça ?

— Selon cette légende, lorsque les dieux s'emparèrent de la Source de Vie, le puissant Sen-Baltor engendra un serpent géant à son image et le baptisa Shimanjar. Cela signifie « Seigneur des Eaux de la Terre ». Il était adoré par les Sémoriens du sud. Ils pratiquaient des sacrifices humains devant des statues de serpents comme celles que vous avez pu voir dans

la salle au-dessus de nos têtes. Kalandraj est un de ses plus fervents adorateurs. Ça fait des siècles qu'il promet à tous ses ennemis de finir dans le ventre de Shimanjar, mais, jusqu'à présent, personne n'a jamais vu ne serait-ce que le bout de la queue de ce monstre.

— J'espère que vous avez raison..., dit timidement le jeune lieutenant.

— Écoutez ! intervint soudain Bolgarán. J'ai entendu du bruit !

Ses compagnons s'immobilisèrent aussitôt, le regard braqué sur ce fameux trou, qui semblait bien être l'entrée d'un tunnel ou d'une autre salle. Ils restèrent ainsi quelques instants, à l'affût du moindre bruit. Tout étant de nouveau calme et silencieux, Gundar décida d'avancer. Mais, à peine eut-il fait un pas, que deux immenses yeux jaunes phosphorescents s'allumèrent dans l'obscurité de la mystérieuse ouverture.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Bolgarán.

— À mon avis, c'est le regard tendre et affectueux de la légende de Maître Zérel, ironisa le capitaine Ksvarnig.

— Shimanjar..., murmura le lieutenant Halgar, pétrifié de terreur.

Comme si elle répondait à ce nom, une immense langue bifide bleu nuit fouetta l'air dans toutes les directions avant de se rétracter. Tandis que Zérel et ses amis reculaient instinctivement de quelques pas, une énorme tête de boa émergea lentement des ténèbres du tunnel. Ses écailles brillantes étaient d'un splendide bleu turquoise, à l'exception de quelques-unes, qui dessinaient une goutte dorée sur le dessus de son crâne.

Le reptile les considéra un instant d'un air méchant, puis il se mit à onduler vers eux en dardant sa langue en tous sens. Sortant progressivement de son antre, son corps semblait sans fin.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'écria le lieutenant Halgar d'une voix suraiguë.

— Il faut absolument sortir d'ici, et vite ! s'exclama Bolgarán.

— Ah, oui ? Et par où ? rétorqua le capitaine Ksvarnig. Cette salle n'a aucune issue !

— Si. Là, dit Yagos en montrant le tunnel d'où sortait le gigantesque reptile.

— Ben voyons ! cracha l'officier dolraque.

— C'est notre seule chance, en effet, approuva Gundar. Il faut attirer ce serpent à l'autre bout de la salle, et nous filerons à toute vitesse dans ce tunnel.

— Je occupe lui pendant vous cachez tous derrière piliers, proposa le sardakis.

— Et comment comptez-vous vous en sortir ? le questionna Zérel.

— Vous pas peur pour moi. Je sors. Vous dépêchez ! Lui arrive !

Shimanjar n'était plus qu'à une quinzaine de pas ! Chacun se précipita derrière une des colonnes de la salle pendant que Yagos se mettait à gesticuler pour attirer l'attention du serpent géant. Celui-ci s'arrêta et souffla d'un air menaçant. Un homme aurait pu se tenir debout sans peine dans sa gueule !

Le sardakis en profita pour lui lancer une sarkasinas empoisonnée au fond de la gorge avant de foncer à l'opposé de son antre. Fou de rage, le monstrueux reptile se lança à sa poursuite. Dès que sa queue fut sortie et eut libéré le passage, Gundar et ses amis se précipitèrent dans le tunnel, tout en prenant garde de ne pas faire de bruit. Zérel resta au bord de l'entrée jusqu'à ce que tous ses compagnons fussent passés, puis il agita son bâton pour prévenir Yagos. Celui-ci décocha aussitôt une sarkasinas dans chaque œil de son ennemi, puis il courut ventre à terre jusque dans le tunnel. Zérel s'y engagea derrière lui et, d'un grand geste circulaire de la main, déploya un étrange rideau scintillant et immatériel devant l'ouverture, telle une toile d'araignée lumineuse.

— Voilà qui devrait lui piquer le museau et le retenir un peu, commenta-t-il d'un air peu convaincu. Maintenant, dépêchons-nous de filer d'ici !

À la lumière de son bâton, il fonça dans le large boyau, suivi de près par ses compagnons. Après de nombreux virages et une interminable descente dans les entrailles de la pyramide, ils débouchèrent dans une seconde salle, encore plus vaste que la première. Le vieux mage passa

plusieurs fois la main au-dessus de son bâton jusqu'à ce que la luminosité fût assez forte pour éclairer entièrement les lieux. Quelques carcasses de gros animaux, sans doute des vaches, gisaient çà et là, et l'odeur qui s'en dégagait était si pestilentielle que l'air paraissait épais et poisseux. Mais de sortie, il n'y en avait point ! Cette nouvelle salle n'était qu'un terrier sans la moindre issue.

— Par Sen-Haltor ! Nous sommes faits comme des rats ! pesta Bolgarán.

— Nous allons être dévorés par cette horrible bête..., pleurnicha le lieutenant Halgar.

— Il est déjà assez moche comme ça, alors je vous garantis que je n'ai pas l'intention d'en visiter l'intérieur ! gronda le capitaine Ksvarnig en brandissant sa hache.

— Puisque la Pierre que nous venons de récupérer est celle du grand seigneur Sen-Amrak, nous avons le moyen de sortir d'ici, non ? intervint Almira en lançant un regard entendu à Zérel.

— C'est-à-dire que... ce... ce n'est pas si... si simple, bredouilla le vieux mage en rentrant la tête dans les épaules comme pour disparaître derrière sa longue barbe blanche.

— Comment ça ? s'exclama Gundar. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Tu peux nous faire sortir avec ce caillou ?

— Euh... en théorie... oui.

— Comment, « en théorie » ? lança le capitaine Ksvarnig.

— Eh bien... en principe... la Pierre de la Lumière et du Temps permet de se déplacer dans l'espace instantanément, expliqua le vieux mage.

— Et vous comptiez nous le dire quand ? grinça Bolgarán.

— C'est que... je ne maîtrise pas les Pouvoirs de cette Pierre.

— Allons, Maître Zérel, ne soyez pas si modeste, riposta Almira. Au Sanctuaire, le vénérable Madrazel, qui était mon précepteur, m'a souvent parlé de vous. Selon lui, à l'époque bénie de l'empire, vous avez longue-

ment étudié les Pierres de Pouvoirs. Et il paraît même que vous commenciez à maîtriser le pouvoir de déplacement instantané de la Pierre de Sen-Amrak.

— Je commençais seulement. Je n'ai pas...

— Allons ! Ce n'est pas le moment d'ergoter sur des détails ! tonna le capitaine Ksvarnig. Si vous pouvez nous faire sortir, faites-le tout de suite !

— Les risques sont énormes, et je...

— Écoutez ! glapit brusquement le lieutenant Halgar. Il y a du bruit dans le tunnel ! Il arrive !

— Ce pouvoir comporte peut-être un risque, répliqua Bolgarán, mais ce bruit, c'est une certitude ! La certitude de finir dans le ventre de cette maudite bestiole !

— Très bien, soupira Zérel.

Le vieux mage demanda à ses compagnons de former un cercle autour de lui. Il prit la Pierre et la serra dans ses mains devant sa poitrine tout en fermant les yeux. Il se concentra ainsi pendant quelques instants qui parurent une éternité à ses amis.

Soudain, Shimanjar fit irruption à l'entrée de son terrier, crachant et soufflant avec rage et appétit.

— Dépêche-toi, Oncle Zol ! s'écria Gundar.

Zérel rouvrit les yeux et prononça quelques mots incompréhensibles. Tout le décor autour d'eux se mit alors à tourner. À mesure que tout devenait flou, le contact du sol sous leurs pieds s'évanouit progressivement, et la puanteur ambiante se dissipa. Très vite, tout ce qui les entourait disparut complètement, et ils se retrouvèrent à flotter dans un néant absolu. Gundar voulut s'adresser à son vieil ami, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Alors qu'il commençait à paniquer, une sensation de froid l'envahit, et une sorte de brouillard grisâtre se mit à tournoyer autour de lui et de ses compagnons. Le tourbillon ralentit et finit par s'arrêter. Une eau stagnante et nauséabonde leur montait maintenant jusqu'à la poi-

trine. Une épaisse brume blafarde et lugubre engloutissait le ciel et l'horizon tout autour d'eux. Seules quelques bottes de roseaux dressaient, çà et là, leur silhouette sombre et fantomatique.

— Où sommes-nous ? s'inquiéta le lieutenant Halgar.

Zérel hésita un instant, regardant avec une vaine insistance dans toutes les directions pour tenter de percer l'impénétrable brouillard.

— Je crois que nous sommes dans le Marais Poisseux, finit-il par dire, l'air contrit.

— Ah ! Bravo ! s'exclama le capitaine Ksvarnig.

— Je vous avais prévenus. Et nous avons de la chance d'être encore en vie et sur ce monde.

— Bah ! Après tout, vous nous avez sauvés de cette horrible bête, tempéra Bolgarán.

— Certes, mais j'aurais aussi pu nous expédier au fin fond de l'océan ou dans les entrailles de la Terre. J'ai travaillé sur cette Pierre pendant des années sans jamais parvenir à maîtriser ses pouvoirs. Je n'y toucherai plus jamais. C'est bien trop risqué.

— Si mes souvenirs sont bons, Oncle Zol, le Marais Poisseux est immense, observa Gundar. As-tu une idée plus précise de l'endroit où nous nous trouvons ?

— Pas vraiment. Mais... à en juger par la température de l'eau et la présence de ce brouillard alors que nous sommes à la fin de la saison de la Terre, je pense que nous devons être au nord du marais.

— Pardonnez-moi, Messires, intervint Almira, mais ne pourrait-on pas poursuivre cette charmante discussion au sec ?

— Très bonne idée, approuva Gundar. Mais où aller ? Sais-tu comment trouver la terre ferme, Oncle Zol ?

— Voyons..., dit le vieux mage en se caressant la barbe. À l'est du Marais Poisseux se trouve la chaîne des Hautes Sylves. Au pied de ces montagnes, une grande route commerciale qui vient du sud remonte jusqu'à Garladon. De là, nous pourrions rejoindre le royaume d'Arkol.

— Très bien ! commenta le capitaine Ksvarnig. Allons-y ! rejoignons cette route.

— Après vous, je vous en prie, répliqua suavement Almira.

L'officier dolraque scruta avec insistance le ciel et les environs à la recherche du soleil ou de tout autre point de repère pour trouver la direction de l'est. En vain. Au bout de quelques instants, il finit par abandonner et baissa la tête en bougonnant.

— J'ai peut-être quelque chose qui pourrait nous aider, avança Bolgarán, en fouillant dans sa sacoche, qu'il s'efforçait de maintenir hors de l'eau. Voyons... où est-elle ? Ah ! La voilà !

Le marchand posa une petite pierre allongée dans la paume de sa main grande ouverte.

— Ce n'est qu'un vulgaire caillou avec un bout peint en rouge, dit Gundar sur un ton dédaigneux. Comment cela pourrait-il nous aider ?

— Ce vulgaire caillou, comme tu dis, a des propriétés magiques, rétorqua Bolgarán. Je l'ai ramené d'un voyage en Urzaka. Le côté rouge se tourne toujours vers le nord, même quand il n'y a pas de soleil.

Gundar prit la pierre, la posa dans sa main et la tourna successivement dans différentes directions.

— Elle ne bouge pas ! maugréa-t-il. Tu t'es fait arnaquer.

— Moi ? Arnaqué ? Attends ! Je vais te montrer.

Il posa délicatement la pierre sur une large plante aquatique qui flottait librement. Sous l'impulsion de la pierre, la feuille pivota lentement sur elle-même d'un quart de tour.

Gundar et ses compagnons écarquillèrent les yeux sous le regard amusé de Zérel.

— C'est toi qui fais bouger cette pierre, Oncle Zol, lança le jeune homme sur un ton accusateur.

— Non, je n'ai rien fait. Je n'y suis pour rien. D'ailleurs, contrairement à ce qu'a dit notre ami Bolgarán, ceci n'a rien de magique. J'ai déjà vu des pierres comme celle-ci. Elles ont la capacité de réagir aux forces naturelles de la Terre.

Le jeune homme considéra la pierre d'un air songeur pendant un instant.

— Ça, je peux le comprendre, admit-il.

— Bon, ben maintenant que nous savons où est l'est, allons-y ! décréta le capitaine Ksvarnig.

Après plus d'une heure d'une progression pénible dans cette eau froide encombrée de plantes gluantes en tous genres, ils finirent, enfin, par atteindre la terre ferme.

— J'espère que ce n'est pas qu'une île, dit Gundar.

— Espérons-le, répondit Zérel.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir, enchaîna le capitaine Ksvarnig. Avançons. Au moins, nous sommes au sec, maintenant.

Faisant fi de la fatigue et du froid, ils continuèrent à marcher à bonne allure. Le jour commençait à décliner et il leur fallait trouver un abri.

Soudain, une effrayante créature surgit de la brume, juste devant eux. Un énorme insecte, deux fois plus haut qu'un homme ! Surmontée de longues antennes et pourvue de gros yeux rouges de la taille d'une pastèque, sa tête triangulaire était pourvue de deux puissantes mandibules tranchantes qui claquaient l'une contre l'autre d'un air menaçant. Ses deux pattes antérieures, nettement plus longues que les autres, étaient armées de dentelures et de redoutables piquants sur leur face interne. Dressées en l'air et repliées sur elles-mêmes, elles semblaient prêtes à se détendre brutalement comme des ressorts pour saisir toute malheureuse proie qui s'aventurerait à leur portée.

— Qu'est-ce que c'est que ça ! gronda le capitaine Ksvarnig tandis que Gundar se précipitait devant Almira en dégainant son épée.

— Une mante des marais, chuchota Zérel. Ne faites plus le moindre geste. Elle nous repère à nos mouvements.

Ils se figèrent tous aussitôt sans poser de question, n'osant même plus cligner des paupières. La mante s'apaisa et referma ses mandibules. Au bout de quelques instants, elle commença à s'approcher lentement. Elle

s'arrêta d'abord à côté du lieutenant Halgar. Le jeune officier dut faire un effort surhumain pour rester immobile sans crier ni trembler. Une peur sans nom lui vrillait les entrailles. Il ne sentait même plus le froid. La sueur perlait sur son front et ruisselait sur ses joues. Chaque goutte qui tombait de son menton lui donnait l'impression de sonner comme un gong pour le conduire tout droit à sa perte.

Malgré tout, il tint bon, et la mante finit par reprendre son chemin jusqu'à Almira. Elle commença à l'examiner en la palpant délicatement avec ses antennes. La belle guerrière prit une lente et profonde inspiration sans même cligner d'une paupière. Apparemment intrigué, le monstrueux insecte lui posa le bout d'une de ses pattes hérissées de piquants sur l'épaule. En même temps qu'elle chancelait dangereusement, la jeune femme se mua en roseau dans son esprit. Avec la souplesse et l'élasticité de la plante, elle revint à sa position tout en douceur.

À chaque seconde, la main de Gundar se crispait davantage sur son épée. Sentant la catastrophe arriver, Zérel ferma les yeux pour préparer un sort.

Soudain, une autre mante fit irruption sur leur gauche. La nouvelle venue émit une puissante stridulation en se dressant dans une attitude de défi. Les deux monstrueux insectes se toisèrent brièvement avant de se jeter féroce ment l'un sur l'autre, renversant Bolgarán et Yagos au passage.

— L'une d'elle servira de repas à l'autre, murmura Zérel. Filons pendant qu'elles se battent.

— J'approuve entièrement, susurra le capitaine Ksvarnig. Je n'ai pas envie de faire office de dessert.

Le petit groupe se mit en marche sur la pointe des pieds, vérifiant à chaque pas que les deux bestioles ne leur prêtaient plus aucune attention. Une fois engloutis par la brume, ils rassemblèrent toute leur énergie malgré leur épuisement et se mirent au pas de course pour prendre leurs distances au plus vite.

Au bout d'une petite heure de marche, le terrain commença à s'élever, et ils arrivèrent enfin sur une petite butte émergeant de la couche de

brouillard. Sous un ciel bas et plombé, une grande prairie herbeuse s'étendait devant eux, et, à environ une lieue vers l'est, la fameuse grande route commerciale dont avait parlé Zérel déroulait son ruban gris au pied des montagnes verdoyantes des Hautes Sylves.

Les cavernes maudites

Gundar s'éveilla en douceur après une nuit paisible et réparatrice. L'auberge était plutôt modeste, mais, après les hôtels à cancrelats de Sémor, elle faisait figure de palais. Le jeune homme s'étira comme un chat et alla jeter un œil à la fenêtre de sa chambre. Un ciel morne et pesant distillait une petite pluie fine et pénétrante qui détrempeait ses compagnons, déjà affairés à seller des chevaux que Zérel venait probablement d'acquérir auprès de l'aubergiste.

Gundar se hâta de faire ses ablutions matinales et de rassembler ses affaires avant de descendre les rejoindre. À son premier pas dans la cour, il se figea. Le poignard à la ceinture, la silhouette délicieusement moulée dans sa tunique trempée et les cheveux collés aux joues et aux épaules par la bruine, Almira était plus désirable que jamais. Une vraie guerrière sauvage et sensuelle !

Le sang du jeune homme se mit à ébullition. Ses lèvres et sa langue brûlaient de l'espoir insensé de s'unir à celles de la belle gardienne impériale dans un baiser torride. Ses mains flambaient d'une envie folle et désespérée de caresser le cuir de sa tunique sur ses hanches et sa poitrine. Mais son cœur se consumait douloureusement de ne pouvoir lui crier son amour jusqu'aux cieux.

Tandis que son corps et son âme s'embrasaient du désir ardent de la couvrir de baisers et de l'aimer à la folie en oubliant le monde, Almira se tourna vers lui. L'affliction déchirante qui obscurcissait l'océan de ses prunelles lui transperça le cœur, telle une volée de pics de glace. Le souffle coupé par la douleur, il porta une main à sa poitrine en grimaçant et détourna les yeux.

— En route ! dit Zérel. Nous avons une longue route devant nous. Il faut mettre les Pierres en lieu sûr à Osgarenn et informer le Grand Conseil au plus vite. Nous devons aussi établir un plan avec le roi Malazar.

— Dans ce cas, pourquoi remonter par Garlandon ? demanda Bolgarán. Le royaume d'Arkol est là, de l'autre côté de ces crêtes, et à deux ou trois jours de marche d'ici, les cavernes d'Erad traversent la montagne.

— J'ai déjà dit que je ne voulais plus entendre parler de cela !

Le ton agressif du vieux mage laissa ses compagnons sans voix.

Après quelques heures de marche, n'en pouvant plus de voir Almira chevaucher devant lui sans lui adresser le moindre regard, Gundar talonna sa monture pour la rattraper.

— Pardonnez-moi, Almira, dit-il du bout des lèvres après un moment d'hésitation. Je...

— Écoutez, Messire Gundar, coupa la jeune femme, je suis une vierge consacrée et une gardienne impériale. Ma vie appartient à l'empire. Croyez-bien que je suis infiniment désolée de vous avoir donné de faux espoirs. Si vous saviez comme je m'en veux de m'être ainsi égarée. Je suis impardonnable.

— Non ! Ne dites pas cela ! Je suis le seul fautif. Je savais très bien que vous aviez fait le vœu de... Mais vous... vous êtes une femme tellement... merveilleuse ! Peut-être pourrions-nous...

— Merveilleuse ? Inconséquente, faible et égoïste, oui ! Comment ai-je pu oublier le serment que j'ai prêté à l'empire et à sa souveraine ? Comment ai-je pu vous entraîner dans cette folie et vous faire souffrir ainsi ?

— Ne vous accusez pas de telles choses. Et il n'y a nulle folie à...

— Ne parlons plus de cela. S'il vous plaît.

— Mais pour quelle raison une gardienne impériale doit-elle ainsi sacrifier toute son existence ? insista Gundar sur un ton de révolte.

— Je vous en prie, Messire Gundar, supplia Almira, la voix tremblante.

La tristesse qui assombrissait l'azur de son regard était telle que le jeune homme ne put que baisser la tête en lâchant un soupir des plus

douloureux. Il ralentit sa monture et continua d'avancer seul, la gorge serrée.

De retour les jours suivants, un temps plus clément et le soleil n'apaisèrent en rien la peine de Gundar et d'Almira. Bolgarán aurait aimé leur apporter quelque réconfort, mais il était désemparé. Il savait que la foi de la gardienne impériale était aussi profonde que son amour pour Gundar, et il connaissait encore mieux le caractère bouillant et insoumis de son jeune ami. Peut-être était-il préférable de ne pas intervenir et de laisser le temps faire son œuvre...

Le marchand reporta donc son attention sur un autre point qui le taraudait : pourquoi croisaient-ils autant de gens descendant vers le sud ? Des familles entières emportaient tous leurs biens ! Qu'est-ce qui pouvait bien pousser tout ce monde à quitter ainsi le nord ? Cela ne présageait rien de bon. Voyant approcher un homme avec un gros baluchon sur le dos, Bolgarán décida d'éclaircir cette question sans plus attendre.

— Bonjour l'ami ! dit-il avec un air jovial. D'où viens-tu, ainsi chargé ?

L'homme le dévisagea avec un étonnement évident avant de lui répondre dans un dialecte incompréhensible.

— C'est de l'akérien du nord, commenta Zérel. Cet homme n'a rien compris de ce que vous lui avez dit.

— Eh bien, comme ça, nous sommes deux. Pourriez-vous nous servir d'interprète, Maître Zérel ?

— Avec plaisir.

L'homme au baluchon expliqua qu'il n'était qu'un modeste sabotier d'un petit village du nord et qu'il quittait son pays à cause des préparatifs de guerre. Il avait voulu rejoindre le royaume d'Arkol par le nord, mais il avait dû rebrousser chemin. Le col de Garlandon était fermé et gardé par des soldats akériens et dolraques.

— Que les ours dévorent ce chien de Svelga ! rugit le capitaine Ksvarnig. Il a dû convaincre le roi Draknor de conclure une alliance avec le roi Lemroth pour attaquer le royaume d'Arkol. À mon avis, les soldats dont parle ce brave homme sont des troupes d'élite pour encadrer l'ar-

mée akérienne. Et je ne serais pas surpris que Svelga en ait envoyé également à Saarlou, histoire de s'assurer que Lemroth honorera ses engagements.

— Il ne fait aucun doute que ce maudit chevalier noir est derrière tout cela ! pesta Zérel.

— En tout cas, il me semble évident que nous ne rejoindrons pas le royaume d'Arkol par le nord, conclut Bolgarán.

— Nous ne pouvons quand même pas refaire toute la route dans l'autre sens, par le sud ! ajouta le lieutenant Halgar.

— C'est évident, renchérit Almira. Il ne nous reste donc plus qu'une solution...

— Hors de question ! Nous ne passerons pas par les cavernes d'Erad ! tonna Zérel.

— Écoute, Oncle Zol, nous sommes coincés, dit Gundar. Ne crois-tu pas qu'il est temps de nous dire ce qui te terrifie à ce point sous cette montagne ?

Le vieux mage fronça les sourcils et son expression se durcit.

— Maître Zérel, intervint Yagos, amis de vous toujours avec vous. Mêmes épreuves que vous. Eux peuvent choisir aussi route et ennemi à combattre.

Zérel réfléchit un moment, l'air grave, puis il s'assit sur un gros roc au bord de la route.

— Vous avez raison, concéda-t-il. Je vous dois quelques explications. Après quoi, nous trancherons ensemble.

— Très bien, approuva Gundar. Nous t'écoutons.

— Les cavernes d'Erad sont hantées par un monstre nommé Zemla.

— Bah ! Nous ne sommes plus à un monstre près, ricana le capitaine Ksvarnig.

— Celui-là n'est pas comme les autres, Capitaine. Zemla est un... un démon.

— Un démon ? s'étonna Gundar en souriant. Mais enfin, Oncle Zol, les démons sont des créatures de contes pour les enfants. C'est ce que m'a toujours dit ma mère. Et toi aussi, d'ailleurs.

— Crois-moi, dit Zérel, les démons existent bel et bien.

— Qu'entendez-vous exactement par démon ? s'enquit Bolgarán.

Étrangement, l'éternel sourire jovial du marchand avait soudain fait place à une mine soucieuse et même angoissée.

— Selon plusieurs livres très anciens que j'ai longuement étudiés à la Grande Bibliothèque, le cosmos était vide à l'origine. Il n'était habité que par un esprit unique, immatériel et intemporel. Cet esprit avait en lui toutes les forces créatrices et leurs contraires. Dans la nature, tout doit s'équilibrer. Lorsqu'il engendra les sept dieux et leur donna toute sa puissance créatrice pour concevoir le Premier Monde, il dut aussi créer les démons et leur attribuer toutes ses forces destructrices pour maintenir l'équilibre.

— Voyons, Maître Zérel, protesta Almira. Avec tout le respect que je vous dois, vous n'êtes pas sérieux ? Ce n'est pas du tout ce que dit le Livre des Origines. Les dieux ont toujours existé. Ils n'ont pas été engendrés par un quelconque esprit unique, et il n'est nulle mention de démons dans aucun ouvrage sacré.

— Ce que vous dites est parfaitement vrai, jeune fille. Et ceci, pour une bonne raison : depuis des millénaires, les grands sages et le Grand Conseil n'ont reconnu comme sacrés que les textes conformes à leurs idées et à leurs croyances. Tous les autres écrits ont été taxés d'hérésie et rejetés. Voilà pourquoi vous avez reçu cet enseignement au Sanctuaire. Je ne dis pas que le Livre des Origines est faux. Je dis simplement qu'il ne dit qu'une partie de la vérité. Les livres que j'ai étudiés, en cachette bien sûr, n'en sont pas moins intéressants et sensés. L'histoire qu'ils racontent est parfaitement cohérente, logique et plausible.

— Peut-être, répliqua la gardienne impériale, mais vous n'avez aucune preuve qu'ils disent la vérité.

— Vous avez raison. En revanche, je peux vous certifier que Zemla est bien réel, lui.

— Comment le sais-tu ? dit Gundar.

— Parce que... je l'ai déjà rencontré.

— Quoi ! Vous avez rencontré un démon ? bondit le lieutenant Halgar.

— À quoi ressemble-t-il ? demanda Bolgarán, les traits tendus par une angoisse de plus en plus palpable.

— À votre plus grande peur.

— Que voulez-vous dire ?

— Zemla n'a pas de forme matérielle par lui-même. Il sonde votre esprit et prend la forme de votre peur la plus profonde et la plus viscérale, celle qui vous terrorise en secret depuis les tréfonds de votre âme, souvent à votre insu.

Le lieutenant Halgar tressaillit d'effroi.

— Bon, ben, il suffit de le tuer quand il aura pris une apparence matérielle, lança le capitaine Ksvarnig tout en jetant un regard méprisant au jeune officier.

— Ce n'est pas si simple, objecta Zérel en levant la main. Cet avatar ne peut être détruit que par celui dont il matérialise la peur. Et cela ne permet pas pour autant de tuer Zemla lui-même.

— Mais alors, comment on s'en débarrasse ? répliqua Gundar.

— Je ne sais pas. Peut-être est-ce impossible...

— Dans ce cas, comment pourrions-nous passer ? s'enquit Almira.

— Comme je l'ai fait, il y a bien longtemps. Il faudra faire un prodigieux effort pour ne penser à aucune des choses qui vous effraient.

— Ah ! Ah ! Pour moi, ça ne sera qu'un jeu d'enfant, s'esclaffa le capitaine Ksvarnig.

— Je l'espère pour vous, dit Zérel. À présent, je vous ai tout dit. Que décidez-vous ?

Sans surprise, l'officier dolraque se prononça sans attendre pour la traversée des cavernes. Après quelques hésitations, Gundar opta également pour ce choix, et ses compagnons se rangèrent à son avis.

— Très bien. Qu'il en soit ainsi, entérina le vieux mage.

Ils rebroussèrent donc chemin pendant une journée avant de mettre le cap à l'est pour gravir la montagne. Après quelques jours d'ascension à travers la forêt, ils arrivèrent enfin devant l'entrée des cavernes, qui semblait les attendre, telle une gueule béante, pour les engloutir dans une nuit de ténèbres absolues.

— Nous y voilà, dit Zérel. Il faut laisser les chevaux ici. Une fois dans les cavernes, il faudra garder le silence et, surtout, ne plus penser qu'aux meilleurs moments de votre vie.

— Facile à dire ! s'exclama le lieutenant Halgar. Rien que cette entrée fait froid dans le dos.

— Par Sen-Maardak ! Vous êtes un soldat ! gronda le capitaine Ksvarnig. Si vous avez peur du noir, allez donc retrouver votre mère !

— Ignorer ses peurs est le meilleur moyen d'en mourir stupidement, lança Almira au capitaine. Le vrai courage, c'est les reconnaître pour les affronter et les vaincre.

L'officier dolraque resta sans voix en regardant la belle guerrière suivre Zérel jusqu'au bord de l'entrée des cavernes.

Le vieux mage prodigua ses derniers conseils à ses compagnons, puis ils pénétrèrent dans l'antre de Zemla. Cette première grotte était si grande et si haute que son plafond disparaissait dans l'obscurité. L'humidité et les mousses rendaient le sol dangereusement glissant. Au bout d'une cinquantaine de pas, les parois latérales se rapprochèrent fortement, et la grotte se transforma en un boyau étroit plongeant dans les entrailles de la montagne.

— À partir de maintenant, mes amis, plus un seul bruit et plus une seule peur, ordonna Zérel.

Sur ces mots, il s'engagea en premier dans la galerie et passa la main sur le pommeau de son bâton pour éclairer le chemin. Le petit groupe progressa ainsi sans encombre pendant de longues heures, traversant successivement plusieurs petites grottes reliées par des boyaux chaotiques, tantôt larges, tantôt étroits. Ils finirent ainsi par atteindre une vaste salle où régnait un silence obscur et oppressant que seules les gouttes d'eau tombant du plafond osaient profaner.

— Nous n'avons plus aucun point de repère temporel dans cette obscurité totale, murmura Zérel. Je vous suggère donc de vous restaurer et de vous reposer. Dans les jours qui viennent, nous procéderons ainsi chaque fois que nous rencontrerons une caverne offrant un espace suffisant et que nous ressentirons la faim ou la fatigue.

— Combien de temps va durer cette balade ? s'enquit Gundar.

— Si nous maintenons ce rythme, nous devrions ressortir d'ici quatre ou cinq jours.

— Très bien, dit Bolgarán. Reprenons des forces et dormons un peu.

Le marchand distribua de bonnes rations de pain, de fromage et de viande séchée, puis il s'assit sur un gros bloc de pierre pour entamer son repas.

— Maître Zérel, savez-vous s'il y a d'autres démons que ce Zemla, dans le monde ? demanda-t-il après quelques bouchées.

— Je ne crois pas. En tout cas, je n'en ai jamais entendu parler.

— Vous me semblez bien inquiet à propos de cette histoire, Maître Bolgarán, commenta Almira. Ne me dites pas que vous croyez, vous aussi, à ces balivernes ?

— Je comprends qu'en raison de votre éducation vous ayez du mal à admettre ces choses, rétorqua le marchand, mais il ne faut pas prendre ces histoires à la légère. Quand j'étais enfant, j'ai souvent entendu les anciens de mon clan parler de très vieilles légendes à propos d'esprits maléfiques. Peut-être parlaient-ils de ces démons.

— Il y a quand même quelque chose qui n'est pas logique dans tout ça, Oncle Zol, observa Gundar. Si les puissances destructrices de ces prétendus démons sont équivalentes aux forces créatrices des dieux, le Premier Monde aurait déjà dû être anéanti depuis longtemps, non ?

— C'est bien ce que les démons ont essayé de faire à maintes reprises. Mais l'esprit unique a attribué les forces destructrices à une multitude de démons. La puissance de chacun d'eux est donc bien plus faible que celle d'un seul des sept dieux. Et comme les démons sont querelleurs et désunis...

— Soit. Mais alors, si les démons sont si nombreux, comment se fait-il que l'on n'en rencontre jamais nulle part ?

— Selon les ouvrages que j'ai étudiés, un jour, un démon nommé Arzamath dévora bon nombre de ses semblables pour absorber leurs pouvoirs et leur force. Il devint alors presque assez puissant pour affronter un dieu. Suivant son exemple, son frère, Gan-Arhzél, en fit autant et devint à son tour très puissant. Ensemble, ils rassemblèrent des armées de démons inférieurs et semèrent le chaos dans tout le Premier Monde. Craignant de voir leur œuvre réduite à néant, les dieux créèrent une nouvelle terre, loin d'ici, et l'offrirent aux démons. En échange, ceux-ci s'engagèrent à ne plus jamais revenir dans le monde des hommes. Je pense donc que Zemla doit être le seul à ne pas avoir respecté ce pacte. À moins qu'il n'ait été exilé par les siens...

— C'est invraisemblable ! s'emporta Almira. Le Premier Monde est unique. Il n'y a pas d'autre terre. J'ai pour vous une immense estime, Maître Zérel, mais je ne peux vous suivre dans cette voie.

— Je comprends parfaitement. J'ai d'ailleurs moi-même beaucoup de mal à admettre que ces choses puissent être vraies. Et je suis sûr que je serais le premier à les rejeter en bloc si je n'avais pas fait connaissance, un jour, avec l'abominable locataire de ces charmantes cavernes.

Sur ces paroles, le repas se poursuivit dans un silence pesant, puis ils s'assoupirent sous la garde de Zérel. Au bout d'un moment, alors qu'ils dormaient tous à poings fermés, le lieutenant Halgar poussa un cri aigu que les parois de la caverne répétèrent à l'envi.

— Qu'est-ce qui vous prend ? lui lança Gundar avec un regard noir.

— Quelque chose vient de me mordre le pied !

— De grâce, Lieutenant, ne criez pas ainsi ! souffla Zérel.

Le vieil homme força la lumière de son bâton pour éclairer toute la caverne. Quatre étranges créatures longues d'environ une coudée se tassaient dans un recoin, à quelques pas du jeune officier. Elles ressemblaient à de grosses saucisses noires et luisantes, toute boudinées. Leurs six petites pattes étaient si courtes que leur gros ventre mou traînait sur

le sol. De la taille d'une grosse pomme, leur tête toute ronde était rétractée au bord de leur corps à la manière d'une tortue effrayée. Leurs trois grands yeux globuleux aux reflets bleutés formaient un triangle à son sommet, et leur large bouche ronde était garnie de plusieurs couronnes concentriques de petites dents pointues.

— Des engloutons, annonça Zérel à voix basse. On les appelle ainsi parce que ces horribles bestioles sont d'une épouvantable voracité et engloutissent tout ce qui passe à leur portée. Elles sont très craintives mais très curieuses.

Comme pour illustrer les propos du vieux mage, l'une des créatures fit quelques pas hésitants vers le lieutenant et avança sa grosse tête sphérique en étirant son long cou ridiculement fin. Tandis que le jeune officier reculait instinctivement, Saranys bondit vers la bestiole et feula comme un chat furieux en exhibant ses crocs. Les quatre engloutons détalèrent aussitôt comme des lapins, ce que ne laissaient guère supposer leur embonpoint et leur apparente mollesse.

Les jours suivants, le vieux mage et ses amis progressèrent à bonne allure sans rencontrer d'obstacle. Leur seul réel souci était de maintenir les engloutons à bonne distance de leurs provisions... et de leurs pieds !

Le quatrième jour, après avoir marché de longues heures, ils firent halte dans une caverne. Exténués, ils s'assoupirent rapidement sous la protection du capitaine Ksvarnig. Mais, à peine une heure plus tard, Gundar réveilla brutalement ses compagnons par un grand cri d'effroi.

— Chuuut ! dit tout bas l'officier dolraque, un doigt sur la bouche. Que se passe-t-il ?

— Je... Désolé. J'ai... J'ai fait un affreux cauchemar.

— De quoi as-tu rêvé ? s'inquiéta Zérel.

— Je ne sais plus. J'ai juste eu une horrible sensation, comme si une lame était entrée dans ma tête.

Les sourcils froncés, Zérel se caressa la barbe d'une main nerveuse.

— Si mes estimations sont justes, dit-il, nous ne devons plus être loin de la sortie. Je pense qu'elle doit être après la prochaine caverne. Je sais que nous sommes tous fourbus, mais, avec un dernier effort, nous devrions revoir le jour dans quelques heures.

— Vendu ! s'exclama Bolgarán.

Partageant sans réserve l'avis du marchand, ils rassemblèrent tous leurs affaires.

— C'est curieux, ça fait un moment que je n'ai plus vu aucun engoulon, remarqua le lieutenant Halgar.

— Curieux, en effet..., reprit Zérel en jetant un œil préoccupé autour de lui.

Malgré le peu de repos qu'ils avaient pris, ils se remirent en route d'un pas décidé, revigorés par la perspective de sortir bientôt de ces maudites cavernes. Il ne leur fallut donc qu'une petite heure pour atteindre la grotte suivante. Celle-ci était si vaste qu'il était impossible d'en voir le fond.

— Air frais, dit Yagos. Vous sentez ?

Bolgarán huma l'air comme un chien de chasse reniflant du gibier.

— Oui, confirma-t-il, un large sourire sous la moustache.

— Mes souvenirs étaient donc exacts, conclut Zérel. Au fond de cette salle, un long boyau mène directement à l'extérieur.

— Parfait ! Allons-y ! s'exclama le lieutenant Halgar.

— Pas si vite. Soyons prudents, tempéra le vieux mage en levant la main. Laissez-moi d'abord faire un peu de lumière.

Le vieil homme augmenta la puissance de son bâton, puis il dirigea le pommeau vers le fond de la grotte. Il prononça une incantation aussi rapide qu'incompréhensible, et une grosse boule de lumière blanche partit s'écraser sur le côté opposé, à une bonne centaine de pas. Le mur s'illumina d'une lueur vert pomme au point d'impact. Cette luminescence s'étendit rapidement de roc en roc à toutes les parois et au plafond de la salle, éclairant la caverne comme en plein jour.

— Oh ! Très joli sort ! commenta Bolgarán. Je ne le connaissais pas, celui-là.

— Moi non plus..., répondit Zérel, la voix tendue.

— Comment ça, *vous non plus* ? demanda le capitaine Ksvarnig.

Le vieux mage lui renvoya son regard inquiet.

— Mais alors, d'où... d'où vient cette lumière ? s'étrangla le lieutenant Halgar.

Zérel hésita un instant, puis son visage se durcit.

— Allons ! Zemla ! Ne fais pas d'histoires ! lança-t-il sur un ton ferme. Nous ne sommes pas venus pour toi. Laisse-nous passer et tout ira bien.

Après de longues secondes d'un silence lourd et angoissant, une voix puissante et grave résonna dans toute la caverne :

— Mon vieil ennemi Zérel ! Quel plaisir de te revoir ! Tu connais la règle, n'est-ce pas ? Si vous voulez passer, il faut vous acquitter de la taxe.

— Que veux-tu ?

— Tu le sais bien. Mais, aujourd'hui, je serai raisonnable. Il n'y a plus beaucoup de passage depuis longtemps, ici. Je dois donc baisser mes tarifs. Je me contenterai d'une seule de vos âmes.

— Viens donc la chercher, si tu en as le courage ! cria rageusement le lieutenant Halgar, sous le regard à la fois stupéfait et méprisant du capitaine Ksvarnig.

Un puissant éclair jaillit aussitôt du plafond et s'abattit au beau milieu de la grotte dans un vacarme assourdissant. L'épaisse fumée noire accompagnant la foudre se dissipa lentement, révélant petit à petit un gigantesque engouton aux énormes crocs dégoulinants de sang.

— Ainsi, c'est comme cela que tu m'imagines..., commenta Zemla en braquant ses trois effrayants yeux rouges sur le jeune officier.

Ce dernier recula d'un pas et émit un étrange gargouillement en avançant sa salive avec la plus grande difficulté.

— Désolé, dit-il timidement en se tournant vers ses compagnons tandis que le regard polaire du capitaine Ksvarnig le bombardait de pics de glace.

— Rassure-toi, reprit le démon, je déteste ces bestioles autant que toi et je ne vais pas te dévorer sous cette répugnante apparence. Je trouve qu'elle ne me sied guère. Et puis... il y a ici une âme bien plus goûteuse que la tienne !

Un second éclair se déchaîna. Avalé par les volutes de fumée, l'horrible englouton fit place au chevalier noir en personne ! Son heaume en tête de mort était plus terrifiant que jamais, et ses yeux brillants crachaient leur sanglante cruauté sur ses cornes.

Gundar sursauta en lâchant un hoquet où la peur et la rage se mêlaient à la stupéfaction.

— Je suis désolé, mon jeune ami, lui dit Zemla. Je ne savais pas que tu ignorais cette peur. Elle se dissimulait habilement derrière ta haine et ta colère. Voilà des sentiments que je sais reconnaître et que j'apprécie à leur juste valeur. Malheureusement pour toi, cela ne fait que rendre ton âme encore plus appétissante.

Le jeune homme serra les dents, et ses doigts écrasèrent le pommeau de Nekmeth.

— Du calme, murmura Zérel en lui posant la main sur l'épaule. Ce n'est pas le vrai chevalier noir, et tu ne peux pas le tuer. Laisse-moi m'occuper de cela. Je pense pouvoir le neutraliser assez longtemps pour que nous puissions sortir d'ici.

Faisant fi des propos du vieux mage, le capitaine Ksvarnig fonça vers Zemla en brandissant sa hache.

— Je vais te renvoyer d'où tu viens, démon ! rugit-il. Tu ne me fais pas peur !

Malgré les injonctions de ses amis, l'officier dolraque courut jusqu'au démon et abattit son arme sur lui. Sans broncher, Zemla bloqua le coup avec son épée. La hache se brisa sur la lame noire, et la puissance du choc mit le capitaine à genoux aux pieds de son ennemi. Celui-ci le considéra avec mépris pendant quelques secondes, puis il arma son bras pour lui donner le coup de grâce.

Aussi rapide que l'éclair, le lieutenant Halgar se précipita sur Zemla et lui porta un formidable coup de taille sur le bras. Le démon lâcha son

épée. Emporté par la rage, le jeune officier releva aussitôt sa lame et, dans un magnifique mouvement circulaire, décrocha la tête de son adversaire avec un hurlement de fureur.

Tandis que le heaume en tête de mort roulait au sol dans un vulgaire bruit de ferraille, le corps décapité de Zemla recula de quelques pas en chancelant avant de se stabiliser.

— Ah ! Ah ! Ah ! Tu ne peux pas me tuer, pauvre fou ! ricana la voix démoniaque. Contemple donc ma puissance !

Le heaume s'évapora en une gerbe d'étincelles rougeoyantes. Celles-ci rejoignirent le cou de Zemla en ondulant comme un serpent de feu. Le démon retrouva sa tête en une poignée de secondes, et sa redoutable épée s'envola à son tour de la même manière pour se reconstituer aussi vite dans sa main.

— Éloignez-vous ! ordonna Gundar aux deux soldats, tout en avançant d'un pas décidé vers le chevalier noir. C'est à moi de régler ça !

— Nooon ! hurla Almira, la voix déchirée par la peur et le désespoir.

Le jeune homme ne se retourna pas. La belle guerrière voulut se précipiter vers lui, mais Zérel la retint fermement :

— Non ! Almira ! Restez ici ! C'est moi le protecteur de l'Élu. Laissez-moi me charger de cela.

Juste le temps d'un battement de cœur, le vieux mage pointa son bâton vers Zemla et lui lança un éclair aveuglant. Le démon tendit le bras, et toute l'énergie de la foudre vint mourir au creux de sa main grande ouverte.

— Ta magie ne m'impressionne guère, mon vieil ennemi, ricana-t-il.

— Toi non plus, tu ne m'impressionnes pas ! lui lança Gundar en dégainant son arme.

Le démon éclata d'un rire moqueur en le toisant avec dédain, mais il dut bien vite lever son épée pour parer un premier coup. Les suivants s'enchaînèrent rapidement, l'obligeant à reculer. Zemla contraignait cependant toutes les attaques sans effort. Gundar commençait à manquer d'air. Le démon passa alors à l'offensive. Les coups de taille de son énorme épée noire étaient impossibles à bloquer.

Contraint d'esquiver sans cesse sans même pouvoir riposter, le jeune homme s'épuisait. Il peinait à reprendre son souffle. Ses bras et ses jambes devenaient lourds.

— *Ne laisse pas ta colère t'aveugler. Maîtrise-la. Puise tes forces en elle. Je suis avec toi.*

Une vague d'énergie calme et puissante déferla dans son corps avec les paroles de sa voix céleste. Ses muscles se délièrent, et une sorte d'intelligence instinctive lui permettait maintenant d'anticiper toutes les actions de son adversaire. Tout devenait si simple et si naturel qu'il laissa Zemla venir sur lui. Au moment opportun, il s'effaça sur le côté avec la souplesse d'un félin et enfonça sa lame dans le flanc du démon avec une précision remarquable, juste entre deux plaques d'armure.

— Bien joué, mon garçon ! se réjouit le capitaine Ksvarnig. Renvoie ce chien d'où il vient !

Zemla lâcha son arme et fit encore deux pas avant de mettre un genou au sol. Un râle sourd gargouillait au fond de sa gorge. Il demeura ainsi un bref instant, puis il se releva brutalement avec un hurlement de fureur qui fit trembler toute la caverne. La luminescence vert pomme des murs et du plafond vira au rouge. Un sinistre rouge sanglant !

Tandis qu'un véritable incendie embrasait ses yeux, le démon tendit le bras vers son épée. La terrible lame noire se désintégra en un serpent de vapeur noire et se reforma dans sa main.

— Ah ! Ah ! Ah ! Tu ne peux pas me vaincre ainsi, pauvre mortel ! vociféra-t-il en éclatant d'un rire cruel. Maintenant, tu vas me donner ton âme !

Joignant le geste à la parole, il leva son épée très haut en la tenant de ses deux mains.

— Nooon ! hurla Almira à s'en déchirer le gosier.

Impuissants, ses compagnons arrêtaient de respirer.

Contre toute attente, Gundar ne chercha pas à éviter le coup mortel. Au tout dernier moment, il leva sa lame. Les deux armes s'entrechoquèrent dans un terrible fracas métallique et un déluge d'étincelles. Glissant

contre l'effrayante lame noire, Nekmeth brillait d'une intense lumière dorée.

Une formidable puissance affluant dans son bras, Gundar releva son arme sans effort et dévia celle de son adversaire vers l'extérieur avec un mouvement de rotation exécuté à la perfection. Profitant de l'ouverture, il enfonça aussitôt sa lame dans la poitrine de Zemla. L'Épée sacrée traversa l'épaisse armure noire comme un vulgaire fruit mûr et ressortit dans le dos du démon. Celui-ci recula avec un cri horrible qui déchira la caverne d'un bout à l'autre. Il lâcha son arme et saisit Nekmeth à deux mains pour tenter de la retirer de son corps. En vain.

— Qui es-tu donc ? demanda-t-il à Gundar d'une voix éteinte.

— Quelqu'un qui n'a pas peur de toi et que tu aurais dû laisser passer, répondit le jeune homme sur un ton glacial et détaché.

Zemla lui lança un dernier regard incrédule et stupéfait. Des flammes brillantes comme de l'or en fusion commençaient déjà à lui lécher les jambes et les bras. En quelques instants, elles le consumèrent de pied en cap, le réduisant à un petit tas de cendres noires.

Tandis que Gundar remettait son arme au fourreau, ses compagnons se regroupèrent autour de lui.

— Je crois bien que tu nous as débarrassés pour de bon de ce scélérat, dit Zérel, ébahi.

— Joli travail ! renchérit le capitaine Ksvarnig.

— Dis-moi : cette mystérieuse voix que tu as déjà entendue... S'est-elle manifestée ? poursuivit le vieux mage.

— Oui.

— Quelle voix ? s'étonna le lieutenant Halgar.

— C'est sans importance, dit le jeune homme d'un air agacé. Nous ferions mieux de sortir d'ici plutôt que de bavarder.

Trop heureux de quitter ces cavernes maudites, le lieutenant se mit aussitôt en route d'un pas pressé. Le capitaine Ksvarnig se hâta de le rattraper.

— Lieutenant ! dit-il. Je... Je tenais à vous... remercier. Vous m'avez sauvé la vie. Je ne l'oublierai pas de sitôt.

— Je vous en prie, Capitaine. Vous m'en voyez très honoré, claironna le jeune lieutenant en bombant fièrement le torse.

Emboîtant le pas des deux soldats, Almira frôla Gundar en lui lançant un regard d'orage.

— Ne faites plus jamais ça, lâcha-t-elle, les dents et les poings serrés.

Le sanctuaire de la Terre

Après les cavernes d'Erard, la forêt de Hortenn était un vrai paradis. En ce début de la saison de l'Eau, un soleil radieux inondait d'une pluie dorée les jeunes feuillages vert tendre des hautes frondaisons et arrosait le sous-bois d'une généreuse lumière vivifiante. Les mélodies joyeuses de milliers d'oiseaux célébraient le retour des beaux jours. Saranys gambadait en tous sens, changeant sans cesse d'apparence. Après un joli pelage de biche suivi d'une chatoyante livrée veloutée de papillon, elle arbora une splendide fourrure de loup argenté.

— Qu'a-t-elle donc à cabrioler ainsi ? s'enquit le lieutenant Halgar, fasciné.

— Elle est simplement joyeuse de rentrer chez elle, répondit Zérel.

— Comment ça, « rentrer chez elle » ? s'étonna Gundar. Nous n'allons pas à Osgarenn ?

— Rassure-toi, Garma est sur notre route, et nous n'y ferons qu'un bref arrêt. Je l'ai promis à Saranys.

— Garma ?

— C'est le sanctuaire du peuple des gaïades.

— Quoi ! Il y en a d'autres ? s'exclama le lieutenant Halgar, interloqué.

— Saranys a de nombreuses sœurs, dit Zérel avec un sourire amusé et un tantinet moqueur.

Le lendemain, en fin de matinée, ils arrivèrent à l'orée d'une vaste clairière de près d'une demi-lieue de diamètre, bordée de chênes majestueux, sans doute millénaires, de près de deux-cents pieds de haut. Au centre, un arbre titanesque se dressait si haut qu'on eût dit qu'il touchait le ciel. Son tronc ne devait pas faire moins de cent coudées de large, et ses branches basses s'étiraient à l'horizontale dans toutes les directions, à une cinquantaine de pieds du sol. Son feuillage doré et argenté diffusait les rayons du soleil tant et si bien que sa prodigieuse ramure baignait tout le centre de la clairière d'une extraordinaire lumière, claire et douce à la fois.

Dans sa jolie robe bleu métallique de libellule, Saranys se plaça devant le petit groupe et leur adressa quelques chuintements et pépiements joyeux.

— Saranys nous souhaite la bienvenue à Garma et nous invite à la suivre, traduisit Zérel.

Le vieux mage et ses compagnons écarquillaient les yeux devant les merveilles qui les entouraient. Des oiseaux et des papillons multicolores voletaient en tous sens entre de grandes fleurs rose pâle, semblables à des tulipes géantes, qui se dressaient un peu partout au milieu d'une herbe vert tendre ponctuée de milliers de pâquerettes, primevères et autres narcisses. Des lapins et des écureuils batifolaient joyeusement et venaient sans crainte à leur rencontre, comme pour leur souhaiter, eux aussi, la bienvenue. Ils étaient si familiers que, quand Almira se pencha vers eux, un charmant petit écureuil roux lui escalada le bras pour aller se percher sur son épaule. L'adorable bestiole se nicha dans les cheveux de soleil de la belle guerrière et poussa un petit piaillage de bonheur.

— Cet endroit est vraiment féérique ! s'extasia le lieutenant Halgar, le visage illuminé.

Saranys s'arrêta et lui adressa un sourire charmeur. Le jeune officier s'empourpra jusqu'à la racine de ses boucles rousses. La fille de la Terre lui fit un clin d'œil malicieux, puis elle se mit à siffloter une douce mélodie. Tous les animaux autour d'eux s'immobilisèrent aussitôt, et, au bout de quelques instants, les tulipes géantes s'inclinèrent à l'unisson jusqu'au sol et ouvrirent leurs pétales, libérant chacune une gâiade.

— Extraordinaire ! s'exclamèrent de concert Bolgarán et le lieutenant Halgar.

Parée d'une superbe peau de serpent dorée scintillante, l'une de ces fantastiques créatures vint à leur rencontre, le pas noble et le déhanché sensuel. Ses grands yeux d'un vert vif et acidulé, presque fluorescent, étaient hypnotisants.

— Mes amis, je vous présente Sa Majesté Axanthys, reine des filles de la Terre, déclara Zérel, le ton solennel et la voix empreinte du plus profond respect.

Tout en invitant ses compagnons à l'imiter, le vieux mage mit un genou au sol et s'inclina avec une grande déférence devant la souveraine. Celle-ci salua ses visiteurs d'un signe de tête, puis elle leur fit signe de se relever et commença à s'exprimer dans son étrange langue musicale.

Les yeux du lieutenant Halgar s'agrandissaient davantage à chaque seconde, et de la salive filait de sa lèvre pendante. Un discret pépiement aigu de Saranys dans le creux de son oreille le fit sursauter, et il s'empourpra devant le regard amusé et moqueur de la belle gaïade.

Quand la reine Axanthys eut terminé son discours, Zérel en fit la traduction pour ses compagnons :

— Sa Majesté Axanthys nous fait savoir que c'est un grand honneur, pour elle et pour toutes les filles de la Terre, de nous recevoir à Garma. Elle nous assure de son indéfectible soutien dans notre quête. Et c'est avec une grande joie qu'elle nous invite à présent à prendre un peu de repos et à partager un bon repas avec ses filles.

— Voilà des propos fort plaisants, commenta le capitaine Ksvarnig en se frottant la panse.

Suivant Saranys et la reine, Zérel et ses amis allèrent prendre place sur de larges souches disposées en cercle autour d'un grand feu. Le parfum alléchant du chevreuil qui rôtissait rappelait à Gundar la délicieuse cuisine de son ami Zorán et les succulents petits plats que mitonnait sa tante Crélia. C'est donc avec un nœud à la gorge et un pincement au cœur que le jeune homme regarda Saranys découper de généreuses tranches

de viande et les servir aux convives. En revanche, c'est sans le moindre état d'âme que le capitaine Ksvarnig se jeta goulûment sur sa part.

— Allons, un peu de tenue, Capitaine, le tança gentiment Zérel. Il faut attendre que Sa Majesté Axanthys ait béni ce repas.

L'officier dolraque se figea, la bouche grande ouverte devant son morceau de viande. Un filet de sauce dégoulinait déjà sur sa fine barbe blonde.

La souveraine lui adressa un sourire plein de douceur et d'indulgence, puis elle émit une succession de sifflements et de cliquetis.

— Sa Majesté Axanthys bénit ce chevreuil et le remercie d'avoir fait don de sa vie pour nourrir la nôtre, dit le vieux mage. Elle lui demande humblement pardon.

Les convives inclinèrent tous la tête en signe de respect et de gratitude.

— On peut manger, maintenant ? demanda le capitaine Ksvarnig, l'air désespéré.

— Allez-y, mon ami, répondit Zérel, un large sourire à travers la barbe. Régalez-vous. Ce gibier m'a l'air fort goûteux.

À la fin du repas, la reine leur proposa de visiter Garmanthys, l'Arbre sacré de Garma.

— Comment peut-on visiter un arbre ? s'étonna Gundar.

— Garmanthys n'est pas simplement un arbre, dit Zérel. Il est l'âme et le protecteur de Garma.

— Comment ça ?

— Il possède une très grande puissance magique. Il veille sur les gâïades et les protège. Toux ceux qui se présenteraient ici avec de mauvaises intentions subiraient immédiatement son terrible courroux.

— Ah ! Vieux filou ! s'exclama Bolgarán. Je comprends mieux, maintenant, pourquoi nous sommes ici. Ce n'est pas que pour les beaux yeux de Saranys...

— Ce que j'admire particulièrement, chez vous, répliqua le vieil homme, c'est votre vivacité d'esprit. En effet, puisque nous sommes passés par les cavernes d'Erاد, je me suis dit qu'un petit arrêt ici serait l'occasion de m'assurer définitivement de la loyauté de Yagos, ajouta-t-il tout bas. Bien. Maintenant, ne faisons pas attendre la reine.

L'intérieur de l'Arbre sacré était entièrement aménagé et baigné d'une douce lumière dorée dispensée par des milliers de lucioles. Un prodigieux escalier s'enroulait en colimaçon autour du cœur central du tronc et desservait successivement sept plates-formes circulaires. Chacune des six premières donnait accès à des dizaines de vastes chambres où logeaient les gâïades. Sur la plate-forme la plus basse, à chacun des quatre points cardinaux, une grande porte ovale s'ouvrait sur une large galerie s'enfonçant dans l'une des quatre immenses branches basses de l'Arbre. Quant au septième et dernier niveau, il était entièrement consacré aux appartements de la reine. Le style de ces aménagements, taillés et creusés à même le bois clair du tronc, était recherché et sophistiqué, mais toutes ces courbes, volutes et autres arabesques restaient en parfaite harmonie avec la nature.

— C'est vraiment magnifique ! s'exclama le lieutenant Halgar, la voix tremblante et les yeux ronds comme des assiettes.

— C'est comme dans les histoires que tu nous racontais chez Grand-père, Oncle Zol, commenta Gundar.

— Bien sûr ! Pourquoi s'échiner à inventer des merveilles imaginaires quand on a ceci sous la main ?

— Quel âge peut bien avoir cet arbre ? s'enquit Bolgarán.

— Je ne sais pas, dit Zérel. Mais je peux vous dire qu'il est bien plus vieux que moi. Je l'ai toujours connu ainsi.

— Plus vieux que vous ?

Tandis que le vieux mage répondait par un regard offusqué à l'air exagérément étonné de son ami, Saranys vint les chercher. La gâïade les conduisit dans la forêt jusqu'à un joli torrent pour qu'ils puissent prendre un bon bain. Malgré la fraîcheur de cette eau vive descendue tout droit

des Hautes Sylves, ils apprécièrent tous grandement cette baignade revigorante.

En regardant Almira se sécher au bord de la rivière, Gundar sentit cependant une tristesse et un sentiment de révolte démesurés lui broyer la gorge. La jeune femme l'aimait, et il était fou d'elle. Pourtant, ils n'avaient pas le droit de s'aimer. Tout ça pour une raison qui n'avait aucun sens ! Cette idée lui était insupportable et le révoltait au plus profond de son être.

— Allons, dit Bolgarán, qui lisait sur le visage de son jeune ami comme dans un livre ouvert. Sois raisonnable. Elle en souffre aussi, tu sais. Il faut la laisser en paix.

— Raisonnable ? Comment le pourrais-je ? Tu trouves ça raisonnable, toi, de devoir sacrifier sa vie entière pour l'empire ?

— Elle n'y est pas obligée. C'est son libre choix. C'est sa foi. Et si tu l'aimes, tu dois la comprendre et la respecter. Crois-tu que ton père t'encouragerait à insister et à lui faire du mal ?

Gundar baissa la tête en soupirant.

— Non, bien sûr. Moi non plus, je ne veux pas lui faire de mal. Pour rien au monde. Je mourrais pour elle !

— Crois-moi, il y a bien d'autres jolies femmes, en ce monde, qui t'adoreront et mériteront ton amour. Bien. Retournons auprès de nos chères gäïades, maintenant.

Tandis que Bolgarán s'éloignait déjà, le capitaine Ksvarnig posa la main sur l'épaule de Gundar :

— Rappelle-toi ce que tu as dit, à l'auberge d'Alderamad. Ton destin t'appartient. C'est à toi de le tracer.

Pour le repas du soir, les filles de la Terre avaient mitonné des plats composés de plantes et de baies de la forêt accompagnées de fleurs variées.

— Par le puissant Sen-Maardak ! Je ne suis pas une chèvre ! Je mange de la viande, moi ! grogna le capitaine Ksvarnig.

— Voyons, Capitaine, dit Bolgarán. Vous n’allez pas offenser nos admirables hôtes, quand même ?

— Ces baies et ces fleurs m’ont l’air succulentes, ajouta le lieutenant Halgar.

L’officier dolraque considéra son plat d’un air écœuré et désespéré.

— On doit pas attendre la bénédiction de la reine ? demanda-t-il, la voix hésitante et le regard implorant.

— Ce ne sont que des plantes, Capitaine, répondit Zérel avec un sourire malicieux. Vous pouvez vous régaler sans attendre.

Après une dernière hésitation et un profond soupir résigné, le capitaine porta une petite baie écarlate à ses lèvres, sous les yeux amusés de ses compagnons.

— Oh ! Mais c’est délicieux ! s’exclama-t-il, ébahi.

— Bon appétit ! Capitaine ! lui dit Almira avec un large sourire un brin moqueur.

À la fin du repas, la reine Axanthys les invita à passer une nuit confortable dans l’Arbre sacré.

— Allez-y, dit Gundar à ses amis. Je préfère rester encore un peu dehors. Je ne serai pas long.

Le jeune homme s’éloigna d’un pas nonchalant et alla s’asseoir près d’un buisson. Au bout d’un moment, alors que les paroles de Bolgarán et du capitaine Ksvarnig lui tourbillonnaient bruyamment dans la tête, un léger bruissement derrière lui le fit sursauter. Il se leva d’un bond et se retourna. C’était Almira.

La gardienne impériale avait revêtu cette jolie tunique de satin bleu qui drapait si élégamment sa délicieuse féminité, mais elle ne portait pas son inséparable pendentif en or. D’ordinaire, ce détail singulier aurait interpellé Gundar, mais, là, il était hypnotisé. Hypnotisé par cette longue chevelure de soie qui resplendissait sous la lumière argentée de la pleine lune. Hypnotisé par ces prunelles, dont l’azur était plus étincelant que le plus brillant des saphirs. Hypnotisé par les délicates courbes incarnates de ces lèvres dessinant un discret sourire d’une impensable sensualité.

— Par tous les dieux ! Vous êtes si belle..., souffla-t-il, presque en apnée.

Almira plongea son regard dans ses yeux ténébreux.

— Toi aussi, tu es beau, murmura-t-elle en passant ses doigts gracieux dans l'ébène de ses longs cheveux.

Comme ces mots étaient doux ! Comme cette caresse était magique ! Gundar ne put empêcher sa main de se glisser dans le cou de la jeune femme. Le monde autour de lui disparut aussitôt. Il ferma les yeux pour s'enivrer de l'envoûtante douceur de ses cheveux et de sa nuque, mais, soudain, il se raidit et retira brusquement sa main.

— P... Pardon ! Je... Je ne voulais pas vous... Par pitié, Almira, ne me torturez pas ainsi. Vous m'avez demandé de renoncer à vous. Je ferai tout ce que vous voudrez et je respecterai votre foi, quoi qu'il m'en coûte. Vous méritez tout le respect et toute l'admiration du monde. Mais, de grâce, ne me tentez pas ainsi. Ne jouez pas comme ça avec moi, je vous en supplie. Même un dieu ne pourrait résister à une telle tentation.

— Cesse donc de lutter inutilement, alors. Donne-moi un baiser.

La belle guerrière lui lança une œillade coquine en se mordillant sensuellement la lèvre. Gundar la contempla d'un air désespéré et implorant. Il n'osait plus faire le moindre geste et ne pouvait sortir un seul mot. Son désir n'attendait qu'une étincelle pour exploser.

— Je ne joue pas, ajouta Almira en lui prenant le visage entre ses mains. Tu es si fort et si fragile... Tu es si loyal et si rebelle... Je t'aime !

Le cœur du jeune homme bondit à en sortir de sa poitrine. Il avait tellement espéré ce moment sans plus y croire ! L'amour fou qui lui chauffait l'âme à blanc et le tourmentait depuis des jours emplit tout son être d'une ardeur et d'une joie indicibles. Toutes ses questions, ses hésitations, ses doutes, s'envolèrent en une fraction de seconde, tels des bouts de papier consumés par les flammes. Tout devenait possible ! Les paroles de Bolgarán résonnèrent une dernière fois entre ses oreilles, mais son cœur balaya d'un simple battement cet ultime assaut de sa raison.

— Je t'aime plus que tout, dit-il d'une voix vibrante de bonheur et d'impatience. Je t'aime pour toujours. Ma vie t'appartient.

Sans perdre une seconde de plus, il embrassa la jeune femme. L'exquise douceur de ses lèvres soyeuses et la délicieuse chaleur de sa langue fébrile le firent frissonner de plaisir et d'envie de la tête aux pieds. Il posa de nouveau une main sur sa nuque. Son autre main descendit la vallée de sa poitrine avant de gravir les collines de ses seins.

Soudain, la belle guerrière le repoussa énergiquement. Le ferrant du regard, elle glissa une main dans son décolleté sous le satin de sa tunique et découvrit lentement son épaule en se caressant la peau du bout des doigts. Un désir intense et sauvage sublimait l'éclat de ses yeux. Le sourire affriolant de ses lèvres entrouvertes appelait un nouveau baiser.

Gundar n'en pouvait plus. À mesure que le grain délicat de cette peau claire se dévoilait et que ces seins gracieux se révélaient par des gestes lents et toujours plus suggestifs, ses veines s'embrasaient l'une après l'autre, mais il n'aurait, pour rien au monde, abrégé cette attente insupportablement enchanteresse.

Le satin bleu pâle glissa enfin sur le nombril de la jeune femme. Il s'attarda un court instant sur ses hanches, puis il lui caressa les jambes pour s'étaler mollement à ses pieds.

Gundar se débarrassa à son tour de ses vêtements d'une main fébrile et commença à lui dévorer le cou de baisers. Enivrées du parfum velouté et de la saveur sucrée de cette peau si douce, les lèvres du jeune homme se firent de plus en plus gourmandes en descendant vers les seins de la belle guerrière.

Almira lâcha un gémissement de plaisir en fermant les yeux. Ces baisers étaient si fougueux ! Si chauds ! Si excitants ! Tous ses sens électrisés, elle repoussa Gundar une nouvelle fois. Elle le fit tomber à la renverse dans l'herbe tendre en le poussant du bout du pied et se jeta à quatre pattes sur lui, telle une tigresse prête à dévorer sa proie.

— Aime-moi ! souffla-t-elle tout bas, la voix chaude et sensuelle.

Leurs regards scintillants d'un amour impatient et indomptable se reflétèrent l'un dans l'autre, puis leurs corps enfiévrés se mêlèrent pour ne plus faire qu'un. Leurs caresses enflammées et leurs baisers ardents les emportèrent dans un tourbillon de désir, de plaisir et de volupté.

Gundar ouvrit un œil au petit matin. Almira était encore assoupie au creux de ses bras. Il se leva avec la souplesse et la discrétion félines d'un guerrier holtarán pour ne pas la réveiller. Le soleil lui semblait se lever sur un monde nouveau et une nouvelle vie. Le cœur léger et plein d'allégresse, il s'étira comme un chat et alla rejoindre Saranys. La fille de la Terre l'accueillit avec un sourire lumineux et quelques gloussements joyeux qu'il prit pour un bonjour, puis elle lui servit une bouillie à base de graines diverses, de miel et de baies de tailles et de couleurs variées. Bien que peu engageante au premier abord, l'étrange mixture se révéla fort appétissante.

Tandis que Gundar finissait de se régaler, ses compagnons sortirent de l'Arbre sacré après une nuit confortable et reposante. Bolgarán remarqua aussitôt la mine étrangement réjouie de son jeune ami.

— Je ne sais pas ce que tu as fait cette nuit et je ne tiens pas à le savoir, lui dit-il en lorgnant d'un œil suspicieux une couture déchirée sur sa tunique, mais ce que je sais, c'est que tu n'es pas venu te coucher avec nous, et que, ce matin, Almira n'est pas dans ses quartiers. Ton cher Oncle Zol risque fort de trouver ça louche, et tu connais son point de vue sur cette question. Donc, si j'ai un conseil à te donner, efface cet air guilleret de ta frimousse. Et, quoi qu'il en soit, j'espère vraiment que tu n'as pas fait ce que je crois...

Gundar baissa le museau d'un air penaud et alla s'installer avec ses amis autour du foyer. Alors que Saranys commençait à leur servir son étonnant brouet, Almira les rejoignit, les cheveux en bataille, les yeux rouges et les traits tirés.

— Ah ! Vous voilà ! Mais... que vous arrive-t-il ? s'étonna Zérel.

— Je... Je ne sais pas trop, Maître. Je me rappelle être sortie hier soir pour prendre l'air. Je me sentais... bizarre. J'ai dû m'endormir sans m'en rendre compte derrière ces buissons, là-bas. Et, maintenant, je me sens plutôt vaseuse.

Gundar resta bouche bée. Quel talent ! Quelle superbe comédie ! Et ce pauvre Oncle Zol qui n'y voyait que du feu...

— J'espère que vous n'êtes pas malade, reprit le vieux mage, l'air inquiet.

Saranys émit alors quelques gazouillis en tendant un bol de bouillie à la jeune femme après y avoir ajouté une poignée de baies d'un beau noir-bleuté.

— Notre chère gäiade vous conseille de prendre ce repas fortifiant, expliqua Zérel. Ces baies vont vous remettre d'aplomb en un rien de temps.

La fille de la Terre n'avait pas menti. Avant même d'avoir vidé son bol, Almira se sentit de nouveau en pleine forme. Mais, soudain, elle lâcha un hoquet de surprise et ses yeux s'arrondirent comme des soucoupes. Elle se leva brusquement et dévisagea Gundar, l'air affolée.

— Oh ! Gundar ! Je me rappelle, à présent... Dis-moi que ce n'est pas vrai ! Nous n'avons quand même pas...

— Quoi ! s'étrangla le jeune homme. Tu... Tu ne te souvenais vraiment plus de cette nuit ?

Zérel se leva d'un bond et les foudroya tous les deux du regard.

— Qu'avez-vous fait, malheureux ?

— C'est épouvantable ! Comment ai-je pu faire ça ? glapit Almira.

Gundar en resta abasourdi. Comment pouvait-elle qualifier d'épouvantable cette si merveilleuse nuit d'amour ? Se moquait-elle de lui ? Que représentait-il vraiment à ses yeux, alors ? Voulait-elle vraiment le rendre fou ?

Almira éclata en sanglots, se mit à genoux et se prosterna.

— Ô tout-puissant seigneur Sen-Kemeth ! Je suis indigne de ta confiance ! se lamenta-t-elle.

Gundar voulut se précipiter vers elle, mais Bolgarán le retint d'une main ferme.

— Allons, cessez de pleurnicher ainsi, dit le capitaine Ksvarnig. Ce n'est pas digne de la courageuse combattante que vous êtes. Et ce n'est pas si grave que ça. Pourquoi ne pourriez-vous pas aimer Gundar ? Ça ne vous empêche pas d'être une excellente gardienne impériale.

— Le grand seigneur Sen-Kemeth ne peut que me retirer sa confiance, à présent ! J'ai enfreint sa loi !

— Et alors ? Quand bien même vous ne pourriez plus être gardienne impériale, qu'est-ce que ça peut faire ? Est-ce la confiance du seigneur Sen-Kemeth ou l'amour de Gundar qui fera votre bonheur ?

— Vous ne comprenez pas ! Ce n'est pas de moi que je me soucie ! Comment restaurer l'empire, maintenant ?

— Vous y allez un peu fort, là, quand même. Avec tout le respect que je vous dois, l'empire ne repose pas que sur les seules épaules d'une gardienne impériale.

— Sur une gardienne impériale, non, mais... sur la future impératrice, oui ! riposta la jeune femme en se relevant.

Ses compagnons restèrent bouche bée, les yeux ronds comme des assiettes, à l'exception de Zérel, qui affichait une mine sombre et désespérée. Tandis que Gundar s'agrippait à l'épaule de Bolgarán pour ne pas tomber à la renverse, le lieutenant Halgar mit un genou au sol devant Almira.

— À votre service, Divine Majesté, dit-il en s'inclinant avec la plus grande déférence.

— Ne m'appellez pas ainsi, Lieutenant, protesta la jeune femme. Sa Divine Majesté Ellora est toujours notre impératrice, et je ne lui succéderai jamais. Jamais ! J'ai tout gâché ! Je ne comprends pas comment j'ai pu agir ainsi. Je ne suis même plus digne de fouler le sol sacré de la Cité blanche. Je n'y retournerai jamais.

Le désespoir et la consternation régnaient en maîtres dans un silence de mort, mais, soudain, le lieutenant Halgar sursauta.

— Attendez ! s'écria-t-il avec une vive lueur d'espoir dans les yeux. Dites-moi, Maître Zérel : quand notre grand seigneur de la Vie a retiré sa confiance à la jeune Sangara, comment l'a-t-elle su ?

— Euh... Je... Un matin, sa Rose de Vie avait disparu, bredouilla le vieil homme, surpris par la question.

— Eh bien, alors, il suffit de voir si notre valeureuse gardienne a perdu la sienne !

Zérel se tourna vivement vers Almira, le regard interrogateur. La jeune femme hésita un instant. Elle s'assura qu'il n'y avait personne derrière elle, puis elle releva sa tunique pour découvrir sa fesse droite et demanda à Saranys de vérifier si ladite marque, qui se trouvait à un endroit de son anatomie peu accessible à ses beaux yeux, était toujours là. La fille de la Terre s'exécuta et émit un joyeux piaaillement de poussin.

— La Rose de Vie est toujours là ! s'exclama Zérel.

— Je peux vérifier aussi ? proposa Bolgarán avec un sourire malicieux.

La belle guerrière et le vieux mage l'assassinèrent du regard, mais l'air penaud du marchand leur décrocha un timide sourire malgré la gravité de la situation.

— Je suis heureuse d'avoir encore la Rose de Vie, reprit Almira, quelque peu apaisée, mais je ne comprends pas comment le tout-puissant Sen-Kemeth peut encore compter sur moi.

— Hélas, nous n'en savons rien, répondit Zérel. Il est possible que votre marque disparaisse dans les jours qui viennent.

— Je ne crois pas, intervint la reine Axanthy, qui venait de les rejoindre. Vous vous trompez sur les intentions de notre grand seigneur de la Vie, Maître Zérel.

Le vieux mage et ses compagnons restèrent sans voix. La reine des gâïades s'exprimait à la perfection dans la langue des hommes !

— Le tout-puissant Sen-Kemeth est un dieu d'amour, poursuivit la souveraine. D'ailleurs, la vie ne naît-elle pas de l'amour ? Comment le créateur de la Vie pourrait-il réprouver l'amour pur et innocent de ces deux enfants ? Pourquoi ne bénirait-il pas leur union ?

— Mais... j'ai... j'ai désobéi à sa loi, objecta Almira, du bout des lèvres. L'impératrice doit être vierge. Il en a toujours été ainsi.

— Où cela est-il écrit ? Il est simplement dit que la future impératrice est choisie parmi les vierges consacrées.

— Que... Que dois-je faire, alors, Majesté ?

— Rends-toi à Khtar et consulte l'oracle. Maître Zérel et l'Élu t'accompagneront. Saranys vous escortera jusqu'à Jenkar.

— Je n’y comprends plus rien, commenta Almira, totalement désemparée. Ce n’est pas ce qui dit la prophétie des Sept Pouvoirs...

— L’oracle t’aidera à comprendre tout cela, assura la souveraine avec un sourire bienveillant.

Zérel rassembla aussitôt ses amis et leur ordonna de se rendre à Osgarenn. Il confia les trois Pierres de Pouvoirs à Bolgarán et le chargea d’exposer la situation au roi Malazar. Puis il suivit Saranys avec Gundar et Almira jusqu’aux montures que la reine mettait à leur disposition : de magnifiques cerfs aux bois majestueux et au pelage ras et soyeux, d’un joli beige clair sur le corps et brun sombre sur la tête et les pattes. Assommé par la révélation et l’attitude d’Almira, Gundar se planta devant l’un d’eux, le regard vide et les bras ballants.

— Ça se monte comme un cheval, dit Saranys en enfourchant sa monture. Ces animaux sont très dociles. Prenez juste garde à ses bois.

— Alors, vous aussi, vous parlez notre langue ? dit platement Gundar, comme si plus rien ne pouvait le surprendre.

— Ne perdons pas de temps, coupa Zérel sur un ton ferme. Nous avons de la route à faire.

Le jeune homme considéra sa monture d’un regard où toute émotion semblait éteinte, puis il grimpa sur son dos sans un mot.

L'oracle de Khtar

Gundar avait le cœur broyé et l'âme en lambeaux. Almira allait devenir impératrice et elle considérait leur folle nuit d'amour comme épouvantable. Dorénavant, elle lui serait à jamais inaccessible. Pourtant, il ne pourrait plus jamais en aimer une autre et ne pourrait jamais guérir d'une telle blessure. Qu'allait-il devenir ? Comment supporter cela ? Son douloureux passé avait beau l'avoir endurci, cela dépassait tout ce qu'il pouvait endurer.

Sa gorge l'étouffait. Même sa fierté ne pouvait empêcher les larmes de rouler sur ses joues en regardant la belle guerrière chevaucher à ses côtés. Quand elle lui accorda enfin un regard, l'intense douleur qui assombrissait l'océan de ses prunelles lui écartela le cœur. Il saisit alors les rênes de la monture de la jeune femme pour l'arrêter.

— Almira, je... si tu savais comme je m'en veux, dit-il. Je n'aurais jamais dû céder à la tentation. J'aurais dû comprendre que tu n'étais pas toi-même.

— Ne t'accuse pas. Tout est ma faute. Je ne comprends pas comment j'ai pu me comporter ainsi. J'ai honte.

— Peu importe que tu m'aimes ou pas. Je devais respecter ta foi. Je te l'avais promis. Désormais, je ne faillirai plus, quel qu'en soit le prix. Je t'aime bien plus qu'il est possible d'aimer. Ma foi, c'est toi. Je t'appartiens corps et âme, et, puisque je ne peux t'aimer comme une femme, je t'adorerai et je te vénérerai comme une impératrice, comme une déesse ou comme tout ce que tu voudras. Je suis à toi. Fais de moi ce qu'il te plaira.

Deux larmes cristallines glissèrent silencieusement sur les pommettes en feu de la jeune femme.

— Je t'aime infiniment et du plus profond de mon cœur, sanglota-t-elle. Tout ce que je t'ai dit cette nuit était sincère. Et je le pense toujours. Mais tous les peuples du Premier Monde dépendent de moi. Je ne peux pas les abandonner. Je ne saurais vivre avec ce poids. Ma foi, c'est la paix et le bonheur pour tous ces hommes, toutes ces femmes et tous ces enfants. Si le seigneur Sen-Kemeth m'accepte encore comme impératrice, bien sûr...

— Je comprends, soupira Gundar. Je te servirai selon le moindre de tes désirs. Si tu le veux...

Le jeune homme désirait plus que tout réaliser les rêves d'Almira et la rendre heureuse, même si cela devait lui coûter la vie. Mais, tout au fond de lui, il ne pouvait s'empêcher de souhaiter la disparition de sa Rose de Vie. C'était son seul espoir pour que la jeune femme puisse être à lui. Cette pensée égoïste le remplissait de dégoût et de colère envers lui-même. Comment pouvait-il espérer une chose qui causerait une douleur sans nom à l'amour de sa vie ? C'était ignoble, indigne d'un fils du Vent ! Comment oserait-il encore regarder son père dans les yeux le jour où il le rejoindrait au royaume de Sen-Maardak ?

Cet affreux tourment n'était cependant pas le seul à tarauder l'âme de Gundar. Pourquoi son vieil Oncle Zol, en qui il avait toute confiance, ne lui avait-il rien dit ? Après le repas du soir, autour du feu, le jeune homme décida de crever ce douloureux abcès :

— Oncle Zol, depuis quand sais-tu qu'Almira est la future impératrice ? Zérel s'éclaircit la gorge, le regard fuyant.

— Je l'ai appris un peu après l'épreuve de l'Épée sacrée.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

— Comme je te l'ai dit dans les jardins du Sanctuaire, pour des raisons de sécurité, personne ne devait connaître l'identité de la future impératrice. J'aurais d'ailleurs préféré ne pas être dans la confidence.

— Tu savais que cette quête était une aventure dangereuse. Alors, pour sa sécurité, pourquoi n'as-tu pas empêché Almira de venir avec nous ?

— Oh ! mais ce n'est pas faute d'avoir essayé ! s'emporta Zérel en jetant un regard sévère à la jeune femme. Seulement... cette jeune écerve-lée est aussi têtue qu'une bourrique ! Elle a honteusement abusé de son rang pour imposer sa volonté au Grand Conseil. Et bien sûr, ce cher Grand Conseil s'est empressé de ne prendre aucune décision. Les sages se sont juste contentés de me transmettre ce *souhait*.

— Le regrettez-vous ? demanda Almira, du bout des lèvres.

— Je... À dire vrai... Je dois reconnaître que vous nous avez tirés de bien des mauvais pas, bafouilla le vieux mage sur un ton plus mesuré. Mais aujourd'hui...

Affligée et honteuse, la jeune femme baissa la tête sans piper mot.

— Ne soyez point si prompt à juger, Maître Zérel, intervint Saranys. Souvenez-vous des paroles de Sa Majesté Axanths.

Le vieil homme haussa les épaules et partit se coucher tandis que la gaïade allait prendre soin de leurs montures.

— Tu ne m'as jamais dit pour quelles raisons tu es entrée au Sanctuaire, demanda Gundar en se tournant vers Almira.

— Mes parents sont morts lors d'une épidémie de fièvre de poitrine. J'avais quatre ans. Je n'avais pas d'autre famille. Le Sanctuaire m'a recueillie.

— Oh ! Je suis désolé. Je ne voulais pas...

— Ce n'est rien. C'est du passé. Et j'étais très heureuse au Sanctuaire, tu sais.

Après une dizaine de jours de route dans la morosité la plus totale, ils arrivèrent aux portes de Jenkar. Entourée de nombreux petits villages, la grande cité commerçante était réputée pour ses vins et sa production de bois.

— Il est temps pour moi de vous laisser, mes amis, déclara Saranys. Je vous retrouverai sans faute à Osgarenn.

— Vous avez déjà fait beaucoup pour nous, et nous vous en sommes infiniment reconnaissants, répondit Zérel. Rien ne vous oblige à continuer cette quête, surtout qu'elle va maintenant nous mener à notre ennemi.

— Ce combat est aussi celui de mon peuple. Je vous suivrai jusqu'au bout.

— Soyez bénie, noble fille de la Terre, dit Almira.

— Merci, Divine Altesse.

— Ne m'appellez pas ainsi, je vous prie. Je ne suis plus la future impératrice.

— Mais si. Vous verrez. Et je vous assure que vous le méritez bien plus que quiconque en ce monde. Et cela, notre tout-puissant Sen-Kemeth le sait.

— Puissiez-vous dire vrai, soupira Zérel.

— Faites confiance aux filles de la Terre et à leur noble souveraine, Maître Zérel, dit Saranys en adressant au vieil homme un clin d'œil plein de sous-entendus.

Sur ces propos, la gaïade reprit le chemin de Garma. Zérel la regarda s'éloigner d'un air perplexe, puis il entra dans la ville avec ses deux jeunes compagnons. Tandis qu'il se rendait au palais du gouverneur pour obtenir au plus vite des chevaux et une escorte pour la suite de leur voyage, Almira partit assister à la grande prière de la Vie au temple de Sen-Kemeth. Gundar voulut l'accompagner, mais la gardienne impériale préférait se recueillir seule.

Alors que le jeune homme déambulait depuis un moment comme une âme en peine, il aperçut, au bout d'une rue, devant l'étalage d'un marchand de bijoux, un individu entièrement vêtu de bleu et la tête enveloppée dans un turban blanc. Aucun doute : c'était ce mystérieux cavalier bleu qui le suivait depuis si longtemps ! Mais qui était-il donc ? Et que lui voulait-il ? Il était grand temps de tirer cette affaire au clair !

Gundar s'avança dans la rue d'un pas décidé, mais l'individu détala subitement comme un lapin sans même se retourner.

— Arrête ! Je ne te veux aucun mal ! Je veux juste te parler ! cria le jeune homme en se lançant à sa poursuite.

Le cavalier bleu continua sa course et renversa un grand panier d'oranges en travers de la rue. Gundar bondit comme un chat au-dessus de l'obstacle, mais il percuta le marchand qui s'avavançait pour ramasser ses fruits tout en proférant des insultes. Le jeune homme trébucha, s'excusa brièvement et repartit de plus belle. Il poursuivit ainsi l'énigmatique personnage dans plusieurs ruelles tortueuses et encombrées, et finit par le rattraper. Il se jeta sur lui, mais l'individu l'esquiva et tendit sa main grande ouverte vers lui. Un souffle puissant envoya Gundar à la renverse, cinq ou six pas en arrière. Étourdi par le choc, le jeune homme mit quelques instants à reprendre ses esprits. Il se releva péniblement et fit quelques pas en titubant jusqu'au coin de la ruelle. Il regarda dans toutes les directions à la recherche de l'inconnu, mais celui-ci s'était volatilisé. Il se rendit donc à l'auberge que Zérel avait désignée comme point de ralliement, et, dès qu'Almira et le vieux mage arrivèrent, il leur fit part de son aventure.

— Voilà qui est vraiment étrange, commenta son vieil ami. As-tu pu voir son visage ?

— Non.

— Était-il armé ? Avait-il une armure ?

— Non.

— Comment était-il vêtu ?

— Il avait un turban blanc et une longue tunique toute bleue. Tiens ! En voici un bout que j'ai arraché en m'agrippant à lui quand il m'a repoussé avec sa main.

Zérel prit la petite pièce d'étoffe et l'examina attentivement. Il fronça d'abord les sourcils, puis les releva d'un air surpris et perplexe.

— Qu'y a-t-il ? demanda Almira.

— C'est très curieux. Ce tissu ressemble beaucoup à du satin, mais ça n'en est pas. Je n'arrive pas à voir comment il est tissé.

— Quelle importance ? dit Gundar avec un haussement d'épaules.

— Le tissage et la matière peuvent nous indiquer la provenance de l'étoffe. Le problème, c'est que je n'ai jamais vu un tissu semblable. Je n'ai donc aucune idée de son origine. C'est vraiment étrange.

— Bon. De toute façon, inutile de s'alarmer, coupa Almira. Après tout, cet homme ne semble pas nous vouloir de mal. Au contraire. S'il s'agit bien toujours du même cavalier, il nous a sauvés à Bathram.

— Vous avez certainement raison, approuva Zérel. Mais nous devons rester très vigilants. En attendant, allons nous reposer un peu. Nous reprenons la route demain.

Après environ trois semaines sous le chaud soleil du sud du royaume d'Arkol, ils arrivèrent à Khtar, aux pieds des Crêtes de Feu. Gundar avait si souvent entendu parler de cette mythique cité de l'or qu'il se l'imaginait comme une grande ville aux immenses palais couverts du précieux métal. Aussi, quelle ne fut pas sa surprise en découvrant un simple petit bourg blotti contre le flanc ocre de la montagne, à côté de la grande mine d'or à ciel ouvert.

— Ça, par exemple ! s'exclama-t-il. C'est tout petit !

— À part la mine et les soldats pour la protéger, il n'y a rien par ici, dit Zérel. L'or est fondu en lingots et stocké dans la forteresse avant d'être expédié à Osgarenn par bateaux ou par convois lourdement armés.

Tandis que Gundar considérait l'impressionnante forteresse veillant jalousement sur la mine, le vieux mage remercia le capitaine de leur escorte, puis il invita ses jeunes amis à entrer en ville.

C'était la fin de l'après-midi, et de nombreux mineurs se pressaient dans les rues sales qui serpentaient entre les petites baraques de bois. Après une dure journée de labeur, la plupart d'entre eux se dirigeaient vers leur taverne préférée pour se rincer le gosier de la poussière avant de rentrer chez eux.

En passant au milieu de ces hommes rudes, Almira eut droit à de nombreux sifflets, auxquels elle répondit par autant de regards foudroyants.

— N’y prêtez point attention, tempéra Zérel. Ces hommes sont plutôt bourrus et ils n’ont pas souvent l’occasion de voir de jolies fleurs fraîches. Leur attitude peut vous paraître choquante ou insultante, mais n’y voyez aucune méchanceté de leur part.

Almira lança un regard glacial au vieux mage et continua son chemin. En arrivant sur la place de la ville, elle s’étonna de l’absence des temples et des chapelles des dieux, remplacés par de grands bâtiments austères en pierre ou en bois.

— Ce sont les bureaux et les habitations des prospecteurs, dit Zérel. Cette ville est exclusivement consacrée à l’exploitation de l’or.

— Pas seulement, dirait-on, répliqua Almira en considérant deux jeunes filles accompagnées de trois mineurs.

Les deux filles n’avaient rien d’attirant, et leur allure était plutôt grossière, mais leurs airs provocants et leur poitrine plantureuse suffisaient apparemment pour appâter une clientèle en mal de compagnie féminine. L’une d’elles dévisagea la belle guerrière d’un air agressif et menaçant, l’autre partit d’un rire gras et vulgaire quand l’un des hommes glissa sa main dans son corsage. C’est alors qu’un autre mineur, arrivant par-derrière, aborda Almira en lui appuyant sa grosse main rugueuse dans le bas des reins.

— Tu viens, poulette ? lança-t-il.

Gundar eut à peine le temps de porter la main à son épée, que, déjà, Almira immobilisait l’individu en lui retournant le poignet dans le dos dans une position douloureuse.

— Je te pardonne ta grossièreté, mais j’exige des excuses, dit-elle.

Son ton était calme, mais une colère sourde tout à fait inhabituelle grondait derrière ses dents serrées.

— Lâche-moi, sale gueuse ! grogna l’individu.

Almira exerça une légère torsion sur le poignet du mineur. Celui-ci poussa un couinement de douleur et mit un genou à terre.

— Sois raisonnable, reprit la jeune femme avec autant d’acide sur la langue que de miel sur les lèvres. Tu as besoin de tes deux bras pour

gagner ta vie. Tu ne voudrais quand même pas que je t'en brise un, n'est-ce pas ?

Après un dernier juron et un regard honteux vers l'atroupement qui grossissait autour de lui, l'homme capitula et s'excusa platement.

— N'y voyez aucune méchanceté de ma part, Maître Zérel, lança Almira sur un ton aigre-doux en libérant l'individu.

— Dites-moi plutôt ce qui ne va pas, dit le vieux mage. Je sais bien que vous êtes profondément bouleversée. Tout comme nous. Mais... depuis une dizaine de jours, vous êtes si... différente. Cette agressivité ne vous ressemble guère.

— Vous vous faites des idées, répliqua sèchement Almira. Je me sens juste un peu malade le matin. C'est peut-être ça qui perturbe mon humeur. Ou alors, peut-être est-ce simplement parce que je suis juste bonne à me battre et non à gouverner...

— Ne dis pas cela, rétorqua Gundar. Je sais que tu es malheureuse et désespérée à cause de mon inexorable faute, mais tu ne dois pas garder tout cela dans ton cœur. Crois-moi, je sais de quoi je parle. Confie-toi, je t'en prie.

Au bord des larmes, la jeune femme hésita.

— Je... Je suis de plus en plus certaine d'avoir commis l'irréparable, dit-elle d'une voix faible entrecoupée de sanglots. Je ne vois pas comment je pourrais devenir impératrice après ce que j'ai fait. Plus j'y pense, plus je me dis que je ne mérite même plus d'être gardienne impériale.

— Et moi, plus j'y pense, plus je me dis que c'est peut-être la reine Axanths qui a raison, rétorqua Zérel. Il est vrai que notre tout-puissant seigneur de la Vie choisit la future impératrice parmi les vierges consacrées, mais aucun texte ne dicte la vie de l'impératrice une fois sur le trône. Et d'ailleurs, je soupçonne fortement nos chères gaïades d'en savoir bien plus que ce qu'elles veulent bien nous dire.

— Il est vrai que les derniers propos de Saranys étaient assez curieux, concéda Almira.

— Quoi qu'il arrive, je te servirai aussi longtemps que tu voudras de moi, ajouta Gundar.

Après une certaine hésitation, le jeune homme la serra tendrement contre son cœur et lui caressa doucement les cheveux. Almira eut d'abord le réflexe de se reculer, puis, s'abandonnant à ce moment de tendresse et de réconfort, elle se blottit contre la poitrine de Gundar. Comme c'était bon de pouvoir juste être elle-même, de pouvoir juste être une femme dans les bras de l'homme qu'elle aimait, ne serait-ce que pour quelques instants fugaces...

— Bien, soupira Zérel. Allons prendre un peu de repos. Demain, nous partons dès l'aube pour aller consulter l'oracle et repartir au plus vite pour Osgarenn.

Bien qu'elle fût d'une beauté saisissante dans sa tunique de cuir noir, Almira n'entendit aucun sifflet à son passage au beau milieu des mineurs au travail. Son altercation musclée de la veille avait sûrement dû faire sensation dans toutes les tavernes, et son poignard bien en évidence à sa ceinture finissait sans doute de convaincre les plus téméraires.

En arrivant devant la grotte de l'oracle, à flanc de montagne, Zérel s'arrêta un instant. Pressé d'en finir avec cette histoire, Gundar entra seul sans attendre.

Assez étroite et longue d'une dizaine de pas, l'entrée débouchait sur une salle éclairée par une douzaine de torches. De forme irrégulière, elle mesurait environ vingt pas à l'endroit le plus large, et son aménagement était sobre mais confortable. Quelques vieux meubles de bois étaient disposés sur les côtés, et, au milieu, un long tapis moelleux déroulait ses motifs géométriques et ses arabesques multicolores jusqu'au fond, où une vieille femme vêtue d'une simple robe de bure était assise en tailleur sur un coussin. Comme elle semblait assoupie, Gundar s'avança à pas feutrés pour ne pas l'effrayer en la réveillant brusquement. La peau ridée de ses mains témoignait de son grand âge, et son chignon argenté était terni par le temps.

Le jeune homme hésita un instant, puis il se racla timidement la gorge et se pencha vers elle pour la sortir en douceur de son sommeil.

— Pardon, pouvez-vous me renseigner, je vous prie ? murmura-t-il.

La vieille femme releva lentement la tête et ouvrit les yeux. Un voile laiteux recouvrait ses prunelles.

— Je suis désolé de troubler votre repos, poursuivit Gundar, mais je dois rencontrer l’oracle. Pouvez-vous me dire où le trouver ?

— Que lui veux-tu donc ? demanda la vieille femme d’une petite voix à la fois douce et nasillarde.

— Je dois lui parler pour une raison vraiment très importante que je ne peux révéler à personne d’autre. Mais je vous assure que je ne lui veux aucun mal.

— Tu m’en vois ravie. Et qu’en est-il de tes deux amis ?

— Mes deux am... Mais... comment savez-vous que je suis accompagné ? Je ne vous ai rien dit, et...

— J’ai peut-être perdu la vue depuis longtemps, mais je ne suis pas sourde. J’ai parfaitement entendu le pas léger d’une gardienne impériale et le bâton noueux d’un vieillard.

— Vieillard, moi ? protesta ironiquement Zérel. Allons, Vénérable Zydia, vous savez très bien que je n’aime pas ce mot. Et d’ailleurs, votre âge est bien plus respectable que le mien...

— Depuis le temps, tu devrais savoir que j’adore te taquiner.

— En effet. Malheureusement, aujourd’hui, je n’ai guère le cœur à la plaisanterie. Nous venons vous consulter pour une raison extrêmement grave.

— Quoi ! s’exclama Gundar en se retournant vers la vieille femme. C’est vous, l’oracle ?

— Je crois bien que oui, dit-elle avec un petit rire espiègle. Qu’est-ce que tu imaginais ?

— Euh... Je... Enfin...

— Allez ! Venez vous asseoir, reprit la vieille Zydia en tapotant les coussins disposés autour d’elle.

Zérel et ses deux jeunes amis s’installèrent, puis l’oracle passa lentement ses vieilles mains ridées sur le visage de Gundar avant de lui palper fermement les bras et le torse.

— Quel beau garçon que voilà ! déclara-t-elle avec un grand sourire dévoilant une dentition rare et chaotique. Quel cœur pur et généreux ! Notre grand seigneur Sen-Kemeth t'attendait depuis si longtemps pour achever son œuvre.

— La mort de mon père et celle d'Arnella font-elles aussi partie de son œuvre ? cracha Gundar avec une grimace de dégoût.

— Notre grand dieu de la Vie n'est pour rien dans ces terribles événements. Il te l'a déjà dit et il t'a assuré de son soutien.

Le jeune homme poussa un long soupir et se détourna d'un air dédaigneux.

— Et toi, jeune fille, poursuivit l'oracle, quel est ton nom ?

— Almira, Vénérable Zydia.

— Très joli ! On ne peut rêver mieux pour une impératrice.

— Hélas, je ne le serai jamais, rectifia Almira, la langue amère et la lèvre retroussée de dégoût. Je ne peux plus le devenir, après ce que j'ai fait.

— Quelle faute as-tu donc commise ?

— Eh bien... je...

— À cause de moi, Almira n'est plus une vierge consacrée, intervint Gundar.

— Oui, ça je le sais déjà. Dites-moi plutôt ce que je ne sais pas encore.

— Comm... Comment vous..., bégaya le jeune homme.

— Ne suis-je pas l'oracle de Khtar ? répondit la vieille Zydia avec un petit sourire moqueur. Bien. Cessez donc de vous tourmenter, mes enfants. Tout est PAR-FAIT !

— Que voulez-vous dire ? s'étonna Zérel en haussant les sourcils.

— Ces deux jeunes amoureux n'ont rien fait de mal. Bien au contraire ! Ils ont accompli la volonté de notre grand seigneur de la Vie. Avec l'aide de Sa Majesté Axanthys, il est vrai. Il fallait bien amadouer notre sauvage guerrière.

— Qu... Quoi ? s'étranglèrent de concert le vieux mage et la jeune femme.

— La noble souveraine des filles de la Terre a juste mis une petite préparation de son invention dans ton repas, jeune tigresse. Il fallait bien... comment dirais-je... *assouplir tes convictions*. Mais ne lui en tiens point rigueur, je te prie. Elle l'a fait à ma demande. Elle était même plutôt réticente en raison des nausées que peut causer cette recette. D'ailleurs, j'espère que tu n'as pas eu trop mal au cœur en te réveillant le lendemain.

— Je vous en prie, Vénérable Zydia, expliquez-moi, supplia Almira, les larmes au bord des yeux et le menton tremblant. Je suis perdue. Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Selon la dernière vision que le grand seigneur Sen-Amrak a eu la bonté de m'accorder, le tout-puissant Sen-Kemeth a choisi de remettre tous les pouvoirs entre les mains de l'enfant qui grandit bien au chaud dans ton joli ventre.

— Par tous les dieux ! J'en étais sûre ! Je le sentais ! s'écria Almira en éclatant en sanglots.

Tandis que Gundar cherchait désespérément une bouffée d'air, Zérel explosa :

— Mais... c'est impossible, voyons ! La prophétie nous dit bien que l'empire sera restauré par « la fille de la Vie ». Il ne peut s'agir que de la future impératrice !

— Ce n'est là qu'un simple point de vue, mon vieil ami, objecta l'oracle. Es-tu donc aussi ignorant que tous les nobles érudits de la Grande Université ? Le texte original est vraiment très ancien et il a été rédigé en sémorien antique. Le terme employé par l'auteur est ambigu. Il n'est ni féminin ni masculin et signifie à peu près « l'enfant choisi par la Vie ». Les professeurs de la Grande Université en ont fait une traduction tout à fait arbitraire. Je suis bien placée pour le savoir, puisque j'étais des leurs à cette époque. Et, bien plus tard, le Grand Conseil a établi la version canonique que nous connaissons tous aujourd'hui. Mais ce n'est pas à toi que je vais apprendre que les décisions et les choix du Grand Conseil ne sont pas toujours des plus judicieux.

— Certes.

— Que va-t-il se passer, maintenant, demanda Almira, la voix éteinte et la mine déconfite.

— Tu me demandes de ce qu'il va advenir de toi ? dit la vieille Zydia.

— Sûrement pas ! Je ne mérite aucune attention. Ce qui m'importe, c'est le destin des millions de gens qui attendent le retour de l'empire, de la paix et de la justice.

— Je crois que tu ne m'as pas bien comprise. Tu es bénie entre toutes les femmes, mon enfant ! C'est toi que notre tout-puissant Sen-Kemeth a choisie pour porter l'enfant à qui il va donner tous les Pouvoirs. Réalises-tu la confiance qu'il te témoigne ainsi ? C'est donc à toi de gouverner jusqu'à ce que ton enfant soit en âge de monter sur le trône.

Après de longues secondes de perplexité, un merveilleux sourire illumina de nouveau le visage d'Almira pour la première fois depuis plusieurs semaines. Elle se tourna alors vers Gundar, qui demeurait silencieux, le regard perdu.

— Ne sois pas triste, mon amour, lui dit-elle avec une grande douceur en lui prenant tendrement les mains. Te rends-tu compte du destin qui nous est promis, ainsi qu'à notre enfant ?

— Je vais bientôt tuer ce maudit chevalier noir pour venger Arnella, pour l'honneur de mon père, et pour ton trône. Ensuite, tu deviendras impératrice, tu régneras sur le monde et... tu m'oublieras, répondit Gundar, la voix morne et le regard noyé dans tout le désespoir du monde.

— Pourquoi dis-tu une chose pareille ? Impératrice ou pas, je ne te laisserai jamais ! Jamais, tu entends ?

— Je ne suis rien. Juste un simple fils de sarghaï qui n'a même plus de clan. Je n'ai pas ma place aux côtés de l'impératrice.

— Écoute-moi bien, dit fermement Almira en prenant le visage de son bien-aimé entre ses mains. Tu es l'Élu. Je ne monterai sur le trône que grâce à toi, c'est vrai. Mais tu es aussi, et avant tout, le père de mon enfant et l'amour de ma vie. Voilà pourquoi je te veux à mes côtés pour toujours, quoi qu'il advienne. Et je ne laisserai personne s'opposer à ma volonté sur ce point. Ni Grand Conseil, ni ministres, ni conseillers en tous genres.

Sur ces mots, la belle guerrière enlaça Gundar et lui donna un baiser brûlant d'un amour infini et indéfectible. Le jeune homme tressaillit de bonheur et de désir, mais il se recula bien vite. Pas question de briser une seconde fois sa promesse ! Il avait déjà causé bien assez de mal comme ça par son égoïsme et son inconséquence !

— Je t'en prie, ne me repousse pas, le supplia Almira. Tout est clair, à présent. Notre amour est béni par notre tout-puissant seigneur de la Vie ! Nous pouvons nous aimer librement. Ne m'abandonne pas, je t'en supplie.

Gundar était totalement perdu et désespéré. Tout se bousculait dans son esprit. Les conseils de Bolgarán, les paroles du capitaine Ksvarnig, l'attitude versatile d'Almira, et, maintenant, les révélations de l'oracle et cet enfant envoyé par les dieux... C'en était trop ! Pourquoi tant de contradictions ? Pourquoi tant de mystères ? Il voulait juste une réponse simple et définitive, sans tergiversations. Ne voyant que perplexité et incrédulité sur le visage de son vieil Oncle Zol, il tourna un regard désespéré vers la vénérable Zydia.

— Il ne m'appartient pas de te dire ce que tu dois faire, mon garçon, dit la vieille femme. Écoute ton cœur. Si tu fais ce qu'il te dicte, tu n'auras rien à regretter, quelles que soient les conséquences, parce que tu es un homme bon, honnête et courageux.

Gundar hésita encore. Bien sûr, son cœur lui commandait d'aimer Almira de toute son âme et de tout son être. Mais si la jeune femme se ravisait une nouvelle fois, c'était encore la tourmenter. Et ça, il ne pourrait plus le supporter !

— Gundar, mon amour, je t'en supplie, gémit Almira, la voix tremblante et le regard implorant.

Le jeune homme sursauta. La faire souffrir encore en renonçant à l'aimer, il ne pourrait pas le supporter non plus. Et puis... cette femme portait son enfant. Alors, au diable les règles, les dieux et les hommes !

Gundar plongea son regard ténébreux dans l'océan des prunelles de la jeune femme, résolu à y noyer son âme pour toujours. Il la fixa pendant quelques secondes, puis il la serra dans ses bras, posa ses lèvres sur les

siennes et se laissa emporter au-delà du monde par la caresse torride de ce baiser.

Sachant les épreuves qui les attendaient encore, Zérel laissa les deux amoureux savourer ce bonheur innocent et s'éloigna de quelques pas avec l'oracle.

— Dites-moi, Vénérable Zydia, demanda-t-il, comment notre tout-puissant seigneur Sen-Kemeth va-t-il remettre tous les Pouvoirs à cet enfant ? Que devons-nous faire avec le Collier ? Comment Sa Divine Majesté Ellora va-t-elle transmettre son Pouvoir de Vie ?

— Que de questions, mon garçon ! répondit l'oracle en partant d'un petit rire nasillard. Je n'en sais rien. Les dieux sont taquins, tu sais. Ils ne m'ont pas encore dévoilé tous leurs plans. Mais sois tranquille : dès qu'ils m'éclaireront, Horalia t'en fera part.

— Horalia ? Mais... elle est à Osgarenn !

— Justement. Elle pourra ainsi te donner le message très rapidement. Elle et moi avons un lien mental très fort. Elle peut partager mes visions.

— Ça, par exemple ! C'est extraordinaire ! Horalia me l'avait sous-entendu, mais je ne l'avais pas compris ainsi.

— Et ce n'est pas de la magie, ajouta la vieille Zydia. C'est autre chose, que je ne peux t'expliquer. C'est comme ça.

— Encore un secret des dieux..., commenta Zérel.

— Si tu le dis... Quoi qu'il en soit, poursuivit l'oracle, la mine soudain très sombre, tu dois protéger ces enfants, mon ami. Amrüll abrite une terrible puissance. Et je sens beaucoup de souffrances et de désolation. La victoire ne nous est pas acquise.

— Vous avez eu des visions sur ce qu'il se passe à Amrüll ? Savez-vous qui est le chevalier noir ?

L'oracle poussa un long soupir en baissant la tête. Une larme discrète lui perla au coin de l'œil.

— Tu sais que je ne pourrai jamais te mentir, répondit-elle. Oui, je sais qui est le chevalier noir, mais je ne peux absolument pas t'en dire davantage. Crois bien que je le regrette.

— Mais... Mais pourquoi ? s'exclama le vieux mage, atterré. Je ne comprends pas...

— Toute vérité n'est pas forcément bonne à dire ou à entendre. Pour que tu puisses mener à bien ta mission, il vaut mieux que tu ne saches rien. Crois-moi. Je connais tes faiblesses, mon garçon.

— Pardonnez-moi, Vénérable Zydia, mais je ne vois vraiment pas en quoi connaître notre ennemi me causerait du tort.

— Tu n'es pas prêt à entendre cela et tu ne dois te détourner de ta mission sous aucun prétexte.

— Est-ce donc quelqu'un que je connais ou que Gundar connaît ?

— Répondre à cette question serait déjà t'en dire trop.

— La réponse est donc affirmative.

— Tu es malin. Mais je ne t'en dirai pas plus.

— J'ai bien trop de respect pour vous pour me permettre d'insister, conclut le vieux mage. À présent, il nous faut partir. Priez pour nous et pour le Premier Monde, Vénérable Zydia.

C'est profondément troublé que Zérel prit congé de l'oracle. Bien sûr, les propos de la vieille femme concernant le destin de l'impératrice et du Premier Monde avaient complètement chamboulé ses certitudes et ses croyances, mais cette révélation sur le chevalier noir le perturbait bien plus encore. Pourquoi serait-il si préjudiciable pour lui ou pour Gundar de connaître l'identité de leur ennemi ? Et comment aurait-il déjà pu croiser sa route sans se douter de quoi que ce fût ? Y avait-il donc un traître à Ezeldrïn ou à Osgarenn ? Quoi qu'il en fût, le vieux mage se jura de ne rien laisser paraître de son trouble et de ne parler de cela à personne tant qu'il n'aurait aucune réponse à apporter à ces angoissantes questions. Il emmena donc sans tarder ses deux jeunes amis au port pour embarquer sur l'un des bateaux fortement armés qui descendaient le fleuve Senlak jusqu'à Osgarenn avec leur cargaison d'or.

Diversión

— Je suis très satisfaite de toi, Lurán, dit Loria de sa voix douce. Tu as bien retenu ce que je t'ai appris hier. Demain, nous pourrons...

— Faire une belle partie de cache-cache dans le parc du palais, enchaîna Gundar avec un large sourire en entrant dans le salon.

Installée derrière le grand bureau pour la leçon d'écriture de son fils, Loria sursauta. Lurán bondit de son siège et courut se jeter dans les bras de son grand frère.

— Gundar ! Tu es là ! s'écria le jeune garçon.

— Bien sûr ! Je t'avais promis de vite revenir.

Loria se précipita à son tour vers son fils et sa bien-aimée.

— Mon Gundar ! Et comme je suis heureuse de vous revoir, chère Almira... Oh ! Pardon ! Je... Je voulais dire « Divine Majesté ».

La jolie femme recula d'un pas en baissant la tête, toute penaude.

— Ne vous excusez pas, Madame, je ne suis pas encore impératrice, répondit Almira.

— Je vois que Bolgarán n'a pas perdu de temps à te raconter notre périple, commenta Gundar en se tournant vers sa mère.

— Dans les moindres détails, confirma Loria.

— Bien sûr... Il t'a donc dit aussi pour... enfin... tu vois...

— Il m'a rapporté ce qu'il s'est passé à Garma, en effet. Mais venez donc vous asseoir. Nous serons bien plus à l'aise pour parler de tout cela.

Loria demanda à Talia de leur apporter des boissons et des fruits, puis elle s'assit dans l'un des deux grands fauteuils du salon. Gundar et Almira

s'installèrent sur la grande banquette en vis-à-vis, et Lurán se cala confortablement entre eux.

— Tu es vraiment un beau petit garçon, lui dit Almira. Tu as de magnifiques cheveux et une frimousse adorable, comme ton grand frère. Je suis sûre que tu deviendras grand et fort comme lui.

— Mais j'espère que tu ne seras pas aussi têtu et aussi rebelle, ajouta Loria avec un clin d'œil taquin à l'adresse de son aîné. Bon, à présent, dites-moi ce que vous a révélé l'oracle.

— Quoi ? Tu... Tu n'es pas fâchée contre moi ? s'étonna Gundar.

— Pourquoi serais-je fâchée ? Rien ne compte plus, pour moi, que votre bonheur. Et Bolgarán m'a dit que, selon la reine Axanthis, notre tout-puissant seigneur de la Vie ne pourra que bénir votre amour.

— Peut-être... Mais...

— Mais quoi ?

— Il y a une chose que Maître Bolgarán n'a pas pu vous dire, intervint Almira. Je... J'attends un enfant.

Après un hoquet de surprise, Loria prit une profonde inspiration.

— Cette nouvelle me comble de joie, dit-elle avec un sourire affectueux. Vous serez sans aucun doute une merveilleuse mère, chère Almira. Mais... l'empire... Comm... Comment allez-vous...

Si le visage de la jolie femme rayonnait, une sourde inquiétude troublait son regard.

— L'oracle nous a révélé que c'est notre enfant qui va recevoir les pouvoirs des dieux et monter sur le trône, expliqua Gundar. Almira régnera jusqu'à ce qu'il soit en âge de gouverner.

— Et toi ? Que deviendras-tu ?

— J'aimerai toujours Gundar et je serai toujours à ses côtés, quoi qu'il m'en coûte, assura Almira.

— Vous ne pouvez pas dire ça ! Vous devez d'abord penser à l'empire et au Premier Monde. Oh ! Pardon. Je...

— Soyez rassurée, Madame, répondit la jeune femme avec une grande douceur. J'ai d'abord éprouvé ce sentiment, moi aussi. Mais, maintenant,

tout est clair pour moi. C'est la volonté de notre tout-puissant seigneur de la Vie, et je sais qu'il sera à nos côtés. Nous rétablirons l'empire, notre enfant fera régner la paix et la justice, et nous serons pleinement heureux. Rien de tout cela ne se fera sans Gundar, et je ne laisserai personne s'opposer à notre bonheur.

Une joie et un espoir sans bornes se mirent à briller dans les yeux de Loria.

— J'ai foi en vous, Almira, dit-elle. Vous serez la plus merveilleuse impératrice qu'ait connue le Premier Monde. Et j'ai foi en toi aussi, mon fils, ajouta-t-elle en se levant et en prenant Gundar par les épaules. Je sais que vous serez dignes, tous les deux, de la confiance que vous témoigne notre tout-puissant Sen-Kemeth.

Le roi Malazar reçut Gundar et ses compagnons d'aventure dès le lendemain matin. Saransy était également des leurs. Pour l'occasion, la fille de la Terre avait donné à sa peau un aspect humain plus vrai que nature, et son teint frais et délicatement rosé se mariait à merveille avec sa jolie robe de soie vert d'eau. Seuls ses grands yeux jaunes de panthère trahissaient ses origines. À ses côtés, le tout fraîchement promu capitaine Halgar arborait avec fierté son nouvel uniforme, et Almira resplendissait dans sa belle robe de taffetas bleu nuit. Sa longue tresse soyeuse retombait par-devant son épaule, son séduisant décolleté laissait apparaître son joli pendentif, et sa ceinture dorée soulignait élégamment sa taille.

Assis derrière son grand bureau, le roi était vêtu aux couleurs de ses armoiries : un pourpoint de velours d'un bleu profond, une chemise et des chausses de soie blanches, et un haut-de-chausses en satin doré.

— Au nom de tout le peuple d'Arkol, déclara-t-il de sa belle voix grave, je vous remercie et vous félicite pour la dangereuse mission que vous venez d'accomplir. Grâce à vous, trois Pierres de Pouvoirs sont maintenant en notre possession. Je tiens également à vous faire part, Divine Altesse, de toute mon admiration pour votre engagement dans cette quête.

Même si, en tant que future impératrice, vous ne devriez pas vous exposer ainsi au danger, je ne peux que saluer votre courage, votre bravoure et votre ténacité.

— Ma place ne peut être qu'auprès de ceux qui se battent au péril de leur vie pour restaurer l'empire, répondit humblement la jeune femme.

— Dorénavant, il va pourtant falloir vous résigner à vous tenir à l'écart du combat, répliqua Zérel sur un ton ferme. Vous n'avez pas le droit de risquer la vie de l'enfant que notre tout-puissant Sen-Kemeth a choisi pour régner en son nom.

— Je ne saurais m'asseoir sur un trône acquis avec le sang des autres, rétorqua tout aussi fermement Almira.

— De toute façon, intervint Gundar, c'est à moi d'aller tuer ce maudit chevalier noir. Ne suis-je pas l'Élu ?

— Je pense, en effet, que le moment de faire justice et d'assouvir ta vengeance est enfin venu, mon garçon, répondit le roi. Et je suis là pour te soutenir dans cette périlleuse entreprise. Maître Zérel, nous devons établir un plan sans tarder.

— Il faut déployer vos troupes, Majesté, dit le vieux mage d'un air grave. La guerre est imminente. Notre ennemi a conclu une alliance avec Naros ainsi qu'avec le roi Lemroth. Quant aux Dolraques, grâce au capitaine Ksvarnig, nous savons très bien ce qu'il en est.

— D'ailleurs, j'ai des nouvelles fraîches du nord, ajouta Bolgarán. Hier, j'ai croisé un ami, en ville. Il revient du Dollränn-Skarg. Il devait y vendre des épices et revenir avec un chargement d'armes, mais il est rentré les mains vides. Il n'est plus possible d'y dénicher la moindre épée. Toutes les armes sont réquisitionnées pour l'armée. Le roi Draknor ne semble plus vraiment régner. C'est le général Svelga qui dirige le royaume. Il paraît qu'il rassemble des troupes considérables dans le sud et l'est, notamment à Venska, Askrol et Amrüll. Il paraît même qu'il enrôle de force tous les hommes et les garçons en âge de se battre.

— Que tous les démons de ce monde emportent cette misérable vermine ! gronda le capitaine Ksvarnig.

— Venska ? releva Zérel avec de grands yeux ronds. Voilà qui est vraiment curieux. C'est loin de tout passage vers le royaume d'Arkol. Les Griffes blanches sont infranchissables en cet endroit.

— Quoi qu'il en soit, nous devons mettre en place nos défenses sans plus attendre, décréta le roi. Je vais faire renforcer les troupes à Tor-Ragdenn ainsi que dans toutes les forteresses du nord, notamment à Tor-Varenn.

— De votre côté, Capitaine Ksvarnig, vous partez dès demain pour Snorkja, poursuivit Zérel. Organisez la résistance avec le général Khorg.

— Très bien, acquiesça l'officier dolraque. Personne ne passera par Snorkja. Et nous prendrons aussi le contrôle des ports de l'ouest. Vous pouvez donc réserver les troupes de Tor-Lokenn et Tor-Balkenn pour barrer la route aux Akériens.

— Et moi, je pars demain pour Amrüll ! lança Gundar. Je vais m'occuper de ce maudit chevalier noir et mettre fin à toute cette mascarade !

— Voyons, mon garçon, dit le roi. Sois raisonnable. Tu ne peux le vaincre seul. Il faut une armée pour le combattre. Je t'ai promis mon soutien, mais il me faut du temps pour mettre en place cette expédition. Surtout si des troupes ennemies sont massées à Amrüll.

— Avec tout le respect que je vous dois, Majesté, répliqua le jeune homme, j'en ai assez d'attendre. J'ai fait tout ce qu'on m'a demandé et je vous ai apporté les trois Pierres de Pouvoirs. Maintenant, c'est terminé. J'ai des comptes à régler.

— Si je puis me permettre, Majesté, intervint Zérel de manière plus posée, je suis assez pessimiste quant au conflit qui nous attend. Je pense que la meilleure chose à faire est de nous débarrasser de ce chevalier et de lui reprendre ses Pierres de Pouvoirs avant qu'il ne lance ses armées sur nous. Et pour y parvenir, je crois que le mieux est de monter une opération le plus rapidement et le plus discrètement possible. Je vais donc me rendre à Amrüll avec Gundar pour affronter notre ennemi. Nous partirons dans trois jours tout au plus.

Gundar considéra son vieil ami avec des yeux ronds comme des assiettes et la lèvre pendante. Enfin, son vieil Oncle Zol le soutenait dans

son entreprise ! Le jeune homme n'y croyait tellement plus qu'il faillit se pincer pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

— Vous comptez n'y aller qu'à deux ? s'inquiéta le souverain.

— Yagos et Bolgarán nous accompagneront.

Les deux hommes opinèrent du chef sans hésitation.

— Permettez-moi de me joindre à vous, Maître Zérel, dit Saranys.

— Vous avez déjà tellement fait pour nous que je n'osais vous le demander. Mais je dois bien reconnaître que vous nous serez d'une aide plus que précieuse et je vous en remercie infiniment.

— J'aimerais beaucoup être de la partie, moi aussi, proposa alors le capitaine Halgar.

— Je n'en doute pas, répondit le vieux mage en adressant un clin d'œil malicieux à Saranys, mais je préfère que vous restiez ici pour veiller sur Sa Divine Altesse Almira.

— Quoi ! souffla la belle guerrière. Vous ne pensez quand même pas que je vais me tourner les pouces ici pendant que mon Gundar va affronter ce chevalier noir !

Zérel soupira longuement en secouant la tête.

— Écoutez, dit-il doucement. En manipulant habilement le Grand Conseil, vous avez réussi à m'imposer votre présence pendant toute cette quête périlleuse. Mais, maintenant, je vous demande de faire preuve de sagesse et de raison. Que deviendra le Premier Monde si vous mourez ou si vous perdez votre enfant ?

Almira ouvrit la bouche pour répliquer, mais elle ne pipa mot et baissa les yeux.

— De toute façon, Divine Altesse, ajouta le roi, deux personnes ont grand besoin de vous ici pour préparer votre accession au trône.

Le vieux monarque fit un signe de la main. Les deux gardes près de la porte firent entrer le grand chambellan. Celui-ci fit une longue révérence, puis il se redressa avec la fierté du coq paradant dans sa basse-cour.

— Sa Divine Majesté Ellora et la prêtresse Horalia ! annonça-t-il pompeusement de sa voix fluette.

Ils se levèrent tous promptement et s'inclinèrent avec la plus grande déférence. Vêtue d'une simple robe en lin blanc aux longues manches très amples, Horalia était toujours aussi rayonnante de vie. Quant à l'impératrice, c'était une jeune femme noble et fière, dont la beauté ne devait rien à sa splendide robe de taffetas blanc ornée de broderies d'or et d'argent. Son visage, au teint frais et velouté, était l'expression même de la douceur. Une immense bonté émanait de son gracieux sourire et de ses grands yeux bruns pailletés d'ambre et de topaze. Les roses enlacées de son diadème en or lui ceignaient le front, et ses longs cheveux lisses enveloppaient ses épaules de leur flot de soie blond aux chaudes nuances de miel et d'or.

— Relevez-vous, mes amis. C'est plutôt à moi de m'incliner devant votre courage, dit-elle en joignant le geste à la parole.

Almira se précipita aussitôt devant elle et s'agenouilla.

— Ô Divine Majesté, quel immense bonheur de vous retrouver ! s'exclama-t-elle en lui baisant la main avec dévotion.

— C'est moi qui suis comblée de te revoir, Almira, répondit l'impératrice en relevant la jeune femme. Tu seras la plus courageuse d'entre nous toutes et tu offriras au Premier Monde la liberté et la paix auxquelles il aspire depuis si longtemps.

— Pardonnez ma curiosité, Divine Majesté, intervint Zérel, mais... vous avez déjà rencontré Sa Divine Altesse ?

— J'étais à Ezeldrïn lorsque notre tout-puissant Sen-Kemeth nous a fait connaître son choix.

— Je vois..., marmonna le vieux mage. Maintenant, je comprends mieux comment Sa Divine Altesse a réussi à se jouer aussi facilement du Grand Conseil pour m'imposer sa présence déraisonnable dans cette quête.

— Eh bien, détrompez-vous, Maître Zérel. Almira a affronté le Grand Conseil sans même m'en avertir, et elle a amadoué nos vénérables sages comme de petits enfants.

— Ça promet...

— Cessez donc de ronchonner ainsi. Présentez-moi plutôt vos valeureux compagnons.

Tandis que Zérel s'exécutait, Gundar restait médusé. Comment cette belle jeune femme pouvait-elle avoir régné sur le Premier Monde il y a cinq-cents ans ? Si c'était là le cadeau du grand dieu de la Vie à son impératrice, alors il allait vieillir et se flétrir pendant que sa bien-aimée resterait jeune et belle. Comment pourrait-elle encore l'aimer quand le temps aurait fait son œuvre ? Et comment pourrait-il supporter la douleur que lui causerait la perte de cet amour ? Perdu dans cette sombre pensée, il ne réalisa même pas que l'impératrice le saluait.

— Quelque chose ne va pas, Messire Gundar ? demanda-t-elle.

— Euh... Je... Non, tout va bien, bafouilla-t-il en sursautant et en s'empourprant jusqu'à la racine des cheveux. P... Pardonnez-moi, Majesté. Euh... Divine Majesté.

— Je suis très honorée de rencontrer le courageux fils du Vent que notre tout-puissant seigneur de la Vie a choisi pour vaincre ses ennemis, reprit la souveraine.

Alors que Gundar s'inclinait un peu maladroitement, Horalia s'avança.

— Je sens toujours beaucoup de colère et de haine en toi, dit-elle. Je suppose que tu veux toujours venger ton père et Arnella...

Les muscles de Gundar se tendirent instantanément, et son visage se ferma brusquement.

— Bien sûr ! répondit-il fermement.

— Mais... ce n'est plus la seule, ni même la principale raison pour laquelle tu veux te battre, n'est-ce pas ?

— Je... C'est vrai.

— Quand tu seras face à ton ennemi, rappelle-toi bien cela et sers-toi de ton amour pour maîtriser ta colère. Cette colère sera ta meilleure alliée ou ta pire ennemie selon ce que tu en feras.

— Je m'en souviendrai, je vous le promets.

— Je l'espère de tout cœur. Maintenant, pardonne-moi, mais je dois t'emprunter ta bien-aimée pour un moment. Sa Divine Majesté et moi-même devons nous entretenir longuement avec elle.

— Excusez-moi juste un court instant, dit Almira.

La jeune femme se tourna vers Saranys :

— Dites-moi : vous étiez au courant pour la petite recette de Sa Majesté Axanthys ? Pour... enfin, vous savez...

— C'est moi qui l'ai mise dans votre repas, Divine Altesse.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit quand nous étions en route pour Jenkar ?

— C'était à l'oracle de vous l'annoncer. Et d'ailleurs, si je vous avais tout expliqué, m'auriez-vous crue ? Je crois plutôt que vous auriez imaginé je ne sais quel complot contre l'empire. J'ai donc choisi de garder le silence. Le doute est préférable aux fausses certitudes.

Le soleil emplissait le ciel matinal d'une symphonie de pastels que les oiseaux reprenaient joyeusement en chœur. Une belle journée s'annonçait. Menant leur monture par la bride, près du portail de l'enceinte du palais royal, Zérel et ses compagnons attendaient Gundar, qui faisait ses adieux à Almira et à sa famille, au milieu de la grande allée centrale.

Le jeune homme embrassa longuement sa mère et son petit frère, puis ceux-ci s'éloignèrent pour lui laisser un dernier moment d'intimité avec sa bien-aimée.

— Je t'aime, Almira, dit-il, les yeux brillants de passion.

— Moi aussi. Je t'aime plus que tout. Ne prends pas de risque inutile. Reviens-moi sain et sauf, je t'en conjure.

— Voilà des années que j'attends de pouvoir faire justice. Pourtant, maintenant que ce moment est enfin arrivé, c'est pour toi, pour ton trône, que je vais tuer ce maudit chevalier noir.

— Je ne veux pas d'un trône souillé de ton sang.

— Le seul sang versé sera celui de ce misérable.

Gundar essuya tendrement la larme silencieuse qui roulait sur la joue de la jeune femme, puis les deux amoureux s'enlacèrent et se donnèrent un dernier baiser où se mêlaient passion, espoir et tristesse. Gundar ôta ensuite le collier de son père, dont il ne se séparait jamais, et le passa au cou d'Almira.

— Cette dent de loup m'a toujours porté bonheur, déclara-t-il. Maintenant, elle est à toi. Elle te protégera.

— Je... Je ne peux accepter. C'est toi qui vas affronter notre ennemi. Tu en auras besoin.

— Je t'en prie, garde-la. Je serai bien plus fort en vous sachant sous sa protection, toi et notre enfant.

Le jeune homme descendit lentement sa main le long de la cordelette jusque dans le creux de la poitrine de sa bien-aimée pour y placer délicatement le talisman. Quand ses doigts frôlèrent son pendentif doré en forme de goutte d'eau, Almira se raidit brutalement et lui saisit fermement le poignet.

— Non ! Ne touche pas ce bijou ! S'il te plaît.

Gundar sursauta en relevant les sourcils.

— Ne t'inquiète pas. Je ne veux pas te le prendre. Qu'a-t-il donc de si particulier ?

— Je... Il est un peu... spécial. Excuse-moi, je ne voulais pas m'exprimer ainsi, mais...

— Chuuuut, dit Gundar en posant un doigt sur les lèvres de sa bien-aimée. Ce n'est rien. Je t'aime.

Il se recula alors lentement en tenant la main de sa belle guerrière. Leurs doigts s'écartèrent doucement, à regret, et quand ils se détachèrent, il lui adressa un dernier « Je t'aime » d'une voix tremblante, avant de rejoindre ses compagnons de route d'un pas déterminé. Arrivé près d'eux, il se retourna une dernière fois.

— Ne t'inquiète pas, mon amour ! Ma mort n'est pas écrite dans la prophétie ! dit-il d'une voix forte en riant.

Tandis qu'un timide sourire se dessinait sur les lèvres d'Almira, Lurán courut jusqu'à elle.

— Gundar va revenir, tu sais ! Il me l'a promis, alors il est obligé !

La jeune femme lui sourit tendrement en lui passant une main affectueuse dans les cheveux, puis elle se retourna en baissant la tête pour cacher ses larmes.

En ce début de la saison de la Vie, le temps était au beau fixe. En se procurant des chevaux frais dans les relais le long de la grande route pavée qui menait à Tor-Varenn, ils avançaient rapidement. Gundar était particulièrement taciturne. Zérel ne parlait guère davantage. Quant à Saranys et Yagos, il eût été illusoire de compter sur eux pour animer la conversation. Bolgarán se sentait donc bien seul dans ses efforts pour rompre ce silence et cette morosité qui lui sapaient le moral.

Un soir, après deux bonnes septaines de route, Zérel profita du moment du repas pour faire le point :

— Nous serons à Tor-Varenn dans deux jours. Le comte Arkenn est le gouverneur de cette puissante forteresse. Je le connais bien, mais je m'abstiendrai de lui rendre visite. Nous devons rester incognito. Il peut y avoir des espions. Bien évidemment, ma chère Saranys, vous nous attendrez hors de la ville, comme d'habitude. De toute façon, nous n'y resterons qu'une journée.

— Il y a beaucoup de passage dans cette ville, dit Bolgarán. Il serait sans aucun doute intéressant de passer un peu de temps dans les tavernes pour y recueillir les derniers potins du Dollränn-Skarg.

— Très bonne idée. Je vous charge de cette mission hautement périlleuse. Cela dit, cher ami, il n'est nul besoin de vous inventer pareille excuse pour goûter la bière locale.

— Je dis ça... C'est juste pour rendre service, vous savez, répliqua le marchand sur un ton innocent.

— Et ensuite ? demanda Gundar.

— Ensuite ? Nous filons directement à Amrüll, poursuivit Zérel.

— Vous avez un plan ? s'enquit Bolgarán, la mine très sérieuse, cette fois.

— Pas encore. Nous verrons comment la situation se présente. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il nous faudra être extrêmement prudents et discrets. Nous devr...

Un craquement de bois sec derrière lui interrompit le vieux mage. Il se retourna vivement et scruta les branches des arbres alentour. Soudain, Gundar tendit le doigt vers un grand sapin.

— Là, Oncle Zol. Ce n'est rien. Ce n'est qu'un hibou.

Zérel plissa les yeux pour percer la pénombre du soir.

— Si ça c'est un hibou, alors moi, je suis une jeune vierge consacrée ! s'exclama-t-il.

Le vieux mage pointa son bâton vers l'oiseau, et un éclair blanc jaillit du pommeau en direction du volatile. Une sphère lumineuse blanchâtre et translucide emprisonna instantanément le hibou. Celui-ci tenta de déployer ses ailes pour s'envoler, mais il resta paralysé. Sa silhouette se troubla et se transforma en quelques secondes en une fumée blanche qui emplit toute la bulle. Après un bref instant, cette dernière se dilata et tomba de l'arbre comme un fruit mûr, explosant au contact du sol avec un petit claquement sec. La fumée se dissipa rapidement, laissant apparaître un jeune homme chaussé de sandales et vêtu d'une simple tunique courte de laine noire. Il était mince et de taille moyenne, et de longues boucles brunes en désordre encadraient son visage de fouine aux traits juvéniles.

— Ça alors ! Comment est-ce possible ? s'écria Gundar, l'air encore plus étourdi que le jeune homme, qui s'appuyait contre un tronc en secouant la tête pour se remettre de sa transformation brutale.

— C'est un changeforme, expliqua Zérel. Ou plutôt... un *apprenti* changeforme, à en juger par la piètre apparence de ce hibou.

— Je... C'est... C'est une forme que je ne maîtrise pas encore très bien, s'excusa, tout penaud, le jeune homme au visage de fouine.

— C'est le moins que l'on puisse dire, commenta sévèrement Zérel. Et si tu nous disais qui tu es...

— Je m'appelle Ghilmar, Messire. Je suis apprenti à la Grande Université d'Ezeldrìn.

— Tiens donc ! Et qui est ton maître ?

— Le Vénérable Anhzel.

— Ha ! Maintenant, je comprends mieux tes prouesses.

— Comment ? Vous le connaissez ?

— Oui... un peu...

— Maître Zérel connaît très bien et depuis très longtemps tous les sages du Grand Conseil, précisa Bolgarán avec un sourire malicieux.

Ghilmar secoua vivement ses boucles brunes.

— Quoi ! s'étrangla-t-il en écarquillant les yeux sur le vieux mage. Vous êtes le Maître Zérel d'Ezeldrìn ?

— Ma foi... je n'en connais pas d'autre, répondit le vieil homme.

— Ça, par exemple ! Je n'aurais jamais espéré vous rencontrer. Mille excuses, Maître !

Le jeune Ghilmar avança d'un pas et s'inclina respectueusement.

— Allons, allons. Pas de révérence inutile. Nous ne sommes pas devant l'assemblée des sages. Dis-moi plutôt pourquoi tu nous espionnais.

— Je... Je ne vous espionnais pas, Maître.

— Qu'est-ce que tu faisais dans cet arbre, alors ? demanda Gundar sur un ton accusateur.

Ghilmar baissa la tête d'un air honteux en se triturant nerveusement les doigts.

— Je m'étais transformé pour passer la nuit ici. Je ne vous ai pas entendus arriver.

Bolgarán se lissa la moustache en plissant les yeux d'un air suspicieux.

— Ainsi, tu as l'habitude de passer la nuit en hibou...

— Le coin n'est pas sûr, alors je préférerais passer inaperçu.

— Si l'endroit est si dangereux, pourquoi traînes-tu donc par ici ? continua Gundar. Tu es bien loin d'Ezeldrìn et de ton maître.

— Des voyageurs ont rapporté des faits étranges et inquiétants dans la région. Comme j'étais celui qui pouvait se rendre ici le plus rapidement et le plus discrètement, le vénérable Anhzal m'a envoyé enquêter.

— Forcément. Il n'allait quand même pas s'exposer lui-même au danger, commenta Zérel sur un ton méprisant. Et qu'as-tu découvert ?

Ghilmar baissa de nouveau la tête et lâcha un long et douloureux soupir.

— C'est épouvantable, Maître Zérel. Il n'y a plus une seule âme qui vive à Tor-Varenn. Sauf les rats, peut-être...

Le vieux mage et ses amis échangèrent des regards stupéfaits et incrédules.

— Qu'est-ce que tu racontes ? dit le vieil homme.

— Je suis arrivé ici il y a près de trois septaines. Je me suis rendu tout de suite chez le comte Arkenn. Il m'a assuré qu'il n'y avait rien d'anormal, excepté le fait que, depuis plusieurs septaines, il n'y avait plus aucun voyageur venant du Dollränn-Skarg, ce qui est assez inhabituel en cette saison. Je lui ai donc conseillé de renforcer la garde, ce qu'il a fait immédiatement. Malheureusement, cela n'a servi à rien...

— Tu as bien agi, commenta Zérel. Mais qu'est-il donc arrivé ?

— Deux jours plus tard, au beau milieu de la nuit, des dizaines de créatures se sont introduites discrètement dans la cité et ont tué les gardes. D'après ce que j'ai appris à la Grande Université, je pense que c'étaient des horrignomes.

— Très probablement.

— Ensuite, ces monstres ont ouvert les portes, et des centaines d'autres sont entrés avec beaucoup de soldats dolraques, poursuivit Ghilmar.

Le jeune mage s'interrompit un instant, le regard perdu dans le vide, puis il reprit son récit d'une voix étranglée, une larme lui roulant sur la joue.

— Les horrignomes ont attaqué et mordu tous les soldats de la forteresse, et les Dolraques ont massacré sauvagement les femmes, les enfants et les vieillards. Ensuite, ils ont rassemblé tous les hommes valides. Ils leur ont tailladé les bras et ont versé une sorte d'élixir noir sur leurs blessures. Les hommes ont hurlé de douleur pendant quelques minutes, puis ils ont suivi sagement les Dolraques, comme des zombies.

— Par tous les dieux ! s'écria le vieux mage. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Vous connaissez ce poison ? s'enquit Ghilmar.

— Non, je n'ai encore jamais entendu parler d'une telle chose. Dis-moi : est-ce que tu as vu un chevalier tout en noir ?

— Non. Il n'y avait que des soldats et des horrignomes.

— Curieux... Que s'est-il passé ensuite ?

— Après le massacre, cette armée est repartie au Dollränn-Skarg par le défilé d'Amrüll. Je me suis transformé en chien pour les suivre discrètement. La nuit, je me changeais en hibou pour m'approcher et essayer d'en savoir davantage, mais je n'ai rien appris d'intéressant.

— Jusqu'où les as-tu suivis ? demanda Bolgarán.

— Jusqu'à Amrüll.

— Une chose m'intrigue, intervint Gundar en considérant le jeune mage d'un air accusateur. Comment as-tu échappé aux soldats, avant qu'ils quittent la ville ?

Ghilmar fixa ses pieds en s'empourprant.

— Je... Je me suis transformé en rat quand ils sont arrivés, répondit-il d'une voix faible et hésitante.

Yagos s'approcha alors de lui.

— Très bon courage de toi, dit-il en lui posant une main amicale sur l'épaule.

— En effet, renchérit Zérel. Tu ne pouvais guère en faire davantage. Et tu nous apportes de précieux renseignements.

— Que puis-je faire pour vous aider, maintenant ? demanda Ghilmar, un peu réconforté.

Le vieux mage fixa un moment le sol d'un air songeur.

— Viens avec nous jusqu'à Amrüll, répondit-il. Nous devons comprendre ce que mijote notre ennemi et nous devons aussi lui reprendre les Pierres de Pouvoirs qui sont en sa possession.

— Et au passage, je dois le tuer, ajouta Gundar, la main sur le pommeau de Nekmeth.

— C'est impossible ! s'exclama le jeune mage. Il y a une énorme armée, là-bas ! Et un nuage bizarre et très sombre tourbillonne au-dessus de la forteresse. Il y a de terribles forces maléfiques à Amrüll !

— C'est justement pour ça qu'on y va, déclara fièrement Bolgarán, un grand sourire lui barrant le visage. Les démons et les monstres, c'est notre spécialité !

— Tu n'es pas obligé de nous suivre, précisa Zérel.

— Mais, si tu viens avec nous, je te promets que tu auras de belles démonstrations de transformations, poursuivit le marchand en hochant la tête en direction de Saranys.

— Amrüll est le repaire du fameux chevalier noir dont tout le monde parle, n'est-ce pas ? demanda Ghilmar après un instant d'hésitation.

— J'ai toutes les raisons de penser que oui, répondit le vieux mage.

— Alors, je dois vous aider !

— Parfait ! En attendant, partage donc notre repas.

Le jeune homme au visage de fouine s'assit avec Zérel et ses compagnons autour du feu, et se jeta avec avidité sur la miche de pain et le morceau de fromage que lui proposait Bolgarán.

— Eh bien ! Tu es affamé ! commenta le marchand.

— P... Pardon ! Je suis impoli. C'est que... je n'ai pas mangé grand-chose, ces derniers jours. Je sais prendre la forme de bon nombre d'animaux, mais... je ne sais pas encore chasser et me nourrir sous ces formes.

— Quel âge as-tu, mon ami ? demanda Zérel.

— Dix-sept ans, Maître.

— Depuis combien de temps apprends-tu la magie ?

— Une dizaine d’années.

— Tu es précoce ! Et tu sembles aussi très doué. Dix ans pour maîtriser plusieurs formes animales, c’est une très belle performance.

— Merci, Maître, dit Ghilmar avec un petit sourire fier et satisfait.

Laissant le jeune mage se remplir l’estomac, Bolgarán partagea une question qui le taraudait :

— Pourquoi une armée prendrait-elle une forteresse comme celle-ci pour ensuite s’en aller ? Quand on prend une place forte aussi puissante et aussi stratégique, on l’occupe, non ?

— Cela me paraît étrange, en effet, commenta Zérel.

— Peut-être diversion, suggéra Yagos. Attirer ici pour attaquer ailleurs, comme vous avec Kalandraj pour prendre la Pierre de lui.

— Mais pour attaquer où ? objecta le vieux mage. Le défilé d’Amrüll et le col de Snorkja sont les seuls passages pour une armée entre notre royaume et le Dollränn-Skarg.

— Il nous faut éclaircir cette histoire, conclut Bolgarán. Cela ne me dit rien qui vaille...

La mer de nuages lourds et sombres qui plombait le ciel au-dessus des Griffes blanches commençait déjà à planer comme un gigantesque vautour au-dessus des vertes prairies du royaume d’Arkol. Après avoir grimpé une bonne demi-lieue sur les flancs de la montagne, Gundar s’arrêta un instant pour contempler une dernière fois le soleil doré qui étincelait sur tout l’horizon, au sud. Sa belle Almira était quelque part là-bas, loin, très loin... trop loin. Même s’il préférerait la savoir en sécurité, elle lui manquait terriblement. Était-il donc maudit ? Était-il destiné à être éternellement séparé de ceux qu’il aimait ? Pourquoi l’ombre maléfique de ce chevalier noir planait-elle sur sa vie depuis son enfance pour lui apporter toujours plus de malheur et de chagrin ? Fuyant cette vieille douleur sourde qu’il connaissait bien lui envahir de nouveau la poitrine et lui étreindre la gorge, le jeune homme se retourna et s’engagea d’un pas

déterminé entre les murailles abruptes du défilé, résolu à en finir une fois pour toutes avec son ennemi.

— Soyons prudents, dit Zérel. Avançons en silence le long des parois pour ne pas nous faire remarquer.

— Nous allons perdre beaucoup de temps, objecta Bolgarán.

— Certes, mais nous ne savons pas ce qui nous attend.

— Je peux aller en reconnaissance, proposa Ghilmar. J'ai pu suivre cette armée pendant des jours sans me faire repérer.

Après un court instant de réflexion, Zérel hocha la tête en signe d'approbation. Aussitôt, la silhouette de Ghilmar se mit à vaciller. Elle devint complètement floue, puis un éclair aveuglant révéla un corbeau à l'endroit même où se tenait le jeune mage quelques secondes auparavant.

— Je dois reconnaître que c'est très convaincant, commenta Zérel en examinant le volatile d'un œil d'expert. Mais il va falloir apprendre à gérer cette émission de lumière. C'est un peu trop... voyant.

Le bel oiseau noir inclina la tête et émit un petit croassement d'acquiescement, puis il décolla et partit tout droit vers le nord.

Grâce à cette aide précieuse, ils purent progresser rapidement, et une douzaine de jours plus tard, ils arrivèrent aux abords d'Amrüll. Au bout du défilé, à environ une demi-lieue, la forteresse se dressait devant eux, menaçante. Terrifiante, même.

Étroite et tout en longueur, elle épousait l'éperon rocheux solitaire sur lequel elle était perchée. Ses nombreuses tours aux hautes flèches acérées émergeaient de la plaine comme les griffes et les crocs d'une monstrueuse créature décharnée jaillissant des profondeurs du monde et du temps pour chercher pitance. Dominant sa lugubre silhouette noire, sa large tour centrale s'élançait très haut vers le ciel, tel un énorme dard venimeux prêt à crever le ventre des gigantesques nuages sombres qui tourbillonnaient au-dessus d'elle.

— Où est donc cette terrible armée dont tu nous as parlé ? demanda Gundar en se tournant vers le jeune Ghilmar.

— Je... Je ne sais pas. Je ne comprends pas. Restez ici. Je vais voir de plus près.

Le courageux corbeau prit de nouveau son essor. Il décrivit plusieurs cercles au-dessus de la forteresse et survola les environs avant de revenir au rapport.

— L'armée et les horrignomes ont disparu, annonça, tout essoufflé, le jeune homme au visage de fouine. Il n'y a plus que deux soldats qui surveillent la sortie du défilé et quatre autres pour garder la rampe d'accès à la forteresse.

— Parfait ! s'exclama Gundar. Comme ça, ça sera plus facile, et nous en aurons plus vite fini avec ce maudit chevalier.

— Pas si vite, mon garçon ! intervint Zérel. Si le chevalier noir est encore ici, c'est sûrement un piège. Et s'il est parti avec toute son armée, ça ne sert à rien d'entrer dans la forteresse.

— Capturons l'un des gardes et questionnons-le, suggéra Bolgarán.

— Je peux tuer un, et quelqu'un attrape autre, ajouta Yagos.

Zérel s'accorda un court instant de réflexion.

— Soit, approuva-t-il. Mais nous ne sommes pas des assassins.

Le vieil homme sortit une fiole d'une poche de sa longue robe grise et la tendit au sardakis.

— Tenez. Enduisez une de vos sarkasinias avec ceci. Dès qu'elle égratignera l'un des soldats, il fera une longue sieste. Saranys nous amènera l'autre pour que nous puissions l'interroger.

— Parfait ! Sauf que... pour que ça marche, il faudrait que notre chère Saranys soit là ! maugréa Bolgarán. Je ne l'ai pas vue depuis deux jours.

Alors même qu'il prononçait ces derniers mots, la paroi de roche grise près de lui ouvrit deux grands yeux félins et lui adressa un large sourire carnassier garni de superbes crocs étincelants. Le marchand sursauta en étouffant de justesse un cri de surprise qui eût gravement entaché son honneur et sa fierté.

— Ne me refaites plus ce coup-là ! souffla-t-il en s'empourprant.

La fille de la Terre lui lança une œillade coquine, puis elle se mit en route avec Yagos en direction des deux hommes postés au bout du défilé. Avançant prudemment comme un chat s'approchant d'un moineau, le

sardakis se posta à une vingtaine de pas d'un des deux gardes. Il scruta alors les environs à la recherche d'un signe de Saranys. Un roc sombre lui adressa un clin d'œil flamboyant en guise de signal. Aussitôt, il décocha sa sarkasinas empoisonnée dans la cuisse du soldat. Avant même d'avoir eu le temps de crier, l'homme chancela et s'écroula, profondément endormi. L'autre soldat resta figé d'incompréhension pendant un bref instant, puis il dégaina son épée et se retourna vers les gardes qui surveillaient l'accès à la forteresse, à environ trois-cents pas. Tandis qu'il s'apprêtait à donner l'alerte, il se retrouva plaqué au sol sans comprendre ce qui lui arrivait. La créature qui le maintenait fermement arborait une jolie peau de serpent argentée, et ses grands yeux rouges à la pupille verticale le fixaient d'un air menaçant. Terrifié, le soldat tenta de nouveau d'appeler ses acolytes, mais la gäïade lui saisit la gorge d'une main de fer, l'empêchant d'émettre le moindre son. Elle se releva doucement avec sa proie et l'amena jusqu'à Zérel avec Yagos.

— Rassure-toi, dit le vieux mage au soldat, nous ne te voulons aucun mal. Je veux juste te poser quelques questions.

Saranys relâcha lentement la gorge de l'individu. L'homme baragouina quelques mots en dolraque d'un air rageur et insultant.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Bolgarán.

— Il dit qu'il ne parle pas l'arkolène, répondit Zérel.

Le vieux mage questionna le soldat dans sa langue nordique. L'homme le fixa un moment d'un regard haineux, puis il lui cracha devant les pieds en lançant ce qui ressemblait fort à une injure que Zérel jugea bon de ne pas traduire.

— Ne parle pas ainsi à Maître Zérel ! gronda Gundar en levant le poing d'un air menaçant.

Le Dolraque lui répondit dans sa langue sur un ton exprimant sans ambiguïté son mépris.

— Notre ami n'est guère coopératif, commenta Zérel. Il dit que nous pouvons le brutaliser autant que nous le voulons, il ne nous dira rien.

Exaspérée par l'insoumission de sa proie, Saranys lui planta l'une de ses griffes dans le creux derrière la mâchoire, juste sous l'oreille.

L'homme frissonna de douleur au point de mettre un genou à terre et poussa un hurlement que la gaïade étouffa aussi vite en le bâillonnant de sa main.

— Cela fait vraiment très mal, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix presque maternelle en collant sa joue contre celle de l'individu, comme pour le consoler. Et ce n'est que le début.

La fille de la Terre lui montra alors la griffe avec laquelle elle venait de le piquer.

— Vois-tu, reprit-elle, cette griffe contient un puissant venin. Ta douleur va vite devenir insupportable et augmentera encore tout au long de la journée. Ce soir, tout ton corps va se raidir, et tu ne pourras plus bouger. Et durant la nuit... tu mourras. Pouvez-vous traduire cela pour notre ami, s'il vous plaît, Maître Zérel ?

Le vieux mage considéra la gaïade d'un air horrifié. Devant le regard insistant de celle-ci, il finit cependant par s'exécuter. Au fur et à mesure de ses paroles, le visage du soldat se décomposa et finit par se figer dans une grimace de terreur et de désespoir.

— Mais j'ai une bonne nouvelle pour toi, poursuivit Saranys. Je peux changer à volonté le venin de chacune de mes griffes. Si tu es bien sage et que tu réponds à toutes nos questions sans faire d'histoires, je te piquerai de nouveau pour te donner un antidote qui fera disparaître instantanément ta douleur. Qu'en dis-tu ?

Rassuré, Zérel s'empressa de transmettre la proposition. Malgré l'intense douleur qui lui transperçait l'oreille et le cou et qui commençait déjà à descendre dans sa poitrine, le soldat se redressa et indiqua d'un hochement de tête qu'il était prêt à coopérer sans réserve.

Tandis que le vieux mage le questionnait, Gundar s'avança vers Saranys, qui maintenait toujours fermement sa proie.

— C'était avec le même venin que vous vouliez m'empoisonner quand nous nous sommes... rencontrés ? lui demanda-t-il avec une moue de dégoût.

— Certes, non !

Gundar lâcha un grand soupir de soulagement.

— Vous vous étiez assis sur moi ! poursuivit la gaïade, outrée.

— Croyez bien que j'en suis désolé. Mais vous étiez totalement invisible...

— Peut-être, mais ce n'était pas une raison ! J'étais très fâchée, vous savez. Je vous avais donc réservé un sort bien plus horrible, rétorqua la fille de la Terre avec un sourire féroce.

Gundar la considéra avec une grimace d'effroi, puis il s'éloigna à reculons et ne la quitta plus des yeux jusqu'à ce que Zérel eût terminé l'interrogatoire de leur prisonnier.

— Le chevalier noir est parti pour Venska avec toute son armée, il y a un peu plus d'une septaine, annonça le vieux mage.

— Pour Venska ? s'étonna Bolgarán. Cela n'a aucun sens ! Comme vous l'avez fait remarquer au roi Malazar, ils ne peuvent pas franchir la montagne à cet endroit.

— En effet. Pourtant, je pense bien que notre ennemi prépare quelque chose là-bas. Le soldat m'a dit que le massacre de Tor-Varenn n'avait d'autre but que d'inciter le roi à redéployer des troupes vers l'est pour les éloigner du véritable théâtre des opérations.

— Quelle taille, cette armée ? demanda Yagos.

— Plus de dix-mille hommes et autant d'horrignomes. Je ne comprends pas comment il est possible de réunir et de maîtriser un tel nombre de ces créatures enragées.

— Est-il certain que le chevalier noir n'est plus ici ? s'enquit Gundar.

— Oui, il l'a vu partir à la tête de son armée.

— Et ce chevalier, est-il vraiment ce Zandroll dont a parlé votre ancien maître ? continua Bolgarán.

Zérel ne put réprimer une grimace. Cette question le ramenait aux énigmatiques propos de l'oracle et à ses propres interrogations.

— Il ne sait pas qui il est, et il semble que personne n'en sache davantage, même dans sa propre armée, répondit-il après une longue hésitation, le regard perdu.

— Et l'élixir noir ? intervint Ghilmar.

— C'est un poison qui transforme les hommes en vulgaires pantins obéissants dès qu'ils en avalent une gorgée ou qu'il se mélange à leur sang.

Zérel blêmit subitement.

— Eh bien ? Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Bolgarán.

— Le soldat m'a révélé comment cet élixir est produit, continua le vieux mage, l'air écœuré. Le chevalier noir fait égorger des prisonniers comme des cochons au-dessus d'une grande vasque contenant de l'élixir noir. À son contact, leur sang se transforme à son tour en élixir.

— C'est vraiment horrible ! Peste soit de ce misérable ! gronda Gundar.

— Bon. Nous n'avons pas de temps à perdre, déclara Bolgarán. Il faut avertir le roi Malazar le plus vite possible.

Zérel se tourna vers Ghilmar.

— Mon garçon, tu vas filer au palais royal d'Osgarenn pour expliquer au roi ce qu'il s'est passé ici. Et tu vas lui demander de renforcer les troupes de Tor-Kebenn.

— À vos ordres ! répondit le jeune mage, trop heureux de se voir confier cette mission de la plus haute importance.

Sur ces mots, sa silhouette se troubla avant de disparaître dans une bulle de brouillard qui fit aussitôt place à un superbe faucon.

— Magnifique ! commenta Zérel. Tu as réussi à supprimer cet éclair intempestif ! Voilà un excellent travail.

Le rapace lui répondit par un petit cri de satisfaction en dressant fièrement la tête.

— Tiens, prends ceci avec toi, ajouta le vieux mage en lui attachant à la patte son médaillon frappé des armoiries de la Maison d'Arkol. Tu obtiendras ainsi très rapidement une audience auprès du roi. Et retrouvons nous au plus vite à Tor-Kebenn.

Le fier oiseau lorgna un instant le médaillon et partit à tire-d'aile en direction d'Osgarenn.

— Quant à nous, déclara Zérel, nous partons sur-le-champ pour la citadelle de Tor-Kebenn. Ma chère Saranys, veuillez soulager notre ami, je vous prie.

— Déjà ? déplora la fille de la Terre avec une moue de déception.

Le regard sévère du vieux mage la dissuada d'insister. Elle fit d'abord mine d'examiner avec circonspection sa main pour choisir l'arme qui lui paraissait la plus appropriée, puis elle lança une petite œillade sadique à sa proie avant de lui planter profondément la griffe de son index dans le cou. Le pauvre soldat se contracta de plus belle sous l'effet de cette nouvelle douleur particulièrement vive. Saranys attendit quelques secondes, puis elle le libéra de son étreinte. Il fit deux pas en titubant et s'effondra lourdement sur le sol, les yeux révoltés.

— Qu'avez-vous fait ! s'écria le vieux mage, furieux. Vous aviez promis de...

— Rassurez-vous, Maître Zérel, coupa la gaïade. Il va faire de jolis rêves pendant un bon moment et, quand il se réveillera, il n'aura plus qu'un bon mal de tête et ne se souviendra absolument de rien.

Le vieux mage bougonna quelques mots incompréhensibles dans sa barbe avant d'enfourcher sa monture et de se mettre en route à vive allure. Saranys se mit en selle à son tour, mais Bolgarán saisit ses rênes pour la retenir un instant.

— Dites-moi, ma chère : étiez-vous obligée de causer une telle douleur à notre prisonnier pour lui administrer l'antidote ? demanda-t-il avec un regard entendu.

La fille de la Terre passa lentement sa jolie langue bleue sur sa longue griffe d'ébène en lançant au marchand un regard en coin particulièrement coquin.

— N'avais-je pas droit à un dernier petit plaisir ? répondit-elle sur un ton ingénu. Je ne le trouvais pas sympathique du tout...

Des renforts bienvenus

Perchée sur une petite hauteur au pied des Griffes blanches, Tor-Kebenn tenait plus d'une grande ville commerçante que d'une place forte. Ses murailles n'étaient guère imposantes, et le nombre de marchands et d'artisans en tous genres dépassait largement l'effectif de la garnison qui occupait sa forteresse. Modeste à l'origine, elle devait son essor et sa fortune à l'exploitation de la célèbre pierre blanche de ses falaises abruptes, que l'on ne trouvait nulle part ailleurs. Par la suite, avec l'ouverture de la grande route commerciale du nord, la cité était aussi devenue un incontournable centre de négoce entre l'est et l'ouest du royaume d'Arkol.

Les soldats qui gardaient la porte de la ville laissèrent entrer Zérel et ses compagnons sans sourciller. Même la présence de Saranys ne sembla guère les intriguer, la gaïade ne suscitant que quelques regards de curiosité. Pourtant, la nouvelle du massacre de Tor-Varenn avait forcément dû leur parvenir, de même que les instructions du roi. Sidéré par ce laxisme invraisemblable, Zérel déversa son ire sur un pauvre capitaine et exigea d'être reçu sans délai par le gouverneur de la cité. Sans trop comprendre ce qui lui tombait dessus, l'officier conduisit le vieux mage et ses amis auprès du comte Stérek.

La forteresse était à l'image de la cité. L'insouciance régnait sans partage, et l'esthétique primait sur l'efficacité et l'ordre militaires. Les sentinelles déambulaient nonchalamment sur les murailles, et dans la salle d'armes, les piques, lances et autres épées étaient astiquées et rangées de manière à assurer un bel effet décoratif plutôt que pour se retrouver rapidement entre les mains des soldats en cas d'attaque.

Des tapisseries précieuses et des meubles raffinés ornaient le cabinet du comte Stérek. L'assemblage improbable de styles hétéroclites dénotait cependant quelque faute de goût du gouverneur, un petit homme bedonnant âgé d'une cinquantaine d'années. Son crâne lisse et lustré comme une pomme se parait d'une couronne de courtes boucles cendrées, et ses grosses joues rubescentes lui conféraient une expression joviale et débonnaire. Ses vêtements étaient de belle facture, mais la manche droite de son élégante chemise blanche était maculée d'une vilaine tache de gras toute fraîche, provenant sans doute d'une quelconque pâtisserie qu'il s'était empressé d'engloutir avant de recevoir ses visiteurs.

— Soyez les bienvenus à Tor-Kebenn, dit-il en se levant. Je suis très honoré d'accueillir sous mon toit le célèbre Maître Zérel ainsi que le valeureux jeune homme qui va rétablir notre empire. Je vais vous faire préparer les appartements les plus confortables de la forteresse. Vous y serez comme chez vous.

— Je vous remercie de votre généreuse hospitalité, Votre Grandeur, répondit Zérel.

— Pardonnez ma curiosité, Maître Zérel, mais qui est donc cette étrange et... charmante créature ? demanda le comte en détaillant Saranys de pied en cap d'un air à la fois surpris et émerveillé.

— Je m'appelle Saranys, répondit la gäïade, qui avait revêtu un joli pelage de biche. Je suis une fille de la Terre. Je conçois que mon apparence puisse vous surprendre. Aussi, revêtirai-je un aspect plus humain tant que nous serons ici afin de ne point perturber vos hommes.

Joignant le geste à la parole, Saranys se changea aussitôt en une belle jeune femme entièrement nue et se croisa les mains sur la poitrine. De jolis ongles délicats remplaçaient ses redoutables griffes, et sa courte chevelure brun-rouge sombre offrait un contraste saisissant et admirable avec sa peau claire et le vert lumineux de ses grands yeux de chatte. Seules ses pupilles verticales trahissaient ses origines.

Tandis que Zérel et ses amis détournaient pudiquement le regard, le comte Stérek se figea, la lèvre pendante de stupéfaction et les yeux écarquillés de gourmandise.

— Oh ! Pardon ! reprit ingénument la gâïade sur un ton faussement coupable. Je sais prendre de nombreuses apparences, mais je ne sais pas imiter les vêtements humains.

— Euh... Je... B... Bien sûr ! bégaya le petit gouverneur replet en agitant frénétiquement une petite clochette sur son bureau.

La porte s'ouvrit aussitôt. Un soldat entra et se mit au garde-à-vous.

— Apportez immédiatement une jolie robe pour cette... damoiselle, ordonna le comte.

— Bien, Monseigneur.

Le soldat jeta un coup d'œil rapide à la fille de la Terre avant de s'éclipser en silence, l'air estomaqué.

— Bien ! À présent, nous allons peut-être pouvoir aborder les questions essentielles qui nous amènent ici, grinça Zérel en foudroyant Saranys d'un regard réprobateur.

— Tout à fait, approuva le comte Stérek. Que puis-je faire pour vous aider ?

— Pour nous aid... ? Mais il ne s'agit pas de nous ! N'avez-vous donc pas reçu les instructions du roi ?

— Si, bien entendu.

Un peu confus et surpris de cette vive réaction, le comte ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit trois lettres, dont deux encore cachetées qu'il tendit à Gundar.

— Sa Majesté m'informe du massacre de Tor-Varenn et d'un rassemblement important de troupes ennemies à Venska, dit-il sur un ton indifférent en dépliant la dernière missive. Le roi me fait également savoir que le général Khorg s'est ouvertement rebellé contre le roi Draknor, et que l'ordre de Svorda contrôle désormais tous les ports de l'ouest ainsi que la puissante citadelle de Snorkja.

— Des nouvelles sur des renforts et le déploiement de nos troupes ? s'enquit Zérel.

— À l'exception de celles de Tor-Lokenn, qui verrouillent la frontière avec le royaume d'Akéria, toutes les troupes de la Légion royale au nord

de Mozlar doivent nous rejoindre vers la quatrième septaine de la Lumière, sous le commandement de leur général en chef, le duc Mansar de Kaladrenn. Quant à l'armée d'Osgarenn, elle devrait arriver à peu près au même moment.

— Le roi nous envoie aussi son armée ? Cela me paraît un peu imprudent. Soit. Quoi qu'il en soit, les trois prochaines septaines vont être longues. J'espère que nous pourrons tenir jusque-là. Nous devons nous préparer sans perdre un instant.

— Pardonnez-moi, Maître Zérel, objecta le comte Stérek, mais je ne vois aucune menace, ici.

— Aucune menace ? À Venska, il y a une armée qui s'apprête à nous écraser !

— Justement, Maître. Cette armée est de l'autre côté de cette montagne qui est, comme vous le savez aussi bien que moi, infranchissable. Et comme l'ouest est sous contrôle, ils ne peuvent passer que par Amrüll. Nous avons donc du temps avant de les voir arriver ici.

— Je l'espère, Votre Grandeur, répondit Zérel sur un ton plus modéré, mais le fait est que le chevalier noir a emmené son armée à Venska. Ce n'est sûrement pas pour admirer les cimes enneigées. Je suis persuadé qu'il prépare quelque chose là-bas. Sachez qu'il a les pouvoirs d'un dieu.

— Comment cela ? dit le comte, stupéfait.

— Notre ennemi est très probablement un mage noir très puissant. Il a conclu un pacte avec le seigneur Sen-Maardak et il a trois Pierres de Pouvoirs en sa possession. Je ne sais pas ce qu'il mijote ni comment il compte franchir ces montagnes, mais nous ne pouvons pas rester les bras croisés à l'attendre, sinon nous subirons le même sort que Tor-Varenn.

— Comme vous voudrez. Je procéderai à tous les préparatifs que vous jugerez nécessaires.

Sur ces mots, Zérel et ses compagnons prirent congé du petit gouverneur replet. En quittant son cabinet, Bolgarán fit part à son vieil ami d'une hypothèse qu'il avait échafaudée en chemin, mais dont il n'avait osé souffler mot à personne jusque-là.

— Maître Zérel, comment le chevalier noir pourrait-il franchir cette montagne, selon vous ?

— Croyez-bien que si j'en avais la moindre idée, je serais déjà en train de lui préparer un comité d'accueil aux petits oignons.

— Et si... Et si ce chevalier était... un démon ?

— Vous parlez d'un démon comme Zemla ? Ma foi, comme je vous l'ai dit, Zemla est le seul démon que je connaisse, et j'espère de tout cœur qu'il n'y en a aucun autre dans notre monde. Quoi qu'il en soit, j'imagine mal un démon conclure un pacte avec un dieu, même rebelle.

— Mais si c'est un démon comme cet Arzamath, dont vous nous avez parlé, peut-être est-il assez puissant pour se passer de l'aide d'un dieu.

Zérel fronça les sourcils d'un air particulièrement soucieux et se caressa nerveusement la barbe. Selon les paroles de l'oracle, ce chevalier était un homme, un traître qu'il avait déjà rencontré. Mais l'idée de Bolgarán n'était pas dénuée de sens et méritait réflexion. Et si ce chevalier avait pactisé avec un démon puissant qui lui aurait octroyé des pouvoirs dignes d'un dieu ?

— Bah ! Qu'est-ce que ça peut faire ? intervint Gundar. Démon, dieu ou homme, je le tuerai et puis c'est tout. Alors, accueillez-le comme vous voulez, mais laissez-le venir à moi.

— Tu as raison sur un point, commenta le vieux mage. Peu importe ce qu'il est et la façon dont il franchira cette montagne : nous devons être prêts à le combattre. Et je pense que cela ne va pas être une mince affaire.

Tandis que Zérel partait avec cette épineuse question en tête, Bolgarán interrogea Gundar à propos des lettres qui lui étaient adressées.

— L'une est de ma mère, répondit le jeune homme. Elle me dit que tout va bien à Osgarenn et que Lurán a hâte de me revoir.

— Et l'autre ?

— C'est un mot d'Almira. Elle... Je...

— Non. Je ne te demande pas de détails de ce genre, l'interrompit le marchand en riant. Je voulais juste m'assurer que tout allait bien là-bas.

Dès le lendemain, Zérel entreprit de remettre sur pied les défenses de la ville. Même s'il n'y avait qu'une porte à défendre, sur la muraille sud, la tâche se révéla plus ardue que prévu. Il y avait fort à faire, et les officiers n'étaient guère plus motivés que leurs troupes. Malgré cette inertie, le vieux mage parvint à remettre les hommes à l'entraînement en quelques jours.

Un soir, alors qu'il s'assurait que les points stratégiques avaient été pourvus, selon ses instructions, en pierres, flèches et autres carreaux d'arbalètes, il croisa Gundar sur le chemin de ronde. Posté devant un créneau, le jeune homme avait le regard triste, fixé sur un village qui s'endormait paisiblement sous le ciel étoilé, à environ une lieue vers le sud.

— Tu me sembles bien morose ce soir, dit le vieil homme.

— Dans ce village, là-bas, il y a des gens qui vivent heureux, en famille, répondit Gundar, la gorge nouée. Et moi, je suis ici, bien loin de ceux que j'aime.

— Nous sommes ici justement pour protéger ces braves gens et leur permettre de vivre libres et heureux.

— Je ne suis pas là pour ça, moi ! Ils n'ont qu'à défendre leur liberté eux-mêmes ! Moi, je ne veux qu'une chose : tuer ce chevalier noir pour mon père, pour Arnella et pour Almira.

— Si tu te bats pour Almira, alors tu te bats aussi pour tous ces gens. Leur bonheur et leur liberté lui tiennent à cœur plus que tout au monde. À part toi et votre enfant, bien entendu.

— Bien entendu. Pourtant, quand elle sera sur le trône, je ne pourrai plus rester à ses côtés, soupira tristement Gundar.

— Pourquoi dis-tu cela ? Ne t'a-t-elle pas promis de ne jamais laisser rien ni personne vous séparer ?

— Si, mais... je sais bien que ce n'est pas possible. Aucune impératrice n'a jamais eu d'époux, n'est-ce pas ?

— Aucune impératrice n’a jamais eu d’enfant non plus durant son règne. Almira ne sera pas une souveraine comme les autres. Tu as entendu l’oracle, non ? Elle sera impératrice régente en attendant que votre enfant monte sur le trône. Et ce qu’elle t’a promis, tu l’auras, crois-moi. Almira n’est pas du genre à revenir sur une promesse.

— Tu sais bien que les sages du Grand Conseil n’accepteront jamais. Accepteront-ils seulement qu’Almira devienne impératrice dans ces conditions ?

Un large sourire fendit la barbe blanche de son vieil Oncle Zol, qui lui posa une main paternelle sur l’épaule.

— Je me délecte déjà de la tête que vont faire tous ces vieillards acariâtres quand ta douce Almira leur administrera la bonne fessée qu’ils méritent depuis si longtemps, se gaussa le vieil homme.

Gundar sourit timidement malgré sa mélancolie.

— Allons nous coucher, à présent, reprit le vieux mage. Une rude journée nous attend, demain. Je voudrais que tu t’entraînes avec l’un des capitaines, qui me semble être un bon bretteur. J’aimerais beaucoup que ta colère reprenne le pas sur ta tristesse, et que tu t’exerces à la maîtriser et à la conduire sur le fil de ton épée.

— Entendu, Oncle Zol.

Les deux amis prirent le chemin de leurs appartements. Soudain, une chouette toute blanche se posa à une vingtaine de pas devant eux, sur le rebord d’un merlon.

— Ah ! Ghilmar ! s’exclama Zérel en se dirigeant vers le rapace. Tu es enfin là ! Je commençais à me demand...

L’oiseau poussa un hululement effrayé et s’envola. Une seconde chouette atterrit alors un peu plus loin, sur le chemin de ronde. Elle ouvrit de grands yeux phosphorescents et fixa Zérel un bref instant avant de reprendre forme humaine dans une bulle de brouillard.

— Sacré Ghilmar ! Je me suis bien fait avoir ! s’exclama le vieil homme.

— Désolé, Maître Zérel, dit le jeune mage, l’air penaud. Cette femelle m’a suivi toute la soirée, et je ne savais vraiment plus comment m’en débarrasser.

— Hum... Je ne tiens pas à en savoir davantage. Explique-moi plutôt pourquoi tu as mis si longtemps pour nous rejoindre. Tu aurais dû arriver bien avant nous.

— Je... J'ai voulu tester ma forme d'aigle pour venir ici rapidement. Comme je me débrouillais très bien, j'ai décidé de... d'aller voir ce qui se trame de l'autre côté des Griffes blanches.

— Par tous les dieux ! Te rends-tu compte des risques que tu as pris ?

— Bah... Une fois de l'autre côté, je n'étais plus qu'un vulgaire corbeau anonyme.

— Soit, répondit Zérel avec un regard sévère et désapprobateur. Et qu'as-tu vu ?

— C'est terrible, Maître ! dit Ghilmar avec une vilaine grimace d'épouvante. Il y a plusieurs armées devant Venska. Et aussi des dizaines de milliers d'horrignomes enragés.

— Mais que font-ils donc là ? Une armée ne peut escalader cette montagne !

— C'est pour ça qu'ils passent par-dessous.

— Quoi ! Par-dessous ? s'exclama Gundar.

— Je suis allé voir de plus près. Ils ont deux engloutons géants qui creusent un énorme tunnel. Et ils sont bien avancés.

— Des englout... ! Par tous les dieux et tous les démons ! pesta Zérel. Je pensais qu'ils avaient tous été exterminés depuis bien longtemps. Es-tu certain de ce que tu avances ?

— Absolument, Maître ! Je les ai vus de mes propres yeux.

Le vieil homme s'appuya sur son bâton avec un long soupir de découragement, comme si tout le poids du monde lui tombait sur les épaules.

— Pourvu que les renforts arrivent vite..., murmura-t-il dans sa barbe.

— Il faut envoyer des soldats patrouiller le long du flanc de la montagne et leur demander de repérer tout bruit bizarre, suggéra Ghilmar. Ces maudites bestioles produisent un horrible grincement en grignotant la roche.

— Que le seigneur Sen-Kemeth soit loué de t'avoir mis sur notre chemin ! s'exclama Zérel.

Le temps était orageux, comme souvent, dans la région, au milieu de la saison de la Lumière. Yagos affûtait le tranchant de ses sarkasinias. Zérel et ses compagnons supervisaient l'entraînement des soldats sous l'œil attentif du comte Stérek.

Les hommes étaient nerveux, et la tension, palpable. Depuis deux jours, on entendait le grincement sinistre des dents des engloutons géants déchiquetant la roche sous la montagne, juste face à la cité.

— Armée en vue ! cria tout à coup une sentinelle postée sur une tour de guet de la muraille sud.

Zérel, Gundar et Bolgarán se précipitèrent aussitôt sur le rempart, suivis péniblement par le comte, ralenti par son embonpoint.

— La Légion royale ! annonça le vieux mage, un grand sourire de soulagement lui barrant le visage.

Huit colonnes de fantassins avançaient dans la plaine à bonne allure, encadrées par deux lignes de cavaliers. Zérel ne les quitta pas un instant des yeux jusqu'à leur arrivée devant la porte de la ville. Il descendit alors avec Gundar et le petit gouverneur replet pour les accueillir.

— C'est un grand honneur... et un grand soulagement, que de vous ouvrir les portes de ma cité, Votre Grâce, dit le comte Stérek en s'inclinant bien bas devant le duc Mansar de Kaladrenn.

Fièrement perché sur un puissant destrier gris pommelé, le commandant de la Légion royale salua son interlocuteur d'un hochement de tête. C'était un homme d'une trentaine d'années, grand, élancé et athlétique, avec une fine barbe de quatre ou cinq jours et des cheveux bruns presque rasés. La froideur de son regard de faucon d'un bleu acier soutenu était accentuée par son expression déterminée. Par-dessus sa longue cotte de mailles, un aigle noir déployait ses ailes sur la poitrine de son tabard gris foncé. Malgré la longue route qu'il venait de parcourir

avec ses troupes, ses bottes étaient impeccables, tout comme son casque brillant comme un miroir, qu'il tenait dans ses mains.

— Soyez sans crainte, Comte Stérek, dit-il d'un air assuré en descendant de sa monture et en confiant son casque et ses gantelets à son écuyer. Je bouterai nos ennemis hors de nos frontières, s'ils osent s'aventurer sur notre territoire.

— J'en suis absolument certain. D'ailleurs, maintenant que vous êtes là, je doute fort que nos ennemis se risquent à une telle entreprise. Ce serait là pure folie.

Zérel secoua la tête d'un air découragé.

— Je vais faire immédiatement établir le camp, poursuivit le duc en faisant signe à ses capitaines.

— Euh... Je... La forteresse n'est pas très grande, et je... Vous occupez mes appartements personnels aussi longtemps que vous le souhaitez, Votre Grâce, suggéra d'une voix mielleuse le comte Stérek.

— Ne vous embarrassez point de telles broutilles, dit le duc en balayant la proposition d'un revers de main. Ma place est auprès de mes hommes. Présentez-moi plutôt les deux hommes qui vous accompagnent.

— Euh... Oui... Certainement, Votre Grâce. Voici Maître Zérel, grand mage d'Ezeldrïn et conseiller de Sa Divine Majesté Ellora.

— Honoré de faire votre connaissance, Maître Zérel, déclara le duc Mansar en s'inclinant avec un profond respect. Votre réputation vous précède.

— Tout l'honneur est pour moi, Votre Grâce, répondit Zérel en faisant à son tour une grande révérence. Mais je ne suis que l'humble protecteur de l'Élu, que voici, ajouta-t-il en tendant la main vers Gundar.

— Ainsi donc, tu es celui que notre tout-puissant Sen-Kemeth a désigné pour terrasser son ennemi, commenta le duc en plongeant son regard d'acier dans les yeux noirs du jeune homme.

— C'est ce que prétendent certains, au nom d'une obscure prophétie.

— Gundar ! Voyons ! gronda Zérel. Sais-tu à qui tu parles ? Monseigneur le Duc est l'héritier du trône d'Arkol !

Le duc interrompit le vieil homme d'un signe de la main.

— Et toi, mon garçon, qu'en penses-tu ? demanda-t-il. Crois-tu être l'Élu ?

— Peu m'importe. Je suis juste un homme venu chercher vengeance et justice.

— Voilà ce que j'aime ! s'exclama le duc en mettant la main sur l'épaule de Gundar. Tu me plais mon garçon !

Sur ces paroles, le commandant de la Légion royale se retourna vers le comte.

— À présent, exposez-moi la situation, Comte Stérék.

Le petit gouverneur replet ouvrit la bouche et prit une profonde inspiration comme pour se lancer dans une longue tirade, puis il se figea, l'air décontenancé. Le pauvre homme n'avait pas la moindre idée de la stratégie que Zérel avait mise au point avec ses capitaines. Il essaya bien de bredouiller quelques mots pour sauver les apparences, mais devant l'impatience évidente du duc, il se tut et lança un regard désespéré et suppliant au vieux mage. Ce dernier fit alors un point précis des maigres défenses de la cité et expliqua ce que Ghilmar avait découvert.

— Excellent travail ! commenta le duc. Vous avez fait tout ce qu'il était possible de faire avec les moyens dont vous disposez. Les murailles de la cité sont à environ six-cents pas de la falaise. Ceci me laisse suffisamment de place pour positionner des troupes sur le côté nord de la ville, ce que je ferai dès demain. Je vais également dérouler le tapis rouge pour nos ennemis. Quand ils sortiront de leur trou, ils pataugeront dans la poix que nous aurons étalée sur un large périmètre délimité par de solides barricades. Une fois englués, nous les grillerons comme de vulgaires poulets. Et cela empêchera les autres de sortir pendant un moment.

— Parfait ! se réjouit le comte.

— De combien d'hommes disposez-vous, Votre Grâce ? s'enquit Zérel, le visage grave.

— Vingt-mille. Les troupes de Mozlar ont pris du retard. Elles ne nous rejoindront que d'ici une bonne semaine.

— D'après les informations de Ghilmar, je pense qu'il doit y avoir au moins quarante-mille soldats de l'autre côté. Et je ne parle pas des horrignomes enragés, qui doivent être tout aussi nombreux. La partie va être très difficile.

— N'oublions pas les cinq-mille hommes de l'armée d'Osgarenn. Ils sont à deux jours de marche d'ici.

— Puisse le grand seigneur Sen-Kemeth nous venir en aide, soupira le vieux mage avec résignation.

Tandis que le duc partait vers ses officiers pour superviser l'installation de son armée, Gundar l'interpella :

— Pardonnez-moi, Votre Grâce, puis-je vous poser une question ?

— Bien entendu, jeune homme.

— Savez-vous si le capitaine Brenn est dans vos rangs ? Si c'est le cas, j'aimerais beaucoup le saluer.

— Brenn ? Hum... Ce nom me dit quelque chose, en effet. Attends... Ah ! Oui ! Cela me revient à présent. Je l'ai rencontré à Osgarenn. Il était partagé entre son désir ardent de défendre notre patrie, et celui non moins passionné d'assurer la protection de Dame Loria. Je l'ai donc affecté à la garde du palais royal.

— J'aurais aimé le rencontrer avant tous ces combats à venir, dit Gundar sur un ton teinté de déception, mais je suis très heureux de savoir qu'il veille sur ma mère, et je ne peux que vous en être grandement reconnaissant, Votre Grâce.

Les hommes édifiaient une grande barricade en demi-cercle autour de l'endroit d'où les ennemis allaient probablement surgir du ventre de la montagne, selon les grincements et chuintements qui résonnaient de plus en plus fort dans l'épaisseur de la roche.

— Ils sont tout près, maintenant, dit Ghilmar.

— Exact, confirma Zérel en collant son oreille sur le roc. Je ne donne pas plus de deux jours avant qu'ils ne sortent de là. Il faut faire vite. Va prévenir tout de suite le duc Mansar et dis-lui de faire déverser la poix dès maintenant, même si la barricade n'est pas terminée.

— Bien, Maître !

En partant à toute vitesse, le jeune mage au visage de fouine faillit télescoper un soldat qui accourait vers eux.

— Maître Zérel ! haleta ce dernier. L'armée d'Osgarenn est arrivée ! Venez vite !

Le vieux mage le suivit au pas de course jusqu'à la porte de la ville. Gundar était déjà là, en compagnie de Bolgarán et du comte Stérek. Les cavaliers et fantassins de l'armée d'Osgarenn avançaient entre les tentes des soldats de la Légion royale, disposées des deux côtés de la grande route venant de la capitale du royaume.

À la tête de ces troupes, deux porte-étendards brandissaient bien haut leurs drapeaux blancs ornés d'une rose d'or croisée sur une épée d'argent. Entre eux, deux cavaliers brillaient dans leur haubert doré sous le soleil de fin d'après-midi.

Tout à coup, ces deux cavaliers mirent leur monture au galop et vinrent s'arrêter à une vingtaine de pas de la porte de la ville avant d'ôter le capuchon de leur haubert.

Tandis que tous s'inclinaient avec le plus profond respect devant l'impératrice, Gundar s'élança vers Almira, qui mettait pied à terre.

Les deux amoureux s'enlacèrent et se donnèrent un long baiser enflammé sous l'œil furibond de Zérel.

— Tu m'as manqué, mon amour, dit Gundar. Tu n'imagines pas à quel point je suis heureux que tu sois là.

— Ah ! Vraiment ? gronda le vieux mage. Tu es heureux que l'amour de ta vie et la mère de ton enfant soit ici, face à quarante-mille soldats furieux et peut-être autant d'horrignomes enragés ?

— Ces ennemis déchaînés sont justement la raison pour laquelle je dois être ici avec Sa Divine Majesté ! répliqua Almira sur un ton sec.

— L'impératrice et la future souveraine ne doivent-elles pas braver tous les dangers pour protéger le peuple ? renchérit Ellora. C'est à nous de mener nos hommes à la victoire.

— Il est vrai que la présence de vos divines personnes ne pourra que galvaniser nos troupes, ajouta le comte Stérek avec une nouvelle révérence. Je suis certain que tous les hommes de Tor-Kebenn prendront les armes avec ferveur et détermination à vos côtés. Et je ne parle pas seulement de mes soldats. Je parle de tous les hommes de la cité.

— Avec tout le respect que je vous dois, Divine Majesté, reprit Zérel, je me permets de vous rappeler que vous n'avez plus les Pouvoirs du Collier. Que se passera-t-il s'il vous arrive malheur, à vous ou à Sa Divine Altesse Almira ? Souvenez-vous des paroles de l'oracle. Son enfant est la clé du nouvel empire.

— C'est pour ça que je suis là, Maître Zérel, claironna fièrement le capitaine Halgar, qui venait de les rejoindre.

— Soyons sérieux un instant ! protesta Zérel en levant les yeux au ciel. Que ferez-vous s'il...

— Ça suffit ! intervint Gundar. C'est moi et moi seul qui vais combattre et tuer ce maudit chevalier !

— Je ne crois pas que vous ayez la liberté de décider de cela, mon jeune ami, objecta Ellora.

— Pardonnez-moi, Divine Majesté, mais suis-je l'Élu, oui ou non ?

— Bien entendu. Mais...

— Alors, c'est à moi de décider ! Je ne suis pas l'Élu uniquement pour aller chercher une épée ou des cailloux aux quatre coins du monde, et je ne redeviens pas le simple Gundar quand il s'agit d'obéir aux ordres en regardant ma bien-aimée mourir sur un champ de bataille. Almira restera à l'abri de ces murailles, et vous en ferez de même, Divine Majesté, pendant que je me battrais pour vous... et pour moi !

— Voilà un homme qui sait parler ! s'exclama le duc Mansar en s'avancant pour saluer à son tour l'impératrice.

Le commandant de la Légion royale mit un genou au sol devant Ellora.

— Divine Majesté, dit-il en s'inclinant bien bas. Ce jeune homme a tout à fait raison... sauf sur un point : il doit rester avec vous dans la forteresse.

— Comment cela ? s'écria Gundar.

— Puisque tu es celui qui doit tuer le chevalier noir, tu ne dois te battre que contre lui et non affronter une armée entière, poursuivit le duc. Quant à vous, Divine Majesté, votre présence ici est, certes, essentielle pour le moral des troupes, mais vous devrez aussi être là pour mener nos armées dans les prochaines batailles, car nous allons perdre celle-ci.

Almira et l'impératrice échangèrent un regard surpris et inquiet.

— Pourquoi un tel défaitisme ? dit Almira sur un ton de reproche.

— Nos ennemis nous ont pris de vitesse. Je n'ai pas assez d'hommes pour contenir leurs troupes. Mais nous leur porterons un rude coup, et, après cette bataille, leurs forces seront considérablement amoindries, je vous le garantis. Venez, je vais vous exposer la situation.

À la fin du repas du soir, Almira et Gundar s'accordèrent un petit moment d'intimité sur les murailles de la ville. Des senteurs sucrées de fruits mûrs flottaient dans l'air, apportées par une brise légère de cette incomparable douceur qui caractérise les derniers beaux jours. La nuit était tombée. Des myriades d'étoiles accompagnaient de leur scintillement les trémolos des grillons.

Almira resplendissait dans sa tunique de satin blanc rehaussée de broderies dorées, qui laissait deviner la rondeur naissante de son ventre.

— En regardant ce ciel, dit-elle d'un air triste, je n'arrive pas à croire qu'une telle violence et qu'une telle haine vont sortir demain de cette montagne pour se jeter sur nous.

Gundar prit tendrement les mains de la jeune femme.

— Ce que je vois dans ce ciel, moi, répondit-il, ce sont des millions d'étoiles magnifiques. Elles sont d'une beauté infinie et pourtant, même toutes ensemble, elles ne brilleront jamais comme tes yeux et ton sourire.

Sur ces mots, il enlaça Almira et lui donna un baiser brûlant d'une passion et d'un désir sans limite. Puis la jeune femme retira lentement ses lèvres soyeuses de celles de son bien-aimé et ôta le collier avec la dent de loup, dont elle ne s'était pas séparée une seule seconde depuis qu'il le lui avait confié en quittant Osgarenn.

— Je t'aime, Gundar, murmura-t-elle d'une voix douce et sensuelle en lui passant le collier autour du cou. Maintenant, tu dois reprendre ce talisman. Tu auras besoin de sa protection.

— Je... Non. Il est pour toi et notre enfant.

— Je t'en prie, porte-le. Fais-le pour moi et pour ton père. Et promets-moi de rester en vie, quoi qu'il arrive.

Gundar s'agenouilla, prit son joli ventre entre ses mains et y déposa un doux baiser.

— Je vous le promets, à tous les deux, dit-il tout bas.

Un léger bruit de pas les fit sursauter. Bolgarán apparut dans la lumière vacillante d'une torche sur le chemin de ronde.

— Hum... Pardon. Je... Je ne voulais pas vous déranger, bredouilla timidement le marchand. Je venais juste prendre un peu l'air et...

— Vous ne nous dérangez pas, Maître Bolgarán, le rassura la jeune femme.

— As-tu trouvé ce que je t'ai demandé ? demanda Gundar en se relevant.

— Bien sûr ! répondit Bolgarán en bombant le torse et en dressant fièrement le menton. Tu sais bien que je suis le meilleur. En douterais-tu encore ?

Gundar prit le petit sac de toile que lui tendait son ami et le remercia d'un clin d'œil affectueux agrémenté d'un sourire amusé.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Almira.

Le jeune homme commença à dénouer le cordon qui fermait le sac, puis il se ravisa.

— Un secret que tu découvriras bientôt, répondit-il en lançant une œillade taquine à sa bien-aimée, qui lui tira la langue en guise de représailles.

La bataille de Tor-Kebenn

Au petit matin, les deux plates-formes surélevées qu'Almira avait ordonné de construire étaient déjà presque achevées. Des soldats et des artisans de la ville y avaient travaillé d'arrache-pied durant toute la nuit. Judicieusement disposées de chaque côté de la barricade, elles étaient destinées à prendre l'ennemi sous des tirs croisés de flèches et de carreaux d'arbalètes dès qu'il pointerait le nez hors de la montagne.

Alors que les archers prenaient déjà position derrière les volets de protection qu'un menuisier finissait de fixer, un soldat patrouillant le long de la falaise s'arrêta devant une fissure qui lui semblait toute récente. Il s'approcha pour l'inspecter quand un coup sourd secoua toute la paroi. Alertés par ce vacarme, ses compagnons accoururent. L'un d'eux s'avança à son tour pour écouter. Au moment où il s'apprêtait à coller son oreille contre la roche, un second coup retentit, encore plus puissant que le premier. La fissure s'élargit avec un craquement sinistre. Le premier soldat poussa son camarade pour regarder dans la brèche. Les deux yeux noirs, cruels et méchants qui le fixaient avec une haine implacable lui hérissèrent le système pileux. L'homme s'enfuit à toutes jambes aussi vite que le lui permettait la poix généreusement étalée pour accueillir les ennemis.

— Ils sont là ! Ils sont là ! hurla-t-il.

Sans demander leur reste, ses frères d'armes détalèrent à leur tour. Le menuisier dévala de son échelle et les suivit ventre à terre. Dès qu'ils eurent franchi la barricade, les soldats refermèrent le passage derrière eux grâce aux rondins et aux sacs de terre prévus à cet effet.

À peine quelques secondes plus tard, tout un pan de la falaise vola en éclats dans un fracas épouvantable, et des centaines d'horrignomes furieux jaillirent des entrailles de la montagne, telles des fourmis guerrières partant en chasse. Ignorant la poix collante, ils se ruèrent sur la barricade, mais les pieux acérés fixés au sommet et pointés vers le bas les arrêtaient. Très vite, ces horribles créatures remplirent tout l'enclos, se marchant et se grimant dessus pour essayer d'escalader l'obstacle.

Sur ordre de leur capitaine, les archers postés sur les plates-formes tirèrent une salve de flèches enflammées. Malgré l'incroyable quantité d'horrignomes entassés les uns sur les autres, quelques projectiles parvinrent à toucher le sol et mirent le feu à la poix. En quelques instants, la masse grouillante de ces immondes créatures se transforma en un immense brasier hurlant, duquel montaient d'atroces cris de douleur et de rage accompagnés d'une odeur âcre de chair brûlée.

Ainsi nourri, l'incendie laissa au duc Mansar le temps de positionner ses troupes pour accueillir la vague suivante. Celle-ci ne se fit guère attendre. La dernière flamme s'éteignait à peine que, déjà, une nouvelle nuée d'horrignomes se précipitait à l'extérieur. Grimant sans état d'âme sur les corps calcinés et encore fumants de leurs semblables, ils montèrent à l'assaut de la barricade. Bon nombre d'entre eux tombèrent sous la pluie de flèches des archers, et ceux qui parvinrent à franchir l'obstacle se firent tailler en pièces par les légionnaires.

Tout à coup, deux gigantesques engloutons surgirent à leur tour des profondeurs de la montagne. Les archers restèrent figés de stupéfaction pendant un instant devant ces créatures de plus de quinze pieds de hauts, puis ils commencèrent à les arroser copieusement de flèches. Agacés par ces ridicules projectiles qui ricochaient sur leur peau noire cuirassée, les deux monstres poussèrent un hurlement assourdissant et dressèrent leur tête bien au-dessus des plates-formes de tir. Ils braquèrent leurs gros yeux rouges sur les soldats et ouvrirent leurs trois couronnes concentriques de dents, découvrant une énorme gueule baveuse tapissée d'effrayants picots, telle une râpe géante.

— Fuyez ! hurla le capitaine des archers.

Trop tard ! Les deux engloutons se penchèrent sur les plates-formes et ingurgitèrent en une seule bouchée tous les hommes qui s’y trouvaient. Échos d’un destin funeste, quelques cris étouffés retentirent encore pendant un bref instant dans la gueule des monstres avant d’être avalés.

Mises en appétit par cette collation, les épouvantables créatures rétractèrent leur affreuse tête ronde et foncèrent droit devant elles, pulvérisant la barricade sur leur passage. Les légionnaires reculèrent et se regroupèrent en rangs serrés derrière une double rangée de piquiers. À l’arrière, les archers se tenaient prêts à décocher.

Les engloutons marquèrent une courte pause à une cinquantaine de pas des soldats, puis ils chargèrent, tels des taureaux en furie. Ils écrasèrent les piquiers sous leur énorme ventre, puis ils allongèrent le cou et balayèrent les troupes avec leur tête, gobant goulûment tous les malheureux qu’ils ramassaient dans leur gueule grande ouverte.

Depuis la muraille, Almira et l’impératrice assistaient, impuissantes, à ce terrible massacre. Les deux femmes avaient revêtu leur haubert doré pour rappeler à tous qu’elles étaient prêtes pour le combat, mais la sagesse et la raison leur commandaient de suivre les conseils de Zérel et du duc Mansar.

— Que notre tout-puissant seigneur de la Vie vienne en aide à ces malheureux, dit Ellora d’une voix suppliante en serrant dans ses mains les trois Pierres de Pouvoirs du collier qui pendait à son cou.

— Nous devons intervenir ! s’emporta Almira.

— Je vous l’interdis ! tonna Zérel. Nous avons déjà tranché cette question !

— Alors, faites quelque chose ! Le sort de ces hommes vous laisse-t-il indifférent ?

La belle guerrière serra les poings et lança un regard foudroyant au vieux mage.

— Certes, non ! se défendit ce dernier. Mais je vais avoir besoin de toute ma magie contre le chevalier noir.

— Non ! s'écria une voix ferme et vindicative derrière eux. Le chevalier noir, c'est mon affaire ! Et celle de personne d'autre ! Détruis ces bestioles, Oncle Zol !

Accompagné de Ghilmar et de Bolgarán, Gundar venait d'arriver à son tour sur le rempart. Il portait son pantalon et ses mocassins holtarás ainsi que le talisman de son père. Ses longs cheveux noirs maintenus en arrière par un bandeau rouge, il arborait des peintures de guerre sur le visage, le torse et les bras. Il avait tellement attendu ce moment, qu'il avait pris un soin extrême pour dessiner ces symboles rituels avec l'aide de Bolgarán.

Deux larges bandes noires verticales lui couraient de la racine des cheveux jusqu'au cou en passant par ses yeux cerclés de blanc. Trois fines lignes rouges parallèles parcouraient ses joues horizontalement, et un trait blanc, plus épais, lui marquait l'arête du nez jusque sur le front. Sur ses bras, une large ligne blanche lui descendait de l'épaule jusque sur le dos de la main, où elle se divisait pour courir en pointillés jusqu'au bout de ses doigts. Enfin, divers triangles, cercles et autres arabesques tricolores décoraient son torse, soulignant les reliefs de ses muscles.

— Oh ! Gundar ! Qu'est-ce donc que cela ? s'exclama Almira, à la fois surprise et admirative.

— Ce sont les peintures de guerre de mon clan : l'honneur, la force et la victoire.

La voix du jeune homme était sereine. Son regard ténébreux brillait d'une détermination implacable, comme si tous ces symboles avaient transformé sa haine et sa rage en une colère froide et maîtrisée, aussi puissante et redoutable que la charge d'un troupeau de bisons des steppes.

Une étincelle s'alluma dans les yeux de Zérel.

— Il est temps que notre ennemi sache que nous sommes prêts à en découdre et que notre tout-puissant seigneur Sen-Kemeth est à nos côtés ! déclara-t-il.

Le vieux mage s'approcha de Gundar et posa une main sur le pommeau de son épée. Un anneau de lumière blanche apparut sous ses

doigts et descendit le long de Nekmeth et de son fourreau, redonnant à ce dernier son apparence réelle.

— Voilà ! Tu es prêt ! dit le vieil homme. À présent, consacrons un peu de ma magie à ces hideuses créatures.

Zérel releva les larges manches de sa robe grise et se posta devant un créneau. Il pointa son bâton noueux sur les deux engloutons géants, qui continuaient leur carnage dans les rangs des soldats, et prononça quelques phrases en ancien eldrin. Une puissante boule de feu jaillit du pommeau et alla exploser contre l'une des horribles créatures, la réduisant en cendres en quelques instants dans un sinistre concert de crépitements et de cris stridents et désespérés. N'en croyant pas ses trois yeux, l'autre englouton se tourna vers Zérel, juste à temps pour voir arriver une seconde boule de feu qui le transforma à son tour en une immonde carcasse calcinée.

Les légionnaires poussèrent un cri de victoire en brandissant leurs armes devant les deux monstrueux cadavres fumants, mais la montagne étouffa bien vite leur joie en vomissant un torrent de fantassins et de cavaliers armés jusqu'aux dents, accompagnés d'une myriade d'horrignomes déchaînés.

Tandis que les soldats dolraques se mettaient en ordre de bataille avec discipline, un bon millier d'horrignomes se ruèrent comme des fous sur les légionnaires. Soucieux de préserver ses troupes pour la bataille à venir, le duc Mansar fit sonner la retraite. Ses hommes se replièrent immédiatement par l'est et l'ouest de la ville pour rejoindre l'ensemble de l'armée stationnée au sud, mais les horrignomes se lancèrent à leur poursuite et rattrapèrent rapidement l'arrière-garde.

Le combat fut rude, et le prix à payer pour venir à bout de ces immondes créatures fut très lourd : plusieurs centaines de morts et autant de blessés. La mort dans l'âme, le commandant de la Légion royale ordonna d'achever ces derniers.

— C'est hors de question ! tonna Almira.

— Ne croyez pas que ce soit une décision facile pour moi, rétorqua le duc, mais je n'ai pas le choix. Dans quelques jours, tous ceux qui ont été mordus seront devenus des horrignomes à leur tour.

— Gundar a été mordu, lui aussi. Grâce à une herbe médicinale de Maître Zérel, nous l'avons guéri. J'ai donc fait venir plusieurs caisses de cette plante. Distribuez-en sans attendre à tous les blessés.

— C'est un immense honneur pour moi que de vous servir, et c'est avec une très grande impatience que j'attends le jour où je m'agenouillerai devant votre trône pour vous appeler « Divine Majesté », répondit le commandant de la Légion royale en s'inclinant avec un grand respect.

Soudain, une sentinelle de la tour de guet nord se mit à crier :

— Deux hommes approchent !

Deux cavaliers venaient de sortir de la montagne au petit galop. Ils traversèrent les rangs de leur immense armée, dont les bataillons occupaient tout l'espace entre la falaise et la cité, et s'arrêtèrent à une petite vingtaine de pas de la muraille.

L'un d'eux chevauchait un puissant destrier à la robe d'ébène. Il était entièrement vêtu de noir, et son heaume argenté représentait une tête de mort ornée de deux cornes recourbées. Il était chaussé de grandes bottes de cuir, et une cape de satin recouvrait ses épaules par-dessus une longue cotte de mailles confectionnée, tout comme ses gantelets, dans le même métal noir brillant que sa terrible épée.

L'image de cette effroyable lame ensanglantée au-dessus du corps sans vie de la pauvre Arnella revint aussitôt devant les yeux de Gundar. Sa gorge se noua, et une douleur sourde lui poignarda le cœur. Sa respiration s'accéléra, sa main se crispa sur le pommeau de Nekmeth, et ses mâchoires se serrèrent.

Il resta ainsi quelques secondes, puis il se ressaisit et se força à reporter son attention sur l'autre cavalier, un homme plutôt jeune, grand et bien charpenté. Ses longs cheveux blonds, sales et désordonnés, encadraient un visage dur, taillé à la hache et marqué d'une grande cicatrice sur la joue gauche. Ses yeux hagards et exorbités exprimaient une étrange et inquiétante folie nourrie de haine et de méchanceté.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? demanda l'impératrice.

— Vous êtes sans doute l'impératrice déchuë, n'est-ce pas ? Ravi de vous rencontrer, répondit le cavalier blond.

Sa voix rocailleuse écorchait les tympan, et son accent dolraque était à couper au couteau.

— Ce n'est pas ce que je vous ai demandé, répliqua Ellora sur un ton acerbe.

— Oh ! C'est vrai ! Vous avez raison. Je suis vraiment impoli. Je suis le général Svelga, commandant en chef de cette puissante armée, dit le cavalier en levant le menton avec une insolente arrogance. Et je suis au service du tout-puissant Sen-Maardak, ajouta-t-il en s'inclinant devant le chevalier noir en signe de soumission.

— Que venez-vous faire ici ? lança Almira, tendue et agressive.

— En voilà une jolie poulette ! Je présume que tu es Almira, la future impératrice... Je suis enchanté de faire ta connaiss...

— Répondez plutôt à ma question, Général Svelga !

L'officier la toisa d'un regard méprisant pendant quelques secondes.

— Nous sommes venus vous chercher, toi et ta souveraine sans trône, avec vos Pierres de Pouvoirs, finit-il par répondre.

— Je ne saurais trop vous conseiller de renoncer à ce projet ! riposta Almira. Rendez-nous les trois Pierres que vous avez volées et rentrez chez vous tant qu'il en est encore temps !

Le général Svelga éclata d'un puissant rire sarcastique que la montagne répéta en écho, comme si elle se gaussait, elle aussi, de la jeune femme.

— Je ne crois pas que les choses vont se passer ainsi ! Contemple mon armée ! poursuivit l'officier dolraque en décrivant un grand geste circulaire avec son épée en direction de ses troupes. Nous allons vous écraser comme les cancrelats que vous êtes ! Et ensuite, je te montrerai ce qu'est un homme ! Je suis impatient de faire plus intime connaissance avec toi.

Ces derniers mots tordirent ses lèvres en un sourire cruel et carnassier, et sa folie haineuse se mit à briller de plus belle au fond de ses yeux.

— Tu as besoin de toute une armée pour affronter deux jeunes femmes ? intervint Gundar sur un ton provocateur et étrangement détendu. Montre-moi donc ce qu'est un homme, et réglons cette affaire entre nous !

Tandis que le chevalier noir relevait la tête vers le jeune homme, le général Svelga plissa les yeux pour le dévisager.

— Tu crois peut-être que je vais m'abaisser à me battre contre un épouvantail en peinture ? dit-il avec un rire méprisant.

— Et toi ? continua Gundar en se tournant vers le chevalier noir. Puisque ton général n'est qu'un misérable couard, veux-tu m'affronter ? Ou bien ton courage ne se limite-t-il qu'à massacrer de pauvres jeunes filles sans défense ? Viens donc te battre contre moi si tu es un homme, et finissons-en avec tout cela !

La proposition du jeune homme n'eut pour toute réponse qu'un long silence pesant, durant lequel le chevalier noir ne le quitta pas des yeux un seul instant. Zérel en profita pour l'observer avec la plus grande attention dans l'espoir de déceler un détail lui permettant de l'identifier, mais ses efforts furent vains.

— Très bien, Messeigneurs ! Vos hommes apprécieront votre héroïsme ! conclut Gundar sur un ton caustique et d'une voix suffisamment puissante pour être entendu des soldats.

Le chevalier noir talonna son puissant destrier et alla se positionner au milieu de ses troupes. Puis il leva sa sinistre épée noire et la pointa vers le général Svelga. Celui-ci brandit aussitôt son arme avec un hurlement féroce et partit au galop vers le flanc ouest de la ville, emmenant avec lui la moitié de ses cavaliers et de ses fantassins. Le reste de son armée chargea sur le côté est sous le commandement du chevalier noir.

Bien qu'étant des soldats aguerris, les légionnaires furent surpris par la fureur et la sauvagerie inouïes de leurs ennemis. Ceux-ci décimèrent leurs premières lignes en quelques minutes à coups d'épées, de haches et autres masses d'armes. Sur les ordres du duc Mansar, les fantassins se replièrent et les archers sur les remparts entrèrent en action.

Voyant ses hommes commencer à reculer sous un tir nourri, le chevalier noir s'élança vers les légionnaires. Son épée étincelait comme une flamme noire, et une sinistre lueur écarlate brillait sur le fil de sa lame. Avec calme, et même élégance, il pourfendit d'un simple geste chacun des trois cavaliers qui foncèrent sur lui. Puis il se rua sur les autres cavaliers et les fantassins, semant la mort sur son passage. Le métal noir de sa cotte de maille déviait ou brisait les flèches des archers comme de vulgaires fétus de paille, et sa terrible épée ignorait toutes les armures, transperçant les corps et tranchant les têtes sans effort. À chaque nouvelle victime, sa lame devenait encore plus brillante et éventrait ou décapitait l'adversaire suivant avec encore plus de facilité.

Emportés par la puissance et l'invincibilité de leur chef, les Dolraques reprirent l'avantage sur les troupes arkolènes, obligeant ces dernières à se rabattre vers la muraille sud.

— Maître Zérel ! Faites quelque chose immédiatement ou laissez-moi mener nos hommes au combat ! gronda Almira, les mâchoires serrées.

Après une courte réflexion, le vieux mage ferma les yeux pour se concentrer. Une boule de feu apparut entre ses mains. Il écarta progressivement les bras pour lui donner la dimension d'une grosse citrouille, puis il rouvrit les yeux et la lança en prononçant quelques mots incompréhensibles. La sphère partit à la vitesse de l'éclair vers l'armée ennemie, mais elle explosa à plus de dix pieds au-dessus des troupes, et ses flammes dévastatrices s'évanouirent sans causer le moindre dégât.

— Par tous les dieux et tous les démons ! hurla Zérel. Ce maudit chevalier a lancé une protection sur toute son armée ! Aucun sort ne pourra passer.

— Très bien ! Je vais m'occuper de cela ! intervint Ellora en partant d'un pas résolu vers la porte de la ville.

— Que faites-vous, Divine Majesté ? s'affola le vieux mage. Vous ne devez pas vous exposer !

— Je vais mener mes hommes au combat et à la victoire ! répondit-elle sans même se retourner. Le chevalier noir a besoin de mon Pouvoir de Vie. Il ne peut pas se permettre de me tuer ici.

— Attendez-moi, Divine Majesté ! s'écria Almira en lui emboîtant le pas. Prenons chacune un flanc !

— Quoi ? s'étrangla Gundar. Reste ici, mon amour ! Je t'en supplie !

— Ce misérable Svelga a dit que le chevalier noir était venu nous chercher toutes les deux. C'est donc qu'il a besoin de moi en vie également. Et il ne pourra pas non plus me capturer au beau milieu des troupes sur le champ de bataille.

— Pour sûr, Divine Altesse ! ajouta le capitaine Halgar. J'ai juré de vous protéger et je ne faillirai pas !

Sur ces mots, les deux jeunes femmes partirent rejoindre leur armée, accompagnées du jeune officier et du duc Mansar.

— Je ne peux pas la laisser affronter seule ce maudit chevalier ! s'exclama Gundar en suivant Almira. C'est à moi de le tuer !

— Gundar ! cria Zérel en le saisissant fermement par le bras. Tu ne pourras pas le tuer comme ça. Tu devras l'affronter en combat singulier. Attends le bon moment.

— Le seul bon moment sera celui où ma lame lui pourfendra le cœur !

— Si tu veux connaître ce bon moment, tu dois attendre ! Pour toi, pour l'empire... et pour Almira, sois raisonnable. Je t'en conjure.

Le jeune homme fronça les sourcils et considéra le massacre qui se déroulait au pied des murailles, le regard sombre et les yeux brillants de colère.

— Elles ont raison, ajouta Bolgarán. Je suis sûr que le chevalier noir ne pourra rien contre elles maintenant.

Après une ultime hésitation, Gundar se résigna et se posta à un créneau, prêt à voler au secours de sa bien-aimée.

Tandis que l'impératrice conduisait ses troupes face au chevalier noir, Almira menait ses hommes avec le duc pour contrer l'attaque du général Svelga. Galvanisés par le courage et la détermination des deux valeureuses guerrières, les soldats de la Légion royale et de l'armée d'Osgarenn firent voler en éclats le front ennemi et commencèrent à repousser les assaillants. Comme l'avait prévu Ellora, le chevalier noir préféra

battre en retraite. Il rassembla ses troupes au nord de la ville et ordonna au général Svelga d'en faire de même. Les soldats étant épuisés par la bataille, les deux jeunes femmes et le duc décidèrent de ne pas poursuivre leurs ennemis et passèrent dans les rangs de leurs vaillants combattants pour les féliciter, les encourager et organiser les soins aux blessés.

Alors qu'Almira donnait de l'eau à un courageux capitaine grièvement blessé, un fantassin déboula, l'air affolé.

— Divines Altesses ! Venez-voir ! s'écria-t-il ! Le comte Stérek est parti à l'attaque avec ses hommes !

Almira et l'impératrice échangèrent un rapide regard où se mêlaient l'incompréhension et la colère, puis elles coururent en haut des remparts avec le duc Mansar pour retrouver Zérel à l'angle nord-ouest du mur d'enceinte.

— Arrêtez ! Comte Stérek ! cria Zérel. C'est de la folie ! Vous allez vous faire massacrer !

Le petit gouverneur replet fit signe à ses cavaliers de s'arrêter, puis il s'avança vers la muraille, fièrement perché sur son bel étalon pommelé.

— Le devoir m'appelle, Maître Zérel, répondit-il en ajustant son impeccable uniforme sur sa bedaine. Nos Divines Altesses nous ont montré la voie et ont contraint nos ennemis à reculer. Il est maintenant du devoir des troupes de cette ville d'aller exterminer cette vermine !

Sur ces mots, le comte talonna vivement sa monture en dégainant son épée, et le millier d'hommes qui l'accompagnaient chargèrent avec lui vers les troupes dolraques.

— Arrêtez-vous ! hurla Zérel.

— Vous n'avez rien à prouver, Comte Stérek ! s'écria Almira. Rentrez immédiatement avec vos hommes ! Je vous l'ordonne !

La jeune femme eut beau s'époumoner, le comte et ses troupes continuèrent leur charge insensée.

— Ils ne nous entendent plus, déplora l'impératrice. Ils sont emportés par l'ivresse de la bataille.

— Alors, il faut aller les aider, dit Almira.

— Nos hommes sont épuisés, objecta le duc Mansar. Les renvoyer au combat maintenant ne fera que sacrifier inutilement d'autres vies.

Almira resta pensive un instant, puis, la mort dans l'âme, elle se rangea à l'avis du commandant de la Légion royale.

C'est donc sous son regard attristé et impuissant que le comte Stérek mena ses hommes à un combat désespéré et à une mort certaine. Lorsque ses troupes arrivèrent au contact de l'armée ennemie, les rangs de celle-ci s'écartèrent et les laissèrent passer, comme si les Dolraques refusaient le combat. Mais quand les hommes du comte furent suffisamment avancés, le général Svelga brandit son épée et le piège se referma inexorablement sur eux. Portés par la victoire d'Almira et de l'impératrice, les soldats de Tor-Kebenn parvinrent à résister un moment, luttant avec acharnement et décimant de nombreux ennemis. Mais les forces finirent par leur faire défaut, et les Dolraques les massacrèrent les uns après les autres.

Tandis qu'Ellora enfouissait son visage inondé de larmes dans ses mains, Almira se forçait à regarder la bataille, les dents et les poings serrés.

— Viens, lui dit doucement Gundar en la prenant par les épaules. Tu n'es pas obligée de regarder ça.

— Si ! Je veux graver dans ma mémoire les conséquences de l'erreur que je viens de commettre pour que cela ne se reproduise jamais !

— Comment cela ? dit Zérel, interloqué.

— Les troupes de Tor-Kebenn sont restées en réserve pendant la bataille alors que nous sommes ici dans *leur* ville. J'aurais dû comprendre que ces hommes voulaient prouver, eux aussi, leur valeur. J'aurais pu prévenir cette folie en gardant le comte Stérek près de moi ou en lui confiant une mission de protection.

— Dans ce cas, nous avons tous commis cette erreur, moi le premier, rétorqua Zérel.

— Si vous estimez qu'une faute a été commise, Divine Altesse, elle m'incombe entièrement, corrigea le duc Mansar. C'est moi le commandant de la Légion royale. Mais le comte est gouverneur de cette cité depuis longtemps. Même s'il n'a jamais été confronté au combat, ce n'est pas non plus un jeune damoiseau écervelé. Il a fait son choix librement en sachant parfaitement ce qu'il lui en coûterait, et je suis certain qu'il ne le regrette pas. Et d'ailleurs, quoi que nous puissions en penser, nous devons reconnaître qu'avec cette action, aussi désespérée soit elle, il vient de porter un rude coup à nos ennemis.

— Vous avez peut-être raison, admit Almira. Quoi qu'il en soit, je jure que je ne laisserai plus jamais pareille situation se reproduire ! Et je jure que nos ennemis paieront cela de leur sang !

La délicieuse frimousse de la jeune femme était soudain si dure, et son expression, si déterminée, qu'une sourde angoisse se mêla à l'admiration de Gundar. Sa noblesse de cœur, sa force de caractère et sa combativité le subjuguèrent, mais où la conduiraient-elles ? À la victoire ? Ou à la mort ?

Almira observa ainsi ce combat inégal et désespéré jusqu'à son épilogue. Le général Svelga s'avança alors sur son puissant destrier jusqu'au pied des remparts, traînant derrière lui, enchaînés, le comte Stérek et deux de ses capitaines, seuls survivants du carnage.

— Demain, chiennes, lança-t-il à Almira et à l'impératrice sur un ton méprisant et hautain, vous verrez comment nous faisons mourir ceux qui s'opposent à nous !

— Demain, chien, tu verras le sang de tes hommes souiller cette terre, répliqua Ellora sur un ton cinglant.

— Et je te promets que le tien étanchera la soif de ma lame ! ajouta Almira, le feu sur les lèvres et la glace dans les yeux.

Le soir, l'impératrice tint conseil dans la salle des gardes de la forteresse, refusant d'occuper les appartements du comte Stérek en son absence.

— L'intervention de Vos Divines Altesses a été décisive, entama le duc Mansar, la voix empreinte de respect et d'admiration.

— Notre place est parmi nos soldats sur le champ de bataille, répondit Ellora avec un regard entendu à Zérel.

— Divine Majesté, Divine Altesse Almira, je dois admettre que vous avez vu juste à propos des intentions de notre ennemi et que vous avez parfaitement anticipé ses réactions, dit le vieux mage. Mais demain, il faudra faire preuve de mesure et de prudence. Le chevalier noir cherchera sans doute à vous capturer.

— Demain, d'une manière ou d'une autre, je trouverai le moyen d'épargner au comte Stérek le supplice que cet infâme Svelga lui réserve, déclara fermement Almira. Et pour cela, Maître Zérel, j'aurai besoin de votre magie.

— J'aimerais beaucoup pouvoir user de ma magie, mais vous savez bien que ce maudit chevalier protège son armée contre les sorts.

— En effet, ajouta le duc Mansar. Quant à ce supplice public, il ne fait aucun doute que c'est une provocation pour nous pousser à commettre une erreur.

— Je suis aussi de cet avis, dit Ellora. Si nous voulons vaincre nos ennemis, nous devons faire preuve de sang-froid et de discernement.

— Rassurez-vous, Divine Majesté, reprit Almira. Je suivrai vos ordres et je ne mettrai en aucune façon la vie de nos hommes en danger pour satisfaire mes désirs personnels ou étancher ma soif de vengeance.

— Et vous n'exposerez pas non plus votre propre vie ni celle de votre enfant, précisa Zérel. Vous resterez donc à l'écart des combats.

— C'est justement à la protection de mon bébé que vous consacrerez votre magie, Maître Zérel.

— Mais...

— Vous protégerez Almira et son enfant, décréta l'impératrice, et nous irons toutes deux au combat.

Zérel tenta de soutenir le regard de la souveraine, mais il baissa bien vite les yeux.

— Très bien, Divine Majesté, soupira-t-il en s'inclinant avec résignation mais non sans une grimace de désapprobation.

— Et moi ? Personne ne me demande mon avis ? intervint Gundar. Vous semblez tous oublier un peu vite que je suis l'Élu et que c'est à moi de tuer le chevalier noir.

— C'est justement pour cette raison que vous vous abstenrez de mettre inutilement votre vie en danger face aux soldats et que vous attendrez sagement le moment de l'affronter en personne, répondit Ellora.

Le ton de la souveraine était d'une douceur si intransigeante que Gundar en resta sans voix.

— Bien. À présent, Duc Mansar, mettons au point notre plan de bataille pour demain, je vous prie, poursuivit l'impératrice.

Dès les premières lueurs de l'aube, Ellora et Almira revêtirent leur haubert doré, attachèrent leur épée à leur ceinture et montèrent sur le rempart nord. Poussés par un vent puissant et étonnamment froid pour la saison, de lourds nuages sombres au ventre tendu plombaient le ciel et menaçaient de déverser à tout moment des cataractes sur la cité de Tor-Kebenn et sur les armées qui s'apprêtaient à en découdre devant ses murs. On eût dit que le grand Sen-Haltor était, lui aussi, révolté par le sort réservé au comte Stérek et à ses deux capitaines.

Nus comme des vers, les trois hommes étaient solidement ligotés et suspendus à une potence au-dessus d'un enclos improvisé à l'intérieur duquel s'agitaient nerveusement une vingtaine d'engloutons rendus agressifs par la faim. Les nombreuses plaies qui lacéraient le corps des malheureux, notamment aux pieds, à l'abdomen et à la poitrine, témoignaient des tourments qui leur avaient été infligés durant la nuit.

— Comment oses-tu te prétendre général et traiter ainsi des soldats ? lança le duc Mansar au général Svelga, qui était perché sur son destrier près du chevalier noir.

— Quels que soient les ordres, j'obéis, répondit le général en s'inclinant bien bas devant son maître.

— Tu n'es donc plus un soldat, rétorqua le duc. Tu n'es qu'un lâche sans honneur !

— Ordres ou pas, aujourd'hui, tu vas payer pour tes actes ! cracha Almira.

Le général Svelga se redressa fièrement et toisa la jeune femme.

— J'attends impatiemment un corps à corps avec toi, dit-il avec un sourire féroce et un regard salace. Mais d'abord, place aux réjouissances !

Joignant le geste à la parole, l'infâme personnage se retourna vers son maître pour demander sa permission de commencer l'exécution. Le chevalier noir fit mine de réfléchir, puis il fit signe aux soldats de procéder, comme s'il tenait à orchestrer en personne le supplice de ses prisonniers.

Sous le regard quelque peu vexé et frustré du général, les gardes relâchèrent doucement les cordes pour faire descendre les deux capitaines jusqu'à ce que leurs pieds fussent à portée de dents des engloutons. Les horribles bestioles affamées se jetèrent aussitôt sur cette manne qui leur tombait du ciel, et leurs innombrables petites dents pointues se mirent à ronger goulûment la peau et les chairs des deux malheureux.

— Nous commençons par les deux capitaines pour que le comte Stérek puisse profiter pleinement du spectacle et prendre la mesure de ce qui l'attend ensuite, commenta le général Svelga en haussant fortement la voix pour couvrir les hurlements des suppliciés.

— Maître Zérel, mettez fin immédiatement à cette abomination ! ordonna Ellora.

— Je vais essayer, Divine Majesté. Je peux lancer un sort qui les privera de leur conscience. J'espère que ce maudit chevalier n'a pas encore placé de barrière protectrice...

Zérel se concentra en tendant les bras vers les deux infortunés officiers. Au bout de quelques secondes, une sorte de vapeur transparente qui troublait l'air en le faisant vaciller apparut entre ses doigts écartés. Après une nouvelle poignée de secondes, l'étrange fluide immatériel s'étira vers les deux hommes. Malheureusement, comme le redoutait le vieux mage, en arrivant à proximité des premières lignes ennemies, le

sort sembla heurter un mur invisible et se dispersa dans toutes les directions.

— Peste soit de ce chevalier ! gronda le duc Mansar.

— C'est bien ce que je craignais, soupira tristement Zérel en baissant les bras. Il faudrait une armée de mages conjuguant leurs efforts sur le même sort pour passer un tel bouclier.

Alors que le vieux mage regardait d'un air désespéré les malheureux officiers, qui avaient déjà les os des pieds à nu, le chevalier noir ordonna à ses hommes de descendre encore un peu les deux prisonniers pour que les engloutons puissent leur dévorer les jambes jusqu'au genou.

Tandis que les pauvres bougres s'agitaient comme ils pouvaient au bout de leur corde pour tenter de se soustraire aux morsures atroces de ces infectes créatures, Almira se précipita vers un archer posté à une dizaine de pas et lui arracha son arme des mains d'un geste sec.

— Ça suffit ! dit-elle, excédée. Il est plus que temps d'arrêter cette horreur !

La jeune femme banda son arc, visa sa cible avec une grande concentration et décocha une flèche puissante. Celle-ci partit avec une remarquable précision vers le front d'un des deux capitaines, mais lorsqu'elle arriva au-dessus des lignes ennemies, le chevalier noir leva simplement la main en refermant son poing, et la flèche se brisa en mille morceaux.

— Ce n'est pas possible ! explosa le duc Mansar.

— Ah ! Ah ! Ah ! Ne sous-estimez pas notre toute-puissance ! ricana cruellement le général Svelga.

— J'ai peut-être une solution, Maître Zérel, intervint Ghilmar.

Le vieux mage le considéra d'un air surpris, une pointe d'inquiétude brillant déjà dans le glacier de son regard.

— Que suggères-tu ? demanda-t-il.

— De ce que je sais des boucliers magiques, ils empêchent simplement les sorts de passer, n'est-ce pas ? Mais, à l'intérieur d'un bouclier, on peut lancer des sorts.

— En théorie, oui.

— Dans ce cas, si je fais vite, je peux abrégé les souffrances de ces malheureux. Si Sa Divine Majesté y consent, bien entendu.

— Vous allez leur ôter la vie, n'est-ce pas ? demanda l'impératrice.

Ghilmar baissa la tête. Ellora s'accorda un instant de réflexion, puis elle acquiesça d'un signe de tête.

La gorge nouée, le jeune mage se retourna sans un mot, poussa un long soupir et se transforma en une modeste grive. Il lança un dernier regard à Zérel et prit son envol. En petit oiseau anonyme, il franchit sans encombre le bouclier invisible, survola les ennemis sans attirer l'attention, et se percha sur l'épaule d'un des deux capitaines. Là, il se mua aussitôt en un discret scorpion noir. Comme l'officier hurlait et se débattait violemment dans sa lutte désespérée contre les engloutons, il dut s'agripper de toutes ses forces avec ses petites pinces pour ne pas tomber et injecter son venin mortel.

Une fois sa périlleuse mission accomplie, le courageux petit scorpion se prépara pour aller jusqu'à l'autre soldat, mais un mouvement brusque du capitaine lui fit perdre l'équilibre.

Il bascula dans le vide vers la masse grouillante et vorace des créatures affamées et de leurs effrayantes couronnes de dents aiguës ! Une terreur sans nom le fit tressaillir jusqu'à l'extrémité de son dard. Il ne pouvait pas finir ainsi ! C'était trop horrible ! Il tendit alors ses pinces à s'en désarticuler les pattes et parvint à saisir in extremis une mèche de cheveux du malheureux officier. Ainsi suspendu au-dessus de cette mort atroce qui l'attendait, le temps lui semblait s'étirer affreusement à mesure que sa pince s'engourdissait. Pourtant, il ne pouvait pas lâcher ! Il fallait tenir bon jusqu'à ce que son venin produise son effet !

Au bout d'une interminable minute, le pauvre capitaine commença à sombrer dans un état comateux. Le petit scorpion put enfin se hisser de nouveau sur son épaule. Il reprit sa forme de grive et alla se poser sur l'autre officier pour procéder de la même manière.

Alors qu'il accomplissait sa terrible besogne, le chevalier noir repéra son manège. Il tendit le bras vers lui et ouvrit la main d'un geste sec.

Étourdi par le souffle puissant qui le heurta de plein fouet, le petit scorpion lâcha prise et tomba de son perchoir. Les gueules béantes et insatiables des engloutons s'approchaient à toute vitesse, et il n'avait plus rien à portée de pinces pour se rattraper ! Il était perdu ! Affolé, désespéré, son petit cœur battant à tout rompre, il se ressaisit et se transforma en papillon à la toute dernière seconde.

Mais c'était compter sans la voracité des affreuses créatures ! Tandis qu'il remontait vers le ciel et son salut, l'un de ces monstres allongea démesurément son cou et le saisit par une patte. Le petit papillon se débattit avec une telle force et un tel désespoir qu'il réussit à se dégager, mais il perdit le contrôle de son vol et fonça droit vers une autre gueule grande ouverte, prête à l'avalier. Cette fois, c'en était fini de lui ! Il n'avait plus la force de rétablir son cap pour échapper à ce destin funeste.

Alors qu'il adressait une dernière et rapide prière au grand seigneur Sen-Maardak pour lui confier son âme avant de se faire gober, un ultime regain d'énergie venu du plus profond de ses minuscules tripes d'insecte remonta jusqu'au bout de ses ailes. Il vira de bord en frôlant la couronne de dents tranchantes qui se refermait déjà sur lui, et il s'enfuit à tire-d'aile.

À peine posé sur le chemin de ronde, le jeune Ghilmar reprit forme humaine.

— Je... Je suis... désolé, Di... Divine Majesté, haleta-t-il, encore tout tremblant. Je... Je me suis... fait prendre.

— Vous avez soustrait les deux capitaines à cette ignoble horreur, et ce, au péril de votre vie, dit Almira. Vous pouvez être très fier. C'est un acte héroïque que personne n'oubliera.

— Me... Merci, Divine Altesse, répondit timidement Ghilmar avec un faible sourire mais les yeux noyés de larmes.

— Et nous n'allons pas laisser à nos ennemis le loisir de faire mourir le comte Stérek comme ils le désirent ! déclara Ellora. Divine Altesse Almira, Duc Mansar, il est temps de passer à l'attaque selon notre plan ! Repoussons ces lâches !

— À vos ordres, Divine Majesté ! répondit le commandant de la Légion royale en s'inclinant.

Laissant l'impératrice et le duc rejoindre les troupes d'un pas énergique, Almira s'attarda un instant à un créneau. Elle fixa le général Svelga pendant de longues secondes sans sourciller, puis elle lui adressa un sourire féroce, promesse de justice et de vengeance, avant de se tourner vers Zérel.

— Faites le nécessaire pour assurer la protection de mon enfant, je vous prie, ordonna-t-elle.

Sachant qu'il était inutile d'essayer de la dissuader, le vieux mage s'agenouilla sans discuter devant la jeune femme. Il apposa ses vieilles mains noueuses sur son ventre et récita quelques incantations en ancien eldrin. Almira ressentit d'abord un profond apaisement, puis une intense décharge d'énergie lui partant du nombril lui tendit brutalement tout le corps, la faisant sursauter avec un hoquet de surprise.

— Voilà, dit Zérel en se relevant. J'ai fait ce que j'ai pu. Mais ne commettez pas l'erreur de vous croire invincible. Ce sort vous permettra juste de combattre comme si vous n'étiez pas enceinte, mais il ne saurait vous protéger contre une lame ou une flèche ennemie.

— Merci, Maître Zérel. Je serai prudente. Mais sachez que je ne rentrerai pas tant que ma lame n'aura pas goûté au sang de Svelga.

— Je connais vos talents de combattante, mais cet homme sera un rude adversaire. Soyez sur vos gardes. Et surtout, n'affrontez pas le chevalier noir.

— J'en prends bonne note, dit la belle guerrière en partant rejoindre à son tour les soldats.

— Attends ! s'écria Gundar.

Le jeune homme mit un genou au sol devant sa bien-aimée.

— Je t'en conjure, mon amour, ne commets aucune imprudence, dit-il, la voix tremblante.

— Je t'aime plus que tout, mon Gundar, et je ne pourrais supporter de perdre notre enfant. Je te promets de te revenir saine et sauve. Mais je dois mener les hommes au combat. Ils ont besoin de moi.

— Je comprends. Laisse-moi t’apporter, à mon tour, ma protection.

Joignant le geste à la parole, Gundar embrassa longuement le ventre d’Almira tout en le caressant avec amour, puis il se releva et lui déposa un ultime baiser sur les lèvres.

Sous le commandement de l’impératrice sur le flanc ouest et sous celui d’Almira et du duc Mansar à l’est, les troupes de la Légion royale unies à celles de l’armée d’Osgarenn avançaient au pas. Suivis par les fantasins, les cavaliers marchaient derrière plusieurs rangs de piquiers prêts à bloquer une attaque des horrignomes. Ouvrant la marche, les porte-étendards levaient bien haut les bannières impériales et celles de la Maison d’Arkol sous la protection des archers et arbalétriers postés sur les remparts.

Comme l’avait prévu le commandant de la Légion royale, le chevalier noir fit charger ses horrignomes sur les deux fronts. Le duc et l’impératrice donnèrent alors, chacun de leur côté, le signal de la contre-attaque qu’ils avaient concoctée. Des chariots remplis de paille et de poix en feu déboulèrent aussitôt des bosquets alentour. Les poussant de toutes leurs forces pour leur donner un maximum de vitesse, des fantassins les lancèrent avec rage sur les ignobles créatures. En heurtant ou en roulant sur ces dernières, les chariots se renversèrent, répandant leur cargaison incendiaire. En quelques minutes, des milliers d’horrignomes périrent ainsi carbonisés, tandis qu’autant de leurs congénères bloqués par les piquiers tombaient sous une pluie de flèches et de carreaux.

Furieux, le général Svelga se lança avec ses hommes sur le flanc est sans attendre les ordres du chevalier noir. Visiblement surpris et contrarié par cette initiative, celui-ci hésita. Après avoir évalué la situation, il se résolut à emmener ses soldats affronter les troupes de l’impératrice. Les piquiers s’écartèrent pour aller embrocher les horrignomes restants et laissèrent les cavaliers charger sur les ennemis pendant que les tireurs arrosaient copieusement l’arrière des troupes dolraques.

La rencontre des armées fut d'une violence inouïe. Au vacarme des boucliers et des armes s'entrechoquant s'ajoutaient des hurlements furieux montant de toutes parts jusqu'aux cieux. Les hommes étaient aussi déchaînés dans un camp que dans l'autre. Galvanisés par la présence de leur souveraine à leurs côtés, les soldats du flanc ouest se battaient avec un courage et une détermination exemplaires. Les Dolraques tombaient par centaines sous leurs coups pendant que des dizaines de cavaliers munis d'une longue lance décrivaient une ronde incessante autour du chevalier noir pour l'isoler et l'empêcher de manœuvrer. Cette tactique fonctionna à merveille jusqu'au moment où le champion des dieux rebelles les étourdit par un sort puissant. Piétinant avec son destrier les cavaliers désarçonnés, le chevalier noir se dégagea et fonça sur les soldats qui entouraient l'impératrice. Après avoir décapité ou éventré sans effort une dizaine de vaillants combattants, il arriva face à Ellora, qui l'attendait l'épée à la main.

— Tu ne peux pas me capturer ici et tu ne peux pas non plus me tuer, lui dit calmement la souveraine. Moi, en revanche, je peux t'ôter la vie. Je le ferais bien volontiers sans le moindre remord, mais je te laisse une dernière chance : rends-toi, et je te laisserai la vie sauve.

Le chevalier noir fit mine d'étudier la proposition de l'impératrice le temps de s'assurer que ses hommes se regroupaient derrière lui, puis il pointa sa terrible épée vers les cavaliers qui protégeaient Ellora. La lumière écarlate qui ondoyait dans sa lame devint aussi brillante qu'une puissante flamme et jaillit du métal noir comme un éclair pour frapper les soldats.

C'est alors qu'un cavalier aux longs cheveux noirs et au visage et au torse ornés de peintures de guerre sortit des rangs de l'armée pour s'interposer. Il brandit son épée, et toute l'énergie du sort mortel vint s'évanouir sur la pointe de sa lame, qui brillait comme un soleil.

— As-tu enfin trouvé le courage de te battre, lança rageusement Gundar en toisant son ennemi.

Ce dernier resta interdit un instant, puis il se tourna plusieurs fois vers ses hommes et ceux de l'impératrice pour évaluer les forces en présence.

— Je t'attends, continua Gundar.

— *Nous t'attendons*, ajouta Ellora en amenant sa monture près de celle du jeune homme.

Après une dernière hésitation, le chevalier noir talonna son puissant destrier pour battre en retraite avec ses hommes. Gundar et l'impératrice échangèrent un rapide regard et se lancèrent à sa poursuite.

Pendant ce temps, la bataille faisait rage également sur le flanc est. Après avoir reculé sous les assauts conjugués des troupes dolraques et d'une horde d'horrignomes furieux, l'armée du duc Mansar et d'Almira avait regagné du terrain avec l'aide des archers, qui avaient abattu bon nombre d'ennemis.

Si Almira dirigeait de main de maître ses soldats dans le tumulte des combats, elle cherchait aussi par tous les moyens à s'approcher du général Svelga. Après s'être débarrassée d'une bonne dizaine de cavaliers venus à sa rencontre, la jeune femme arriva enfin en vue de son ennemi. Dès qu'il l'aperçut, celui-ci fonça vers elle, mais un lieutenant de la Légion royale se jeta sur lui. Les deux hommes roulèrent au sol. Plus prompt à se relever, le général dolraque s'apprêtait à enfoncer son épée dans la gorge de son adversaire quand Almira l'interpella en mettant pied à terre :

— Quel courageux soldat ! Exécuter lâchement un homme au sol et sans défense : voilà un acte de bravoure digne d'un grand officier !

Le général retint son geste et se retourna lentement. Le lieutenant en profita pour se relever et reprit son arme pour le provoquer en duel, mais Almira intervint :

— Arrêtez, Lieutenant. Laissez-le-moi. Nous devons faire plus intime connaissance.

Le général Svelga la toisa avec un sourire carnassier et un regard cruel.

— Nous allons bien nous amuser, tous les deux, cracha-t-il avant de s'élancer vers elle comme un sauvage.

Son épée étant plus maniable mais aussi plus légère que celle de son adversaire, la jeune femme préféra ne pas contrer la charge. Elle s'effaça élégamment au dernier moment en tranchant d'un geste précis une des sangles maintenant le plastron de son ennemi.

— Joli coup ! Tu es habile. Tu n'en seras que plus délicieuse à croquer, commenta le général en portant une main à ses côtes pour vérifier qu'il n'était pas blessé.

— Rassure-toi, ton sang n'a pas encore coulé, répondit Almira avec un joli sourire taquin. Mais cela ne saurait tarder. Je t'en ai fait la promesse.

La belle guerrière passa aussitôt à l'offensive par des petits coups rapides sous des angles variés. Ayant beaucoup de difficultés à parer ces attaques avec sa lourde épée, le général finit par être déséquilibré sur un coup d'estoc plus puissant. La jeune femme saisit l'occasion pour sectionner une autre sangle de son plastron. Gêné par cette lourde pièce métallique qui pendouillait maintenant devant lui, le général Svelga l'arracha d'un geste rageur et la jeta à la tête de son adversaire.

— Ne prends donc point la mouche pour si peu, se moqua Almira en se baissant pour éviter le projectile. Après tout, n'es-tu pas plus à ton aise ainsi pour un corps à corps ?

L'infâme officier écumait de rage. Une rage démesurée qui lui dilatait les yeux et gonflait les veines de son cou et de ses tempes.

— Tu crois m'impressionner avec ça ? gronda-t-il en lorgnant le poignard que la belle guerrière tenait maintenant dans sa main gauche.

— T'impressionner ? Non, répondit Almira en faisant mine de vérifier le tranchant de sa lame. Juste te saigner comme le porc que tu es, ajouta-t-elle avec un sourire aussi délicieux que féroce dans les yeux et sur les lèvres.

Hors de lui, le général se rua sur elle avec un hurlement bestial. Cette fois, la jeune femme ne chercha pas à l'esquiver. Bien au contraire. Elle se jeta sur lui avant qu'il ait eu le temps d'armer son bras. Elle lui entailla profondément la poitrine avec son poignard et se dégagea avec la souplesse et la vivacité d'une panthère avant de lui poser la pointe de son épée sur la gorge pour le tenir en respect.

L'officier resta hébété, sonné autant par la surprise que par la douleur. Son sang dégoulinait abondamment sur sa tunique, si bien qu'il dut lâcher son arme pour comprimer sa blessure de ses deux mains.

— Pourquoi ne m'as-tu pas tué ? demanda-t-il. Tu aurais pu me planter ce poignard dans le cœur.

— Je voulais que tu saches que je tiens toujours mes promesses, répondit Almira en lui montrant sa lame ensanglantée. Et je tenais à ce que tu aies le temps de voir la mort venir à toi. Maintenant, la voilà.

— Vas-y, chienne ! N'aie pas peur ! cracha le général en appuyant sa gorge sur la pointe de l'épée de la belle guerrière.

— Pas comme ça, répliqua cette dernière en reculant son arme. Contrairement à toi, je ne frappe pas un soldat désarmé. Allez ! Montre-moi donc ce qu'est un homme ! Reprends ton épée et bats-toi !

À cet instant, le général lut sa défaite dans les yeux de sa redoutable adversaire. Il n'avait plus aucune chance. Cette intrépide combattante dont il s'était moqué allait maintenant le forcer à se battre pour le mettre à mort. Il lui aurait bien volontiers refusé ce plaisir, mais un officier dolraque ne pouvait se soustraire à un combat. Il ramassa donc son épée en grimaçant de douleur et se mit en garde.

Alors qu'Almira se mettait également en position, une horde de soldats dolraques réussit à faire une percée et entoura le général pour le protéger.

— Je crois qu'il va bien y avoir une exécution aujourd'hui, mais ce sera la tienne ! beugla l'ignoble officier en lançant à la jeune femme un regard débordant de haine, de folie et de cruauté.

— Mais... on ne peut pas, Mon Général ! intervint un capitaine. Vous savez bien que nous avons ordre de la capturer vivante. Et vous savez ce qu'il en coûte de désobéir aux ordres...

Le général grinça des dents, puis une effrayante lueur de sadisme s'alluma dans ses yeux en même temps qu'un sourire cruel lui tordait la bouche.

— Oui... vivante ! s'exclama-t-il. On s'amusera bien mieux ainsi.

— Général ! La Légion ! s'affola un de ses hommes.

Svelga hésita un instant, puis il cracha rageusement devant Almira et se remit en selle.

— Je te retrouverai, sale chienne ! Tu ne perds rien pour attendre ! vociféra-t-il en talonnant vivement sa monture.

Tandis que l'infâme individu battait en retraite avec ses hommes, le duc Mansar arriva à bride abattue avec tout un bataillon de légionnaires.

— Vous n'avez rien, Divine Altesse ? s' alarma-t-il en arrêtant son destrier. J'ai fait aussi vite que j'ai pu.

— Rassurez-vous, Duc Mansar, tout va bien. Je m'apprêtais à corriger ce rustre, mais il a préféré prendre la poudre d'escampette plutôt que de défendre le peu d'honneur qui aurait pu lui rester.

— C'est peut-être parce qu'il n'a vraiment plus rien à défendre.

— Sans doute. Que diriez-vous d'une petite chevauchée pour aller donner une bonne leçon à ces couards ?

— Avec joie, Divine Altesse !

Les troupes d'Almira et du commandant de la Légion royale se lancèrent à la poursuite des Dolraques et rejoignirent l'armée de l'impératrice devant la muraille nord de la ville. Laissant Ellora et le duc Mansar repousser les ennemis, Gundar et Almira mirent pied à terre et s'élancèrent l'un vers l'autre.

— Mon amour, tu es saine et sauve ! s'exclama le jeune homme.

La belle guerrière l'attrapa par la taille, le serra vigoureusement contre elle et lui donna un baiser encore brûlant de l'excitation du combat.

— À présent, allons vite libérer le comte Stérek, dit-elle en retirant ses lèvres bien plus vite que ne l'aurait voulu son bien-aimé.

Le chevalier noir n'ayant pas eu le loisir de lui faire subir son supplice, le pauvre petit gouverneur était toujours suspendu à sa potence. Sur ordre d'Almira, les soldats l'emmenèrent à la forteresse auprès du médecin personnel de l'impératrice. Celui-ci lui prodigua les meilleurs soins pour nettoyer et panser ses nombreuses blessures. Malgré son état, qui

l'obligeait à rester allongé sur une litière, il tint à assister au conseil de guerre qu'Ellora réunit de nouveau après la bataille.

— Comte Stérek, je vous remercie pour votre présence parmi nous, même si c'est pure folie, entama l'impératrice.

— Après l'impardonnable faute que j'ai commise, je me devais de venir implorer votre pardon, Divine Majesté, répondit le petit gouverneur, la voix faible et la respiration courte.

— Il n'y a rien à pardonner. Votre action et le courage de vos hommes ont causé de lourdes pertes à nos ennemis. Je vous en félicite, même si je déplore la mort de ces valeureux combattants.

— Certes, Divine Majesté, mais, à cause de moi, vous avez dû vous exposer personnellement une nouvelle fois. Je ne le méritais pas. Je vous ai désobéi.

— Croyez-vous donc que, sans cela, nous serions restés les bras croisés devant ces sauvages ? rétorqua Almira.

— Et cette bataille nous a permis de repousser ces brutes sans foi ni loi au pied de la montagne, enchaîna l'impératrice.

— Demain, nous réussirons peut-être ainsi à renvoyer ces rats dans leur trou, renchérit le duc Mansar.

— En revanche, aujourd'hui, quelqu'un s'est déraisonnablement exposé au danger malgré mes ordres, reprit Ellora en se tournant vers Gundar.

Le jeune homme soutint le regard sévère de l'impératrice pendant quelques secondes, puis il baissa la tête sans piper mot.

— Rassurez-vous, mon cher Gundar, poursuivit la souveraine. Je ne ferai pas mettre au cachot l'homme qui m'a sauvé la vie. Cependant, j'exige dorénavant de votre part une obéissance sans réserve.

— Nous allons tous devoir être plus prudents et plus mesurés, ajouta Zérel avec un regard entendu à la jeune femme et à la future impératrice. À l'heure qu'il est, notre ennemi doit être en train de mettre au point une nouvelle stratégie.

— Cela ne fait aucun doute, dit Almira. Le chevalier noir est tout sauf stupide.

— Il nous faut donc élaborer de nouveaux plans également, conclut le duc Mansar.

— En effet, approuva Ellora. Nous devons tout faire pour...

L'impératrice s'arrêta soudain, ses beaux yeux bruns braqués sur Ghilmar, qui se mettait à pleurer toutes les larmes de son corps.

— Je... Je suis désolé, sanglota le jeune mage en renâclant. J'ai tué deux hommes innocents et sans défense, et je...

— Vous avez proposé cette solution, mais c'est moi qui ai pris la décision de la mettre à exécution, l'interrompit la souveraine. J'en prends l'entière responsabilité.

— C'est moi qui ai mené ces hommes au combat, ajouta le comte Stérek. Ils ont librement choisi de me suivre. Et grâce à vous, ils ont échappé à une mort atroce.

— Et n'oubliez jamais que c'est au péril de votre vie que vous avez accompli cet acte héroïque, renchérit le duc Mansar. Je serais fier de vous compter parmi mes légionnaires, mon garçon.

Réconforté par ces témoignages de gratitude et d'admiration, le jeune Ghilmar se redressa timidement en essuyant ses larmes.

— À propos de ce combat, Comte Stérek, pourriez-vous nous donner des informations sur ce chevalier noir ? demanda Zérel. Je sais que vous venez de vivre des moments épouvantables, mais nous avons grand besoin d'en savoir plus sur notre ennemi pour trouver son point faible.

Le vieux mage espérait une réponse à ses questions et découvrir enfin le traître qui avait prêté allégeance aux dieux rebelles.

— Je comprends fort bien, Maître Zérel, répondit le petit gouverneur. Hélas, je n'ai pas grand-chose à dire, si ce n'est que c'est un monstre froid et sanguinaire. Il m'a torturé personnellement pendant des heures. Mais il n'a jamais enlevé son heaume ni prononcé le moindre mot.

— Avez-vous entendu quelqu'un l'appeler par son nom ?

— J'étais seul avec lui. Mais je dois aussi vous dire qu'avec tout ce qu'il m'a fait subir, j'étais souvent dans un état second et...

— Reposez-vous, Comte Stérek, coupa Almira. Soyez assuré que nous lui ferons payer très cher toutes...

Un garde déboula brutalement, affolé et le visage tordu en une affreuse grimace d'horreur :

— Venez voir ! Vite !

Tandis qu'Ellora restait auprès du pauvre petit gouverneur, ses compagnons se levèrent tous d'un bond et suivirent le soldat sur la muraille nord. Des crissements sinistres résonnaient dans l'air. Gundar s'avança et se pencha aux créneaux. Des milliers d'horrignomes entassés au pied des remparts usaient leurs ongles et leurs dents sur l'enceinte de la ville.

— Ils sont vraiment stupides, commenta le jeune homme, une moue de dédain lui retroussant la lèvre.

— Bah ! Ils ne peuvent pas escalader le mur. Laissons-les se fatiguer toute la nuit, dit Bolgarán. Comme ça, demain, ils seront épuisés et n'auront plus ni griffes ni dents pour attaquer nos soldats.

— Les horrignomes ne dorment jamais, et leurs ongles et leurs dents repoussent au fur et à mesure qu'ils s'usent, expliqua Zérel. Prions plutôt pour que ces affreux grincements n'entament pas le moral de nos troupes.

— Je veux quand même des hommes en permanence sur tout le chemin de ronde pour cette nuit, ordonna le duc Mansar.

Le temps était plus clément que la veille, et les pastels lumineux de l'aurore annonçaient une belle journée. Les horrignomes grignotaient toujours le mur et lançaient des regards méchants et dépourvus d'âme à tous ceux qui les observaient. Ils étaient des milliers à s'être agglutinés pendant la nuit entre l'enceinte de la ville et les troupes dolraques retranchées au pied de la montagne.

Alors que le soleil commençait à embraser les Griffes blanches, l'imperatrice remarqua un détail qui lui parut étrange.

— Dites-moi, Maître Zérel : comment se fait-il que la falaise paraisse si sombre, ce matin ? demanda-t-elle.

Le vieux mage plissa les yeux et scruta la paroi verticale de la montagne, mais il ne parvint pas à distinguer quoi que ce fût.

— C'est vraiment curieux, en effet. Quelqu'un voit-il quelque chose ?

Ses compagnons écarquillèrent les yeux à leur tour, sans plus de succès.

— À cette distance, il nous faudrait un regard de faucon, maugréa Bolgarán.

— Un regard de faucon ? répéta pensivement Ghilmar. Hum... Voyons cela !

Le jeune mage au museau de fouine s'éloigna de quelques pas, se mua en un joli rapace et se percha sur un merlon. Il observa un instant le flanc de la montagne, puis il revint au sol et reprit forme humaine.

— C'est épouvantable, Maître Zérel ! dit-il, le visage livide.

— Explique-toi ! s'impatienta Bolgarán.

— La falaise est entièrement recouverte de bestioles. Il y en a des millions. On dirait des poulets sans plumes avec une petite tête horrible et...

— Des grisailles ! s'écria Gundar, horrifié.

— Que devons-nous faire, Maître Zérel ? s'enquit le duc Mansar, désespéré. J'avoue ne pas avoir l'habitude de composer avec de tels ennemis.

Le vieux mage se caressa nerveusement la barbe en faisant les cent pas, les sourcils froncés et le regard rivé sur les pavés du chemin de ronde.

— Ma foi, je ne sais pas trop, avoua-t-il. Cela dépend de ce que ces sales bêtes vont faire. Et ça...

— Ça, nous n'allons pas tarder à le savoir, commenta Almira.

Un immense nuage sombre s'élevait de la montagne et s'avavançait en émettant un bruit strident à glacer le sang. Sur ordre du duc Mansar, les archers se mirent aussitôt en position, mais à peine furent-ils à leur poste, que les grisailles étaient déjà devant les murailles. Leur formidable

essaim se divisa alors en deux pour fondre sur les troupes stationnées de chaque côté de la ville. Ces horribles créatures étaient si nombreuses qu'elles en obscurcissaient le ciel, plongeant la cité dans une nuit de cauchemar. Les archers décochèrent tous ensemble un premier jet de flèches, abattant plusieurs centaines de volatiles, mais au moment d'encocher de nouveau, le duc les arrêta :

— Arrêtez ! Trop de flèches vont retomber sur nos hommes ! Nous ne pouvons plus tirer !

Le commandant de la Légion royale ne pouvait qu'assister avec horreur et impuissance au massacre de ses fantassins et de ses cavaliers, qui se faisaient lacérer le visage par ces ignobles monstres volants.

— Là ! Vous regardez ! cria Yagos en tendant le bras vers le pied de la muraille.

Les horrignomes chargeaient à leur tour avec une fureur sauvage. Face à ces myriades de monstres qui leur arrachaient des lambeaux de chair et leur crevaient les yeux avec une rage invraisemblable, les pauvres soldats étaient totalement désarmés. Leurs insoutenables cris de douleur et de désespoir résonnaient au milieu des piailllements aigus des grisailles et des hurlements féroces des horrignomes.

— Quelle horreur ! s'écria Almira en se couvrant le visage.

Zérel releva les manches de sa longue robe grise et tenta de geler, griller ou foudroyer les ignobles créatures du chevalier noir, mais tous ses sorts s'évanouirent sans effet sur le bouclier invisible qui les protégeait encore une fois.

— Que tous les démons emportent ce chevalier ! tempêta-t-il, les joues en feu sous sa barbe.

— Divine Majesté, ne pouvez-vous pas utiliser vos Pierres et votre Pouvoir de Vie ? lança Gundar sur un ton bien plus agressif qu'il ne l'aurait voulu.

— Les Pouvoirs ne s'expriment que lorsque les sept sont réunis, déplora l'impératrice, écœurée.

— Pourtant, Oncle Zol a su utiliser la Pierre du Temps toute seule !

— On peut utiliser une Pierre seule avec la magie, intervint Zérel, mais je ne maîtrise que celle de la Lumière et du Temps, et encore...

— En effet, commenta Bolgarán. Nous avons vu ce que cela pouvait donner. Je pense qu'il vaut mieux s'abstenir.

— Que proposez-vous, alors ? s'exclama Almira, la voix déchirée et les yeux noyés de larmes.

En réponse à cette question, le duc Mansar ordonna à ses hommes de se replier au sud de la ville, espérant que les horrignomes et les grisailles avaient juste pour mission de les faire reculer. Hélas, ces infectes créatures les prirent en chasse, blessant de plus en plus cruellement les hommes à grands coups de griffes et de dents. Épuisés, effrayés, le visage et les membres déchirés et ensanglantés, les soldats s'effondraient les uns après les autres. Ceux qui n'avaient plus la force de se relever se faisaient dévorer vivants par les horrignomes.

— Il faut mettre fin à cette boucherie ! décréta Almira, le regard aussi dur que désespéré. Traitons avec ce chevalier noir pour qu'il épargne nos hommes. Nous ne pouvons pas combattre ces monstres.

— Que voulez-vous négocier ? s'alarma Zérel.

— Ce qu'il veut, c'est Sa Divine Majesté et moi. Proposons-lui notre reddition en échange de la garantie qu'il épargne nos troupes.

— Jamais de la vie ! Autant lui servir le Premier Monde sur un plateau !

— Almira a raison, Maître Zérel, insista l'impératrice. Ce combat est injuste et inégal. Pendant que nous discutons, des hommes meurent au pied de ces murailles.

— Je dois avouer que cette perspective ne m'enchanté guère, dit Bolgarán, mais je ne vois pas d'autre solution pour arrêter ce carnage. Et de toute façon, quand les soldats seront tous morts, le chevalier noir n'aura plus qu'à venir nous cueillir comme de jolis boutons d'or. Alors, autant épargner les hommes.

— Nous tous rendre ensemble, ajouta Yagos.

— Vous êtes tombés sur la tête..., soupira Zérel en baissant les bras et en secouant la tête.

Malgré la mine désespérée du vieux mage, Ellora ordonna de hisser le drapeau blanc. Après une longue minute qui parut une éternité, le chevalier noir et le général Svelga s'avancèrent.

— Nous allons vous donner ce que vous êtes venus chercher, dit l'impératrice. Nous vous cédon également la ville. Rappelez immédiatement vos créatures et laissez notre armée se retirer au sud sans la poursuivre. Laissez également partir les habitants qui le souhaitent.

Le général Svelga fit mine de réfléchir, puis il explosa de rire, ce qui lui arracha une grimace de douleur.

— Vous avez perdu de votre superbe, dirait-on, lança-t-il, l'air fier et moqueur mais la main sur la poitrine pour comprimer sa blessure. C'est avec joie que nous acceptons votre reddition. Mais ne comptez pas sur moi pour laisser filer vos soldats. Pourquoi commettre une telle sottise ? Pour qu'ils reviennent m'attaquer dans quelques jours ? Certainement pas ! Je massac...

Le chevalier noir leva la main pour interrompre l'officier. Ce dernier hésita un instant en serrant les poings et les dents, puis il se pencha d'un air soumis vers son maître pour écouter ses instructions. Au bout de quelques instants, il se releva et s'adressa à l'impératrice d'une voix étranglée de colère et de frustration :

— Nous... acceptons votre proposition. Vos troupes et les habitants qui le désirent peuvent partir. Ouvrez-nous les portes, à présent !

Les grisailles repartirent se percher sur la falaise, et les horrignomes retournèrent bien sagement auprès de leur maître.

Tandis qu'Almira et l'impératrice poussaient un soupir de soulagement malgré le goût amer de la défaite qui leur levait le cœur, Zérel ordonna à Ghilmar de s'envoler pour la capitale afin de prévenir le roi Malazar, puis il se tourna vers Gundar. Tout le désespoir du monde lui écrasait les épaules et lui courbait le dos.

Le jeune homme prit affectueusement ses vieilles mains noueuses et plongea son regard ténébreux dans le glacier fatigué de ses yeux.

— Tu as fait tout ce que tu pouvais, Oncle Zol, dit-il doucement. Maintenant, c'est à moi de régler tout cela. Cette fois, ce misérable chien va

devoir m'affronter pour accomplir son destin. Et moi, je vais accomplir le mien en faisant justice pour ceux que j'aimais et en rétablissant l'empire pour celle que j'aime et pour notre enfant.

La gorge serrée au point de ne pouvoir sortir un mot, Zérel adressa à son jeune ami un regard voilé par une angoisse et une tristesse sans bornes.

Le chevalier noir

Gundar et ses compagnons attendaient devant l'autel de la grande salle de prière du temple de la Vie. Seuls Saranys et le capitaine Halgar s'étaient postés chacun derrière une colonne de l'édifice sacré, la fille de la Terre ayant pris l'apparence de sa jolie pierre blanche.

— Je t'aime, Gundar, dit tout bas Almira. Rappelle-toi que ta vie compte bien davantage que mon trône.

Une détermination absolue, un amour infini et une terrible angoisse brillaient en un improbable mélange dans l'azur de ses prunelles.

— Tout sera bientôt fini, mon amour, et nous serons heureux pour la vie, répondit Gundar, calme et résolu.

— Soyez tranquille, Almira, je suis là pour veiller sur lui, et il n'y a pas que les jolies roses qui ont de rudes épines, ajouta Bolgarán en vérifiant du bout du doigt le tranchant et la pointe de sa dague.

Tandis que la jeune femme souriait timidement au marchand, les Dolraques firent brutalement irruption dans le temple. Une trentaine de fantassins encerclèrent Gundar et ses compagnons en les menaçant de leurs longues piques.

Le chevalier noir entra alors à son tour. Il traversa lentement la salle de prière sur son destrier. À chacun de ses pas, les fers du puissant étalon à la robe d'ébène sonnaient comme le glas sur les dalles blanches de l'allée centrale. À chacun de ses pas, le cœur de Zérel s'emballait davantage. Tout comme celui de Gundar.

— Vas-tu enfin daigner m'affronter ? Ou vas-tu encore te cacher honteusement derrière ta lâcheté ? gronda ce dernier sur un ton méprisant.

Le chevalier noir resta impassible un instant, puis il descendit tranquillement de sa monture. Il fit quelques pas vers le jeune homme et ôta son heaume, libérant de longs et magnifiques cheveux d'un noir de jais absolu. Lisses et brillants comme la soie la plus pure, ils se déployèrent sur les épaules et la poitrine d'une jeune femme au visage d'une grâce et d'une beauté au-delà des mots. Son teint pâle et subtilement velouté magnifiait l'éclat intense et profond de ses lèvres vermeilles, et les courbes de ses longs cils et de ses fins sourcils calligraphiés à l'encre de sa chevelure ne pouvaient avoir été dessinées que par un dieu pour sublimer son étincelant regard de jade et d'émeraude. Et ces amandes brillantes et envoûtantes, Gundar les reconnut immédiatement !

— La mendiante de Daram ! s'écria-t-il.

Mais le jeune homme ne fut pas le seul à laisser exploser sa surprise.

— Sangara ! s'exclamèrent de concert Zérel et Ellora, les yeux écarquillés.

— Tais-toi, vermine ! Et on dit « Divine Maîtresse » ! beugla un fantasin en mettant le vieux mage à genoux par un méchant coup de pied derrière la jambe.

Tandis qu'Almira et Gundar aidaient le vieil homme à se relever, Sangara appela le soldat auprès d'elle d'un signe de la main. Celui-ci s'exécuta instantanément et s'agenouilla devant sa maîtresse.

— Si l'idée te reprend de faire ce genre de choses, j'ordonnerai à tes camarades de venir manger les parties les plus intimes de ton anatomie pour le souper. Est-ce clair ? lui dit-elle sur un ton calme et détaché.

— Ou... Oui, Divine Maîtresse.

Le soldat se prosterna, lui baisa les bottes et se retira sans demander son reste.

— Je suis touchée de voir que vous ne m'avez pas oubliée, Maître, poursuivit Sangara en inclinant la tête devant Zérel.

Impossible ! Il s'agissait forcément d'un habile maléfice ! Le vieux mage ne pouvait croire un seul instant que cet ignoble chevalier noir était son petit papillon.

— Qui que tu sois, prends la forme que tu voudras, mais je t’interdis de te faire passer pour Sangara ! tempêta-t-il. Elle a peut-être trahi l’empire, mais il n’y a jamais eu la plus petite once de cruauté ou de méchanceté dans son cœur. Tu n’as pas le droit de salir sa mémoire avec toutes les horreurs que tu commets !

Les lèvres vermeilles de la jeune femme esquissèrent un discret sourire amer.

— J’avoue que je suis surprise de vous voir ainsi prendre ma défense, Maître, répondit la jeune femme. Aussi, suis-je vraiment navrée de vous décevoir en vous assurant que je suis bien la Sangara que vous preniez si souvent sur vos genoux. Sachez que j’ai précieusement gardé le joli papillon que vous aviez confectionné avec des plumes, « pour veiller sur mes rêves », comme vous disiez...

Zérel resta figé, totalement abasourdi.

— Non... Ce n’est pas possible... Je... Je n’y comprends rien, reprit-il d’une voix éteinte. Comment peux-tu être là, maintenant ? Ça fait si longtemps... Dis-moi au moins que ce n’est pas vrai... que tu n’es pas ce chevalier noir qui commet tous ces massacres.

— J’ai beaucoup de choses à vous dire, Maître.

— Commence donc par me dire pourquoi mon père et Arnella sont morts, lança Gundar sur un ton aussi glacial que la colère qui coulait dans ses veines.

Sangara s’avança lentement en le regardant au fond des yeux. Elle le fixa un moment sans un battement de cils, puis elle ôta son gantelet de métal noir et caressa les peintures de guerre de sa joue du bout de ses doigts gracieux.

— Pour une fois, je dois bien reconnaître que j’approuve le choix de ce bon Sen-Kemeth. Tu es tout à fait à mon goût, commenta-t-elle avec un sourire charmeur d’une beauté irrésistible.

— Réponds à ma question ! souffla Gundar en lui saisissant la main d’une poigne de fer.

Trois fantassins appuyèrent aussitôt la pointe de leur pique sur sa poitrine, mais leur maîtresse leva son autre main pour les faire reculer.

— Ainsi, cette pauvre jeune fille se nommait Arnella..., dit-elle d'un air songeur. Très joli. Sache, mon cher Gundar, que je ne peux être tenue pour responsable des moindres agissements de tous les hommes qui se battent pour ma cause à travers le Premier Monde. Crois bien que je suis profondément désolée pour ton père. D'ailleurs je ne sais ni où, ni comment, ni pourquoi il est mort. Quant à cette pauvre Arnella, je ne lui voulais aucun mal. Pourquoi aurais-je voulu la mort de cette enfant innocente ? C'est juste un malheureux concours de circonstances. Elle était là... J'étais fort marrie de ne pas t'avoir trouvé... C'est tout. Et puis... Si tu étais sorti de ta cachette, cela ne serait pas arrivé. Je présume que c'est ton dieu protecteur qui t'en a empêché pour te sauver la vie, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas mon dieu ! Je ne crois pas à tout cela. Je sais juste que tu vas payer pour ce que tu as fait.

— Je comprends que tu aies pu ressentir une certaine animosité à mon égard suite à ce regrettable incident, mais, tout compte fait, il me semble que je t'ai finalement rendu service, non ? rétorqua la jeune femme en considérant le ventre d'Almira. Cela fait-il partie des plans de notre cher Sen-Kemeth ? Ou bien avez-vous pris certaines libertés ?

— Qu'est-ce que cela peut bien te faire ? cracha Almira sur un ton hargneux.

— C'est vrai. Tu as raison. Cela ne change aucunement mes plans. Ce sera juste plus divertissant !

— Tu ne toucheras pas à Almira ni à notre enfant ! rugit Gundar.

Le jeune homme porta la main à son épée, mais Sangara lui engourdit le bras d'un simple petit geste de la main.

— Allons, allons, calme-toi, lui dit-elle avec une intonation faussement apaisante et un sourire assurément moqueur. Je ne veux pas me battre contre toi. Je veux te garder en vie. Je ne voudrais pour rien au monde que tu manques le spectacle que je vais t'offrir en prenant le Pouvoir de Vie d'Ellora quand elle le transférera à ta dulcinée... ou à sa progéniture.

— Jamais ! Tu ne nous prendras rien du tout ! s'écria Almira en brandissant son poignard.

— Que de violence ! déplora Sangara en immobilisant à son tour la belle guerrière. Et vous osez me reprocher mes actes ? Quand je pense que vous avez tué mes pauvres petits horrignomes à Bathram alors qu'ils ne voulaient que vous prendre les Pierres... Et je suppose que vous avez également assassiné ce brave Vernberg, que j'avais envoyé à Tarkenn pour rechercher l'Élu, et qui n'est jamais revenu.

— Tu es bien mal renseignée, répondit Zérel. C'est un mystérieux cavalier bleu qui a mis tes monstres en déroute. Quant à ton espion, nous n'avons jamais su qui l'avait tué, mais je suppose que ce doit être aussi ce cavalier inconnu.

— Voilà qui est plutôt étrange... En tout cas, je vous trouve bien hostiles à mon égard, alors que c'est moi qui devrais être fâchée. Vous avez cruellement blessé mon fidèle Svelga et vous m'avez empêchée de savourer l'exécution du gouverneur de cette misérable cité.

— Tu appelles ça une exécution ? s'indigna Almira. C'était une pure abomination !

— Pourquoi une mise à mort devrait-elle forcément être triste et rapide ? Autant en profiter pour s'amuser un peu, non ? Mais qu'importe ! C'est du passé. Nous n'allons quand même pas nous quereller pour de telles broutilles. Sachez que, malgré tout cela, je ne désire nullement votre mort. D'ailleurs, que pourrais-je bien faire de vos cadavres ? Non... Je m'amuserai bien davantage en vous gardant en vie.

Un sourire sadique se dessina sur les lèvres de Sangara, et l'éclat de ses yeux d'émeraude devint encore plus brillant.

— Tu ne vivras pas assez longtemps pour ça ! gronda le capitaine Hagar en jaillissant brusquement de sa cachette et en se jetant sur elle, lame au clair.

La jeune femme recula en dégainant sa terrible épée et se fendit pour lui enfoncer sa lame ondulée dans le bas-ventre.

— Nooon ! hurla Almira, les yeux écarquillés d'horreur et de désespoir.

Le capitaine tomba à genoux en lâchant son arme.

Ses compagnons encore libres de leurs mouvements se précipitèrent à son secours, mais Sangara les paralysa aussitôt. Frissonnant de douleur, le jeune officier demeura un instant le regard perdu et la bouche grande ouverte sans pouvoir émettre le moindre son, puis il baissa les yeux vers la sinistre lame noire, qui palpitait d'une maléfique lueur sanglante. La cruelle jeune femme retira alors lentement son arme et l'essuya sur l'épaule du malheureux.

— Merci, ma chérie, dit-elle en déposant un baiser amoureux sur la lame de Nazrak avant de la remettre au fourreau. Gardes ! Emmenez ce misérable écervelé. Il ne va pas mourir tout de suite. Attachez-le à la porte de la ville pour que chacun voie le sort que je réserve à ceux qui se mettent en travers de mon chemin.

— Je ne peux pas croire que tu sois devenue aussi ignoble, dit Zérel, la voix étranglée de chagrin, en regardant avec désespoir les soldats traîner le pauvre capitaine Halgar.

— Et me promettre le monde pour me l'enlever au dernier moment, n'était-ce pas ignoble ? répliqua vivement Sangara, une amertume infinie dans la voix et une haine sans bornes sur les lèvres.

— Ne blasphème pas ! riposta Zérel en s'empourprant.

— Notre tout-puissant Sen-Kemeth t'anéantira bientôt, je te le promets ! ajouta rageusement Almira, les yeux noyés de larmes.

— Ne compte pas trop sur ton beau seigneur de la Vie, se gaussa Sangara. Crois-en mon expérience. D'ailleurs, réfléchis un peu. Ton puissant seigneur règne sur toutes les âmes en vie, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute !

— Et sur qui donc règne notre tout-puissant Sen-Maardak ? Sur les âmes de toutes les créatures mortes depuis que son frère a peuplé le Premier Monde. Et cela, pour l'éternité. N'est-ce pas là un royaume bien plus vaste ? Ne crois-tu pas que notre seigneur de l'Ombre et de la Mort soit le plus puissant de tous les dieux ?

— Moi, je ne crois qu'en moi, et je te garantis que tu vas mourir très bientôt ! souffla Gundar. Tu es lâche et tu ne profères que des mensonges !

— Des mensonges, moi ? Quelle calomnie ! Je déteste le mensonge. Je n'ai jamais menti à personne.

— Ah non ? Quand tu m'as soi-disant annoncé mon avenir à Daram, tu m'as dit que tu avais eu la fièvre dévorante. C'était pas un mensonge, ça, peut-être ? Montre-moi donc tes cicatrices !

Sangara sourit d'un air ironique et lança un regard moqueur à Gundar.

— Je ne t'ai jamais dit cela. Tu m'as demandé pourquoi je dissimulais mon visage, et je t'ai répondu que la fièvre dévorante pouvait causer d'horribles mutilations. Tu as fait ta propre déduction sans même te rendre compte que je n'avais pas répondu à ta question. Tu t'es donc menti à toi-même. Finalement, je me demande si tu seras d'une compagnie intéressante... Bien. À présent, il est temps de passer aux choses sérieuses.

Sur ces mots, elle fit un signe de la main à un fantassin. L'homme lui apporta immédiatement un imposant collier de fer muni d'une serrure.

— Voici, Divine Maîtresse, dit-il en s'agenouillant et en lui tendant le collier à bout de bras, le visage baissé vers le sol.

Sangara prit le collier et le présenta devant Zérel. Le vieux mage considéra le sinistre objet, puis il fixa durement son ancienne élève.

— Je vous en prie, Maître, dit-elle. Je ne veux pas vous faire de mal. Ne m'y obligez pas.

Zérel la défia du regard une dernière fois, puis il releva docilement le menton. Sangara lui passa le collier au cou et le verrouilla à double tour.

— Pardonnez-moi, Maître, poursuivit-elle, l'air sincèrement désolée. Je ne peux pas vous contrôler pendant tout notre voyage. Voilà, hélas, le seul moyen que j'ai trouvé pour vous empêcher d'utiliser votre magie.

— Notre voyage ? releva le vieux mage en haussant un sourcil interrogateur.

— Mon armée n'est pas encore assez puissante pour prendre possession de mon futur palais impérial à Ezeldrîn. Je suis donc contrainte, à mon grand regret, de vous héberger quelque temps dans ma demeure d'Amrüll qui, je dois bien l'avouer, est bien plus austère.

La jeune femme se retourna et héla un capitaine. L'homme s'empressa de venir mettre un genou au sol devant elle. Il était grand et costaud. Ses cheveux courts étaient d'un curieux blond délavé un peu jaunâtre.

— Capitaine Ennkorg, nous partons. Prenez cinq-cents hommes pour nous escorter jusqu'à Amrüll, ordonna Sangara. Et prévenez-moi sans délai si les hommes aperçoivent un cavalier bleu.

— Qu'il soit fait selon vos désirs, Divine Maîtresse.

L'officier se releva et s'éloigna pour donner ses instructions à ses lieutenants, mais sa maîtresse le rappela :

— Ah ! J'oubliais, Capitaine : une gaïade accompagnait mes amis. Je ne la vois pas, mais je suis sûre qu'elle est dans les parages. Trouvez-la et amenez-la-moi solidement enchaînée.

— Vos désirs sont des ordres, Divine Maîtresse. Je m'en charge sur-le-champ.

Tandis que le capitaine Ennkorg partait déjà au pas de course, Bolgarán l'apostropha sur un ton railleur :

— Sais-tu au moins ce qu'est une gaïade et à quoi ça ressemble ?

— Euh... Non...

— Alors, comment comptes-tu la trouver ? ricana le marchand.

L'officier lui décocha un regard méchant et dégaina son épée.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, l'avertit Bolgarán sur un ton sarcastique.

Se rappelant l'avertissement de sa maîtresse au soldat qui avait brutalisé Zérel, le capitaine se ravisa et remit son arme au fourreau.

— Voilà qui est plus sage, en effet, commenta Sangara. Venez, Capitaine, je vais vous expliquer comment trouver cette créature.

Pendant que leur maîtresse s'entretenait avec l'officier, les soldats désarmèrent Gundar et ses amis et leur passèrent de lourdes chaînes aux mains et aux pieds. Dès que ses prisonniers furent ainsi entravés, la jeune femme les libéra de son sort paralysant, puis elle se tourna vers l'impératrice avec un sourire de jubilation.

— Si tu savais comme je suis heureuse de te revoir, dit-elle sur un ton mielleux. Cela fait si longtemps que nous nous sommes quittées. Tu es toujours aussi belle.

Alors qu'Ellora lui répondait par un regard dur et froid comme l'acier, Sangara s'avança vers elle comme un chat jouant avec une proie qui lui est acquise.

— Ces nouvelles chaînes te vont à ravir ! Tu n'as plus besoin de ce joli collier, à présent, continua-t-elle, les lèvres moqueuses et les yeux narquois.

La jeune femme approcha la main des trois Pierres de Pouvoirs, mais Ellora se raidit et lui saisit fermement le poignet sans lâcher son regard un seul instant.

— Ce collier est à moi, maintenant, insista Sangara.

— Rassurez-vous, Divine Majesté, intervint Almira. Nous le lui reprendrons.

Après une dernière hésitation, l'impératrice relâcha son ennemie.

— Je savais que tu étais une gentille fille raisonnable, dit cette dernière en lui arrachant le collier du cou.

— Tu ne perds rien pour attendre ! cracha Ellora.

Sangara éclata de rire en se remettant en selle, puis elle talonna son puissant destrier. Elle sortit du temple en traînant derrière elle ses prisonniers enchaînés comme des esclaves. Elle leur fit ainsi traverser toute la ville sous les regards terrifiés et désespérés des habitants.

À mesure qu'ils approchaient de la porte de la cité, Almira était de plus en plus tendue. Sa main serrait son pendentif en or à s'en blanchir les articulations, et ses lèvres marmonnaient tout bas une sorte de prière. Priait-elle simplement son grand seigneur de la Vie ? Ou se préparait-elle à commettre un acte de pure folie ? Une terrible inquiétude broyait la gorge de Gundar, mais le jeune homme n'en laissa rien paraître, de peur d'attirer l'attention des gardes ou de Sangara. Discrètement, il lança un regard interrogateur et angoissé à sa bien-aimée, mais celle-ci ne lui prêta aucune attention, gardant le regard droit et fixe devant elle.

Soudain, alors qu'ils passaient devant le pauvre capitaine Halgar agonisant, Almira tira d'un coup sec sur son pendentif. Celui-ci se détacha de sa chaînette, libérant un aiguillon à son extrémité. Avec une grande détermination et sans la moindre hésitation, la belle guerrière planta la goutte d'or dans le cou du jeune officier.

— Pardon, Capitaine, dit-elle, la gorge nouée, et de grosses larmes dévalant sur ses joues embrasées. Je suis très honorée de vous avoir eu à mes côtés durant cette quête.

Alors qu'un froid mortel lui engourdissait déjà le corps et endormait sa souffrance, le jeune officier aux longues boucles rousses fit un ultime effort pour tourner la tête vers Almira.

— Merci infiniment, Divine Altesse. Vous... Vous êtes... la plus merveilleuse personne... que je connaisse, murmura-t-il.

Ces derniers mots emportèrent avec eux le dernier soupir du jeune capitaine. Sangara ramena sa monture auprès d'Almira et se pencha vers elle. Ses lèvres esquissaient un sourire détendu, mais l'éclat de son regard d'émeraude trahissait sa colère et sa frustration.

— Ta compassion est une faiblesse, ma chère, cracha-t-elle. Et une impératrice ne peut être faible.

— Tu auras tout le temps de méditer sur mes faiblesses quand tu croupiras dans un cachot pendant que je régnerai sur ce monde avec tout l'amour que je peux lui donner, rétorqua sèchement Almira en la foudroyant d'un regard de défi.

Sangara se retourna sans un mot et ordonna au capitaine Ennkorg d'enfermer ses prisonniers dans une grande cage tirée par quatre chevaux.

Une merveilleuse nuit

À l'autre bout de l'incroyable tunnel creusé par les engloutons géants, Sangara fit donner d'épaisses couvertures à Gundar et à ses compagnons, pour les protéger du temps exécrable qui tourmentait le versant nord des Griffes blanches. De lourds nuages sombres déversaient une petite pluie froide et pénétrante, mêlée de grésil.

Ces affreuses conditions climatiques agrémentèrent le trajet jusqu'à la grande plaine d'Amrüll, où la pluie fit place à une neige fine qui piquait le visage et engourdisait les doigts. D'épais nuages de plomb plongeaient le pays dans une pénombre malsaine, tel un crépuscule éternel. De la vaste prairie qui couvrait jadis la plaine, il ne subsistait plus que de maigres lambeaux d'une herbe effilochée plus grise que verte, disséminés ici et là au milieu d'un désert de rocailles sombres et stériles que la neige commençait à revêtir d'un linceul blanc comme la mort.

— Que s'est-il donc passé ici ? s'interrogea Zérel à voix haute.

— Ne sous-estimez pas la grandeur et la toute-puissance de notre seigneur Sen-Maardak, Maître, répondit Sangara en levant le menton d'un air hautain et suffisant.

Deux jours dans cet univers de mort et de désolation les amenèrent, enfin, à la forteresse d'Amrüll. Sous les monstrueux nuages qui tournoyaient au-dessus d'elle et noyaient le pays dans les ténèbres, elle paraissait à Gundar encore plus sinistre et plus féroce que la première fois qu'il l'avait vue. Les lieux étaient si lugubres que toute vie semblait les avoir abandonnés pour l'éternité.

— Quel endroit vraiment charmant, commenta ironiquement Bolgarán. Je comptais bien être reçu dans un magnifique palais, mais je n'aurais jamais osé espérer un accueil aussi chaleureux.

— Rassurez-vous, je vous ai réservé une suite luxueuse bien à l'abri sous la forteresse, répondit Sangara, les yeux aussi moqueurs que les lèvres.

Sur ordre de leur maîtresse, les soldats sortirent Gundar et ses compagnons de leur cage et les emmenèrent sur la rampe d'accès qui montait jusqu'au pied de la forteresse. Les quatre sentinelles de faction ouvrirent l'énorme porte de fer à moitié rouillée, et les soldats poussèrent les prisonniers à l'intérieur avec brutalité. Les grandes statues à tête de mort alignées de chaque côté de la longue cour rectangulaire les regardèrent passer et disparaître dans le ventre de l'imposante tour centrale.

Le vaste vestibule circulaire était sombre et sinistre. Seules quelques torches fuligineuses jetaient une maigre lumière vacillante sur les dalles noires et glissantes du sol. Deux escaliers de pierre grimpaient le long du mur sur les côtés pour disparaître dans l'obscurité des étages.

— Soyez les bienvenus en mon merveilleux palais ! déclara Sangara sur un ton aussi amer qu'ironique.

— Il me semble que cette forteresse appartient à Darüll depuis des siècles, grinça Zérel.

— Je crains fort que ce pauvre Darüll et son petit chien de Zandroll ne soient plus en mesure d'occuper ce château. Je me suis donc dévouée pour ne pas laisser les lieux à l'abandon.

— Tu les as tués, n'est-ce pas ?

— Ce brave Zandroll ne m'était d'aucune utilité. Je dois malgré tout reconnaître que ses supplications m'ont procuré beaucoup de plaisir. Dommage qu'il soit mort aussi vite... Quant à ce cher Darüll, disons plutôt qu'il n'a pas supporté la puissance de ma belle Nazrak lorsqu'elle lui a enlevé ses pouvoirs pour me les octroyer.

— Comme tu as traité Maître Béalzar ! s'emporta le vieux mage.

— En effet, mais j'ai pris grand soin de ne pas lui ôter la vie, pour qu'il puisse vous faire part de ma visite. Bien ! Assez bavardé, maintenant. Ce

voyage a dû vous fatiguer. Il est temps de prendre un repos bien mérité dans vos appartements.

Sangara invita ses prisonniers à la suivre jusqu'à une porte massive au fond du vestibule. Les deux soldats qui la gardaient l'ouvrirent aussitôt, non sans difficulté, et s'inclinèrent avec bien plus de crainte que de respect devant leur maîtresse. Puis ils prirent chacun une torche et entrèrent dans le couloir obscur que la lourde porte avait découvert. Pousés sans ménagement par les soldats, Zérel et ses compagnons s'y engagèrent à leur tour, et Sangara leur emboîta le pas pour fermer la marche.

Au bout de ce sombre corridor en pente qui s'enfonçait sous la forteresse, les gardes déverrouillèrent une nouvelle porte. Munie de solides barreaux, celle-ci émit un grincement sinistre en pivotant sur ses gonds rouillés, libérant ainsi l'accès à un escalier de pierre étroit que quelques torches tremblotantes peinaient à éclairer. Les marches inégales, humides et glissantes rendaient la descente dangereuse. Chaque pas offrait une occasion de tomber ou de se tordre une cheville.

— Par tous les dieux ! C'est épouvantable ! s'exclama Ellora en descendant de la dernière marche, le visage figé dans une grimace de dégoût et de tristesse.

Sous la voûte basse de la longue salle qui s'étirait devant elle, de minuscules cages s'alignaient de chaque côté d'une étroite allée centrale. Une humidité malsaine et nauséabonde suintait de chaque pierre, et la crasse immonde qui couvrait le sol dégageait une odeur pestilentielle. Des gémissements émanaient de certaines cages, et quelques mains implorantes se tendaient entre les barreaux pour quémander juste de quoi survivre.

— C'est abominable ! s'écria Almira, écoeurée.

— J'avoue que cet endroit mériterait bien un petit nettoyage, admit Sangara. Je vais ordonner à quelques prisonniers de lécher cette allée. Comme ça, ce sera tout propre et, en prime, ils auront le ventre bien rempli. Mais, de grâce, ma chérie, ne te mets donc pas dans tous tes états pour si peu ! De toute façon, comme tu peux le constater, ces jolis appartements sont déjà tous occupés. Je ne peux donc pas vous loger ici. Et puis... j'ai bien mieux à vous proposer. Suivez-moi.

Au bout de quelques pas, une main décharnée se glissa entre les barreaux de sa cage juste devant la jeune femme.

— À boire, je vous en supplie, Divine Maîtresse. Ayez pitié..., gémit une voix faible et tremblante dans l'obscurité de la geôle.

Sangara se pencha en retenant ses magnifiques cheveux de jais, entrouvrit les lèvres et laissa couler un filet de salive dans cette pitoyable main suppliante.

— Voilà. Il suffit de demander, dit-elle avec un délicieux petit rire moqueur.

La pauvre main se retira silencieusement dans les ténèbres, sans doute pour donner à des lèvres desséchées l'illusion de soulager leur terrible souffrance.

— À l'occasion, tu penseras à me remercier, lui lança sa cruelle geôlière, l'air outrée.

— Tu n'es qu'une infecte créature ! souffla Almira, en fixant Sangara avec une haine et un dégoût infinis dans le regard.

— Ah... Encore ta compassion, ma chère. Elle te perdra... Bien. À présent, mes amis, laissez-moi vous conduire à votre suite.

La salle suivante était bien plus grande, et son plafond voûté était assez haut. Elle était aussi puante et infecte que celle qu'ils venaient de quitter, et des souffrances encore plus épouvantables transparaient de ses murs poisseux. Une dizaine d'instruments de torture, tous plus abominables les uns que les autres, attendaient patiemment leurs victimes, et quelques malheureux étaient suspendus à de lourdes chaînes ou à d'horribles crochets de boucher rouillés.

— Pitié ! Je vous en supplie, Divine Maîtresse ! glapit un pauvre gars, que des gardes s'apprêtaient à attacher sur un chevalet.

Méprisant avec un regard hautain le malheureux supplicé, Sangara se tourna vers ses nouveaux prisonniers.

— Voici votre suite, mes amis, annonça-t-elle en désignant de la main tout un côté de la salle.

— Comment peux-tu être aussi sadique et ignorer ainsi ce malheureux ? s'indigna Almira.

— Oh ! Mais je ne l'ignore pas. J'ai un tas de projets fort amusants pour lui. Et puis... avant de t'apitoyer sur son sort, sais-tu seulement qui c'est ?

— Qu'importe ! C'est un homme !

— C'est le général responsable du massacre de Tor-Varenn, continua Sangara.

— C'est bien toi qui as ordonné cette horreur, non ?

— Cet idiot a enfreint mes ordres en passant les femmes, les enfants et les vieillards au fil de l'épée.

— Ne me dis pas que cela t'attriste, répliqua Ellora sur un ton acerbe.

— Bien sûr que si ! J'en avais besoin pour en faire de bons petits horngnomes, gémit Sangara avec la mine boudeuse d'une fillette capricieuse.

Almira ouvrit la bouche, mais elle resta sans voix devant l'ignominie de sa geôlière.

— Très bien ! reprit celle-ci. Gardes ! Installez donc mes invités !

Les soldats firent asseoir Almira et ses amis au sol, dos au mur. Ils leur entravèrent les pieds avec une longue chaîne et leur passèrent les poignets dans de lourds anneaux solidement ancrés dans le mur.

— Parfait ! commenta Sangara. À présent, je dois vous laisser, mais c'est avec le plus grand plaisir que je vous recevrai ce soir à ma table.

— Trop aimable ! railla Bolgarán.

— J'apprécie beaucoup votre humour, Maître Bolgarán, répondit la jeune femme sur un ton suave, mais je vous conseille de ne point trop en user.

— Sinon quoi ? De toute façon, je vais bientôt finir sur un de ces instruments, non ?

— Ces propos me blessent profondément, Maître Bolgarán, se désola Sangara, l'air attristée. Je ne suis pas la brute sanguinaire que vous imaginez. Je suis une personne douce et raffinée. À mes yeux, voyez-vous, la

torture est un art. Un art noble et délicat qui demande doigté et amour du travail soigné. Les jolis instruments que vous voyez là sont fort distrayants, mais je les trouve bien trop grossiers pour vous et vos amis. Vous, vous avez la saveur de ma victoire ! Vous êtes un mets de choix que je compte savourer longuement. Je vous réserve la quintessence de la torture. Je veux que vos supplices me fassent frissonner de jouissance ! Mais rassurez-vous, je ne suis pas égoïste. Je vous promets de prendre tout le temps qu'il faudra pour que vous puissiez profiter pleinement, vous aussi, de chaque sensation.

— La seule chose dont tu vas bientôt pouvoir jouir à ta guise, c'est l'éternité dans le royaume de ton cher Sen-Maardak ! répliqua Gundar sur un ton glacé de haine et tranchant comme l'acier.

Sangara pouffa de rire, puis elle se planta devant lui et le défia de son regard d'émeraude, quand, soudain, le capitaine Ennkorg déboula au pas de course.

— Vous m'avez fait mander, Divine Maîtresse ? dit-il, tout essoufflé, en s'inclinant bien bas.

— Ah ! Vous voilà, Capitaine ! soupira la jeune femme en se retournant vers l'officier avec une grimace d'exaspération. Dites-moi que vous avez enfin capturé la gaïade qui accompagnait mes invités.

Le capitaine se jeta au sol et se prosterna.

— Euh... Hélas, non, Di... Divine Maîtresse. Cette créature est introuv...

— Capitaine, c'est la troisième fois que vous vous présentez devant moi pour me faire part de votre échec. Je suis pourtant certaine que cette gaïade nous a suivis jusqu'ici.

— Je... Je vous présente toutes mes excuses, Divine Maîtresse. Punissez-moi de la manière qui vous procurera le plus grand plaisir.

Sangara se tourna de nouveau vers ses prisonniers.

— Comme c'est touchant, n'est-ce pas, mes amis ? dit-elle avec une frimousse excessivement attendrie. Que dois-je faire, selon vous, Maître Bolgarán ?

Le marchand hésita. Chacun de ses mots pouvait être lourd de conséquences.

— Je me demande bien qui pourrait débusquer une fille de la Terre qui ne veut pas qu'on la trouve, répondit-il du bout des lèvres.

Sangara fit mine de réfléchir.

— Très bien, Capitaine, reprit-elle en posant la main sur la dague attachée à sa ceinture. J'accepte vos excuses...

L'officier poussa un soupir de soulagement et se releva.

— Mais pas votre incompetence ! poursuivit la jeune femme en se retournant subitement et en lui tranchant la gorge d'un geste rapide, précis et élégant.

Un jet de sang aspergea un garde, et le pauvre capitaine tomba sur les genoux en portant les mains à son cou. Il émit un faible râle étouffé par le flot écarlate qui emportait sa vie entre ses doigts, puis il s'effondra au sol, les yeux exorbités.

Sangara passa sensuellement la langue sur sa lame ensanglantée en décochant à Gundar un regard ensorceleur dont la cruauté n'avait d'égale que la beauté.

— Dommage... C'était un homme de goût, conclut-elle en vérifiant qu'il ne restait plus de sang sur sa dague avant de la remettre au fourreau.

— Une personne douce et raffinée..., murmura Ellora, au bord de la nausée.

Tandis que l'impératrice fixait avec consternation le corps sans vie de l'officier, deux gardes arrivèrent pour l'emporter.

— Laissez-le là ! intervint Sangara. Mes petits engloutons sont assez affamés, ces temps-ci.

— Tu es vraiment abjecte ! explosa Almira.

— Tu devrais plutôt me remercier. Pendant que ces charmantes bestioles s'occuperont de ce cadavre, elles ne viendront pas grignoter tes jolis pieds.

La salle de banquets était spacieuse mais austère. Aucune tenture ni tapisserie pour égayer ou adoucir la pierre noire des murs. Seules

quelques braises rougeoyantes apportaient un peu de chaleur en crépitant dans une imposante cheminée de marbre noir. Malgré leur hauteur, les six fenêtres ne laissaient entrer que le crépuscule sinistre qui régnait en maître à l'extérieur. La pièce était néanmoins bien éclairée par trois grands lustres ronds suspendus au-dessus de la longue table en bois vermoulu, au bout de laquelle Sangara attendait ses invités. Une jolie robe de satin noir épousait à merveille les courbes gracieuses de son corps, et un collier en or plongeait ses mailles finement ouvragées dans le creux de sa poitrine, entre ses longs cheveux de jais lisses et soyeux.

Cette beauté au teint pâle était si envoûtante qu'un mélange malsain de fascination, de désir et de haine envahit Gundar. Se délectant de son malaise évident, la jeune femme plongea son regard dans ses prunelles ténébreuses, et ses yeux d'émeraude se mirent à étinceler d'un innombrable plaisir pervers.

— Prenez place, mes amis, dit-elle d'une voix douce et apaisante au bout de quelques instants. J'espère que le bain que je vous ai offert de bon cœur vous a réchauffés, et que vous vous sentez à votre aise.

— Vous êtes trop bonne, Divine Maîtresse, répondit Almira.

La belle guerrière exécuta une petite génuflexion avec un joli sourire acidulé avant de s'asseoir. Ses amis s'installèrent à table à leur tour, et des soldats se placèrent au garde-à-vous derrière eux.

— Laissez-moi seule avec mes invités, ordonna Sangara.

— Mais... Je... Vous..., bredouilla le capitaine des gardes, inquiet pour sa maîtresse.

— Vous pouvez partir, Capitaine, répondit-elle en caressant avec amour sa terrible épée, posée devant elle sur la table.

Sur un signe de l'officier, les gardes laissèrent Sangara avec ses prisonniers.

— N'ayez crainte, mes amis, reprit-elle. Je n'ai pas l'intention de me servir de Nazrak contre vous. Je veux juste vous montrer quelque chose qui ne vous laissera pas indifférents.

Joignant le geste à la parole, elle tourna le pommeau de son arme vers ses invités. Elle y avait fait incruster les six Pierres de Pouvoirs, et celles-ci palpitaient d'une douce lumière intérieure.

— Par tous les dieux ! Ce n'est pas possible ! s'exclama Zérel, les yeux écarquillés. Elles ne peuvent briller qu'au cou de l'impératrice en étant réunies toutes ensemble avec le Pouvoir de Vie !

— Je suis heureuse de vous entendre reconnaître ma légitimité à monter sur le trône, Maître, jubila Sangara avec un large sourire provocateur.

— Je n'ai rien dit de tel ! Je ne saurais dire par quel sort tu es parvenue à cet effet, mais cela ne fait pas de toi l'impératrice. Seul notre tout-puissant seigneur de la Vie choisit celle qui doit régner en son nom !

— Et je lui laisse volontiers ce privilège. Parce que moi, je serai l'impératrice d'un dieu bien plus puissant ! Le grand seigneur Sen-Maardak m'a choisie quand Sen-Kemeth et les hommes m'ont abandonnée. Et aujourd'hui, mon tout-puissant seigneur me prouve, par ces Pierres, qu'il me renouvelle sa confiance et son indéfectible soutien.

— Souviens-toi de la Sangara que tu étais au Sanctuaire et qui devait me succéder, dit Ellora. Regarde au fond de ton cœur et tu comprendras combien il a dû être difficile pour notre tout-puissant Sen-Kemeth de renoncer à toi. Il t'aimait bien plus que toutes les impératrices précédentes, et, nous tous, nous t'aimions aussi infiniment.

— C'est donc par amour que vous m'avez tous rejetée et oubliée ? répliqua Sangara avec un sourire ironique et plein de rancœur.

— Est-ce pour cette raison que tu es si cruelle aujourd'hui ? dit Almira.

— Possible. Mais... pas seulement. À quoi bon disposer de tous les pouvoirs, si je ne peux m'amuser comme bon me semble ?

— Voilà pourquoi notre grand seigneur de la Vie a dû se détourner de toi bien malgré lui ! explosa Zérel.

Le vieux mage braqua ses yeux de glace sur Sangara et la fixa intensément. La jeune femme soutint silencieusement son regard pénétrant pendant un moment, puis elle se détourna.

— Ma pauvre enfant..., poursuivit le vieil homme d'une voix douce et mélancolique. Mon pauvre petit papillon... Je suis si triste pour toi. Si tu savais combien de soirs j'ai pleuré en silence en repensant à tous ces merveilleux moments, quand tu étais enfant. Te souviens-tu de tes leçons de lecture, assise sur mes genoux ? Te rappelles-tu nos parties de cache-cache dans les jardins du Sanctuaire ? Entends-tu encore les chansons que je fredonnais tout bas pour t'endormir ?

Sangara tourna de nouveau la tête vers son ancien maître. Elle lâcha un long et douloureux soupir lourd d'amertume et de nostalgie, et une larme silencieuse lui roula sur la joue.

— Je garderai toujours dans mon cœur ta merveilleuse frimousse pleine de joie et de douceur, dit Zérel, la voix tremblante et la mine accablée de chagrin et de regrets.

— Je comprends que tu te sois sentie abandonnée par notre tout-puissant Sen-Kemeth et que tu l'aies trahi en retour, mais il est encore temps d'arrêter tout cela, ajouta Almira. Rends-nous les Pierres de Pouvoirs, repens-toi, et je te promets mon pardon. Je t'épargnerai la vie et je te garantis des conditions de détention décentes.

— Quoi ! s'étrangla Gundar en se tournant vers sa bien-aimée.

— Je comprends ta colère, mon amour, mais le mal ne doit pas être la réponse au mal. Nous ne sommes pas comme ça. Et le crier haut et fort ne suffit pas. Nous devons faire preuve de clémence et d'humanité.

— Elle est responsable de la mort de mon père et elle a tué Arnella ! Je les vengerai !

Almira posa une main pleine de douceur sur celle du jeune homme.

— Ne m'as-tu pas dit que tu faisais tout cela pour moi, à présent ?

Gundar s'adoucit.

— Si... Mais...

— Sois rassuré, mon ami, intervint Sangara. Je ne crois pas au pardon, moi non plus. Je n'ai jamais pardonné à Sen-Kemeth et je ne mérite ni ne désire le pardon de personne.

Un soupir de désespoir vida la poitrine de Zérel, et deux grosses larmes s'écoulèrent du glacier de ses yeux jusque dans sa barbe.

— Allons ! À présent, profitez de mon hospitalité ! poursuivit la jeune femme.

Aussitôt, une servante, sans doute une malheureuse captive, s'avança pour servir un ragoût qui s'annonçait délicieux à en juger par son fumet. Bolgarán se jeta sur sa part sans attendre, mais, au moment de porter un premier morceau de viande à sa bouche, il s'arrêta net sous le poids des regards braqués sur lui.

— Eh bien ? Qu'y a-t-il ? Qu'ai-je fait de mal ? demanda-t-il en regardant ses amis d'un air étonné. Ne me dites pas que vous pensez qu'elle veut nous empoisonner... Allons. Soyons sérieux. N'a-t-elle pas dit qu'elle voulait nous savourer longuement ?

— Décidément, je vous apprécie grandement, Maître Bolgarán, commenta Sangara. Je pense que vous ferez un excellent animal de compagnie. Allez ! Mes amis ! Régalez-vous sans crainte !

— Je ne toucherai à cette nourriture que lorsque tous les prisonniers qui se meurent dans tes cachots pourront en profiter aussi, déclara Almira en repoussant son assiette et en se croisant les bras.

Sangara contempla un instant l'inflexible volonté qui brillait dans le regard dur et déterminé de la belle guerrière.

— Qu'il en soit ainsi, finit-elle par soupirer. Mais, si tu veux mon avis, c'est du gâchis. Tu l'as bien vu par toi-même : j'ai donné de ma personne à l'un de ces gueux, et il ne m'a même pas remerciée !

— Je t'en suis reconnaissante pour ces malheureux, répondit Almira. Et si tu veux mon avis, aucun acte de charité ou d'humanité n'est jamais gâché.

— Dis-moi, Sangara : par quel artifice de magie noire as-tu réussi à préserver ta jeunesse et ta beauté ? demanda Ellora.

— N'y vois aucun maléfice, ma chère. Cela fait partie du pacte que le tout-puissant seigneur Sen-Maardak a conclu avec moi. Il m'a d'ailleurs offert bien davantage.

— Comme ses pouvoirs et cette épée, par exemple, lança Gundar en considérant Nazrak avec une grimace de dégoût.

— Tout à fait.

— Ou comme un certain élixir noir..., ajouta Zérel.

— Une pure merveille ! Une simple goutte en contact avec votre sang, et vous devenez un vulgaire pantin qui n'obéit plus qu'à moi et à moi seule. Pauvre roi Draknor. Lui qui aimait tant diriger personnellement toutes les affaires de l'état...

— Pourquoi as-tu attendu aussi longtemps pour te venger ? continua le vieux mage.

— Je ne veux pas seulement me venger. Je veux régner sur le Premier Monde au nom du tout-puissant Sen-Maardak. Pour cela, il me faut les Sept Pouvoirs. Et la seule façon de m'approprier le Pouvoir de Vie de ma chère Ellora, c'est de le récupérer quand elle le transférera à la future impératrice. Il me fallait donc attendre que Sen-Kemeth fasse son choix. En espérant, bien sûr, qu'il n'y renonce pas encore une fois au dernier moment...

— Pour obtenir tes Pierres de Pouvoirs, tu as tué Darüll et tu as réduit Maître Béalzar à néant. Mais comment as-tu procédé avec Shékrán ?

— Je lui ai laissé entendre qu'il posséderait tous les Territoires holtarans après ma victoire. Et c'est ainsi que j'ai également conclu une alliance avec Naros. D'ailleurs, la présence de votre ami sardakis m'intrigue. Naros aurait-il changé d'avis et envoyé quelqu'un pour m'assassiner ?

— Naros, plus mon roi, répondit Yagos. Il choisit faire la guerre pour vous, pas pour peuple Phargos. Maintenant, je bats pour l'empire.

Sangara dévisagea le sardakis avec un sourire malicieux et pervers.

— Je devrais peut-être m'entretenir longuement avec toi dans les geôles pour m'assurer que tu me dis la vérité, dit-elle. Qu'en penses-tu ? Je peux te montrer mes tal...

— Je suppose que tu ne comptes pas honorer les belles promesses que tu as faites à tes alliés, coupa Almira, de l'acide sur le bord des lèvres.

— Je ne partagerai jamais le pouvoir avec eux. Après tout, les mages rebelles ne m'ont-ils pas fait, eux aussi, de belles promesses mensongères pour ensuite m'abandonner et m'oublier ?

— C'est juste, concéda Zérel. D'ailleurs, nous n'en serions pas là aujourd'hui si ces fous n'avaient pas agi ainsi. Mais ce qui est fait est fait.

— Tu veux le trône impérial ? Soit, reprit Ellora. Mais qu'en feras-tu ? Gouverner le Premier Monde est une responsabilité, pas un jeu.

Un sourire cruel se dessina sur les lèvres de Sangara.

— Demain, j'aurai tous les Pouvoirs des dieux entre mes mains, répondit-elle. Personne ne pourra plus s'opposer à ma volonté, à mes désirs, à mes caprices. Le Premier Monde sera à moi, et j'en disposerai comme bon me semble. Je jouerai avec qui je veux, quand je veux et comme je veux.

Se laissant emporter par tous ces plaisirs qu'elle imaginait déjà, la jeune femme se fit une joie d'exposer ses horribles projets, jusqu'à en couper l'appétit de ses invités.

À la fin du repas, elle fit porter de la nourriture aux prisonniers des cachots comme elle l'avait promis, et elle ordonna aux gardes de reconduire ses invités dans les souterrains de la forteresse.

— Celui-ci reste avec moi pour la nuit, précisa-t-elle en posant sa jolie main sur l'épaule de Gundar. Amenez-le dans mes appartements quand je vous l'ordonnerai.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'écria Almira, à la fois furieuse et inquiète. Que vas-tu faire de Gundar ?

Sangara fit mine de réfléchir, un doigt sur la joue et les yeux levés vers le plafond.

— Hum... Je ne sais pas encore... Mais je crois que nous allons passer une nuit sensationnelle, répondit-elle en lançant une œillade aguichante au jeune homme.

— Profites-en bien, dit froidement celui-ci, parce que, pour toi, ce sera la dernière.

— Tu vas me payer ça très cher, Sangara ! cracha rageusement Almira.

— Ne sois pas jalouse comme ça, ma chérie, tempéra Sangara, la mine tendrement désolée. Demain, je me consacrerai entièrement à toi. C'est promis. Et si tu es bien sage, nous passerons toute la nuit ensemble. Rien que nous deux ! Je n'ai rien contre toi, tu sais. Je vais même te faire une confidence : tu es la seule avec qui j'accepterais volontiers de partager mon pouvoir absolu sur le Premier Monde. Si tu me promets d'être obéissante, tu pourras régner à mes côtés. Tu es si belle, si intelligente, si impétueuse !

Les yeux d'Almira lui lancèrent des aiguillons de glace et de foudre, puis la belle guerrière se retourna et suivit les gardes sans résister.

Une ambiance malsaine régnait dans la chambre. Une large cheminée dispensait généreusement une agréable chaleur, mais la mort semblait se tapir sous l'édrédon de satin noir du grand lit à colonnes. Si les épaisses tapisseries murales et les tapis moelleux du sol apportaient une douceur conviviale et chaleureuse, leurs tons sombres et sinistres distillaient un mal silencieux et oppressant. Au fond de la chambre, une belle commode en bois précieux côtoyait un grand fauteuil de velours noir rehaussé de dorures. Dans les bras de ce dernier, Sangara se prélassait dans une position suggestive.

Sa longue robe de mousseline de soie noire, profondément échancrée et fendue jusqu'à la taille sur un côté, laissait transparaître en filigrane son ineffable beauté. Sa chevelure de jais caressait sensuellement l'ovale pâle de son visage, et une jolie chaînette en or soulignait la délicatesse de son cou avant de se glisser dans le creux de ses seins pour y nicher un magnifique rubis rayonnant d'un rouge intense et profond. Bien qu'il fût assurément l'un des plus beaux du Premier Monde, ce joyau paraissait bien pâle devant l'éclat et la chaleur de ses lèvres.

Gundar haïssait cette femme du plus profond de son être. Il n'en eut pas moins le souffle coupé par son intolérable beauté.

— Laissez-nous ! ordonna Sangara en se levant.

Les deux gardes s'inclinèrent brièvement et quittèrent la chambre sur-le-champ. La jeune femme s'avança lentement vers son prisonnier

avec une démarche féline. À chacun de ses pas, un improbable mélange de désir, de colère et de haine embrasait davantage les veines de Gundar.

Elle s'arrêta presque contre lui. Un délicieux sourire coquin lui entrouvrit les lèvres, et elle commença à lui caresser la poitrine avec une affolante douceur sans le lâcher du regard. Le sentiment malsain et douloureux qui tourmentait Gundar prit possession de tout son être et lui tendit le corps.

— Tu as très envie de moi, n'est-ce pas ? dit-elle sur un ton victorieux et condescendant.

— Je n'aime et je n'aimerai jamais qu'Almira ! gronda le jeune homme en lui saisissant fermement la main.

— Qui a parlé d'amour ? Je te parle de désir. Tu sais aussi bien que moi que tu me désires terriblement. Et cela te rend furieux contre toi-même.

Gundar lui lança un regard dur et glacial. Elle avait raison... Il la fixa pendant un moment avant de baisser les yeux et de lâcher sa jolie main.

— Allons, il n'y a pas de honte, poursuivit Sangara en se dirigeant vers la commode. Je suis si belle ! Et puis... nous ne sommes pas si différents l'un de l'autre, tu sais. Tu es très beau, toi aussi. Tu as été choisi par un dieu, tout comme moi. Ce dieu s'est bien moqué de toi, tout comme il s'est joué de moi et de ma foi. Et tous les deux, nous le détestons pour ce qu'il nous a pris. Rien ne nous oblige à être ennemis. Je n'éprouve aucune haine envers toi. Bien au contraire. Tu pourrais être mon amant...

La jeune femme laissa son prisonnier méditer sa proposition le temps de verser du vin dans deux coupes.

— Trinquons à la paix, dit-elle en revenant vers lui. Je suis certaine que nous pouvons trouver un terrain d'entente.

— Aurais-tu peur ? lui lança Gundar.

Sangara le considéra d'un air amusé.

— Je suppose que tu plaisantes. Je veux juste que tu comprennes que je ne suis pas le monstre que tu imagines.

— Je n'ai pas besoin d'imaginer la noirceur de ton âme. Je l'ai très bien vue dans l'entrepôt de mon grand-père, et je l'ai vue encore aujourd'hui dans les geôles de ta forteresse.

— Gundar, j'ai été choisie pour régner sur le monde. Je ne peux m'embarrasser de détails sans intérêt...

— Arnella n'était pas un détail ! Et c'est Almira, et personne d'autre, qui a été choisie pour devenir impératrice ! Et c'est pour elle que je vais t'ôter la vie !

— Soit. Mais, s'il te plaît, bois d'abord cette coupe que je t'offre de bon cœur. Si tu aimes tant Almira et tes amis, prends le temps de considérer mon offre.

Gundar réfléchit un instant à cette menace à peine voilée, puis il avala la coupe de vin. Après tout, comme l'avait dit Bolgarán, leur geôlière n'avait sûrement pas l'intention de l'empoisonner.

— Parfait ! conclut la jeune femme en posant les coupes sur une petite table. Je savais que tu étais un homme de raison. Viens avec moi.

Elle prit doucement Gundar par le bras et l'emmena vers le lit. Le jeune homme eut tout à coup l'impression que ses jambes se dérobaient et qu'elles ne répondaient plus à sa volonté.

— Qu... Qu'est-ce qui m'arrive ? bredouilla-t-il avec une grimace d'incompréhension et d'angoisse.

Sangara éclata d'un joli rire cristallin et lui lança une œillade coquine.

— Allons, n'aie pas peur, répondit-elle en l'aidant à se coucher. Ta coupe ne contenait qu'un simple philtre pour endormir ta rage et ta colère. Dans un instant, cet effet désagréable aura disparu, et ton désir pourra s'exprimer sans retenue.

Sur ces mots, elle s'allongea langoureusement près de lui, découvrit sa jambe en écartant un pan de sa robe d'un geste lascif, et commença à lui caresser le torse du bout des doigts. Légèrement entrouvertes, ses lèvres vermeilles esquissaient un sourire à rendre fou, et les éclats d'émeraude et de jade de ses prunelles brillaient intensément d'un plaisir pervers et triomphant.

Gundar ne pouvait plus détacher son regard de la jeune femme. Il ne savait plus s'il la haïssait pour ce qu'elle avait fait ou pour son insupportable beauté. Il en était même à se demander si, finalement, ce n'était pas lui-même qu'il exécrait le plus. Comment pouvait-il éprouver cet irrépressible désir pour cette femme qui était la cause de tous ses malheurs ? Comment pouvait-il trahir ainsi sa merveilleuse Almira alors qu'il était si éperdument amoureux d'elle ? Était-il donc encore plus détestable que sa pire ennemie ?

Tandis que le jeune homme se débattait intérieurement avec ce douloureux chaos d'émotions, Sangara lui prit la main et la posa dans le creux de sa hanche. La chaleur douce de sa peau satinée le fit frémir. Son cœur se mit à battre la chamade. Son désir ardent s'empara de tout son être, réduisant à néant sa raison et son amour. Il était vaincu !

Cédant à cette tentation aussi exquise qu'inéluctable, sa main affamée se glissa sous la soie de la robe de sa divine maîtresse et remonta lentement jusqu'à ses seins moelleux, qu'elle savoura avec délicatesse et gourmandise. Fermant les yeux pour mieux s'enivrer de ces délices affriolants, Gundar s'abandonna corps et âme à cette volupté ensorcelante.

— Oui ! Profite pleinement de cette nuit ! gémit la jeune femme avec un soupir de plaisir. Mon corps est à toi, et tu es à moi !

Elle pencha légèrement la tête en arrière pour dégager ostensiblement son cou, le satin noir immaculé de ses longs cheveux drapant ses épaules délicates. Se soumettant de toute sa volonté à cette impérieuse invitation aux caresses et aux baisers, Gundar embrassa cette délicieuse poitrine qui s'offrait à lui.

Alors que ses lèvres embrasées dévoraient avec passion ces seins veloutés, le parfum exquis et sucré de la peau d'Almira fit tout à coup frissonner le jeune homme. Troublé, il avança la main dans le cou de sa maîtresse. Le soleil des cheveux de sa bien-aimée lui effleura les doigts de ses rayons soyeux. Son cœur fit un bond comme pour s'échapper de sa poitrine et voler vers celle qui l'avait enchaîné au sien. Almira était et serait toujours son seul et unique amour, son salut, sa vie ! Jamais rien ne pourrait le détourner d'elle ! D'un simple battement, son cœur balaya son intense et douloureux désir pour Sangara.

— Je te hais ! hurla-t-il en se jetant sur elle et en lui serrant la gorge de toutes ses forces. L'heure est venue pour toi de payer pour tous tes crimes !

Malgré cette poigne de fer qui l'étouffait, Sangara esquissa calmement un petit geste de la main. Une force incroyable repoussa violemment Gundar, qui se retrouva plaqué sur le dos, totalement paralysé. La jeune femme se recula et se racla la gorge en se passant une main sur le cou pour reprendre sa respiration.

— Tu es fou de refuser mon corps, dit-elle. As-tu au moins une idée du nombre d'hommes qui aimeraient être à ta place, dans ce lit ?

Peut-être vexée ou furieuse intérieurement, Sangara n'en laissait en tout cas rien paraître. Elle était étonnamment douce et calme. Un discret sourire commençait même à se dessiner sur ses lèvres et à illuminer ses yeux.

Elle se leva et alla jusqu'à la commode en bois précieux. Elle ouvrit un tiroir et en sortit une dague effilée avant de revenir vers le lit d'un pas nonchalant. Elle s'installa à califourchon sur son prisonnier, ajusta soigneusement sa robe de mousseline pour mettre en valeur sa poitrine, et se passa sensuellement une main dans les cheveux pour les ramener par-devant son épaule.

— Mon cher Gundar, tu as eu tort de refuser aussi sottement cette merveilleuse nuit que je te proposais de si bon cœur, dit-elle en vérifiant la pointe de sa lame du bout du doigt. Mais je ne suis pas rancunière. Alors, je vais t'offrir un petit cadeau malgré l'affront que tu viens de me faire. Je vais graver mon nom dans ta chair. Une première lettre aujourd'hui, une autre demain... Et quand j'aurai terminé, je recommencerai un peu plus loin, jusqu'à ce que ton corps en soit couvert, jusqu'aux endroits les plus intimes. Ainsi, tu m'auras dans la peau, et je serai toujours avec toi, que tu le veuilles ou non.

Sur ces mots, Sangara adressa à Gundar un regard et un sourire aussi sadiques que splendides, puis elle lui enfonça la pointe de sa dague dans la poitrine, juste au-dessus du cœur, et entreprit son cruel ouvrage, lentement et avec une grande application. Ne pouvant faire le moindre geste

ni même crier, le jeune homme frissonnait de douleur à chaque mouvement de cette lame dans sa chair. Sentant les frémissements de son corps sous ses doigts, Sangara ferma les yeux et se mordilla sensuellement la lèvre en lâchant un long soupir de jouissance et de délectation.

Pendant un moment qui lui parut une éternité, le jeune homme crut que son cœur allait s'arrêter, mais, soudain, sa souffrance s'évanouit. Une étrange sensation de plénitude et de sérénité l'envahit, et sa mystérieuse voix intérieure résonna de nouveau dans son esprit :

— *Ce soir, ton amour pour Almira a triomphé. Je sais que tu n'as pas la foi, mais je n'ai jamais douté de toi, et tu me prouves une nouvelle fois que tu es bien celui que j'attendais depuis si longtemps. Demain, nous combattons ensemble. Toi, contre ton ennemie, moi, contre mon frère.*

La voix céleste se retira et laissa Gundar calme et serein, à l'abri de la douleur, pendant que Sangara terminait son œuvre abominable.

— Voilà ! C'est fini pour aujourd'hui, dit-elle, toute fière, au bout d'un moment.

Semblant déjà savourer les tourments qu'elle allait lui infliger par la suite, la jeune femme lança à son prisonnier un regard en coin brillant d'un intense plaisir sadique tout en léchant sensuellement le sang sur la pointe de sa dague.

— Dorénavant, tu seras mon jouet préféré, poursuivit-elle en descendant du lit et en libérant son prisonnier de sa paralysie. Nous savons tous les deux que tu auras toujours envie de moi. Alors, j'attiserai ton désir jusqu'à te rendre fou. Tu te languiras désespérément de moi, tu me supplieras et tu ramperas à mes pieds pour venir me manger dans la main.

— Dorénavant, tu ne feras plus souffrir personne. Demain, tu mourras, et justice sera faite, répondit calmement Gundar avec un étrange sourire froid et détaché, comme s'il prononçait une sentence sans appel.

Sangara pouffa de rire, mais, lorsque son regard croisa celui du jeune homme, un étrange malaise et une sourde angoisse lui poignardèrent la poitrine et lui serrèrent la gorge comme une main d'acier. Elle sursauta et appela les gardes en détournant les yeux.

— Emmenez ce prisonnier ! Mettez-le dans la plus petite cage et attachez-le solidement ! ordonna-t-elle sèchement.

Les pouvoirs de Nazrak

Trois gardes vinrent chercher Gundar au petit matin. Après une nuit épouvantable, immobilisé et recroquevillé dans une cage minuscule, le jeune homme dut faire une bonne quinzaine de pas avant de pouvoir détendre ses articulations endolories.

Les gardes l'emmenèrent dans une vaste salle en rotonde au sommet de la tour principale de la forteresse. Un cercle d'affreux squelettes de pierre noire dansant sur le pourtour de la salle portaient la coupole du plafond. Leurs effrayantes grimaces faisaient trembler la lumière des torches, et leur rictus féroce semblait se gausser de leurs deux malheureuses prisonnières.

Entièrement dévêtues et leur tunique déposée à leurs pieds, Almira et Ellora étaient solidement attachées à deux poteaux au centre de cette ronde macabre, de part et d'autre d'un imposant autel noir sur lequel trônait un horrible crâne en argent pourvu de deux grandes cornes.

— Almira ! Mon amour !

Gundar voulu s'élancer vers sa dulcinée, mais les gardes l'empoignèrent avec brutalité et l'attachèrent au mur, près de l'entrée.

— Gundar ! J'ai eu si peur pour toi ! Mais... C'est quoi ce sang ? s'exclama la jeune femme en regardant la poitrine de son bien-aimé.

— Rassure-toi, mon amour. Tout va bien.

— Que t'as donc fait cette peste ? insista Almira, à la fois inquiète et furieuse.

— Ce n'est rien. Juste un petit différend avec notre charmante hôtesse.

— C'est comme ça que tu appelles la jolie gravure pour laquelle je me suis donné tant de mal ? s'offusqua Sangara en entrant.

La jeune femme avait chaussé ses grandes bottes et portait une élégante tunique de cuir noir. Ses longs cheveux drapaient ses épaules comme une étoffe précieuse, et sa sinistre épée pendait à sa ceinture.

— Voyons..., dit-elle en collant affectueusement sa joue tout contre celle d'Almira et en lançant un regard en coin à Gundar, ton cher et tendre amour ne t'a donc pas dit comment il s'est abandonné à mes charmes, cette nuit ? Oh ! Peut-être est-il encore grisé par le parfum de ma peau...

— Tu m'avais drogué ! rugit Gundar. Et tu sais aussi bien que moi que je n'ai pas cédé à tes honteuses avances. D'ailleurs, cette jolie gravure sur ma poitrine n'en est-elle pas la preuve ? Mon amour pour Almira est plus fort que tout, et ni homme ni dieu ne pourra le vaincre !

— Ni homme ni dieu ? Soit. Mais une femme..., répliqua Sangara. Tu sais parfaitement, au fond de toi, que ton désir pour moi est bien réel. Tu as eu tort de ne pas profiter de cette merveilleuse occasion. À présent, ce désir sera pour toi un tourment insupportable. Tu ne pourras plus jamais le satisfaire et tu peux compter sur moi pour l'attiser au-delà de tout ce que tu peux imaginer.

Accompagnant ses propos, les lèvres et les yeux de la jeune femme esquissèrent un sourire divinement sadique.

— Ne touche pas à mon Gundar ! cracha Almira.

— Ne te mets point dans cet état, ma chérie. Tu sais combien je t'aime, n'est-ce pas ? répondit suavement Sangara.

Joignant le geste à la parole, elle se passa lentement la langue sur les lèvres en fixant sa prisonnière au fond des yeux, puis elle lui déposa un baiser chaud et sensuel sur la bouche. Tandis qu'Almira se détournait avec une moue écœurée, la jeune femme pouffa de rire.

— Allons ! Ose me dire que tu n'aimes pas ! Nous passerons de folles nuits d'amour, tu verras ! Et nous aurons même un spectateur qui en deviendra fou à lier, dit-elle avec une œillade en coin particulièrement moqueuse à l'adresse de Gundar.

— Arrête ! Et ne t'avise pas de poser tes sales pattes sur Almira ! gronda ce dernier, les dents et les poings serrés.

Sangara resta songeuse un instant.

— Tu sais quoi ? lança-t-elle au jeune homme sur un ton narquois. J'aurais dû te faire bâillonner pour que ce soit encore plus amusant. Je te promets d'y penser quand tu seras enchaîné au pied de notre lit. Oh ! Que c'est bon ! Je t'entends déjà grogner et trépigner de rage et d'envie en nous regardant nous caresser et nous embrasser.

Sur ces mots, elle éclata de son joli rire cristallin.

— Laisse-les tranquilles ! ordonna Ellora. Réglons cette histoire entre nous et finissons-en !

— Tu as raison ! approuva Sangara en allant vers l'impératrice. Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. Aujourd'hui, tu vas me donner ton Pouvoir de Vie.

— Tiens donc ! Quand bien même je le voudrais, je ne le pourrais point. Tu sais bien que le Pouvoir de Vie ne peut être transmis qu'à la future impératrice choisie par notre tout-puissant Sen-Kemeth, et que cela ne peut se faire que sur l'Autel sacré d'Ezeldrîn.

— Ton Pouvoir de Vie ne te quittera que pour Almira, en effet. Mais nul besoin d'aller à Ezeldrîn, même si j'avoue que j'aurais préféré la Pyramide de Vie à cette triste forteresse. Le bel autel noir du tout-puissant Sen-Maardak va te forcer à le donner. Et... grâce à ses pouvoirs, ma belle Nazrak va le récupérer pour moi !

Tandis qu'Ellora et Almira échangeaient un regard incrédule et angoissé, Sangara sortit sa terrible épée de son fourreau et en caressa doucement la lame. Comme si l'arme répondait aux tendres attouchements de sa maîtresse, une lueur sanglante frémit dans le métal noir sous ses doigts gracieux et remonta jusqu'au pommeau pour allumer les six Pierres de Pouvoirs. La jeune femme déposa un long baiser religieux sur chacune d'elles avant de glisser la pointe de Nazrak dans une fente prévue à cet effet au sommet du crâne en argent. Elle admira pendant

quelques instants son arme dressée sur l'autel entre ses deux prisonnières, puis elle recula de quelques pas et se mit à réciter une sorte de prière en ancien eldrin, les bras grands ouverts et tendus vers le ciel.

Dès qu'elle eut terminé cette incantation, de mystérieuses et inquiétantes ondes rouge sombre commencèrent à parcourir en tous sens l'autel noir. D'abord lent, leur rythme s'accéléra progressivement, entraînant avec lui la respiration d'Ellora.

— Arrête ! Elle va mourir ! s'affola Almira.

— Chuuuut. Sois sage, répondit Sangara, un doigt sur la bouche. Il ne va rien lui arriver. Elle va juste me donner gentiment son Pouvoir.

Soumise à l'autel noir, l'impératrice haletait de plus en plus. Au bout d'une longue minute, à bout de souffle, elle finit par suffoquer et perdit connaissance. En même temps que sa tête retombait mollement sur sa poitrine, un halo d'une lumière blanche diaphane émana de son corps et l'enveloppa entièrement avant de s'étirer, tel un voile vapoureux, jusqu'au pommeau de Nazrak pour abreuver l'arme maléfique assoiffée de pouvoir.

Les prunelles d'émeraude de Sangara scintillaient d'une joie extatique devant le spectacle de son épée absorbant le Pouvoir de Vie. Subjuguée, la jeune femme ne pouvait plus détacher son regard de sa sinistre lame noire, si bien qu'elle ne remarqua pas ce qui se tramait en silence derrière elle.

Tandis que Yagos égorgeait sans un bruit l'un des trois gardes postés près de Gundar, deux longues griffes noires paralysaient mortellement les deux autres en leur injectant leur puissant venin dans la carotide.

— Mes amis ! s'exclama tout bas Gundar pendant que Bolgarán tranchait ses liens. Comment avez-vous fait pour...

— Chuuuut ! Plus bas ! murmura le marchand. Saranys a usé de ses talents pour nous libérer.

La gaïade sourit à Gundar en découvrant ses crocs encore rouges du sang de quelque garde dont elle avait dû se débarrasser à sa manière, puis elle lui présenta Nekmeth, la tête baissée en signe de respect.

— Merci infiniment pour tout ce que vous avez fait pour nous, noble Saranys, chuchota le jeune homme en prenant l'Épée sacrée. Mais, à présent, je vous interdis de vous mettre en danger. C'est à moi, et à moi seul, de combattre Sangara. Je vous ordonne de rester en dehors de cela.

La fille de la Terre s'inclina et recula d'un pas pour se confondre avec le mur.

— Et ça vaut pour vous deux aussi, ajouta Gundar en regardant Bolgarán et Yagos.

Sur ces mots, il s'avança d'un pas déterminé vers son ennemie.

— Sangara ! rugit-il. Ton heure est venue !

En même temps qu'il apostrophait la jeune femme, Nazrak avalait goulûment le dernier lambeau du Pouvoir de Vie. Les six Pierres de Pouvoirs devinrent étincelantes, et un éclair aveuglant jaillit de la lame noire, éclaboussant de son éclat sanglant les affreux squelettes soutenant la coupole.

— Les Sept Pouvoirs sont désormais miens pour toujours ! s'exclama Sangara en reprenant sa terrible épée, comme si elle n'avait même pas entendu Gundar.

— Regarde-moi ! insista ce dernier. Je ne veux pas te frapper dans le dos.

La jeune femme hésita un instant, puis elle se retourna. Elle eut d'abord un hoquet de surprise en voyant Gundar à seulement quelques pas d'elle, puis elle se ressaisit et tendit la main vers lui. Un puissant éclair bleu-violet partit de ses doigts. Le jeune homme leva son épée, et toute l'énergie du sort mourut dans la lame sacrée.

— Je vois..., dit-elle, désappointée, en considérant Nekmeth, qui brillait maintenant d'une éclatante lumière dorée.

— Voyons comment tu te bats quand tu n'es pas face à une pauvre enfant désarmée ! lui lança Gundar en se mettant en garde.

— Comme tu voudras, répondit Sangara en se préparant également au duel. Mais sache que je n'ai nulle intention de te tuer. Comme tu le sais, je veux te savourer. Je vais donc devoir te faire souffrir pour te contraindre à l'abandon. Tu es prévenu.

— Disons que tu vas essayer.

Face à face, les deux ennemis commencèrent à s'observer intensément, les yeux dans les yeux, tournant lentement l'un autour de l'autre. Malgré tous les souvenirs douloureux qui lui revenaient en force, Gundar parvint, non sans effort, à garder sa concentration pendant un moment. Cette lutte intérieure finit cependant par tourner à l'avantage de sa collère.

Il se rua vers Sangara en hurlant, leva son arme et l'abattit de toutes ses forces sur son ennemie. Celle-ci esquiva aisément l'attaque et pouffa de rire en le regardant rouler au sol, déséquilibré par son propre coup. Vexé et fou de rage, le jeune homme se mit à porter de nombreux coups de manière frénétique et désordonnée. Sangara les contra sans effort sans même chercher à riposter, préférant laisser son adversaire s'épuiser.

Gundar finit par marquer une pause pour reprendre son souffle.

— Mon pauvre chéri ! Tu as l'air éreinté. Veux-tu que nous remettons cette conversation à plus tard ? lui proposa Sangara. Nous pouvons en rediscuter dans mon lit, si tu veux...

Aiguillonné par cette nouvelle gauserie, le jeune homme serra les dents et se redressa pour charger encore une fois, mais, au moment de s'élancer, une petite phrase résonna dans sa tête :

— *Quand vas-tu donc cesser ces pitreries et te battre comme un homme ?*

L'observation caustique dont le gratifiait le capitaine Odarenn chaque fois qu'il se laissait mener par ses émotions le rappelait à l'ordre ! Ainsi sermonné, Gundar prit une profonde inspiration pour se calmer et détendre ses muscles crispés, puis il se dirigea d'un pas sûr vers son ennemie. Bien décidé à appliquer à la lettre toutes les techniques que lui avait enseignées l'officier, il commença par la harceler en lui portant quelques petites estocades vives et précises pour la provoquer et la déstabiliser. Sangara contra sans difficulté les premières, mais, sur un coup plus rapide qui la prit à contre-pied, la pointe de Nekmeth griffa le beau cuir noir de sa tunique sur sa poitrine, biffant par la même occasion son joli sourire moqueur.

Blessée dans son orgueil, la jeune femme passa à l'offensive. Après plusieurs feintes sur la gauche, elle décrivit soudain un mouvement circulaire pour surprendre son adversaire par la droite. Un coup rapide et précis ! Gundar ne le bloqua que de justesse. Les deux armes s'entrechoquèrent violemment dans une pluie d'étincelles rouges et dorées. Sangara recula et fixa le jeune homme un bref instant avant de s'élancer de nouveau vers lui. Gundar la laissa venir. Au dernier moment, il se décala avec la souplesse d'un félin et passa derrière elle. Il termina son mouvement par une contre-attaque droit au cœur, mais la jeune femme se retourna au même moment et dévia sa lame avant de riposter par une série de bottes rapides, difficiles à parer.

Gundar réussit à garder sa position sur les premiers coups, puis il commença à reculer sous la pression de plus en plus forte de son ennemie. Son pied dérapa sur une dalle glissante et inégale. Il perdit l'équilibre. Il se rattrapa juste à temps pour ne pas tomber, mais cette faute malheureuse était l'erreur à ne pas commettre ! Sangara lui porta un coup rapide comme l'éclair. Sa sinistre lame noire lui entailla profondément le bras droit. Le jeune homme poussa un cri déchirant et se plia en deux.

— Mon amour ! Non ! hurla Almira, la voix étranglée.

Gundar lança un regard désolé à sa bien-aimée. Une douleur épouvantable lui contractait chaque muscle du visage en une affreuse grimace. Un flux de lumière écarlate émanait du métal noir de Nazrak et s'insinuait dans sa plaie béante pour lui distiller un mal terrible dans tout le corps. C'était une brûlure atroce, infernale, qui lui consumait tous les organes. Terrassé, le jeune homme n'avait plus la force de lutter. Il fit quelques pas à reculons et s'effondra au sol en s'appuyant le dos contre le maléfique autel noir.

— C'est une souffrance horrible, n'est-ce pas ? se moqua Sangara sur un ton calme et détaché.

Gundar comprimait sa blessure autant qu'il le pouvait. Il lui fallait contenir le sang qui s'en écoulait abondamment. Surtout, il espérait empêcher le pouvoir malfaisant de Nazrak de lui empoisonner les veines. En vain.

— Je peux mettre fin immédiatement à cette douleur, tu sais..., poursuivit la jeune femme en s'approchant nonchalamment.

Gundar se tourna de nouveau vers Almira. Ses yeux noirs lui criaient son amour et implorait son pardon tout en lui adressant un adieu rempli de honte, de regrets et de désespoir.

— Non ! N'abandonne pas ! pleura sa bien-aimée, la gorge nouée.

Il la fixa encore une longue seconde. Deux grosses larmes déversèrent tout le chagrin du monde sur ses joues, puis il releva lentement la tête et plongea son regard ténébreux brillant de haine et de dégoût dans les prunelles d'émeraude de Sangara.

— Finissons-en ! Tu as gagné ! souffla-t-il. Mais, je t'en supplie, épargne Almira et notre enfant. Je t'en conjure. Aie pitié.

— Quoi ? Oh ! Non ! Tu n'y es pas du tout ! s'esclaffa la jeune femme. Je te le répète : je ne veux ta mort à aucun prix. Je voulais juste te dire que je pouvais effacer ta douleur d'un simple claquement de doigts. Ma chère Nazrak m'obéit au doigt et à l'œil.

— Eh bien fais-le, alors ! cracha rageusement Almira, la voix déchirée par le chagrin et le visage noyé sous les larmes.

— Hum... Voyons..., répondit Sangara en faisant mine de réfléchir.

— Je t'en supplie ! Pitié ! sanglota Almira.

— Que c'est bon ! J'adore la douce mélodie de ces mots ! Mais... Non ! Ton cher amour doit comprendre ce qu'il en coûte de s'opposer à ma volonté. Je vais donc le laisser profiter encore un moment des pouvoirs de ma belle Nazrak. Je mettrai fin à sa souffrance seulement quand bon me semblera.

La cruelle jeune femme décocha une dernière œillade sadique au pauvre Gundar, puis elle se dirigea vers ses compagnons.

— Et vous, mes amis ? Voulez-vous aussi goûter à cette incomparable douleur ? demanda-t-elle en caressant sa lame.

— Je peux t'en faire découvrir de nouvelles que tu ne soupçonnes même pas, lui renvoya Saranys, ces grands yeux de félins flamboyants d'une fureur sauvage et implacable.

La fille de la Terre s'avança vers Sangara en exhibant ses crocs. Bolgarán et Yagos lui emboîtèrent le pas, tout aussi résolus.

— Non ! cria Gundar. Restez en dehors de cela ! Je vous l'ordonne ! C'est à moi de mettre un terme à cette histoire !

Sangara poussa un long soupir d'exaspération en levant les yeux au ciel.

— Tu es vraiment incorrigible ! dit-elle sur un ton faussement irrité, comme si elle grondait affectueusement un petit enfant.

Sur ces mots, elle se retourna vers l'autel. Gundar était debout, à quelques pas, pointant fermement Nekmeth vers elle malgré le sang qui continuait d'inonder son bras. La jeune femme se raidit. Le sourire de ses lèvres vermeilles se mua en une moue de surprise et de déconvenue.

— Je t'attends ! lui lança Gundar.

— Comme tu voudras, soupira-t-elle.

Sans même se mettre en garde, elle bondit vers lui et feinta une attaque au ventre avant de lui porter un méchant coup d'estoc à l'épaule. Le jeune homme l'évita à la toute dernière seconde. Un terrible élanement dans le bras lui interdit toute riposte. Sangara lui adressa un petit ricanement moqueur et enchaîna les attaques sans lui laisser le moindre répit. Gundar parait les coups tant bien que mal, mais il reculait. Pas après pas, il finit acculé contre l'autel, totalement épuisé.

— Je vais maintenant te donner un petit aperçu des délices que je te réserve pour le reste de ta misérable existence, déclara la jeune femme.

Elle lui lança un regard particulièrement cruel avant de lui porter une estocade à la poitrine. Dans un ultime réflexe de survie, Gundar leva son arme pour écarter l'effroyable épée noire. Les deux lames glissèrent l'une contre l'autre sur toute leur longueur. Leur fureur cracha une gerbe d'étincelles et emplit la salle d'un horrible crissement métallique. Le jeune homme n'en pouvait plus. Ses forces l'abandonnaient. L'atroce douleur causée par Nazrak lui lacérait toujours les entrailles, et un sourire triomphant illuminait le visage de son ennemie. Il était vaincu ! Il serait à jamais l'esclave et le jouet de Sangara, sa belle Almira, son enfant et ses amis subiraient d'interminables et abominables tourments, et le

Premier Monde sombrerait pour toujours dans la servitude et la souffrance. Et tout cela par sa faute ! Il n'avait pas été à la hauteur !

Soudain, tel un raz de marée, son amour infini pour Almira déferla dans ses veines et raviva sa rage dans chacun de ses muscles. S'il abandonnait ainsi, il était indigne d'être un fils du Vent, indigne de porter la dent de loup de son père, indigne de l'amour de sa belle gardienne impériale !

— Je te hais, chienne ! cria-t-il en rassemblant dans sa lame toute la force de son amour et toute l'énergie de sa colère pour repousser son ennemie.

Sa douleur et l'emprise de Nazrak étaient telles qu'il ne put que dévier légèrement la sinistre épée noire sur le côté. Cela obligea cependant Sangara à changer ses appuis. L'espace d'une seconde, elle lui offrit une ouverture. Dans un ultime effort, Gundar serra les dents pour ignorer sa souffrance et allongea le bras autant qu'il le put. Son geste manquait terriblement de puissance, mais il réussit à atteindre la gorge de la jeune femme.

Sangara recula de deux pas, le regard hébété et incrédule. Reculant encore, elle pressa une main sur sa blessure pour contenir le flot écarlate qui s'en échappait. En vain. Sa vie filait inexorablement entre ses doigts. À chaque seconde, la froideur de la mort remplaçait davantage son sang dans ses veines. Un ultime éclair de cruauté traversa alors ses prunelles d'émeraude, qui s'éteignaient déjà. Ne pouvant plus respirer, elle convoqua ses dernières forces pour bondir vers Almira et lui planta profondément son abominable lame dans le ventre avant de s'écrouler en rendant son dernier souffle.

— Noon ! hurla Gundar à s'en arracher le gosier.

La bouche grande ouverte sans pouvoir sortir un son, la pauvre Almira écarquilla les yeux dans le vide, comme si elle contemplait la mort avec effroi avant de l'accueillir.

Oubliant sa souffrance, Gundar s'avança en titubant pour retirer la sinistre Nazrak du ventre de sa bien-aimée. Tandis qu'il posait la main sur l'arme maléfique, un éclair sanglant jaillit de son pommeau et le projeta

violemment en arrière avant de se mettre à onduler le long de la lame vers Almira, tel un aspic rampant vers sa proie pour lui donner son baiser mortel.

— Non ! Non ! glapit désespérément le jeune homme.

Une puissante lumière dorée apparut alors dans le métal noir. Les deux flux d'énergie se rencontrèrent dans un fracas de tonnerre. Ces serpents de feu se mêlèrent l'un à l'autre et s'enlacèrent dans une lutte à mort. À chacune de leurs terribles morsures, le métal de l'arme se consumait en étincelles incandescentes, et à chacune de leurs contorsions, un flot de sang et d'or en fusion se déversait de l'horrible lame noire.

Déseparés et paralysés par une angoisse sans nom, Gundar et ses compagnons assistaient, impuissants, à cette bataille aveuglante. Tout à coup, une déflagration assourdissante ébranla toute la salle. Des lézardes déchirèrent le sourire des affreux squelettes de pierre noire, le sinistre autel noir se brisa en deux, et le crâne d'argent roula au sol dans un bruit de ferraille. Puis ce fut le silence. Un silence absolu dans lequel s'évanouissaient les dernières flammèches du combat des dieux.

Almira était sereine et apaisée. Son ventre ne présentait pas la moindre tache de sang ni même la plus petite égratignure ! À ses pieds, Nazrak n'était plus qu'une fantomatique silhouette de cendres couronnée par les six Pierres de Pouvoirs, éteintes.

Gundar resta un instant éberlué et incrédule avant de tomber à genoux.

— Mon amour ! Tu es sauvée ! Tout est fini ! s'exclama-t-il, les yeux rayonnants de bonheur et d'amour.

Sa joie était telle qu'elle semblait avoir effacé sa propre douleur. Il s'extasia devant le ventre rond de sa bien-aimée avant de le dévorer de baisers et de caresses.

— Que le Vent vous bénisse, Divine Majesté, dit Bolgarán en s'agenouillant à son tour.

Yagos et Saranys imitèrent aussitôt le marchand et s'inclinèrent avec le plus grand respect.

— Je vous remercie pour ces marques d’amour et de déférence à mon égard, mais j’apprécierais grandement que quelqu’un me détache, répondit la jeune femme.

— Oh ! Pardon ! s’excusa Bolgarán, l’air penaud.

Le marchand se hâta de la libérer et de lui avancer sa tunique. Tandis que Yagos en faisait de même pour Ellora, qui reprenait lentement connaissance, Saranys examina la blessure de Gundar.

— Il faut soigner cela tout de suite, sinon vous allez mourir, Messire Gundar, déclara-t-elle sans ambages. Laissez-moi faire.

Lui prenant le bras sans ménagement, la fille de la Terre écarta les lèvres de la plaie avec ses griffes et passa sa langue bleue jusqu’au plus profond de la blessure. Le jeune homme se raidit et serra les dents en frémissant. Almira lui prit les mains et les caressa tendrement de ses lèvres soyeuses. Gundar ferma les yeux et laissa cette ineffable douceur et ce merveilleux amour envahir tout son être et effacer sa douleur.

Saranys lécha la plaie sous tous les angles, puis elle arracha un morceau de la chemise de Bolgarán et le serra fermement autour du bras de son patient.

— Voilà. Ça devrait cicatriser assez vite et proprement, dit-elle pendant que le marchand considérait sa chemise en lambeaux d’un air décontenancé.

— Merci infiniment, noble Saranys, répondit Gundar avec un long soupir de soulagement.

— À condition de me laisser renouveler ce soin une fois par jour pendant deux ou trois semaines, précisa la fille de la Terre. C’est une méchante blessure.

Le jeune homme frissonna. Almira lui adressa un petit sourire taquin, mais ses beaux yeux se tournèrent bien vite vers la vilaine gravure que Sangara lui avait tracé sur la poitrine à la pointe de sa dague.

— C’est la preuve de l’amour infini que je te porterai toujours, la ratura Gundar. C’est toi qui m’as sauvé.

— Je vais m’occuper tout de suite de cela aussi, dit Saranys.

— Non, objecta le jeune homme en levant la main. Je tiens à cette cicatrice.

À ce moment, Zérel déboula dans la salle, hors d'haleine.

— Vous en avez mis du temps ! lui lança Bolgarán. Où étiez-vous donc passé ?

— J'ai cherché en vain le moyen de m'enlever ce collier pour récupérer l'usage de ma magie et vous venir en aide, mais je suis tombé sur des gardes. J'ai dû me cacher en attendant qu'ils partent.

Regardant autour de lui, le vieux mage réalisa enfin que le combat était terminé.

— Que les dieux soient loués ! Vous êtes tous sains et saufs ! s'exclama-t-il. Gundar, mon ami ! Tu as réussi !

Le visage du vieil homme n'exprimait que joie et soulagement, mais lorsque son regard se baissa sur Sangara, la tristesse assombrit brutalement le glacier de ses yeux. Il s'avança en silence et se pencha sur le corps sans vie de la jeune femme. Après une hésitation, il posa affectueusement sa vieille main noueuse sur ses longs cheveux de jais et les caressa avec une immense tendresse et un terrible chagrin.

— Pauvre enfant..., murmura-t-il, une grosse larme lui roulant sur la joue. Tu ne méritais pas tout cela.

— Quoi ! s'indigna Gundar.

— Rien ne peut excuser ce qu'elle a fait, mais si tu l'avais connue au Sanctuaire, tu comprendrais. Elle était si intelligente, si affectueuse, si gaie... Son goût du pouvoir aurait peut-être entaché son règne, mais elle ne serait jamais devenue la personne cruelle et sanguinaire que tu as vaincue aujourd'hui. Elle a été rejetée par un dieu, manipulée par un autre et trompée par les hommes. Elle ne méritait pas un tel destin.

— Nous ne sommes qu'un divertissement pour les dieux, et les hommes ne sont guère plus dignes de confiance, rétorqua Gundar sur un ton écœuré. Pour ma part, je ne serai jamais le jouet ni des uns ni des autres. Mon destin sera celui que je choisirai.

— Tu as peut-être raison...

Le vieux mage resta encore quelques instants près de Sangara, puis il ramassa religieusement les Pierres de Pouvoirs et se releva. Saranys s'avança alors vers lui et le prit doucement par le bras.

— Maître Zérel, permettez-moi de vous présenter notre nouvelle impératrice, dit-elle en l'amenant devant Almira.

— Notre nouv... Que... comm..., bafouilla Zérel, interloqué.

— Cet autel a provoqué le transfert du Pouvoir de Vie, expliqua la fille de la Terre.

Le vieil homme resta figé quelques secondes, l'air totalement perdu, puis il s'agenouilla devant Almira.

— Que Votre Divine Majesté soit bénie, dit-il en s'inclinant avec le plus profond respect. Je vous servirai comme vous le désirerez jusqu'à mon dernier souffle.

— Relevez-vous, Maître Zérel. Votre place est à mes côtés, pas à mes pieds. Mais je n'accepterai ce titre que lorsque je serai dûment couronnée à Ezeldrîn. Pour le moment, Sa Divine Majesté Ellora est toujours notre souveraine.

— Maintenant, fichons le camp d'ici au plus vite ! intervint Gundar. Les gardes vont vite comprendre ce qu'il s'est passé.

— Situation difficile ! objecta Yagos. Beaucoup soldats ! Comment sortir ? Pas pouvoir tous tuer...

— Je pense que les soldats ne nous poseront aucun problème, répondit Zérel. Ils étaient tous sous l'emprise de Sangara et de l'élixir noir. À présent, ils doivent probablement être en train de reprendre leurs esprits.

— Allons-y sans tarder, alors ! décréta Gundar.

En sortant de la salle, ils se retrouvèrent nez à nez avec un capitaine dolraque qui déambulait dans le couloir, l'air hagard et désespéré.

Gundar porta aussitôt la main à son épée, mais Bolgarán le retint.

— N'ayez crainte, mon brave, dit Zérel en levant la main en signe de paix. Nous ne vous voulons aucun mal. Vous avez été drogué par le chevalier noir et vous étiez sous son emprise. À présent, vous êtes libéré. Essayez de vous souvenir.

Le capitaine fronça les sourcils et réfléchit un moment. Soudain, son regard s'éclaira et son visage se détendit.

— Oui ! Je me rappelle, à présent ! s'exclama-t-il avec un lourd accent dolraque. Je suis le capitaine Kalberg, de la garnison d'Askrol. Le général Holrog m'a envoyé ici pour remettre de l'ordre. J'ai été capturé avec mes hommes. On a versé une sorte d'eau noire sur mes blessures et... ensuite... plus rien. Je ne me souviens plus. J'ai l'impression de me réveiller d'un cauchemar. Mais vous... Qui êtes-vous ?

— Nous étions prisonniers du chevalier noir. Je me nomme Zérel.

— M... Maître Zérel d'Ezeldrìn ?

— Permettez-moi de vous présenter Sa Divine Majesté Ellora et Sa Divine Altesse Almira, poursuivit le vieux mage en se plaçant entre les deux jeunes femmes.

L'officier écarquilla les yeux de stupéfaction et d'incrédulité avant de se prosterner à leurs pieds.

— Divines Altesse ! Ma vie est vôtre ! s'exclama-t-il, la voix tremblante d'émotion.

— Relevez-vous, Capitaine, dit Almira en prenant l'officier par le bras. Nous ne sommes pas comme votre ancienne maîtresse. Faites plutôt libérer et soigner tous les prisonniers, et aidez-nous à quitter ces lieux pour rentrer à Ezeldrìn au plus vite.

— Je vais ordonner cela tout de suite. Et je vais vous escorter moi-même jusqu'à Ezeldrìn. Donnez-moi une heure pour rassembler des hommes, des chevaux et des provisions. La neige est arrivée, mais le défilé d'Amrüll est abrité du vent d'ouest. Nous ne devrions pas avoir de difficultés à atteindre Tor-Varenn.

— Le royaume d'Arkol est en guerre avec les Dolraques, fit remarquer Bolgarán. Vous allez vous faire massacrer avec vos hommes dès que nous serons de l'autre côté des Griffes blanches.

— Si c'est le prix à payer pour rétablir l'empire, ce sera la plus grande fierté de mon existence, répliqua le capitaine.

— Rassurez-vous, Capitaine, intervint Ellora. Je ne laisserai personne s'en prendre à mon escorte.

— Et il faut mettre un terme à ce conflit au plus vite en faisant savoir à tous que le chevalier noir est mort, ajouta Zérel. Capitaine, envoyez immédiatement un messenger à Rankvar-Hol pour informer le roi Draknor.

— À vos ordres !

— Et envoyez aussi un messenger à Osgarenn, poursuivit le vieux mage.

— Donnez-lui ceci pour lui éviter de se faire occire dès qu'il arrivera en Arkol, enchaîna Ellora en ôtant une bague de ses doigts et en la tendant à l'officier.

— Très bien, Divine Majesté.

Le capitaine prit religieusement le précieux bijou portant le sceau impérial, puis il tourna les talons et partit au pas de course, mais Zérel le rappela.

— Ah ! Une dernière chose, Capitaine. J'ai absolument besoin de magie pour aider Sa Divine Altesse Almira à effectuer le long voyage qui nous attend, dit-il en montrant le ventre rond de la jeune femme. Je vous serais donc vraiment reconnaissant si vous trouviez le moyen de m'ôter le joli collier que votre ancienne maîtresse m'a passé autour du cou.

— Ramenez-nous également nos hauberts, je vous prie, ajouta Almira. C'est très important pour notre retour à Ezeldrïn.

Le capitaine Kalberg jeta un dernier regard circulaire pour s'assurer que plus personne n'avait d'autres instructions à ajouter à sa liste déjà bien garnie, puis il fila à toute vitesse pour remplir les multiples missions qui pesaient maintenant sur ses épaules.

Une nouvelle impératrice

Le ciel était d'un bleu glacial. Un voile de givre faisait scintiller la prairie sous le soleil matinal. Gundar ne quittait pas des yeux la Pyramide de Vie depuis qu'elle était apparue à l'horizon. La majestueuse flèche blanche lui rappelait son arrivée à Ezeldrin, l'épreuve de l'Épée sacrée et, surtout, sa rencontre avec cette gardienne impériale qui avait capturé et enchaîné son cœur pour toujours. Ce délicieux souvenir le comblait d'une joie et d'un bonheur indicibles, mais un étrange sentiment lui nouait la gorge, l'empêchant de savourer pleinement le retour victorieux de sa bien-aimée dans la capitale de l'empire.

De plus en plus tendu à chaque pas qui le rapprochait de la Cité blanche, Gundar retint sa monture pour rester un peu seul, à l'écart de ses compagnons. Son bon vieil Oncle Zol le laissa méditer un moment, puis il ralentit à son tour sa jument pour le rejoindre :

— Que t'arrive-t-il, mon ami ? Tu me sembles d'humeur bien morose...

— Rien, Oncle Zol. Tout va bien.

— Tu peux me répéter ça en me regardant dans les yeux ?

Gundar fixa le vieux mage un moment sans sortir un mot, puis il baissa la tête en soupirant profondément.

— Allons, reprit Zérel, le ton apaisant. Confie-toi à ton vieil Oncle Zol. Tu sais qu'il peut tout entendre...

Gundar hésita encore, puis il se décida :

— Je... J'ai tué Sangara. Justice est faite. Et pourtant, je ne ressens aucune satisfaction. Je suis même... comment dire... J'ai l'impression de ne plus avoir aucun but.

— Eh oui, Gundar. La vengeance n'est jamais une bonne compagne. Avant d'être accomplie, elle t'obsède et te ronge de l'intérieur. Et après, elle laisse en toi un grand vide, car elle ne te rend pas ceux que tu as perdus. Tu dois faire ton deuil. Garde toujours ton père et Arnella dans ton cœur et aime de toutes tes forces tous ceux qui te sont chers dans cette vie présente. Alors seulement, tu connaîtras pleinement le bonheur. Ton but est maintenant d'être heureux avec Almira et votre enfant.

— Tu crois vraiment que je pourrai vivre heureux ici ?

— Comment pourrait-il en être autrement ? Tu as, rien que pour toi, tout l'amour de la plus courageuse et de la plus droite de toutes les femmes du Premier Monde. Et cette femme bénie par les dieux sera demain notre nouvelle impératrice.

— Je l'aime plus que tout et je suis comblé de bonheur de la voir monter sur ce trône. Elle le mérite tant. Mais...

Gundar soupira de nouveau longuement.

— Je t'écoute, dit Zérel.

— Plus j'approche d'Ezeldrïn, plus je me sens comme... étranger. Je n'ai pas ma place, ici. Je n'ai rien à faire à la Maison impériale. Je ne suis même pas eldrïn. Je ne suis rien.

— Il est vrai que tu n'es jamais que l'Élu et le père du futur empereur ou de la future impératrice, selon la volonté des dieux. Et, Eldrïn ou pas, c'est toi que le tout-puissant Sen-Kemeth a choisi. Mais je comprends ce que tu ressens. C'est un immense bouleversement dans ta vie. Et un tel changement s'accompagne forcément de son lot de doutes et d'angoisses. Ce que tu dois comprendre, c'est que tu es, et que tu dois rester Gundar, en toute simplicité et en toute honnêteté. Sois toi-même et vis heureux avec ta belle Almira. Et ne pense surtout pas que les Eldrïns se croient un peuple supérieur. Nous sommes des gens humbles. C'est dans notre culture depuis des millénaires. Quant à ceux d'entre nous qui seraient convaincus de leur supériorité simplement parce qu'ils sont nés

dans la ville impériale, je les encourage vivement à quitter ces lieux et à parcourir le monde pour appréhender toute la dimension de leur ignorance.

Malgré un faible sourire, Gundar adressa un regard de chien battu à son vieil ami.

— Allons, mon garçon, reprit Zérel en posant une main paternelle sur l'épaule du jeune homme, accroche-moi un joli sourire à ta frimousse. Je t'assure que tu as légitimement ta place ici, et ne laisse personne prétendre le contraire.

— Je... Pourtant, le Grand Conseil...

— Ah ! Ah ! Laisse-moi donc m'occuper de ces vieillards grincheux avec ta bien-aimée. Nous allons bien nous amu...

— Halte ! s'écria soudain le capitaine Kalberg en levant le bras. Regardez !

Une armée d'au moins cinq-mille hommes était stationnée autour de la Cité blanche.

— C'est le général Svelga ? s'inquiéta Gundar.

— Je ne crois pas, dit Zérel. S'il était là, il aurait déjà pris la ville, et des troupes de la Légion royale l'assiégeraient.

Le capitaine dolraque plissa les yeux et scruta les bannières qui flottaient au vent.

— L'emblème du général Svelga est une tête de mort noire, expliqua-t-il. Ces étendards portent une tête d'ours rouge.

— L'ordre de Svorda ! se réjouit Zérel.

Au même moment, une trentaine de cavaliers foncèrent vers eux au grand galop et s'arrêtèrent à une dizaine de pas. À leur tête, le capitaine Ksvarnig accompagnait un général. Leur beau tabard blanc était orné d'une tête d'ours grenat sur la poitrine, et leur hache de guerre était parfaitement astiquée, tout comme leurs bottes. Le général était assez âgé mais d'une stature imposante. Du même ton argenté que ses longs cheveux ondulés, une grande barbe tressée dévorait une bonne part de son visage carré, âpre et buriné par le climat rude de son pays. Malgré son

air bourru, une bienveillance paternelle adoucissait la dureté métallique de son regard.

Les deux hommes descendirent prestement de leur monture et s'avancèrent jusqu'à Almira et Ellora. Ils mirent un genou au sol et s'inclinèrent avec un immense respect devant les jeunes femmes, qui avaient, elles aussi, mis pied à terre.

— Divine Majesté, Divine Altesse. Que tous les dieux vous bénissent ! déclara le capitaine Ksvarnig.

— Qu'ils vous bénissent également, répondit Ellora en faisant signe aux deux officiers de se relever.

— Permettez-moi de vous présenter le général Khorg, poursuivit le capitaine.

— Très honorée de vous rencontrer, Général, dit l'impératrice.

L'officier lui baisa respectueusement la main, puis il embrassa celle d'Almira.

— Je n'ai jamais connu et ne connaîtrai jamais de plus grande gloire et de plus grand honneur que de servir Vos Divines Altesse, déclara-t-il de sa puissante voix grave et avec un accent dolraque à couper à la hache. Et j'avoue que j'étais impatient de rencontrer la jeune femme si belle et si courageuse que m'a décrite le capitaine Ksvarnig avec davantage de mots qu'il n'en a jamais prononcés durant toute sa vie.

— Ne me flattez point ainsi, Général, répondit Almira en adressant un clin d'œil taquin au capitaine, qui baissa la tête pour cacher le pourpre lui fardant les joues sous sa fine barbe blonde.

Le général Khorg esquissa un discret sourire, puis il se tourna vers Zérel.

— Comment va mon vieil ami ? Cela fait si longtemps..., dit-il en prenant le vieux mage dans ses bras et en le soulevant sans même s'en rendre compte.

— Oumpf... Je... Je vais bien, souffla Zérel, à moitié étouffé par la puissante accolade du général dolraque.

— Oh ! Pardon ! J'avais oublié la constitution chétive de tous ces hommes du sud ! s'esclaffa l'officier en reposant doucement le vieil homme.

— Ne vous excusez point, Général. J'apprécie toujours ces étreintes fraternelles, même si mes vieux os les supportent moins bien qu'avant. Mais... expliquez-moi : comment se fait-il que vous soyez ici avec votre armée ?

— Dès que nous avons su que ce rat de Svelga massait ses troupes à Venska, nous nous sommes mis en route pour Tor-Kebenn. En chemin, un curieux hibou nous a informés de la chute de la citadelle.

— Sacré Ghilmar ! commenta le vieux mage.

— Nous avons donc bifurqué vers le sud pour intercepter nos ennemis avant Ezeldrïn, continua le général. L'armée du duc Mansar nous a rejoints et, ensemble, nous avons réduit ces traîtres à néant. Comme nous ne savions pas ce que le chevalier noir mijotait, j'ai décidé d'assurer la protection de votre belle Cité blanche.

— Je ne sais comment vous exprimer notre gratitude, Général, dit Almira. Sans vous, Ezeldrïn serait sans doute à feu et à sang, aujourd'hui.

— Sans Vos Divines Altesses, je ne sais pas où nos hommes auraient trouvé l'énergie et le courage pour se battre comme ils l'ont fait. Quand le duc Mansar nous a narré vos exploits face à l'ennemi, nos soldats sont devenus d'invincibles combattants.

— Et quelles sont les nouvelles du sud ? demanda Ellora.

— Elles sont très bonnes, Divine Majesté ! Les troupes de Naros ont été écrasées devant Tor-Ragdenn, tout comme les Hommes-Taureaux et les mercenaires holtarâns qui les épaulaient. Le roi Malazar a donc pu quitter Osgarenn sereinement. Il est à présent en chemin. Il devrait être ici dans trois ou quatre semaines tout au plus.

— Voilà une excellente nouvelle, en effet, approuva Zérel. Et que sont devenus les horrignomes et les grisails de Sangara ? Il y en avait des milliers...

— Nous avons dû en découdre avec ces sales monstres ! pesta le général. J'ai perdu beaucoup d'hommes. Mais ces immondes créatures se

sont subitement désorganisées et ont même commencé à s'entre-dévo-
rer. Les grisailles qui ont survécu sont parties dans les forêts du nord, et
les horrignomes se sont enfuis vers le tunnel de Venska. Le roi Draknor
va devoir faire le ménage.

— Ces maudites choses sont sûrement redevenues sauvages au mo-
ment où j'ai tué Sangara, commenta Gundar.

— Probablement, dit Zérel.

— À présent, Divine Majesté, je vous prie d'avoir la bonté de m'accor-
der l'immense privilège de vous escorter jusqu'aux portes de votre belle
cité, reprit le général Khorg.

— Avec grand plaisir ! approuva Ellora.

Tandis que le général dolraque enfourchait son étalon, le capitaine
Ksvarnig s'avança vers Gundar.

— Je vois que tu as finalement tracé ta voie à la pointe de ta lame, dit-
il avec un grand sourire en lorgnant le ventre rond d'Almira.

Le jeune homme lui répondit par un sourire amusé et se remit en selle.

Alors qu'ils traversaient le camp de l'armée dolraque, le général
Khorg stoppa sa monture devant une petite cage.

— Voici un présent pour Vos Divines Altesses ! claironna-t-il.

Le prisonnier émit un grognement d'ours en empoignant les barreaux.

— Quelle délicate attention, commenta l'impératrice.

— Quel plaisir de te revoir, mon cher Svelga, dit Almira sur un ton
suave en se penchant sur la cage. Finalement, je suis bien contente que
tu te sois enfui comme un rat, à Tor-Kebenn. J'avoue que, sur le moment,
j'étais en rage, mais, maintenant, je me dis que c'est bien mieux ainsi,
parce que tu es indigne de mourir au combat comme un soldat. Tu mé-
rites juste de moisir dans un cachot jusqu'à la fin de ta misérable exis-
tence.

— Laisse-moi sortir de là ! cracha Svelga, les mâchoires et les poings
serrés. Je te montrerai comment on vide la panse d'une truie, sale ch...

— Silence, vermine ! tonna le général Khorg en frappant sur les barreaux avec le plat de sa lame. Manque encore une fois de respect à Sa Divine Altesse, et je t'écorche sur-le-champ !

— Voyons, Général, un peu de clémence, je vous prie, tempéra Almira. Laissez-le donc écumer de rage et de frustration. C'est tout ce qui lui reste, désormais. Et il est tellement mignon, comme ça...

Svelga beugla de fureur et donna un méchant coup de pied sur le verrou de sa cage.

— Ah ! Tu es adorable ! reprit Almira en pouffant de rire. Je te garderais bien au frais quelque temps rien que pour te faire enrager, mais... tu dois être jugé pour ce que tu as fait. Je vais donc te renvoyer auprès du roi Draknor. Il est ton souverain. C'est à lui de décider de ton sort. Avec la permission de Sa Divine Majesté, bien sûr...

— Je t'en prie, répondit Ellora. Cet individu me dégoûte. Je te laisse volontiers t'en charger.

— Non ! Pitié ! Ne faites pas ça ! Le roi va me faire rouer de coups et écarteler ! glapit Svelga.

— J'imagine que le roi Draknor sera moins clément que moi, en effet, admit Almira, mais justice doit être rendue. Cela dit, j'ai entière confiance en toi. Je sais que tu sauras affronter cette épreuve la tête haute pour me montrer ce qu'est un homme.

Laissant le prisonnier ruminer dans sa cage, la jeune femme talonna sa monture. Après une dizaine de pas, elle se tourna vers le général Khorg :

— Faites savoir au roi Draknor que je ne souhaite en aucune façon la mort de cet homme, aussi répugnant soit-il.

— B... Bien, Divine Altesse, bredouilla l'officier, avec de grands yeux ronds.

— Sa Divine Altesse sera une très grande souveraine, Mon Général, précisa le capitaine Ksvarnig. Son cœur déborde de bonté et de compassion.

Le général considéra son capitaine d'un air déconcerté et poursuivit son chemin, toujours sidéré par une telle mansuétude. En arrivant devant les portes de la ville, il ordonna à ses hommes de faire halte.

— Général, faites-moi donc le plaisir de nous accompagner, dit Ellora.

— Je suis désolé de décliner votre invitation, Divine Majesté. Aucune armée ne saurait franchir les portes de cette cité sacrée.

— Soit. Mais laissez au moins entrer ce valeureux capitaine Ksvarnig, je vous prie, insista Almira. Il a affronté tous les dangers de cette quête avec nous. Il a pleinement sa place à nos côtés.

— Je ne saurais faire d'exception. Pas même pour le capitaine Ksvarnig.

— Que craignez-vous donc ? Qu'il ne terrasse Gundar et ne s'attaque à ma divine personne ? demanda la jeune femme avec ce délicieux petit air taquin auquel il était impossible de résister.

— Je n'oserais en aucune façon affronter l'homme qui commande à Nekmeth, assura le capitaine. Quant à m'attaquer à vous, Divine Altesse, je n'y songe même pas. Je n'ai qu'une vie et je ne suis pas pressé de la remettre entre les mains du tout-puissant Sen-Maardak.

Gundar et sa bien-aimée éclatèrent de rire avec l'officier. Résigné, le général fit signe à ce dernier de suivre ses compagnons d'aventure.

Dès qu'elles eurent franchi la porte de la Cité blanche, Almira et Ellora ôtèrent les fourrures que le capitaine Kalberg leur avait procurées pour la route. Malgré le froid, elles tenaient à faire une entrée triomphale dans leur beau haubert doré. Devant elles, la Voie impériale se déroulait sous le soleil radieux, son long ruban blanc bordé de chaque côté par une rangée de gardes impériaux en tenue d'apparat et au garde-à-vous, la lance pointée vers le ciel et le poing droit sur le cœur. Une rose en or croisée sur une épée argentée ornaient leur impeccable tunique vermillon, leur gros ceinturon à boucle d'or était assorti au fourreau de cuir noir de leur glaive, et leurs jambières et brassards dorés étaient brillants comme neufs, tout comme leur casque surmonté d'un cimier de crins blancs.

Dans toutes les rues, les habitants accouraient pour acclamer l'Élu et les deux jeunes femmes. Tout en saluant la population d'un geste de la main, Almira se tourna vers le capitaine Ksvarnig :

— Expliquez-moi, Capitaine : comment se fait-il que tous les gardes impériaux soient déjà prêts pour nous accueillir ?

— Dès que nous avons appris votre victoire à Amrüll, un... oiseau... partait en reconnaissance tous les jours. Il y a quelques jours, il nous a annoncé votre arrivée avant de partir prévenir le roi Malazar. Le Grand Conseil a immédiatement ordonné que tout soit prêt pour célébrer votre retour.

— Finalement, ce Grand Conseil pourra peut-être un jour servir à quelque chose..., gloussa Almira en se tournant vers l'impératrice.

Les deux jeunes femmes échangèrent un regard entendu et pouffèrent de rire en poursuivant leur chemin. Elles chevauchèrent ainsi au pas jusqu'à la Place impériale sous les acclamations de la foule, et mirent ensuite pied à terre pour gravir les marches de l'esplanade. Au beau milieu de celle-ci, entre les deux grands temples, les douze sages les accueillirent par une révérence empreinte du plus profond respect.

— En tant que doyen du Grand Conseil, déclara pompeusement le vénérable Gheldérin, je suis infiniment heureux de souhaiter la bienvenue à Vos Divines Altesses au nom de tous mes pairs. Je ne saurais vous dire la joie qui emplit nos cœurs de vous revoir saines et sauvées, et victorieuses.

— N'oublions pas que nous devons cette victoire à l'Élu, répondit El-lora en tendant la main vers Gundar pour l'inviter à s'avancer.

— Euh... Oui... Bien sûr, bredouilla le vieil homme au visage maigre et anguleux en jetant un rapide regard un peu méprisant au jeune homme.

— Je vois que vous nous avez organisé un accueil digne de nos divines personnes, commenta Almira.

— Vos appartements sont prêts également, précisa le vénérable Gheldérin en levant fièrement le menton.

— Vous m'en voyez ravie. Je suppose que c'est avec le même empressement et la même ferveur que vous avez préparé la cérémonie de mon

couronnement pour que je puisse monter sur le trône sans délai, n'est-ce pas ?

En retrait derrière ses compagnons, Zérel rentra la tête dans les épaules comme une tortue et gloussa discrètement dans sa grande barbe blanche.

— Euh... Je..., balbutia le doyen. Pour le moment, Sa Divine Majesté Ellora est toujours notre impératrice. Il faut d'abord procéder au transfert du Pouvoir de Vie.

— La transmission de mon Pouvoir s'est opérée à Amrüll, corrigea Ellora. Nous avons beaucoup de choses à vous expliquer, et le plus tôt sera le mieux.

— Sauf votre respect, Divine Majesté, intervint le vénérable Anhzal, aucune information officielle ne nous...

— Se pourrait-il que mes paroles ne sonnent pas assez officiellement à vos oreilles ? coupa l'impératrice.

— Ce... Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire, s'excusa platement le vieil homme en triturant nerveusement sa longue barbe tressée. Et puis... tout n'est pas si simple... Il demeure un point sensible qui mérite débat.

— À quel propos ? demanda Almira avec de grands yeux ronds faussement étonnés.

— Eh bien... Comment dire... La situation n'est pas... classique, expliqua timidement le vieux sage en considérant d'un air réprobateur le ventre bien rond de la jeune femme.

— Je vois, poursuivit cette dernière. Et quand comptez-vous en débattre ?

Le vénérable Anhzal se tourna vers son doyen, qui hésita un moment avant de s'éclaircir la gorge.

— Eh bien... Le Grand Conseil se réunira d'abord en privé, d'ici une ou deux septaines, puis nous convoquerons Votre Divine Altesse pour l'informer de notre décision, répondit le vénérable Gheldérin.

— Pour m’informer de votre décision..., reprit Almira, en prononçant lentement cette phrase.

La jeune femme fit mine de réfléchir un instant, puis elle se campa bien en face du doyen et plongea son intense regard d’azur dans les yeux du vieil homme, dont les paupières se mirent à papilloter.

— Écoutez-moi bien, Vénérable Gheldérin, dit-elle avec un calme olympien mais une fermeté inébranlable. Aux quatre coins du Premier Monde, des millions de pauvres gens vivent sous le joug de tyrans et aspirent à une vie meilleure depuis bien trop longtemps. Nous avons gagné la guerre contre notre ennemie, mais c’est maintenant que commence le combat pour la reconstruction de l’empire. Le temps presse. Je vous attends donc demain matin dans la salle du Grand Conseil. Toute absence sera considérée comme une démission définitive.

N’attendant ni réponse ni commentaire, Almira écarta doucement le doyen et prit la direction de la Maison impériale, le pas déterminé. En passant devant la mine déconfite des sages, Zérel eut les plus grandes peines à dissimuler sa jubilation, que seul le vénérable Madrazel semblait partager, à en juger par son large sourire satisfait.

Après avoir traversé le jardin intérieur du palais, dont les pelouses givrées scintillaient au soleil comme si elles avaient été arrosées par une pluie d’étoiles venues accueillir la nouvelle impératrice, c’est avec une grande émotion qu’Almira gravit lentement l’escalier de l’Impérîum. Dès qu’elle posa le pied sur la dernière des sept marches, les gardes entreprirent d’ouvrir la grande porte en kéromia superbement sculptée, mais la jeune femme leva la main et se tourna vers Ellora.

— Divine Majesté, me permettez-vous d’entrer dans votre noble demeure ? demanda-t-elle, la voix un peu tremblante.

— La Maison impériale est désormais tienne, répondit Ellora avec un sourire presque maternel.

— Le Grand Conseil n’en a pas encore décidé ainsi, rappela Almira avec un éclair de malice dans le regard.

— Ne me dis pas que ces vieux sages t’intimident. Allons ! Entre donc, à présent, ajouta-t-elle avec un geste de la main pour ordonner aux gardes d’ouvrir la porte.

Le grand hall de l’Impérium était généreusement éclairé par de nombreuses fenêtres. Le marbre blanc du sol le rendait encore plus lumineux et reflétait comme un miroir les deux rangées de hautes colonnes blanches soutenant le splendide plafond à caissons. Les boiseries finement ouvragées de ce dernier encadraient des scènes de l’histoire de l’empire ou de la création du Premier Monde selon le Livre des Origines. Sous la grande fresque centrale illustrant le couronnement de la première impératrice, une majestueuse rose enlacée autour d’une épée se dressait sur une impressionnante dalle de marbre rose formant une étoile à sept branches. Sur la droite et sur la gauche, deux larges escaliers se déployaient en éventail au pied de cette magnifique sculpture, dont la pierre blanche scintillait de milliers de paillettes.

Tandis qu’Almira découvrait avec émerveillement sa nouvelle demeure, Zérel et Ellora contemplaient avec nostalgie ce merveilleux palais qu’ils avaient dû quitter précipitamment, près de cinq-cents ans plus tôt. Quant à leurs compagnons d’aventure, ils marchaient à pas feutrés, comme s’ils entraient dans un lieu saint. Ils retenaient leur souffle tant ils étaient émus de se retrouver en ce lieu mythique, centre de l’empire pendant près de deux millénaires.

Après s’être recueillie un moment, à genoux devant la rose et l’épée impériales, Ellora se releva et adressa un signe de tête aux laquais au garde-à-vous sur les côtés de la salle. Attendant les ordres avec impatience, ceux-ci arboraient avec fierté la tenue des serviteurs de l’Impérium : d’impeccables chausses de soie blanches et un élégant pourpoint de velours bleu ciel orné de fines rayures blanches et or. Trop heureux de pouvoir enfin servir leur souveraine comme l’avaient fait leurs prédécesseurs il y a bien longtemps, trois d’entre eux vinrent aussitôt s’incliner avec une grande déférence devant elle.

— À votre service, Divine Majesté, dit l’un d’eux.

— Conduisez-nous à mes appartements, je vous prie, ordonna l’impératrice. Et faites également préparer des suites pour mes hôtes.

— Bien, Divine Majesté.

Les serviteurs se tournèrent vers le grand escalier de gauche et invitèrent Ellora et ses amis à les suivre. Arrivés au premier étage, alors qu'ils se dirigeaient vers l'escalier menant aux étages supérieurs, le plus jeune des trois ralentit le pas pour se laisser rattraper par Almira.

— Je vous ai déjà vue à Ezeldrîn, dit-il tout bas après une brève hésitation. Vous êtes une gardienne impériale, n'est-ce pas ? Vous avez accompagné Sa Divine Majesté pour vaincre le chevalier noir ?

— On peut dire les choses ainsi, répondit Almira avec un petit sourire amusé.

Le jeune laquais la dévora des yeux un instant, le regard brillant d'admiration.

— Je pensais que les gardiennes impériales ne pouvaient pas... enfin... comment dire..., bafouilla-t-il en considérant le ventre de la jeune femme.

— Dis-moi plutôt : comment se fait-il que tu te souviennes de moi ? Les gardiennes impériales ne manquent pas, ici.

— C'est vrai que vous êtes nombreuses. Et vous êtes toutes très jolies. Mais aucune n'est aussi belle que vous. Il est impossible de vous oublier.

Tandis qu'Almira gratifiait son admirateur d'un délicieux sourire, Gundar se racla bruyamment la gorge. Transpercé par son regard noir, le pauvre laquais réajusta nerveusement son pourpoint et se hâta de reprendre sa place.

Au cinquième et dernier étage de l'Impérium, un essaim de valets, caméristes et autres gouvernantes se précipitèrent pour installer l'impératrice et ses invités dans leurs appartements et leur apporter des collations bien chaudes. Bourdonnant en tous sens comme des abeilles pour satisfaire leurs moindres désirs, leur manège eut tôt fait d'agacer Gundar, qui mourait d'impatience de se retrouver seul avec sa bien-aimée. Aussi, dès que ces serviteurs se retirèrent, il s'empressa de la rejoindre.

Après un bon bain chaud, la jeune femme avait revêtu une jolie robe de soie blanche, et une camériste lui avait brossé les cheveux avec le plus grand soin.

— Enfin ! Tu es à moi, mon amour ! soupira Gundar.

Almira le prit par la main et l'emmena dans la chambre. Elle approcha ses lèvres soyeuses des siennes et lui passa ses bras autour du cou.

— C'est toi qui es à moi. Pour toujours, corrigea-t-elle d'une voix sensuelle.

— Voilà qui n'est pas pour me déplaire.

— Viens donc dans ce lit. J'ai certaines affaires urgentes à traiter avec toi, poursuivit la jeune femme en refermant la porte de la chambre du bout du pied.

Les sages du Grand Conseil, réunis au complet comme l'avait ordonné Almira, attendaient avec impatience l'arrivée de la jeune femme.

— Quelle impertinence ! grogna le vénérable Gheldérin en tapotant nerveusement le pupitre de ses longs doigts maigres aux articulations tordues.

— Comment cette jeune effrontée ose-t-elle nous faire attendre ainsi ? renchérit le vénérable Anhzal, la mine renfrognée.

— Pardonnez-moi, mais... dois-je vous rappeler que vous parlez de notre future impératrice ? dit avec une fausse timidité le vénérable Madrazel.

— Ce n'est pas parce qu'Almira était votre élève que vous pouvez vous gausser ainsi, répliqua sèchement le doyen. À votre place, je ne serais pas fier. Comment l'avez-vous donc éduquée ? De toute façon, je ne laisserai sûrement pas cette petite sottise se...

Le vieux Bakel, toujours aussi courbé, ouvrit bruyamment les vantaux de la porte.

— Vénérables Sages, veuillez accueillir Sa Divine Majesté Ellora et Sa Divine Altesse Almira, annonça-t-il d'une voix forte.

Les sages se levèrent derrière leur pupitre et s'inclinèrent fort respectueusement. Tandis que le vieux Bakel refermait la porte derrière elles, les deux jeunes femmes avancèrent côte à côte. Ellora avait laissé ses longs cheveux lui draper la poitrine. Ses jolies bottes noires étaient bor-

dées de fourrure de yoki, et un mantelet en yoki blanc lui couvrait chaudement les épaules par-dessus son élégante tunique de satin blanc resserée à la taille par une large ceinture dorée. Almira était vêtue à l'identique, mais elle avait dû renoncer à la ceinture. Toujours aussi ravissante, la jeune femme avait coiffé ses cheveux en une tresse de soie brillante qui lui caressait l'épaule comme un rayon de soleil.

— Nobles et Vénérables Sages, je vous remercie d'avoir répondu à l'unanimité à ma demande, entama Almira.

La jeune femme les invita à s'asseoir d'un geste de la main, puis elle les dévisagea l'un après l'autre pour finir par le vénérable Anhzal, qu'elle fixa un moment au fond des yeux.

— Venons-en au fait, dit le vénérable Gheldérin. Ainsi, Divine Altesse, vous prétendez être notre nouvelle impératrice...

— Almira ne prétend rien, rectifia Ellora. Le fait est que la transmission du Pouvoir de Vie a bien eu lieu à Amrüll.

Un murmure se propagea le long du grand pupitre en demi-cercle, laissant sur son passage des grimaces incrédules ou agacées.

— C'est impossible ! s'exclama le vénérable Anhzal. Seul l'Autel sacré peut accomplir ce transfert !

— Allons, allons. Il y a sûrement un malentendu, tempéra le doyen en levant la main. Pouvez-vous nous expliquer, Divine Majesté ?

— Certainement, assura l'impératrice avec un sourire affable.

La souveraine fit la narration de leur captivité à Amrüll, puis elle laissa la parole à Almira. La jeune femme décrivit le transfert du Pouvoir de Vie à Nazrak, le duel entre Gundar et Sangara, sa guérison miraculeuse et la destruction de la sinistre épée noire.

— Tout cela est vraiment terrible ! commenta un sage tout sec et encore plus recroquevillé que le vieux Bakel.

— Sachez, Vénérable Soralgar, que nous vous avons épargné les détails les plus sordides, précisa Ellora.

— Je... Je reconnais que vous avez traversé d'épouvantables épreuves, dit le vénérable Anhzal d'une voix plus douce. Cependant... comment

pouvez-vous affirmer que la transmission du Pouvoir de Vie a bien eu lieu ?

— Je sens bien que je ne le possède plus, affirma l'impératrice. Quant à Sa Divine Altesse Almira, ne vous semble-t-elle pas en bien belle forme pour quelqu'un qui a eu le ventre transpercé par Nazrak ? Par quel prodige expliquez-vous cela si ce n'est par le Pouvoir de Vie ?

— Il est vrai que cela est extraordinaire, admit le vénérable Gheldérin. Mais cela suffit-il pour prouver que le Pouvoir a bien été transmis à Sa Divine Altesse ?

— Il suffit de passer le Collier de Pouvoirs au cou de Sa Divine Altesse, trancha le vieux sage tout sec et tout recroquevillé. Nous verrons bien comment réagissent les Pierres.

— Très bien, Vénérable Soralgar, approuva le doyen. Vos Divines Altesse y consentent-elles ?

— Nous avons prévu de procéder ainsi, répondit Ellora.

Sur un hochement de tête d'Almira, le vieux Bakel fit entrer Zérel et Gundar.

Exceptionnellement, le jeune homme avait troqué ses vêtements holtarâns pour une tunique de velours brun sombre. Il avait cependant gardé sa coiffure traditionnelle, ses longs cheveux noirs maintenus en arrière par un bandana écarlate. Bien à l'abri dans son superbe fourreau doré, l'Épée sacrée pendait à son large ceinturon noir assorti à ses bottes.

À ses côtés, son vieil ami était vêtu de sa sempiternelle robe grise et portait religieusement, posé à plat sur ses mains, un beau coussin de velours cramoisi sur lequel reposait le Collier de Pouvoirs.

Fier et solennel, le vieux mage présenta le coussin à Gundar. Le jeune homme prit le Collier avec d'infinies précautions et le passa délicatement au cou de sa bien-aimée, profitant discrètement de l'occasion pour lui caresser amoureusement la nuque. Les deux hommes reculèrent ensuite d'un pas, laissant tous les regards se braquer intensément sur le Collier.

Au bout d'un moment, force fut de constater que les Pierres de Pouvoirs restaient éteintes.

— C'est bien ce que je pensais, Divine Majesté, déplora le vénérable Anhzél. Le Pouvoir de Vie n'a pas été transmis. Et si vous ne l'avez plus, alors il a sans doute été perdu avec Nazrak.

Un nouveau murmure fit le tour du pupitre. Si, cette fois, ce furent l'angoisse et la consternation qui laissèrent leur empreinte sur les visages des sages, c'est un profond soulagement égoïste que ressentit Gundar. Même s'il en avait honte, il ne pouvait s'empêcher de se sentir libéré du poids qui lui écrasait le cœur chaque fois qu'il songeait à son avenir auprès d'Almira. Maintenant, ils pouvaient s'aimer et vieillir ensemble, comme tous les gens heureux.

— J'ai une autre explication, si vous le permettez, Vénérables Sages, proposa Zérel. Je pense que le Pouvoir de Vie s'est propagé à Nazrak, a soigné Sa Divine Altesse, puis a été transféré à l'enfant, qu'il a sauvé également.

— Sottises et billevesées ! s'exclama le vénérable Anhzél avec une moue d'exaspération. Quelle qualification prétendez-vous donc avoir, Maître Zérel, pour oser vous prononcer sur les pouvoirs des dieux ?

— Je pense, au contraire, qu'il s'agit là d'une hypothèse très convaincante, répliqua le vénérable Madrazel. D'ailleurs, selon les propos de l'oracle de Khtar, que nous a rapportés en détail Maître Zérel, c'est bien l'enfant de Sa Divine Altesse qui doit monter sur le trône.

— Pure extravagance ! s'emporta de plus belle le vieux sage à la barbe tressée.

— Voyons ! mon cher Anhzél, intervint le vénérable Gheldérin. Les propos de l'oracle ne sauraient être contestés. Et vous savez aussi bien que moi que notre cher Madrazel est expert dans les arts divinatoires et l'interprétation des songes depuis plus de huit-cents ans. À ce titre, il connaît mieux que quiconque la vénérable Zydia.

— Bien entendu, se radoucit le vénérable Anhzél. Mais... il est possible que Maître Zérel ait mal interprété ou retranscrit de manière erronée les paroles de l'oracle.

— J'étais présente également, objecta Almira. Les propos de l'oracle étaient très clairs et en aucune façon sujets à interprétation.

— Si vous le permettez, reprit le vénérable Madrazel, j'ai ici un document qui confirme les dires de l'oracle.

Le sage dodu fouilla dans les poches de sa longue robe blanche et en sortit une lettre.

— Voici une missive de la prêtresse Horalia, d'Osgarenn. Elle me rapporte dans les moindres détails les paroles de notre vénérable Zydia.

— Quel crédit pouvons-nous accorder à une prêtresse inconnue ? riposta un sage au crâne poli comme un miroir et au long nez en bec d'oiseau de proie.

— J'ai longuement étudié ce que certains appellent la communion spirituelle. Pour ma part, je préfère la nommer « connexion mentale ». C'est un phénomène qui unit deux esprits et leur permet de communiquer à travers l'espace et peut-être même le temps. J'ai rencontré, il y a quelque temps, cette prêtresse Horalia. Je peux vous assurer que le lien qui unit son esprit à celui de l'oracle est extrêmement puissant. Je n'ai jamais rien vu de tel en huit siècles.

— Soit, dit le vénérable Gheldérin. Je veux bien admettre que le Pouvoir de Vie a été transféré à l'enfant. Que convient-il donc de faire, à présent ?

— Il est évident qu'Almira doit être couronnée impératrice pour régner jusqu'à ce que son enfant soit en âge de monter sur le trône, déclara Ellora.

— Ce n'est pas si simple, Divine Majesté. Il n'y a jamais eu d'impératrice régente. Nous devons donc d'abord définir les pouvoirs que nous pouvons lui octroyer. Il nous faut étudier cela de manière approfondie. Ensuite seulement, nous pourrons nous réunir, d'ici... trois ou quatre semaines, pour statuer définitivement et établir les modalités du couronnement.

— Définir les pouvoirs que vous pourrez m'octroyer... étude approfondie... trois ou quatre semaines..., répéta lentement Almira d'un air songeur.

Voyant le ciel d'orage qui assombrissait rapidement l'océan de ses prunelles, Zérel recula d'un pas et se mit une main devant la bouche pour cacher le sourire qui se dessinait déjà dans sa barbe.

— Soyez rassurés, Vénérables Sages, continua Almira. Je comprends vos soucis et je vais vous simplifier la tâche. Je vais accoucher dans quatre à cinq septaines tout au plus. Vous allez donc vous débrouiller pour me couronner impératrice dans trois septaines. Le premier Kemeth-Rel du Feu me paraît une excellente date.

— Mais... nous..., bredouilla le vénérable Anhzél avec un rictus de rage et d'impuissance.

Zérel se rentra la tête dans les épaules, ne parvenant à étouffer un gloussement qu'au prix d'un effort surhumain.

— Bien entendu, poursuivit imperturbablement Almira, comme toutes les impératrices qui m'ont précédée, j'aurai les pleins pouvoirs, y compris celui de vous octroyer les quelques privilèges qu'il me plaira de vous accorder.

Un lourd silence s'étendit sur le pupitre au fur et à mesure que la future impératrice dévisageait les sages un à un.

— Voilà qui est parler ! s'exclama soudain le vénérable Madrazel. Le tout-puissant Sen-Kemeth ne pouvait faire de choix plus avisé pour succéder à Sa Divine Majesté Ellora, qui a régné avec courage et exemplarité dans les moments les plus tragiques de l'empire.

— Je vous remercie sincèrement, Maître, dit Almira.

— Vous servir sera pour moi une très grande joie et un immense honneur. Cependant, une question me taraude.

— Je vous écoute, Maître.

— Puisque les Pouvoirs sacrés ne peuvent plus s'exprimer que par votre enfant, comment allez-vous pouvoir assurer l'unité de l'empire ?

— Je jure que, quoi qu'il advienne, je serai toujours aux côtés d'Almira avec l'Épée sacrée, intervint Gundar, la main sur le pommeau de Nekmeth.

Les sages tournèrent vers le jeune homme des visages sidérés, et même scandalisés, pour certains. Quand bien même fût-il l'Élu, comment ce jeune impertinent osait-il ainsi prendre la parole devant le Grand Conseil sans y être invité ? Voilà qui était parfaitement inacceptable !

— Après la victoire que Gundar a remportée contre Sangara, qui oserait encore s'en prendre à nous ? s'empressa d'ajouter Zérel. Qui oserait contester les décisions de Sa Divine Altesse Almira avec l'Élu à ses côtés ?

— De toute façon, ce n'est pas ainsi que j'entends gouverner, précisa la jeune femme. Comme je vous le disais hier, il est urgent de rétablir les lois impériales dans tous les royaumes d'occident. J'ai de profondes convictions, et ce que je désire plus que tout, c'est unir tous les peuples de l'empire dans le respect et la tolérance, et non par la crainte et l'oppression. Quelle souveraine serais-je donc, si je bâtissais un empire par les moyens que j'exècre le plus, que je combats de toutes mes forces, et qu'aucune impératrice n'a jamais tolérés ?

— C'est vraiment avec une immense joie que je te verrai prendre ma place sur le trône impérial, déclara Ellora.

— Et c'est avec la plus grande conviction et la plus grande détermination que je vous soutiendrai dans tout ce que vous entreprendrez, ajouta le vénérable Madrazel, la mine réjouie et admirative.

— Tout mon amour et toute ma force sont pour toujours à ton service. Je veillerai sur toi et sur notre enfant et je défendrai ton empire au prix de ma vie, s'il le faut, affirma Gundar d'une voix forte avant de lancer aux sages un regard de défi.

— Qu'il en soit ainsi, décréta le doyen en levant la main pour prévenir tout éventuel grognement du vénérable Anhzal.

À quatre jours du couronnement, toute la Cité blanche était en effervescence, affairée aux préparatifs de la cérémonie. Le cœur débordant de joie et d'allégresse, les habitants interrompirent néanmoins leurs fébriles activités pour venir acclamer le roi Malazar, toujours aussi fringant dans sa rutilante armure dorée. Suivi de sa cour, du duc Mansar et

du jeune Ghilmar, le souverain avança jusqu'au centre de la Place impériale, où l'attendaient Ellora et Almira, accompagnées de Gundar et de Zérel. Almira avait également exigé la présence du Grand Conseil au complet, au grand dam des sages, qui ne semblaient pas du tout apprécier le temps humide, froid et venteux qui sévissait depuis plusieurs jours.

Malgré son âge et son armure, le roi mit un genou au sol avec une grande élégance devant les deux jeunes femmes.

— Je suis comblé de retrouver Vos Divines Altesses, dit-il de sa belle voix grave en leur baisant respectueusement la main.

— Et notre joie est immense de voir Votre Majesté arriver à temps pour la cérémonie du couronnement, répondit Ellora en s'inclinant.

— Je n'aurais manqué cela pour rien au monde, dit le roi en se relevant. Mais il est vrai que je n'ai eu que très peu de temps. J'ai dû laisser la plus grande partie de mon armée en chemin pour avancer plus vite. D'ailleurs, j'imagine être le seul souverain à pouvoir y assister...

— En effet, regretta Almira. Mais que voulez-vous... il y a des événements qui n'attendent pas, ajouta-t-elle en caressant son ventre bien rond. Soyez cependant rassuré : je convierai prochainement tous les souverains et ambassadeurs du Premier Monde à une grande cérémonie pour leur présenter celui ou celle qui me succédera.

— En attendant, que diriez-vous de poursuivre cette conversation bien au chaud ? reprit l'impératrice en redressant le col de son manteau de fourrure pour se protéger d'une méchante rafale de vent.

— Volontiers, approuva le roi.

Le monarque et sa cour accompagnèrent Ellora jusqu'au grand salon de l'Impérium. Pourvu de larges fenêtres offrant une vue agréable sur le jardin intérieur du palais, le salon était particulièrement confortable et raffiné. Destiné à recevoir des souverains et des ambassadeurs venus de tout le Premier Monde, il était décoré et meublé selon les circonstances et les hôtes de l'impératrice. Ce jour-là, les murs avaient donc été tendus de magnifiques tapisseries représentant des héros, des rois et des vic-toires célèbres du royaume d'Arkol. De larges banquettes accueillantes

et de luxueux fauteuils aux boiseries dorées et aux coussins tendus de velours bleu avaient été disposés devant l'impressionnante cheminée de marbre blanc et rose qui dispensait une douce chaleur crépitante. Au-dessus de l'âtre, un portrait du roi Mansar, père du roi Malazar, considérait avec bienveillance les invités.

— Quelle charmante attention que d'avoir orné ce salon de cette manière, commenta le souverain d'Arkol en regardant tout autour de lui. Je pourrais presque me croire dans mon cabinet.

— Le bien-être de nos hôtes nous tient à cœur, dit Ellora.

Sur un signe de l'impératrice, deux serviteurs apportèrent aussitôt des boissons chaudes et de délicieuses pâtisseries.

— Si vous le permettez, Divine Majesté, poursuivit le roi, j'aimerais beaucoup partager cette appétissante collation avec trois personnes qui, à mes yeux, ont bien mérité leur place parmi nous, aujourd'hui.

— Je vous en prie, faites donc.

Un laquais fit entrer Loria et Lurán, accompagnés du capitaine Brenn. Gundar se leva d'un bond et s'élança vers sa mère, mais, au moment de l'embrasser, il retint son geste et recula d'un pas.

— Par tous les dieux, Maaï ! Tu es magnifique ! s'exclama-t-il.

Dans sa longue robe de brocart grenat, dont les motifs dorés faisaient écho au fin diadème en or qui maintenait sa longue chevelure, Loria était rayonnante. Gundar l'admira un instant de pied en cap avant de la serrer contre lui.

— Oh ! Mon Gundar ! J'ai eu si peur ! dit-elle, les yeux embrumés de joie.

— Moi, j'ai pas eu peur ! claironna Lurán, fier comme un coq. Gundar avait promis, alors il était obligé de gagner !

Gundar et Loria regardèrent un instant le jeune garçon avec un air attendri et amusé, puis le jeune homme déposa un tendre baiser sur le front de sa mère et prit son petit frère dans ses bras. Il le câlina contre son épaule pendant un moment avant de le reposer pour saluer le capitaine Brenn. Malgré les années qui les séparaient maintenant du comptoir de Darek, l'officier avait toujours aussi fière allure. Ses bottes et son

uniforme de la Légion étaient impeccables, comme à l'accoutumée. L'acier de son regard était toujours aussi tranchant, et ses longues boucles brunes et sa fine barbe soigneusement taillée n'avaient pas changé, à l'exception de quelques discrètes nuances d'argent de-ci de-là.

— J'étais impatient de vous revoir, Capitaine, dit Gundar. Je ne sais comment vous remercier d'avoir veillé sur ma mère.

L'officier s'inclina en claquant les talons.

— Protéger la mère de l'Élu fut un honneur.

— Un honneur... et même un plaisir, précisa Loria sur un ton taquin. D'ailleurs, malgré sa soif d'action, ce cher capitaine n'a même pas protesté quand Sa Grâce le Duc Mansar lui a ordonné de rester auprès de moi.

Le duc acquiesça d'un hochement de tête accompagné d'un petit sourire amusé.

— Où veux-tu en venir, au juste, Maaï ? demanda Gundar en fronçant le sourcil.

Loria sentit le pourpre lui farder les pommettes.

— Le... Le capitaine et moi allons bientôt nous marier, annonça-t-elle en prenant la main de l'officier.

— Ah... Bien.

Gundar détourna le regard. Après une brève hésitation, Loria prit le visage de son fils entre ses mains.

— Je comprends ce que tu ressens, dit-elle d'une voix extrêmement douce. Sache que je n'oublierai jamais ton père, tout comme tu garderas toujours Arnella dans ton cœur. Mais souviens-toi de ce que je t'ai dit, chez ton grand-père : la vie continue et nous devons avancer. C'est ce que ton père aurait voulu. Les êtres chers que nous avons perdus vivent toujours en nous. Ils nous aident à aller de l'avant et à vivre pleinement le bonheur auquel nous avons droit.

Gundar baissa la tête avec un long soupir, puis il se redressa.

— Tu as raison, Maaï. Tu as bien le droit d'être heureuse. Je te souhaite le plus grand bonheur et je sais que le capitaine Brenn te l'apportera.

Pendant les deux jours qui suivirent, les exécrables conditions climatiques se dégradèrent encore, s'accompagnant même d'une abondante chute de neige. Puis le beau temps fit son retour, et le jour du couronnement, un soleil radieux inondait la Cité blanche de sa lumière dorée, faisant scintiller la neige sur les branches des arbres comme de la poussière d'étoiles. On eût dit que l'astre du jour tenait, lui aussi, à s'incliner devant la nouvelle impératrice.

Tout le peuple d'Ezeldrïn s'était rassemblé le long de la Voie impériale pour assister à cet événement qu'il attendait depuis des siècles. Entre deux rangées de gardes impériaux en tenue d'apparat, le cortège progressait lentement vers la Place impériale. Ellora avançait à pas mesurés en murmurant une prière, les mains jointes devant la poitrine. Un voile de soie blanc maintenu par sa couronne d'or lui couvrait la tête et les épaules, et deux jeunes vierges consacrées, âgées d'environ douze ans, portaient la longue traîne de sa belle robe de taffetas blanc brodée de roses en or et d'épées en argent.

Suivant les deux fillettes, Almira récitait, elle aussi, une prière. Sa robe de soie d'un blanc immaculé symbolisait la pureté de son cœur et de son âme, et un diadème en argent maintenait ses longs cheveux en arrière. À ses côtés, Nekmeth à la ceinture, Gundar portait une simple tunique blanche. Ses cheveux étaient rassemblés en une longue queue de cheval.

Tendu, impressionné, angoissé même, le jeune homme avait les mains moites, la gorge serrée et le cœur battant à tout rompre. Toute cette foule, tous ces dignitaires et tous ces religieux qui avaient les yeux braqués sur lui ! Et, surtout, dans quelques instants, au bout de cette fameuse Voie impériale, sa bien-aimée allait devenir impératrice ! Il avait beau avoir ressassé cette question à mille et une reprises, son vieil Oncle Zol avait beau l'avoir rassuré autant de fois, il n'arrivait pas à se faire à cette idée. Comment sa dulcinée pourrait-elle encore être simplement sa merveilleuse Almira avec cette prestigieuse et mythique couronne impériale sur la tête et avec de telles responsabilités sur les épaules ? Et lui, Gundar,

simple fils de sarghaï, comment pourrait-il être l'époux, ou même seulement le compagnon, de la plus puissante femme du Premier Monde ? Comment pourrait-il être à la hauteur ?

Malgré ses doutes et ses interrogations, il n'était cependant pas envisageable une seule seconde de gâcher ce merveilleux moment, que sa bien-aimée avait tant espéré de tout son cœur et de toute sa foi ! Le jeune homme prit donc une profonde inspiration, déglutit péniblement et redressa le menton avec fierté pour se redonner consistance et jouer son rôle sans faillir. Après tout, n'avait-il pas lui-même clamé haut et fort devant les sages qu'il serait toujours là pour sa souveraine ?

Derrière lui, quarante-neuf gardiennes impériales ordonnées sur sept rangées défilaient au pas dans leur belle tunique d'un bleu roi soutenu. Leurs bottes noires impeccables claquaient à l'unisson, et les fourreaux dorés de leurs sabres brillaient de mille feux sous le soleil.

Emboîtant le pas rythmé de ces guerrières accomplies, les sages du Grand Conseil fermaient la marche avec Zérel et ses compagnons d'aventure. Le vieux mage avait enfilé une longue robe blanche dont il venait de faire l'acquisition pour l'occasion, et il avait consciencieusement peigné sa barbe et sa couronne de cheveux pour y mettre un peu d'ordre. Le jeune Ghilmar avait, lui aussi, une robe toute neuve, et Yagos se tenait droit et inflexible, le regard fixe devant lui, dans sa nouvelle tunique vermillon de garde impérial. Toisant l'ancien sardakis d'un air faussement hautain, le capitaine Ksvarnig se pavanait, fier comme un coq, dans sa belle armure d'apparat, qu'il avait dû passer la nuit à astiquer et à lustrer. À ses côtés, Saranys arborait une splendide toison de renard des neiges de son invention, et Bolgarán, qui avait soigneusement lissé sa moustache, était emmitouflé dans une confortable tunique de laine blanche sous un épais manteau de cuir brun bordé de yoki.

Le cortège descendit ainsi la Voie impériale sous les acclamations de la foule en liesse jusqu'à l'entrée du temple de la Vie. L'impératrice s'arrêta pour réciter une prière devant l'énorme porte gardée par quatre prêtres, puis elle entra dans le lieu de culte le plus sacré de tout l'empire.

De part et d'autre de l'entrée, des pierres imprégnées d'huiles essentielles brûlaient avec de belles flammes bleues dans de grandes vasques

en bronze, libérant leurs parfums doux et apaisants. Les dalles de la large allée centrale étaient taillées dans un splendide marbre rose poli à la perfection, tout comme les deux rangées latérales de colonnes qui soutenaient les galeries supérieures. Au-dessus de ces dernières, les immenses vitraux laissaient généreusement pénétrer le soleil, qui diaprait de mille et une nuances multicolores les robes blanches immaculées des jeunes vierges consacrées. Debout devant leurs bancs de pierre blanche, ces jeunes filles s'inclinèrent avec une grande déférence au passage de l'impératrice et de l'Élu. Puis ce fut au tour des mages et des professeurs de la Grande Université de témoigner ainsi de leur respect, suivis des hauts fonctionnaires de la Maison impériale et des dignitaires de la Maison d'Arkol, pour terminer par le roi Malazar et le duc Mansar, accompagnés de la reine Axanthys. Escortée par trois charmantes gäïades, la noble souveraine des filles de la Terre avait créé la surprise en arrivant le matin même à Ezeldrïn. Pour l'occasion, elle s'était parée d'une chatoyante livrée d'écailles argentées sous une splendide robe de soie bleu nuit brodée d'étoiles en or.

— Majesté, dit Ellora en s'inclinant devant elle. Vous n'imaginez pas ma joie de vous voir parmi nous en ce jour béni des dieux.

— Cette joie comble aussi mon cœur, Divine Majesté. Comment aurais-je pu manquer l'événement que nous attendons tous depuis si longtemps ?

L'impératrice salua de nouveau la souveraine et fit encore quelques pas pour se présenter devant la prêtresse suprême de la Vie, qui l'attendait dans sa belle robe plissée de soie blanche bordée d'un ourlet d'or. Le visage empreint de douceur et de bienveillance, la prêtresse invita Ellora à monter les sept marches de l'estrade sur laquelle se dressait un autel de marbre blanc. Bien que large et imposant, ce splendide ouvrage présentait des lignes harmonieuses et équilibrées lui conférant une allure légère et raffinée.

Les quatre grandes prêtresses qui se tenaient chacune à l'un de ses angles s'inclinèrent de concert devant leur souveraine. Ellora leur rendit leur révérence, puis elle se retourna vers l'assemblée, le regard brillant d'émotion.

— Pour la première fois dans toute l’histoire de l’empire, déclara-t-elle solennellement, le Pouvoir de Vie de l’impératrice a été transmis hors de l’enceinte sacrée de la Pyramide de Vie, selon la volonté de notre tout-puissant seigneur Sen-Kemeth. Et si je peux me tenir aujourd’hui devant vous pour léguer ma couronne, c’est à l’Élu que je le dois. Par sa main courageuse et déterminée, il m’a sauvée. Il nous a tous sauvés du destin funeste que nous réservait notre ennemie. Grâce à lui, l’empire peut enfin renaître en ce jour sacré et béni entre tous !

Sous le poids de tous les regards braqués sur lui, Gundar se raidit. Il se tourna timidement vers sa bien-aimée pour lui lancer un appel de détresse du bout des yeux. Almira prit sa main tremblante et lui adressa l’un de ses sourires qui effaçaient le reste du monde.

— Malgré les terribles événements passés, continua l’impératrice, je suis la femme la plus heureuse du Premier Monde. Au péril de sa vie, Sa Divine Altesse Almira a bravé tous les dangers pour nous tous et pour la liberté de tous les peuples du Premier Monde. C’est donc comblée de joie et de bonheur que je vais à présent lui confier mon trône. Je sais qu’elle sera la plus merveilleuse des impératrices.

Sur ces mots, Ellora se retourna vers l’autel et s’agenouilla en joignant les mains pour se recueillir. À la fin de sa prière, la prêtresse suprême lui ôta sa couronne et la leva bien haut. Toute l’assemblée s’inclina pour saluer le règne exemplaire et courageux de la souveraine, puis la prêtresse déposa religieusement la couronne sur l’autel. Tour à tour, les quatre grandes prêtresses récitèrent une prière et posèrent leurs mains dessus pour la bénir avant d’entonner ensemble un chant liturgique et de déclamer des poèmes chantant les louanges de l’impératrice. Leurs voix douces et mélodieuses firent monter les larmes aux yeux de Loria.

La prêtresse suprême invita ensuite Almira à se présenter devant elle. La jeune femme s’exécuta et s’agenouilla à la droite d’Ellora. Elle joignit les mains devant sa poitrine et prononça une longue prière que toute l’assistance reprit en chœur.

La douce voix de sa bien-aimée proclamant sa foi fit bondir le cœur de Gundar. Une larme brillante d’amour, d’admiration et de respect roula

en silence sur sa joue. Loria lui prit tendrement la main tout en étouffant ses propres sanglots.

À la fin de cette prière, la prêtresse suprême leva de nouveau bien haut la couronne impériale et la posa délicatement sur la tête de la nouvelle impératrice. Almira et Ellora se relevèrent ensemble, main dans la main, et se tournèrent vers l'assemblée, qui se mit aussitôt à genoux. L'une des quatre grandes prêtresses couvrit les épaules de la nouvelle souveraine d'une longue pelisse en yoki, puis Almira prit la parole :

— C'est avec un immense honneur et une très grande émotion que je prends aujourd'hui la succession de Sa Divine Altesse Ellora, qui, elle aussi, et bien plus encore que moi, a exposé sa vie pour défendre l'empire. Grâce à notre tout-puissant seigneur Sen-Kemeth, nos ennemis sont désormais vaincus. Notre grand seigneur de la Vie a exprimé sa volonté par l'Élu, sans qui je ne serais pas devant vous en ce jour béni. Et je n'oublie pas toutes celles et ceux qui m'ont accompagnée dans cette périlleuse aventure. Ils ont tous risqué leur vie, eux aussi, et un ami qui m'était cher en a même fait don pour que je puisse monter aujourd'hui sur le trône impérial. Son sacrifice et le courage de tous mes compagnons resteront à jamais gravés dans mon cœur. À chaque instant, ils me rappelleront que je n'aurai jamais le droit de baisser les bras devant l'immense tâche qui m'attend, même quand le doute ou l'adversité se présenteront sur le chemin. Reconstruire l'empire est désormais mon devoir le plus sacré. C'est mon devoir envers vous tous, envers tous les peuples du Premier Monde et envers l'enfant que je porte et qui régnera sur tous les royaumes d'occident selon la volonté du tout-puissant Sen-Kemeth. Et dans cette entreprise, l'Élu sera toujours à mes côtés.

— Qu'il soit fait selon Votre Divine Volonté ! proclama à l'unisson toute l'assemblée en se levant comme un seul homme pour ovationner la nouvelle souveraine.

Le soir même, une grande réception fut organisée à la Maison impériale. Les invités étaient déjà arrivés dans l'immense salle de banquets de l'Impérium lorsqu'Almira et Gundar firent leur entrée. Dans sa robe

de taffetas bleu roi brodée de roses dorées, la jeune femme était splendide. Son bien-aimé était tout aussi resplendissant. Un beau chignon d'ébène ornait sa nuque, et sa longue tunique de velours noir ornée d'épées en argent lui allait à ravir.

Après qu'Almira eut invité ses hôtes à déguster le délicieux vin de Tamriya que les laquais venaient de leur servir, Zérel et ses compagnons d'aventure s'associèrent à Loria, au capitaine Brenn et au petit Lurán pour venir présenter leurs hommages à leur nouvelle souveraine.

— Je ne sais plus si je dois dire Divine Majesté ou Divine Beauté, déclara Bolgarán en s'inclinant.

— Avez-vous toujours l'intention de me vendre sur le marché de Silas ? Une impératrice, ça doit rapporter un bon prix, non ? dit Almira avec un clin d'œil malicieux.

— Hélas, je ne connais aucun seigneur assez fortuné pour s'offrir un tel luxe. Et puis... quelque chose me dit que ce genre de commerce ne sera bientôt plus qu'un vilain souvenir dans tous les royaumes de l'empire.

— En effet. À ce propos, Maître Zérel, j'ai un service à vous demander.

— Certainement, Divine Majesté.

— Je vous en prie, Maître Zérel, entre nous, je serai toujours simplement Almira.

— Comme vous voudrez, Div... euh... chère Almira.

— Parfait. Mon accouchement est maintenant tout proche, et je ne vais pas pouvoir gouverner pendant un moment. Des millions de gens à travers le Premier Monde ne doivent en aucune façon pâtir de cette situation. En tant que premier conseiller, je vous charge de diriger personnellement les affaires de l'État pendant mon indisponibilité. Vous veillerez à faire appliquer à la lettre et sans délai tous les décrets que je vais signer dans les jours à venir. Dès demain, je vous remettrai une lettre de mission vous octroyant les pleins pouvoirs afin de faire taire toute objection de la part de notre bien-aimé Grand Conseil.

— Tr... Très bien, Almira. J'agirai selon vos désirs. Vous savez que vous pouvez compter sur moi. Mais... je...

— Oui ?

— Je suis un peu surpris que vous me choisissiez comme premier conseiller malgré les remontrances que j'ai pu vous adresser durant notre périple.

— Ces remontrances, comme vous dites, ont remis à sa place une jeune écervelée un peu trop passionnée et un peu trop impétueuse pour être une bonne souveraine. Je ne vous remercierai jamais assez d'avoir guidé et d'avoir fait grandir cette jeune femme, et je compte sur vous pour la remettre dans le droit chemin s'il lui arrivait, à l'avenir, de s'en écarter de nouveau.

— De grâce, Maître Zérel, tempéra Bolgarán, laissez quand même ces deux beaux jeunes gens s'ébattre de temps à autre sur des petits chemins de traverse.

Almira et Gundar échangèrent un sourire complice avant d'éclater de rire.

À ce moment, la reine Axanthys vint se joindre à eux.

— Majesté, dit Almira en exécutant une très gracieuse génuflexion malgré la rondeur de son ventre. Votre présence pour mon couronnement est un immense bonheur.

— Mon cœur est empli de joie de vous voir prendre les rênes de l'empire, répondit la souveraine des gäïades. J'espère que vous ne me tiendrez pas rigueur pour ce qu'il s'est passé à Garma...

— Comment le pourrais-je ? Sans cela, le dessein de notre tout-puisant Sen-Kemeth n'aurait jamais été accompli. Mon étroitesse d'esprit m'empêchait de voir au-delà de la prophétie et de la tradition.

— Ne vous blâmez point ainsi, intervint Zérel. Tout cela, nous le devons à l'obscurantisme des prétendus sages et de nos soi-disant érudits, qui nous dictent nos pensées depuis si longtemps, selon *leur* interprétation des textes anciens.

— Il est grand temps de dépoussiérer les enseignements de la Grande Université et du Sanctuaire, approuva Almira avec un regard entendu.

— Je suis comblée de voir que, grâce à vous, c'est vraiment un nouvel empire qui va naître demain et que vous transmettez par la suite à votre enfant, reprit la reine Axanthys.

— À ce propos, comment va s'appeler ce petit chérubin ? s'enquit Loria ?

— Jarrel, répondit Gundar, fier comme un coq.

— Très joli pour un garçon, commenta Bolgarán.

— Excellent choix, en effet, renchérit le capitaine Brenn.

— Et si c'est une fille ? dit Loria.

Gundar hésita un instant.

— Ce sera un garçon, affirma-t-il avec assurance.

— Soit, conclut Loria.

Si sa mère affichait un tendre sourire amusé, Lurán, lui, semblait triste et inquiet.

— Tu vas toujours rester ici avec Almira ? On te verra plus ? demandait-il à son grand frère.

— Oui, Gundar restera toujours auprès de moi, répondit Almira. Mais rassure-toi. Tu le verras tous les jours, si tu veux. Je ne saurais séparer mon amour de sa famille. Et je pense justement que ta maman serait une excellente conseillère pour moi. Si elle accepte, bien entendu...

Loria s'empourpra jusqu'au front, et son visage se figea dans une expression de surprise mêlée d'une certaine inquiétude.

— Euh... Je... Je ne suis pas sûre de bien comprendre, bafouilla-t-elle. En quoi pourrais-je vous être utile ?

— Vous me serez bien plus précieuse que le Grand Conseil, assura Almira. Votre foi et votre sagesse de mère me seront indispensables pour faire de Jarrel l'empereur dont le Premier Monde a besoin.

— Et pour conseiller Sa Divine Majesté, j'aurai grandement besoin d'aide, moi aussi, renchérit Zérel, l'air déjà épuisé rien qu'à l'idée de la tâche qui l'attendait.

— Bien. À présent, je vais vous laisser... en famille, si je puis m'exprimer ainsi, dit la reine Axanths. J'ai quelques points à aborder en privé avec ma dévouée Saranys.

Tandis que la souveraine des filles de la Terre s'éloignait avec la gaïade, Gundar se tourna vers ses compagnons :

— La reine Axanths a raison. Après tout ce que nous avons vécu ensemble, vous êtes tous bien plus que mes amis Vous êtes tous ma famille.

— Tous ensemble, nous nous sommes sortis de bien des mauvais pas, en effet, ajouta Almira. Et maintenant qu'il nous faut écrire la nouvelle histoire de l'empire, j'espère de tout cœur pouvoir le faire avec vous. Je suis si heureuse que vous soyez tous là aujourd'hui, même si ce pauvre capitaine Halgar me manque cruellement.

— C'était un homme courageux et un valeureux soldat, commenta le capitaine Ksvarnig. Il ne méritait pas l'horrible agonie que lui réservait Sangara. Et, grâce à vous, il a eu une mort digne.

— Nous ne l'oublierons jamais, reprit Almira, les yeux humides. Je veillerai personnellement à ce que sa mémoire soit honorée à la hauteur de ses faits.

— Et vous pouvez compter sur moi pour écrire avec vous le bel avenir que vous promettez au Premier Monde, déclara Bolgarán.

— Trinquons donc à cet avenir ! enchaîna le capitaine Ksvarnig en levant son verre.

Alors que ses compagnons l'imitaient, un capitaine de la garde impériale se présenta.

— Voici une missive pour Votre Divine Majesté, dit-il en s'inclinant bien bas et en lui tendant un pli cacheté avec un sceau bleu.

Almira prit la lettre et la considéra d'un air intrigué.

— Je ne connais pas ce sceau, dit-elle. Cela vous parle-t-il, Maître Zérel ?

Le vieux mage examina attentivement la curieuse empreinte de coquillage en colimaçon moulée dans la cire bleue, puis il secoua la tête négativement.

— Voilà un sceau bien étrange que je n'ai jamais vu, commenta-t-il en rendant la missive à l'impératrice.

Almira reprit la lettre pour l'ouvrir, mais Yagos la lui ôta aussitôt des mains.

— Pardon, Almira, dit-il. Toujours méfier quand pas connaître. Peut-être poison sur papier. Naros utilise comme ça pour tuer.

— Me... Merci, Yagos. Comment l'ouvrir alors ?

— Je sais faire.

L'ancien sardakis fit sauter le sceau avec la pointe de son nouveau glaive et déplia la lettre du bout des doigts avec moult précautions. Il l'examina sous tous les angles en ne la tenant que par les coins, observant attentivement ses reflets sous la lumière des lustres.

— Tout bon, conclut-il. Pas poison. Mais... je lis pas la langue marquée sur la lettre.

Almira reprit le document, rédigé en eldrin, et le lut à voix haute :

— « Vous avez triomphé de votre ennemie, et ce n'est que justice. Mais, à présent, soyez sur vos gardes. S'ils viennent, votre Premier Monde ne sera plus qu'un bien pâle souvenir. »

La jeune femme baissa les bras, décontenancée, le regard dans le vide.

— C'est tout ? s'étonna Zérel.

— Oui.

— Ça n'en finira donc jamais ? s'emporta Gundar. Qui ose donc encore nous menacer ?

— Je ne suis pas sûr qu'il s'agisse d'une menace, rectifia Bolgarán. J'ai plutôt l'impression que c'est une mise en garde.

— Qui vous a remis cette lettre, Capitaine ? demanda Almira.

— Un garde, qui l'a lui-même reçue de la main d'un enfant, Divine Majesté.

— Et qui l'a donnée à cet enfant ? poursuivit Zérel.

— Je ne sais pas. Le garde m'a juste dit que le gamin lui a montré du doigt un homme tout en bleu qui se tenait à bonne distance et qui est parti aussitôt sa lettre remise.

— Encore ce fichu cavalier bleu ! gronda Gundar. Mais que nous veut-il, à la fin ?

— Jusqu'à présent, il nous a protégés, observa le capitaine Ksvarnig.

— Toujours méfier, objecta Yagos.

— Je suis plutôt de cet avis, approuva Zérel. Que peuvent bien signifier ces propos énigmatiques ? Et qui désigne donc ce « ils » ?

— En tout cas, personne ne nous empêchera de rebâtir un empire que nous serons fiers de léguer à notre enfant, assura Almira en prenant fermement la main de Gundar. Maître Zérel, essayez dès à présent de trouver des informations sur ce mystérieux cavalier bleu et sur cet étrange message.

— Je m'y emploie dès demain à la première heure. Et que le tout-puissant Sen-Kemeth vous soutienne dans votre noble entreprise !

L'empire d'occident peut enfin renaître de ses cendres.

L'Élu et la nouvelle impératrice feront tout pour léguer à leur enfant un nouvel empire de paix, de justice et de liberté.

Mais pourront-ils réaliser ce rêve, alors que de mystérieux ennemis semblent sur le point d'anéantir le Premier Monde ?

La réponse se trouve peut-être dans le livre 2 des *Chroniques du Premier Monde : Le dieu de Zaranga*.

Chère lectrice, cher lecteur,

Merci à vous d'avoir parcouru ce livre, car c'est vous qui donnez leur véritable existence au Premier Monde et à ses héros. Ils sont nés dans mon imagination, certes, mais maintenant ils vont vivre dans la vôtre.

Mais comment saurai-je ce que vous en avez pensé ?

Quelle que soit votre appréciation sur cet ouvrage, sachez qu'elle m'est extrêmement PRECIEUSE. Si vous pouvez consacrer quelques minutes pour me la communiquer, ça sera vraiment formidable.

Pour cela, rien de plus simple !

Il vous suffit de **noter cet ebook gratuit** : il vous suffit de passer la souris sur les étoiles sur la page de l'ebook et de cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.

Pour **déposer un avis** : cliquez sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

Vous pouvez aussi me contacter sur mon site ou via Facebook :

www.philyouss.com/contact

www.facebook.com/ChroniquesDuPremierMonde

Et pour en apprendre davantage sur le Premier Monde et son univers, rendez-vous sur la page des Chroniques du Premier Monde :

www.philyouss.com/cpm

Avant de partir, connectez-vous à **Edition999** !

Partagez **vos avis** avec la communauté et **soutenez** gratuitement les auteurs.



Notez le livre

Notez le livre en attribuant une note de 1 à 5 étoiles



Donnez votre avis

Exprimez-vous en laissant un commentaire positif ou en partageant vos impressions



Remerciez l'auteur

Publiez un message de remerciement et encouragez l'auteur pour son travail.

Partagez votre avis

Merci pour votre contribution et votre soutien à **Edition999**.